Analyse raisonnée de l'histoire de France

François René de Chateaubriand

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Analyse raisonnée de l'histoire de France

Qu'étaienr devenues les trois vérités de l'ordre social , quand l'empire d'Oecidi iit s'écroula?

La vérité religieuse-avaitiait un pasimaiense : le polythéisme était détruit, et avec le dogme d'uu Dieu s'établissaient les vérités eorollaîres de ce dogme.

La vérité philosophique était rentrée dans la vârité religieiue, comme au berceau de la civilisation.

La vérité politique avait suivi les progrès de la vérité religieuse. Les destructeurs du monde romain étaient libres; ils trouvèrent sur leur chemin une société organisée dans la servitude : la jeune liberté sauvage s'assit d'abord sur cette société , comme le vieux despotisme romahi l'avait fait : des républiques militaires, traukes, burejondes, visiirothes, saxonnes, gouvernèrent des esclaves à l'instar des anciennes républiques civiles , grecques et latines.

Voilà le point où avaient abouti les faits nés du choc des générations païennes t chrétiennes et barbares , à partir du règne d'Auguste pour arriver à celui d'Augustule.

Maintenant les trois \ érités fondamentales , combinées d'une autre façon , vont produire aussi les faits du ujoyen âge; la vérité religieuse, dominant tout, ordonnera la guerre et commandera la paix, favorisera la vérité politique (la liberté) dans les rangs inférieurs de la société, ou soutiendra partiellement

le pouvoir dans des intérêts privés : elle poursuivra avec le fer et le feu la vérité philosophique, échappée de nouveau du sanctuaire, sous rhabit de quelque moine savant ou hérétique. Ainsi continuera la lotte jusqu'au jour où les trois vérités, se pondérant, produiront la société perfectionnée des temps actuels.

J'ai dit que l'empire romain-latin était devenu l'empire romainbarbare un siècle et demi avant la chute d'Augustule. Cet em* pire mixte subsista phis de quatre siècles encore après la déposition de ce prince. Les Franks, les Bourguignons et les Yisi* gotlis en Gaule , les Ostrogoths et les Lombards en Italie , furent des possesseurs que les populations connaissaient, quelles avaient vus dans les légions, et qui, soumis à leurs lois nationales, laissaient au monde assujetti se^ mœurs , ses habitudes, souvent même ses propriétés : une religion commune était le lien commun entre les vaincus et les vainqueurs. Ce n'est quV près l'invasion des Normands , sous les damiers rois franks de la race karlovingienne, que la transformation sociale commence à frapper les veux.

Il n'y eut jamais de complète barl)arie, comme on se Test persuadé. On ne peut pas dire qu'un peuple soit entièrement barbare , quand il a conservé la culture de rintelligenoe et la comiaîssanee de l*^dmimstration. Or Tétode des lettres, de la philosophie et de la théologie continua parmi le clergé; Fadministrntion municipale , fiscale , publique et domestique demeura longtemps ce qu'elle avait été sous Tempire. La science mUitaire périt dans la discipline , mais Tart de la fortification ne se détériora point, et même les machines de guarre se per* fectionnèrent. 11 n'y a donc rien de nouveau à remarquer sous les deux premières races , si ce

n'est les mœurs partîciUières des familles investies du [)()^l^oir , l'achèvement delà monarchie de l'Église , et les liantes sources qui , comme des écluses, lâchèrent sur l'Europe le torrent des siècles féodaux.

Toutefois, deux observations doivent être faites. Le chef du gouvernement était électif sous la race mérovingienne et sous la race karlovingienne , de même qu'il l'avait été au temps des Césars ; mais auprès du gouvenieinent des 1 rauks se trouvait

une institution qui le faisait différer de i*antiquité romaine : des conseils, composés d'évéques et de chefs militaires, décidaient les affidres avec le roi ; des assemUées générales , ou plutôt les grandes revues des mois de mars et de iiku , recevaient une comnmiiicatioii ;issez légère de la besogne traitée dans ces assemblées parùcuiieres : celles-ci étaient nées de la tradition des états des Gaules , rétablis un moment par Arcade et Uono* rius; mais elles s'étaient suYtout modelées sur Forganisation des conciles. Si l'on veut avoir une idée juste de ces temps , sans y chercher des nouveautés qui n'y sont pas, il faut reconnaître que la société entière prit la forme ecclésiastique : tout se gouverna pour i'Église et par l'Église , depuis les nations Jusqu'aux rois , dont le sacre était purement le sacre d'un évéque. Que les laïques fussent admis à siéger avec le clergé^ ce n'était pas coutume insolite : dans plusieurs conventions religieuses , les empereurs romains présidaient , et les fj;rands officiers de la couronne délibéraient. Nous avons vu des philosophes et des païens même assister au concile de I^icée.

La seconde observation sur cette époque historique est relative aax maires du psilais. Le premier maire dont il soit foit mention est Goggon^ qui fut envoyé à Athanaghilde de la part de Sighebert , pour lui demander la main de Hrunehilde.

Deux origines doix ent être assignées à la viairie: Tune romaine , Tautre frauke ou germanique. Le maire représentait le magister qfficiorum; celui-ci acquit dans le palais des empereurs la puissance que le maire obtint dans la maison du roi frank. Considérée dans son origine romaine, la charge de maire du palais fut temporaire sous Sii^^ieberl et ses devanciers, viagère sous Khlother, héréditaire sous Kfilovigh lï : elle était incompatible avec ta qualité de prêtre et d evéque. Elle porte dans les auteurs le nom de magister paiatU, pratftfcftts aulx, rector aulse^ çubemaiarpakUU, major domus, rector palor tu, moderatar paiaiH, prmposUuspcUatU, pravUor aulx regiœ , provisor palatii.

Pris dans son origine fninke nu germanique , le maire du palais était ce duc ou clief de guerre , dont relectiou appartenait à la nation tout aussi bien que réloetion du roi : Regei ex no-

bilUatSy duces ex virtntesumuni. J'ai déjà indiqué ce qu'il y avait d'extraordinaire dans cette institution , qui créait chez un même

peuple deux pouvoirs suprêmes indépendants. Il devait arriver, et il arriva, que Fun de ces deux pouvoirs prévalut. Les maires s'étant trouvés de plus grands hommes que les souverains, les supplantèrent. Après avoir commencé par abolir les assemblées générales, ils confisquèrent la royauté à leur profit «

s*emparant h la fois du pouvoir et de la liberté. Les maires n'étaient point des rebelles ; ils avaient le droit de conquérir, parce que leur autorité émanait du peuple ou de ce qui était censé le représenter , et non du monarque : leur élection nationale , comme cbeis de Tarmée, leur donnait une puissance légitime. 11 faut donc réformer ces vieilles idées de sujets oppresseurs de leurs maîtres et détenteurs de leur couronne. Uu roi, un général d'armée , également souverains par une élection séparée (reges et duces sumunt) s'attaquent; l'un triomplie de rautre, voilà tout. Une des dignités périt, et la mairie se coi^fondil avec la royauté par une seule et même élection. On n'aurait pas perdu tant de lecture et de recbercbes à blâmer ou à justifier l'usurpation des maires du palais ; on se serait épargné de profondes considérations sur les dangers d*une eharge trop prépondérante , si roii eut lait attention à la double orijdne de cette charge, si Ton n'eOt pas toujours voulu voir un grcnul maitre de la nuiison du roi, là où il fallait aussi reconnaître un ciief militaire librement choisi par s^ compagnons : « Omnes Austra$ii, « €um eligerent Chroc-Untm majùrem dmms* »

J*ai déjà faitobserver qu'ilîie serait pas rigoureusement exact de comparer les nations germaniques et slaves aux hordes sauvages de l'Amérique. Dans le tableau général que j'ai tracé des moeurs des barbares , celles des 1^'ranks occupent une place considérable; j'ai donc peu de chose à ajouter ici. Cependant je dois remarquer que les FrandLS passaient encore pour le peuple le moins grossier de tous ces peuples; le témoignage d'Agathias est formel : « LcsFranks, dit-il, ne ressemblent point « aux autres barbares , qui ne veulent vivre qu'aux champs et

« ont horreur du séjour des villes

« Ils sont très-soumis aux lois , très-polis ; ils ne diffèrent guèro

Digitizeci by

DB L*H18ToIBB DB FBANCB. 6

« de nous que par le lau^^age et le vêtement : nihiloque a nobia « di/ferre quani solum modo barbarico vesUtu et linguxpro* « prieUUe. » Longtemps avant le spièine siècle « leurs relations avee les Romains avaient urbanisé leurs coutomes , sinon humanisé leur caractère. Salvien dit qu'Us étaient hospitaliers , ce qui sisrnifie iei sociables. Dans le tombeau de Khildéric V% découvert en 1663 à Tournay, se trouve une pierre gravée : Pempieinle représentait un honunefort beau, portant les chetenx longs* séparés sur le firont et rejetés en airière, tenant un javdot de la main droite ; autour de la figure était écrit le nom de Klîildéric en lettres romaines; un globe de cristal , signe delà puissance, un slyleavec des tablettes , des anneaux, des médailles de plusieurs empereurs, des lambeaux d'une étoffe de pourpre, étaient mêlés àdes ossements : il n'y a rien dans tout cela de trop barbaie. On lit aux histoires que les Germams adoucissaient leur rudesse au delà du Rhin par le voisinage des Frauks, Selon Constantin Porphyrogénète , ('onstanliu le Grand fut Fauteur d'une loi qui permettait aux empereurs de s'allier au sang des Franks, tant ce sang paraissait noble.

Mais , qud que fût le degré de sociabilité des Franks , il me semble qu'il n'en faut faire ni un peuple dvilisé ni un peuple sauvage, etqu'il faut lui laisser surtout sa pt'rddie, sa légèreté, sa cruauté , satureur militaire , attestées par les auteurs contein^ poraius. Yopiscus, et après luiProcope, accusent les Franks 4e se

fûreun jeu de violer leur foi; et Salvien leur r^roche le peu d'importance qu'ils attachent au parjure. « Les Fïranks , dit « Nazaire , surpassent toutes les nations barbares en férocité. » Un panégyriste anonyme prétend qu'ils se nourrissaient de la chair des bétes féroces , et Libanius assure que la pak était pour eux une horrible calamité.

> L'opinion dominante &it des Franks une ligue de quelques

tribus germaniques assodées pour la défense de leur liberté :

c'est encore une de ces o[)inions sans preuve , qu'aucun document lustorique n'appuie. Les Franks étaient tout simplement .des Germains, comn)e le témoignent saint Jérôme , Procope et Agaihias. Que nos ancêtres aient reçu leur nom de la liberté , ou qu'ils le lui aient communiqué , notre orgueil national n'a rien

Digiiized by

il souffrir de Tune ou de Faiitre hypothèse. TJbnMÎns, alu^rant le nom de Frank pour lui trouver une etMiioloûjie grecque , le fait dériver de ^éirei, hattUes à se fortifier; d'antres Teulent 4iu*il signifie indomptable dans une langue nommée Ungua attica ou hattîca , sans nous dire ce que c'est que cette langue. Le sa\ aut et judicieux greffier du Tillet , frère du sa\ ant évêque de Meaux , avance que le nom de Frank vient de deux mots teutons /reie» ansen, lilMres jeunes hommes , ou libres compagnies, prononcés par syiiérèse framen; il remarque qu'un privilège de marchands octroyé par Louis le Gros a retenu le mot anse, société. Une grande autorité (M. Thierr}') suppose au mot tudesque /rflr«A: ou frak la puissance du mot lar in /erox .* nous

en restons toujours à la chanson des soldats de Probus pour autorité première. Francus était-il un s(^quet militaire donné par les eoldats de Probus à cette poignée de Germains qu'ils vainquirent dans les environs de Mayence? Que voulait dire ce sobriquet? Un savant » l'explique du mot fram ou f ramée, comme si les soldats de Probus avaient entendu les barbares crier : A la lance 1 à la lance! aux armes! aux armes! Mais alors les Germains se seraient tous appelés Fïanks, puisqu'ils portaient tous la framée : Frameas germt angu$to et bred ferro, dit Tacite.

Quoi qu'il en soit, les Franks habitaient de Tautre coté du Rhin , à peu près au lieu où les place la carte de Peutmger, dans ce pays qui comprend aujourd'hui la Franconie , la Thuringe , la Hesse et la Westphalie. Ils ravagèrent les Gaules sous Gallien , et pénétrèrent jusqu'en Espagne ; ils reparurent sous Probus, sous Constance et sous Constantin. r/)nstance transplanta une de leurs colonies dans le pays d'Amiens ^ de Beaur vais , de Langres , de Troyes , et conclut un traité avec le jeste. Après cette époque , des Fïranks entrèrent au service des empereurs. On voit successivement Sylvanus , Mellobald, Mérobald, Balton, Rikhomer, Carietton, Arbogaste, revêtus des grandes charges militaires de l'empire. Mais d'autres Franks indépendants, GenobaldCf Marlihomer et Sunnon , restèrent ennemis ,

I <3lLBEIT.

D£ l'uiSIOIHë de FHÂNCË.

et firent, du lemi» de Maaime , une trraption dans les Gaules ; ils paraissaient s'y être ûxés pendant le règrne d'Honorins , \ ers Pan 420, et ou leur donne pour conducteur le roi Pharamood. Comprenons toujours bien que ce nom de roi ne signifie que ehtj

militaire (A^nln^) de d^érents degrés : sur»roi , sous-roi « deminroi : ofter, mâjer^ halfkoning, (Thîebby.)

11 ii>st pas du tout silr qu'il nit existé un Pharamond , et que ce Pharamond fût le père de Rlilodion ; mais il est certain que Khlodion , ou piutét Khiogm le Cftevelu , était roi des Francks occidentaux en 427 , et qu'il s'empara de Toulmay et de Cambrai en 445. Aëtius le chassa de ses conquêtes en deçà du Rhin* Khlodion mourut en 447 ou 448.

Les uns lui donnent deux (ils, les autres trois, parmi lesquels se trouverait Auberon , dont on ferait descendre Ansbert, tige de la Êimille de la seconde race.

On ignore quel fut le père de Mérovée ou Mérovigh , successeur de Khlodion : était-il son fils? avait-il un frère aîné, lequel implora le secours d'Attila, tandis que Mérovigh se jeta sous la pçotectiou des Romains? Il est prouvé que Mérovigh n'était pas ce beau jeune Frank qui portait une longue cheve^ lure blonde, qu*Aëtius adopta pour fils, et que Mscus avait vu à Rome. Les savants ont fort disserté sur tout cela , sans réfléchir que la royauté, ou plutôt la cheflainerie, étant élective chez les Franks, il n'y avait rien de plus naturel que de trouver des cliefis successifs qui n'étaient pas fils les uns des autres. Ricoron dit qu'après la mort de Khlodion , Mérovigh fut élu roi des Firanks. Fréd^et raconte que la femme de Khlodion , se baignant Ufi jour dans la ruer, fut surprise par un monstre dont elle eut Mérovigh ; fable mêlée de mythologie grecque et Scandinave.

« Selon un certain poète appelé yirgUe, dit le même auteur, Priam fut le premier roi des Franks , et Friga fut le « successeur de Priam. Troie étant prise, les Franks se sépa-

<t rèrent en deux liaiides : l'une, commandée par le roi Francio, « s'avança en Europe, et s'établit sur les bords du Rhin. « I/auteur des Gestes des rois franks , Paul Diacre, Roricon, Aimoio, Sighebert de Ghemblours, font le même récit. Auniu^

Oigitized by

de Viterbe , enchérissant sur ces chroniques , <H)inpose une ge-> néalogie des rois gaulois et dès rois franks; il dorme vingt-deux rois aux Gaulois avant la guerre de Troie. Sous Kémus , le dernier de ces rois , arriva la prise de Troie; et Franéas , fite dUeetor, Tint épouser dans les Gaules la fille de Rémos* On veut que les Franks qui combattirent dans Tarmée romaine^ aux champs catalauniques , fussent commandés par Mérovigii.

Mérovigh eut pour sihm i sseur, l'an 4rir>, Klnîdérik F% son fils. Khildérik, enlevé encore enfant par un parti de Tarmée des Huns, fat délivré par un Frank nommé Viomade. Khiidérik était un chef dissolu que les Franks chassèrent II se retira en TliuriiiLe , auprès d*un roi nommé Bisingh. Les Franks se donnèrent pour chef Ésridius , commandant les armées romaines. Au iH>ut de imit ans , iviuldérik fut rappelé ; Viomade lui renvoya la moitié d'une pièce d*or qu'ils avaient rompue, et qui idevait être le signe d'une réconciliation avee son pays. Le vrai de tout cela , c'est que Khildërik était allé à Gonstantinople, d'où l'empereur le dépêcha en Gaule pour contre-balancer 1 autorité suspecte d' ligid i u s .

Bazine, femme du roi de Tliuringe , accourut auprès de son hdte Khiidérik , et lui dit : « Je viens habiter avec toi; si je « savais qu'il y eût outremer quelqu'un qui me fût plus utile « que toi, je l'eusse été chercher pour dormir avec lui. » "KMU dérik se réjouit, et la prit à femme. La première nuit de leur mariage, Bazine

dit à Khiidérik : » Abstenons-nous; lève-toi, « et ce que tu verras dans la cour du logis, tu le viendras dire « à ta servante. » Khiidérik se leva , et vit passer des bétes qui ressemblaient à des lions , à des licornes et h des léopards. Il revint vers sa femme, et lui dit ce qu il avait vu; et sa femme lui dit : « Maître, va derechef, et ce (|iie tu verras, tu le ràr « conteras à ta servante. » Khiidérik sortit de nouveau, et vit passer des bétes semblables à des ours et à des loups. Ayant •raconté cela à sa femme , elle le fit sortir une troisième fois, et il vit des bétes d*une race inférieure. Tà-desstis Bazine explique à Khiidérik toute sa postérité, et elle engendra un fils nommé Khlovigh : celui-ci fut grand , guerrier illustre, et inhlahle à un lion parmi les rois. Voici déjà poindre Timagination du

moyen âge; elle se retrouve dans l'histoire du mariage de Ehlothilde, ou Khrotechilde , fille de Khilpéhk et nièce de Gondebald , roi de Bourgogne.

Le Gaulois Aurélien, déguisé en mendiant, portant sar sou dos une besace au bout d*un bâton , est chargé du message : il devait remettre à Khlothilde un anneau que lui envoyait Khlovigh, aQn qu'elle eût foi dans les paroles du messager. Aurélien, arrivé à la porte de la ville (Genève) , y trofu?a khlothilde assise avec sa sœur Scedehleuha : les deux sœurs exerçaient l'hospitalité envers les voyageurs, cardles étaient chrétiennes. Khlothilde s'empresse de laver les pieds d'Aurélien. Celui-ci se penche vers elle, et lui dit tout l>as : « Maî- « tresse , j'ai une grande nouvelle à f annoncer, si tu me veux « conduire dans un lieu où je te puisse parler en secret. « Parle, » lui répond Khlothilde. Aurélien dit : « Khlovigh, « roi des Franks , m'envoie vers toi. Si c'est la volonté de Dieu , « il désire vivement t'épouser; et, pour que tu me croies, « voilà son

anneau. » Khlothilde l'accepte, et une grande joie reluit sur son visage; elle dit au voyageur : « Prends ces cent « sous d'or pour rééômpense de ta peine, avec mon anneau. « Retourne vers ton maître ; dis-lui que s'il me veut épouser, « il envoie promptement des ambassadeurs à mon oncle Gon- « deèald. » Cest une scène de V Odyssée.

Aurélien part ; il s'endort sur le chemin ; un mendiant lui vole sa besace, dans laquelle était l'anneau de Khlothilde \ le , mendiant est pris , battu de verges , et l'anneau retrouvé. Khlovigh dépêche des ambassadeurs à Gondebald, qui n'ose rrfuser ELhlothUde. Les ambassadeurs présentent un sou et un denier, selon l'usage, fiancent KhlothUde au nom de Khlovigh, et l'emmènent dans unebasterne. Klilotlulde trouve qu ou ne va pas assez vite; elle craint d'ètie poursuivie par Aridius, son ennemi, qui peut faire changer Gondebald de resolution, lllie saute sur un cheval, et la troupe franchit les collines et lea vallées.

Aridius , sur ces entrefaites , étant revenu de Bfarseille à Ge-

nève , remontre à Gondebald qu'il a égorgé sou frère Khilpérik , père de Khlothilde ; qu'il a fait attaciier une pierre au cou

delà mèie de sa nièce, et Ta précipitée dans un puits; qu'ii a fait jeter dans le même puits les tétas des deux frères de Khlo*

thilde; que Khîothilde ne manquera pas d'acrourir se venger, secondée de toute la puissance des Franks. Goudebald, effrayé, envoie à la poursuite de Khlothilde; mais celle-ci, prévoyant . ce qui devait arriver, avait ordonné d'incendier et de ravager douze lieues de pays derrière elle. Khlolliîlde sauvée s'écrie : « Je te

rends grâces , Dieu tout-puissant, de voir le commencett ment de la ven<reance que je devais à mes parents et à mes « frères ^ ! » Vénlables mœurs l);irbares, qui n'excluent pas la mansuétude des mœurs chrétiennes , mêlées dans Khlothilde aux passions de sa nature sauvage.

Avant son mariage, Rhlovigh, Agé de vingt ans, avait attaqué la Gaule. Les monuments historiques prouvent que son invasion fut favorisée, surtout dans le midi de la France, par les évêques catholiques, en haine des Visigoths ariens. Klilovigh battit les Romains à Soissons , et les Allemands à Tolbiak. Il se fit «asuite chrétien : saint Remi lui conféra le baptême fe jonr de Noël Tan 496.

Les Bourguignons et les Visigotiis subirent tour à tour les armes de Khlovigh. Les Arrnoiiques (la Bretagne) , depuis longtemps soustraites à Tautonté des Romains , consentirent à reconnaître celle du fils de Mérovigh. Anastase, empereur d'Orient, envoya à Khlovigh le titre et les insignes de patrice, de consul et d^auguste.

Ce fut à peu près à cette époque que Khlovigh vînt à Paris : Khildérik , sou pere , avait occupé cette ville quand il pénétra dans les Gaules.

Kkiiovigh tua ou fit tuer tous ses parents , petits rois de Cologne', de SaintrOmer, de Cambrai et du Mans.

Le premier condle de FÉglise gallicane se tint sous K.hlovigh à Orléans , Tan 511. On y trouve les principes du droit de régale , droit qui faisait rentrer au fisc les revenus d'un bénéfice laissé sans maître pendant la vacance du i)enéfice. Kiiiovigh ne comprit sans doute ce droit que comme un impôt que les

* IfiH. Firanc^ epit.

Djgitized by

prêtres lui accordaient sur leurs biens : quelques legs testamentaires du chef des Franks me font présumer qu'il ne {Murlait pas latin. Il suffît de mentionner ce droit de régale, pour entr^ ▼oir les abîmes qni nous séparent du passé : étrangers à notre propre histoire , ne nous semble-t-il pas qu'il s'agisse de quelque coutume de la Perse ou des Indes ? On fixe à cette même année 511 la rédaction de la loi salique, la mort de sainte Genovefe (Geneviève) et celle de Khlovigh. La bergère gauloise et le roi frank furent inhumés dans l'église de SaintrPierre et de Saint-Paul, qui prit dans la suite le nom de la patronne de Paris ; on célébrait encore au cominencement de la révolution une messe pour le repos de Tâme du Sicambre , dans l'église imim où il avait été enterré. La vérité religieuse a une vie que la ▼érité philosophique et la vérité politique n*ont pas combien de fois les générations s*étaient-«lles renouvelées! combien de fois la société avait-elle changé de moeurs , d'opinions et de lois , dans Tespace de 1280 ans! Qui s'étnit souvenu de Klilovigh à travers tant de rumes et de siècles? un prêtre sur uu tombeau.

> Khlovigh laissa quatre fils : Thierry, fils d^nne concubine; Khlodomir, Rhildebert, Khlother, fils de Khlothilde. Le

royaume fut partagé selon la loi salique coiiiiiîe un bien de famille; ou en fit quatre lots qui furent tirés au sort : il n'y avait point de droit d'aînesse; nous avons vu que les lois des barbares favorisaient le cadet. La France s*étendait alors du Rhin aux Pyrénées , et de l'Océan atn Alpes ; elle possédait de plus la terre natale des Franks, au delà du Rhiu , jusqu'à la W estplialie : mais

ces linutes changeaient à tout moment. Une section géographique plus fixe avait lieu; le royaume de ce côté-ci de la Loire se divisait en orientai et occidental, Oster-Rike et Neoster-Rike : FAutrasie comprenait le pays entre le Rhin, la iSïeuse et la Moselle; la Neustrie embrassait le territoire entre la Meuse , la Loire et rOccau. Au delà de la Saône et de la Loire était la Gaule conquise sur les Burgondes ou Bourguignons et les Visigoths. Les chroniqueurs et ks hagiographes disent souvent la France et la Cauie, distinguant Tune de Tautre.

ANALYSE fiAlSONNÉE

Les quatre rois, pour succéder à la couronne, obtinrent le consentement des Franks. Les quatre royaumes étaient fédéra-

tits sous une même loi politique; il y avait une assemblée commune qui délibérait sur]es affaires communes aux quatre États.

Les iils de Khlovigb eurent à soutenir la guerre contre Théodoric, roi d'Italie; contre Amalaric , roi des Yisigotbs d'Espagne; contre Balric, roi de Tburinge; contre Sighismond et Gondemar , rois de Bourgogne. La Bourgogne fut subjuguée , et réunie à la France : ce royaume des Burgondes avait subsisté cent vingt ans. Khlodomir, roi d Orléans, fut tué à la bataille de Véseronce , près de Vienne.

Il laissa trois fils : Théodebert, Gonther et Kblodoald, élevés par Kblothiide« veuve de Khiovlgfa. Khildebert et Rhlotfaer, pour s'emparer de ces jeunes enfants , députent Arcade à Kblothilde : c^était un sénateur de la viUe de Clermont , bonime choisi parmi ces vaincus qui ne refusent aucune condition de l'esclave, et qu'on attache îuf crime comme à la glèbe. 11 portait à Kiilothilde des ciseaux et une épéenue , et il lui dit : « O glorieuse reine, tes

fils nos seigneurs désirent connaître « ta volonté concernant tes petits-enfsints : ordonnes-tu qu*oa « leur coupe les cheveux , ou qu^on les égorge ?» A ce message, Khlolhilde, saisie do terreur , regardant tour à tour Tépée nue et les ciseaux , répoudit : « Si mes pi tiis-enfants ne doivent pas A régner, je les aime mieux voir morts que tondus. >» Arcade, ne laissant pas à l'aïeule le temps de s'expliquer plus clairement , revint trouver les deux rois , et leur dit : « Accomplissez votre « dessein; la reine étant favorable se veut bien rendre à votre « conseil. » Paroles ambiguës qu'on pouvait expliquer dans un sens divers , selon l'événement. Khlother saisit le plus âgé des enfants , le jette contre terre, et lui enfonce son couteau sous Vaisselle. A ses cris son frère se prosterne aux pieds de Khildebert , embrasse ses genoux , et lui dit tout en larmes : « Se- « cours-moi, mon très-cher père, afin qu'il ne soit pas fait « à moi comme à mon firère. » Alors Khildebert se prît à pleurer, et dit : « Je t'en prie , mon très-doux frère , que ta géné- « rosité m'accorde la vie de celui-ci. Ce que tu me demanderas , « je te raccorderai , pourvu qu'il ne meure point. » Khlother,

obstiné au meurtre, dit : « Rejette Fenfant loia de toi, ou meurs ft pour lut : tu as été Tiiistigateur de la chose, et naainteiiant « tu me veux feusser la foi! » Khildebert entendant ceci repoussa Fenfhnt , et Khloth^ lui p^a le côté avec son couteau ^

comnie il avait fait à son frère ; ensuite Klilother et Khildebert tuèrent les nourriciers et les enfants compagnons de leurs neveux : Tun était âgé de dix ans , Tautre , de sept. Khlodoald, le troisième fils de Khlodomir , fiit sauvé par le secours d'hommes puissants*.. Khlodoald, devenu grand, abandonna le royaume de la

terre , passa à Dieu , coupa ses cheveux , et, persistant dans les bonnes œuvres , sortit prêtre de cette vie (7 septembre â60). Il bâtit un monastère au bourg de Noventium , qui changea son nom pour prendre celui du petit-fils de Khlovigh. £t Saint-Cloud vient de vohr partir pour un dernier exil le dernier successeur du premier de nos rois l

Dans ces crimes de Khlother et de Khildebert , distinguez ce qui appartient il la civilisation de ce qui tient à la barbarie. Le massacre par les propres mains de Khlother est du sauvage t le désir d'envahir un trône et d'accroître un État est de Thomme civilisé. Tous les frères de Khlother étant morts, il hérite d'eux : il livre bataille à son fils'Khramn , qui s^était déjà révolté ; il le défait, et le brûle avec toute sa famille dans une chaumière. Khlother meurt à Compiègne (562).

Ses quatre fils partagèrent de nouveau ses États, toujours avecTassentim^t des Franks; mais les quatre royaumes n'eurent pas les mêmes limites.

Sighebert épousa Brunehilde , fille puînée d'Athanaghilde , roi des Visicoths : elle était arienne, et se fit catholique. Kliilpérik V eut pour maîtresse Frédégônde, qu'il épousa lorsque Galswinte , sa femme , sœur aînée de Brunehilde , fut morte.

Les démêlés et les fureurs de ces deux belles femmes amènent des guerres civiles , des empoisonnements, des meurtres, et occupent les règnes confus de Kaiibert , de Goiilraii, de Sighebert l*^' , de Kbiipérik V% de Khildebert II, de Khlother II , de Thierry F% deThéodebert II. Khlother II se trouve enfin seul maître du royaume des Franks en 613.

' Viros forte" • . . qnipoalea volgo baiones appcUati sunt.

ANALYSE RAISONNES

Les Lombards s^étaient établis en Italie (663) seize ans après Fextmction du royaiiinedes Ostrogoths. L'exarebat de RaTenna avait commencé sous le patrice Longin , envoyé de Tempeîeur Justin. Les maires du palais flrentsentii leur autorité croissante dans TAustrasie et la Bounropie.

Les Gascons ou Wascons, vers i*an ô93 , desceudireut des Pyrénées, et s'établirent ânns la Novempopulanie , à laquelle ils donnèrent leur nom; ils s'étendirent peu à peu Jus<iu'à la Garonne. 11 y eut guerre avec ces peuples : Théodebert II , après les avoir défaits , leur donna pour chef Genialis , qui lut le premier duc (le Gascogne.

Il ne faut croire ni tout le bien que Fortunat, Grégoire de Tours et saint Grégoire , pape , ont dit de Brunehilde , ni tout le mal qu'en ont raconté Frédéghor, Aimoin et Àdon , qui d'ailleurs n'étaient pas contemporains de cette princesse : c'était, à tout prendre, une femme de génie, et dont les monuments sont restés. Si elle fut mise à la torture pendant trois jours, promenée sur un chameau au milieu d'un camp , attachée à la queue d'un cheval , déchirée et mise en pièces par la course de cet animal fougueux « ce ne fut pas pour la punir de ses adultères , puîsqu'eUe avait près de quatre-vingts ans. Si elle avait feit mourir dix rois (ce qui est prouvé faux) , il eût été plus juste de lui faire un crime des princes qu'elle avait mis au monde, que de ceux dont elle avait déUvré la France.

Khlother décéda l'an 628. il eut deux fils : Dagobert et Karibert. Karibert mourut vite, et Dagobert donna du poison à Rhil-

dérik , fils atné de Karibert. Un autre fils de ce prince, Bogghis , se contenta de l'Aquitaine à titre de duché héréditaire.

Le 7^oi Dagobert menoit tousfonrs avec lui grande tourbe de concubines f c^e&M'dire des meschines qui pas n'estoient ses êt-pousea^ êons auUre$ qu% avoU auUre pari, gui avaient et nom etaomement de roynes, (Mer. des HisL et chron* } Grégohre de Tours cite trois reines : I^anthilde , Vulfgunde et Berthilde ; il se dispense de nommer les concubines , parce qu'elles sont, dit-il , en trop grand nombre. Les trésors de Dagobert et de saint Éloi sont demeurés faumeux. E7i chasses le roi se desportait acoustumenmt. (Mer. des Hist.) 11 y a une belle et

j^oétlque histoire dHin eecf qui se réiiigia dans une petite cha> (Mlle bâtie à CaiuUiae par sainte Genovèfe « sur les corps de

saint Denis «t de ses 04>inpagnons. Ce fut là que Dagobert jeta les foudeiiu lits de c e (:aj)itole des Français, où se conservaient leurs chroniques avec lus cendres royales , comme les pièces à Tapput des faits. Buonaparte fit reconstruire les souterrains dévastés , et leur promit sa ponssièie en indemnité des neilles gloires spoliées : il a déçu sa tombe. Louis XYIII occupe à peine un coin obscur des caveaux vides , avec les restes plus ou moins retrouvés de Marie- Antoinette , de T.ouis XVI , et quelques ossements rapportés de l'exil . Puis sist venu cacher auprès de sou père le dernier des Condé , devant le cercueil duquel Bossuet fût demeuré nniel. Enfin le duc de Beny attend inutilement son père, son frère et son fils dans ces sépulcres d^espé-

rance. Que sert-il de préparer d'avance un asile au néant, quand rhomme est chose si vaine qu'il n'est pas même sdr de naître?

Les deux fils de Dagobert, Sighebert H ou III , roi d Austrasie ; Khlovigli II , roi de Bourgogne et de Neustrie , gouvernèrent l'empire des Franks. Peppin le Vieux avait été maire du palais sous Dagobert; il continua de l'être sons Sighebert.

Suit l'histoire confuse de Dagobert II et III, de Rhlother III, de Khildérik II , de Thierry III. La puissance royale avait passé aux maires du palais après les sanglants démêlés de Grinioald , tfArkeniliald , de l'évéque Léger, et d'Ébroïn.

Ébroïn est assassiné , plusieurs maires du palais sont élus : Bertfaer est le dernier. Peppin de Uéristal , duc d'Austrasie, petit-fils de Peppin le Vieux, père de Rarle le Martel, aïeul de Peppin le Bref et trisaïeul de Charlemagne , fait la guerre à Thierry , auquel il donnait toujours le nom de roi. Thierry est battu , et Peppin, au lieu de le détrôner , règne à coté de lui sous le nom de maire du palais. Peppin fait rentrer dans l'obéissanoe les peuples qui s'étaient soustraits à l'autorité des Franks.

AThierry III commence la série des rois sumommés/aiii^fils. 1/ âpre séve de la première race s'affadit promptement , et les fils de Khlovigh tombèrent vite du pavois dans un fourgon traîné par des bœu&.

. Peppin continua de régner sous Khlovigh III , KMdebert lll ,

ANALYSE AAiSODri«£fi

fils de Thierry, et smis une partie du règne de Da£»obert UI , fils de Khildebert 111 (de 692 à 714.) Peppiu meurt, et paraît, avant de mourir, ou mécMiiiiiattre les grandès qualités de sou fils

Karle (Martel), ou n'oser le tam élire à sa place, parce queKarie n'était que le fils d*une concubine, Alpaîde : il lui substitua son pptît-fiîs Theudoald. Un enfant deviiit maire du palais St)us la tutelle de Plectrude, son aïeule, comme s'il eût été un roi héréditaire. Karle, qui ne portait ^as encore son surnom , est emprisonné au désir de Plectrude. Les Franks se soulèvent : Theudoald fiiit ; Karle se sauve de sa prison ; les Ausirasiens le reconnaissent pour leur duc.

Les Sarrasins , appelés par le comte Julien, chassaient alors les YisigotUs et envahissaient TËspagne. Les peuples du INord se ruaient sur la France.

Dagobert meurt, et laisse un fils nommé Thierry; mais les Franks choisirent Daniel, fils de Khildérik II , qui régna sous le iiojii de Khilpérik II.

11 combattit Karle , duc d'Austrasie , qui le vainquit. Celui-ci lit nommer roi Khlother IV. Ce Khlother mourut tôt; et Khil* périk II, retiré en Aquitaine , fut rappelé par Karle, qui se contenta d'être son maire du palais.

Thierry IV, dit de Chelles , iils de Dagobert 111 , succède à Khilpérik H (720). C'est sous ce règne que Karle le iNIartel déploya ces talents de victoire qui lui valurent son surnom. Les Sarrasins avaient déjà traversé TËspagne, passé les Pyrénées , et inondé la France jusqu'à la Lohre. Karle le Martel les écrasa entre Tours et Poitiers , et leur tua plus de trois cent mille hommes (732). C'est un des plus grands événements de l'histoire : les Sarrasins victorieux, 1b monde était raahométan. Karle abattit encore les Frisons , les fit catholiques bon gré mal gré , et réunit leur pays à la France.

Karle vainquit Eudes , duc d'Aquitaine , et força Hérald , fils d^Eudes, à lui faire hommage des domaines de son père.

Thierry étant décédé , K'arle régna seul sur toute la France comme duc des Franks , depuis 737 jusqu'à 741. 11 contint les Saxons soulevés de nouveau, chassa les Sarrasins de la Provence. Or^oire Itl lui proposa de se sou8traire,.lui pape, à la domi*

DB L^HISTOIBK DE FRANCE

nation de Fempereur Léon , et de le proclamer, lui Karle , consul de Rome : commenceiaent de i'autoiité teoiporelie des papes.

Rarle meurt (741). Karioman et Pef^ia, ses fils, se partagent Tautorîté royale. Peppin, élu chef de la Neust^ie, de la

Bourgogne el de la] Provence , proclame roi Khildérik 111 , lils deRhildérik II, dans cetU" partie du royaume; Karloman reste gouverneur de TAustrasie, puis se retire à Home .et embrasse la vie monastique.

Quand le voyageur français regarde le Smete à l'horizon de la campagne romaine, se souvient-il qu'un Frank , fils de Karie le Martel, frère de Peppin le Bref et oncle de Uiarlemagne, habitait une cellule au haut de cette montagne?

Khildérik III est détrôné , tondu, et enfet jiui dans le monas* tère de Sithin (Sain^Bertio.) Il mourut en 754. Son (ils ïhieny ' passa sa vie à Fombre des cloîtres dans le couvent de Fontanelles, en Normandie. Les Mérovingiens avaient régné deux cent soixante-dix ans.

Si les Études qui précèdent sont fondées sur des faits incontestables , le lecteur ne s'est point trouvé en un pays nouveau dans le royaume des Franks ; c'est toujours Yempire barbareromain, tel qu41 existait plus d'un siècle avant l'invasion de Khlovigh. Seulement le peuple vainqueur, qui s'est substitué à la souveraineté des Césars, parle sa langue maternelle, et se distingue par quelcpies coutumes de ses forêts ; le fond de la société est demeuré le même. Au lieu de généraux romains, on voit des chefe germaniques qui se font gloire de jeter sur leur casaque étroite et bigarrée la pourpre consulaire qu'on leur envoie de Gonstantinople , mais à laquelle ils n'étaient pas étrangers. Tout était romain, religion , lois, administration : les Gaules, et surtout le Lyonnais; l'Auvergne, la Provence, le Languedoc , la Guienne, étaient couverts de temjples, d'amphithéâtres , d^aqueducs , d'arcs de triomphe, et de villes ornées de capitoles; les voies militaires existaient partout; Brunehilde les fit réparer. 11 est vrai que les rois de la première race et les maires du palais les plus fameux , entre autres Karle le Martel , saccagèrent des cités qu'avaient épargnées les précédents bar-

ANALYSE 1LA.ISoNN

bares. Avignon fat détraîC de fond ea eomble ; A -(ie et Béziers éprouvèrent le même sort. C'est encore Karle le IMai tel qui renversa Nîmes (738) ; il y eoseveiit ce8 ruines que nous essayons d*exhunier.

La nature des propriétés ne changea pas davantage sous la domination des Franks; Tesdavage était de dwMt commun chez les

barbares ooinme chez les liomaiiis , bien qu'il fût plus doux chez les premiers. Ainsi la sen itude que I on remarque en Gaule devenue franke n'était point le résultat de la conquête; c'était tout simplement qui existait parmi le peuple vainquenr et ^ parmi le peufAe vaincu , l'efite de ces lois grossières nées de la rude liberté germanique et de ces lois élaborées , écloses du despotisme raffluе de la civilisation romaine. Les Gaulois, que la conquête franke trouva libres, restèrent libres; ceux qui ne Tétaient pas portèrent le joug auquel les condamnait le Gode romain f U» lois salique, ripuairCt saxonne, gombetta et visigothe. La propriétémoyennecontinuait à se perdre dans la grande propriété, par les raisons qu'en donne Salvien : De Gub, (Voyez Y Élude cinquième, troisième partie,)

Quant à Tétat des personnes , le tarif des compositions annonce bien la dégradation morale de ces personnes , mais ne prouve pas le changement de leur état. lies noms seuls suffisent pour indiquer la positicm des hommes : presque tous les noms des évêques et des chefe des emplois civils sont latins de ce côtéci de la Loire , dans les premiers siècles de la monarchie , et presque tous les noms de l'armée sont franks; mais en Provence , en Auvergne, et de l'autre côté de la Loire jusqu'aux Pyrénées , presque tous les noms sont d'origine latine ou gothique dans l'armée, l'Église etPadministration. Lorsque les chefs franks commencèrent à entrer eux-mêmes dans le clergé , et que le soldat devint moine , l'évéque et le moine se firent à leur tour soldats. On voit, dès la première race, l'évéque d'Auxerre, Hincmar, combattre avec Karle le Martel contre les Sarrasins, et contribuer puissamment à la victoire. (Hist, epis, Autis,)

Les sciences et les lettres furent, à cette époque, dans les Gaules , ce qu'elles étaient dans le monde romain , selon le degiré d'instruction et le plus ou moins de tranquillité des diver-

ses provinces de Tempire. Fortunat, Frédégher, Grégoire de Tours, Marrulfe, saint Keini , une foule d*ecclésiastiques et quelques laïques lettrés, écrivaient alors.

Sous le rapport politique , noas voyons le dernier des MéroTÎQgiens tondu et renfermé dans un cloître : ce n'est poii^t encore là une nouveauté ; Tusage remontait plus haut; on rasait les derniers empereurs d'Ocadeut, pour eu faire des prêtres el des évt^ques.

Mais il ne me semble pas certain que Khllpéiik devint moine, bien ga^on lui coupa les cliefeux et qu'on le confina dans un monastère. Ck)uper les cheveux h un Mérovingien, c'était tout

simplement le déposer , et le reléguer dans la classe populaire. Ou dépouillait un roi frank de sa chevelure comme un empereur de son diadème. Les Germains , dans leur simplicité , avaient attaché le signe de la puissance à la cowoime naturelle de rhomme.

11 arriva que l'inégalité des rangs se glissa, par cette coutume, dans la nation. Pour que les chefs fussent distingués des soldats, il fallut bien que ceux-ci se coupassent les cheveux : le simple Frank portait les cheveux courts par derrière et longs par devant (Sidoinb). Khlovigh et ses pranlen compagnons, en revenant de la conquête du royaume desYisîgoChs, ofifrirent quelques cheveux de leur téte à des évéques. Ces Samsons leur laissaient ce gage, comme un signe de force et de protection. TTn pécheur

trouva le corps d'un jeune homme dans la Marne ; il le reconnut pour être le corps de Khlovigh il , à la longue chevelure dont la téte était ornée, et dont Peau n'avait pas encore déroulé les tresses. (Gmso. Tub., lib. Tin.) Les Bourguignons, à la bataille de Véseronce, reconnurent au même signe qu'un chef frank , Khlodomir, avait été tué. « Ces chefs , dit Agathias, « portent une ciievelure longue ; ils la partagent sur le front, et « la laissent tomber sur leurs épaules; ils la font friser, ilsTen- « tretiennent avee de Pbuile ; elle n'est point sale , comme celle « de quelques peuples, ni tressée en petites nattes , comme celle « des Golhs. Les simples Franks ont les cheveux coupés en » rond , et il ne leur est pas permis de les laisser croître. »

On prétait serment aur ses cheveux.

AriALYSR JiAiSONIMEB

A douze ans on coupait pour la preimère fois la chevelure aux enfants de la classe commune : cela donnait lieu à uue fêle de famille appelée capitoLatoria.

Lfls clercs étaieat toiiduâ comme ser& de Dieu : la toosure a , la même origine.

On condamnait les oonspimteuis à s'ineiBor nratuellenient les cheveux. %

Les Visigotlis paraissent avoir attaché aux cheveux la même puissance que les Franks ; un canon du eoncile de Tolède , de Tan 628 , déclare qu*on ne pourra prendre à roi celui qui se sera £ût couper les cheveux.

Quand les cheveux repoussaient, le pouvoir revenait. Thieiiy 111 recouvra la dignité royale, qu'il avait perdue en perdant ses

cheveux. (Quam imper toiisoratus amiseraê., reeepU (UgiUtalem.) Khlovigh avait £ait oouperles cheveux au roi Khararik et à son fils. Khararik pleurait de sa honte; son fils lui dit : « Les feuilles tondues siir le bois vert ne se sont pas « séchées; elles renaissent proin[)tement. >> {In viridi ligna hx frondes succis» sufU, nec omniiio arescurU, sed velocUer . emergwU.)

JjSk couronne même de Cbarlemagne n*usnrpa point sur la chevelure du Frank Tautorîté souveraine. Lother se voulait

saisir de Karle, son frère . pour le tondre, et le rendre incapable de la royauté; la nature avait devance l'inimitié fratenieile , et la téte de Karle le Chauve offrait Timage de son impuissance à porter le sceptre.

Mais, vers la fin du sixième siècle , il y avait déjà des Gaulois-Romains qui laissaient croître leur barbe et leurs cheveux : les Franks toléraient cette imitation , pour cacher peut-être leur petit nombre. « Grégoire de Tours remarque que le bien- « heureux Léobard n'était pas de ceux qui cherchent à plaire aux « baibares , en laissant flotter ^rs les anneaux de leurs che- « veux. » (Dimissis capiUorumflagellis barbarum plaudebat. De Vit. Patrum.) Le précepteur de Dagobert , Saudreghesil , avait une longue barbe , puisque Dagobert la lui coupa. Enfin , dans le douzième siècle , les rois abrogèrent la loi qui d^endait aux serfs de porter les çheveux longs. Cette abrogation fttt ob-

tenue à la sollicitation de Pierre Lombard , évéque de Paris , et de plusieurs autres prélats. Les ecclésiastiques , en envoyant leurs seffe à la guerve, el les donnant pour champions, exigèrent qulls eussent Textâ^ieur des ingénus contre lesquels ils combat-

taient. Voilà comment la longue chevelure a marque parmi nous une grande époque historique, comment elle a servi à marquer le passage de resclavage à la liberté , et la transformation du Frank en Français. 11 faut toutefois remarquer qu'il y avait des Gaulois appelé CapUlaii, CrinoH, une Gaule chevelue , GalLia comata ; que les Bretons portaient les cheveux longs comme les Frauks (Fbédégher); que, danc les vies de plusieurs saints gaulois , ou voit ces saints arranger leur chevelure. £st-il probable que les Frank s , en se fixant au milieu de leurs conquêtes ^ aient forcé tous les peuples qui reconnaissaient leur domination à quitter leurs usages ? C'est donc particulièrement de la nation victorieuse qu'il faut entendre tout ce qui est dit concernant les cheveux dans notre histoire.

Je ne m'arrêterai point à Texamen de cette seconde invasion des Franks , qu'on place à l'avènement des maires de la race

karlovingienne , laquelle invasion aur iit doune la couronne à cette race : qu'il y eut des guerres civiles continuelles entre les Franks de l'Autrasie et les Franks de la Neustrie , rien n'est plus vrai ; que ces guerres conférèrent la puissance à ceux qui avaient le génie , et qu'elles mirent les Karlovingiens à la place des Mérovingiens, rien n'est encore plus exact; mais dans tout cela, il le faut dire, il n'y a pas trace d inviL-ion nouvelle. En attendant des preuves qui jusqu'ici ne se trouvent point, je ne puis penser comme des hommes habiles^ dont je me plais , d'ailleurs, à reconnaître tout le mérite *.

11 y eut sous la première race, et jusque sous la seconde, dans les familles souveraines barbares, un désordre qui n'exista point dans les familles souveraines romaines. LesprïiK es franks avaient plusieurs femmes et plusieurs concubines, et les partages

avaient lieuLontre les enfants de ces femmes sans distinction de droit d'aînesse, sans ^ard à la bfttardise et à la légitimité.

I Voyoi la Préface au coroinenoemmt du volume des Études bistoviques.

En résumé, la société, dans sa décomposition et sa recomposition 9 lente et graduelle , lut presque, immobile sous les Mérovingiens : une transformation sensible ne se manifesta que vers la fin de la seconde lace. Il n'y a donc rien d'important à examiner dans les cinq cents premières années de la monarchie, si ce n'est la marche ascendante de l'Église vers le plus haut point de sa domination. Les bas siècles furent tout entiers le règne et l'ouvrage de l'Église : je moutrerai bientôt sa position, quand nous serras arrivés à l'entrée même de cette autre espèce de barbarie qu'on appelle le moyen âge ; barbarie d'où sont sorties , par la fusion complète des peuples païen , chrétien et barbare , les nations modernes^

SECONDE RACE

Traiter d'usurpation ravénement de Peppin à la couronne, c'est un de ces vieux mensonges historiques qui deviennent des vérités à force d*étre redits. Il n'y a point d'usurpation là où la monarchie est élective , on Ta déjà remarqué : c'est l'hérédité qui dans ee cas est une usurpation. « Peppin fut élu de l'avis u et du consentement de tous les Franks ; « ce sont les paroles du premier continuateur de Frédégher. (Cap. xii.) Le pape Zachahe,

consulté par Peppin « eut raison de répondre : « il « me paraît bon et utile que celui-là soit roi qui , sans en avoir « le nom , en a la puissance , de préférence à celui qui, portant a le nom de roi , n'en garde pas l'autorité. »

Les papes d'ailleurs, pères rrminunis des fidèles, ne peuvent entrer dans ces questions de droit ; ils ne doivent reconnaître que le ûdt : sinon , la cour de Rome se trouverait enveloppée dans toutes les révolutions des cours chrétiennes; la chute du plus petit trône au bout de la terre ébranlerait le Vatican. « Le prince, dit Éghinard , se contentait d'avoir les che- « veux flottants et la barbe longue ; il était réduit à une pension « alimentaire , réglée, par le maire du palais ; il m possédait « qu'une maison de campaguei d*un revenu modique ; et quand

« il voyageait, c'était sur un cbahot traioé par des bœufs , et « qt^m bouvier conduisit à la manière des paysans. » Les intérêts , sans dente , vinrent à Tappui des réalités poli-

tiques. 11 avait existé de grandes liaisons entre les papes Grégoire II, Gréîîoire III et le maire du palais Karle le Martel. Peppin désirait être roi des Franks , comme Zacharie désirait 80 soustraire au joug des empereurs de Constantinople , pro-< tectenrs des iconoclastes, et à l'oppression des Lombards. Saint Bonifiiee, évéque de Mayence , ayant besoin de l'entremise des Franks pour étendre ses missions en Germanie , fut le négociateur qui mena toute cette affaire entre Zacharie et Peppin. > Et pourtant Peppin crut devoir demander l'absolutiou de son infidélité envers Khildérik III au pape Étienne, bien aise gu'était celui-ci qu*on lui reconnût le droit de condamner ou d'absoudre.

D'un autre côté , les ducs d'Aquitaine refusèrent assez longtemps de se soumettre à Peppin; nous les voyons , jusque sous la troisième race, renier Irlugues Capet, et dater les actes publies : liege terrem déficiente, ChrUto régnante. Guillaume le Grand, duc d'Aquitaine à cette époque, ne reconnut d'une manière authentique que Robert, fils de Hugues : Régnante Roberto y rege iheosopho. On eût ignoré les causes secrètes des rudes puerres que Peppin d'Héristal , Karle le ISlartel , Peppin le Bref et Ciiarlemague firent aux Aquitains» si la charte d' Alaon, imprimée dans les conciles d'ËspagnCt commentée el éclaircie par dom Vaissettet ne prouvait que les ducs d'Aquitaine descendaient d'Haribert par Bogghis, femille illustre qui s'est perpétuée jus(|u';i Louis d'Ann:ij:^iiac , duc de Nemours, tué à la batnille de ('erignoles eu lô03. Ainsi les ducs d'Aquitaine venaient en directe ligne de Kidovigli ; la force seule les put réduire à n'être que les vassaux d'une couronne dont leurs pères avaient été les maîtres, il est curieux de remarquer aujourd'hui Tignorance ou la mauvaise foi d'Éghinard : après avoir dit que Karle et Karloman succédèrent à Peppin leur père , il ajoute : L'Aquitaine ne put demeurer ^ longtemps tran- « quille , par suite des guerres dont elle avait été le théâtre. « Un certain UunoUly aspirant au pouvoir, excita les habi-

Oigltized

« taiits, etc. « Or, ce certain Ilunold était fils tl'Ëudes , duc d'Aquitaine et père de Waiffer, également duc d'Aquitaine et héritier de la maison des Mérovingiens. Je me suis arrêté à ces guerres d'Aquitaine, dont aucun historien , Gaillard et la Bruère exceptés, n*a touché la vraie cause : c'était tout simplement une

lutte entre un ancien fait et uu fait nouveau , entre la première et la seconde race.

Peppin, élu roi à Soissons (751) , défait les Saxons; ii passe en Italie à la prière du pape Étienne III ^ pour combattre As* tolphe , roi des Lombards , qui menaçait Rome après s'être empare de Texarchat de Ravenne. Peppin reprend l'exarchat, le donne au pape, et jette les fondements de la royauté tempo* relie des pontifes.

Après Peppin vient son fils , qui ressuscite l'empire d'Occident. Gharlemagnecc^itinue contre les Saxons cette guerre, qui dura trente-trois années; il détruit en Italie la monarchie des Lombards, et refoule les Sarrasins en Espaome. La défaite de son arrière-<ïarde à Roncevaux engendre pour lui une gloire romanesque qui marche de pair avec sa gloire historique.

On compte cinguante-trois expéditions militaires de Charlemagne ; un historien moderne en a donné le tableau. M. Guizot. remarque judicieusement que la plupart de ces expéditions eurent pour motifs d'arrêter et de terminer les deux grandes invasions des barbares du ^ord et du Midi.

Charlemague est couronné empereur d'Occident à Rome par le pape Léon IH (800). Après un intervalle de trois cent vingt* qualre^années, fut rétabli cet empire, dont l'ombre et le nom restent encore après la disparition du corps et de la puissance.

Une sensibilité naturelle pour l'honneur d'un grand homme a porte presque tous les écrivains à se taire sur la destinée des cousins de Charlemagne : Peppin le Bref avait laissé deux fils» KarlomanetKarle; Rarloman eut à son tour deux fils, Peppin etSiaghre. Le premier a disparu dans l'histoire; pendant près de neuf siècles

on a ipioré le suri du second. Un manuscrit de l'abbaye de Saint-Pons de K\ce , envoyé h Teveque de INÎeaux, a fait retrouver Siaghredans un moine de cette abbaye. Siaghre , devenu évéque de Nice , a été mis au rang des saints ; et ii était

réservé à Bossuet de laver d'un crime la mémoire de Chartemagne.

Ce prince, gui était allé chercher les barbares jusque chez eux pour en épuiser la source , vit les premières voiles des Normands : ils s'éloignèrent en toute hâte de la côte que l'empereur

protéc:eait de sa présence. Charlemagne se leva de table , se mit à une feiiiUre qui regardait TOrient, et y demeura loimteinps immobile : des larmes coulaient le long de ses Joues; personne n'osait l'interroger. « Mes fidèles, » dit-il aux grands qui i'environnaient, » savez-vous pourquoi je pleure? Je ne crains pas « pour moi ces pirates , mais je m*aflUge que , moi vivant, ils « aient osé insulter ce rivage. Je prévois les maux qu'ils feront « souffrir à mes descendants et à leurs peuples. >» (Moine de Sainl'GalL)

Ce même prince , associant son fils Hlovigh le Débonnaire à Fempire , lui dit : « Fils cher à Dieu , à ton père et à' ce peu- « pie ; toi que Dieu m'a laissé pour ma consolation, tu le vois,

« mon àm: se hâte; ma vieillesse même m'échappe : le temps de

« ma mort approche

a Le pays des Franks m'a vu naître , Cluûst m'a accordé cet « honneur; Christ me permit de posséder les royaumes pater- « nels : je les ai gardés non moins florissants que je ne les ai « reçus. Le premier d^entre Ves Franks j'ai obtenu le nom de « César, et transporté à la race des Franks Tempire de la race de « Romulus. JVerois ma couronne, ô mon fils. Christ consen- « tant , et avec elle les marques de la puissance »

« Karle embrasse tendrement son fils , et lui dit le dernier « adieu. >» {Ermold, Nigei.)

Le vieux chrétien Charlemagne pleurant à la vue de la mer, par le pressentiment des maux qu'éprouverait sa patrie quand il ne serait plus ; puis associant à l'empire avec un cœur tout paternel, ce fils qui devait être si malheureux père ; racontant à ce fils sa propre histoire , lui disant qu'il était né dans le pays des Franks, qu'il avait transporté à la race des Franks l'empire de la race de Romulus; Charlemagne annonçant que son temps est fini , que la vieillesse même lui échappe : ce sont de belles

scènes qui attendent le peintre futur de notre histoire. Les der-

nières paroles d'un père de famille au milieu de ses enfants ont quelque chose de triste et de solennel : le genre humain est la famille d'un grand homme, et c'est elle qui Fentoure à son lit

de mort.

Le poète de Hlovigh fait venir son nom Hludovicus du mot latin ludus , ou, ce qui est beaucoup plus vrai , des deux iDots teutons f Hlut, fameux, et Wigk, dieu à la guerre. Hlovigh le Débon-

naire était malheureusement trop bon écolier; il sarait le grec et le lathi : l'éducation littéraire donnée aux enfeiitsde . Charlema?;ne fut une des causes de la prompte dégénération de sa race. Hlovigh hérita du titre d'empereur et de roi des t ranks ; Peppin, autre fils de Charlemagne, avait eu en partage lo royaume d'Italie»

Hlovigh le Débonnaire associa son fils Lother i Fempire (8 ; 7) , créa son autre fils Peppin duc d'Acjuitaine , et son autre liis Hlovigh roi de France. Son quatrième fils, Karle lï , dit le Ciiauve, qu'il avait eu de Judith , sa seconde femme» n'eut d'abord aucun partage.

Les démêlés de Hlovigh le Débonnaire et de ses fils eurent pour résultat deux dépositions et deux restaurations de ce prmce, qui expira en 840, d'inanition et de chagrin.

Karle le Chauve n'avait que dix-sept ans lorsque son père décéda : il était roi de France , de Bourgogne et d'Aquitaine. U 8*unit à Hlovigh , roi de Bavière , son frère de père, contre Lo* ther, empereur, et roi d'Italie et de Rome. La bataille de Fontenai , en Bourgoîîne , fut livrée le 25 juin 841. Karle le Chauve et Hlovigh de Bavière demeurèrent vainqueurs de T.other et du jeune Peppin, fils de Peppin , roi d' Aquitaine , dont la dépouille avait été donnée par Hlovigh le Débonnaire à Karle le Chauve.

On a porté jusqu*à cent mille le nombre des morts restés sur la place : exagération manifeste. (Voir la savante Disset" lalion de tabbé Lebœuf.) Mais ces affaires entre les Franks é raient extr^^mement cruelles , et l'ordre profond qu'ils affectaient dans leur infanterie amenait des résultats extraordinaires. Thierry remporta , en 612 , une victoire sur son frère Théodebert à Tol-

biac, lieu déjà célèbre : « Le meurtre fut tel des deux « côtés, dit la Chronique de Frédégher, que les corps des tués ,

« n'ayant pas assez de place pour tomber, restèrent debout ser- - « rés les uns contre les autres , comme s'ils eussent été vivants. » iStabatU mortui inter cwterorum cadaoera stricti , guasivi^ tentes, cap. xxxviii.)

Un des premiers historiens des temps modernes, M. Thieny, a fixé avec une rare perspicacité , à la bataille de Fontenai , le commencement delà transioniialion du peuple frank en nation française. La plus grande perte étant tombée sur les tùbus qui se servaient encore de la langue germanique / les vainqueurs firent graduellement prévaloir les mœurs et la langue romanes. Cette bataille prépara encore une révolution par un autre effet i la plupart des anciens cluts frauksy périrent, comme les anciens nobles français restèrent au champ de Crécy ; ce qui amena au rang supérieur de la société les cbefs d'un rang secondaire, de même encore que la seconde noblesse £rançaise surgit après les déroutes de Crécy et de Poitiers. Ces seconds Franks, fixés dans leurs fiefis, devinrent, sous la troisième race , la tige de la haute iiolJesse française.

L'empereur T.other, retiré a Aix-la-Chapelle, leva une nouvelle armée de Saxons et de ^eustricns. Avint alors le traité et le serment entre Karle et Hlovigh , écrits et prononcés dans

« les deux langues de l'empire, la langue romane et la langue tudesque. Je ferai néanmoins observer qu'il y avait une troisième langue, le celtique pur, que l'on distinguait de la lanjiue gauloise ou romane , comme le prouve ce passage de Sulpice Sévère : Par-

lez celtique ou gaulois , si vous aimez mieux : In vero cMce, vel sî manis , gaUice hqu&r^. Au milieu de ces trouMes parurent les Normands, qui dévalât achever de composer, avec les Gaulois-iiomains, les Burgondes ou Bourguignons, les Visi-

. goths, les Bretons, les Wascons ou Gascons, et les Franks, la nation française : Robert le Fort, bisaïeul de Hugues Capet, et qui possédait le duché de Paris , fut tué d'un coup de flèche, en combattant contre les Normands des environs du Mans.

L'empereur Lother meurt en hahit de moine (855) : prince turbulent, persécuteur de son père et de ses frères. Karle le Chauve^est empoisonné par le Juii SéUécias, dans

' un village au pied du mont Génîs, en revenant en France (3 octobre 87>).

Blovigh le Bègue succède au royaume des Franks , et est

couronné eni|)ereur par le pape Jean VU!. Karlonian, fils de)ll()\ iLh le Germanique , lui dispula l'empire, et fut peut-être empereur; mais, après la mort de Karloman , Karle le Gros, son frère , obtint Tempire.

Karle le Gros, empereur, devint encore roi de France , à Texclusion de Karle, fils de Hlovigh le Bègue. Il posséda presque tous les fttats de Charlemasne. Sié<re de Paris par les Normands, qui dure deux ans, et que Karle le (iros fait lever àTaide d'un traité honteux. U avait recueilli autaut de mépris que de grandeurs ; on l'avait dépouillé de la dignité impériale avant sa mort , arrivée en 888.

Karle, fils de Ulovigh le Bègue, fut proposé pour empereur : on n en voulut pas plus qu'on n'en avait voulu pour roi de France. Arnoul, bâtard de Tempereur Kailonian, succède à Fempire de Karle le Gros; Eudes, comte de Paris et fils de Ro* bert le Fort, est prodamé roi des Franks dans l'assemblée de Compiègne : Eudes avait défendu Paris contre lés Normands. En 892 , Karle 111 est vuihi proclamé roi dans la ville de J ikui. Il y eut partage entre Eudes et Karle : Eudes eut le pays entre la Seine et les Pyrénées, et Karle, les provinces depuis la Seine jusqu'à la Meuse.

Après la mort d'Eudes (808), Karle III, dit le Simple, recueillit la monarchie entière. Alors commençaient les guerres particulières entre les chels devenus suii\ (m niiis des provinces dout ils avaient été les commandants. A Saint-Clair sur Epte fut conclu (912) le traité en vertu duquel Karle le Simple donne sa fiUe Gbisèle en mariage à RoUon, et cède à son gendre cette paiv * tie de la INeustrie que les conquérants appelaient déjà de leur nom. Rollon la posséda à titre de duché , sous la résem d'en faire hommage à Karle et d'embrasser la religion elirctienne ; il demanda et obtint encore la seigneurie directe et immédiate de la Bretagne : grand liomme de justice et d'épée , il fut le chef de ce peuple , qui renfermait en lui quelque chose de vital et de créateur propre à former d'autres peuples.

BB l'HISXOIBK DB FBANCB

L'empereur Hlovigh IV étant mort, Karle, resserré dans un étroit domaine par les seigneuries usurpées , ne put inti r\ enir, et l'empire sortit de la France. Conrad , duc de l^ rauconie , et ensuite Henric V , tige de la maison impériale de Saxe , furent élus empereurs. Le fils d'Henric, Othon, dit le Grand, couronné à Rome (963), réunit le royaume d'Italie au royaume

de Germanie.

Robert , trere du roi Eudes , est proclamé roi et sacré à Reims (922). Karie le Simple lui livre bataille, le défait et le tue. Tout épouvanté de sa victoire, il s^enfiiit auprès de Henrie, roi de Germanie, et lui cède une partie de la Lothingarie. De là il s*enfuit chez Herbert, comte de Vermandois, d*où il sW fuit enfin dans sa tombe (929). Oghinp, fille d'Édouard I", roi des Anglais, se retire à Londres auprès d'Adelstan, son frère ; elle emmène avec eUe ma lîis lilovigli , qui prit le surnom d'Ottfremer.

En 92S on veut décerner la cowroBne h Hugues, qui la fait donner à son beau-frère Raoul, due et comte de Bourgogne-:

Raoul ne fut jamais reconnu roi dans les provinces méridionales de la France. Il meurt à Autun en 936. Hugues, dit le Grand, dit TAbbe , dit le Blanc, ne veut point encore de la couronne , et fait revenir Ulovigh d^Outremer, fils de Charles le Simple: Céiui-ci, âgé de seize ans, monte au trdne.

En 964 , il meurt dHme chute de-cheval', et laisse deux fils ^ i^her et Karle , duc de Lothingarie.

Lother est élu roi, sous le patronage de Hugues le (rr ind,

le royaume , devenu trop petit , ne se partagea point entre les

deux frères. Hugues décède (956). Lother voit ses États près-

que^réduils , par Tenvahissement des grands vassaux , à la ville

de Laom : ainsi s- était rétréci le lai^ héritage de Charlemagne.

Charles VII fut aussi roi de Bourges ; mais il sortit de cette ville

pour reconquérir son royaume, et Lother ne reprit pas le sien.

il mourut à Reims en 986, du poison que lui donna sa femme ,

fille de liOther , roi d'Italie. Son iils Louis V, surnommé mai

h propos le Fainéant, fut le dernier roi de la race karlovingienne.

H ne régna qu'un an , et partagea le destin de son père : sa

femme'. Blanche d'Aquitaine, l'empmsonna: il ne laissa point

ANALYSE liAISONMiE

de postérité. Karle, son onek, avàit des jpiéteDtkMis à la cou* ronne; mais Félectioii se fit en faveur de Hugues Gapet, duc

des Français. Hugues comuieuça la race de ces rois dont le dernier Mvni de descendre du li oiie : force est de reconnaître cette grandeur du passé par le vide et le mouvement qu'elle creuse et qu'elle cause dans le naonde en se retirant.

Les soixante premières années de la seconde race n'of&eni aucun changement remarquable dans les moeurs et dans le gouvernement; c'est toujours la société roiiiainc doininee par quelques conquérants. T.e rétablissement de 1 empire d'Occident donne même à cette époque un plus grand air de ressemblance avec les temps antérieurs. Sous le rapport militaire « Charlemar gne ne fait que ce que beaucoup d'empereurs avaient Ml avant lui : il se transporte en diverses provinces de l'Europe pour repousser les barbares, comme Probus, Aiiielien, Dioclétien, Constantin , Ju-

lien, avaient couru d'un bout du monde à lautre dans la même nécessité. Sous le rapport delà législation et des études , Charlemagoe avait encore eu des modèles ; les empereurs , mémeles plus ignorés et les j^us faibles , 8*étaient distingués par la promulgation des lois et rétablissement des écoles; mais il faut convenir que ces nobles entreprises de Charlemap;ne amenèrent d'autres j esullats ; elles étaient aussi plus méri* toires dans le soldat teuton qui ût recueillir les chansons des anciens Germains; « qui mist noms atix dawse mois selonè h « langue toyse, e$ noms propres aux douze vents ; car anant « ce n^estoient nomé que U quatre vent cardinal; dans un sol- <• (laL qui se vestoit a la nianicre de France , t^estoU en tjver « un garnement Jorré de piaus de loutre ou de martre; dans « un soldat qui levait un chevalier arnié sur sa paume, et de m Joyeuse, son espée, coupoit un chevalier tout armé. » (Gbron. SamI-Denys.)

On retrouve à la cour des rois des deux premières races les chaînes et les dignités de la cour des Césars , ducs , comtes , cbanceliers , référendaires , caméricrs , domestiques , connétables f grands maîtres du palais ; Gbarlemagne seul garda la première simplicité des Franks; ses devanciers et ses .successeurs affectèrent la magnificence romaine. On voit , auprès de

DE L*HISTOIBE DE FRANGE

SI

ilkmgb le Débonnaire , Héinld le Danois portant one ehlanyde de pourpre , ornée de pierres précieuses et d*ane brodoie d*or ;

sa teinnie , par les soins de la reine Judith , revêt une tunique ép^alement brodée d'or et de pierreries ; un diadème couvre son front , et un long collier descend sur son sein. La reine danoise , il est yrai , a aussi des cuissards de mailles d*or et de perles ; un capachon d*or retombe sur ses épaules : ce sont des Saa?age8 se parant à leur ûorîaisie dans le vestiaire d'un palais. Dans une chasse brillante, Teiifaiit Karle (Karle le Chauve) frappe de ses petites armes une biche que lui ont ramenée ses jettnes compagnons, Virgile ne disait pas mieux d'Ascagne,

Les capitulaires de Charlemagne, relatif à la législation d* vile et religieuse, reproduisent à peu près ce ijue Ton troim dans les lois romaines et àssa les canons des conciles; mais ceux qui concernent la législation domestique sont curieux par le détail des mœurs.

Le capitulaire de nUis fisci se compose de soixante-dii articles , vraisemblablement recueillis de plusieurs autres capitulaires.

Les intendants du domaine sont tenus d'amener, an palais où

Charlemagne se trouvera le jour de la Saint-Martin d'hiver, tous les poulains, de quoique âge qu'ils soient, nfia que Feuipereur, après avoir entendu la messe, les passe en revue.

On doit au moins âever dans les bassÔHSours des principales métairies cent poules et trente oies.

Il y aura toujours dans ces métairies des montons et des cochons gras , et au moins deux bœufs gras , pour être conduits , si besoin est, au pnlais.

Les intendants feront saler le lard ; ils veilleront h la confection des cervelas , des andouilles, du vin, du vinaigre y du sirop

de mAres, de la moutarde, du fromage « du beurre , de la bière , de Thydromel , du miel et de la cire.

Il Êiut, pour la dignité des maisons royales , que les intendants y élèvent des laies , des paons, des faisans , des sarcelles , des pigeons, des perdrix et des tourterelles.

Les colons des mét*nries fourniront aux manufactures de reii!pereur du lin et de la laine, du pastel et delà garance.

du vwmilloii , des instruments à carder , de Thuile et du savan.

Lesiatendauts défendrontdeibiiler la vendange avee les pieds : Gfaarlemagne et la reine, qui commandent également dans tous

ces détails , veulcul que la vendange soit très-propre.

H est ordonné, par les articles 39 et 65 , de vendre au marché, au profit de Tempereur , les œufs surabondants des métaiiies et les poissons des viviers.

Les chariots destinés à Tarmée doivent être tenus eai bon état; les litières doivent être couvertes de bon cuir, et si bien cousues qu'où puisse s en servir au be^oia comme de bateaux pour passer une rivière.

On cultivera dans les jardins de Tempereur et de Timpératriee toutes sortes de plantes, de légumes et de fleurs : des roses , du baume, de la sauge, des concombres , des haricots, de la laitue , du cresson alâiois, de la menthe romaine, ordinaire Lt sauvage , de l'herbe aux chais , des choux , des oignons, " de i'ail et du cerfeuil.

' C'était le restaurateur de l'empire d'Occident , le fondateur des nouvelles études , Tbomme qui , du milieu de la France , en étendant ses deux bras , arrêtait au nord et au midi les dernières armées d'une' invasion de six siècles ; c'était Chariemague

enfin qui faisait vendre au marché les œufs de ses métairies, et réglait ainsi a\ oc sa femme ses affaires de ménage.

Quand je parlerai de la chevalerie, je montrerai qu'on en doit rattacher Terigine à la seconde race, et que les roman* ciers du onzième siècle, en transformant Ghariemagne en chevalier, ont été plus fidèles qu'on ne Ta cm à la vérité historique.

Les capituîaires des rois frank s jouirent delà plus grande autorité : les papes les observaient comme des lois ; les Germains s*y soumvent jusqu'au règne des Othoos, ^oque à laquelle les peuples au ddà du Rhin rejetèrent le nom de Ftanks qu'ils s'étaient glorifiés de porter. Karie le Chattve% dans Tédit de Pitres (chap. VI) , nous apprend comment se dressait le capitulaire. « La loi, dit ce prince , devient irréfragable par le consentement « delà nation et la constitution du roi. » La publication des capituîaires , rédigés du consentement des assemblées nationales ,

était faite dans les pro?iiices par les évéques et par les envoyés royaux , missi dominicL Les capitulaires furent obligatoires jusqu^au temps de Phi*

lippe le Bel ; alors les ordonnances les remplacèrent. Rlienanus les tira de roubli en 1531 : ils avaient été recueillis ijiconiplétement en deux li>Tes par Aogesise , abbé de Fonteuelies (et non

pas de Lobes), vers Tan 627. Benoit, de rÉgHse de Mayence, augmenta cette collection en 845. première édition imprimée des Gapitulaires est de Vitus; elle parut en 1545.

Les assemblées trencraies ou se traitaient le^ affaires de la nation avaient lieu deux fois l'an, partout ou ie roi ou l'empereur les convoquait. Le roi proposait l'objet du capituiaire : lorsque le temps était beau , la délibération avait lieu en plein air ; sinon , on se retirait dans des salles préparées eiprès. Les évéques , les abbés et les cleres d'un rang élevé se réunissaient à part ; les comtes et les prineiiinux chefs militaires, de même. Quand les évêqiies et les comtes le ju^eaieiit à propos , ils siégeaient ensemble , et le roi se rendait au milieu d eux ; le peuple était forclos ; mais , après la loi faite , on rappelait à la sanction. CHinc-MiB, Hunold.) La liberté individuelle du Frank se changeait peu à peu en liberté politique , de ce genre représentatif inconnu des anciens. Les assemblées du huitième et du neuvienie-isiècle étaient de véritables états, tels qu ils reparurent SOUS saint Louis et Pliilippe le fiel; mais les états des Karlovingiens avalent une base plus large , parce qu'on était plus près de l'indépendance primitive des bariiares : le peuple existait encore sous les deux premières races ; il avait disparu sous la troisième, pour renaître par les se7]fs et les bourgeois.

Cette liberté pt il i tique karlovingienne perdit bientôt ce qui lui restait de populaire : elle devint purement aristocratique , quand la division croissante du royaume priva de toute force la royauté,

La justice , dans la monarchie franke , était administrée de

la manière établie par les iiouiaiiis; mais les rois chevelus, ali^ d'arrêter la corruption de cette justice , instituèrent les missi dominici, sorte de commissaires ambulants qui tenaient des assises , rendaient des arrêts au nom du souverain , et sé*

ANALYSE BAISOUNSC

vissaient contre les magistrats j^varicateurs. Quaad il s'agira de la féodalité et des parlements , je montrerai comment la source de la justice» chez les peuples modernes , fiit autre que la source de la justice chez les Grecs et les Latins.

Sous les successeurs de CharlcriKiLne se déclare la grande révoiuLiou sociale qui changea le inonde antique dans le monde féodal : second pas de la lil^erté générale des iiommes , ou passage de Vesdavage au servage. J'expliquerai en son lieu cette mémorable transformation.

Charlemague , comme tous les grands hommes , par Tattraetion naturelle du génie, concentra radnnuistration et le gouvernemeiit social en sa personne; à sa mort, Tunité disparut : ses contemporains , qui avaient vu se former son empire « en déplorèrent la division.

Alexandre t n'ayant poin^ de fomilley livra à ses capitaines, comme à ses enfants , les débris de sa conquête : en quittant la Macédoine il ne s'était réservé que Tespérance ; en quittant la vie 11 ne garda que lagloire. Charlemagne a était point dans la même position : il commençait un monde ; Alexandre eu finissait un. Charlemagne partagea son empire entre ses trois fils ; ses fils le morcelèrent entre les leurs. En 888, à la mort de Karle le Gros , il y avait déjà sept royaumes dans la monarchie du fils de Karle le Marte! : le royaume de France, leruN aiime de Nayagre, le

royauiiit deliourgognecisjurane, le royaume de Bourgogne transjuranCy Je royaume de Lorraine^ le royaume d'Allemagne, le royaume d'Italie. Karle le Chauveétablit riiérédité des bénéfices» « Si après notre mort, dit-il , qudqu^un de nos fidèles a un fils « ou tel autre parent. .., qu'il soit libre de lui transmettre ses bé- « néfices et honiu urs comme il lui plaira. » Ce u'ét;iit que chanL^er le fait en droit; car les ducs , comtes et vicomtes, retenaient déjà les châteaux , villes et provinces dont ils avaient reçu le commandement. A la fin du neuvième siècle , ving^ neuf fiefe ou souverainetés aristocratiques se trouvaient établis. Un siècle après, à la chute de la race karlovingienne , le nom*» bre s'en était accru jusqu'à cinquante-cinq. A mesure que ces petits Étals IVodaux se multipliaient , les f?rands Etats monarciûques diminuaient : les sept royaumes existants du temps de

Karle le Gros étaient réduits à quatre lorsque liugues Capet reçut la coonmne.

Les fieb usurpés doimèrent naissaiice aux maisons aristocratiques que Von voH s'élever à cette époque : alors les barbares substituèrent à leurs hojds germaniques, et ajoutèrent à leurs prénoms ciirétiens, les noms des domaines dans lesquels ils s'étaient impatronisés. Les noms propres de lieux ont précédé les noms propres dTîndiyidHS. Le sanvage donne à sa terre nae dénomination tirée de ses accidents, de ses qualités, de ses produits, avant de prendre lui-même une appellation particulière dans la famille coriîinune des hommes. Un globe pourrait avoir une géograplùe, et n'avoir pas un seul habitant.

Le gentilhomme proprement dit, dans le sens où nous entendons ce mot aujourd'hui, commença de paraître vers la fin de la seconde race. La noblesse titrée, que Constantin mit à la place du patriciat, s'infiltra chez les Franks par leur mélange avec les générations romaines , par les emplois qu'ils occupèrent dansFempire , par Finfluenee que les Taincus civilisés exercèroit dans l'intimité du foyer sur leurs vnnqttears agrestes.

Dens les autres parties de l'Europe , la même cause agit , les ' mêmes faits s'accomplissent : le monarque n'est plus que le chef de nom d une aristocratie religieuse et politique, dont les cercles concentriques se vont resserrant autour de la couronne. Dans chacun de ces cercles s'inscrivent d'autpes cenies quiont des centres propres à leur mouvement : la royauté est Taxe autour duquel tourne cette iàphère compliquée, république de tyrannies diverses.

L'Église eut la principale part à la création de ce système ; elle avait atteint le complément de ses institutions dans la période que les deux premières races mirent à s*écouler ; elle avait saisi rhomme dans toutes ses facultés : aujourd'hui même on ne peut jeter les regards autour de soi sans s'apercevoir que le monde extraordinaire d'où nous sommes sortis était presque entièrement l'ouvrage de la rdigion et de ses ministres.

Les précédentes Études nous ont montré le christianisme avançant à travers les siècles , diangeant non de principe , mais de iiiûyeD, d'âge en âge , se modiliaut pour s'adapter aux modi-

ficatiolis suoeesfliTes 4e la société , 8*aocroissant par les persécutions, et s'élevant quand tout s'abaissait. L'Église (qu il faut

toujours bien distiaguer de la communauté chrétienne, mais qui était la totuie visible de la loi et la constitution politique du christianisme), TÉglise s'organisait de plus en plus : ses milices s'étaient portées d'Orient en Occident; Benoit avait fondé au mont Cassin son ordre célèbre.

Le long usagedescondlesavaitrendu ceux-ci plus réguliers; on les savait mieux tenir, on connaissait mieux leur puissance. Sur les conciles se modelèrent les corps délibérants des deux premières races; et les prélats, qui , dans la société religieuse, représentaient les grands, lurent admis au même rang dans la société politique. Les évéques se trouvèrent tout naturellement le premier ordre de l'État , par la raison qu'ils étaient à la téte de la civilisation par Tintelliîîence. l es preuves de la considération et de l'autorité des evéques sous'ies races meroviugiemie et karlovingienne sont partout.

La composition pour le meurtre d'un évéque dans la loi salique est de neul cents sous d*or , tandis que celle du meurtre d'un Frank n'est que de deux cents sous ; on peut tuer un ilomain convive du roi pour trois cents sous, et un autrustion {>our SIX cents.

Un des premiers actes de Khlovigh est adressé aux évéques fi abbés , aux hommes illustres les magnifiques ducs , etc., omnibus epUcopis, aVfoiUmst etc. Khlother &it la même chose

en 51G.

fiuntran et Ivlulpénk s'en remettent de leurs différends au jugement des évéques et des anciens du peuple : ut quidqvid sacerdotes velseniores popuUjudicarerU. Guntran et Khildebert se^soumettent à la médiation des prêtres : mediantibus saeerdo-

tibus (588 Khlother II assemble les évéques de Bouruo^ne pour délibérer sur les affaires de TLiat et le salut de la

patrie : Ciim pontifices et unlversi proceres reyui sui ,pro

uiHUate régla et sainte patrim conjunxissent {Q27).

Les étéques sont toujours nommés les premiers dans les diplômes; aucune assemblée où Ton ne les voie paraître : ils jugent avec les rois dans les plaids, et leur nom est placé au bas

DE l'histoire de FfiANCE.

de rarrél immédiatement après celui du roi; ils sont aouTerains

de leurs villes r[MCopales ; ils ont la justice ; ils battent monnaie ; ils lèvent des impôts et des soldats : Savarik , évêque d'Auxerre , s'empara de rOiléanaîs, du INivernais, des terr itoires de Tonnerre, d* Avallon et de Troyes, et les unit à ses domaines. Le prêtre , dans le eamp ^ s^appelait ïaJbbé des armées.

L*unité deFÉg^f gui s'était établie par la doeirine, prit une nouvelle force par la création du tempord de la cour de Koiiie. Uae fois la papauté portant couronne, son influence politique augmenta; elle traita d'égal à égal avec les maîtres des peuples. Aussi voit-on les pontifes signer au testament des rois , approuver ou désapprouver le partage des royaumes , parvenir enfin à cet excès d*autorité , qulls disposaient des sceptres et forçaient les empereurs à leur venir baiser les pieds. Et cependant cette puissance sans exemple sur la terre n'était qu'une puissance d'opinion , puisque les papes qui imposaient leur tiare au monde étaient à peine obéis dans la ville de Rome.

Les successeurs de saint Pierre étant montés au rang des souverains , o en fut de même des évéques ; la plupart des prélats en Allemagne étaient des princes : par une rencontre naturelle , mais singulière, lorsque l'empire devint électif, les dignités devinrent héréditaires; l'élu fut amovible, Teiecteur, inamovible.

Le grand nom de Rome, de Rome tombée aux mains des papes, ajouta l'autonté à leur suprématie, en l'environnant de rillusion des souvenirs : Rome , reconnue des barbares eui*

mêmes pour l'ancienne source de la domination , parut recommencer son existence , ou continuer la ville éternelle.

La cour théocratique donnait le mouvement à la société universelle : de même que les fidèles étaient partout , TÉglise était en tous lieui. Sa biérarchie , qui commençait à i'évêque et remontait an souverain pontife, descendait au dernier clerc de paroisse, à travers le prêtre , le diacre , le sous-diacre, le curé et le vicaire. Fn dehors du clergé séculier était le cierge régulier ; milice immense, qui par ses constitutions embrassait tous les accidents et tous les besoinsde la société feïque : il y avaitdes ecclésiastiques et des moines pour toutes les espèces d'enseignements

•u soulTraiiifes. Le prêtre célibataire deTunité catholique ne

se refusa point , comme le ministre marié séparé de cette eoiniminion^aux calamités [)n|)n!;nn s; il dosait mourir dans un temps de peste en secourant les [)estît'érés; il devait mourir dans un temps de guerre en défendant les villes et en montant à cheval , malgré Ilnterdiction canonique; il devait mourir en se peirtant aux incendies ; il devait mourir pour le rachat des captifs : à lai

étaient confiés le berceau et la tombe; l'enfaiit ({ii'il élevait ne pouvait, lorsqu'il était devenu boinrne. prendre uiif^ éf)()use (pie de sa main. Des communautés de femmes remplissaient envers les femmes les mêmes devoirs ; puis venmt la solitude des cloîtres, pour les grandes études et les grandes passions. On conçoit qu^un système rdigieusr aîifsi lié è Thumamté devait être Tordre social même.

Les ricbesses du clergé, déjà si cousidiTahles sous les empereurs romains qu'on avait été obligé d'y mettre des bornes , continuèrent de 8*aecroftre jusqu'au douzième siècle , bien qu'elles fussent souvent attaquées, saisies et vendues dans les besoins urgents de TÉtat. tiC monastère dfe Saint-Martin d*Aut«tn possédait, sous les Mérovingiens, cent mille iiraiises. La manse était un fonds de terre dont un colon se pouvait notirriravec sa famille , et payer le cens au propriétaire. L'abbaye de Saint- Riquier, plus riche encore, nous montre ce que c'était qu'une ville de France au neuvième siècle.

BB§rik, en 881 , présenta à Hlbvijsli le Débonnaire Tétat des biens do la susdite abbaye. Dans la ville de .Saint-KKj ijpr, propriété des moines, il y avait deux mille cinq cents lîianses de séculiers; cbaque manse payait douze deniers, trois setiers de froment, d'avoine et de fèves, quatre poulets et trente œufs. Quatre moulins devaient six cents mnids de grain mêlé , hidt porcs et douze vaches. Le marche , chaque semaine , fournissait quarante sous d'or, et le péage , vinjzt sous d'or. Treize tours produisaient chacun , par an, dix suis d'or, trois v^Mits pains et trente gâteaux, dans le temps des Litanies. La cure de Saint-Miobel donnait un revenu de cinq cents sous d'or, distribués en aumônes par

les feères de l'abbaye. Le casuel des en» terrements des pauvres et des étrangers était évalué , année

courante , à oent sous d'or, égaleœettt distribués en aamôiws. L'abbé partageait chaque jour aux meudiants ciaq aous d'or; il nourrissait Iron cents pauires , cent cinquante veuves et

soixante clercs. Les mariages rapportaient annuellement vingt livres d'argent pesant, et le jugement des procès, soixantehuit livres.

La rue des Mardiaods (dans ia ville de SainMU^futer) ëevait à Fabbaye, diaque année, uni piàca de tapisserie âe la valeur de cent sous d'or ; et la rue des Ouvrîen en lier, tant le

ferrement nécessaire à ral)l)aye. La rue des Fabricants de bonclicrs était diaruée de fournir les couvertures de livres ; elle refiaitces livres et les cousait , ce qu'on estimait trente sous d'or. La rue des Sel4îers procurait des scUes à Tabbé et aux frèm ; la des Boulangers délivrait cent pains hebdomadaires ; la me dlesÉcuyersétailexemptedetoute<Âarge (o^ctr^^eriTl^^ omnia liber est) ; la rue des Cordonniers munissait de souliers les valets et les cuisiniers de Tabbaye; la rue des Bouchers était taxée , cbaque année, à quinze setiers dégraisse; la rue des Foulons confectionnait les sommiers de laine pour les moi* nés, et la rue des Pelletiers , les peaux qui leur étaient néeessaires ; Ta rue des Vénérons donnait par semaine seize setiers de vin et un d'huile ; ia rue des Cabaretiers , trente setiers de ce^vo^'se (bière) par jour ; la rue des Cent dix Milites (Chevaliers) devait entretenir pour chacun d'eux un cheval , un bouclier, une épée, une lance, et les autres armes.

La chapeBe des nobles octroyait chaque année douce livres d^encens et de parfuma; les quatre diapelles du coannan peuple (poputi vu /geais) payaient cent livres de cire et trois d'encens. Lesoblaliuns présentées au sépulcre de Saint-Riquier valaient par semaine deux cents marcs ou trois cents livres d'argent.

Suit le Ibordereau des vases d*or et d'argent des trois ^lises de Saint-Riquier, et le catalogue des livres de la bibliothèque.

Vient la liste des villatres de Saint-Riquier, aunombrede vingt : l^uniac, Vallès , T) usiac , Neuville , Gaspanne , Guibrantium , Bagarde, Cruticelle, Croix, Civinocurtis, Haidutlicurtis , ^taris , Nialla , Langradus , Altetca , Rochonismons , Sidrunis ,

CoDcillo t Buxudis , Ingoaldicurtis. Dans ces villages se trouvaient quelques vassaux de Saint-Biqnier, qui possédaient des terres à titre de bénéfices milîtatres. On vmt de plus treize autres

villages sans mélange de fief; et ces villages, dit la uotice, sont moins des villages que des villes et des cités.

Le dénombrement des églises, des villes, villages et terres dépendants de Saint*Riquier, présente les noms de cent chevalliers attadiés au monastère , lesquels chevaliers composent à Tabbé, aux fetts de iSotl, de Pâques et de la Pentecôte, une cour presque royale. En résumé, le monastère possédait la ville de Saiut-iiiquier, treize autres villes , trente villages, un nombre infini de métairies , ce qui produisait un revenu immense. Les of&andes en argent, ûtes au tombeau de Saint- Riquier^ s'élevaient seules par an à quinze mOie six cents livres de poids, près de deux millions numériques de la monnaie d aujourd'hui.

Kblovigh gratifia FÉ^^ise de Reims de terres dans la Belgique , la Thuringe , F Austrasie , la Septimame et F Aquitaine ; il donna de plus-à Févéque qui l'avait baptisé tout Fespace de terre qu'il pourrait parcourir pendant que lui , Klilovigh , dormirait après son diner. T .'Knlisp de Besancon était une souveraineté : l'archevêque de cette Église avait pour hommes-liges le vicomte de Besançon , les seigneurs de Salins » de Montfaucon, de Ifontferrand» de Dûmes , de Montbéliard , de Saint-Seine ;^e comte de Bourgogne relevait même , pour la seigneurie de Gray, de Vesoul et de Choyé , de Farchevêché de Besançon.

Charlemagne ordonna, eu Hû5,le renouvellement du testament d'Abbon en £iveur du monastère de la I>iovalaise ; cette charte contient la nomenclature des lieux donnés : M. Lancelot en a recherché la situation; on peut voir ce document curieux.

11 serait impossible de calculer la quantité d'or et d'arcent , soit monnayés, soit employés en objets d'arts, qui existait dans les bas siècles ; elle devait être considérable ^ à en juger par Fopuience des ^^Uses , par Fabondance incroyable des aumdnes et des offrandes , et par la multitude infînie des impéts. Les barbares avaieut dépuuiilc le monde , et leurs rapines étaient

restées dans les lieux où ils s'étaient établis : on sait aujourd'hui qu'une armée féconde les champs qu*elle ravage.

La seule chose à remarquer mainteuant sur les richesses du clergé, cest coniineiit elles servirent à la société, et de quelle autre

propriété elles se composèrent.

Sous les races mérovingienne et karlovingienne, le droit de conquêtes dominait; les terres ne furent point enlevées au propriétaire par loi positive , mais le fait se dut mettre et se mit souvent en contradicùou avec le droit. Quand un Frank se voulait emparer du champ d'un Gaulois-Komain, qui l'en pouvait empêcher? iiorsque Khlovigh donne à saint Remi l'espace que le saintipourra parcourir tandis que le roi donmra*, il est dair que le saint dut passer sur des terres déjà possédées , qui n'appartenaient plus à leur ancieîi propriétaire lorsque le roi se réveilla. Mais ces terres qui cliangèrent de possesseurs ne changèrent point de régime, et c'est sur ce point que toutes les notions historiques ont été &ussées.

L'imagination s^est représenté les possessions d*un monastère comme une chose sans aucun rapport avec ce qui existait auparavant : erreur capitale.

Une ahhaye n'était autre cliose que la demeure d'un hche patricien romain, avec les diverses classes d'esclaves et d'ouvriers attachés au service de la propriété et du propriétaire, avec les villes et les villages de leur dépendance. Le père abbé était le maître; les moines , coiuine les affranchis de ce niaîîre , cultivaient les sciences, les lettres et les arts. Les yeux même n'étaient frappés d'aucune différence dans l'extérieur de l'abbaye et de ses habitants. Un monastère était une maison romame pour l'architecture : le portique ou le clottreau milieu, avec les petites chambres au pourtour du cloître. VA comme sous les derniers Césars il avait été permis et meiiie ordonné aux particuliers de fortifier leurs demeures , un couvent enceint de murailles crénelées ressemblait à toutes les habitations un peu considérables. L'-

habillement des moines était celui de tout le monde : les Romains, depuis longtemps, avaient quitté le

' Karle lelfartd St une conocnion de la nitMiie nature : il dédommageait le clergé» mi dépens du voisiot, des biens qu'il lui avait pris.

àNALYSE nAlSONNBfi

manteau et la toge ; on avait ctc obligé de porter une Un pour leur défendre de se vêtir à la gothique; les braies des Gaulois et la robe longue des Perses étaient devenues d*un usage commun. Les religieux ne nous paraissent aujourd'hui si extraordinaires dans leur accoulremeiit que parce qu'il date de Fépoque de leur iiîsdiutiun,

L^abbaye , pour le répéter, n était donc qu'une maison romaine; mais cette maison devînt bien de mainmorte par la loi ecclésiastique , et acquit par la loi féodale une sorte de souveraineté : elle eut sa justice, ses chevaliers «t ses soldats , petit État complet dans toutes ses parties, et en même temps ferme expérimentale, manufacture (un y faisait de la toile et des draps) et école.

On ne peut rien imaginer de plus favorable aux travaux de Tesprit et à Tindépendance individuelle , que la vie cénobitique. Une communauté religieuse représentait une famille artificielie toujours dans sa virilité , et qui n'avait pas , comme la famille naturelle, à traverser riin'.iéeillité de renlaiieeet de la vieillesse : elle ignorait les temps de tutelle et de minorité , et tous les inconvénients attachés à l'infirmité de la femme. Cette famille, qui ne mourait point, accroissait ses biens sans les pouvoir perdre, et, dégagée des soins du monde , exerçait sur lui un pn^igieux empire. Aujourd'hui que la sociélé n'a plus à souffrir de l'accapare-

ment d'une propriété liuinobile, du célibat , nuisible à îa population, et de Tabus de la puissance monacale, elle juge avec impartialité des institutions qui furent, sous plusieurs rapports, utiles à l'espèce humaine à Tépoque de sa formation.

Les couvents devinrent des espèces de forteresses où la cîvîlisation se mit h l'abri sous la bannière de quelque saint ; la culture de la haute intelligence s'y conserva avec la vérité philosophique, qui renaquit de la vérité religieuse. La vérité politique, ou la liberté , trouva un interprète et un complice dans l'indépendance du moine, qui recherchait tout, disait tout et ne craignait rien. Ces grandes découvertes dont rfc;.urope se vante n'auraient pu avoir lieu dans la soeiélé barbare: sans rinviulabilile et le loisir du cloître , les livres et les langues de l'antiquité ne

nous auraient point été transmis , et la chaîne qui lie le passé au prtent eât été brisée. L'astronomie « Tarithmétique « la géom^ie, le droit civils la physique. et la médecine, Tétude des

auteurs profanes, la ^rraiiiîuairc et les humanités, tous les arts eurent une suite de maîtres non interrompue, depuis les premiers temps de Kblovigh jusqu'au siècle où les universités , eUes* mêmes religieuses , firent sortir la science des monastères. Il suffira , pour constater ce fait « de nommer Aleuin , Anghilbert , Éghinard , Téghan , Loup de Ferrières , Éric d*Auxerre , Hfncmar, Odon deCluny, Gherbert, Abhon . J tilhert; ce qui nous conduit au règne de Robert , second roi de la troisième race. Alors naissent de nouveaux ordres religieux , et celui de Cluny n'eut plus le beau privilège d'être à peu pi#B l'unique dépôt de rinstruclion.

Oit sait tout ce qui avait lieu relativement aux livres : tantôt les moines en multipliaient les exemplaires par zèle ou par ordre , tantôt ils en faisaient des copies par peaileuce : on transcrivait Tite-Live pendant le carême, par esprit de inorttflcation. il est malheureusement vrai qu'on gratta des manuscrits , pour substituer à un texte précieux l'acte dVne donation tfn quelque éhicubration seolastique. On volt dans le catalogue dé la bibliothè(jue de Fabbaye de Saint-Riquier, en 831 , des exemplaires de Cicéron , d'Homère et de Viririle. Ou trouve au dixième . siècle, dans la bibliothèque de Reims, les œuvres de Jules César, de Tite-Iive, de Virgile et de Lucain. Saint-Bénigne de Dijon possédait un Horace. A Salnt-Benott sur Loire , chèque écolier (Ils étaient cinq mille) donnait à ses mattres dei^x volu> mes pour honoraires; à Montierender, on montrait , en 990, la Ji/itlorique de Cicéron et deux Térence. Loup de Ferrières lit corriger un Pline mal transcrit; il envoya à Rome des Suétone et des Quinte-Curce. Dans l'abbaye de Fleury , on avait le traité de Cicéron de la République y qui n'a été retrouvé que de nos jours, edUiorenon en entier. Je ne me souviens pas d'avoir vu mentionné dans les catalogues de ces anciennes bibliothèques de France un seul Tacite.

Lu musique, la i>einture, la gravure, et surtout rarchitecture, ont des obligations infitiiei aux gens d'Église. Charle-

magne montrait pour la musîqae le goût naturel que conserve ^

encore aujourd'hui la race germanique : il avait fait venir des chantres de Rome; il indiquait lui-même dans sa chapelle , avec le doigt ou avec une baguette , le tour du clerc qui devait chanter;

il marquait la fin du motet par un son guttural qui devenait le diapason ile la phrase recommençante. Le moine de Saint*Gall raconte qu'un derc , ignorantMes r^les établies, et obligé de figurer dans un chœur, agitait la tête circula irement et ouvrait une énorme bouche, pour imiter les chantres qui Teuvironnaient. Charlemagne garda son sang-froid « et fit donner à ce clerc de bonne volonté une livre d'argent pour sa peine.

Il y avait des écoles de musique : les moines oonnaissaîent Torgue et les instruments à cordes et à vent. Les séquences de la messe étaient fameuses au dixième siècle; on v ïK>ussait le son à toute Tétendue de la voix ; elles produisaient des effets si extraordinaires, qu'une femme en mourut de ravissement et de surprise. Les séquences, d'origine barbare » pwtaient le nom de frigdora.

L'art de graver sur pierres précieuses n'était pas perdu au huitième et au neuvième siècle : deux ctianoiaes de.Sens, Bernelin et Bernuin , construisirent une table d'or ornée de pierreries et d'inscriptions; Heidric, abbé de Saint-Germain dIAuxerre, pe^^t; Tutilon, moine de Saint-GaU, exerçait à Metz Part de graveur et de sculpteur. L'architecture dite lombarde se rattache à Tépoque religieuse de Charkinagne : le moine de Gozze était un habile architecte du dixième siècle. Plus tard, l'arcbitecture que nous appelons mal à propos gothique dut en majeure partie sa gloire , dans le douzième et le treizième âècle, à des clercs , des abbés, des moines , et des bommes affiliés aux établissements e('clesi:isti(jueb. lingues Libergier et Robi rt de Coucy, maître de Notre-Dame et de Saint- Nlcaise de Reims ^ avaient fourni les plans et dirigé la construction de Téglise métropole de cette ville , ainsi que de l'élise de Saint-Nicaise, admirable édifice détruit paries barbares du dix-buitième siècle. Aroun al Raschild , ami et

contemporain de Charlemagne , aimait et protégeait , comme lui , les sciences et les arts; mais les lettres ont péri dans le moyen âge du mahométisme • et elles se

sont rajeunies et renouvelées dansle moyen âge du christianisme.

Le corps du clergé était constitué de manière à favoriser ie mouvement progresseor : la loi romaine, qu'il oppouit aux coutumes absurdes et arbitraires, les alfhmcHissements qu'il ne

cessait de commander, les immunités dont ses vassaux jouissaient, les excommunications locales dont il frappait certains usages et certains tyrans, étaient eu harmonie avec les besoins de]a foule. 11 est vrai qu'en ce ftisant , les prêtres avaient pour objet principal l'augmentation de leur puissance; mais cette puissance était elle-même plébéienne : ces libertés , réclamées au nom des peuples, ne leur étaient pas incessamment données ; mais elles répandaient dans la socit tt> des idées qui s'y devaient développer, et tourner au profit de l'espèce humaine.

Le clergé régulier était encore plus démocratique que le clergé séculier. Les ordres mendiants avaient des relations de sympatliie et de famille avec les classes Inférieures; vous les trouvez partout à la tête des insurrections |io[)iil;)ires : la croix à la main, ils menaient des bandes de pa.stoureaux dans les champs, comme \es processions de la Ligue dans les murs de Paris. En chaire ils exaltaient les petits devant les grands, et rabaissaient les grands devant les petits ; plus les siècles étaient superstitieux , plus il y avait de cérémonies , plus le moine avait d'occasions d'ex[)liquer ces vérités de la nature déposées dans l'Évangile : il était impos-

sible qu'à la longue elles ne descendissent pas de Tordre religieux dans Tordre politique. La milice de saint François se multiplia , parce que le peuple s'y enrôla en foule; o troqua sa chaîne contre une corde, et reçut de celle-ci l'indépendance que celle-là lui Atait; il put braver les puissants de la terre, allt r avec un bi\ton, une barbe sale, des pieds crottés et nus, faire à ces terribles châtelains d'outrageantes leçons. Le maître, intérieurement indigné , était obligé de su* birla réprimande de son homme de pceste, transformé en ingénu par cela seul qu'il avait changé de robe. Le capuchon a£Fran* chissait plus vite encore que le heaume, et la liberté rentrait dans la société par des voies inaUcndues. A cette époque le peuple se fit prêtre, et c'est sous ce déguisement qu'il le faut chercher.

Enfin, on s'est élevé avec raison contre les ricliesses de ri> glise, qui possédai l la moitié des propriétés de la France ; mais , pour rester daos la vérité historique, il eût été juste de remarquer qjue les deux tien au moins de ces immenses richesses étaient entre les mains de la partie plébéiens du dergé. J'insiste sur ce mot plébéien, parce qu'en développant tout ce qu'il renferme, on arrive à nue nouvelle vue, et une vue trèsexacte, d'un sujet jusqu'ici mal compris et mal représenté.

L'esprit tré<jr alité ^ de liberté de la république chrétienne avait passé dans la monarchie de TÉglise. Cette monarchie était élective et représentative ; tous les chrétiens, même laïques, (|uel que fdt leur rang, pouvaient arriver, en vertu de l'élection , à la première dignité. La papauté n'était qu'une soiin t raineté viagère; en certains cas même les couciies généraux pouvaient dépo-

ser le souverain et en choisir un autre : il en était ainsi des évéqueir élus |irimitivement par la communauté diocésaine.

Il arriva donc que le suprême pontife était très-souvent un homme sorti de la dernière classe sociale; tribun dictateur que le peu()Ie envoyait pour mettre le pied sur le cou de ces rois et de ces nobles, oppresseurs de la liberté. Grégoire VII, qui réduisit en pratique la théorie de celte souveraineté , et qui exerça dans toute sa rigueur son mandat populaire, était un moine de néant ; Boniface VU! , qut déclarait les papes compétents à ravir et à donner les couronnes, était un obscur lé^te; Sixte Y, ai jjiouvait le régicide, avait gardé les pourceaux. Aujour- (Thiii [iirmc , après tant desièeles, cet esprit d'égalité n'est point altéré : il est rare que le souverain pontite soit tiré des grandes familles italiennes : un prêtre parvient au cardinalat; son frère t petit marchand, illumine sa boutique, à Rome, en réjouissance de l'élévation de son firère. Le pape fiitur, né dans le sein de l'égalité, entrait dans le cloître , où il retrouvait une autre sorte d'égalité mêlée à la théorie et à la pratique de Tobéissance passive : i! sortait de cette école avec l'amour du nivellement et la soif de la domination.

Pour expliquer la puissance temporelle du saint-siége , on est allé chercher des raisons d'ignorance et de religion, qui sans doute contribuèrent à Taugmenter, mais qui n'en étaient

pas l'unique source. Les papes la tenaient, cette pxiissnnce, de la liberté républicaine; ils représentaient, en Euroi>e, la vérité politique, détruite presque partout : ils furent, dans le monde gothique , les défenseurs des franchises populaires. La querelle du sacerdoce et de Fempire est la lutte des deux principes sociaux au

moyen Age , le pouvoir et la r[f)erté : les Guelfes étaient les démocrates du temps; les Gibdins, les aristocrates. Ces trônes déclarés vacants, et livrés au preniier occupant; ces empereurs qui venaient , à genoux , implorer le paidon d'un pontife; ces royaumes mis en interdit; ces églises fermées, et une nation entière privée de culte par un mot magique ; ces souverains fra[)pes d'anathème, aljaiidoiiiH's non-<enlement de leurs sujets, mais encore de lems serviteurs et de \ t\\v^ proches; ces princes évités comme des lépreux , séparés de la race mortelle en attendant leur retranchement rétemelle race; les aliments dont ils avaient goûté, les objets qu'ils avaient touchés, passés à travers les flammes, ainsi que choses souillées; tout cela n'était que les effets ém ri^iques de la souveraineté populaire déléguée à la religion, et par elle exercée.

La papauté marchait alors à la téte de la civilisation , et s*avançait vers le but de la société générale. Et comment ces monarques sans sujets, sans armées, fugitifs même, et persécutés lorsque lançaient leurs foudres ; comment ces souverains, trop souvent sans mœurs, quelques-uns couverts de crimes, quelques autres ne croyant \yj> au Dieu qu'ils servaient; comment auraient-ils pu détrôner les rois avec un mot , une parole , une idée, s'ils n'eussent été les chefs de Topinion ? Comment, dans toutes les régions du globe, les hommes chrétiens auraient-ils obéi à un prêtre dont le nom leur était à peine connu , si ce prêtre n'edt été la personnilication de quehiue véi ité fondamentale? Aussi les papes ont-ils été maîtres de tout, tant qu'ils sont restés Guelfes ou démocrates ; leur puissance s'est affaiblie lorsqu'ils sont devenus Gibelins ou aristocrates. L'ambition des Médicis fut la cause de cette révolution : pour obte> nir la tiare, ils fiaivorisèrent, en Italie, les armes impériales , et trahirent le parti populaire : dès

ce moment Tautoriré papale déclina , parce qu'elle avait meuti à sa propre nature, abandonne

son principe de vie. Le génie des arts masqua d'abord aux yeux de la foiiU" cette defail lance intérieure; mais les chefs-d'œuvre de Kaphaèi et de Michel-Ange , qui s'effacent sur les murs da Vaticaa, n'ont point remplacé le pouvoir dont les papeg se dépouillèient en déchirant leur contrat primitif* C'est la même tendance à un faux pouvoir qui pecdltla royauté sous Louis XIY : cette royauté , qui, jusqu'au règne de Louis X1H, s'était mélangée (les libertés pulilliqiies , crut augmenter sa puissance en les étouftant, et elle se trappa au cœur. Les arU vinrent aussi embellir Fenvahissement de nos franchises nationales : le Louvre du grand roi est encore debout comme le Vatican; mais par quels soldats a-t>il été pris et estril gardé?

TROISIEME RACE

Avec la troisième race fijiil histoire des Franks et commence l'histoire des Français.

La monarchie de Hugues Capet subit quatre transformations principales :

Elle fut purement féodale jusqu'au r^ne de Philippe le Bel. A Philippe le Bel s'élève la monarchie des trois états * et du

parlement , qui dure jusqu'à Louis XllI.

Louis XIV impose la iriouarchie absolue , que détruit la monarchie constitutionnelle ou représentative de Louis X VL

Les faits de la monarchie purement féodale sont : la formation même et le caractère de ce gouvernement, le mouvement insurrectionnel et l'affranchissement des communes ^ la c(mquête de l'Angleterre par les Normands, les croisades extérieures et intérieures, et la querelle du sacerdoce et de Tempîre.

La monarchie des trois états et du parlement voit naître les lois gàiérales , civiles et politiques , l'administration et la petite propriété ; elle voit les démêlés de Philippe le Bel avec le pape,

la destruction de Tordre des templiers , Favénement au trône de

* Appelés depuis états généraux.

DB L*HI8To1B£ DB FE4MCB

la double lignée des Valois , la longue rivalité de la France et de l'Angleterre avec tous ses événements et tous ses malheurs , la destruclioii de la première haute noblesse « le soulèvement des (Miysans et des bourgeois, les troubles des trois états , l'établissement de rimpôt régulier et des troupes soldées, la stipaiatiou du parlement des conseils du roi par la création du conseil d'État, TextinctioD des deux maisons de Bourgogne, la réunion successive des grands fie& à la couronne, les guerres d'Italie , lea changements dans les lois ^ les mœurs, la langiae , les usages et les armes. Les lettres renaissent; les grandes découvertes s'accomplissent; Luther paraît; les «luerres de religion éclatent ; les

Bourbons arrivent à la couronne : la monarclue des états et la constitution aristocratique expirent sous Louis XllL Le parlement en garde les traditi<Hi8 à travers la monarchie absolue.

I>a courte monarchie ahsoîue de Louis XI Y se compose de la gloire de ce prince , de la houte de Louis XY , et de Tintrusiou des idées dans Tordre social comme faits.

La 4Uonarchie constitutionnelle ou représentative a pour accidents le jugement de Louis XVI , le passage de la république 5 Tempire, de Tempire a la restauration , et de la restauration à la monarchie républicaine, si ces deux mots se peuvent ailier.

Je ne prétends pas établir id des divisions tranchées, commençant tout juste à telle date , finissant tout juste à telle autre; les choses sont plus mêlées dans la société : les siècles s'élèvent lentement à l'abri des siècles; les mœurs nouvelles, au milieu des anciennes mœurs , sont comme les jeunes générations qui grandissent sous la protection des vieilles générations dont elles sont sorties* Ainsi, Louis le Gros n'a point affranchi les communes, dans le sens ahsolu du mot; il y avait des coninmiies libres et des communes insurgées avant qu'il leur octroyât des chartes; mais c'està partir de son règne que les affranchissements se multiplient tant par la couronne que par les seigneurs : ainsi Philippe le Bel n^a pas appelé le premier le tiers état aux d(libérations publiques; avant lui plusieurs rois avaient convoqué de^ assemblées de notables, et

particulièrement le roi saint Lottis : mais depuis Philippe le Bd en 1303, jusqu'à Louis XIII en 1614, on trouve une séete de Gonvœations d'états, qui n'est guère interrompue que ?ers la

fin du quatorzième siècle.

J'en dis aillant des autres divisions, que je n'adopte que comme une formule historique , propre à servir de layette ou de case aux faits et d*aide à la mémoire. Je sais tout aus^ bien que personne que la monarchie fêodale ne tombe pas quand la monarchie des états et du parlement s'élève : loin de là , elle est à son apoirée ; elle descpîid ensuite pen(Tant tout le quatorzième siècle , et se vient abîmer sous Charles Vil.

HUGUES CAPET

Il faut dire de la royauté de Hugues Gapei ce que j'ai dit de celle de Peppin : il n'y eut point usurpation, parée qu'il y avait élection; la légitimité étoit un dogme inconnu. Charles, dne

de la basse Lorraine, fils de Louis d'Outre mer et oncle de Louis V, le dernier des Karlovin^iens, fut un prétendant qiie repoussa la majorité des suffrages ; voilà tout. Il prit les armes, s'empara de la ville de Laon; mais Tévéqtte de 'cette ville la livra à Hugues Capet (2 avril 991). Charles, mort en prison , laissa deux fils qui ne r^nèrent pomt , et auxquels on ne pensa plus.

Mais dans la personne de Hugues Capet s'opère une révolution importante; la monarclûe élective devient héréditaire; en voici la cause immédiate, qu'aucun historien, da moins qiiê je sache, n'a encore remarquée : le sacre vstiypa le droit d'élection.

Les six premiers rois de la troisième raee firent sacrer leurs fils aînés de leur vivant. Cette éle<*tion relipeuse remplaça l'élection politique, affermit le droit de primogéniture , et fixa la cou-

ronne dans la maisons de Hugues Capet. Philippe- Auguste se cnit assez puissant pour n'avoir pas bw»tn durant sa vie de présenter au sacre son fils Louis VIIl ; mais Loqis VIII , près de mourir, s'alarma , parce qu'il laissait en bas âge son fils Louis IX, qui n était pas sacré : il lui fit pièter serment par les

seijîneiirs et les évéques; non coiiteiir dp cela, il écrivit uii« lettre à ses sujets , les invitant à reconnaître pour roi son fils aîné. Tant de . précautions font voir que deux cent trente-neuf

et de irradie de primogénîture dans la monarchie capétienne. Le souvenir m^me du droit d'élection se perpétuait dans une fornuiie du sacre : on demandait au peuple présent s'il consentait à recevoir le nouveau souverain.

Lorsque la couronne échut en ligne collatérale aux descendantsde Hugues Capet , rien ne parut mmns certain que Texistence de la loi salique, laquelle loi contestée mettait pareillement en doute l'hérédité, (les questions s'agitèrent vivement sous Philippe le Long, Charles le Bel et Philip{>e de Valois. Sous Charles XI, une fille hérita delà couronne. Kn 1576 uneordon nance décida que les princes du sang précéderaient tous les pairs , et qu'ils se placeraient sekNi leur proximité au trône. A ce propos, Christophe de Thou dit à Henri IH que, depuis le règne de Philippe de Valois, il oe s'était fait chose aussi utile à la conservation de)a loi salique. Certes U£sillait que le doute fdt hien enracmé dans les esprits « pour qu'un magistrat, a la fin du seizième siècle , vit une loi politique dans un règlement de préséance. Catherine de Médicis songea i faire passer le sceptre à sa fille. Les états de la Ligue parlèrent de mettre l'ir»fante d'Espagne sur le trône de France. Enfin, sous la régence du duc d'Orléans , pendant la minorité de Louis XV, il fut déclaré que, la famille royale venant à s'éteindre,

les Français seraient libres de se choisir un chef : n'était-ce pas reconnaître leur droit primitif?

L'hérédité maie, constituée dans la famille royale, d(viiit à la fuis le tcerme destructeur de la féodalité et le principe régénérateur de la monarchie absolue. L'aristocratie suhsista dans Fempire d'Allemagne et se détruisit dans le royaume de France , parce que la dignité impériale demeura élective, et que la couronne française devint héréditaire.

Les assemblées nationales cessèrent sous les premiers rois de la troisième race, de même qu'elles avaient été intei rompues sous les derniers rois de la seconde. Uugues Gi|)et était uu très«

petit seiiiufur. « T.e royaume, (lit Moutes([uieii , se trouva sans A domaine, comme est aujourd'hui Tempire : oa donu^la cou- « ronne à un des plus puissants msaux. » Hugues, quand il en aurait eu l'envie, n'aurait pu réunir les états; les autres grands vassaux ne s'y seraient pas rendus : souverains comme le duc de France, ils ne lui auraient pas obéi. La liberté politique qui se montrait dans ces assemblées ne se trouva plus; elle se plaça ailleurs, sous une autre forme.

La France alors était une r^ublique aristocratique fédératÎTe, reconnaissant un chef impuissant. Cette aristocratie était sans peuple : tout était esclave ou serf. Le servage n'avait point encore englouti la servi t ude ; 1 e boiircreois n'était |>u i nt encore né; l'ouvrier et le marchand appartenaient encore à des maîtres dans les ate< tiers des abbayes et des seigneuries; la moyenne propriété n'avait point encore reparu ; de sorte que cette monarchie (aristocratie de droit et de nom) était de fait une véritable démo-

cratie , car tous les mp?nbr(s de cette société étaient égaux, ou le croyaient être. On ne rencontrait point au-dessous de Faristocratie cette classe distincte et plél)éienne qui, par l'infériorité relative du sang, fixe la nature du pouvoir qui la domine. Voilà pourquoi les chroniques de ces temps ne parient jamais du peuple : on s'enquiert de ce peuple ; on est tenté de croire que les historiens Tont caché , qu'en fouillant des chartes on le déterrera, qu'on découvrira une nation française inconnue, laquelle agissait, administrait, gagnait les batailles, et do&t on a enseveli jusqu'à la mémofare. Après bien des recherches on ne trouve rien , parce qu'il n'y a rien , et que cette aristocratie sans peuple est , à cette époque , la véritable nation française.

Alarquons le commencement de l'institution de la pairie : les pairs avaient existé avant la pairie; dans l'origine, les pairs étaient des jurés qui prononçaient sur les différends advenus entre leurs égaux. La pairie prit un caractère politique quand les fiefs se convertirent en biens patrimoniaux et héréditaires. Les pairs du roi furent des seigneurs plus puissants que les pairs d'un comte ou d'un duc. Tous les systètnes qui placent l'origine de la pairie plus haut ou plus bas .que le règne de Hugues Gapet ne se peuvent soutenir.

DE L*aiSXÛIA£ OS FAANCB

L'introductiou de la dignité de la pairie laviiiisa rélection des Capétiens. Il y avait sept pairs laïques ; Hugues en était un : les six autres pairs, dont les seigneuries relevaient immédiatemeut de la conroune, s'eutendireut, comme aujourd'hui des électeurs 8*entendent dans un collège électoral , pour porter leurs voix sur leur compagnon. La pairie se trouva ainsi réunie à la royauté, et il ne resta que six pairs de France. L'égalité était si complète entre

les pairs , que Hugues Capet ayant demandé à Adalbert qui l'ava-Ufail comte, Adalbert lui répondit : Ceux qui font JaUroL

Outre les pairs laïques , il y avait des pairs ecclésiastiques du ressort du trÂne, à la différence des autres seigneuries qui n*a* vaient point de pairs ecclésiasti{}ues. On peuldire de la pairie , avant ses différentes dégéuérations , qu'elle était une espèce de sénat de rois , ou , plus exactement , un conseil aristocratique supérieur à la royauté même.

Élisez douze; pairs qui soycnt compagnons , Qui mènent tos tnlaittes par grand* dévotloii.

Quand les pairs lurent au nombre de douze , on les appela les douze eompagnone; et Froissard les nomme Jrères du royaume de France. Les grands effets politiques de la pairie se Wreut dans le jugement de Jeau sans Terre et du prince de

Galles.

HuîTiiPS Capet mourut en 996. Je dirai , pour ne plus parler des successions royales , que , sous la troisième race , Tapanage remplaça ie partage des biens patrimoniaux entre les enfants.

ROBERT

D8 996A lOSI.

Robert, héritier du trône de Hugues, était un priuce pieux et savant pour son siècle; il était poète : l'Église chante encore des répons et des séquences composés par ce fils aîné de l'Église : O constantfa martynml f^eni, Sanete Spiritus ! 11 craignait

beaucoup sa femme, et se laissait voler par les pauvres. Son règne fut long \ c'est ce qu'il fallait alors pour un aiuude au berceau.

ANALYSE BAiSONMÉE

HENRI P

DB 1031 k 1060.

Le règne de lieiiri, qui vint après celui de Robert, fut en» core un règne nourricier, et tout rempli de petites guerres féo* dales.

Robert Guiacard paraissait en Italie lorsque Guillaume le Bâtard oeeupaitla seigneurie de son père Robert le Diable. Ces

deux rsoiiiiniKls devaient jouer un rôle importanlà l'occident et à Torient de l Europe; et lorsque Henri mourut» Grégoire Vil n'était plus qu'à (juelques années de distance.

Le petit-fils de Hugues Gapet fut un homme d^une valeur héroïque : il porta le premier un nom [)eu répété sur le trône de France , et funeste à tous les rois marqués de*ce nom.

PHILIPPE

DE 1060 A nos.

r.es quatre-vlnet et une aiim es qui s'écoulèrent de Ilup^ues Capetà Philippe i" turent des années de conception , de travail ,

d'éducation première; mais au règne de Philippe P% la nuit qui couvrait une enfance sociale laborieuse se dissipe : le moyen Age parait dans l'énergie de sa jeunesse , l'âme toute religieuse ^ le corps tout barbare, et Tesprii aussi viiioureux que le lnas.

Guillaume le Bntird convoque les aventuriers de rKuiDpe pour aller subjuguer T Angleterre; il triomphe à ia bataille d'Hastings , et le roi de France se trouve avoir un vassal-roi plus puissant que lui.

Cet événement, qui fut bientdt suivi des croisades, donne un nouveau moiivi meut au\ populations. On avait vu des invasions fortuites, des peuples uiarcliant en avaut et au hasard, ' sans savoir où ils s'arrêteraient, ailani plutôt a des découvertes qu'à des conquêtes , comme ces navigateurs qui cherchent des terres inconnues : il en est tout autrement de Guillaume et de ses bandes. Pour la première fois un peuple est méthodiquement subjugué ; lesol envahi ret^oit de uouvelles formes ; les anciennes

DE L*KiS1oiiiE D£ FHAIVCE.

I)r()[]riétés sont cadastrées, afin d'être imposées ou prises; la langue et les lois des vaincus sont changées par système ; des espèces de moines armés bâtissent de toutes parts des châteaux moitié forteresses , moitié églises , et chaque soir le peuple conquis se couche au son d'une cloche, comme dans un couvent : grand tableau qui n'est plus à &ire, depuis qu'il a été peint de la main de M. Thierry. Gîldas^ avait dit que les Angles (Anglais) n'étaient ni puissants dans la guerre , ni lideKs dans la paix : . /nglinec in bcUo fortes , nec in pace fidèles ; \ps historiens des Siciliens et des INormands font observa que la Grande-Bretagne et la Sicile changèrent de face, et devinrent des pays renommés

aussitôt qu'ils eurent reçu la race normande : Jam inde Jnglîa non minm belli gloria qnam humanUatis ctdtu inter /lorentissimas orbis chrisliani génies in primisfloruit. (Mal- MESB.) Siculi qmd in patrio solo sunt y quod Ubei^i sunty quod omnes hodie chriatiam sunù ingénia JVormanniÈ acceptmi fertmt. (Pbosp. Fasel., de Beb* sie,)

En Italie, un mauvais petit garçon de chétive mine devient d'abord moine de (Jimy, ensuite eardiual, et enlin pape , sous le nom de Greuon e VII. Hildibrand dépose Boleslas , roi de Pologne ; enlève le titre de royaume à la Pologne même ; ordonne à l'empereur victorieux de Gonstantinople d'abdiquer; rend les aventuriers normands de la Fouille feudataires du saînt-siége ; écrit à Tarchevéque de Reims que le roi de France est un tyran indigne du sceptre; mande aux princes chrétiens de raspacme que saint Pierre est seigneur suzerain de leurs petits États, et que la Hongrie est un domaine de TÉglise de Rome. Dans une lettre au roi Démétrius , Grégoire VU lui dit : <t Votre fils nous « a déclaré qu'il voulait recevoir la couronne de nos mains; « cette demande nous a paru juste, et nous lui avons donné « votre royauiiio de la part de saint Pierre. «

On sait comment l'empereur Henri IV fut déposé par iiiidi* brand , comment il fut obligé ^ pour obtenir son pardon « de se présenter au bas des murailles de la forteresse de Ganosse « sans gardes, dépouillé des hal^ impériaux, nu-pleds et couvert d'un ciliée. A près- trois jours de jeiine et de larmes , il fut admis il haiser humblement la mule du pontife ; un retour de fortune

Oigitized by

rendif Tempire à Henri rV. Après diverses entreprises guerrières

où l'ou voit paraître Godefroi de Bouillon et uïi saccagementde Rome, HiUiibrand va mourir fugitif, non vauicu , à Salerne^ laissant après lui un grand nom mêlé à ceux de la comtesse Matbilde et de Taventurier Guiscard. Une plume habile ' nous prépare rhistoire de ce fimeux pontificat La querelle des investitures ne finit pas avec Henri IV et Gréi^oire VII; l'esprit de domination [lopulaire et rciisieuse se perpétua dans les sii(H*esseurs d'Hildibrand. Mathiide légua ses États au saint-siége.

Philippe rs peu de chose par lui-même, était un de ces hommes qui vivent seulement afin que tout s^arrange autour d'eux : il aimait les femmes , et répudia la reine Berdie sous pré* texte de p u enté. Il enleva Bertrade de Montfort, femme de l oulqiie le Heehein , comte d'Anjou. De là des exconnnunicatioas et des guerres, dont Philippe triompha par sa fermeté dans le mai. Destiné aux grands spectacles sans y prendre part, Philippe vit la première croisade délibérée et résolue dans son royaume, au concile de Clermont, que présida Urbain II (1098). En ce même (f)ncile le nom de pape fut attribué exclusivement au souverain pontife.

Les flots des barbares s*étaient calmés dans le bassin de ia France où Dieu les avait versés , et où la main de Karle le Martel et celle de son fils les avaient contenus; mais , après deux siècles de stagnation, gonflés par des générations nouvelles, ils se débordèrent. Les croisades furent comme un souvenir ou comme ime prolongation de cette invasion générale qui avait ravagé le monde ; elles furent en outre des guerres de représailles. Les Sarrasios avaient menacé TEurope de leur joug trois âècles avant

que r Europe eût pris les armes contre eux : leur misration , sortent de l'Arabie, conquit la Syrie et TÉsypte, s avcinca le long de TAÊrique d'Orient en Occident jusqu'au détroit de Gade, passa ce détroit, inonda TEspagne, surmonta les Pyrénées, et ne s*arréta qu*au milieu des Gaules contre Vépée de Karle le Martel.

Trop uceupées alors , les populations clireliennes remirent à > M. VillemaiiL

DE L*HISTOIR£ DE FRANGE

un autre teiiips la vengeance ; mais quand ce tempe tut venu , elles s^ébfraiilèreiit à leor tour, se portèrent d'Occident en Orient

par l'Europe , traversèrent le Bosphore , allèrent attaquer les enfants du pr()i)liète aux lieux mêmes d'où ils étaient partis. Je ne sache pas de plus grand spectacle que ces invasions des peuples de FAsie et des peuples de FEurope marchant en sens opposé, les uns sous Fétendard de Mahomet, les autres sous Fétendard du Christ, autour de cette mer qu'avait bordée la civilisation grecque et romaine. Les Portugais et les Espagnols ont seuls reproduit ces nierveiiles , lorsque les premiers à travers les mets de TOrieut, les seconds à travers les mers de FOccident, retrouvaient un monde perdu et découvraientun monde nouveau.

Des moeurs pleines de splendeur et de naïveté , des crimes et des vertus, des croyances ardentes, des fiiits héroïques, des souvenirs merveilleux , d'immenses résultats matériels et moraux , scientiGqnes et politiques , voilà ce que présentent les croisades.

Les rudes et simples expressions des chroniqueurs relèvent Fédat des actions ; les ermites sont les historiens des chevaliers vdes moines racontent, avec Fhumilité de la religion et la simplicité du langage, l'orgueil de la conquête et la grandeur des exploits guerriers, ces pèlerinages commencés avec le bourdon et continués, avec Fépée. On doit aux croisades la recomposition des armées nationales, décomposées par les petits cantonnements militaires de la féodalité : tant de cheftaine épar^ pillés sur le sol, et étrangers les uns aux autres, apprirent àse connaître à la tête de leurs vassaux; les serfe recommencèrent le peuple français dans les camps , comme les bourgeois dans les villes. T a chrétienté parut aussi pour la première fois sous la forme à\ine immense nation , agissant par Timpulsion d'un seul chef. Et qu'allait^eUe conquérir? un tombeau.

Les derniers croisés , embarqués dans le dessein de reprendre Jérusalem sur un Soudan ismaélite , prirent Gonstanlinople sur un empereur chrétien ; fin extraordinaire d'une aventure de quatre siècles, d'une chevalerie romanesque ranimée à Rhodes devant Mahomet, cvauouie à Malte devant riioiiime historique qui devait lui-même aller toucher la cité sainte, pour y puiser une autre sorte de merveilleux.

5â * AMALYSU AAISOKNÉB

LOUIS VL

MII06 A tlS7.

Louis VI , dît le Gros , suecessear de son père Philippe , avait

pour tout royaume le duché de i raiice et une trentaine de seigneuries. 11 se battait contre ses vassaux à Corbeil , à Mantes , à Mootlhéry, à Montfort, au Puysaye, dont le château lui coûta trois années de siège : c'était plus qu'il n'en avait fallu aux Fimçais pour ravager l'Asie et prendre Jérusalem.

Cest ici Toccasion de reniai ijuer que les noms les plus répétés dans notre histoire n ont pas pour cela une origine plus ancienne que les autres noms. Les nobles dont les terres se trouvaient dans le duché de Paris étaient par cette laison même mentionnés aux chroniques du petit domaine royal ; ces chro* niques racontèrent les guerres que ces vassaux avaient eues avec la couronne , ou les honneurs qu'ils avaient obtenus du monarque. Les autres uoixies , cautonnés au loin dans leurs châteaux , restèrent ignorés ; on ne parla d'eux qu'à l'occasion de quelques batailles, où ils avaient été appelés en vertu des services' du fief. Il est arrivé de là qu'une centaine de noms ont rempli les fastes nationaux dans la monarchie féodale; au lieu des annales de France, vous ne lisez réelienieul que celles du duché de. France, et pour ainsi dire des voisins du roi.

Sous la monarchie absolue t Versaill^ et la cour envahirent à leur tour notre htetoire, comme le duché de France l'avait jadis usurpée : c'est toujours uue centaine d'hommes de la banlieue de Paris qui, tantôt chevaliers, tantôt valets décorés, deviennent les personnages de la nation; héros domestiques dont la gloire avait le vol du chapon autour des antichambres de leur seigneur. Si Ton veut connaître enfin notre ancienne pa* trie , il en laut recomposer le tableau général avec les tableaux particuliers des provinces : seul moyen de rétablir le caractère aristocratique que

notre histoire doit avoir, au lieu du caractère monarchique qu'on lui a mensongèrement donné.

Au temps de Louis le Gros, les quatre frères Guerlande et l'abbé Suger firent faire un pas à la puissance royale , en di*

DB l'hISTOIRB de FRANCS

juinuant l'autorité des justices par tiêolières, en affranchissant les serfe « en établissant les communes : cet établissement , dont on a Mt tant de brait, doit être entendu avec lestriclion. La France^ an commencement du onzième siècle , loin d^étre

homogène , était composée de trois ou quatre peuples différant de mœurs, de lois, de lani;age: il ne faut pas prendre ce qui se passait dans le duché de Paris , en Picardie , en Champagne , le long du cours de la Marne et de TOise , de la Seine et de l'Yonne, poar ce qnl se passait au delà de la Loire et du Rhône , an delà de FOme , de la Sarthe et de la Villaine. Nos rois n'ont pas pu affranchir ce qui u'était pas de leur dépendance.

Mais rhistoire, qui n'admet que les faits prouvés , en refusant à Louis le Gros rbonnenr d'avoir £iit naître la classe intermédiaire et libre de la bourgeoisie , ne peut pas non plus recevoir comme une vérité incontestable cet espiit général de liberté dont on pense que les villes furent siimiliaiiénient saisies au douzième siècle : cette coïncidence n'existe pas. Presque fou^ les communes du midi de la France étaient libres et demeurées libres depuis Fadministration romaine et visigothe; quelques privilèges^ ajoutés à leur liberté primitive, ne constituent pas des chartes comniunales de la date du douzième siècle.

D'une autre part, on ne peut dire que Louis le Gros , en donnant des chartes à sept ou huit connnunes , n'ait fait que suivre Timpulsion d'un mouvement qu'il n'aurait pu arrêter. Nous voyons les rois étouffer avec la plus grande facilité les libertés municipales renaissantes, tirer tour à tour de l'argent de la commune qui avait secoué le joug de son seigneur, et du seigneur qui, à 1 aide de la force royale, avait remis sa commune sous le joug.

Je ne pub me refuser au plaisir de citer un passage de la dix-neuvième lettre serr V Histoire de France. L'auteur (M. A. Thierry) , après avoir cité les naM de treize boui^eois bannis de la commune de Laon , termine son récit par ces paroles d'une gravité pathétique : « Je ne sais si vous partacrerez riiti[>ression u que j'éprouve en transcrivant ici les noms obscurs de ces

« proscrits du douzième siècle. Je ne puis m'euipécher de les « relire et de les prononcer plusieurs fois, comme s'ils devaient « me révéler le secret de ce qu*ont senti et voulu les hommes « qui les portaient il y a sept cents ans. Une passion ard^te

ft pour la juslice , et la conviction qu'ils valaient mieux que leur « fortune, avaient arraché ces hommes à leurs métiers, à leur « conunerce, à la vie paisible, mais saus dignité , que des serfis « dociles pouvaient mener sous la protection de leurs seigneurs. « Jetés, sans lumières et sans expérience, au milieu des trou« « bles politiques, ils > portèrent cet instinct d'énergie qui est « le même dans tous les temps , généreux dans son principe , « mais irritable à l'excès, et sujet à pousser les hoinin< s hors « des voies de rhumauité. Peut-être ces treize baimis, exclus « à jamais de leur ville natale au moment où elle devenait «libre, s*étaient-iis

signalés, entre tous les bourgeois de • Laon, |)ar leur opposition contre le pouvdr seigneurial; « peut-être avaient-ils souQlé par des violences cette opposition a patriotique ; peut-être enfin furent-ils pris au hasard pour être « seuls charges du crune de leurs concitoyens. Quoi qu'il en « soit, je ne puis regarder avec indiûérence ce peu de noms A et cette courte histoire, seul monument d*une révolution « qui est loin de nous, il est vrai , mais qui fit battre de nobles « cœurs , et excita ces grandes émotions que nous avous tous ^ « depuis quarante ans , ressenties ou partagées. »

T.e houigeois du uiuyeu âge, qui reconstruisit la moyenne propriété dans les cités , n'était pas du tout le bourgeois de la monarchie absolue : c'était un personnage important, souvent appelé à délibérer sur les plus graves afifoires de la patrie. Il y avait de grands , de [jetits et de francs bourgeois : le bourgeois pouvait posséder certains fiefs. Le iioui de bourgeois signifiait quelquefois homme de guerre ; il ne dérogeait point à la noblesse. Noble homme y damoiseau et bourgeois, sont des qualités données à une même personne dans des litres du quinzième siècle. Les nobles qui étaient bourgeois de certaines villes se trouvaient dispensés de l'arrière-ban. Les bourgeois de Paris s'appelaient les bourgeois du roi. « Au regard des non-nobles , a ils sont eu deux manières : dont les aucuns sont Cr anches p jr-

• sonnes , bouï^eois du roi ou des seigneuries sur lesquelles « ils demeurent , et les autres soat serfs et de serve condition. » (Coutum. gén,)

Cette classe inlerniédlaire entre le noble et le serf a donné naissance à une portion du peuple. Charles V accorda des lettres de noblesse à tous les bourgeois de Paris ; Charles Vî , Louis XI , François V et Heori U confirmèrent ces lettres de noblesse. Paris ne fut Jamais une commune, parce qu*U était franc par la seule présence du roi« .

LOUIS VU

Dlli37All80,

Le règne de Louis VU , dit le Jeune , vit beaucoup de choses : le Gode de Justinien retrouvé, la doctrine d' Abeilard condamnée au concile de Soissons; la fiiction des Guelfes et des Gibelins

répandue en Italie; Li seconde croisade préchéepar saint Bernard. Suger et Bernard étaient deux liomines snpérieurs , de nature antipathique i*un à Fautre; mais Bernard, sans être ministre , gouvernait le monde en sa double qualité de saint et de moine réformateur.

Louis le Jeune, revenu de la croisade, répudie Éléonore d'Aquitaine pour cause présumée d adulièie avec un jeune Sarrasin : il lui restitua la Guienne et le Poitou. Éléonore se remarie à Henri , comte d*Anjou et de Normandie, qui , devenu roi d'An^etme sous le nom de Henri U , se trouva roi d'Angleterre , due de Normandie et d* Aquitaine, comte d'Anjou et de Poitou , de Touraine et du Plaine. Cette restitution probe , mais impolitique, à laquelle Suger s'etoit opposé, parce qu'il en prévoyait les résultats, démembra la monarcbie, introduisit rennemi dans le

ceeur du pays, et favorisa les grandes guerres que TAngleterre fit à la France avec des Français.

Le douzième siècle est mémorable par de rapides progrès vers d'autres idées. Alexandre 111, duns le troisième concile de Latran , déclara que tous les chrétiens devaient être exempts de la servitude : la croix portait son fruit.

ANALYSE AAISoNNB8

Les ét;oles se multiplièrent daus les cathédrales et dans les monastères, les collèges s'établirent en dehors de ces niuiiastères ; runiversité prenait de nouvelles forces ; les étudiants étrangers qaialaient dans Paris le nombre des habitants.

En Angleterre survint le dilïérend fiimeux entre Henri If et Thomas Becket , ' relativement aux immunités ecclésiastiques.

PHILIPPE

Philippe-Auguste, parvenu au trône, réunit h la couronne, par la conûscation féodale appuyée des armes , la INormaudie^ le Maine, l'Anjou « la Touraine et le Poitou ; il fit Tacquisition des comtés d'Auvergne et d^Artois ; il recouvra la Picardie , grand nombre de places dans le Borry , et divers autres comtés, diatellenies et seif;neuries. 11 rétabliL la subordination parmi les ^ands vassaux et fit sentir la monarchie; il cita Jean sans Terre devant la cour des pairs, pour y être jugé sur le meurtre d'Arthur commis dans le r^sort du royaume : c'est le premier important arrêt politique de cette haute cour.

Philippe fit couronner son fils roi d'Angleterre à Londres. Les Anglais conquirent à cette époque la grande Charte : entre plusieurs articles favnral>les aux communes et à l'indépendance des tribunaux, le tieute-troisième porte que nul iiomme ne sera arrêté, emprisonné , dépouillé , banai , mis à mort arhiJtrairement; que le roi n'agira ou ne fera a«;ir contre qui que ce soit autrement que d'après le jugement légal des pairs de l'accusé, ou d'après la loi du pays. Cest le fondement de toutes les UbertAiS chez tous les peuples.

La bataille de Bouvines est la première où Ton rec'oinirii e un esprit de nationalité; la transformation est accomplie; les Franks sont devenus Français. Philippe n'o£firit point avant le combat sa couronne au plus digne.; mais en remportant la victoire sur l'empereur Othon il courut risque de la vie. Jeté h bas de son cheval, « s'il n'eût été protégé, dit Guillaume le Breton , « de la main de Dieu et d'une excellente aimure, il ciU été tué. » Au règne de Philippe-Auguste se rattachent deux incidents

bfi t'MISTOlAE D£ IfAÀtlCS

remarquables : la croisade contre Saladin el la croisade contre les Albii^is : on avait appris en marebaol contre les infidètas à

marcher contre les chrétiens.

Saîadin avait repris Jérusalem Tan 1187 de Jesus-Christ. Il laissa sortir tous les chrétiens au prix d'une ronron modique. Un historien arabe leur applique ce passage de TAlcoran : « Oh ! combien ils quittèrent alors de jardins et de fontaines , de « diamps ensemencés el de nobles demeures qui âisaient leurs « délices, et que nous donnâmes en héritage à un autre peu- « pie! » {Bibl, des Crois., par M. Michaud, chron, Jrab.)

Les princes d'Occident se croisèrent pour aller uue seconde fois délivrer la ville sainte* Philippe passa en. Orient; mais il y fnt écUpsé par ce Richard CkBur de Lion dont l'ombre faisait tressaillir les chevaux sarrasbis , et qui revenait du combat la cuirasse hérissée de flèches comme une pehte couverte daigidlles (Ytî^tsanf^; de ce Richard que iilondel ne délivra pas de sa prison par une ciianson, mais qui chantait lui-même dans la tour, en langue romane :

Ja mis tiuni pris non dira sa raison AdreitaiDcnt se coin iiom dolent noD s Ma per coanort pot il faire €liaTi9on ; Pro a d'amto, mas ponye son li don i Onta i auron se por ma reeton »

Swi» lait do» y ver prison.

La troisième croisade, cominenf^ée en 1187, fut suivie de la quatrième, en 1204, et se termina à la prise de Constantinople par les croisés. Baudouin , comte de Flandre, fut élu empereur, et établit cet empire des Latins, qui ne dura que cinquante-huit ans.

L'an 1206 ouvrit la croisade contre les Albigeois : Innocent III, saint Dominique, Raymond, comte de Toulouse, Simon, comte deMontfort, sont le^ personnages de eetabominable épisode de notre histoire.

Le progrès de l'esprit philosophique renaissant par Fhérésie est remarquable dans les opiirîons diverses des Albigeois. Les principaux cliefs ligués contre Raymoiid VI , leur protecteur, furent pjides, duc de Boursocrne; Henri, comte de Nevers, et bimun , comte de Moutibrt. Simon était un homme dissimulé

et ambitieux, vaillant du reste, réglé dans ses mœurs, ayant, comme tous les homnmà]Murt, conmiandement sur la fortune. Cette ^erre vit naître Tinquisition , et se distingua par ses

auto-da-fe. On jetait les femmes dans des puits ; on égorgeait sans merci ; et, iieadaut les massacres , les prêtres du comté de filontfort chantaient te f^eni, Creator. Béliers fut emporté d'as* saat : « Là se fist le plus grand massacre qui se fost jamais fait « dans le monde entier; car on n*espargna ni vieux , ni jeunes , <f pas mesme les enfants qui tetoient ; on les tuoit et faisoit « mourir. Voyant cela, ceulx delà ville se retirèrent, ceiilx « qui le purent , tant hommes que lemmes , dans la grande « église de Saint-r^aMire. Les prestres de cette e^se dévoient « fidre tinter les cloches quand tout le monde seroit mort ; « mais il n*y eut son de cloche ; car ni prestre , vesta de ses a habits , ni clerc, ne resta en vie. »

Toulouse , dont toutes its maisons étaient lortifiées , et dont les bourgeois se défendirent de rue en rue, est prise et reprise, inondée de sang , à moitié brûlée.

Longtemps après , les ossements du vieux Raymond , qui ne furent jamais enterrés, se montraient dans un coffre, tout projanéset à moitié mangés des rats^ chez de.s frères hospitaliers de Saint-Jean de Toulouse. Une simple commune de France, la petite république de Toulouse , brava , pendant vingt ons , les anathèmes des papes , les fureurs de Tinquisition, les assauts de trois rois de France, parmi lesquels on compta Philippe-Au» guste et saint Louis. Simon de Montforl introduisit, avec ses Français, la langue picarde , ou le français wallon, dans les villes de Languedoc. La belle langue romane se perdit, et ne subsista plus qu'altérée dans le patois des campagnes.

L'inquisition , née des troubles vaudois , ne se put établir en France , parce qu*élle rencontra une rivale puissante dans la justice parlementaire. « T/iiu|uisition a été quelque temps en France en quelques endroits ; mais elle n y a proprement fait que des apparitions. 11 n'y en reste plus qu'un vestige dans un village nommé Quingey , entre Besançon et Dôle , où un dominicain, qui y vit d'un petit hospice , porte le nom de pape de Quingey, Tout son pouvoir est, Dieu merci, rcstrehit à don-

lier permission de lire les livres prohibés. Avant la conquête de la Franche-Comté, 08 petit pape de Quingejr fil bnUer plus d'une fois par feu clair et vermeil le pouvoir de rinquisiteur. » (iVofe

sur Boulainvilllers,)

Philippe-Auguste lit euclore et paver Paris. « Le bon roi

« se mit à une des fenestres de laquelle il s'appuyoit aucunes

« fois pour regiader la Seine couler Si advint que charrette

« vintà mouvoir sibien la boueetroidure queleroiseih,

« tit cette pueur si conompue, et s^entouma de cette fenestre « en grande abomination de cœur. Lors fit mander li provost et « borgeois de Paris, et li commanda que toutes les mes fussent « pavées , bien et soigneusement, de grès gros et forts. »

Les deux ceuttrente^six rues de Paris.étaient pleines de gens qui criaient:

Seigneurs» voulcz-voas baigner?

Entrez donc sans delaîer ; L« bfltos «mt cbaiids, c*eft sans menttr.

I« bon vin fort à trente dem.

leiie > à donie, à dli, 4 Irait.

LOUIS VIL DB 1225 i laas.

« Louis Vlil , dit du Baillant , fut bon et vertueux prince, « ^ si peu de temps roi, qu'il n*a autre surnom, sinon de père « du roi saint Louis. » Du Baillant se trompe : fils d'un grand roi et père d'un roi plus grand encore, Louis fut surnommé

Cœur de Lion ou Lion Pacifique , tout à la fois à cause de son courage et de sa douceur. 11 choisit son fils aîué pour lui succéder, laissant à ses autres enfanta des apanages ; Taccession du premier-né à la couronne n'étaitpas encore un droit indépendant ' de la volonté paternelle.

Sous le règne de Louis Y III , on remarque l'établissement du premier ordre des moines mendiants. On signale aussi une multitude de lépreux. 11 fut défendu aux femmes amoureuses , fille i de Joie et palllar<ks, dQ]^tt»txobes àcoUeU reHveriiés,q^^ ni ceinture dorée,

Go

ANALYSE BAISoSNE6

LOUIS IX^ Dl I2M A 1270.

Chaque époque historique a un homme qui la représente : saint Louis est l'homme modèle du moyen âge ; c'est un législateur, UD héros e4 un saiot. Le temps où il a vécu rehausse encore

sa gloire par l6 contraste de la naïveté et de la- simplicité de ce temps. Sdt que Louis combatte sur le pont de Taillebourg ou à la M^ssoure; soit que, dans une bibliothèque , il rende compte de la matière d'un livre ri ceux qui le viennent demander; soit qu'il donne des audiences publiques ou juge des diiïerends aux plaids de la Porte, «.ou sous le chéuede Vineennes, sans huissiers ou gardes: sott qu*il résiste^aux entreprises des papes; soit que des princes étrangers le choisissent pour arbitre; soit qu^il mettre sur les ruines de Cartilage, on ne sait lequel le plus admirer du chevalier, du clerc, du patriarche , du roi et deriiomme. Marc-Aurèle a montré la puissance unie à la philosophie; Louis IX , la puissance unie à la sainteté : Tavantage reste au chrétien.

Les amours et les chansons de Thibaut , comte de Champagne , ont répandu quelque chose de romanesque sur le temps

orageux de la tutelle de saint Louis.

Saint Louis résista aux usurpations de la cour de Rome , et réclama en faveur des libertés de FÉglise gallicane ; toutes les libertés sont sœurs.

Les établksements de safni Lottis sont une espèce de code où les diverses coutumes de la monarchie , les ordonnances des rois, les canons des conciles , les décisions des Décrétales, so trouvent uiéles au droit romain.

Louis avait devancé son siècle : ses Établissements ne furent point admis; s'il leseûtpubliés^aucommeBcémentde sonrègne, peut-être leur aurait-il pu donner quelque chose de Tautorité de sa vie ; mais les Établissements furent le dernier présent et comme les derniers adieux qu'un saint taisait a in terre. T/iirno-

rance, les intérêts, les passi.nis, (piî ne purent rien eonire lu mémoire de ce grand homme, turent tout-puissants contre ses lois.

Il s'embarqua le V juillet 1270 à Aigues-Mortes , ville à la-

quelle il donna une eliarte que nous avons encore. Le temps, qui' change tout , a reculé la mer qui baignait la fille d*où saint Louis quitta pour jamais la France. Jjss remparts qu'il avait ëlc«

vés , et qui devraient être sacrés , sont au moment d'être détruits par des vénérations nouvelles, qui se retireront à leur tour comme les ilôts.

J'ai vu le lieu de la mort de saint Louis : les historiens futurs trouveront peut-être, dans le récit que j'»l fait de cette morts quelques détails que mes devanciers ont ignorés, et dont Je u'ai dù la connaissance qu aux vicissitudes de ma vie : ^ita est in fitga.

Des pièces de monnaie qui nous restent de saint Louis sont percées; on croyait qu'elles guérissaient de tous maux , et on les portait suspendues au cou comme des reliques : ce roi passait pour avoir conservé la puissance de soulager ses peuples , même ^ après sa mort.

PHILIPPE IIL

Philippe le Hardi se trouve placé entre saint Louis son père et Philippe le Bel son fils , de même que Louis VIII l'avait été

entre Philippe-Auguste et saint Louis : comme le laboureur laisse une terre en friche entre deux moissons , la Providence laissait reposer la France entre deux grands règnes. Philippe

quitta Tunis , débarqua en Sicile » passa dans les Calabres, entra dans Home , ville des tombeaux , portant avec lui les os du roi son père, dueomtede Wevers son frère, et d'Isabelle d' Ara«2:on su femme. Arrivé en France , il déposa les restes de sa laïuiUe a Saint-Denis ; et seize années après il mourut à Perpignan , non loin du port où son père s'était embarqué pour l' Afrique.

Philippe le Hardi donna les premières lettres d'anoblissement ; attaque à la constitution aristocratique.

Au dehors de la France, la nature des événements faisait entrer dans le royaume des idées nouvelles. Le grand corps de la fé(Kialité trançaise était ilauque en Allemagne par un empire

» lUnéTain' de Paris à Jérusalem,

dont le chef était électif, ce qui produisait des troubles et élevait d^ doutes sur le droit diviu des rois ; en Angleterre , une monarcliie représentative avait des parlements votant des subsides , et allant jusqu'à juger le souveiain ; en Ëspagne, les cortès et les lois de l'État n'of^yaieQt les trdnes qu'avec des ré-, serves ; en Italie, oà les guerres des Guèlfts et des Gibelins oontînuaient , la plupart des villes s'étaient affranchies. Charles d'Anjou, qui m mourut que sous le règne de son neveu Philippe le Hardi , roi de France, portait la couronne de Sicile, eîi venu de la donation d'un pape qui n'avait pas eu le droit de la donner : le premier en Europe , il fit décapiter un prince sou* verain , injustement condamné. Prêt à poser la tête sur le billot « Conradin jeta son gant dans la foule : qui l'a relevé ? Louis XVI , descendant de saint Luui:» , duiit Charles d'Anjou était frère.

PHlLlPPJi IV.

Au régne de Philippe le Bel commence la monarchie des trois états et la monarchie du parlement.

Sous les rois des deux premières races , le peuple entier (c'est-à-dire les soldats ou les conquérants) paraissait aux assemblées de mars et de mai , donnait son suffrage pour la formation des lois, et sa voix pour l'élection des souverains. Il ne fàut pas confondre le tiers éUU appelé par Pliilippe , et avant lui par saint Louis , avec ces masses mûitaires. Le tiers état se composait des bourgeois qés dans les villes du moyen âge , des gens de métiers affranchis, et des andens magistrats municipaux romains. Ce furent ces bourgeois qui se soulevèrent dans le douzième siècle , qui devinrent propriétaires collectifs , et par conséquent seigneurs^ obtinrent de Louis le Gros quelques chartes , et prirent le nom de canmunes^ nom nouveau et exécrable , dit un auteur contemporain ; ce furent ces bourgeois qui , arrivés aux états, commencèrent le peuple français dans les villes , après la disparition de la peuplade franke, et la métamorphose de la servitude en servage.

Ce n'est pas , je l'ai déjà dit, qu'avant le règne de Philippe

D£ L*tilS1oiilii Ub lrUA.\C£

le Bel on ne trouve des assemblées de notables , des bourgeois des boiuies villes semondrés par nos rois; mais ce n'est qu'à Toccasion des démêlés de Philippe IV avec le pape Bonilace , et surtout à roccasiou d'une taxe générale de six deniers sur les denrées vendues , « qu'Enguemnd de Marigny, surinten* « dant de ses finances , ministre plus ;celebre encore par ses « malheurs que par son grand talent daus les affaires, pour « obvier à ces émeutes,

pourpensa d'obtenir cela du peuple « avec plus de douceur. Dans cette vue, il engagea le monarque « à convoquer à Paris les estats généraux du royaume. Ou fit « dresser un echafaud; là^ en présence du roi, le surinten» « dant, après avoir loué hautement la capitale, l'appelant la « tluiinbre royale, où les souverains anciriinement prenoient « leurs premières nourritures , exposa avec beaucoup de force « les motifs qu'avoU ce prince d'aller punir la désobéissance « des Flamands, exhortant ^vement les trois estats à le se» « courir dans cette nécessité publique, où o s'agissoit du Ait

« de tous. » (Pasqi tfi;.)

Au moment où les trois états prennent siège , le parlement de Paris , qui devait hériter de la puissance politique de ces états, devient sédentaire; le même roi qui constitue ces deux pouvoirs établit en même temps une nouvelle sorte de pairie : trois coups mortels portés à la monarchie féodale.

Les trois états , nommés depuis étals généraux , qui offrirent souvent de grands talents et un haut instinct politique, n'entrèrent cependant jamais bien avant dans les mœurs du pays. D'abord ils n'a^ssaient pas sur une monarchie homogène : il y avait des états de la langue d*Oc et de la langue d'Oyle j et des états particuliers de provinces. Les grands vassaux et les petites seigneuries indépendantes ne se soumettaient que selon leur bon plaisir aux décisions des états.

Quant aux trois ordres , la noblesse , minée ^aduellement par la couronne , ne sentit ni n'aima jamais cet autre pouvoir collectif qu'on lui donnait dans ces assemblées mêlées du tiers état et du clergé, en dédommagement de sa puissance aristocratique ; elle

s'y montra très-indépendaiite quant aux opinions, mais elle ne songea point à reprendre sur la couronne, en eu-

Digitizeci

trant dans les intérêts communs de la patrie « Tautorité qu*eUe avait perdue : cette idée abstraitement politique ne pouvait venir d'ailleurs aux îientilshoinmei du moyeu âge.

Le clergé, qui avait bts synodes particuliers et généraux, se souciait peu de ces réunions mixtes , où sa voix ne comptait que pour un tiers des sutfragçs. Ses intérêts, défendus dans les conciles , ne Tincitaien^ point à jouer un râle important dans les états : il y porta de l'humeur, une opposition factieuse, et des talents iidministratifs que lui seul possédait alors.

Le tiers état Ww^iùt entendre quelques doléances , mais il n'était guère occupé qu'à se tenir attaché au trône « son abri naturel contre les deux autres'ordres ; il y était encore enclin par le penchant naturel qu'a la démocratie i s'unir au pouvoir absolu.

Les guerres civiles et étrangères, les invasions, le soulèveluoiit des peu|)It's , la défiance des rois, les résistances des seigneurs , la contubiou qui régnait dans les attributioiis politiques , mirent des obstacles à la tenue régulière des états : il y a des temps où ces états , enchevêtrés aux assemblées de notablesj atix chambres du parlement de Paris et au conseil du monarque, se peuvent à peine distinguer des pouvoirs auxquels ils étaient réunis.

Un mot à présent sur le parlement.

Lorsque le roi cessa de juger, son conseil jugea pour lui. Ce conseil, sous le nom de parlement, parlamentum (vers i*an 1000) succéda aux pladta de Grégoire de Tours et de Frédégliei, et au mallum ' imperatorîs des Capitulaîres. Le parlement, d'abord ambulant avec le nioiiarquc, fut ensuite rendu sédentaire; il eut des sessions fixes, et devint cnfiu perpétuel : des conseillers jftt^62/r5 tirés de la classe de la no* blesse et de TÉglise, des conseillers reporteurs choisis parmi la classe des clercs et des bourgeois , le composaient. no« blesse d'épée se retira peu à peu du parlement ; la noblesse de robe y demeura seule : d'où il arriva que les juges inamovibles (les no^tles) laissèrent le dépôt de la justice aux juges amovibles (les bourgeois). Charles Vil , en créant le conseil d*État, acheva de séparer le parlement de la couronne, et

* C'est du moHmaUnrn qu'est vcim itotrc mut mailf lieu planté d'arbre^

chercha h le livrer nnx pnres luiu Lioiis judiciaires. I.oiiis XI' donna en 1467 un édit pour la perpétuité des offices de judi-^ cature; à la vérité il ne tint compte de son édit, parce qu'il ii*était fid^e qu'à son despotisme de bas aloi. La vénalité des charges , si fâcheuse dans son principe , ramena rinamovibilité et enfin Thérédité de la mnîristralure.

Lorsque le roi, grand justicier de son royaume, venait à mourir, toute justice ces^it ' , parce que toute justice émanait du roi. Le parlement paraissait aux obsèques du prince et entourait le eercueil , quand le cri de la perpétuité de Fempire s'étiiit fait en-

tendre , Le roi est mort : vive le roi ! les triliunaux se rouvraient, et la justice renaissait avec la monarchie.

D^autres parlements furent successivement érigés à l'instar du parlement de Paris dans les différentes provinces. Celui-ci usurpa des droits politiques que n'exerçaient point les trois états dans les longs et irréguliers intervalles de leurs sessions ; les peuples s'accoutumèrent h le refrarder comme le défenseur de leurs droits : « Par Fusape d'enregistrer Fiinpot, il acquit, « selon Fexpression énergique de Pasquier, le droit de vérifier « les volontés de nos princes. » Ia monarchie parlementaire survécut à celle des états, joua un râle indépendant au temps de la Fronde, disparut dans la nnionarchie absolue de Louis XIV, fut Ijrisée sous Louis XV, rétablie sous Louis XVI, et servit au rappel des états généraux de 178î>.

Pour la justice civile, le parlement de Paris jugeait d*après les coutumes des pays qui ressortissaient à son tribunal ; pour la justice criminelle, il employait le droit royal (les ordonnances) mêlé au droit romain, et au droit canon lorsque la relision était incidente au délit ou au crime. Ce furent des personnages comparables à ce qu*il y a de plus grave et de plus illustre dans Ffaistoire, que les Flotte, les FHospital, les de Thou, lesHarlay, ièsNicolai, lesLamoignon, les d'Agdesseau , les Brisson , les Molé, les Séguier ; avec les gens d*Église , les clercs, les lettrés, les savauU , les artisUs, et une centaine d'hommes de guerre, de terre et de mer, ils forment les grands liommes de la partie plébéienne de Fancienne mo-

> Nous verroDs d-apite l'origine de b justice chez les Fratiks.

jiarchie. Néamnoiiis plusieurs magistrats étaient de familles nobles ; quelques parlements étaient nobles , et la hante magistrature B*appela la noblesse de robe.

Une iiiullilude de rois s en étaient allés à la fois, quand Philippe monta sur le tione ; il commença son règne au iiiilieu des générations renouvelées. Ses querelles avec Boniface Yill sont célèbres : il s'agissait d*abord de quelques levées de deniers faites ou à Êure sur le clergé. Boniface sVmporta ; Philippe repartît qu'il ne se soumettrait jamais au pape pour les choses temporelles.

L'évéquc de Paniiers, légat de Boniface, insulte le roi eu pleine audience ; le roi le chasse de son conseil , et le fait accu* ser de crime de haute trahison : une bulle de Boniface ordonne de livrer l'évéque au tribunal ecclésiastique. Autre bulle qui déclare le roi de France soumis au pape , tant au temporel qu'au spirituel. Le garde des sceaux, Pierre Flotte, adresse au pape, de la part du roi, une lettre (onnneMrnnt ainsi : « Philippe,

par la grâce de Dieu, roi des Français, à Boniface pré- « tendu pape, peu ou point de salut. Que votre très-grande « fatuité sache que nous ne sommes soumis à personne pour le « temporel , etc. »

Survint alors une bulle où sont retracés les principaux torts de Philippe : « 11 accable ses siijpts d'impôts; il altère les mon- « naies; il perçoit les revenus des béuélices vacants. Eu vain « il rejetterait tous ses torts sur de mauvais ministres, il doit « changer ces ministres à Fadmonition du saint-siége. » Si ces reproches étaient déplacés, ils étaient justes; et ces violences mêmes étaient utiles. La j)npauté avait seule alors le droit de parler, et rempla-

çait i opinion publique]}our les nations; \ei répliques que les rois étaient obligés de faire dévoilaient les abus de la cour de Rome : par les doubles passions de la couronne ét de la tiare, les peuples obtenaient une partie des lumières qui sont aujourd'hui le résultat de la liberté de la presse.

Les trois ordres écrivirent à Rome , le clergé en latin, la noblesse, et vraisemblablement le tiers état, en français. La lettre du clergé était respectueuse , mais ferme ; celle de la noblesse »

DE L*HISTOIBB DB FRANCE

violente ; et celle du tien état, qs^m n'a plus « vraisemblablement aussi ligoiirease que celle de la noblesse , à en juger par la réponse des cardinaux. Le pape traita TÉglise gallicane de fille folle, et se plaiirnit de ce que la noblesse et les communes n'avaient pas même daigné lui accorder le titre de souverain pcmtife.

Après la tenue d'un consistoire, l'assemblée d'un concile à Rome, et la promulgation de nouvelles bulles, Guillaume de

Nogaret , chevalier du roi , dans une assemblée des prélats et des barons (1303), d<^clara que Koniface n'était point un pape; qu'il était, aux termes de l'Kvanple , an voleur et un brigand ; qu'il était temps d'arrêter ce misérable , de le mettre au cachot; d'assembler un oondle pour le juger; ce qu'étant fait, les cardinaux éliraient un vrai pape. Bonlface lança une bulle d'ex* communication contre Philippe , et mit le royaume en interdit : il se trompait d'époque; le siècle de Grégoire YIl était déjà loin.

Les deux nonces chargés de porter au roi la sentence papale fiirent jetés en prison; lés bulles, saisies; le temporel des ecclésiastiques français qui s'étaient rendus à Rome, confisqué; les ordres du royaume , convoqués an Louvre , afin d'aviser au

moyen de se vensrer du pontife. Dans cette assemblée, un procès public fut intente a Hnnitat e par Guillaume de Plasian ; les principaux articles portaient que le pape uiait Timmortaiité de l'âme ; qu'il doutait de la réalité du corps de Jé$us-€hrist dans l'Eudiaristie; qu'il était souillé du péché infiime, et qu'il appelait les Français Paiarins, ïje roi, sur les conclusions de Nogaret et de Plasian , en appelle des bulles de Boniface aux conciles futurs et aux papes futurs. Les trois états adhèrent à cette déclaration.

Nogaret se trouvait alors en Italie ; il fut chargé de signifier au pape la résolution de l'assemblée générale de France. Le violent pontife, retiré à Agoanie , sa ville natale , préparait de nouveaux foudres. Nogaret avait reçu l'ordre de l'enlever, de le conduire à Lyon , où il serait privé des clefs dans un concile général : c'était à leur tour les rois qui dét)Osaieat les papes.

Nc^et s'entendit avec Colonne » de cette puissante famille

romaine que BoniâKse avait persécutée. L'e&trepnse fut conduite avec secret et succès : Negaret et Gotonne, à Taide de

(j II elques seigneurs gagnés et d'aventuriers enrôlés, s'introduisent dans Açxjinnie !e 7 septembre t303, au lever du jour. Le peuple se joint aux assaillants , et force Je palais du pape. Les portes de son appartement sont brisées; on entre : le pontife était assis ssrnn trtee, portant sor les épaules le manteao de saint Pierre; sor sa téte, «me tiare ornée de deux couroDiies, svinhûle des deux puissances^, et tenant à la uiaiu la croix et les clefs.

riogaret, étonné, s*approche avec respect de Boniface, accomplit sa missioa, et l'invite à ooBToquer à Lyon le concile général. « Je me consolerai, répondit BonifiM^e, d^être condamné

« par des Patarins. » Le gramd-père de Nogaret était Patarin , c'est-à-dire AlbÎLroois, et avait été brillé vif comme hérétique. n Veux-tu déposer la tiare? » s'écria Colonne. « Voilà nia tête, « répliqua Bonifsice; je mourrai dans la cliaire où Dieu m*a « assis. * Pie Yl, (Nrisoaniert à moitié expirant ^ dépouillé des mar^foes de s» puissance, était arrivé à Valence ; le peuple , entourant la maison où il était déposé, rr]j){n'l;nt :i L^rands cris; le vicaire de Jésus-Christ se traîne à une fenêtre, et, se montrant a la foule , dit : £cce homol C'était là tout une autre grandeur et tont une antre manière de mourir.

Beolfiice, aprèe sa haute réponse à Colonne, se répandit en outrages contre Philippe. Colonne donne un soufflet au pape , et lui aurait plongé son épée dans In poitrine, si No^raret ne l'etit retem». « Chétif pape , s'écrie Colonne , regarde de nionsei- « gneur le roi de France la bonté, qui te garde par moi et te « défend de tes ennemis. » Bonifoce , craignant le poison , refusa tout aliment; une pauvre femme le nourrit pendant trois jours avec un peu de pain et quatre œufs. peuple, par une de ses iiK'OTistanoes accoutumées , délivra le souverain pontife, qui partit i)0ur Konie ; il mourut d'une fièvre firénétique (11 octobre 1309). Quelques auteurs ont écrit qu'il se Imsa la tête contre les murs « après s'être déforé les doigts.

Les troubles de lo Flandre , à peine conqnise par Philippe le Bel , reeoinineucèrent. Il y eat de grands massacres , principa-

lement a lîm^es. l^our reconnaître les Français qu'on vuulail égorger, on les forçait de répéter ces mots en bas allemand : Sait ende wriendt, bouclier et ami; le molciceri avait ainsi servi d'arrél de mort aui Vêpres sieilieimes. n y a des mots auxquels les Gaulob el les Français eut encore mieux dénoncé leur double race : pour s'épargner Tennui d*apprendre les langues étrangères, ils ont enseigné la leur, les armes à la main , à toute la terre; il est probable que ce ne fut pas en latin que Brennus prononça au Capitole le vtctis!

Le massacre de Bruges fut suivi de la bataille de Gourtray; des paysans et des bourgeois, commandés par le tisserand Pierre le Rov, qui se fit armer chevalier a la tête du camp , remportèrent une victoire signalée sur les plus «grands capitaines et la plus haute noblesse de France. Il demeura prouvé que la valeur n'hélait pas exclusivement du côté de la chevalerie; lumière de plus montrée aux peuples. Quatre mille paires d*éperons dorés furent enlevées à quatre mille chevaliers par les bons hommes de Flandre

Cette victoire donna lieu à une singulière aventure ; Quelques Flamands déguisés en maidiants se firent passer pour des seigneurs français échappés à laf Journée de Gourtray : ayant juré de demeurer pendant sept ans sous Thabit de pauvres , sans révéler leur naissance , les veuves les prelendirent reconnaître , et les admirent à jouir de leurs droits.

Philippe prit sa revanche à la bataille de Mens en Puèle : la consécration de la statue grossière que Ton voyait encore avant la révolution dans la catiiédrale de Paris attestait cette vie-* toîre.

La découverte de la boussole est du règne de Philippe le Bel , et coïncide avec celle de la |>oudre ; inventions qui ont changé , Tune le globe , Tautre la société matérielie » en attendant la découverte de l'imprimerie, qui devait transformer le monde de rintelligence. Il n'est pas clair néanmoins que Jean Gira, ou Goya, ou l'iavio .îivia d' A mal fi, soit Tinventeur de la boussole; Marc Paul pouvait 1 avoir apportée de la Chine vers l'an 1260; et un vieux poète , François Guyot , de Provins, décrit exactement la boussole, sous le nom de marineUa ou pkrre mari-

niére, vers la ftn du douzième «èele, cinquante ans et plus

avant le voyaL^^ du Vénitien en Chine. La lleiir de lis , qui chez tous les peuples si*xnale le nord sur la rose des vents , semble assurer à la France l'invention ou le perfectionnement de la boussole : cette fleur a de même indiqué bien d'autres gloires, avant Fépoque où elle n*a plus marqué que des malheurs.

Le mouvement général des esprits , qui ^it du quatorzième siècle un siècle à jamais nieinorable, amena, en 1308, Tinsurrection des trois cantons de Schwitz , d*Uri et d^Undervalden ; la liberté se réveilla au milieu des lacs et des rochers des Alpes : tandis que les conununes de Flandre préparaient dans leurs plaines les républiques industrielles des Artavelle , la répuljlique agricole et guerrière de Guillaume Tell se formait dau:> les montagnes de la Suisse.

Lyon, en lâlO , fut réuni à la couronne. Cette même année vit la conquête de i1le de Rhodes par les chevaliers de Saint- Jean de Jérusalem*

Le concile de Vienne (1311) termina le démêlé de la couronne de France et de la tiare; car Philippe avait poursuivi la niénioire même de Boniface. O concile traita aussi de Tabolition de Tordre des templiers ; elle remplit la fin du règne de Philippe.

Neuî gentilshommes français établirent, en 1116, Tordre des templiers à Jérusalem. Cet ordre acquit d'Immenses richesses, et devint suspect aux peuples et aux rois. Les templiers étaient accusés de se vouer entre eux à dlnfâmes voluptés , de renier le Christ , de cracher sur le crucifix » d'adorer une idole à longue barbe , aux moustaches pendantes , aux yeux d*escar^ boucle, et recouverte d'une peau humaine ; de tuer les entants qui naissaient d*un templier, de les faire rôtir, de frotter de leur graisse la barbe et les moustaches de l'idole; de brûler les corps des templiers décédés , et de boire leurs cendres détrempées dans un philtre. On peut toujours deviner les siècles au genre des calomnies historiques : brutales et absurdes dans les temps de grossièreté et de foi , raffinées et presque vraisemblables dans les temps de civilisation et de doute.

L'aboiiUun de l ordre des templiers ne fut pas cependant une

pure affaire de finances : il paraît assez prouvé que les cheva* liera appartenaient à la secte des manichéens, et que Philippe se montra plus jaloux de leur autorité qu^avide de leurs trésors.

Quoi qu'il en soit , riiumanité et la justice furent également violées dans re procès : la nature des accusations fut si bien calculée pour frapper l'esprit de la foule, que ropiniou v ulgaire a transformé en monstres ces moines-ehevaliers, qui n'étaient vraisemblablement coupables que de passions et d'erreurs. Ce n'est

qu au commencement du dix-neuvième siècle qu'un savant et un poëte a vengé leur mémoire (M. Raynouabd). 11 faut descendre presque jusqu'à nos jours pour trouver dans l'abolition de Tordre des jésuites (la différence des époques admise) quelque chose de l'appareil et du âracas qu'exeita dans le monde catholique Tabolition de Tordre des templiers.

Le ministre de Philippe le Bel, Engu erra nd de Marigny , fut, dans le règne suivant, victiîiie de cette intaie iniquité des liommes qu'il avait soulevée contre les templiers ; il expia par une injuste mort le supplice injuste de Jacques de Molay : Dieu , pa* tient et vengeur, suspend quelquefois son bras , mais ne détourne jamais les yeux.

Si l'on en croit une vieille chronique , les chevaliers du Temple , sur le bûcher, citèrent Philippe le B(I et Clément V à comparaître dans Tan et jour au tribunal suprême ; et le prince et le pontife se présentèrent dans le délai légal à la barre dç Téternité. Ferdinand IV , roi de Gastille, mandé de même 4 Taudience de Dieu par deux gentilshommes qu'il avait feit mourir, expira juste au terme de l'assignation; d'où lui resta le terrible surnom de Ferdinand l'Ajourné. Ces récits ne sont point sans dignité morale ; l'histoire se plaît aux choses graves et tragiques : on ne doit point écarter les faits qui peignent les eroyances, les mœurs , la disposition des esprits , et qui donnent de salutiiires leçons. Dans tous les cas , il sera toujours vrai que le ciel entend la voix de Finiiocence et du malheur, et que l'oppresseur et 1 opprimé paraîtront tôt ou tard aux pieds du mémo juge.

Philippe le Bel ouvrit un des siècles les plus féconds en transformations soeiales, et ce prince lui-môme fut une nouveauté : U connut la raison d'État, et commença la conversion du vas-

.s«il en sujt t. Akus si d'un côté la liberté religieuse, politique et civile fît un |>as considérable sous son rèîzne par le choc de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle , par la coavocation de$ trois états, par l'établissement du parlemeal sédentaire ; d*im autre cAté, Philippe donna naissance à Tesprit de la monarcliie absolue, et montra dans ravenir des rois tels que la Fraiice ue les devaix pas longieuips supporter.

LOUIS X

DB 1314 a 4316.

Philippe le Bel laissa trois fils : I^uisX, surnomme le Ilciîin ; Philippe V , dit le Long ; et Charles IV , dit le Bel. Tous trois moururent vite , tous trois furent déshonorés par leurs femmes. C^ette succession de trois frères se présente deux autres fois dans notre histoire, et toujours à la maleheure : François II, Charles IX , Henri lll ; Louis X\ I , Louis XVITI et Charles X. Marguerite, reine de Navarre , femme de TiOius le liulin ; lilanche , fille cadette d'Othon IV , comte palatin de Bourgogne , femme de Charles le Bel, furent enfermées au château Gaillard, bâti par Richard Cœur de Lion , et où Ton racontait qu'il avait plu du sang; on les tondit et rasa , punition de l'adultère : iMarcfueritefut étranglée avec le linceul de sa bière; Blanche , répudiée, prit le voile ^ns Tabbaye de Maubuisson ; Jeanne comtesse de Bourgogne , sceur aînée de Blanche et femme de Philippe le Long , emprisonnée d'abord au château de Dourdan , acquittée ensuite par arrêt du parlement , rentra dans le lit de Philippe. Les séducteurs de IMarguerite et de îUaiiche étaient deux iVeres bossus,

Philippe et Gautiiier d'Aulnay : ils furent écorchés vifs, traînés dans la prairie de Maubuisson, nouvelle* ment fauchée, mutilés, et pendus à un gibet par-dessous les bras :

Que il furent vif escorchiez.

Puis Tu ior nature copée Aux chiens et am bestes jetée.

Ils ne croyaient pas avoir acheté trop cher leur supplice. Ënguerrand de Marigny (ut alors poursuivi pour anciennes

DB L'HISTOIBS DB FBANCB.

concussions sous le règae de Philippe le Bel. L'avocat qui plaida contre lui aUegua les exemples des serpents qui desgastaieni ks terre de Poitou au temps de monseigneur saint Hilaire, et

appliqua et comparagea -les serpents à Enguerrand et a ses parents et affins. On ne permit pas même à Taccusé de parler : Si ne lui fut eri aucune manière audience donnée de soide/endre. Le comte de Valois persécutait Marigoy à canse de quelques pa« rôles hautaines proférées au jour de la fortune. On ne put cependant Mre condamner cet homme illustre qu'en prodiiisant Faccusation de sorcellerie, dernière ressource de Tinjustice et de la délation dans ces temps , comme on employait l'accusation de trahison dans la république romaine, et de lèse-majesté dans Tempire romain : tontes les consciences se fermaient et se taisaient au seul mot de sorcellerie, et Tinnocent devenait coupable. Le roi déclara qu'il ostoit sa main de Marigny : Charles I*"^ ota sa main de Strafford. liC parlement ne jugea point Marigny, qui tut pendu (ao avril 1315) au gibet de Montfaucon avant le lever du jour, par arrêt d'une commission de barons et de chevaliers convoquée au bois de Vincennes ; c'est la première commission assemblée dans

ce bois ; on sait quelle a été la dernière. « Montfaucon a apporté tel mail leur. dit Pas(iiii<'r « (dans le chapitre intitulé Plus malheureux qm le bois dont « on fait le gibet ^ liv. vin , chap. u, page 742)', à ceux qui « s*en sont medez , que le premier qui le fit bastir (qui fut £n- « ^errand de Marigny) y fut pendu ; et depuis , ayant esté reù laict par le commandement d'un nninine Pierre Remy (géné- « ral des linances sous Charles le liel) , luy-mesme y fut sem- « blablement pendu (sous Philippe de Valois) ; et , de nostre « temps, maistre Jean Moulnier, lieutenant civil de Paris, y « ayant fait mettre la main pour le retire , la fortune courut sur « luy, sinon de la penderie, comme aux deux autres , pour le « moinsdaniendehonorable, à laquelle il fut depuis condanmc. »

Ici la civilisation rétrograde^ la justice recule, et est moins avancée que dans les Établissements de saint Louis et dans les Règlements de Philippe le Bel; mais Texécution de nuit ft la corde pour le gentilhomme ne sont point, comme on Ta pu croire , des inlracliuns à la loi des temps. Les Établissements

de saint Louis stipulent qu'un geutillioiiiiiie coupable du déshonneur d'une tilia de iiimille sera pendu. Il y avait , ce cas échéant, égalité de supplice pour le noble et le rotmier; on supposait que le crime feisait déroger. Depuis , les gentilshommes ont prétendu qu'il y avait des crimes de race , comme il y avait ub'^ noblesse d'extraction; et ils ont réclamé le privilège de i'echataud.

Les remets du roi et du peuple vengèrent Maiigny. En ce temps-là rimagination des hommes , plus sensible parce qu*il y avait plus de foi en toute chose , expiait les fiiutes des passions : une calamité générale qui survenait (comme il arriva alors) ,

après une injustice ii)(li\ iduelle, était prise pour un cliâtinieut du ciel : Dieu, juge eu dernier ressort , étal^ssait , pensait-on , la peine auprès de la prévarication ; grave système qui liait par la morale les destinées de tout un peupleà Tiniquité accomplie sur un seul homme ; système sans danger qui n'affidblissait point le pouvoir en lui coniniandant le repentir, parce que Fordro ('manait de la puissance éternelle.

Mais si la civilisation recula dans l'ordre civil à propos du supplice d'Enguerrand , la voici qui avance dans Tordre poli^ tique. Louis le Hutin publia , le 3 juillet 1315 , des httres qui méritent d'être rapportées, pour Thonneur des rois francs et du peuple franc.

« Louis, par la grâce de Dieu, roî de France et de jNavarre, etc. n Gomme selon le droit de nature cbacun doit naistre franc, « et par aucuns usages ou coustumes qui de grant ancienneté ft ont esté introduites et gardées jusques cy en Aostre royaume , « et par adventure pour le mejfet de leurs prédécesseurs , moult « de personnes de nostre commun peuple soient encheùes en « lien de servitudes et de diverses conditions , qui moult nous « desplaist : Nous, considérants que nostre royaume est dit et « nommé le royaume des Francs, et voulants que la chose en Il vérité soit accordante au nom , et que la condition des gents

amende de nous en la venue de nostre nouvel gouvernement : « Pilr délibération de no.slre irrnnd conseil, avons ordené et or- «t denons' que generaumeut par tout nostre royaume , de tant « comme il peut appartenir à nous et à nos successeurs , telles

« servitudes soient ramenées à franchises, et à toats loeux qui « de auriney ou ancienneté, ou de nouvel par mariage, jou

« par résidence de lieus de serve condition , sont encheùes ou tt pourroient escheoir en liens de servitudes, franchise soit « donnée o bonnes et con venables conditions^ »

L'esprit philosophique de cette loi, ses oonsidératioiis géoélales sur ta Uberti, qui est un droit de nature, contrastent avec l'enfance du dialecte : les idées sont plus vieilles que la langue.

Des historiens ont pensé que ces lettres ne furent qu un moyen de Onances imaginé dans le but d'obtenir, par le rachat du servage , un argent dont on avait grand besoin. La remarque de ces historiens fût-elle vraie, je dirais encore : Feu importe comment la liberté arrive aux hommes, pourvu quMle leur arrive; toutes les interprétations possibles ne détruisent pas un fait indicateur d*une importante révolution commencée dans rétat social. Mais la remarque tombe à faux : le roi , eu affranchissant ses serft, gens de corps , gens de poueste , gens de morte>main, diminuait ses revenus, car les serfe étaient soumis à certaines taxes : il était donc équitable que la couronne, en accordant la liberté, ne le fit pas aux dépens de sa force; c'est que rordonnance (xpiime très-bien : « Vous « commettons i collecteurs, sergents , etc. } et mandons, pour « traitez et accordez avec eus (serfs) de certaines compositions, «t par lesquelles soffisant recompenso-Hon nous soit feiete des « émoluments qui desdites servitudes povent venir à uuus et « à nos successeurs. »

Si les idées étaient plus vieilles que le langage , il se trouve encore que le roi devançait le peuple : très-peu de serfs consentirait à se racheter. On voit d'autres lettres par lesquelles Louis X dé-

clare que plusieurs n'ont pas connu la grandeur du bienfaict qui leur estait accordé, et ordonne qu ou les contraigne à payer de grosses sommes , c'est-à-dire qu'on les oblige à devenir libres. Toute révolution qui n'est pas accomplie dans les mœurs et dans les idées échoue : la dégradalion qu'amène la dépendance est, pour Fétre accoutumé à obéir, une sorte de tempérament , une nature qui accomplit ses lois dans le dernier ordre de rinteiii-gence : or il y a dans les

Oigitized

lois accomplies un certain bieii'^aise. Délivré des soucis de la pensée et des soins de ra^eoir, Fesdave s^habiUie à bob ignominie. Sans liens sociaux sur la terre, la servitude devkait son

indépendance : si vous TémaiK ipe/ tout à coup, épouvanté de sa liberté , il redemande ses ciiaîues. Le génie de I homme est comme l'aigle : lorsqu'il est nourri dans la domesticité , et qu'on le veut rendre aux champs de l'air, il refuse de s'envoler, et ne sait user ni de ses serres ni de ses ailes.

Louis rappela les juifs chasses par Philippe le Bel (28 julHet 1315). 11 leur fut défendu de prêter sus vessel ou aour tiennent d'église, ne sus gages sanglants «, ne sus gages mouillés fraischement} il leur était ordonné de porter le signel là où Us l'avaient accmstuméy et sera large <f m htanc taumois d^argent au plus , et sera ci autre couleur que la rohe^ pour estre mieus et plus cleremeut appurent * . Les juifs étaient gens de poueste à perpétuité ; si leurs eulants avaient une nourrice dire tienne , les clercs la pouvaient excommunier : Sed benevolunt guod nutrices judseorum eoccommunieent^r, dit un ÉtabUssemesU de Philippe- Au-

guste. Un commentateur croit qu'on peut lire " meretrices pour nutrices ^ (prostituées, au lieu de nourrices). Que veulent dire tant de dédains pour ce peuple vivant à part dans tous les temps ; isolé au milieu de tous les autres peuples ; ne changeant jamais ; n'ayant passé, comme les races reuouvdées, ni par la barbarie, ni par la civilisation; toujours au même degré de sociabilité ; jamais conquis, parce qu'il Fa été une fois et pour toujours ; janu is lihre , liai ce (}iie toutes les nations le regardent comme un esclave qui leur est dévolu de droit , comme s'il y avait pour lui une origine mystérieuse , fatale, incontestée, de servitude ! Est-ce Dieu qui avait mis sur la poitrine des juifs , dans le moyen ftge, le signet de sa main? 11 leur était défendu de prêter sur gages sanglants on sur

* Cet article ae trouve dans une charte latine de PhUippe-Aususte (février

2 Ce signe <itait une rouelle jaune ou moitié blanche en ronge , que le juif «levait porter, en verta da chapitre 68 da concUe de Latran , de l'an 1 2 \ \ ut omul tempon tw medio pectoriê roiam portent, ajoute un sUtat de TEsUse

de Rodez.

-> fiiiu88ËL, tract' de U»u fead., tom. i, pag. 583.

D£ L UlSXa&JlE D£ FfiÀJMCE»

vêtements moullh's on les soiipfoniîmt donc de profiter de la dépouille de Vassassiiie et du noye? IVe semblaient-ils pas poursuivis par le souvenir de cette robe tirée au sort, ^ vendue au prix de trente deniers? Enfin, leurs enfents ne paraissiient pas dignes d'être abreuvés d'un lait légitime; la nourrice chré^ tienne qui

prenait à son sein Fenfant d'un juif tombait dans la réprobation éternelle dont était frappée Tinnocente créature que la pitié avait mise dans ses bras.

Après dix-neiif mois de règne, Louis X mourut, âgé de vingt-quatre on vingt>4iz ans» Il avait eontinné la guœe malbenrense de Flandre. Ge jeune prinee eut des ^lltés : fl oon>

firrna d'utiles ordonnances pour la protection des laboureurs; personne j sous peine de cpmdmple et d'in famie , ne pcnirdnt s* emparer de leurs biens» 11 voulait ôter aux seigneurs le droit de battre «nnnaie; il ne le pat : la rojanté n'avait point encore détrdné Vavistoeratie. Louis X aima les seienees, les lettres et les arts , et se laissa bien conseiller par la clergie ktiqut^

PHILIPPE V

Lonis X avait eu, de sa première femme adultère , une fille iioiiunée Jeanne, laquelle, héritant du rovaume de Navarre, ' Je porta dans la maison d Évreux, dont elle épousa le chef. La seconde femme de Louis, Clémence de Hongrie, était enceinte lorsqu'il rooumt ; il y eut une sorte d'interrègne pendant lequel Philippe , second frère de Louis , eut la régence. Les douze pairs décidèrent que , si l'enfanl à naître était femelle , la couronne passerait à Philippe : c'est la première lois (ju il est parlé dans notre histoire de la ioi salique , et de Tapplication de cette loi. Clém^dce accoucha d'un fils , lean 1^ ; il ne vécnt que cinq jours* (an ISIS) : plusieurs historiens Tont onns dans le catalogue des rois ^ tant il passa vite ; on ne retrouve que dans des chartes ouhliées les dates rapprochées de sa naissance et de sa mort : heureux si un autre

orphelin royal eût de même caché sa courte vie dans le trésor poudreux de nos chartes s'il

• SpieiLt toin, lir, pag 72; Trésor des Chartres,

ANALYSE RAISONNKE

n'edt jamiDS senti le poids de la oouxoime , qu'il n^a cependant

pas portée !

Philippe V , dit le Long , fut proclamé roi ; il y eut contestation ; plusieurs princes , et entre autres le frère du roi , qui fut depuis Charles le Bel , youlaient qu*on examinât les droits que Jeanne, fille de Xiouis X, pouvait avoir aux couronnes de France et de Navarre. Le sacre se fit à huis clos. Une assemblée d'évêques , de seigneurs et de bourgeois de Paris, déclara qu'au royaume de France la femme ne succède pas ' , et cela contre la maxime du droit féodal t par qui presque tous les grands fiefs tombaient de lance en quenouUle, Un traité con* da en 1316 entre Philippe Y, alors régent, et le due de Bourgogne , avait stipulé que si la veuve de Louis X accouchait d'une lille, cette princesse, et Jeanne sa sœur, du premier lit, ou Tune des deux en cas que l'autre mourût, auraient le royaume de Navarre avec les comtés de Champagne et de Brie , et qu'eiies danneroieni quittance du reste du royaume de France >. Ne croirait-on pas voir d'obscurs héritiers se partageant une ferme en &mîlle?Ces anciennes monarchies chrétiennes étaient singulières , tant pour le droit que pour les mœurs; elles avaient à la fois quelque chose de nistique et de violent , d'équitable et d'injuste , comme la vieille république romaine : deux femmes donnaient quittance de cette mâle patrie,

qui , portant sa gloire en tous lieux , donnait souvent eUeméme , en se retirant , quittance de ses conquêtes.

Jeanne épousa Philippe , fils aîné du comte d'Kvreux , auquel elle porta eu dot le royaume de INavarre. Elle fut mère de Charles le Mauvais; Philippe le Bel avait marié sa fille Isabelle à Édouard II , roi d'Angleterre; elle fut mère d'Édouard III , autre fléau de la Itance. Le royaume de Navarre, entré , par le mariage de Philippe le Bel , dans la maison de France , en sortit sous le règne de ses fils , pour y rentrer quatre siècles après par une autre prmcesse du nom de Jeanne, mère de iienri lY ;

1 Coniin, Chtw.; CuilL de Nangit; SpicH., t m, p« 73*

* Très, des CharU iVav., layette Ul, pièce vu ; Di piiis, Traité de la maison

(h"^ mis: LciRMTZ, incod* diplom», pag. 70; liiém» del'Ac* des BeL^LelLf

tom. XVII, |)ag. 295.

époqae à laquelle nos monarques lepiirenl ce titre, et ne le quittèrent plus qu'en perdant les deux couronnes. Disons donc

aussi tout d'un coup que Charles le Bel , érigeant la baronnîe de Bourbon en duché-pairie en faveur de Louis I®*", fils aîné de Robert, sixième iils de saint Louis , obligea celui-ci à renoncer.au nom de Clennont, et à reprendre celui de la mère de sa femme , Agnès de Bourbon : de là vint ce nom de Bourbon , auquel il n'a manqué, pendant tant de siècles , que cette gloire de l'adversité, qu'O a enOn masnifiquemont obtenue. Ainsi se montrent à peu

près à la même époque, dans notre histoire, ces Bourbons et ces Navarrais, lesquels, accablés sous la même couronne, devaient voir leur premier roi tomber sous le poignard du fanatique, et le dernier sous la hache de Pathée.

Philippe V, dt! nième (jue ses prédécesseurs, ét«ùt toujours en querelle nvec les pruioes flamands ; il finit né;nun(»ins par mettre un tenue à une guerre qui avait duré vingt-cinq années « en donnant sa fille Marguerite en mariage au comte de Nevers, à condition qu'A succéderait au comté de Flandre. L'Allemagne était divisée «itre les deux prétendants à l'empire, Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière. L'Italie prenait part à cette division dans les deux partis guelie et gibelin ; ie$ Visconti s'élevèrent dans ces troubles. Le pape publia contre eux une croisade, comme autrefois contre les comtes de Toulouse.

Reparurent sous Philippe le Long ces bandes de payîsans armés qui, sous le nom de Pastoureaux^ avaient déjà désolé la France pendant la captivité de saint Louis, et qui, sous prétexte d'aller délivrer la terre sainte, ravagèrent leur propre pays et massacrèrent les juifs. Le mouvement qui pendant plusieurs siècles avait poussé les (rermains vers le Midi , et les Arabes vers le INord , conserva son principe dans les races qui ravalent opéré. L'hunu iir vagabonde et inquiète des» barbares continua de s'agiter, tant que ia société demeura privée de ses droits : c'était l'indépendance naturelle de l'individu qui seinontrait, à défaut de la liberté politique de l'espèce.

Quelques ordonnances sur la justice font honneur à Philippe Y. 11 est défendu aux juges de débiter nouvelles ou esbah

tments peodant les audiences, de recevoir paroles privées Il est défeDdo de passer ou conseitter au roî aucune lettre contraire aux anciens règlements Messire Dieu, qui tient som sa main tous les rois , ne les a estah/is en terre qu'afin qu*îls gouvernent ensuite duenient^ . On fixe au règne de Philippe V i'époque du droit qui rend le domaine de la couronne inaliénable 4 (1331). Les lois générales prenaient la place des lois privées. Le roi ne pouvait plus acquérir ni vendre, comme les autres possesseurs de grands liefs; il sortait du]éra£re : mis à part de Taristocratie et de la démocratie, il commençait ce pouvoir inviolable que la liberté lui reconnaît aujourd'hui, pour sa propre garantie et pour le maintien de Tordre. Mais ia nation renaissante , en même temps qu'elle élevait la royauté à une hauteur inaccessible, régularisait le mouvement de cette royauté ; et il y avait une loi supérieure a la volonté de la couronne, Tinaliénabilité.

Philippe le Long s'occupa de Tadmintstration ; il r^la la dépense de sa maison. Il faut prendre garde de confondre les idées

par la ressemblance des mots. Les anciens rois n'avaient point dt liste civile ; ils vivaient des revenus de leurs domaines : quand ils administraient leur maison, ils administraient de fait les revenus delacouronne; l'impôt, qui avait toujours une destination spéciale, était applicable aux lieux où il était levé, et ne tombait dans les coffres du roi que par abus. Toutes ces grandes charges, aujourd'luii antiquailles de la royauté, qui n'ont plus de place dans la constitution de l'État, qui coûtent beaucoup et ne sont bonnes à rien , étaient , dans l'origine , des places administratives. Le maître de Téeurie du roi devint, aous Philippe V, premier écuyer du corps; il se changea en grand écuver sous Louis XL Philippe établit des capitaines généraux dans les grandes vi-

lies ; le svstnne d'élection prévalait toujours , . et ces capitaines étaient élus par le conseil des prud'hommes. Enfin , Philippe avait songé à établir l'égalé des poid» ^ me-

< Orâoim des Roiê, tout, f» pag; 675» 7%9l » Ibid., pag 672, 67$.

3 Ibid., pas. fi69.

* lbid*y pag. 765.

OB L^HISTOIRE DE FBANCE. S

sures, et uue seule inouuaie pour la Iraoce. Les siècles marchaient.

Philippe aimait les lettres ; il s'entaura de poètes et de savants » ee qui n^est remarquable que par ses ordonnances, dans les»

quelles l'on sent un esprit quelque peu philosophique, étranger à cet Age. Toulouse deviut métropole; seize évéchés nouveaux furent établis.

A peu près à cette époque, le Dante mourut en Italie, et le sire de Joinville en France ; celui-<si était plus que centenaire :

représentant des temps de saint Louis parmi des hommes qui déjà ne hii ressi'nil)lRient plus, il devait nous transmettre cette chronique pleine de charmes, dont la langue n est plus la nôtre ; nous lui devons le pieniiir monument de notre littérature, comme le Dante a glorifié sa patrie de cet ouvrage à la fois portrait vivant et statue colossale du moy^ flge.

atisasAissi.

Philippe V mourut a Longchamp le 3 janvier, âgé de vingthuit ans , après en avoir régné six. il laissa quatre filles : un fils qu'il avait eu de Jeanne , héritière du comté de Bourgogne , mourut en bas âge. Charles IV, dit le Bel, succéda à Philippe. L*archevéqne de Reims, Robert de Conrtenay , sacra les trois frères, Louis iiutin, Philippe le Long et Charles le Bel ' : honneurs répétés dont il offre en sa personne le senl exemple, et qui prouvaient en même temps la vanité et la rapidité des honneurs de la terre.

Charles IV s'occnpa vivement , dans les premiers moments de son règne, d'une croisade pour secourir les chrétiens de Chypre et d'Arménie ^, Ce ne fut qu'un {irojet coilteux. Ou lit la re- . cherche des financiers , presque tous Lombards. Gérard Laguette , receveur général des revenus de la couronne ^ , monrut dans les tortures de la question.

Des commissions royales allèrent dans les provinces châtier

' Saluée, tom. ii, pa^. 440.

* RuiN., an 1322, ÔG et suiv.

* Ahr» chmn.t taïu. u , |)ag.

les juges prévaricateurs et k s nobles qui s'emparaient du bien d'autrui. Jourdain de Lille , seigneur de Cazaubon , était accusé de rapt, de vol et d'assassinat : cité à la cour du roi , il assomma l'huissier qui vint lui signifier Tordre , et osa comparaître devant

ses juges , accompagné de la principale noblesse de sa province. 11 n'en fut pas moins condamné à mort, traîne à la queue d'un dit val , et pendu Ce fait jirnuN e l'usurpation de la couronne et la décadence du pouvoir féodal. Jourdain de Làlie était un brigand f mais il était souverain dans son château : s*il eût manqué de foi au roi , comme son bomme4ige, il eût été punissable ; il n'avait commis que des crimes privés ; et , dans la loi du temps, ne tenant sa puissance que de Dieu , il n'était punissable que de Dieu. Mais la monarchie n'était plus la monarchie d'Hugues Capet, et les masses roturières avaient gagné, par Plntervention du trine , ce que leurs oppresseurs aristocratiques avaient perdu.

Des contestations, en Flandre, pour la succession du comté, entre Louis II , petit-fds du vieux comte de Nevers , et Robert de Cassel, fils de ce même comte (1323 à 1325); une défaite des Navarrais par les Basques; une guerre en Guienne , occasionnée pour la construction d'un château , entre le roi de France et le roi d'Angleterre comme duc d'Aquitaine , remplis* sent les ainiees 1323, 1324 et 1325. A Toulouse s'établirent des débats plus |)aciiiques ; l'académie de la gaie société des sept trobadors donna naissance à celle des Jeux floraux. Ce règne de six ans, de Charles le Bel, n'est remarquable que par la révolution qu'il amena en finissant, et par les idées qui se développèrent en Angleterre.

Édouard II avait cponsé Isabelle de France, sœur de Cbarles le Bel, et dont il eut Édouard 111 ; je Tai dit. Édouard 11 était livré aux favoris. Gaveston , gentilhomme de Gascogne , lui avait déjà été arraché par les s^gneurs ; fl prit un autre fiivori , Hugues Spencer, lequel , avec son père aussi nommé Hugues , devint le maître de l'État.

Les barons s'asseaibicreut ; les Spencer en firent décapiter vingt-deux, parmi lesquels se trouvait Thomas de Lancastre,

* Sjncil.f toin. m, |>ag. 80, bl; HtJit. des Lang., totn. lY, pag. 191.

oncle da toi. Après beaucoup d'événements et d'aventures ,

Krlouard II, accusé au parlement d'avoir violé les lois du pays • de s'entre li\Té à d indignes ministres, fut, par arrêt de ce même parlement, déposé, condamné à garder une prison perpétuelle , la couronne passant immédiatement à Édouard UI >. L'arrêt lui fut lu eu prison, en ces termes : Moi GtUUaume Drussel, procureur du parkment et de toute ta nation aitglaise , je vous déclare, en leur nom et de leur autorité , que je révoque et rétracte thomfhage que je vous ai fait ; et dès ce moment je vous prive de ia puissance royale, et proteste que Je ne vous obéirai plus comme à mon roi.

Voilà, dès Fan 1337 (14 janvier), un roi jugé et déposé par ses sujets.

L'Angleterre devait multiplier ces exemples. Le roi Jean avait déjà concédé la grande charte ; les communes étaient entrées au parlement, comme dans nos états; eu 1265, le parlement appelé Leieester avait offert le premier modèle de la division du parlement en deux chambres; événement qu'on ne remarqua point, mais dont les conséquences devaient être senties si loin et si tort. On fit dire au jeune Édouard III , dans sa proclamation, ' que son père 6'e/i est ousté des governenteiU du roiabne de SA. BONE YOLUNTÂ '; mais ces principes de souveraineté ab* solue, de

succession, de non-élection, étaient encore si peu reconnus , quoi qu'on en ait dit, que nous allons voir Édouard fil djsputer la couronne de France à Pliilippe de Valois , nonobstant la loi saliquo. Édouard II , renfermé au clnlteau de Barclay , fut assassiné au moyen d'un fer rouge qu'on lui enfonça dans le fondement, Aravers un tuyau de corne.

Un vieux poète anglais représente Édouard regardant des bergers dans la campagne à travers les fenêtres grillées de sa tour, et disant à peu près, comme Liu rècc : « Heureux, ô vous « qui re<? ardez du rivage , et qui n'êtes point engagés dans le « naufrage que vous voyez ! »

Oh ! happy you >vho look as rrom the ihore , AqU bad no venlnre in tbe wreck you seeS

• TnOYR . Hist. d'AngL, tom. lU, pag. 132; HliM. 2 Rym., tom. n,pag. 171.

AN4LYSE RàlSOlffNfa

L'évéque de Eerford, consulté pour savoir 8*il était loisible de tuer un roi détrâné, avait répondu par une phrase qui , selon la ponctuation, pouvait signifier que cela était permis , ou que cela n'était pas permis : le crime était chargé de la vraie lecture ' .

La mère d'Édouard fut reléguée au château de Kising * ; Mortimer, son favori, subit le supplice que Spencer avait luimême subi ; et ce fut ea raison des droits de cette reine captive ,

infidèle, déshonorée, qui avait privé son mari delà couronne et de la vie, qu'Edouard III réclama la couronne de France.

Charles IV, qui passa dans son temps pour un philosophe, décéda au bois de Yincennes le 1^*^ de février 132S. U avait eu à soutenir la cruelle et ridicule guerre des bâtards, vagabonds sortis de la Gascogne , qui se disaient fils naturels des gentîls-liommes gascons : c'étaient les Pastourenftx sous une autre forme. Charles avait p[M)usé trois femmes : Blaiiche de Bourgogne, Marie de Luxembourg, et Jeanne d'Kvreux. Les enfants des deux preitiirres moururent à la mamelle ; Jeanne lui donna deux filles» U la laissa grosse de sept mois en mourant; il dit aux seigneurs assemblés autour de son Ut, que si la reine accouchait d*une fille , ce serait aux grands barons de France à adjuger la couronne à qvi de droit appartiendroit . 11 injiiuua Philippe de Valois rcireiit du royaume pour Tinterrègne ^ : cela confiriue tout ce que j'ai dit sur le peu de tixité du principe héréditaire.

Avec le règne de Philippe Y! , dit de Valois , commence une

ère nouvelle pour la France : nous avons atteint le point culminant des temps féodaux , qui vont maintenant décliner. Si les révolutions n'allaient pas si vite dans ma patrie, si les heu tes qui suffisent aigourd'hui à la besogne des siècles ne m empori talent avec elles , j'aurais placé ici les quatre grands tableaux de la monarchie féodale : la féodalité , la chevalerie , Téducation, les mœurs générales des douzième, treizième et quatorzième siècles. Mais à peine puis-je consacrer quelques page§ à ce qui

■ R\M. tmn. X, pag. OS, dam la note.

2 FlUH.SSAftD.

Ldcm.

demanderait des volumeg. Je yais présenter une ébauche qu'achèvei oui des mains plus habiles et plus heureuses.

FÉOBALITB, GHBVALEBIB, ÉDUCATION , HOEUBS GÉNBB4LE8 DBS DODZliUB, TBEIZIÈME ET QUATOBZIÈM£ SIÈCLES.

liOTfique les Franks s'établirent en Gaule, ce pays pouTait contenir de dix-sept à dix-huit millions d'hommes , sur lesquels cinq cent mille chdb de famille tout au plus étaient de condition à jjayer la capitatlon : cela \ eut dire que plus des deux tiers des habitants étaient de condition servile. L^esclavage portait sa peine en soi : les mvasions étaient faciles chez des peuples dont les deux tiers t désarmés et opprimés, n'avaient aucun intérêt à défendre la patrie. Le même terrain qui fournirait maintenant plus de quinze mille hommes en étal de résister , n'avait pas deux mille citoyens à opposer h la conquête,

Les esclaves, chez les Komains et chez les Grecs, étaient de deux sortes principales : les uns attachés à ia maison et à la personne du maître., les autres plantés sur le sol qu'ils cultivaient. Les Germains ne connaissaient que ce dernier genra d'eselaves ; il les traitaient avec douceur, et eu faisaient des colons plutôt que des serfs.

Les Franks multiplièrent ces esclaves de ia terre dans les Gaules ; peu à peu Yesclavage se changea en servage, lequel servage se eonvertit en salaire , lequel salaire se mod^era à son tour : nouveau perfectionnement qui signalera la troisième ère

et le troisième grand t:oail)LiL du christianisme.

Si la moyenne propriété nidustneiie recommença par -la !)ourgeoisie , la petite propriété agricole recommença par les serfs affiranchis , devoius fermiers-propriétaires moyennant une redevance , quand la servitude germanique eut prévalu sur la servitude romaine. Gelle-cî paraît même avoir été complètement abolie sous les rois de la seconde race. On ne voit plus en effet, sous cette race, de serfs de corps ou d'esclaves domtaliques dans les maisons.'. 11 en résulta ce bel axiome de jurisprudence

' L'esclavage de coi'(js ne cesia pa.s pat tout à la fois; il se prolougca surtout en ARglclert'ti par trois causes : le dur esprit des habitants ; rioTaston norinaiide, <ini ranima le droit de eoiK|iiête;«l*ti9ase du pays , qui n*adbiet Taboli-

nationale ; Tout esclave qui met le pied sur terre de France est libre.

Cest donc on Mi étrange, mais ceftain, que la féodalité a puissamment eontrilmé à rabolition de Teselavage par rétablis* sèment du servage. Elle y contribua encore d*une autre manière , en mettant les armes à la main du vassal : elle fil du serf attaché à la glèbe un soldat sous la bannière de sa paroisse ; si on le vendait encore quand jet quand la terre , on ne le vendait plus comme individu avec les autres bestiaux. Le serf sur les mufs de Jérusalem escaladée , ou vainqueur des Anglais avec du Guesclin , ne portait plus le fer qui enchdne, mais le fer qui ' délivre. Le |);i\>au serf, d^mi-soldat , demi-laboureur, demiberiier du moyen Age, était peut-être moins opprimé, moins ignorant , moins grossier que le paysan libre des derniers temps de la monarchie absolue.

On doit néanmoins faire une remarque qui expliquera la lenteurde raffiranchissementcompletdansleré^me féodal. L*affiran* chissenieut , cliez les Romains , ne (ausait presque aucun préjudice au maître de Taffranchi ; il n'était privé que d'un individu. Le serf constituait une partie du /?€/; en Tatirancbissant on abrégeait le Gef , c'est-à-du'e qu'on le diminuait, qu'on amoindrissait à la fois la qualité, le d^rol^et la/or^fme du possesseur. Or, il était difficile à un homme d'avobr le courage de se dépouiller, de s'abaisser, de se réduire soi-même à une espèce de servitude, pour donner la ljl)Lrtc à un autre honimc. •

Voyons maintenant quelie était la classe d'iiomnies qui dominait les serfs : les gens de pouesie, les vilains, taiUables à merci dê la iesle jusqu'aux pieds.

L'égalité régnait dans l'origine parmi les Franks. Leurs dignités unliiaires étaient électives. Le chef ou le roi se donnait des fidèles ou compagnons, des le u des , des antrustions. Ce titre de leude était personnel; Tiiérédité en tout était incoxmue. Le

tion formeUe d'aucane loi. En 1285, les annalei du prieuré de Bunstale fournissent cette note : « Au mois de juiUet de la pré^^cntc année , nou§ avons « vendu Guillaume Pvke, notre esclave, et reçu un marc du marchand. •» <:*était moins (jue le prix d'un cheval. Juss|n'au milieu du dix-septième siècle , dans ces guerre» que le» Anglais Tai^niient à Charles l" pour la liberté des hommes, on voit oei fameux niveleun Tendre comme esclaves des royalifites faits priiomilers sur le champ de IrataiUe.

leude se trouvait de droit membre du grand conseil national et de Fespèce de cour d'appel de justice que le roi présidait : je me

sers des locutions modernes pour me feire comprendre.

J'ai dit que cette première noblesse des Franks , si c'était une noblesse, périt eu grande partie à la bataille de Fonteuay. D'autres chefs firanks prirent la place de ces premiers chefs , usurpèrent ou reçurent en don les provinces et les châteaux confiés à leur garde : de cette seconde noblesse franke personndle sortît la première noblesse fran<^aise héréditaire.

Celle-ci, selon la qualité et l'importance des fiefs, se divisa en quatre branches ; 1^ les grands vassaux de la couronne, et les autres seigneurs qpii, sans être au nombre des grands vas* saux , possédaient des fiefis à grande mouvance ; 2* les posses> seurs de fiefs de bannière ; 3* les possesseurs de iiefis de haubert; 4" les possesseurs de fiefs de simple écuyer.

De là quatre degrés de noblesse : noblesse du sang royal , haute noblesse , noblesse ordinaire , noblesse par anoblissement.

Le service militaire introduisit chez la noblesse la distinction du chevalier, tniies, et de Tëeuyer, servlUtm scuH. Les nobles abandonnèrent dans la suite une de leurs plus belles prérop:atives, celle déjuger. On comptait en France quatre mille familles d'ancienne noblesse , et quatre-vingt-dix mille familles nobles pouvant fournir cent mille combattants. Cétait, à proprement parler, la population militahre libre.

Les noms des nobles , dans les premiers temps , n'étaient point héréditaires , quoique le sang , le privilège et la propriété le fussent déjà. On voit dans la loi salique que les parents s'assem* blaient la neuvième nuit, pour donner un nom à l'enfiint nouveau-né. Bernard le Danois fut père de Torfe , père de Turchtîl ,

père d Auclitii, père de lloberL d7/arcowr^. Le nom héréditaire ne paraît ici qu'à la cinquième génération.

Les armes conféraient la noblesse ; la noblesse se perdait par la lâcheté ; elle dormait seulement quand le noble exerçait une profession roturière non dégradante ; quelques charges la communiquaient; mais la haute charge môme de chancelier resta lonî2tem[)s eu roture. Dans certaines provinces le ventre anobiissaUf c'est-à-dire que la noblesse était transmise par la mère.

î.ps érlu vins de plusieurs villes rect vaient la uoblesse; on rapiMjiâ^ noblesse de ia cloche, parce que les échevins s^assemblaienl au son d*ttiie dodie. L'étranger noble , natufalifié ea France, demeimit noble.

Les nobles prirent des titres selon la qualité de leurs fiefs (ces titres , à rexceptioii de ceux de baron et de marquis , étaient d'origine roaiaine) ; ils furent dues, barons, marquis, comtes, vieooites, vidâmes, cfaevaliWt quand ib poMédèrent des du- , chés , des marquisats , des eomlés , des vieonttâ», des baronnies.

Quelques titres ap[)aiteiiaiciil a des noms, san.s être luhërents à , des lit]'s ; cas extrêmement rare.

Le gentilhomme ne fuyait point la taille penooneile, tant quMl ne Êùsait valoir de «£S ^»prs6 mains <|u'u»e seule métairie ; il ne logeait point les gens de guerre : les eoutumes particulières lui accordaient une foule d'autres privilèges.

Les nobles se distin^^uaieut par leurs armoiries , qui commen- ,cèrent à se midtipUer au temps des eroisades. Us portaient ordinairement «n oiseau sur Je poing, mène euToyage et tu oom-

bat : lorsque les Ncnrnmnds assaillirent 9ms sous le roi Eudes , les Franks qui défendaient le Petit-Pont, ne Tespérant pas pouvoir garder, donuèrent la liberté à leurs faucons. Les tournois dans les. villes, les chasses dans les châteaux , étaient les principaux amusements de la noblesse»

On ne se peut faire une idée de la fierté quHmprima au caractère le réprime féodal ^ le plus loiiiee aleutier s'estimait à Tégai d'uu roi. L empereur Frédéric V traversait la ville de Thongue; le baron de Krenkingen, seigneur du lieu, ne se leva pas devant lui, et remua seulement son cbaperon, en signe de courtoise. Le corps aristocratique était à la fois oppresseurde ia liberté coniiniiîîe et ennemi du pouvoir royal; lidèle à la personne du niouarque alors même que ce monarque était criminel , et rebelle à sa puissance alors même que cette puissance était juste. De cette fidélité naquit l'honneur des temps modernes : vertu qui consiste souvent à sacrifier les autres vertus; vertu qui peut îialur la prosperi'ie , jaaiais le malheur; vertu implacable quand elle se croit offensée; vertu égoïste et la plus noble des personnalités; vertu enfin qui se prête à elle»

DE l'histoire de fbancs.

même serment , et qui est sa propre ^talité, son propre destin.

Un chevalier du Nord tombe sous son ennemi ; le vainqueur manquant d'arme [nmv achever sn ^icioire, convient avec le vaincu qu'il ira clierciier son épée; le vaincu demeure religieusement dans la même attitude jusqu'à ce que le Tainqueiir re-Tienne T^rger : Toflà Fhomieiir^ premieMié de la soeiélé Imbare. (Mallbt, introditeL à tffUt du Danem.)

De Tctat des hommes passons à Vétat des propriétés.

Le fief, qui naquit h Tépoque où le serva<re ^ermani(|ue débouta la servitude romaine, constitua la féodalité. Dans les temps de révolutions et d'invasions successives, les petits posr sesseors, n'étant plus protégés par la loi, donnèrent leur ehamp à ceux qui le pouvaient défendre : tfest ce que nofw avons appris de Salvien. De cet état de choses à la création chi fief, il n'y avait qu'un pas, et ce pas tut fait par les tnubans : ils avaient déjà 1 < xemple du bénéfice militaire, e'est-à-dire de la cimcession d'un terrain à charge d'an serriee , bien que les /ê-ods ne soient pas exactement les prmdia mUitaHa. Il arriva que le roi et tes autres chefs ne veuhireiit plus aeeepter des iuHiu ubles, en mstallantle piopriétairedonafeor comme fenuier de son aucieiuie [)ropriétc ; mais ils la lui rendirent, à condition de prendre les armes pour ses protecteurs : ils s'en^geaient de leur côté à secourir cette espèce de sujet folontairov Voilà le vasselage et la seigneurie.

Toutes les propriétés, dans h féodalHé, se drrisem en deux grandes cîasses : Taleu ou le franc-aleu , le fief et Tarrière-fief. « Tenir en aleu , dit la Somme rurale , si est tenir « terre de Dieu tant seulement, et ne doivent cens, rente, ne € relief, ne autre redevance à vie ne à mort. »

Gujas foit venir le mot aku (aiodiitm) d'un'poMSSéor des terres sine Iode. Il est plus naturel de le tirer de la terre du leude, fidèle, ou de (Irude, amî : rfrudl et Pft^satâ sont souvent réunis dans les actes. Leude est le rrvnpagnon de Tacite, l* homme de la foi du roi dans la loi salique, et fanirustion du roi des formules de Marculfe.

L'aleu fut dans Porfgine imAénable sans le consentement de rhéritter. Il y eut deux sortes de franc-aleu : le noble et le

roturier. Le Doble était celui qui entraînait justice, eensive ou mouvance; le roturier, celui auquel toutes ces conditions manquaient : ce dernier, le plus aucieu des deux, représentait le faible reste de la propriété romaine.

Les parlements différaient de principes sur le maintien du franc-aleu. Les pays coutumiers et de droit écrit, dans le ressort des parlements de Paris et de Normandie , ne reconnaissaient le firanc-aleu que par titres, titres qu'il était presque toujours impossible de produire. La coutume de Bretagne , sous le parlement de la même province , rejetait absolument le franc-aleu. Les quatre parlements de droit écrit, Bordeaux, Toulouse, Alx et Grenoble, variaient dans leurs t», et rendaient des arrêts en sens divers : le parlement de Provence ne recevait que le fraric-aleu, et le parlement de Daupliiué l'admettait dans quelques dépendances sur titres. Le Languedoc prétendait jouii* du franc-aleu avant les ÉtabiissemerUs de Simon de Montfort , qui transporta dans le comté de Toulouse la coutume de Paris. « Après ce grand progrès d*armes , Simon , comte de Montfort , « se voyant seigneur de tant déterres, de niesuaj^ement ena nuyeux et pénible, il les départit entre les gentilshommes,

« tant françois qu'autres Pour contenir

« Tesprit de ses vassaux et assurer ses droits, il establit des « loix générales en ses terres, par advis de huict arcbevesques ou « evesques et autres grands personnages. » Tarn inter barones^ ac milites, quam inter burgences et rurales , seu sitccalant ha&redes, m àœreditatibus suis, secundum morem et usum Franei«^ circa Parisiis*

Les coutui^es de Ttoyes, de Yitry et de Chaumont, réputaient toute terre franche ou alodiale. Le fief et Taleu étaient la lutte et la coexistence de la propriété selon rancienne société, et de la propriété selon la société nouvelle.

Quelquefois le iief se changea en aleu , mais Taleu finit presque généralement par se perdre dans le fief. Nulie terre sans seigneur, devint Tadage des légistes. L'esprit du fief s'empara à un tel point de la communauté , qu'une pension accordée, une charse conférée, un titre reçu , la concession d'une chasse ou d'une pèche, le don d'une ruche d'abeilles, l'air même qu*oa

respirait, s'inféoda; d'où cette locution : Fi^ en l'air, Jie/ volant sans terre, sans domaine*

Fiefi/eudmni/eodum^foedum^/oclmidum^fedîtm^/edium fentm, vient â^a Jide, latin, ou plutôt de/ehodf saxon, prix. La formule de la vassalité remonte au temps de Char-

lemagrie : Jura ad hxc sancta Dei Evangelia ,

ul vassalum domino,

Le fief était la confusion de la propriété et de la souveraineté : on retournait delà sorte au berceau de la société, au temps patriarcal , à cette époque où le père de famille était roi dans l'espace que paissaient ses troupeaux , mais avec une notable différence : la propriété féodale avait conserve le caractère de son possesseur; elle était conquérante; elle asservissait les propriétés voisines. Les ciiamps autour desquels le seigneur avait pu tracer un cerde avec son épée , relevaient de son propre champ. Cest le premier âge de la féodalité.

Le mot vassal y qui a prévalu pour signifier homme de fief, ne paraît cependant dans les actes que depuis le treizième siècle, f 'assus ou vassallus, vient de l'ancien mot franc gessell^ compagnon; conversion de lettres fréquente dans les auteurs latins : wacia, guet; wadium^ gage; wantî, gants, etc.

U y avait des fiefis de trois espèces générales : fief de bannière, fief de haubert, fief de simple écuyer.

Le fief banneret fournissait dix ou vingt-cinq vassaux sous bannière.

Le lief de liaubert devait un cavalier armé de toutes pièces, bien monté, et accompagné de deux ou trois valets.

Le fief de simple écuyer ne devait qu'un vassal armé à la lé* gère.

Tous les fiefs et arrière-fiefs ressortissaient au manoir des seigneurs, comme à la tente du capUaine : la grosse tour du Louvre éia'iile fief do/nlnant ou le pavillon du général. Le terrain sur lequel Philippe- Auguste Tavait bâtie, il l'avait acheté du prieuré *de Saint-Denis de la Chartre, pour une rente de trente sous parisis : ainsi, ce donjon niajeur, d'où relevaient tous les fiefs, grands et petits, de la couronne, relevait iuiaiéme du prieuré de Saint-Denis.

AHALYSB BAlSONNfiB

Quand le roi possédait des terres dans 1 i mouvance d'une seigneurie, il devenait vassal du possesseur de cette seigneurie ; mais alors il se faisait représenter pour (iréter, comme vassal^foi et hommage à son propre vassal ; on voulait bien user^ de cette indulgence envers lui , sans qu^il se pût néanmoins sonstraire à

la loi générale de la féodalité. Philippe 111 rend, en 1284, hommage à Tabbaye de Moissac. En 1350, le grand chambellan rend hommage, au nom du roi Jean, àl'évéquede Paris, pour les châtellenies de Tournant et de Torcy : Joannes, Dei gra^

Ha, Francorum rex , Robertue de Loriaco^ de

prxcepto nostro , homagium fecit. On citera encore un exemple, parce qu'il est rare dans son espèce, et qu'il afh ctora les lecteurs français comme rhistorieii qui le rappelle. Henri VI, roi d'Angleterre^ rend hommage à des bourgeois de Paris.

« Henry, par la grâce de Dieu, roi de France ri d^Angle* « terre ^ à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut. « S;noir tnisons que, comme autresfois a lait nostre très-cher . «i seigneur et ayeiil, feu le roi Charles (Charles VI), dernier « trespassé, à qui Dieu pardointy par ses lettres sur ce faic* « tes, données le 21° jour de mai, dernier passé, nous avons « député et députons M* Jean le Roy , nostre proemreur au « Chastelet de Paris , ponr, et en lieu de nous , à homme et vas- « sal , de ceux de ()ui sont mouvants et tenus en fiefs les terres, « possessions et seigneuries, à nous advenues, en la ville et vi- « comté de Paris, depuis quatre ans en ça ; et enfaire les debvoirs,

« tels qu'il appartient Donné à Paris ,

«c le 15* jour de mai 1423, et de notre règne le premier. « Ainsi signé parle roi, à la relation du conseil tenu par Tor- « donnance de monseigneur le regeuL de l iance, duc de « Betfort. «

Paris était un composé de fiefs; neuf d'entre eux relevaient de. révéché : le Roule, la Grange-Batelière , Toutre Petit-Pont , etc.

Les autres fiefs de la ville de Paris appartenaient aux jahbayes de Sainte-Geneviève, de Saint-Germain d^ Prés, de Saint-Victoir,

du grand |)rieuré de France , et du prieuré de Saint-Martin des Champs. On comptait en France soixante-dix nulle lit fs ou arrière-fiefs , dont trois mille étaient titrés. Le vassal prêtait

dommage iête nue, sansépée, sans éperons, à getioiuL, les mains dans celles du seigneur, qai était assis et la téte couverte; on disait : « Je dénient vottre homme de ce jour en « avant., de vie^ de membre , de terrestre honneur ; et à vous « serai féal et loyal ^ et Joi à vous porterai des tenements « que je recognoU tenir de vous , sauf la foi que je dois à « nûstre seigneur le roL » Quand cette formule était prononcée par un tiers, le vassal répondait, roire : oui, je le jure. Alors le vassal était reç^u par le seigneur audit hommage à ia foi et à la bouche, c'est-à-dire au haist^r, pourvu (|ue ce vassal ne fiît pas uu ri/ahi. « Quelquefois un gentillioniiue « de bon lieu est contraiuct de se tueltre à genoux devant un « moindre que lui ; de mettre ses mains fortes et généreuses a dans celles d*un lasclie et efféminé. » (Traité des fie/s. }

Quand Thommage était rendu par une femme, elle ne pouvait pas dire : « Jeo deveiyne vostre feme , pnr ceo que nest convie" « neuf que J'emedira que el deviendra feme à aucun home, fors « que a sa baron^ quandek est espouse; » luais elle disait, etc.

Main , fils de Gualon , du consentement de son ûls. Ëudon , et de Viete sa bru , donne à Dieu et à Saint-Albin en Anjou la terre de Brilchiot; en foi de quoi le père et le flis baisèrent le moine Gaultier ; mais comme c'était cliose inusitée qu'une femme

baisnt un moine, T.ambert, avoue de SamtrAil)in , est délépjué poiii recevoir ie baiser de ia donatrice, avec la permission du luoiue Gaultier : jubente ff 'alferio monacho.

Robert d'Artois, comte de Beaumont, ayant è recevoir deux hommages de son amie cousine madame Marie de Brebant, dame d'Arschoî et de Fierzon, ordonna : « Que nous et la « dame de Vierzou di vons estreà cheval , el nostre cheval les « deux j)ieds devaul eu l'eau du gue de iNoies , el le^ deux pieds « derrière à terre sèche , par devant nostre terre de Meun ; et « le cheval à ladite dame de Vierzon les deux pieds derrière en a Teau dudit gué , et les devant à terre sèche par devers nostre « terre de Meun. »

L'houunage était licje ou simple ; Thommage orditiaire ne se doit pas coii][]ier. L'houiuie-liiie (il y avait si.v espèces d'iiommes dans rautiquitc fraake) s'engageait à servir eu ptr&onm son

seigneur envers et contre toute créature qtd peut vivre ei

viotn-ir. I.e vassal simple pouvait fournir un remplaçant. On fait venir ft'fje ou du \aim ligare, iiga , ligament etc., ou du Êraink leude : Vous êtes de Tounmy , laquelle est toute lige au roi de France.

Tantôt le vassal était oMigé à ptège ou plejure^ tantôt à 86r>

vice de son propre corps , à devenir caution ou champion pour son seigneur : c'était la continuation de la clientèle franke et de rinscription au rôle ^assaticum.

Quand les rois semonaient pour le service du fief militaire leurs vassaux directs ^ les ducs, comtes, barons, chevaliers, châtelains , cela s'appelait le ban; quand ils semonaient leurs vassaux directs et leurs vassaux indirects , c'est-à-dire, les sei- ' gneurs et les vassaux des seigneurs , les possesseurs d'arrière-fiefs, cela s'appelait Yarrière^n. Ce mot est composé de deux mots de la vieille langue : har, camp , et ton , appel , d'où le mot de basse latmité heHbannum. Il n'est pas vrai que Tarrièreban soit le réitératif du ban.

« Les vassaux , hommes et cavaliers , estoient comme des di- « gues , des remparts , des murs d'airam, opposez aux euneinis ; » victimes dévouez à la fortune de l'Ëstat , possédants une vie « flottante , incertaine , le plus souvent ensevdiedans les ruines il commiiiHs » ( ]u I raîic-aleu.)

Les vassaux devaient aide en monnaie à leur seigneur en trois cas ; lorsqu'il partait pour la terre sainte , loi squ'il mariait sa soeur ou son fils atné, lorsque ce fils recevait les éperons de la chevalerie.

I! y avait des fieft rendables et receptables : le fief était ren-

dable quand le vassal , en certain cas , remettait les châteaux du fief au seigneur, en sortait avec tonte sa famille , et n'y rentrait que quarante jours après ia guerre linie; le iief était receptable quand le feudataire, sans sortir des châteaux qu'il tenait , était obligé d'y donner asile à son seigneur* L'un et l'autre de ces fiefs étaient J arables , à cause du sernient réciproque.

L'investiture , qui remonte à rorijiine de la monarchie , se faisait pour le royaume, sous la première race , par la tVnnciske , le hangou angon ; sous la seconde race , par la. couronne et le

manteau ; sous la troisième , par le glaive , le sceptre et la maio

de justice.

I/iavestiture ou saisine du fief nvait lieu au moyen de quelque marque extérieure et symbolique, suivant la nature du ûef ecdésiastique ou militaire , titré ou simple : ou jurait sur une crosse, sur un calice^ sur un anneau, sur un missel, sur des eleft, ' sur quelques grains d*eneens, sur une lance, sur un heaume, sur un étendard , sur une épée, sur uue cape, sur un marteau , sur un arc, sur une flèche, sur un gant, sur une étrille, sur une courroie, sur des éperons, sur des cheveux, sulr une brandie de laurier, sur un bâton, sur une bourse, sur un denier, sur un couteau , sur une broche, sur une coupe, sur une cruche remplie d'eau de nier, sur une paille, sur un fétu noué, sur un peu d'iierbe , sur un morceau de bois , sur une poignée de terre. On trouve encore de vieux actes dans les plis desquels ces fragiles symboles sont conservés ; le gage n'était rien , parce que la foiétaittout « i£9eigneurest-temàsonh(mmec(minei^ham-^ « me à son seigneur ^ fors que seulement en révérence. » Une société à la fois libre et opprimée, innocente et corrompue, raisonnable et absurde, naïve, capricieuse, attachée au passé commêla vieillesse, forte, féconde, avide d'avenir comme la jeu* nesse; une société entière reposa sur de simples engagements, et n*eut d'autre loi d'existence qu'une parole.

La création des terres nobles dans le récrime féodal était une idée politique la plus extraordinaire et en même temps la plus

profonde : la terre ne meurt point comme l'homme; elle n'a pomtde passions;'elle n'est point sujette aux changements, aux révolutions ; en lui attribuant des droits , c'était coramu* niquer aux institutions la fixité du sol : aussi la féodalité a-t-e!le duré huit cents ans, et dure encore dans une partie de l'Europe. Supposez que certaines terres eussent conféré la liberté au lieu de donner la noblesse , vous auriez eu une république de huit siècles. Encore fautai remarquer que la noblesse féo« dale était, pour celui ([ui la possédait, une véritable liberté.

Le roturuu* ne put d'abord acquérir un lief , parce qu'il ne pouvait porter la larice et ré;/<<?roii^. marques du service mi« litaire; ensuite on se r^âcha de cette coutume : le roi dont les

trésors s^épuisaient , le seigneur accablé de dettes , furent aises de laisser vendre et de vendre des terres nobles à de ncbes bour» geois; la terre transmit le privilège , et te roturier, investi du

fief, fut à la troisième génération demem comme gentilliomme.

Tout feudataïKi puu\ ;i r (irendre les armes contre sou seigneur, pour déni de Justice et pour vengeance de famille; tni* ditions de l'indépendanoe et des moBurs des Franks. Ia querelle se pouvait terminer par le dud y par Vwiwremmt (caution), ou par une sentence enregistrée à la justice seigneuriale du sueerain. « C'est la paix cje Kaolin d'Argées , de ses enfants et de « leur liî? naa:e , d'une part ; et de Termite de Stenny , de ses « enfants, de leur lignage et de tous leurs consorta, d'autre part. <• L*erniite a juré sur les saints , lui buitieme ses amis , «I que bien ne lui iîit

de la mort de Raolin » nais beaucoup « d'angoisse; a donné cent livres pour fonder une chapelle où « Ton chantera pour le repos de Famé du deftmet ; s'est engagé « d'envover incessamment on de ses lils en Palestine. »

On peut remarquer, daus ce traité de la tin du treizième siècle, 1^ co-jurants des lois ripuaire et saionne.

Si une veuve noble mariait sa fiUe orpbeline sans le oonaea* tement du seigneur suzerain, ses meubles étaient confisqués ; on lui laissait deux robes, une pour les jours ouvr:il}l(s , l aulre pour le dimanche, un lit, un palefroi, luie charretée et deuji roussius.

Une héritière de iiaiit lignage était obligée de se marier pour desservir le iief , comme on voit aujourd'hui les marcbandesi qui perdent leur mari , épouser leur premier commis pour faire

aller l'établissement. Si cette héritière avait plus de soaaate ans, elle étai(dispensée du mariage.

Les droits seigneuriaux ont été puisés dans les euUraïUes mêmes du fief. Dans l'origine ils étaient appelés hon^ewrii^ fa- veurs^ comme reconnaissances faites au seigneur, par le vassal , des aliénations et transmissions des fiefs d'une personne à Tautre. C'est ce que veut dire loda et ventes : UKulitni i ^ Iwalx, /au- ' (iaiioiics, lausuny de louer, complaire, agréer. Ces droits étaient ou militaires , ou fiscaux, ou lionoriliques.

lion-seulement le roi , grand obef féodal qui se sustentait du

revenu de ses domaines, levait encore des taxes; mais tous les seigneurs suzerains et non suzerains, ecclésiastiques ou laïques ,

en levaient aussi de leur côté. Les droits de quint et requiot, de lods

et ventes , de niy-lods , de ventrolles, de reventes, du revenions, de sixièmes, huitièmes, treizièmes, de resixièmes, de rachats etreliefe, de plaît, de morte-main, de rettiers , de pellage, de coutdaga, d'affouage, de cambage, de cottage, de p^ge, de vi* lainage, dé chevaged'aubain, d*ostize, de ehampart, de mouture, de fours banaux, s'étaient venus joindre aux droits de justice , au casuel ecelésiasliquc, aux cotisations dk s Jaraiides, maîtrises et confréries, et aux ancierint s ia\es rumames : en inventions financières nous sommes iort intérieurs à nos pères. Il est probable que la masse entière du numéraire passait ciiaque année dans les mains du fisc royal et particulier; car les marchands et les ouvriers, serfs encore, appartenaient à des corporations de villes ou à des maîtres; ils ne formaient pas une classe généralement indépendante; ils touciialent à peme un i)as salaire; le prix de leurs denrées et le travail de leurs journées souvent n'étaient pas à eux.

Quant aux droits homorifiquês ^ ils servaient de marques à une souveraineté locale : tels fiefs , par exemple , allouaient la faculté de prendre le cheval du roi , lorscjue le roi passait sur les terres du possesseur de ces liets. D'autres droits n'étaient que des divertissements rustiques que la philosopine a pris assea^ ridiculement pour des abus de la force : lorsqu'on apportait un œuf garrotté dans une charrette traînée par quatre boeub ; lorsque les poissonniers , en Thonneur de la dame du lieu , sau* talent dans un vivier à la Saint- Jean ; lorsqu'on courait la qinnlaiiie avec une lance de bois; lorsque, pour rinvesliiure d'un fief, il fallait venir baiser la serrure, le cliquet ou le verrou d'un manobr, marcher

comme un ivrogne, faire trois cabrioles ao* compagnées d'un bruit ignoble et impur, c'étaient là des plaisirs grossiers , des fêtes dignes du seigneur et du vassal , des jeux inventés dans l'ennui des châteaux et des camps de paroisse, mais qui n'avaient aucune origine oppressive. INous voyons tous les jours sur nos petits théâtres , dans ce siècle poli , des joies qui ne sont pas plus élégantes.

Si , ailleurs , les serfs ctnieiit obligés de battre Tean des étan<îs quand la châtelaine etnit en couches; si Je châtelain se réservait le droit de markeue {fiuUagium, marcheta) ; si des curés même réclamaient ce droit, et si des évéquesle eoDTertissaieiit CD argent , c'est à la semîtude ^eegye et romaine qa*il fm% restituer ces abus : les rescrits des empereurs défendent aux maîtres de forcer leurs esclaves à des choses infâmes. Soit ignorance 9 soit défaut de réflexion , on n'a pas vu , ou ou n'a pas voulu voir, ce que Vesclam^e avait laissé dans le semage. Quant à la multitude et à la diversité des coutumes, elles s'expliquent naturellement par les règlements des différents cheb de cette nation armée, cantonnée sur le sol de la France.

Au milieu de la propriété mobile du lief s'élevnit une propriété immobile, comme un rocher au milieu des vagues, et qui grossissait par de quotidiennes adhérences : Tamortissemeiit était la âiculté d'acquérir accordée à des gens de mainmorte. Une fois l'acquêt consommé au moyen d'un dédommagement ou d*un rachat pour la seigneurie dont l'acquêt relevait , la propriété mourait^ cVst-à-diie (ly elle était retirée de la circulation, et que tous les droits de mutation se perdaient. 1 ne terre ainsi tombée à des églises, à des abbayes, à des hôpitaux, à des ordres de chevalerie,

représentait, pour le fisc et pour le maître du fief, un capital enfoui et sans intérêts. De sorte qu'ave(; la mainmortable, le domaine inaliénable de la couronne, les substitutions, le retrait lisna^er féodal (c'est-à-dire, le droit de retirer un 1 ien de famille ou une terre mouvante d'un fiet) , il seraitrésulté à la longue un fait incroyable dans la nature déjà si extra^Npdinaire de la possession territoriale du moyen âge : tontes les propriétés se seraient fixées sous la main de propriétaires béréditaires ; 1 1 , cfiinme ces propriétés étaient privilégiées , rinipùt direct et foncier eût péri ; l'État se serait trouvé réduit aux dons gratuits , la plus casuelle des taxes.

Le droit de justice tenait une haute place dans la féodalité.

Chez les Grecs et les Romains la justice émanait du peuple : ce peuple étant tombé sous le joug , la justice resta faible dans les tribunaux , ou , souveraine détrônée , elle put a peine cacher la liberté qui se réfugia auprès d'elle. 11 ne s éleva point au scia

de ces tribunaux un grand corps de ms^trature indépendante , appelé à prendre part aux affaires du gouvernement.

T.a justice, au contraire, parmi les nations de race «:erniauique, découla de trois sources : la royauté, la propriété et la religion. Les rois chez les Franks , comme cbez les Germains leurs pères , étaient les premiers magistraits : Principes gui Jura per pagos reddmf. Quand donc saint Louis et T^uis XII rendaient la justice au pied d im chêne, ils ne faisaient que siéger au tribunal de leurs aïeux. La justice prit dans son air quelque chose d'auguste, comme les générations royales qui la portaient dans leur sein et la faisaient régner.

Far la raison que les Franks lièrent la souveraineté et la no* blesse au sol , ils y attachèrent la justice : fille de la terre , elle devint immuable coaime elle. Tout seigneur qui possédait des propres avait droit de justice. T^'axiome de Tancien droit français était : « La justice est patrimoniale. » Pourquoi cela ? parce ' que le patrimoine était la souveraineté.

La relisrion ajouta une nouvelle grandeur à notre magistrature : la loi ecclésiasîi(|ue mit la justice sur l'autel. Au défaut du public , un crucifix assistait dans la salle d'audience à la défense de Facéusé et à l'arrêt du juge : ce témoin était ii la fois le Dieu , le souverain arbitre et l'innocent condamné.

rsée du sol , appuyée sur le sceptre , l'épée et la croix, la justice réLki tout. Chez les nations antiques, le droit civil dériva du droit politique; chez les Français, le droit politique découla du droit civil : la justice était pour nous la liberté.

La justice seigneuriale se divisait en deux degrés , hante et tasse justice ; toutes deux étaient du ressort du seigneur de trois châtellenies et d'une ville close , ayant droit de marchés , de péage , de lige^stage , c'est-à-dire du seigneur qui pouvait obliger ses vassaux à faire la garde de son chastd.

Sénéchal et baUU, noms attribués aux juges : on appelait sén^ ehalau due un grand officier des ducs de Normandie, chargé derexpédiiiori des affaires litigieuses dans Tinter valle des sessions de l'échiquier.

Le baron ne pouvait être jugé que par ses pairs : il y avait despaifsbouigeois pour les bourgeois. SaintLouis voulut queles

hoiniues dubaron ue lussent responsables ni des dettes qu*il avait contractées , ni des crimes qu'il avait commis. Aiéme alors ii y avait des suicides , car les meubles revenaient par confiscation au seigneur sur les terres duquel Thomme s'était donné la mort.

Un trésor trouvé appartieut au seigneur de la terre , s'il est en argent; eu or, il va au roi ; « Nul na la fortune cPory ^ii « n*e:st roi»

La veuve noble avait le bail et la garde de ses enfants : le bail était la jouissance des biens du mineur jusqu'à sa majorité :

*« En vilemge U n'y a point de baU de droit. »

Le douaire se réglait à la [iortc du mousticr où se contractait le mariage : c'était le niaria^^e solennel^ un de ces actes que les Romains appelaient légitimes.

L'abominable légation sur les épaves, et les ûsm espèces d'aubains, les mescrus et les méconnus, isonsistaient à s'emparer des choses égarées , de la dépouille et de la succession des étrangers.

Par Ib droit de bâtardise , quand les bûtards mouraient smis héritiers, les biens échéaient au seigneur, sous la condition d'acquitter les legs et de payer le douaire à la femme.

Mais ceci doit être entendu des bâtards roturiers , serfs ou mainmortables de corps , incapables de succéder, ne pouvant ni se marier, ni acquérir, ni aliéner, sans le congé du seigneur. Quant aux bâtards des nobles, il n'y avait aucune différence entre eui et les enfants légitimes , lorsque le père les avait reconnus : ils en étaient quittes pour croiser les armes paternelles d'une barre diagonale, qui perpétuait le souvenir du malheur ou de la honte de leur mère. Les bâtards étaient presque toujours des hommes

remarquables, parce qu'ils avaient eu à lutter contre Tobstacle de leur berceau.

Dans quelques lieux le nouveau marié ne pouvait avoir de commerce avec sa femme pendant les trois premières nuits de ses noces , à moins qu'il n'en eût obtenu la permission de son évecjue. On tirait la raison de cette coutume de Tliistoire du jeune iobie : on en aurait pu retrouver quelque chose dans les institutions de Lycurgue, si ce nom-là eût été connu des l):ir.)us.

Les décofifés ou intestats ^ctm. qui mauraient sans couiession

OU sans faire de testanipnt, avaient leurs hiens envnhis par le . seigneur. La mort subite amenait la même confiscation : l'homme mort soudainement ne s'était point confessé , donc Dieu Tavait jugé à lui seul , Tavait atteint tout vivant de sa réprobation éternelle. Les ÉtabUssements dê saint Loffis remédiaient à cette absurde iniquité : ils orcloimait iil que les biens dUn drconfcs, frappé assez vite pour n'avoir pu appeler un prêtre, passerait^ut à ses enfants. On sait à quoi point le clergé poussa les abus et la captation à Tégard des testaments : ii fallait en mourant laisser quelque chose h FÉglise , même un dixième de sa fortmie, sous peine de damnation et de non-inhumation : mie pauvre feninie offrit un petit cliat pour racheter son àoie,

La procédure civile et crnninelle se réglait sur l'état des per-flonnes. L'assignation avait un terme de quinze jours. Les preuves étaient au nombre de huit, parmi lesquelles figurait le combat judiciaire.

La déposition des témoins devait être secrète; mais saint Louis avait voulu que cette déposition fût à 1 ia;staut conununiquét aux parties.

L*appel aux justices royales était permis, non de droit, mais de dokance. Cet appel allait directement au roi, qui était supplié de dépléeer le jugement. La pénalité était placée auprès du feux jugement, ou de la non-exécution do la loi.

La multiplication des cas de mort monlie qu'un était deja ioiu de Tesprit des temps barbares.

La cause de ce changement fut Tintroduction de l'ordre moral dans Tordre légal : la morale va au-devant de faction ; la loi l'attend : dans Tordre moral, la mort saisit le crime; dans Tordre légal , c'est le crime (pii saisit la mort.

La sentence se prononçait par la bouche de certains jurés nonim^ Jugetfr^. Ces jugeursne pouvaient être tirés delà classe des vilains et costumiers. Toutefois on voit des bourgeois jugeurs dans quelques procès de gentilshommes ; Faccusé puisait dans cet incident un moyen d'appel , pour incapacité déjuges.

L'accusation de uicurtre, de trahison, ou de rapt, auKMiait un cas extraordinaire : il était loisible à Taccusé de récriminer contre. Taccusateur; tous les deux allaient en prison , deux pro-

ces commeDçaieDl pour un infime fait , les deux parties étant à la fois plaignantes et demanderesses.

La caution étût admise, excepté pour crime méritant peine capitale.

Le vol équipollait l'assassinat ; la maison du coupable était rasée, ses blés étaient ravagés , ses foins incendiés, ses vignes arrachées : on ne coupait pas ses arbres; on les dépouillait de leur écorce. Tuer un homme, ravir une femme,

trahir son seigneur et son pays , ne constituait pas un plus grand crime aux yeux de la loi que d'embler (voler) un cheval ou une jument. On arrachait les yeux aux voleurs d'église et aux faux-monnayeurs. Le vice qui fit la honte de l'antiquité requérait la mutilation en première offense-, la perte d^un membre en récidive, le feu au troisième délit. femme convaincue du même vice en même progression perdait successivement les deux lèvres, et arrivait au bûcher. £n menues choses le vol postulait le retranchement d'une oreille ou d'un pied; le caractère des lois salique et ripuaâre se retrouve dans ces dispositions. Le premier infanticide d'une mère impétrait au renvoi de cette malheureuse devant le tribunal de pénitence; si elle le commettait une seconde fois , on la brûlait morte. La volonté n'était point punie , lorsqu'il n'y avait point eu corn* mencement d'exécution : c'est aujourd'hui le principe universel.

Le prisonnier, même innocent , était pendu quand il forçait la porte de sa prison, parce que la société entière reposait sur la parole baillée ou reçue. Le clerc , le croisé et le moine compétaientdes cours ecclésiastiques, qui ne condamnaient jamais à mort ; on sent combien ce titre de croisé favorisait alors la classe du servage et de la bourgeoisie. L'hérétique, le sorcier, le maléficier, étaient jetés aux fagots ; la saisie des meubles punissait l'usurier. Si une béte rétive ou méchante tuait une femme ou un homme, et que le propriétaire de cette béte avouât l'avoir connue vicieuse , on le pendait : la béte était quelquefois attachée auprès

de son maître. TJn cochon , atteint et convaincu d'avoir mange un enfant, eut son procès f^iit, après quoi il fut exécuté par la main du bourreau : la loi s'efforçait

DR L aiSTOI&E i)£ IrilAKCE

de montrer son horreur pmir le meurtre, dans ee^ temps de • meurtre. L'enfant coupable subissait la peine capitale comme l'homme en âge de raison : on lui accordait dispense d'âge pour mourir.

A]a porte de ehaque ehef-lîeu des aeigneupies s'élevait un

gibet composé de quatre piliers de pierre , d*où pendaient des squelettes clicjuelants.

Tout ce qui concerne la fumille, dot, tutelle , partage, donation , douaire, s'enchevêtrait, dans l^ancienne jurisprudence du moyen âge, de l'état des hommes et des choses. A cette complication , que Ton retrouve en partie dans les lois romaines en raison de la clientèle et de Tesclavage , se joignait la confusion introduite par la féodalité , à savoir, le franc-alen , le lief et Farrière-fief , les terres nobles et non nobles , les biens de main* morte , les diverses mouvances , les droits seigneuriaux et ecclésiastiques, les coutumes non-seulement des provinces, mais encore des crnitons. Les ujariages dans les familles royales et priiicières produisaient des compositions et des décompositions de liefs; le sol , changeant sans cesse de limites, avait la mobilité de la vie et de la fortune des hommes.

Indépendamment des raisons d'ambition , de jalousie , d^intéréts commerciaux et politiques , il suffisait du service d'un fief pour mettre à deux nations le fer à In maio. Un homme-lige du

roi refusait de rendre hommage; cet liomme-lige était ou Allemand, ou Flamand, ou Savoyard, ou Catalan, ou Navarrois , ou Anglais : on saiâssait ses biens, et TEurope était en feu. Un procès civil ou criminel engendrait un procès politique, qui se plaidait et se jugeait entre deux armées sur ân champ de bataille. Jean, roi d'Angleterre, voit ses Étars contisqués par un arrêt de la cour des pairs de France ; le prince IVoir est sommé de comparaître devant Charles Y , afin de répondre aux accusations des barons de Gascogne : un huissier à verge est chargé d'appréhentk r au corps le vainqueur de Poitiers , et de signifier un exploit à la gloire.

Il me resterait beaucoup à dire sur la féodalité , mais peut-être en ai-je déjà parlé trop longtemps : je viens à la chevalerie,

AMALY8R. Itt

110 ANALYSE aAisoranéE

CBEVALEBIB.

La clievalerie , dont on place ordinairement l'institution à l'époque de la première croisade, remonte è une date fort antérieure. Elle est née du tuelange des nations arabes et des peuples septentrionaux, lorsque les deux grandes invasions du Nord et du Midi se heurtèrent sur les rivages de la Sicile, de ritalie, de l'Espape, de la Provence y et dans le centre dé la Gaule : cela nous donne une époque à peu près certaine , cornj)nse entre Tannée 700 et Tannée 753.

Le caractère de la chevalerie se forma parmi nous de la nature senlimentale et fidèle du Teuton , et de la nature galante et merveilleuse du Maure ^ Tune et l'autre nature pénétrées de Tcsprit

et enveloppées de la forme du christianisme. L'opinion exaltée qui a tant contribué à l'émancipation du sexe féminin chez les nations modernes nous vient des barbares du N(M:d : les Germains reconnaissaient dans les femmes quelque diose de divin {inesse quin etiam sanctum allqtâd et providimputant) La mythologie de VEdda et les poésies des Scaldes décèlent le même enthousiasme chez les Scandinaves ; jusqu'au soleil, dans ces poésies, est une femme, la brillante iStmita. Les lois gardent ces impressions délicates : quiconque a coupé la chevelure d'une jeune fille est condamné à payer soixantedeux sous, d'or et demi; l'ingénu qui a pressé la mam ou le doigt d'une femme de condition libre est frappé d'une amende de quinze sous d'or, de trente s'il lui a presse i avant-bras , de trente-cinq s'il lui a pressé le bras au-dessus du coude, de quarante-einq s'il lui a pressé le sein (si mamillam strinxerit).

De leur côté, les premiers Arabes ^fessaient un grand respect pour les femmes, à en juger par le roman ou le poème ù'J/Uar, écrit ou recueilli par Asmaï le granminirien , sous ie règne du kalife Aroun-al-Kaschild. Antar, comme les chevaliers, est soumis à des épreuves; il aime constamment et timi-dément la belle Ibla ; il court mainte aventure et fait des prouesses dignes de Roland ; il a un cheval nommé Abjir, une épée appelée Dhamy. Mais les mœurs arabes sont conservées : les fenimes boivent du lait de chamelle; et Antar, qui soufùe'

DB L*HKTOiaE M FAANCB

tll

qu'on le frappe, paît souvent les troupeaux Saladin était un chevalier tout aussi brave et moins cruel que Richard. On connaît

les tournoie, les combats et les amours des Maures de

Cordon e et (ir Grenade.

ISiais si V. s inaï écrivait l'histoire d'Aiitar pour le kaliii^ Arounal*Raschild, contemporain de Cliarlemagne , Charlemagne n'a point attendu, comme on Fa cru, le foux Turpin pour être transformé en chevalier, lui et ses pairs.

T.e romau publié sous le nom de Turpiu, archevêque de lU'iins, fut composé par uu certain uioine Robert sur la lin du onzième siècle , au moment de la première croisade. Ce moine se proposait d'animer les chrétiens à la guerre contre les Infidèles, parTexemple de Chariemagne et de sesdopze pairs. C'est sur cette chronique que les Anglais ont calqué l'histoire de leur roi Artus et des chevaliers de la Table ronde.

Le prétendu Turpin n'était lui-même qu'un imitateur; fait qui me semble avoir échappé jusqu'ici à tous les historiens. Soixante-dix ans après la mort de Charlemagne , le moine de Saint-Gai! écrivit la vie de Karlele Grand , véritable roman du genre de celui à'Jntar, N'est-ce pas une chose curieuse de trouver la chevalerie tout juste à la même époque chez les Franks et les Arabes? Le molnè de Saint«GaÛ tenait ses autorités, pour la législation ecclésiastique, de Wembert, célèbre abbé de Saint-Gall ; et pour les actions militaires , du père de ce même Wernbert. Le père de ra!)l»e Wernhert se nommait Adalbert, et avait suivi son seigneur Glierold à la guerre contre les Huns (Avares), les Saxons et les Esclavons. Le romancier dit naïvement : « Adalbert était déjà vieux; « il m'éleva quand j'étais encore très-petit; et souvent, mal^ « gré mes efforts pour lui échapper, il me rauieiiait, et me * cuntralirunit d 'écouter ses récits. »

Le vieux soldat raconte donc au futur jeune moine que les Huns habitaient un pays entouré de neuf cerisles. Le premier renfermait un espace aussi grand que la distance de Constance à Tours : ce cercle était construit en troncs de chênes, de hê-

■ Voy^ydaittla H^tme française de JiilUet iS30, ua article trûs-inadnicux 4fe U. Delédw. «ur Amiar»

trc's , de sapins , et de pierres très-dwres ; il avait vins^ pieds de larf^eur et autant de liauteur : il en était ainsi des autres cercles. Le terrible Charlemagoe reaverse tout cela; eosaite il maiche contre des barbares qui rayageaieni la Flrance orientale ; il les .eitermhie, et fait couper la téte à tous les enfîBints qui dépassaient la hauteur de son épée. Charlemagne est tralii par un de ses bâtards, petit nain bossu, confiné au monastère de Saint-Gall. Karle avait dans ses armées des héros à la manière île Roland : Cisher valait à lui seul une armée ; on Teût pu croire de la laee Enachim» tant il élait grand; il montait un énorme ' cheval , et quand le cheval refusait de passer la Doire enflée par les torrents des Alpes, il le traînait après lui dans les flots, en lui disant : « Par monseigneur Gall , de gre uu de force , tu me sui- « vras. » Cisher fauchait les Bohémiens connue l'iierbe d'une prairie. « Que m'importent, s'écriaît*il , les Wenèdes , ces gre* «t nouillettes ? Ten porte sept, huit et même neuf enfilé au bout « de ma lance, en murmurant je ne sais quoi. »

Karle attaque Didier en Italie. Didier demande à Ogû(r si Karle est dans Tarmée qu'il aperçoit : a Non , dit Ogger ; quand m vous verrez les moissons s'agiter d'iiorreur dans les champs , « le sombre Pô et le Tésin inonder les murs de la ville de leurs «

flots noircis par le fer, tous pourrez croire à rarrirée de « Karle. » Alors s'élève au couchant un nuage qui change le jour en ténèbres : Karle, cet homme de fer, a vait la tcte couverte d'un casque de i'er, et les mains garnies de gantelets de fer ; sa poitrine de fer et ses épaules étaient couvertes d'une armure de fer ; sa main gauche élevait en l'air une lance de fer, sa main droite était posée sur son invincible épée ; ses cuissards étaient de fer, ses bottines de fer, son bouclier de fer : son cheval avait ia couleur et la force du fer; le fer couvrait les cliamps et les chemins; et ce fer, si dur, était porté par un peuple dont le cœur était plus dur que le fer. £t tout le peuple de la cité de Didier des'écrier : « O fer 1 Ah ! que de fer I » O/errum! Heu ferrim!

Une autre fois , Karle , accoutré d'une casaque de peau de

brebis , va à la chasse avec les grands de Pavie, vêtus de robes faites de peaux d'oiseaux de Phenicie , de plumes de coucous ,

de queues de paons mêlées à la pourpre de Tyr, et ornées de franges d^éeorce de cèdre. On voit Charlemagne , dans Thistoire,

armer son second fils Louis chevalier, en lui ceignant l'épée. • Le moine de Saiut-Gall, qui se dit bégayant et édenté, men- Uoi-meaussile lion tué par Peppin le Bref. Le vétéran Adalbert, redisant les exploits de Charlemagne à un enfant qui devait les écrire lorsqu'à son tour il suerait devenu vieux , ne ressemble pas mal à quelque grenadier de Napoléon , racontant la campagne d'É^iypte à un conscrit : tant la fable et l'histoire sont mêlées .dans la vie des hommes extraordinaires !

Ëmold]\igel ou le iNoir, dans son poème sur Uiovigh le Débonnaire, décrit le siège de Barcelone ; et c'est encore un ouvrage de chevalerie. Hlovigh ceint l'épée que Karle le Grand portait à son c6té. Les Maures, rangés sur les remparts, défendent la ville; Zadun , leur chef, se dévoue pour les sauver ; il se glisse le long des inunnlles [jour aller h^ter les secours des Sarrasins de Gordoue : il est pris. IVIené à Louis, il crie aux siens : « Guet vrez vos portes 1 » et leur fait en même temps un signe convenu pour les engager à se défendre. la ville est forcée : dans le butin envoyé à Karle se trouvent des cuirasses, de riches habits , des casques ornés de crinières , un cheval parthe avec son harnois et son frein d*or. L'armure de ter des chevaliers n'est point (comme on Fa cru encore mal à propos) du onzième siècle ; elle ne vient ni des Franks , ni des Arabes ; elle vient des Perses, de qui les Romains rempruntèrent : on a vu la description qu'en fait Ammien Marcellin en parlant du triomphe de Constance à Rome; on retrouve pareillement cette armure dans l'escadron de grosse cavalerie que Constantin culbuta lorsqu'il descendit des Alpes pour aller attaquer Maxeuce.

Le^ combats singuliers et les fêtes chevaleresques , la cons* tmction de ces monuments appelés gothiques , qui virent prier Jes chevaliers des croisades , coïncident aussi avec Tavénement , des rois de la seconde race. Hlovigh le Del ontiaire (iivoie l'éveque Ëbbon prêcher la foi cliez les Danois. Ehbon amené à liiovigh Hérold , roi de ces peuples. Uiovigh se rend à Ingelheim , aux bords du Rhin : *i Là s'élève sur cent colonne^ un palais tt saperbë Non loin du palais est une île que le

« Rhin environne de ses eaux profondes , retraite tapissée d'une « berbe toi^jours verte , et que couvre une sombre forêt ; » ciiasse superbei où Judith, femme de Ulovigh, magnifiquement parée « monte un noble palefroi.

Béro et Samilon /deux guerriers de nation gothique , combattent en champ clos devant lllo\ ii^h , auprès du château d' Aix , dan» un lieu entouré de murailles de nacre, orné de terrasses gazonnéeset plantées d'arbres. « Les champions, d*ane haute « taille , sont montés sur des coursiers rapides ; tous deux atten- « dent le siin^al qui doit être donné par le roi. Dans l'arène pa- «< raît Gundold , qui se fait accompagner d'un cercueil, selon ' son us:ige dans ces occasions. » Bëro est vaincu; les jeunes ranlis l'arracheni à la mort , et Gundold renvoie son cercueil flous rappentis d'où il l'avait tiré.

Hirattir Gnndoldiis enim , feretnimqiie remiltit Alisqne onere tectia» vencrat unde, souoi ^

L*architecture dite lombarde, de Fépoque des Karlovingiens, en Italie, n'était que l'invasion de l'architectuie orientale ou néogrecque dans Tarohiteeture romaine. Hakem , au huitième

siècle , bâtit la mosquée de Cordoue , type primitif de l'architecture sarrasine occidentale. Au commencement du neuvième siècle , le palais d'ingelheim avait des centaines de coloimes , des toitures.do formes variées , des milliers de réduits , d'ouvertures et de portes : cenium perfixa columnU.*. teetaque muUimoda : mille adtiu» , redUuSf millenaquê claustra domorum. L'église présentail de cjrandes portes d'airain , et de plus petites enrichies d'or : Templa Dei. . . . œrafi postes^ aurea osUola, Hérold, sa femme, ses enfants et ses compagnons, contemplaient avec éton-

nement le dôme immense de l'élise : miratur Heroldf conjunx miratur^ et amnes proies et Bocii culmina tanta Dei, Voilà donc clairement aux luiitieme et neuvième siècles les mœurs, les aventures, les chants, les récits, les • champions, les nains, les iétes, les armes, l arcUitecture de

I Les savants bénédicUns no ix^iivcnt 8*empécher de s'écrier dans tme note, av('c t<)iit(> In joie naïve de rérudition : t Gratis sint Migello» qui v€teniin ritus oobis ediscerit! >

répoque vulgaire de la chevalerie ; les voilà en même temps et à la fois, d'une manière spontanée , chez les Maures et ehez les chrétieis : voilà Charlemagne et le kalife Aroun , Cisherj?t Antar, et leurs historieus coiitempoiaiijs, Asiwaï et le moine de Saiut-Gall.

Les roiiiaDciers du douzième siècle qui ont pris Giiarlemagne, Roland et Ogier pour leurs héros, ne se sont donc point trompés historiquement ; mais on a eu tort de vouloir faire des chevaliers un corps de ehevalerie. Les cérémonies de la réception du chevalier, Téperon , Tépée , Taccolade , la veille des armes, les grades de page, de damoiseau, de poursuivant, d'écuyer, sont des usages et des institutions militaires qui rem* plaçaient d'autres usages et d'autres institutions tombés en de - Buétude; maïs Us ne constituaient pas un corps de troupes homogène , discipliné , agissant sous uu même chef dans une même subordination.

Les ordres reUgieux chevaleresques ont été la cause de cette confusion d'idées; iis ont fait supposer une chevalerie historique coUecHve, lorsqu'il n'existait qu'une chevalerie historiciue individuelle. An surpkis, cette chevalerie individuelle fut délicate,

vaillante, généreuse, et garda Temprehite des deux climats qui la virent éclore ; elle eut le vague et la rêverie du ciel noyé des Scandinaves, Téclat et l'ardeur du ciel pur de l'Arabie. La chevalerie historique produisit en outre une chevalerie romanesque, qui se mêla aux réalites, retentit par un extrême écho jusque dans le règne de François V% où elle donna naissance à Bayard , comme elle avait enfanté du Guesclin auprès du trône de Giiarles Y. Le héros de Cervantes fut le dernier des chevaliers : tel est l'attrait de ces mœurs du moyen âge et le prestige du talent , que la satire de la chevalerie en est devenue le panégyritjue ijnijiortel.

Pour être reçu chevalier dans 1 origine, il fallait être noble de père et de mère y et âgé de ringt et un ans. Si un gentilhomme qui n'était pas de parage se faisait armer chevalier, on lui tranchait les éperons dorés sttr le fumier. Les fils des rois de France étaient chevaliers sur les tonls de haptéme : saint Louis arma ses frères chevaliers; du Guesclin, second parrain du second

lils (le Charles V, le duc d'Orléans , lira son ép<^e , et la mit nue dans la main de l'enfant nu : Nndo tradidit ensfjn fiudum. Bayard, sanspaour et sans reproucliCf conféra la chevalerie à François P'. Le roi lui dit : « Bayard , mon ami ^ je veux ^*aii-

« jourdluii sols fait chevalier par vos mains Avcss ver-

« tueuseineiit, en plusieurs royaumes et provinces, combattu

« contre plusieurs nations Je délaisse la France , eu

« laqoelteoiivous connoist assez Uepescliez-yous. >

« Alors prit son épée Bayard, et dit : « Sire^ autant vaille qae « si estois Roland , ou Olivier, Gaudefroy ou Baudouyn soa a frère. » « Et puis après si cria liaultement , Fespée en la main « dextre: « Tu es bienheureuse d'avoir aujourd iuiy à un si beau .« et puissant roy donné Tordre de la chevalerie. Certes, ma

bonne espée ^ vous serez moult bksk comme relique gardée , et « sur tontes aultres honorée; etnevousporterayjamais^sicc « n'est contre Turcs , Sarrasins ou Mores. » « Et. puis feit deux « saults , et après remit au fourreau son espée, »

Les chevaliers prenaient les titres de don, de sdre , de messire et de monseigmwr, lUpouvaient manger à la table du roi; eux seuls avaient le droit de porter la lance , le haubert, la double cotte démailles, la cotte d*armes, IV, levair, rherroincle petit-srris, le velours , l'écarlate : ils mettaient une girouette sur leur donjon; cette girouette était eu pointe comme les pennons pour les simples chevaliers, carrée comme les bannières pour les chevaliers bannerets. On reconnaissait de loin le chevalier a son armure : les barrières des lices, les ponts des châteaux s'abaissaient devant lui : les liôtes qui le recevaient poussaient quelquefois le dévouement et le respect jusqu'à lui abandonner leurs femmes.

La dégradation du chevalier félon était affreuse : on le disait monter sur un échafeud; on y brisait à ses yeux les pièces

de son armure ; son écu , le blason effecé , était attaché et traîné à la queue d'une cavale , monture dérogeante : le héraut d'armes accablait d'injures l'ignoble chevalier. Après avoir récité .les vigiles funèbres , le clergé prononçait les malédictions do psaume 108. IVois fois on demandait le nom du dégradé , trois fois le héraut d'armes répondait qu'il ignorait ce nom « et u'a-

vait devant lui qu'une toi-iiientie. On répandait alors sur la tête du patient un bassin d'eau chaude; on le tirait en bas de Téobafaud par une corde; il était mis sur une civière» transporté à régUse, couvert d'un drap mortuaire, elles prêtres psalmodiaient sur lui les prières des morts.

La chevalerie se conférait sur la brèche , dans la mine et la • tranchée d'une ville assii gée , sur un champ de bataille au moment d'en venir aux mains. T.e besoin de soldats s accroissant à mesure que les nobles périssaient , le serf fut admis h la cbe* ▼alerie ; des lettres de Philippe de Valois déclarent gentilhomme le fils d'un serf qui avait été armé chevalier : les Ftrançais ont toujours attribué la noblesse à la charrue et à Tépéc, et placé au même rang le laboureur et le soldat. Dans la suite , au milieu des grandes guerres contre les Anglais , on créa tant de cheva- * liera que ce titre s'avilit. François ajouta aux deux classes de chevaliers bannereis et bacheliers , une troisième classe composée de magistrats et de gens de lettres ; 3s furent appelés che» vaHers és lois. Enfin , il ne resta de la chevalerie qu'un nom honotilique écrit dans les actes, ou porté par les cadets de familles.

L'éducation militaire amène maintenant à parler de l'éducation dvile dans les siècles dont nous nous occupons.

ÉDUCATION

L'éducation chez les Perses, les Grecs et les Knnmins , était persane, grecque et romaine; je veux due qu on ensei'^cait aux enfants ce qui r^arde la patrie ; on ne les instruisait que des lois , des mœurs , de Thistoire et de la langue de leurs aîeux. Lorsqu'à l'époque d'une civilisation avancée les Romains se prirent d'admiration pour la Grèce et vinrent aux écoles d'Athènes , ce n'était que la louable curiosité de quelques patriciens oisifs. .

Le monde moderne a présenté un phénomène dont il n'y a aucun exemple dans le monde, ancien : les enfants des barbares je séparèrent de leur race par Téducation : confinés dans des collèges , ils apprirent des langues que leurs ()ères ne parlaient

point , et qui cessaient d'être parlées sur terre ; ils étudièrent des lois qui ivct.iient pris (*elles de leur nation ; ils ne s'occupèrent que d'une société morte, sans rapport avec la société vi* vante de leur temps. Les Tainctts, sortis d'un autre sang , et perpétuant le souvenir de ce qu'ils avaient été, renfermèrent avec eux les fils de leui^ vainqueurs comme des otages.

H se forma au rnilioa des géru rations brutes un peuple d'intelligence liors de la sphère où se mouvait la communauté matérielle , guerrière et politique. Plus Fesprit autour des écoles était simple , grossier, naturel , illettré , plus dans Tintérieur de ces écoles il était raffiné, subtil , métaphysique et savant. Les barbares avaient connuencé par égorger les prêtres et les moines; devenus cliretiens, ils tombèrent à leurs pieds. Us s'empressèrent de contribuer à la fondation des coll^^ et des universités : admi-

rant ce qu'ils ne comprenaient pas, ils crurent ne pouvoir accorder aux étudiants trop de privilèges. Une véritable république, ayant ses tribunaux, ses coutumes et ses libertés , s'établit pour les enfants au centre même de la mo- .uarchie des pères.

* L'université de Paris , fiUe aînée de nos rois , bien qu'elle ne descendît pas de Charlemagne, n*étalt pasla seule en France;

vingt autres existaient sur son modèle. Celle de ^Montpellier devint célèbre ; on y [)r()l>ssa le droit romain aussitôt que les exem* ' plaires des Fandectes furent devenus moins rares par la découverte et les copies du manuscrit d'Amalfi. L'Angleterre , l'Écosse, rirlande , P Allemagne, Pltalle, PEspagne , le Portugal , possédaient les uicnies corps enseifijnants. On voit dans les hagiosraplies et les cbroniqueurs que le même écolier, afin d'embrasser les diverses branches des sciences , étudiait successive* ment à Paris, à Oxford, à Mayence, à Padoue, à Salamanque, à Goîmbre. L'université de Paris avait une poste à son usage , longtemps avant que I.(juis XT eilt fait \m pareil établissement.

On sent quelle activité les institutions universitaires, déga* gées des lois nationales , devaient donner aux esprits; combien elles devaient accroître le trésor commun des idées : or, tout arrive par les idées ; elles produisent les fiiits , qui ne leur servent que d'enveloppe.

Une multitude de collèges s'élevèrent auprès des universités. Sous Philippe le Bel , qui fonda l'université d'Orléans , on vit s*établir le collège de la reine de Kavarre , celui du cardinal le

INIoyne , et celui de Montaigu , archevêque de Narbonne. Depuis le règne de Philippe de Valois iu.s(|u'à la Un du règne de Charles V, on compte l'érection du collège des Lombards pour les écoliers italiens, des collèges de Tours, de Lisieux , d'Auton, de VÂve Maria, de Bllgnon ou Grandmont, de Saint»Michel, de Cambrai, d'Aubusson, de Bonnecour, de Tournai, de Bayeux, des Alle'mands, de Boissy, <Je Dainville, de Maître- Gervais , de Beauvais. (Htst de CUnic,^ tom. m , liv. m ; Anr tiq. de Paris ; Très, de$ Ch.) A François 1«' est dû l'établissement du Collège Royal, avec les trois chaires de langues hébraïque , grecque et latine : on avait commencé à enseigner le grec dans l'université de Paris, sous Charles VIII; on y expliquait alors les dialogues de Platon. Henri II , Charles IX , Henri III , au^entèrent les chaires savantes d'une chaire de philosophie grecque et latine, d'une chaire de langue arabe et d'une chaire de chirurgie. Louis XÏIl , Louis XIV et Louis XV ajoutèrent au Collège Ro^^al des chaires pour Tétude du droit canon, pour celle des langues syriaque, turque et persane, pour l'enseignement de la littérature française, de Fastronomie, de la mécanique, de lif chimie, de Tanatomie, de Thistoîre naturelle, du droit de la nature et des gens. Le collège des Quatre-Aations rappelle le nom dcMazarin. Tout se formait par grandes masses ou par grands corps dnns l'nneipiiiie monarchie ; clergé, noblesse, tiers état, magistrature, éducation.

Ces universités et ces collèges forent autant de foyers où s'al*
^

lunièrent comme des flambeaux les gi nies dont la lumière pénétra les ténèbres du moyen Age : nuit féconde , puissant chaos dont les flancs portaient un nouvel univers. Lorsque la barbarie envahit la civilisation , elle la fertilise par sa vigueur et sa jeu-

nesse ; quand, au contraire, la civilisation envahit la barbarie , elle la laisse stérile ; c'est un vieillard auprès d*une jeune épouse : les peuples civilisés de l'ancienne Europe se sont re-

nouvelés dans le Ut des sauvages de la Germanie; les peuples

sauvafies de rAiiiéiique se sont éteiuts dans les bras des peuples civilisés deTEurope.

•Saint Bernard, Abeilard , Scott, Thomas d' Aquiu , Bonaven* tare) Albert, Roger Ba^a , Henri de Gand , Hugues de Saint-Cher, Alexandre de Hallays , Alain de l'Ille , Yves de Triguer, Jacques de Voragines, Guillaume de Nangis, Jean de Mun, Guillaume Duranly, Jean Adam, Guillaume Pelletier, Barthélemi Glaunwii et Pierre Bercheur, Albert de Saxe , Froissard, Nicolas Oresme , Jacques de Dondis , ISicoIas Flamel , Accurse , Barthole , Gratien , Pierre d*Ailly , Nicolas Gémengis , Gerson, Thomas Clonnecte , Benoît Gentian , Jean de Courtecuîise, Vmceiit Ferrier, Juvénal des Ursins , Pic de la Mirandole , Cliai lier, Martuel d'Auvergne, François Villon et Robert Gaguin, forment la chaîne de ces hommes qui nous amènent des premiers jours du moyen âge au temps de la renaissance des lettres. Leur célébrité fut grande, etlw surnoms par lesquels on les distin^ïua prouvent Tadmiration naïve de leurs siècles. Albert fut surnommé le Grand; Thomas d'Aquin , l'Ange de Técole; Roger Bacon, le Docteur admirable; Henri de Gand, le Docteur solennel; Henri de Suze, la Splendeur du droit; Alexandre de Hallays, le Docteur Irréfragable; Alain de TlUe, le Docteur universel ; Bo laveuture, ffe Docteur sérapbique; Scolt, le Docteur subtil ; Gilles de Rome, le Docteur très-fondé.

Ces hommes, avec des talents divers , formaient des écoles, avaient desdiscipleSy comme lesaneiens philosophes de la Grèce. Albert inventa une machine parlante; Roger Bacon découvrit peut-être la poiidre» , le télescope et le microscope; Jacques de Dondis conqiosa une horloge céleste ou une sphère mouvante. Saint Thomas d'Aquin est un génie tout à fait comparable aux plus rares génies philosophiques des temps anciens et modernes; il tient de Platon et de Malebranche pour la spiritualité, d'Aristote el de Descai les pour la clarté et la logique. Les

* Connue d'ailleurs à la Clùnc, ainsi que la boussole, l'imprimene , le gaz, etc. Ces découTertes matérielles devaient natardlement avoir lien chei une société à longue vie, comme celle des Chinois.

scottistes et les thomistes , les réalistes et les nominaux, ressuscitèrent les deux sectes de la forme et de Tidée. Vers Tan 1060, les écrits d*Aristote avaient été apportés par les Arabes en Espagne , et de TEspagne ils passèrent en France. Bérenger, Abeilard , Gilbert de la Porée, firent revivre la doctrine du StaLnrite; mais les Pères grecs et latins avant depuis ion^teiiips frappe d'auathème cette doctrine, un coiirile. tenu à Paris en 1209, condamna au feu les écrits dans lesquels elle était renfermée. L'interdiction dura plus de quatre-vingts ans : on se relâcha ensuite, et en 1447 le triomphe d'Aristote fut tel , qu'on n'enseigna plus d'autre philosophie que la sienne. Un Siècle après, Ramus , qui osa s'élever contre sa logique, fut la victime du £anatisme scolastique. Il fallut attendre Gassendi et Descartes pour triompher du précepteur d'Alexandre.

Durant! , Barthole , Aidât, et plus tard Cujas, furent les lumières du droit. On se fera une idée de l'influence que ces hommes exerçaient sur leur temps, en rappelant les eft\ ts de leurs leçons : la classe où Albert le Grand enseiguait ue suffisant plus à la multitude des auditeurs, il se vit obligé de professer en plein air, sur la place qui prit le nom de Maltre*Albert. Foulques écrit à Abeilard : « Rome t'envoyait ses enfants « à instruire; et celle qu'un awiit entendue enseigner toutes les « sciences montrait , en te passant ses disciples , que ton savoir « était encore supérieur au sien. Ni la distance, ni la hauteur « des mont^nes, ni la profondeur des vallées , ni la difficulté « des chemins parsemés de dangers et de brigands , ne pou* « valent retenir ceux qui s'empressaient vers toî ha jeunesse « anglaise ne se laissait effrayer ni par la mer placée entre elle « et toi , ni par la terreur des tempêtes ; et à ton nom seul , mé- « prisant les périls, elle se précipitait en foule. La Bretagne re-

culée t'envoyait ses habitants pour les instruire j ceux de F Anci jou venaient te soumettre leur férocité adoucie. Le Poitou , la « Gascogne , Tlbérie , la Normandie , la Flaiidre, les Teutons, a les Suédois, ardents à te célébrer, vantaient et proclamaient « sans relâche ton génie. Kt je ne dis rien des habitants de la « ville de Paris, et des parties de la France les plus éloignées

« comme les plus rapprochées, tous avides de recevoir tes le-

^ çous , comme si J près de toi seul , ils eussent pu trouver Ven- « seignement ' . »

La foule des maitres et des écoliers de Tunlversité était telle quand ils aUaieat en procession à Saint-^Dems , que les ptemiefs

rangs du oortége entraient dans la basilique de Tabbaye, lorsque les derniers sortaient de lïglise des Mathurins de Paris. Appelée à doiiaer sou vote sur la question de l'extinction du schisme, runivérsité fournit dix mille suffrages; elle proposa d*enyoyer à nn enterrement vingt-cinq mille écoliers pour en augmenter la pompe. On voit ce grand corps figuier dans toutes les crises politiques de la monarcbie, et particulièrement sous les règnes de Charles V, de Charles VI et de Charles YIL Factieux ou iidele , il lâchait ou retenait les flots populaires ^ tandis que des esprits novateurs, élevés à ses leçons, agitaient les questions religieuses , poussaient , par la hardiesse de leprs doctrines , par leurs déclamations contre les vices dn clergé et des grands , à ces réformes dont Arnaud de Brescia avait donné l'exemple en Italie, et Wickleff en Angleterre.

Cette vie des universités et des collèges occupe une place considérable dans le tableau des mœurs générales, q«t me reste à peindre.

MOBUnS GBKBBALES DBS XII% XIII* BT XIY* SliClBS

L'histoire moderne doit prendre soin de ^truire un mensonge , non des diroiiiqueurs , qui sont mianîmes sur la corruption des bas siècles , mais de Tignorance et de l'esprit de parti des temps où nous vivons : on s'est figuré que si le moyen , âge était barbare , du moins la morale et la religion faisaient le contre-poids de sa barbarie; on se représente les anciennes familles, grossières sans doute, mais assises danis une sainte union à l'ûtre domestique, avec toute la simplicité de l'âge d'or. , Rien de plus contraire à la vérité.

Les barbares s'établirent au milieu de la société romaine dépravée par le luxe , dégradée parTesclavage, pervertie par Ti* dolâtrie* Les Franks» très-peu nombreux, relativement à la

* Cetteélégante traduction e8td\ine femne. (OSuvns dê madamê Guiaor.)"

DE l'HISTOIBB DB FfiàNGB.

population gallo-romaine, ne purent assainir les mœurs; ils étaient eux-mêmes fort corrompus quand ilsentrèr^ en Gaule. -

C'est une grande erreur que ifattribuer Finnocence à l'état sauvage; tous les appétits de la nature se développent sans contrôle dans cet état : la civilisation seule enseigne les qualités morales. La profession des armes, qui inspire certaines vertus, ne produit point la tempérance : Sainte*Palaye est obligé de contre^ nir que les chevaliers ne se recommandaient guère par la rigidité des mœurs.

De la société romaine et de la société l)at Ijare résulta uru^ double corruption; ou reconnaît très-bien les vices de l ime et de l'autre société, comme on distingue à leur confluent les eaux de deux fleuves qui s*unissent : la raj^ne, la cruauté, la brutalité, la luxure animale, étaient frankes; la bassesse , la lâcheté , la ruse , la lurpitude de l'esprit , ia débauche i alliiiée » étaient romaines.

Ët ces remarques ne se doivent pas entendre de quelques années, de quelques règnes : elles s'appliquent aux siècles qui ' préâdent le moyen flge, depuis le règne de KbloWgh jus^ qu'à celui de Hugues Capet; et aux siècles du moyen âge , depuis le rè^rne de Hugues Capet jusfju' a ceku de l ianrois ^^

Le rhrisiiaiiisme chercha, autant qull le put, à guérir la gangrène des temps barliares ; mais Tesprit de la religion était moins suivi que la lettre; on croyait plus a la croix qu'à la parole du Christ; on adorait au Calvaire , on n'assistait point au sermon de la Montagne. Le clergé se déprava comme la foule. Si Ton veut pénétrer à tond l'état intérieur de cette époque, il faut lire les conciles et les chartes d'abolition (lettres de grfice accordées par les rois); là se montrent à nu les plaies de ia société. Les conciles reproduisent sans cesse les plaintes contre la licence des moeurs, et la recherche des renôèdes à y apporter ; les chartes d abolition gardent les détails des jugements et des crimes qui motivaient les lettres royaux. Les capitulaires de Cbarlemagne et de ses successeurs sont remplis de dispositions pour la réformation du clergé.

On connaît l'épouvantable histoire d|i prêtre Ànastase enfermé vivant avec un cadavre , par la vengeance de Févéque Cau-

lin GRKr.oïRF. de ioi HS). Dans les canons ajoutés au premier concile de Tours « sous l'épiscopat de saiat Perpert, on lit : « 11 nous a été rapporté que des prêtres, ce qui est horri- « ble (qttod nejas), établissaîeDtdes aubei^es dans les élises, « et que le lien où l'on ne doit entendre que des prières et des « louanges de Dieu retentit du l)ruit des festins , de paroles obs- « çènes, de débats et de querelles. »

Baronius , si favorable à la cour de Rome, nomme le dixième siècle le siècle de fer, tant il voit de désordres dans l'Église. L'Illustre et savant Gherbert, avant d'être pape sous le nom de Sylvestre II , et n'étant encore qu'archevêque de Rdms , disait : « Déplorable Rome, tu doiiuas à nos ancêtres les lu- « micres les

plus éclatantes , et maintenant tu n'-as plus que . « dliorribles ténèî)res Nous avons vu Jean Octavien cons-

* pirer, au milieu de mille prostituées , contre le même Othon « qu'il avait proclamé empereur, n est renversé, et Léon le « Néopiiyte lui succède. Othon s'éloigne de Rome, et Octavien « y rentre; il cliasse Léon , coupe les doigts, les mains et le nez

« au diacre .lean *, et, après avoir ôté la vie à beaucoup de per-
-

« sonnages distingués, il périt bientôt lui-même Sera*t-il

« possible de soutenir encore qu'une si grande quantité de pré- « très de Dieu, dignes par leur vie et leur mérite d'éclairer Tu- «"nivers, se doivent soumettre h de tels monstres, dénués de « toute, connaissance des sciences divines et iiuniaines? »

* Il nous reste une satire d' Adalbéron, évéque de Laon ; c'est un dialogue entre le poète et le roi Robert. « Adalbéron représente

* les juges obligés de porter le capuchon, lésé vêques dépouillés, « réduits à suivre la charrue ; et les sièges épiscopaux , quand Ils « viennent à vaquer, occupés par des niaiiiniers et des pâtres. « Un moine est tiansformé en soldat; il porte un bonnet de a peau d'ours ; sa robe , naguère longue , est écourtée , fendue « par devant et par derrière ; à sa ceinture étroite est suspendu « un arc , un carquois, des tenailles , une épée. Il n'y avait au- « trefois , parmi les ministres du Seigneur, ni bourreaux , ni « aubergistes, ni gardeurs de copiions * t de boucs; ils n'allaient « point au marché public; ils ne taisaieut point biauchir les a étoffes. »

Adalbéron , étendant son sujet , remarque que le noble et le

sprf ne sont pas soumis à la mcine loi ; que le noble est entièrement libre. Le roi preml la défense de la condition servile : « Cette classe , dit-il , ne possède rien sans Tacheter par un dur « travail. Qui pourrait compter les peines ^ les courses et les fa- « tigaes qu'ont à supporter les ser6 ? Il n'y a aucune fin à leurs « larmes. » Adalbéron répond que « la Emilie du Seigneur « est divisée en trois classes : Tune prie , i autre combat, la troi- « sième travaille. »

Adalbéron avait vu finir la seconde race et commencer la troisième ; il avait joué un rôle dans lés trahisons qui se pratiquent à la chute et au renouveUement des empires. Peut-être avait-il été lié intimement avec Kmma , femme de Lotlier, quoiqu'il fût éveque; il était d'ime grande famille de Lorraine , il avait étudié sous Gherbert; ii n'aimait pas les moines, et il entrait dans la querelle des évéques nobles contre les religieux plébéiens. On retrouve en lui cette partie de la sodété^intelli* gente qui ne fut jamais barbare.

Saint Bernard ne montre pas plus d'indulgence aux vices de son siècle ; saïut Louis fut oblige de fermer les yeux sur les prostitutions et les désordres qui régnaient dans sou armée. Pendant le règne de Philippe le Bel, un concile est convoqué ex* près pour remédier au débordement des meeurs* Vm 1351, les prélats et les ordres mendiant exposent leurs mutuels griefîs à Avignon , devant Clément VII. Ce pape , favorable aux rnoines, apostrophe les prélats : « Parlerez-vous d humilité , vous , si « vains et si pompeux dans vos montures et vos équipages ? « Parlerez-vous de pauvreté, vous si avides que tous les béné- « fices du monde ne vous suffiraient pas? Que dirai-je de votre « chasteté?... Vous

haïssez les mendiants , vous leur fermez vos « portes; et vos maisons sont ouvertes ht des sycopiiantes et à « des infâmes {lenonihus et truffatoribus). »

La simonie était générale : les prêtres violaient presque partout la ràg^ du célibat ; ils vivaient avec des femmes perdues , des concubines et des chambrières; un abbé de Noréis avait dix-huit enfants. En Biscaye on ne voulait que des pnUres qui eussent des commères^ c'est-à-dire des lennnes supposées légitimes.

Pélmque écrit àPiin de ses amis : « Avignon est devenu un

« enfer, la sentine de toutes les abominations. Les maisons, les « palais, les églises, les chaires du jM^iitife et des e-ardinaux, Taîr « et la terre, tout est imprégné de mensonge ; on traite le monde « futur, le jugement dernier, les peines deTenfer, les joies du « pigradis , de fiiUes absurdes et puériles. » Pétrarque cite à Fappui de ses assertions des anecdotes scandaleuses sur les débauches des cardinaux. Et lui-même, abbé chaste et fidèle amant de Laure, était entouré de bâtards : Ebbe allora un figliuolo naturaie, éopo akmi amU, una figUuala; ma praiesid che, no» ostanU guesêe Ucenze, egU non amà mai aUra che Laura, (SAoai.)

Dans un seniiun prononcé devant le pape en 1364, le docteur I^iicolas Oresme prouva que TAnteobrist ne tarderait pas à parattre, par six raisons tirées de la perte de la doctrine , de Torgueil des prélats, de la tgrrannie des chefs de l'Église , et de leur aversion pour Ja vérité.

Les sirventes , qui n'épargnaient ni les papes , ni les rois , ni les nobles , ne meiiai^eaient pas plus le ciergé que les sermons. « Dis donc, seigneur évéque, tu ne seras jamais sage qu'on ne « t'ait rendu eunuque. — Ah ! feux clergé , traître , meotèur« « parjure, débauché f Saint Pierre n'eut jamais rentes, ni châ- « teaux, ni domaiues; jamais il ne prononça excommunication. « Il y a des gens d'Éijlise qiH ne Inilient que par leur magni- « iiceDce , et qui marient à leurs neveux les lilies qu'ils ont « eues de leur mie. » (Raynouabd, Troubadours.)

« Une vile mnititude, qui ne combattit jamais « enlève aux « nobles leur tour et leur chastel : le bouc attaque le loup. » — « Notre évéque vend une bière mille sous à ses amis décé- « dés. » — « C'est le pape qui règne; il rampe aux pieds du « monarque puissant , il accable le roi malheureux. »

Toute la terre féodale se ressemblait; mêmes censures en Angleterre :

An (jtlier abai ià thor hi

For suUi a grct nuimeric, etc.

« Auprès d'une abbaye se trouve un couvent de nonnes , au « bord d'une rivière douce comme du lait. Aux jours d'été, les

« jeunes iioniies remontent cette rivière en bateau ; et qunnd u elles soDt loin de Tabbaye, le diable se met tout du, se cou- « che sur le rivage, et se prépare à nager. Agile , il enlève les « jeunes moines , et revient chercher les nonnes. 11 enseigne i « celles-ci une oraisôn : le moine , bien disposé , aura douze »

femmes à Tannée , et il deviendra bientôt le père abbé. » Je supprime de grossières obscénités en vieux anglais*

Le Credxi de Pierre lidboureur (Piter Plowman) est une satire amère contre les moines mendiants :

I fond in a freture a frère on a hencbe, etc.

« J'ai rencontré, assis sur un banc , un frère atfrenx ; il était « gros comme un tonneau ; son visage était si plein, qu*il avait

« l'air d\me vessie remplie de vent, ou irun sac suspendu à « ses deux joue!^ et à son menton. (Tétait une vérita!)le oie « grasse qui iaisait remuer sa chair comme une boue trema blante. »

Les châtelains et les châtelaines chantaient, aimaient, se gau-

dissaieiit, et par moments ne croyaient pas trop en Dieu. Le vicomte de Beaucaire menace son fils Aucassiu de Tenfer, s'il ne se sépare de I^icolette, sa mie. Le damoiseau répond qu'il se soucie fort peu du paradis, rempli de moines fainéants demi- - nus , de vieux prêtres crasseux et d'ermites en haillons. Il veut aller en enfer, où les grands rois, les paladins, les barons, tiennent leur cour plénière; il y trouvera de l>elles femmes qui ont aimé des ménestriers et des jongleurs, amis du vin et de la joie« (Le Gaand d'Aussy, Raynouabd, Hht, de. Phil- Auguste; Câpbfigue, etc.) Un troubadour demande un Pater , pour que Dieu accorde à tous ceux qui aimèrent, coiunie le fils du châtelain d'Aupais, le plaisir qu'il eut une nuit avec Ogine. La dame comtesse de Die écrit au trouba* dour Rambaud, comte d'Orange : « Mon bel ami, viens ce « soir occuper dans mab couche la place de mon mari. » La comtesse de Die était présidente delà cour d'amour. Guillaume,

comte de Poitiers , fonda à Mort une maison de débauche, sur le modèle d'une abbaye : chaque religieuse avait une cellule , et formait des vœux de plaisirs ; une prieure et une abbesse gou** vemaient la communauté, et les vassaux de Guillaume furent

invités à doter richement le monastère. H y mit des maréchaux de prostituées.

On voit un comte d'Armagnac, Jean V, épouser publiqueiueut sa sœur, et vÎTre avec elle dans son château ^ en tout honneur de baronnage. Les foreurs lubriques du maréchal de Rais nç sont ignorées de personne.

Ces no!)los de la gaie science n'étaient pas toujours si courtois et si damoiseaux qu'ils ne se traiistoraïassent en brigands sur les grands chemins et dans les forêts. Les bourgeois de Laon appelèrent à leur secours Thomas de Goucy, seigneur du châ* teau de Manie. Thomas, tout jeune encore, pillait les pauvres et les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem , et qui revenaient de la terre sainte. Afm d'obtenir de l'argent de ces captiÊs, il les accrochait de sa propre main, testicuUs cLppendebcU propria oHguotiem manu (Gdibebti, de. vila sna) ; une rupture s^opérant par le poids du corps , les intestins sortaient à travers Fouverture. Tbomas pendait encore d'autres malheureux par les pouces, et leur mettait de <rrosses pierres sur les épaules pour ajouter à leur pesanteur naturelle; il se promenait en dessous de ces gibets vivants, et achevait, à coups de bâton, les victimes qui ne possédaient rien, ou qui refosaient de pa}er. Ayant un jour jeté un lépreux au fond d'un cachot, le nouveau Cacus fut assiégé dans sou antre par tous les lépreux de la contrée.

Un seigneur de Tournemine, assigné dans son manoir d'Auvergne par un huissier àppelé Loup» lui fit couper le poing,

disant que jamais loup ne s*était présenté à son château saDS qu'il n'eût laissé sa patte clouée à la porte.

Regnault de Pressigny , seigiieux^ de Marans près de la Rochelle , rançonneur de bourgeois, voleur de grands chemins , détrousseur de passants, se plaisait à crever unodl etàarrsh cher la barbe à tout moine traversant les terres de sa seigneurie. Quand il envoyait au supplice les malbeureux qui refusaient de se racheter, et que ceux-ci en appelaient à la justice du roi, Pressigny, qui apparemment savait le latin , leur répondait, en équivoquant sur les mots, qu'Os se plaignaient à tort de ne pas mourir dans les règles ; qu'ils mouraient jure aut injuria.

DB L^mSTOIBB DR PBAIICB.

Le moyen âge offre un tableau bizarre qui semble être le produit d^une imagiiiatioii puissante , mais déréglée. Dans Fantiquité , chaque nation sort pour ainsi dire de sa propre source ;

un esprit primitif, qui pénètre tout et se fait sentir partout, rend homogènes les institutions et les mœurs. La société du moyeu âge était composée des débris de mille autres sociétés : ^ la civilisation romaine , le paganisme même , y avaient laissé des traces ; la religion chrétienne y apportait ses croyances et ses solennités; les barbares franks, goths, bourguignons, anglosaxons , danois, normands , retenaient les usages et le caractère propres a leurs races. Tous les trenres de propriété se mêlaient, toutes les espèces de lois se confondaient : l'aleu , le iief, la mainmortable, le Gode, le Digeste, les lois salique, gom» bette , visigothe , le droit coutumier. Toutes les formes de liberté et de servitude se

rencontraient : la liberté monarchiciue du roi , la liberté aristocratique du noble, la liberté individuefie du prêtre, la liberté collective des communes, la liberté privilégiée des villes , de la magistrature , des corps de métiers et des marchands ; la liberté représentative delà nation; Tesdavage romain , le servage barbare, ta servitude de l'aubain. De là ces spectacles incohérents, ces usages qui se paraissent contredire, qni lie se tiennent que parle lien de la religion. On dirait des peuples divers n'ayant aucun rapport les uns avec les autres , étant seulement convenus de vivre sous un commun maître au* tour d'un même autel.

Jusque dans son apparence extérieure , la France of&ait alors un tableau plus pittoresque et plus national qu'elle ne le présente aujourddiui. Aux niraniments nés de notre reliLion et de nos mœurs , nous avons substitué , par une déplorable aUectation de Tarchitecture bâtarde romaine, des monuments qui ne sont ni en harmonie avec notre ciel , ni appropriés à nos besoins; froide et servile icopie, laquelle a porté le mensonu* dans nos arts, comme le calque de la littérature latine a dé;truit dans notre littérature l'originalité du génie frank. Ce n'était pas ainsi qu imitait le moyen âge; les esprits de ce temps- là admiraient aussi les Grecs et les Romains , ils recherchaient et étu* diaient leurs ouvrages; mais, au lieu de s^en laisser dominer»

ils les maîtrisaient, les iacouiiaieiit à leur guise, les rendaient français, et ajoutaient à leur beauté par cette métamorphose pleine de création et d'indépendance.

Les premières églises chrétiennes dans TOeddent ne furent que des temples retournés : le culte païej) <;t<iit extérieur , la s

décoration du temple fut extérieure; le culte chrétien était intérieur, la décoration de l'église fut intérieure. Les colonnes passèrent du dehors au dedans de Tédifice, comme dans les basiliques, où se tinrent les assemblées des fidcles quand ils sortirent des cryptes et des catacombes. Les proportions de Féglise surpassèrent en étendue celles du temple, parce que la foule dirétiennc s'entassait sous la voûte de Féglise , et que la louie païenne était répandue sous le péristyle du temple. Mais lorsque les chrétiens devinrent les maîtres , ils changèrent cette économie , et ornèrent aussi du coté du paysage et du ciel leurs édifices.

L'arebitecture néogrecque , par une méfne émancipation de TespHt humain, semontraenOrient avec le néoplatonisme; il était naturel que les arts suivissent les idées , et surtout les idées religieuses, auxquelles ils sont appliqués de préférence chez les peuples. Les premiers essais , ou plutôt les premiers jeux de cette architecture, se firent remarquer dans les temples de Dapbné, defialbek et de Palmyre : elle se développa en Syrie dans les monuments de sainte Hélène; elle devenait chrétienne à Jérusalem , àFépoque oà le néoplaton&me devenait chrétien au concile de Nicée. Justinien la lit régner en bâtissant, sur -les fond (mentsde la S ùnte Sophie romaine de Constance, la Saiiïte- Sophie néogrecque d'Isidore de Milet. De là elle passa en Italie , et déploya son art dans Téglise octogone de Saint-Vita la Ra- ▼enne : Gharlemagne , au huitième siècle , reproduisit ce mouvement agrandi à Aix-la-Chapelle. « Tl édifia églises et abbayes « en divers lieux, en l'honneur de Dieu et au proufit de son ame.

Aucunes en commença et aucune en parût. £ntre les autres « fonda Teglise de Aix-la-Gbapdle, d'œuvxe merveilleuse, en

41 Tfaonneur de Nostre-Dame Sainte-Marie IMvers palais

« commença en divers lieux , d*œuvre cousteuse : un en fit aun près de la citéde Mayenne, de lez une ville qui a nom In^el-heiin \

DB L*fll8XolAS DE FB4MC£,

Ul

«« an autre en la cité, sur le fleuve de Vahalam. Si commanda « dans tout son royaume, à tous les evesques et à tous ceux « à qui les cures appartenoieut, que toutes les églises et toutes « les abbayes qui estoieot déchues par vieillesse fussent refaic^ « tes et restaurées : et pour oe que cette chose ne fiist mise en « nonchaloir, il leur mandoit expressément par ses messages « qu'ils acconiplibbent ses commandements. »

Trois siècles plus tard, Tarchitectonique nouvelle aborda une seconde fois aux rivages latins, et annonça son retour par rédification de la cathédrale de Pise. il y a des erreurs que la voix populaire consacre , et auxquelles la science est oblijîce de se soumettre : le neogrec, eu Italie, fut appelé Varc/i Hectare lombarde^ et en France, Varckitecture gothique; et ni les liOmbards ni les Gotbs n'y avaiwt mis la main; Théodoric même se contenta d'imiter ou de réparer les masses du Forum et du champ de Mars.

TnTidisque Farchitectare néogrecque, infidèle au Partiiénon abandonné, s'emparait des édifices clirétiens, elle envahissait aussi les édifices mahométans. Les Arabes Vorientalisèrent pour le calife Aroun et les Milie ei une tfidis ; ils remmenèrent avec eux dans leurs conquêtes; elle arriva délit mosquée du Kaire en Égv'pte à celle de Cordoue eu Kspagne, à peu près au moment où les exarques de Eavenne rintroduisaient en Italie. Ainsi la puînée

de Tlonie parut dans r£urope occidentale , portant d'une main Tétandard du prophète, et de l'autre celui du , Christ : r Alhambrah à Grenade , et Saint-Marc à Venise , té- . nioignent de son liiconstance et des merveilles de ses caprices. Plus d'ordres distincts , plus d'architraves ou architraves brl« sées : au lieu de portique , un portail ; au lieu de fronton , une fiiçade; au lieu de firise, de corniche et d'entablement, une balustrade.

Enfin, avec le treizième siècle ravouiia cette architecture a ogives, qui se plut surtout dans les pays de la donnnalion franke , saxonne et germanique ; au delà des Pyrénées et des Alpes , elle rencontra les préjugé et les che&-d'œuvre de Tarehitecture mozarabique , du style bâtard romain , et du primitif dorique de la Grande Grèce. L'architecture h ogives fut une

cunquéte des croisades de Philippe-Aii<rusLe et de saint Louis.

A la colonuette écourtée , aux grosses colonnes à chapiteaux historiés, succédèrent les minces et longues colonnes en &i&ceaux y ramifiées à leurs sommets , s'épanouissant en fusées , projetant dans les airs leurs délicates nervures, qui devenaient comme la fragile charpente des coiiibles. Au plein cintre des arches , aux voussures eu afise de panier, se substituèrent les ogives, arceaux enferme d'aréte, dont Forigine ^st peut-être persane , et le patron la feuille du mârier indien , si toutefois Togive n'est pas le simple trace d un crayon facile. L'o<ïive ne se sépare pas tellemeut du uéogrec qu'on ne l'y retrouve comme cent autres traits.

cercle, figure géométrique rigoureuse, ne laisse rien à Tarbitraire; Tellipse, courbe flexible, se renfle ou se redresse au gré de celui qui remploie : l'ogive , dont le foyer n'est que la rencontre des deux ellipses d'un triangle curviligne , se pouvait donc élargir et rétrécir depuis le plus court diamètre jusqu'au diamètre le plus long ; propriété qui laissait un jeu immense au goût deFartiste , et qui explique la variété du gothique. Pas un seul monument dans cet ordre ne ressemble à l'autre , et dans chaque monument aurim détail n'est invincibleiaent symétrique ; l'ornement même est quelquefois calculé pour ne pas produire son effet naturel : de petites figures logées dans des niches, ou dans les moulures concentriques des portes , y sont arrangées de manière qu'on les prendrait pour des arabes^ ques,des volutes, des enroulements, des astragales, et non pour des dispositions de la statuaire.

£u imitant les constructions sarrasines , les architectes chrétiens les exhaussèrentet les dilatèrent; ils plantèrent inosquées sur mosquées , colonnes sur colonnes , galeries sur galeries ; ils attachèrent des ailes aux d(;ux côtés du chœur, et des cha- • pelles aux aiies. Partout la ligne spirale remplaça la ligne droite ; au lieu du toit plat ou bombé , se creusa une voûte étàx>ite fermée en cercueil ou en carène de vaisseau; les tours ouvragées dépassèrent en hauteur les minarets.

La chréliealé élevait à frais coiiniiuiis, au moyen des quêtes et des aumônes , cés catliédraies dont chaque État eu particu-

lier nétait pas assez nclie pour payer la main-d'œuvre , et dont aucune n'est achevée. Dans ces vastes et mystérieux édifices se

gravaient en relief ou en creux , comme avec un emporte*pièce , les parures de Faute! , les monogrammes sacrés , les vêtements

et les choses à l'usage des ministres : les bannières , les croix de divers agencements, les calices, les ostensoirs, les dais, les chapes, les capuchons, les crosses, les mitres, dont les formes se retrouvent dans le gothique , conservaient les symboles du culte, en produisant des efifets d'art inattendus; assez souvent les gouttières étaient taillées en figures de démons obscè* nés ou de moines vomissants. Cette architecture du moyen âge offrait un mélange du tragique et du boutfon, du gigantesque et du gracieux, comme les poèmes et les romans de la même époque.

Les plantes de notre sol, les arbres de nos bois, le trèfle et

le chêne, décoraient aussi les églises, de même que l'acanthe et le palmier avaient embelli les temples du pays et du su t le de Périclès. Au dedans une cathédrale était une foret , uu labyrinthe dont les mille arcades, à chaque mouvement du spectateur, sUntersectaient , se séparaient , s'enlaçaient de nouveau en chiffres , en cerceaux , en méandres; cette forêt était éclairée par des rosaces à jour incrustées de viuaux peints, qui ressi'inblaient à des soleils brillants de mille couleurs sous la feuiilée : en dehors, cette tnéme cathédrale avait l'air d'un monument auquel on aurait laissé sa cage, ses arcs-boutants et ses échafauds ; et , afin que les appuis de la nef aérienne n*en déparassent pas la structure , le ciseau les avait tailladés : on n*y vov ail plus que des arches de pojuu , des pyramides , des aiguil-

. les et des statues.

Les ornements qui n'adhéraient pas à l'édifice se mariaient à son s^le : les tombeaux étaient de forme gothique; et la basilique

, qui s'élevait comme un grand catafalque au-dessus d'eux , semblait s'être moulée sur leur forme. On admire encore à Auch uu de ces chœurs en bois de (hene si t ommuus dans les abbayes, et qui répétaient les ornements de l'arcliiteeture. Tous les arts du dessin participaient de ce goOt fleuri et

«composite : sur les murs et sur les vitraux étaient peints des

à:«âlyss baisornbb

paysa2:es , des scènes de la religion et de l'iiistoire nationale.

Dans les châteaux , les armoiries coloriées , encadrées Hana des losanges d'or, formaient des plafonds semblables à ceux des beaux palais du ctnque cento de l'Italie. L'écriture même était dessinée; rhîéro<îlyphe germanique , substitué au jambase rectiligoe roujain, s liarinoaiait avec les ecussons et les]ierres sépulcrales. Les tours isolées qui servaient de vedettes sur les hauteurs ; les'donjons enserrés dans les bois , ou suspendus sur la cime des rochers comme Taire des vautours; les ponts pointus et étroits jetés hardiment sur les torrents; les villes fortifiées que Ton rencontiail a chaque [jas, et dont les créneaux était 11 r a la fois des remparts et des ornements; les chapelles, les oratoires, les ermitages placés dans les lieux les plus pittoresques au bord des chemins et des eaux ; les befi&ois , les flèches des paroisses de campagne, les abbayes , les monastères, les cathédrales; tous ces édifices que nous ne voyons plus qu'en petit nombre, et doiU le temps a noirci, obstrué, brisé les dentelles ; tous ces édifices avaient alors Téclat de la jeunesse ; ils sortaient des mains de l'ouvrier ; Tœil , dans la blancheur de leurs pierres , ne perdait rien de la légèreté de leurs détails, de l'élégance de leurs réseaux , de la variété de leurs guillochis, de leurs gravures, de leurs cise-

lures, de leurs découpures , et de toutes les fantaisies d'uoe imagiaatiou libre et inépuisable.

Veut-on savoir à quel point la France était couverte de ces monuments? les treize volumes de la Gallia christiana, qui n'est pas achevée, donnent mille cinq cents abbayes on fondations monastiques. Le pouillé ^^énéral fournit un total de treille mille quatre cent dix-neuf cures , dix-huit mille cinq cent trente-sept chapelles , quatre cent vingt chapitres ayant églises, deux mille huit cent soixante-douxe prieurés, neuf cent trente et une maladreries; et le pouiUé est fort incomplet. Jacques Cœur comptait dix-sept cent mille clochers en France, et la Satire Ménippée reproduit le même calcul.

Ce n'est pas trop de donner un château, cbastel, ou chastillon, par douze clochers. Tout seigneur qui possédait trois ehâtellenies et une ville close avait droit de justice : or on

comptait en Franeesoixaote-dix mille fiefs ou arrièreofieft, dont trois mille étaient titrés. (Voyez plus haut, page 97.) l'ne nioyenne proportionnelle fournit, sur ces soixante-dix milis ûeû f sept mille justices hautes ou basses , et suppose par conséquent sept mille vUies closes ou fortifiées; somme totale approximative des monuments (tant églises que chapelles, villes, ehâteauT , etc.), un million huit cent soixante-douze mille neuf cent vin<.;t six', sans parler des basiliques , des monastères renteniies dans les cités , des palais royaux et épiscopaux , des hôtels de ville , des halles publiques , des ponts , des fontaines, des amphithéâtres , aqueducs et temples romains encore existants dans le midi de la France. Voilà , certes , un sol bien autrement orné qu'il ne Test

aujourd'hui. I/arcliitecture religieuse, ci\iie et militaire gothique, pyramidait, et attirait de loin les yeux; la moderne architecture civile , et la nouvelle architecture militaire appropriée aux nouvelles armes, ont tout rasé: nos mo« numents se sont abaissés et nivelés comme nos rangs.

IVotre temps laîssera-t-il des témoins aussi multipliés de son passage que le temps de nos pères ? Qui l)àtirait maintenant des églises et des palais dans tous les coins de la France? nous nV ^ vous plusla royauté de race, l'aristocratie héréditaire, les grands corps civils et marchanda, la grande propriété territoriale, et la foi qui a remué tant de pierres. TJne liberté d'iriilustrie et de raison ne peut élever que des bourses , des uiagasius , des manufactures, des bazars, des cafés, des guinguettes; dans les villes, des maisons économiques; dans les campagnes, des chaumières; et partout , de petits tombeaux. Bans cinq ou six siècles, lorsque la religion et la philosophie solderont leurs comptes, lorsqu'elles supputeront les jours qui leur auront appartenu, que Tune et Tautre dresseront le pouillé de leurs ruines, de quel cAté sera la plus large part de vie écoulée , la plus grosse somme desoavenirs?

La pn[)iiiation en mouvement autour des édifices du moyen âge est décrite dans les chroniques et peinte dans les vignettes ; elle égalait presque la population d'aujourd'hui. J'estime, d'après des calculs dont je ne puis insérer les preuves dans une analyse, que la surface du 6ol français, tel qu'il existe

maintenant, était couverte par vingt-cinq millions d hommes : ce chiffre se déduit des rôles de l'impôt , de la levée des hommes'd'armes , du recensement des habitants des villes, et du dé-

nombrement des masses communales quand elles étaient appelées sous leurs bannières.

Le pays était riche et bien cultivé; c'est ce que déinoiitrent l'iiumeusjte et la variété des taxes royales et seigneuriales que j'ai sommairement indiquées.

Lorsque Édouardill, après avoir rendu hommage à Philippe de Valois, retourna en Angleterre, « la reine Philippe de Haî- « naut le reçut , disent les chroniques, moult joyeusement, et « lui (lenitiLida des nouvelles du roi Phihppe son oncle, et de « son grand lignage de France : le roi son mari lui en recorda « assez, et du grand estât qu'il avoit trouvé, ét des honneurs « qui estoient en France , auxquelles de faire, ni de Tentrepren- « dre à &ire, nul autre pays ne s*accomparaige. » Il est certain que la p:uerre, quand elle n'extermine pas totalement les peuples, les multiplie : elle iuQue sur les institutions [)lus que sur les tiommes : la féodalité , qui dut sa naissance et son pouvoir à la guerre, fut renversée par elle sous le règne de Philippe de Valois , du roi Jean , de Charles V, de Charles VI et de Charles VII.

Les diverses classes de la société et les différentes provinces, dans le moyen âge, se distinsruaient les unes par la forme des habits , les autres par des modes locales : les populations n'avaient pas cet aspect uniforme qu'une même manière de se vêtir donne à cette heure aux habitants de nos villes et de nos campagnes. La noblesse, les chevaliers, les magistrats, les évêques, le clergé séculier, les religieux de tous les ordres, les pèlerins, les pénitents gris, noirs et hlancs, les ermites, les confréries, les corps de métiers , les bourgeois , les paysans, offraient une variété infinie des costumes; nous voyons encore quelque chose de cela en Italie. Sur ce point il s'en faut rapporter aux arts : que peut faire le

peintre de notre vêtement étriqué , de notre petit chapeau rond et de notre chapeau à trois cornes?

Du douzième au quatorzième siècle, le paysan et rhomnie

DB L*U1STo1A£ OB FBANCE

du peuple portèrent la jaquette ou la casaque giise, liée aux flancs par un ceinturon. Le sayon de peau ou le péliçon , dont est venu le surplis, ét{dt commun à tous- les états. La pelisse

fourrée et la robe longue orientale enveloppaient le chevalier quand il quittait son armure; les manches de cette robe couvraient les mains ; elle ressemblait au cafetan turc d'aujourd'hui : la toque ornée de plumes, le capuchon ou chaperon « tenaient lieu du turban. De la robe ample on passa à Thabit étroit, puis on revint à la robe, qui fut blasonnée sous Charles V. Les liaut-dechausses , si courts et si serres (ju'ils en étaient mdécents, s'arrêtaient au mi ieu de la cuisse; les deux bas-dechausses étaient dissemblables; on avait une jambe d'une couleur, et une jambe de l'autre. 1) en était de même du hoqueton mi-part! noir et blanc , et du chaperon mi-parti bleu et rouge. « El si estolent leurs robes si estroites à vestir et a despouiller, « qu'il sembloit q}i on les ecorchast. Les autres avoient leurs « robes relevées sur les reins, comme femmes : si avoient leurs « chaperons découpés menuement tout entour. Et si avoient « leurs chausses d'un drap, et l'autre de l'autre. Et leur ve- * noient leurs cornettes et leurs manches près déterre, et sem- « bloient mieux e^tre jonij:ieurs qu'autres uens. Kt pour ce, ne «t fut pas merveilles si Dieu voulut corriger les méfaits des « François par son fléau. « L'étalage du

luxe est odieux sans ' doute au milieu dé la misère publique; mais le godtde la pa» rure distingua notre nation alors niéiiie qu'elle était encore sau» vage dans les bois de la Germanie. TTn Français met ses plus beaux habits pour marclier à réehat'aud ou à reiinemi, comme pour aller à w\ festin; ce qui l'excuse, c'est qu'il ne tient pas plus à sa vie qu'à son vêtement.

Par-dessus la robe, dans les jours de cérémonie, on attachai! un mai]i< au tantùi court, tantôt Ions:. I.e manteau de Richard 1" était fait d'une étoffe à raies, semé de globes et de demi-lunes d'argent, à l'imitationdu système céleste^ (Wiffi8AUF«>Des colliers pendants servaient également de parure aux hommes et aux femmes.

Les souliers pointus et rembourrés à la pou/aine furent longtemps en vogue. L'ouvrier eu découpait le dessus connue des

lî.

ANALYSE nAl^O}IR£S

fenêtres d'église ; ils étaient longs de deux pieds pour le noble, ornés à Textréinité de cornes , de griffes ou de figures grotesques; ils s'allongèrent encore, de sorti qu'il devint impossible de marcher sans en relever la pointe et l'attacher au genou airee

line chaîne d'or ou d'argent. Les évêq^ies exconinuinièrent les souliersà ia poulnine, et les traitèrent de péché co)ilre 'nature ; Charles V déclara qu ils étaient contre les bonnes mœurs y et inventés en dérision du Créateur, En Angleterre, un acte du parlement défendît aux cordonniers de £abviquer des souliers ou des bottines dont la pointe, axcédât deux pouces. Les larges babouches carrées par le bout reiii[il;i(èrent la chaussure à bec. Les

modes variaient autant que de nos jours; on connaissait le chevalier ou la dame qui le premier ou la première avait imaginé nmh-cUigote (mode) nouvelle : Finventeur des souliers à la poulaine était le chevalier Robert le Cornu. (W. Malhbsbuby.)

Les gentlMames usaient sur la peau d'un linge très-fin ; elles étaient vêtues de tuniques montantes enveloppcuit la çrorîre, armoriées à droite de Técu de leur mari , à ^rauchr de celui de leur famille. Tantôt elles portaient leurs cheveux ras, lissés sur le front, et recouverts d*un petit bonnet entrelacé de rubans ; tan* tôt elles les bâtissaient en pyramide haute de trois pieds ; elles y suspendaient ou des barbettes , ou de longs voiles , ou des banderoles de soie tombant jusqu'à leiTe, et volti2:eant au gré du vent : au temps de la reme Lsabeau, on fui ohliné d'élever et d'élargir les portes, pour donner passage aux coiffures des châtelaines. (Monstrelet.) Ces coiffures étaient soutenues |>ar deux cornes recourbées, charpente de Tédifice : du haut de la corne , du cdté droit , descendait un tissu léger que la jeune femme laissait flotter, ou qu'elle ramenait sur son sein coiiiiue une guimpe, en l'entortillant à son bras gauche. line fennue en plein e&batement étalait des colliers , des bracelets et des bagues; à sa ceinture enrichie d'or^. de perles et de pierres précieuses, s'attachait une escarcdle brodée : elle galopait sur un palefroi , portait un oîseau'-sur le poinçr, ou une canne à la main. « Quoi déplus ridicule , » dit Pétrarque dans ime lettre adressée au pape en 1206, « que de voir les hommes le ventre san- « glé! en bas, de longs souliers pointus; en haut, des toques

« chargées de plumes ; cheyeux tressés allant de ci , de là , par « derrière, comme la queue d'un animal, retapés sur le front

tt avec des épingles à téte dMvoire ! » Pierre de Hlois ajoute (firil était du bel usa^^ede pni lcr a\ec affectation. Kt (iiielle langue parlait-on ainsi? la langue de Wallace et du jcomm de-Rou, de ViUe>Hardouiu , de Joinv ille et de Froissard.

lie luxe des habits et des fêtes passait toute croyance; nous sommes de mesquins personnages auprès de ces barbares des treizième et quatorzième siècles. On vil dana un tournoi niille chevaliers vêtus d'une robe uniforme de soie nommée cohifise, et le lendemain ils parurent avec un accoutrement nouveau aussi magnifique. (IVIatth. Pàbis,) Un dcihabitsde Richard II, roi d'Angleterre, lui coûta trente mille mares d'argent. (Kn yoh< TOic.) Jean Arundel avait cinquante-deux liaMts complets d'étoffe d'or. (HOLLINGSHBD ChROIV.)

Une autre fois, dans nn autre tournoi , delilèrent d'abord un à un soixante superbes chevaux richement caparaçonnés, conduits chacun par un écuyer d'honneur, et précédés de trompettes et de ménestriers; vinrent ensuite soixante jeunes dames montées sur des palefrois, snperbem^nt vêtues, chacune menant exj bisse , avec une chaîne d'arsjent , un chevalier armé de toutes pièces. La danse et lannusique faisaient partie de ces 6a;idor^ (réjouissances). I.eroi, les prélats, les barons, les chevaliers , sautaient au son des vielles , des musâtes et des chifforUes.

Aux fêtes de Noël arrivaient de grandes mascarades : Tm-

fortuné Charles VI , déguisé en sauvage et enveloppé dans un linceul imprègne de poix , pensa devenir victime d'une de ces folies : quatre clievaliers masqués comme lui fureut brûlés.

Les représentations théâtrales commençaient partout : en Angleterre, des marchands drapiers représentèrent la Création ;

Adam et Ève étaient tout nus. Des teinturiers jouèrent le Déluge : la femme de JNoé, qui refusait d'entrer dans Tarche, domiait un soulllet à son mari. (Histoire delapoéaie anglaise, Wharton.)

La balle, le mail, le palet, les quUles, les dés, affolaient tous les esprits : il réste un compte d'Édouard II pour payer à

son barbier une somme de cinq scbellings, laqueiie somme ii avait empruntée de lui pour jouer à croix ou pile.

La chasse était le grand déduit de la noblesse : on oit^it des meutes de seize cents chiens. On sait que les Gaulois dressaient

les chiens à la guerre, et qu'ils les couronnaient de fleurs. On abandonnait aux roturiers l'usage des filets. Les cbnsses royales coûtaient autant que les tournois : une de ces cliasses se lie tristement à notre histoire.

Le prince Noir était descendu en Angleterre^ menant avec lui le roi Jean son prisonnier. Édouard avait fiût préparer à Londres une réception magnilique , telle qu'il l'eût ordonnée ponr un potentat puissant qui le fût venu visiter. Lui-même, au jnilieu des princes de son sang, de ses grands barons , de ses chevaliers, de ses veneurs, de ses fauconniers, de ses pages, des ofGciers de sa couronne, des hérauts d^armes, des meneurs de destriers , se mit à la téte d'une chasse brillante dans une forêt qui se trouvait sur le cbemiii du roi captif.

Aussitôt que les piqueurs envoyés à la découverte lui annoncèrent rapproche de Jean, il s avança vers lui à cheval, baissa son chaperon, et saluant son hôte malheureux : « Cher cousin, « lui dit-il , soyez le bien venu dans Hle d'Angletme. » Jean baissa son

chaperon à son tour, et rendit à Édouard son salut. «Le roi d'Angleterre, disent les chroiiKjues , list :iu roi de France uioult grand honneur et révérence , l'invita au vol d*epervier, à chasser, à déduire et à prendre tous ses eshattements. » Jean refusa ees plaisirs avec gravité , mais avec courtoisie; sur quoi Édouard,, le saluant de nouveau, lui dit: « Adieu, beau cousin ! » et, faisant sonner du cor, il s'enfon^ avec la ehasse dans la forêt. Cette générosité un peu fastueuse ne consolait pas plus le roi Jean que Tliumble petit cheval du prince de Galles; en faisant trop voir la prospérité d'un monarque, elle montrait trop la misère de l'aulre.

Quant au repas , on Tannonçait au son du cor chez, les nobles ; cela s'appelait corner feau , parce qu'on se lavait les mains avant de se mettre à table. On dînait à neuf heures du matin , et l'on soupait à cinq heures du soir. On était assis sur des banques ou bancs, tantôt élevés, tantôt assez l>as, et la

table montait et descendait en proportion. Du banc eat venu le mot banquet. Il y avait des tables d*or et d'argent ciselées ; les tables de bois étaient couverte de nappes doubles, appelées doubUers; on les plissait (oinme rivière ondoyante qu'un petit vent frais fait doucement soulever. Les serviettes sont plus modernes. Les fourchettes, que ne connaissaient point les Romains , fturent aussi inconnues des Français jusque vers la fin du quatorzième siècle ; on ne les trouve que sous Cbarles Y.

Od mangeait à peu près tout ce que nous mangeons, et même avec des raffinements que nous ignorons aujourd'lmi ; la civilisa-

tion romaine n'avait point péri dans la cuisine. Parmi les mets recherchés je trouve le deUegrout , le maupigijrnum^ le karunq>ie. Qu'était-ce? On servait des pâtisseries de formes obscènes , qu'on appelait de leurs propret noms. Les ecclésiastiques , les femmes et les jeunes filles rendaient ces grossièretés iiiuoceiites p:\r une pudique inuenuité ». La langue était alors toute nue ; les traductions de la Bibie de ces temps sont aussi crues et plus indécentes que le texte, ^instruction du chevalier Geoffroy Latour^landry , genUlhomme angevin, à sesfiUes^ donne la mesure de la liberté des enseignements et des mots.

On usait en abondance de bière , de cidre et de vins de tou- tes les sortes. 11 est fait mention du cidre sous la seconde race. Le clairet était du vin clarifie, méie à des épiceries ; Vhvpocras , du vin adouci avec du miel. Un festin donné par un abbé, en ' f 810 , réunit six mille eonvivea devant trois mille plats.

Les repos royaux étaient mêlés d'intermèdes. An banquet que Charles V offrit à l'empereur Charles IV, s'avança un vaisseau mû par des ressorts cacliés : Godefi oi de Bouillon se tenait sur le pont, entoure de sis < hpvaliers. Au vaisseau succéda la cité de Jérusalem, avec ses tours chargées de Sarrasins ; les chrétiens débarquèrent , plantèrent les échelles aux murailles > et la ville samte îîit emportée d'assaut.

* Alins fmguni oblonria fnjura^ afias spherica et orbiculart, aiioê triangula, qnad ta luj Iliaque ; qutpdam venlricolœ sunt : quadam pudendatsut^ iièMa, ûHim viritiaCti dih piaceff^ reprduentant : adeo degeneravert boni mores vt etiam ehrisUaniê obaeana et pudcnda in cihis placeant. Snnt ctenim quo^. ..... saccharatos nppelUtcnt. (De Ro ciliaria : !o Bruye-

rifio Campofiio LugUuaensi auctore, }àb. vi, cap. vu, i>ag. 402, prima eUttiui^

N2 ' ANALYSE RAISO.N.\ÉB

Froissard va noas Êdre encore mieux assister au repas d*ua iiàut baron de son siècle.

« Kn cet estât queje vous dis le comte de Foix vivoit. Et quand de sa chambre à minuit venoit pour souper en la salle, devant « lui avoit douze torches allumées que douze varlets portoient, « etieelles douze torches estoient tenues de vaut sa table, qui « donnoient grand darté en ia salle, laquelle salle estoit pleine « de dievaliers et de eseuyers; et tousjours estoient à foison ta* « bles dressées pour souper, qui souper vouloit. Nul ne parloit « à lui il sa table, si il ne Fappeloit. Il mangeoit par cousUnne « foisoa de volaille, et en spécial les ailes et les cuisses tant « seulement , et guère aussi ne buvoit. il prenoit en toute me* « nestrandie (musique) grand esbattement, car bien 8*y connois- « soit. Il faisoit devant lui ses deres volontiers chanter chan- « sons , rondeaux et virelais. Il séoit à table environ deux heu- « res, et aussi il véoit volontiers estraiiges entremets; et iceux « vus, tantôt les faisoit envoyer par les tables des chevaliers et ■ des eseuyers.

« Briefvement et ce tout considéré et avisé, avant que je vinsse « en sa cour^ je avois esté en moult de cours de rois, de ducs,

m de princes , de comtes et de hautes dames ; mais je n'en fus « oncques en nulle qui mieux me phist , ni qui fust sur le fait « d'armes plusresjouie comme celle du comte de l'oix estoit. On « véoit en la salle et ès chambres et en la cour chevaliers et , « eseuyers d'honneur aller et marcher, et d'armes et d'amour <i les oyoit-ou parler. Toute honneur estoit là-dedans trouvée. « Nou-

velles dequelroj^aume ni dequel pays que ce fust là-dedans « on y apprenoit ; car de tous pays , pour la vaillance du sei- « gneur, elles y appleuvoient et venoieut. »

Ce comte , si célèbre par sa courtoisie , n'en avait pas moin^ tué de sa propre main son fils unique : « Le comte s'enftlonne « (s'irrita) , et, sans mot dire , il se partit de sa chambre et s'en a vint vers la prison où son fils estoit; et tenoit à la maie heure « un petit loiii^ coutel, et dont il nppareilloit ses ongles et net- <« toyoit. 11 fit ouvrir Thuis de la prison et vint à son fils , et te- N noitralemelle (lame) de son coutel par la pointe, que il n'y « en avoit pas hors de ses doigts la longueur de l'espaisseur d'un

* gros tournois. Par montaient { malheur), en boulant ce tant « de pointe dans la gorge de son (ils, il Fassena ne sçais en « quelle veine» et lui dit : « Ha traitour (traître) ! pourquoi ne H manges-tu point? » Ettantost 8*en partit le comte séné plus « rien dire ni faire, et rentra en sa chambre. L'enfàs (enfant) « fut sang nuiéet effrayé de la venue de son père , avecques ce '« que ilestoit foililedejeusner, etqu'il vitou seiitit !,i {)rfinte du « coutel qui le touciia à la gorge , comme petit fut en une veine, « il se tourna d'autre part, et là mourut «

Fcpissard est à la peine pour excuser le etime de son hôte, et ne réussit qu'à fiiireun tatdeau pathétique.

On avait été obligé de frapper la table de lois soniptuaires : ces lois n'accordaient aux riches fjue deux smie.t s et deux sor* tes de viande, à Texception des prélats et des barons, quimau* geaient de tout en toute liberté; elles ne permettaient la viande aux négo-

ciants et aux artisans qu^à un seul repas ; pour les au* très repas, ils se devaient sustenter de lait, de beurre et de légumes.

T.e carême , d une rigueur excessive, n'empêchait pas les réfections clandestines. Une femme avait assisté nu-pieds à une procession, ei/aisoU la marmiteiue plus gue dix. Assortir delà, rhypacrUe Ma disiter avec son amant , d'un quartier d'agneau et d'un jambon, La senteur en vint jusqu'à la rue. On monta en haut. Elle fut prise , et condamnée à se prome> ner par la ville avec son quartier à la broche , iyur Cepaule , et le jambon pendu au col. (Brantôme.)

Les voyageurs trouvaient partout des hôtelleries. Chevauchant avec messire Ëspaug de Lyon , maître Jehan Froisaard va d'auberge en auberge , s^enquérant de Thistobre des diâteaux qu'il aperçoit le long de la route , et que lui raconte le bon chevalier son compagnon. « Kt nous vinsmes à Tarbes, et nous fusmes « tout aisesà riiostelde TEstoile, et y sejournasmes tout séjour; « car c'est une ville trop bien aisée pour séjourner chevaux : de «(bons foins, de bonnes avoines et de belles rivières... Puis « vinsmes à Orthez. Le chevi^er descendit à son bostel, et je « descendis à Thostel de la Lune. »

On rencoulrait sur les chemins des bastemes ou Ktières, des-

mules, dai palefirois rt des vditurcs a bœufs : les roues des charrettes étaieat à Tantique. Les chemins se distineru aient en chemins péageaux et en sentiers; des lois en réglaient la larg^ ; le ehemin péagean devait avoir quatorze pieds (Mss. Sainte-Palaye); les sentiers pouvaient être ombragés, mais il ftllaît élaguer les arbres le lon^ des voies royales , excepté les arbres et

abris, ((apituiaii es.) Le service des fiefs creusa cette multitude infinie de chemins de traverse dont nos campagnes sont sillonnées.

Les bains chauds étalent d*un usage commun , et portaient le-nom d'étnves : les Romains nous avaient laissé cet usage, qui ne se i)erflit îriipre que sons la monarchie absolue, époque 01 la France devint saie. On criait dans les rues de Paris, sous Philippe-Auguste :

Seigncurt voulez- vous vous baigner?

Entrez doDC sans desialer;

Les bains sont chauds , c'est sans mentir.

C'était le temps du merveilleux en toute chose : raumônier, le moine , le pèlerin , le chevalier, le troubadour, avaient toujours à dire ou à chanter des aventures. Le soir^ autour du foyer àJ>ancs, on écoutait ou le roman de Lancelot du Lac, ou

riiistoire lanieiUable du châtelain deCoucy , ou l'histoire moins triste de la reine Pédauque, « largement pattée, comme sont « les oies, et comme jadis à Toulouse les portoit (les pattes) la « reine Pédauque ««(Rabelais) ; ou l'histoire du go66&n Orton, grand nouvelliste qui venait dans le vent, et qui fut tué dans une j^^osse truie noire. (FKOiss\iin.)

La belle Mélusine était condamnée à ^tre moitié sorpent tous les samedis , et fée les autres jours, à moins qu'un chevalier ne consentît à Tépouser en renonçant à la vohr le samedi. Raimondin, comte de Forez, ayant trouvé Mélusine dans un bois , en fit sa femme ; elle eut plusieurs enfants, entre autres un fils qui avait un œil rouge et un œil bleu : ^b'î usine bâtit le ch teau de-

LusicîKui. ^lais enfin Raimondui s'élaut mis en téte de voir sa femme un samedi , lorsqu'elle était demi-serpent, elle s'envola par une fenêtre , et elle demeura fée jusqu*au jour du jugement dernier. Lorsque le manoir de Lusignan change de maî-

tre , ou qu'il doit mourir quelqu'un de la famille seigneuriale , Méîusiae paraît irois jours <>ur les tours du chatonu , et pousse de grands cris. Tels étaieai la Psyclié du moyen âge et ce château de Liisigitan que Charles^Quint admira, et dont Brantdme déplore la ruine.

• Avec ces contes on écoutait encore ou le sir vente du trouvère contre un chevalier félon , ou la vie d'un pieux personnage. Ces vies de saints recueillies par les ËoUandistes , n'étaient pas d^une imagination moins brillante que les relations profanes : incantations de sorciers , tours de lutins et de ferfadets^ courses de loups-garous , esclaves rachetés , attaques de brigands ; voyageurs sauvés, et qui, à cause de leur beauté, épousent les filles de leurs hôtes {SaitU Maxime); lumières qui pendant la nuit révèlent au milieu des buissons le tombeau de quelque vierge ; chAteaux qui paraissent soudainement illuminés. (Saint riventius , Maure et Brista,)

Saint Déicole s'était égaré ; il rencontre un berger, et le prie de lui enseigner un gîte : « Je n'en conuais pas , dit le berger, « si ce n'est dans un lieu arrosé de fontaines, au domaine du « puissant vassal Weissart. — Peux«tum*y conduire? » répondit le saint. « Je ne puis quitter mon troupeau , » répliqua le pAtre. Déicole fiche son bâton en terre; et quand le pfitre revint après avoir conduit le saint, il trouva son troupeau couché paisiblement au-

tour du bâton miraculeux. Weissart , terrible châtelain, menace de faire mutiler Déicole; miis Berthilde, femme de Weissart , a une grande vénération pour le prêtre de Dieu. Déicole entre dans la forteresse; les serfs empressés le veulent débarrasser de son manteau ; il les remercie , et suspend ce manteau à un rayon de soleil qui passait à travers la lucarne d^une tour. (BoLL.,tom. ii, pag. 2020

Chercher à déroider avec méthode le tableau des mœurs de ce temps, serait à la fois tenter l'impossible , et mentir à la confusion de ces moeurs, il faut jeter péle-mêle toutes ces scènes telles qu'ellesse succédaient sans ordre ou s'enchevêtraient dans une commune action , dans un même moment : il n'y avait d'unité que dans le mouvement général qui entratnait la société

ven un perfectloiuiemeiit éloigné, par !a loi naturelle de Texis-

tence humaine.

D'un côté la chevalerie , de l'autre le soulèvement des masses rustiques ; tous les dérèglements de la vie dans le clergé, et toute Tardeur de la foi. Les Galois et Galoisest sorte de pém« teots d*ainour, se chauffaient Tété à de grands feux , et se couvraient de fourrures; Thiver, ils ne portaient qu'une co^esimple^ et ne mettaient dans leurs chejninëes que des verdures. Plusieurs transUsolenide pur froide et mouroient tout roydes de lez leurs aniyes, et aussi leurs amyes de lez eulZf en parlarU de lettre tmourettei^. Lors delà Faudoisle d*Arrae, les hommes et les femmes , retirés*dans les bois , après avoir trouvé un certain dé-

mon , se livraient à une prostitution générale. Les turlupins])ratiquaient les mêmes désordres.

Des mornes libertins se veulent venger d'un évêque réformateur qui venait de mourir : pendant la nuit ils tirent du cercueil le cadavre du prélat > le dépouillent de son linceul , le fou^nt ^ et en sont quittes pour payer chaque année quarante sous dV mende. Les cordelu rs avaient renoncé à toute espèce de pro^ pr'v'té : le pain quotidien qu'ils ninn^reaient était-il une propriété? Oui, disaient les religieux dune autre robe; donc le cordelier qui mange viole la constitution de son ordre ; donc il est en état de péché mortel , par la seule raison qu'il vit, et qu'il faut manger pour vivre. L'empereur et les Gibelins se déclarèrent pour les cordeliers, le pape et les Guelfes contre les cordeliers. De là une guerre de cent ans ; et le comte du Mans , qui fut depuis Philippe de Valois , passe les Alpes pour défendre l'Église contre les Yiseonti et les cordeliers

On courait au bout du monde , et l'on osait à peine, dans le nord de la France , hasarder un voyage d'un monastère à un autre , timt la route de quelques lieues paraissait langue et périlleuse! Deâ gyrovagues ou moines errants (pendants des che-

' Latour, Hisi. du Poitou; Sàinte-Pàlayk, Mém» »ur l*an€-ckev., v« par lie, dans les notes, pag. :>87.

Spicil., tom. i, pag. 73, Niai, des ouvr. des sav., an <700, pag. 72; LHlft sur ie péché tmaginaire,, pag 23 et tttiv.

valiers errants) , chemioaat à pied ou chevauchant sur une petite mule , prêchaient contre tous les scandales ; ils se faisaient

brdler vife par les papes , auxquels Us reprochaient leurs désordres , et noyer par les princes, dont ils attaquaient la tyrannie. Des gentilshonirTies s'embusquaient sur les chemins et dévalisaient les passants, tandis que d autres gentilshommes deve< liaient en Espagne , en Grèce , en Dalmatie , seigneurs des immortelles cités dont ils ignoraient l'histoire. Cours d*amour où ton raisonnait diaprés toutes les règles du seottisme , et dont les chanoines étaient memhres ; troubadours et ménestrels v aguant de châteaux en châteaux , déchirant les hommes dans des satires, louant les dames dans des ballades; bourgeois divisés en corps de métiers , célébrant des solennités patronales où les saints du paradis étaient mClés aux divinités de la Fable; reiwésentations tiiéfltrales; fêtes des fous ou des comards, messes sacrilèges; soupes grasses mangées surTautel; Vite missa répondu par trois bniienients d'âne; barons et chevaliers s'engageaut dans des repas mystérieux à porter la guerre dans un pays, faisant vœu sur un paon ou sur un héron d'accomplir des faits d'armes pour leurs mies; Juifs massacrés et se massacrant entre eux, conspirant avec les lépreux pour empoisonner les puits et les tbntaiues; tribunaux (J(^ toutes les sortes, eoiulainuant, en vertu de toutes les espèces de luis, à toutes les sortes de supplices , des accusés de toutes les caté^ gories, depuis l'hérésiarque éoorcfaé et brûlé vif, Jusqu'aux adultères attachés nus l'un à l'autre, et promenés au milieu du peuple; le juge prévaricateur substituant à rhomîcîde riche condamné un prisonnier innocent; des hommes de loi commençant cette magistrature qui rappela, au milieu d'un peuple léger elMvole, la gravité du sénat romain : pour dernière confusion, pour dernier contraste, la vieille société civilisée à la manière des anciens, se perpétuant dans les abbayes ; les étudiants des universités fiiîsant renaître les disputes philosophiques de la

Grèce ; le tumulte des écoles d'Athènes et d'Alexandrie se mêlant au bruit des tournois , des carrousels et des pas d'armes. Placez eniin , au-dessus et en dehors de cette société si agitée , un autre principe de mouvement , un tombeau , objet

de toutes les tendresses , de tous les regrets , de toutes les espé- • rances, qui attirait sans cesse au delà des mers les rois et les sujets , les vaillants et les coupables ; les premiers pour chercher des ennemis, des royaumes, des aventures; les seconds pour accomplir des vœux, expier des crimes, apaiser des remords.

L'Orient , uialgré le mauvais succès des croisades, resta longtemps pour les Français le pays de la religion et de la gloire; ils tournui* nt sans cesse les yeux vers ce beau soleil , vers ces palmes de Tldumée, vers ces plaines de Rama, où les infidèles se reposaient à Pombre des oliviers plantés par Baudouin ; vers ces ehamps d'Ascalon qui gardaient encore les traces de Godefroi de lioiuilon et de Tancrède, de Philippe- A uiius te et de Couci, de saint Louis et de Sargines; vers cette Jérusalem un moment délivrée, puis retombée daus ses fers, et qui se montrait à eux comme à Jérémie, insultée des passants, noyée dans ses pleurs, privée de son peuple, assise dans la solitude.

Tels furent ces siècles d'imagination et de force qui marchaient avec tout cet attirail au milieu des événements historiques les plus variés, au milieu des hérésies, des schismes , des guerres féodales, civiles et étrangères; ces siècles doublement favorables au génie ou par la solitude des cloîtres quand on la recherchait , ou par le monde le plus étrange et le plus divers quand en le préférait à la solitude. Pas un seul point de la France

où il ne se passAt quelque fait nouveau ; car chaque seigneurie laïque ou ecclésiastique était un petit Étal qui gravitait dans son orbite et avait ses phases : à dix lieues de distance, les coutumes ne se ressemblaient plus. Cet ordre de choses , extrêmement nuisible à la civilisation générale, imprimait à l'esprit particulier un mouvement extraordinaire : aussi toutes les grandes découvertes apparlientient-elles à ces siècles. Jamais Tiudn idu n'a tant vécu : le roi rivait Tagrandissement de son empire; ie seigneur, la conquête du fief de son voisin; le bourgeois, Faugmentation de ses privilèges; le marcliand , de nouvelles routes à son commerce. On ne connaissait le fond de rien ; on n*avait rien épuisé ; on avait foi à tout; on était à rentrée et comme au bord de toutes les espérances , de même qu^tcu

voyageur sur une montagne attend le lever du jour dont il aperçoit Taurore. On fouillait le passé ainsi que Favenir; on

découvrait avec la même joie un vieux niaruiserit et un nouveau monde ; on marchait à grands pas vers des destinées ignorées, mais dont on avait rinstinct , comme on a toute sa vie de* vant soi dans la jeunesse. L'enfanee de ces siècles fut barbare, leur virilité , pleine de passion et d^énergie ; et ils ont laissé l^r riche héritage aux Ages civilisé qu'ils portèrent dans leui sein iecuiid.

PHILIPPE VI, DIT DE VALOIR

DBiSSSàfSfiO.

Jusqu*au règne de Philippe de Valois, les contentions entre la France et l'Angleterre n'avaient annoncé rien d'antipathique

et de violent; mais sous ce règne elles devinrent une rivalité nationale, et cette rivalité divisa le monde : cormuencée sur la terre , elle s'y perpétua pendant deux siècles, pour se prolonger ensuite sur la mer : la terre manqua aux Anglais , et non la haine; ils continuèrent à gronder avec TOcéan contre ces rivages dont nous les avons rejetés.

Les deux peuples se séparèrent sans retour, les liens de parenté et de famille se brisèrent -, l'Angleterre cessa d'être normande. Edouard III bannit des tribunaux la langue française; l'idiome dédaigné du Saxon vaincu fut adopté par les vainqueurs, en inimitié de leur ancienne patrie. Le caractère commerçant des insulaires se développa : leurs laines se convertissaient en trésors aux marcltés de la Flandre : elles s'améliorèrent encore par les troupeaux que le duc de Lancaster tira de l'Esp^igue et du Portugal : elles devinrent l'aliment des subsides dont Édouard lU avait besoin dans la guerre qu'il entretint contre nous. Heureusement la France n'est pas marchandise que Ton

Dig'itjzed by

troque [)oiir des sacs de laine : à tous les traités de partage du royaume de saïut Louis , que le prince anglais Ht avec son compère AiteTelle ^ le brasseur de bière , il ne manqua que la signature de du Guesclin.

Le mal que fait un injuste ennemi profite à la nation opprimée , et c'est une belle loi de la Providence ; les premiers symptomes-

derémancipation nationale éclatèrent dans les états réunis à Paris pendant la captivité du roi Jean; les grandes campaffnies et la Jacquerie furent des fléaux qui ajoutèrent néanmoins force au droit. Partout où les hommes ressaisissent leur indépendance naturelle, cette indépendance, en reprenant ensuite le frein des lois , fait faire un pas à la liberté politique. Quand la pensée a été élargie de prison, ne fût-ce que pour un moment, elle en garde le souvenir ; les idées une fois nées ne s'anéantissent plus ; elles peuvent être accablées sous les chaînes , ni iis , prisonnières immortelles, elles usent les liens de leur captivité.

A mesure que la liberté commune croissait , le pouvoir fé* gulier croissait. La justice royale pénétrait dans les justices particulières; les empiétements de la loi ecclésiastique s'arrêtèrent, et il lui fallut subir 1 appel comme d'abus. La guerre nationale détruisit, par la composition des grandes armées, les guerres particulières : on pourrait presque dire que la poudre , en changeant la nature des armes , fit sauter en Tair le vieil édifice de la féodalité.

Mais tous ces progrès de In civiiisalion, toutes ces révolutions dansles es[)rits , dans les mœurs , dans les lois , ne s'opérèrent que graduellement au milieu de tous les désastres. 11 fallut que les Français reçussent les trois leçons de Grécy , de Poitiers et d'Azincourt , pour apprendre à délivrer leur patrie. Le règne de Plulippe VI , dit de Valois , ouvre cette scène de notre his* toire.

SOMMAIRE

La veuve de Gbirles le Bel accouche d'une tille. — Une assemblée de prélats

et tic scif^îiciirs adjuge la couronne à Philippe <!c Valois. — F.xamen des préleations d'Edouard iU à U oouronDe de i'rauce.

— Prcuiicrs actes de

radmiDistraUoa de Philippe. — Aecherclie» des iîiiauciers. — Jeanne de France, qui avait épousé Philippe, eomte d*£vf«QX , est proclamée reioe de Navarre. ^ La Champagne et la Brie sont abandonnées à Philippe en

échange (lMcomU% d'An^uiénie et de Morlahi, nvei: deux rentes assii^née» sur le trésor du roi et sur !cs domaines de la couronne. — Sarn; du roi. — Plulippe estsurnonuné le Fortuné. — Louis, comte de l iandre, vient rendre loi et hommage à Philippe, et implorer «on secoufs contre ieseonimunes de Flandre. — Guerre de Flandre. Philippe va prendre Tor^ flamme ii Saint-Denis. — Goûteurs nationales ; qu'elles n*ont pas toujours été les mêmes; leur histoire: que le hlanc était la couleur des Anglais, et le rouge celle dcâ Frani^ais jusqu'au rogne de iMiiliiipe <le Valois : a cetle époque Edouard m, prétendant à la couronne de France, prit les couleant françaises, et les Français abandonnèrent ces cooteart lorsqnNh 1rs virent portées (lar les Anglais. - L'oriflamme n'était dans Torigine que la baiiniôre de Saint-IXmis ; elle disparut s(jus Charles Vil , et fut retnplirre par la cornette blanche. — Victoire de Cass<'l. — Édouard est mhhiik^ de rendre hommage à Philippe , comme duc de Guienne i^t comte de Pualliien. — Il vient à Amiens , et préte^dennellenient cet honmiage. Cunflit entre les jnridictloDS seigneuriales et ecclésiastiques. — Discours de Pierre de Cugnièrcs. — Edouard conhrme l'hommage qu'il avait rendu au roi à Amien^i. — Projet de croisade. — Le pape songe à passer en W\\h\ : le saint-siége à Avignon était un bien pour b France , un tnal pour la chrétienté. — Le duc de Normandie, fils du roi, âgé de quatorze ans, épou^e Bonne de Lnsembourg, fUle de Jean , roi de Bohême. » Le projet de crof* sade

échoue — Histoire du procès de Robet t d'Artois , (roisiéme du nom , et de Mah îTid , rf)nitpsse d'Artois, sa tante. — Robert, convaincu d'avoir fait forger de faux titres et d(i s\mi cire servi , se retire auprès du duc de Brabant. — U refuse de comparaître en cour de justice. — Le parlement k condamne à mort; le roi commue la peine en un bannissement pcrpétneL — Bobert, déguisé en marchand , se réfugie en Angleterre. <-> David Bruce, roi d^Écosse, cherche un asile aupn'-s de Philippe. — Communes de Flandre. — .ïneqne*; d'Artevelle. — Édouard, qui cliercliait des torts à Philippe et(|ui méditait la guerre, intrigne avec Arteveile. — Les dnix monarques ch et client des alliés de part et d'autre. — Vœu du héron.

FRAGMENTS

YOCU DU HBBON.

Quoique Édouard nourrît depuis longtemps le dessein d'attaquer la France, la {fraudeur de l'entreprise, les embarras intérieurs de son gouvernement, l'effrayaient et Tarrêtaieut. Peutêtre même ne se fût-il jamais déterminé à j^eadre ies armes, sans les soUicitations de Robert d'Artois, qui, retiré depuis deux ans en Angleterre, soufflait au coeur de rambitieux Édouard la haine dont lui, Robert, était dévoré : le boiiui se servit, pour détcriiiiiier sou bùte» d'un moveii extraordinaire.

A cette époque de nos annales le roman est tellement méié à

ANALYSE AÀlSOnKBfi

lliistoire, et rbistoîre au roman, qu'on les peut à peine séparer : de jeunes bacheliers anglais paraissent à la cour du

comte de llainaut , uii œil couvert de drap , ayant voué entre dames de leur pays que jamais ne verraient que dun ceii. Jusqu'à ce que Us aurokiU faU aucunes prouesses de leur corps au royaume de France. Messîie Gauthier de Mauny wait dit à aucuns de ses pkis privés, qu^U avoit promis en Angleterre^ devant les dames et seigneurs^ qu'il serait le premier qui entrevoit en France , et quil y prendroit chaatel OH forte ville , et y ferait aucunes apertises d^armes. Souvent les barons et les chevaliers juraient par un saint ou par une dame, au pied d*un rempart ennemi, d'emporter ce rempart dans un certain nombre de jours, àût leur serment leur être funeste, ou à leur patrie. Ces iaiis, attestes par toutes les chroniques, ne diffèrent point de ceux qu*on lit dans les romans; ils rappellent aussi les serments que faisaient les barbares du Nord, lorsqu'ils se condamnaient à porter une longue bnihe ou un anneau de ^r, jusqu'à ce qu'ils eussent tué un Romain. La querelle de TAngleterre et de la France dans le quatorzième siècle ranima l'esprit chevaleresque; Us deux nations descendirent au champ clos, dont elles ne sout plus sorlies. Comme les imaginations étaient remplies des chansons des troubadours et des aventures des croisades, les mœurs se teignirent de ces couleurs , et les reflétèrent On sent partout , avec la chevalerie historique , rimitatton de la chevaine romanesque, à laquelle la vie de (h âtcau , les chasses , les tournois, les croyances religieuses el les entreprises d'amour étaient d'ailleurs extrêmement favorables, il y a tout à la fois quelque chose de vrai et de faux , de naturel et d'artificiel dans les mœurs de ces temps , que l'on doit, si l'on peut , saisir et peindre.

Sainte-Palaye regarde donc le vœu du héron comme un fait réel rimé ; aUns on cliantait encore l'histoire, comme jadis dans la Grèce : nous avons en vers le Combat des Trente et la première

Histoire de du GuescUn, Au commencement de l'automne de Tannée 1338 , et , comme dit le poète historien , lorsque Veté va à descUn , que Voiseau gai a ^yerdu la voix, que les vi^s sèchent, que meurent les roses, que les arbres se

despo aillent, (/ueles chemins se jonchent de feuilles, Esdamcd estoU à Londres en son paiais , environné de dues , de com^ tes^ de pages 9 de dames ^ déjeunes filles et de jeunes honi'

mes ; il tenoit la teste inclinée en pensera d'amours. Robert d'Artois, retiré en Angleterre, était aiie à la chasse, parce qu'il se souvenoU du très-gentil pays de France, dont il estait banni. Il {lortait un petit fhucon qu'il avait nourri , tant vola (ejaueon par rivières^ qu'il prit un héron. Robert retourne à Londres, £ût r4tir le héron , le met entre deux plats d'argent , s'introduit dans la salle du festin du roi , suivi de deux maintrès (le vie/le, d ua quistreneus (joueur de guitare), et de deux puceUes , filles de deux marquis ; elles chantaient accom* pagnées du son des vielles et de la guitare, Robert s'écrie : Ouvrez les rangs, laissez passer ies preux que l'amour a surpris : voici viande à preux , à ceux qui sont soumis à

dames amoureuses qui tant ont beau visage Le héron

est le plus eouard des oiseaux , il a peur de so7i ombre Je donnerai le Jieron à eelui d'entre vous qui est le plus poltron : à mon avis, <fest Esdouard, déshérité du noble pays de la France, dont il estait l'héritier légitime ; mais le coeur lui a failli, et pour sa lascketé il mourra priné. de son royaume, Édouard rougit de colère el de mal /aient, le cœur lui frémit; îl jure; par le Dieu du paradis

et par sa douce mère, qu'avant que six mois soient passés il délie-ra le roi de Saint^Denis (Phi* lippe).

Robert Jetta un rire, et dit tout en basset : A présent f ai

mon avis (désir), et par mon héron eommencm'a grant

guerre .

Kobert reprend le héron toujours entre les deux plats d'argent ; il traverse la salle du banquet, suivi des deux ménétriers qui vi-clloient doucement, du joueur de guitare, et des deux damoiselles , qui chantaient ces paroles : « Je vais a la Terdure, « car Amour me l'apprend. » Robert présente le héron au comte de Salisbury , qui était assis de lez amye qui fut gentille et courtoise et de beau maintien; elle était fille du comte Derhv, et Salisbury l'aimait loyalement. Robert prie le comte de Salisbury de jqier sur le hé-ron. Salisbury répondit : « Pourrois-je

ARALYSB BAISONIIBB

« tenir un vœu parfiBâtement? Je sers la dame la plus belle qui « soit au finnament; et si la vierge Marie estait ici , mettant à « part sa divfmté , je ne saurois la distinguer de cdle que faîme.

« Je Tai requise d'amour, mais ellfi se défend : elle me donne « pourtant un gracieux €Sj>oir que j'aunii merci. Je prie qu elle « me preste un doigt de sa maio , et qu'elle le mette sur mou « œil droit. — Par ma foi , s'escria la dame, j'en presterai deux. « — Et lui ferma l'œil droit avee deux doigts. — Esiril bien « clos , belle? dit le chevalier très-gracieusement. — Oui , res- « pond-elle. — Adonc , s'escria de bouche et de cœur Sale- « brin , je veux et proiiiets à Dieu tout-puissant, f t i\ sa douce « mere qui resplen-dit de beauté, que jamais cet œil oe sera ft ouvert on par longueur

de temps, ou par vent , douleur « ou martyre, avant que je ne sois entré en France, que Je « n'y aie porté la flamme, et combattu les gens de Philippe en

« îiidaiit Kdouard. A présent advienne qu'advienne.,. Et

« quand le qnens Salebrin (le comte de Salisbury) eut fait sou « vœu il demoura l'œil clos en la guerre. »

SOMMAIRË. ,

Edouard dédare qu'il ra prendre les armes poor se faire rendre les terres

saisies autrefois en Guienne. — Ptûlippe einpl<rîe les forces desUnées pour la cToisatlc h la (L'feîT^fide son royaume. — Premières hostilités d*iinef^ucrrc qui ilevail durer cent vingt-six an«. — Tirve. — Edouard, pre&sé par Artevelle, s'embarque à Douvres , arrive à Anvers» où les ptinccH de sa confédération étaient assemblés. — U achète de Loois de Bayl^ le titre de ▼!•> caire deTEmpire. — Dédaratton solenneUe de guerre. — Exploite de Gau* thier de Mauny. — Invasion de la Picardie. — Les deux armées se rencontrent h Vironfossc, et se séparent sans combattre. — Cliovaliers du Lièvre. ArLevcllc presse le roi d*Aiij;leterre de prendre le titi e de roi de France» pour dégager la foi des Flamands, — Seconde campagne dans la Gnienoe et dans le Hainaut. — Comtnt naral de rÉcInse. ^ La floUe français est détnilte .

FRAGMENTS

PERTE DES FRANÇAIS AU COMBAT NAVAL DE I**ÉCLUSB. GODEHAR DU FAY. CAUSES DBS MÉPRIÇES DANS CES GUER- RES DU QUATOEZIBKE 8IÂCLE.

Notre perte en hommes fut évaluée à trente mille matelots

et soldats : les Génois seuls, au nombre de dix miJie-, demandèreiilet obtiareot la vie. Des trois amiiaux qai oomman* daient la flotte , deux jnoururent gioiieusement.

Cette action navale sembla nous prédire ravtiiir Oiip de sang franrais a coulé sur les flots depuis cette bataille a lembouchure de la Meuse jusqu au combat livre dans les parages du £9Ù I L'Arabe « du milieu de ses sables \ le Flamand , do bord de ses marais, ont contemplé nos derniers et nos premiers désastres , nos marins emportés dans des tourbOlons de feu ou abîmés dans les eaux. T.e caractère des peuples est tjuelquefois indépendant de leur sol et debur position géographique; la France, llanquéede deux mers . n a jamais su régner longtemps sur ces mers. Rome aussi , fille de la mer, ne dut point l'empire à Neptune. Nous n'avons eu de flottes redoutables qu'à de longs intervalles et pour un moment , sous Charlemagne, Louis XIV et Louis XVI. \ aiaqueurs dans les actions particulières où nos capitaines se battent comme dans une affaire d'honneur, nous succombons dans les actions générales , où il faut obéissance et discipline : cet esprit d'insubordination et de jalousie, qui semble attaché à notre pavillon, éclate dès notre premier combat naval entre les amiraux chargés de s'opposer au passage d'Kdouard. ISous n'avons point ou presque point participé à ces grandes découvertes qui ont changé la face du globe et les rapports des nations. Dans nos colonies, nous sommes devenus chasseurs, , aventuriers , planteurs , jamais marins, tïous n'avons guère' paru sur les flots qu'en chevaliers pour conquérir l'Angleterre et la Palestine, pour donner un monarque à Londres, un roi à Jmisalein, un empereur à

(^onstantinople , un duc à Athènes, - ' et un prince à cette Lacédémone que notre dernier triomplie maritime devait délivrer à Navarin. Si la Méditerranée paraît nous être plus soumise que l'Océan , c'est que cette mer, qui baigne des rivages immortels, semble nous être dévolue par le droit de notre gloire.

Personne, dans le premier nioiuent, n'avait osé apprendre à Piùlippe la destruction de sa flotte; il n'en tut instruit que par un de ces misérables qui représentaient alors au pied du trône la liberté sous le travestissement de Tesclave; hommes qui se

sauvaient du mépris par rinaolenoe , et à qui l'on permettait de tout dire, parce qu'ils pouvaient tout souffrir : le fon du roi apprit donc par une bouffonnerie la mortde trente mille Fran*

çais. Pliilif)pe ne s'ernpoi la poiiit contre la mémoire de sujets aussi fidèles , et, remettant sa vie entre les mains de Dieu, il songea à la défense du royaume.

Il prévit qu'Édouard attaquerait Tournay. Cette place avait pour commandant Godemar du Fay , écuyer de Tournaisis ou gentilhomme de Bourgogne , que Philippe avait nommé souverain capitaine et régent de tout le pavs dépendant de Donay , de Lille et de Tournay. C'était un oûicier brave et expérimenté, qui sauva alors la France pour la perdre au passage de Blanche-Taque ; soit qu*il y ait un terme à la fidélité et à Thonneur, soit que les talents s^épuisent , soit que le héros devienne semblable au vulgaire d(s lioinines quand il ne meurt pas au jour de sa renommée. Philippe augmenta la garnison de Tournay : il y envoya droite fleur de chevalerie ; lui-même rassembla sous les mufs d'Arras une brillante armée; il y eut beaucoup de petits feits

d'armes et d'aventures. Des méprises déplorables advenaient souvent, dans ces rencontres , entre des combattants dont les familles avaient des branches établies en France, dans la (liande-Bretairne et dans les Pavs-Bas : tous ces ennemis étaient des Français. Les Anglais du quatorzième siècle parlaient notre langue, avaient les mêmes mœurs et la même religion que nous ; ils n*étaient pas encore assez éloignés du temps de la conquête pour avoir oublié leur origine; ils se faisaient gloire d'être Normands de retrouver surnotre sol leurs aînés. Les provinces que la couronne d'Rdouard (lui-même ills d'une princesse de France) possédait en Guienne et en Picardie, multipliaient ces liens des deux peuples ; la haine que nos voisins insulaires ont conçue contre nous n'a commenoS qu'avec ces guerres , véritables guerres civiles.

BB L'HISXOIAB DB FBANCB.

SOMMAIRE

Cartel envoyé par tdouard à Philippe de Valois^ cl daté de \'an premier de noire règne de France, » Philippe le refuM comme lol par écrit, et faocepte Terbalcment comme chevalier. — Jeanne de Valois, loearda roi de France , négocie une trêve; elle est prolongée pendant deux ans. — Affidre de Bretaj^e. - Histoire de eette province. Le comte de Monttort fait lioioniage du duM de Bretagne à Edouard. La cour des pairs adjuge ce duché à Charles de Blois.

FRAGMENTS

GUEARE D£ BitËïAGNB. LES imBTONS.

L'exécution de cet arrêt enveloppa le royaume dans les destinées d'une de ses provinrf s , ouvrit la France aux An^rlais, et lui donna dans la personne de du Guesciin un libérateur.

La Bretagne , jusqu'alors peu coniyie dans notre histoire , formait , à l'extrémité occidentale de la France , un État différent du reste du royaume par le ^nie , les mœurs et la langue d'une partie de ses liabitants. Cette lon^îue presqu'île, d'un aspect sauvapre , a quelque chose de sinsrulier : dans ses étroites vallées , des rivières non navigables baigueut des donjons en ruines, de vieiUes abbayes , des huttes couvertes de chaume, où les troupeaux vivent péle-méle avec les pâtres. Ces vallées sont séparées entre elles, ou par des forêts remplies de houx grands comme des chênes, ou par des bruyères semées de pierres druidiques autour desquelles plane l'oiseau marin et paissent des vàches maigres avec de petites brebis. Un voyageur à pied peut cheminer plusieurs jours sans apercevoir autre chose que des landes, des grèves, et une mer qui blanchit contre une multitude d'écueils : région solitaire, triste, orageuse, enve> loppée de l)rouillnr(Ls, couverte de nuages , où le bruit des vents et des flotb est éternel.

il faut que ce pays et ses habitants aient trappe de tout temps rimagination des hommes. Les Grecs et les Romains y placèrent les restes du culte des druides. Vile de Sayne et ses vierges , la barque qui passait en Albion les âmes des morts au milieu des tempêtes et des tourbillons de feu ; les i i auks y trouvèrent Murinan , et mirent Koland à la gaide de ses mar-

ches; enfin , les romanciers du moyen âge en firent le pays des aventures , la patrie d^Artus^ d*Tseult aux blanches mains , et

de Tristan le Léonnois. Sur les bruyères et dans les ^ allées de la Bretagne , vous rencontrez quelques laboureurs couverts de peaux de chèvre, les cheveux longs , épars et hérissés ; ou vous voyez danser au pied d'une croix, au son d'une cornemuse, d^autres paysans portant l'habit gaulois, le sayon, la casaque bigarrée, les larges braies, et parlant la langue celtique.

D\inv imagination vive , et néanmoins mélanc(»lit]iie ; d une humeur aussi mobile que leur caractère est ohstnie , les P>retons se distinguent par leur bravoure, leur franchise , leur 11délité, leur esprit d'indépendance, lèur attachement pour la . relifi^on, leur amour pour leur pays. Fiers et susceptibles, sans ambition , et peu faits pour les cours , ils ne sont avides ni d'honneurs ni de places. Ils aiment la gloire, pourvu qu'elle ne sr^ne en rien la siinplicitc de leurs habitudes ; ils ne la recherchent qu autant qu'elle consent à vivre à leur foyer comme un hdte obscur et complaisant qui partage les goûts de la âimille. Dans les lettres, les Bretons ont montré de l'instruction, de Tesprit, de l'originalité, de la grâce, de la finesse; témoin i iardouin , Séviscné , Sainte-Foix, Ducios. Ils ont donné à la France le plus grand peintre de [nœurs après Molière, le Sage; ils ont aujourd'hui l'abbé de Lamennais; dans les scien* ces, ils revendiquent Descartes ; dans lei| armes, leurs guer« riers ont quelque chose d'à part qui les distingue au premier coup d'odl des autres guerriers : sous Charles Y, du Guesclin et SCS compa^ïnons, Clisson, Beaumanoir, Tinteniac; sous Charles VU, T:uiiieguy-I>uchastel ; sous Henri ill , Lanoue, également respecté des ligueurs et des huguenots; sous Louis XIV , Duguay-Trotun ; sous Louis XVi , Lamotte-Piquet et du Goaëdic; pendant la révolution, Charette, d'£lbée, la Rochejacquelein et Moreau. Tous ces soldats eurent des traits de ressemblance; et, jjar un genre d'illustration peu

commun, ils lurent peut-être encore plus estimés de rennemi qu'admirés de leur patrie.

BB L*HISTOtRB BB FBIIICB.

soMMAïaïf;.

Prise (le lienues par Cliarles de Blois.

FRAGMENTS

SIBGK BB HBZfNEBON. JBANNB > COHTBSSB BB MONT-FOBT. AVBNTUBE DB GAUTHIBB BB MAUNT BT BB LÀ GBBBA.

Charles de Blois , dans Fespoir de terminer promptement la guerre après la reddition de Rennes, se hâta dlnvestir Hen-

iiebon , la plus forte place de la Bretas^ne , et où Jeanne , comme on Ta dit, s'était renfermée. T.(s assiégeants poussèrent vivement les attaques. La comtesise de Moutfort , armée de pied en cap, chevaucliait de rue eji rue, animait, priait, gourmandait les sondoyers, ordonnait aux femmes de dépaver les cours et les passages , de porter les pierres aux créneaux avec des pots de chaux vive , pour les jeter sur rennemi. Cependant le 1)« ffroi sonne. Guillaume Cadoudal , qui s'était retiré à Hennebon après ta prise de Rennes ; Yves de Trézi^dy, le sîire de Landremans, le châtelain de Guingamp^ les deux frères de Guerich , Henri et Olivier de Spinefort?, soutiennent les efforts des assaillants. La comtesse monte au haut d'un donjon, pour surveiller le combat : elle s'aperçoit que le camp de Charles est désert ; que seigneurs , chevaliers , eommuiiiers , étaient tous à Fassaut. Elle descend de la tour, s^élance sur sou palefroi , sort par une poterne éloignée avec trois cents lances, et vient mettre le feu aux tentes des enne-

mis. Ceux-ci, apercevant derrière eux les tourbillons de flammes et de fumée , abandonnent Fescalade, et aceourent pour éteindre les llaniiiu s. La nouvelle (^loriude veut regagner la forteresse; mais la voie, au retour, [lui est fermée : elle pousse son cheval sur le chemin d' Aurai, tenant àJa main Tépée et le flambeau, instru" ments de sa victoire; Louis d'Espagne la poursuit sans pouvoir Tatteindre. Recueillie dans les murs d'Aurai , Jeanne ras* semble cinq ou six cents aventuriers : on la croyait perdue à Hennebon , quand le cinquième jour, au soleil levant, elle reparaît sous les remparts. Elle heurte avec son escadron à la porte d'une des tours , qu'on lui ouvre; elle rentre dans la ville

assiégée , bannières au vent , troaipeltes sonnantes , à la confusion des soldats émerveillés.

Cliarles de Blois divise alors son armée : avec le duc de Bourbon et Robert Bertrand , maréchal de France, il court assiéger Aurai , laissant Louis d^Espagne avec le vicomte de Roban devant Henneboo.

Louis , de la maison de la Cerda , brave Espagnol qui combattit pour la France sur terre et sur mer, fit venir douze machines de guerre, et couiiiieiiia a battre les murailles du château. Les habitants et les sou (loyers s'épouvantèrent, et demaodèrent à capituler. L'évéquede Léon,renfernié dans la ville, appela son neveu Henri de Léon, qui , après avoir trahi Montfort , servait dans l'armée du comte de Blois ; ils convinrent de la reddition de la place. En vain In romtesse deMoiitfort conjurait les assiégés d'attendre, leia])!()m(îttant qu'avant trois jours ils recevraient le secours d'Angleterre, espérance qu'elle-même n'avait pas. Elle passa la

nuit dans Finquiétude et les larmes : elle voyait perdu le fruit de son courage et de ses sacrifices, son mari prisonnier, son fils dépouillé, errant, fugitif; elle se voyait elle-même livrée à son ennemi , et recevant des fers des mains de celui à qui elle avait disputé la souveraineté de la Bretagne. Le lendemain, Févéque de Léon fit dire à Henri, son neveu, de s'approcher des portes. Déjà celuici s'avançait pour recevoir la ville au nom de Charles de Blois, lorsque Jeanne , qui regardait la mer par une fenêtre grillée du château, s'écria, dans un transport de joie : « Voilà le secours ! » Deux fois elle jette le même cri. On monte aux créneaux, aux (lojijons, au beffroi ; tous les veux se tournent vers la mer : elle était couverte d'une multitude de grands et de petits vaisseaux qui entraient dans le port à pleines voiles. Le miraculeux secours plonge d^abord la foule dans le silence de Tétonnement ; puis elle le salue des plus vives clameurs. L^accommodement est rompu ; révêque de Léon seul se retire auprès de Charles de Blois ; Mauny débarque avec son année.

La comtesse fait tapisser des chambres et des salles , et préparer un festin à ses hôtes. £lle descend du château, s^'anance aU'demnt d'eux à Jayeuse chère, et vient baiêer messire

DE L^UiSïo1E£ Bfi FAÀRCB.

Gauthier de Mauny et ses compagnons les uns après les autres, deux fois ou trois , comme aillante dame. Cependant Louis d'£spague oidonue de redoubler Tattaque : duraut toute la nuit qui suivit Farrivée des' Anglais, il frappa les murs avec les plus fortes machines, tandis qu'au dedans on n^entendait quelebruitdeIa(ête.Lesuriendemain« Mauny fît une sortie, brisa les engins , et incendia une partie du camp français. L armée s'ébranla pour le repousser. Quand Mauny vit venir la che- Ym-

chée^ Que jamais , s'écria-t-il , je sois baisé de dame, ni de douce amie, si jamais je rentre en chastel ou fwie^resse. Jusqu'à tant que f aie renversé un de ces venùnts ! Embrassant sa large, il se précipite Tépée au poing sur les hommes d'armes de la (îerda , les charge , les met en fuite , en fait verser pl/c^ sieurs les jambes contremont , et rentre dans la forteresse après avoir accompli son vœu de chevalier.

Louis d'Espagne , n'espérant plus pouvoir emporter Hennebon , leva le siège , rejoignit Charles de Blois devant Aurai , et s'empara ensuite de Dinan et de Guérande. Après avoir saccagé cette dernière ville, il monte sur quel(iiics vaisseaux niarcliands qu'il trouve dans le port, et ravage les côtes de la Bassp-HretagAe. Descendu auprès de Quimperlé, il s'avance dans les ter* res. Mauny accourt « forme trois corps de ses troupes , et marche sur les pas de Louis . Inférieur en forces , Louis veut retourner au rivage , et rencontre le premier corps des Anglais, qu'il défait; mais, environné par les deux autres corps et par des paysans bretons qui l'assaillent à coups de fronde , il est l>lpssé. Il se débarrasse de la foule, laissant sur la place un neveu qu'il aimait tendrément, et la plupart de ses soldats. Arrivé presque seul au bord de la m«r, il trouve sa flotte entre les mains des archers de Mauny. 11 se jette dans une barque avec quelques compagnons. INIauny le suit sur la mer, toujours {^res de le saisir, ne le pouvant jamais atteindre. Louis s'échoue au port de Rbedon, saute à terre , emprunte de petits chevaux , et fuit de nouveau. A peine est-il débarqué que Mauny survient, et se met à sa poursuite. La Gerda se sauve enfln dans les murs de Rennes, avec la réputation d'un des meilleurs généraux et un des plus aventureux chevaliers de ce siècle.

Maony regagna ses vaisseaux pour retourner à Hennebon; les vents contraires le forcèrent a înirecote aux environs do la Roche-l'noii : Seigneurs^ dit-il à ses amis, tout travaillé que je suis, f trois volontiers assaillir ce fortchmlel^ si favoii compagnie. Les chevaliers répondirent : Sire, aUez^p hard'» menif et nous vous suivrons jusqu'à ia mort, Gérard de Mau* lain , qui détendait la place , soutient Passaut : il blesse grièvement Jean le Bouteiller et Matthieu Dufresuoy, qui avaient eu le plus de part à l'affaire de Quiniperlé.

Or Gérard de Maulain avait un frère , René de Maulain , ca^ pitalne d'un autre petit fort appelé faoet, à une lieue de là : René ayant appris ce qui se passait à la Roche*Prion, se met en campagne avec quarante hommes pour secourir son frère, rencontre les clîevalit is blessés, les enlève, et court les i enfermer dans son donjon. ^Tanny quitte Tassant pour aller à la recousse:hTÛ\vintde délivrer Bouteiller et Dulresnoy, il essaye d'emporter le fort de Favet : nouveau ai^e, nouveau combat, Gérard de Maukiin sort à son tour de la Roche-Prion , et vient rendre à son frère le service qu'il en avait reçu. Mauny craint d'être enveloppé, abaîidonne Favet, et eommence sa retraite. Chemin faisant, il npcrt oit un autre castel au milieu d'une forêt. L'infatigable chevalier l'attaque, l'emporte , et va retrouver dans Hennebon la comtesse de Montfort , qui \e festoya , baisa et accola de grand courage.

Cependant Charles de Blois avait pris Aurai, Vannes et Car* haix : il assiège de nouveau dans Hennebon sa rivale. La place avait été fortifiée. Les habitants se moquaient des macliines, qui d'abord leur avaient fait tant de peur : à chaqiTe pierre qui par-

tait des balistes , ils essuyaient en gabant sur les créneaux Vendroit où le coup avait porté. Ils criaient du haut des murs aux assaillants : « Allez chercher vos compagnons qui repo» « sent aux champs de Quîmperlé. »

Ces railleries fendaient furieux la C^erda, qui, non encore guéri de ses blessures, avait rejoint Charles de Biois. Louis était Espagnol ; ses ressentiments étaient terribles; il regrettait amèrement le neveu qu'il avait perdu à Quimperlé : résolu de * se venger, il prie Charies de Blois, pour seule récompense de

ses services , de lui accorder ce qu'il lui demanderait. Du caractère le plus huniaiu, d'une vertu si émiuente qu'il fut hoooré comme on saint après sa mort, Charles n'aimant pas la guerre , . quoique né intrépide, poussé seulement aux combats par Tarnbitionde sa femme , Charles ne pouvait deviner le guerdon que Louis allait requérir : il lui douae imprudemment sa parole devant une foule de seigneurs.

Ai<Nrs Louis d'Espagne lui dit : Je vùtês prie que vous fassiez id taniast venir ies deux chevaliers gui satU en vosire prison du chastel de Fanei; e^est à savoir messire Jean le Boutei/ler et mesiiire IJubert I)/(fresnuy , et me les donniez pour en faire ma volonté. C'est le don que je vous demande. lU m'otU chassé j déconfit ei blessé. Ils ont occis monseigneur Mphonse, num neveu. Si ne m'en sais auireme$U venger, fors que fe leur ferai les testes couper devant kurs compagnons qui céans sont renjermés,

Messire Charles, qui de ce fut moult esbahy^ lui dit : u Certes » les prisonniers vous donnerai volontiers , puisque deman* dez les avez ; mais ce serait grand' cruauté et blasme à vous si vous

faisiez deux si vaiUants hommes mourir, et auroient nos ennemis cause de faire ainsi aux nos très , quand tenir les pourraient ; car nous ne savcnis ce qui peut nous adoenir de jour en jour. Pourquoi, cher sire et beau cousin, je vous prie que vous veuiiHez estre mieux advisé* »

Louis déclara que si Charles ne ^^it pas sa parole, il quitterait à Tinstant son service. La parole d'un chevalier était in* violable, et Charles, désespéré, fut obligé d'envoyer chercher les deux prisonniers. U se les£t amener dans sa tente, et chercha encore, mais vainement, àdétonnier Louis de son dessein.

La nouvelle de ce qui se préparait dans le camp français parvint aux assiégés : Mauny fut saisi de douleur. 11 assemble aussitôt un conseil; les chevaliers délibèrent ; ils proposent une chose, et puis une autre ; ils ne savent quel parti prendre pour sauver Bouteiller et Dufresnoy. Gauthier parle le dernier : « Compagnons» dit-fl, ce seroit grand honneur à nous si nous pouvions délivrer nos frères d'armes. Si nous tentons L aventure et que nous y succombions, le roi j^douard noua c/j

louera y et ainsi feront tous pruds hommes qui pourront à

C avenir entendre parler de }wus. Faisons donc nostre devoir, c/i vrs seigneurs. Ou peut bien exposer sa vie pour sauver < elle de si miUants chevaliers, » Alors Mauny explique le projet qu'il a cooçtt. Tous jurent de Texécuter.

Il fut résolu qu^une partie de la garnison « commandée par Amaury de Glisson , attaquerait de front le camp des Français, tandis que Mauny avec une troupe d hommes clioisis , pénétrant par derrière jusqu'aux tentes du duc de Bretagne, enlèverait BouteiUer et Dufresuoy. On prend les armes. Ciisson fait ouvrir la

principale porte de la ville avee grands cris et bruits de trompettes, et fond sur les assiégeants : ceux-ei appellent au secours ; les Français se portent au lieu du combat. Cependant Mauijy , soi 11 par une issue secrète, faille tour du camp, et parvient aux pavilloiis de (lliarles de Biois; quelques valets , qui les gardaient, prennent ia fuite. Mauny fouille les tentes, et trouve les prisonniers : il les fait monter sur de vigoureux destriers amenés exprès, s'éloigne à foute bride , rentre dans Hennebon après avoir misa fin une des plus nobles et des plus toG« chantes aventures dont Famitié , riioiiai^ur et la chevalerie aient conservé la mémoire. On crut que Charles de Biois avait piéle les mains à Tenlèvement de BouteîUer et de Dufresnoy ; car on soupçonne la vertu d'avoir commis une bonne action, aussi facilement qu'on accuse le vice de s'être rendu coupable d'un crime.

SOMMÂmis.

La comtesse deMontfort envoie des anibaisadeura soUiciter de nouveaux se cours en Angleterre, Ils trouvent Edouard occupé ^îe h guerre d*E(v>^<e. — Caractères cl Tumirs df5 Écossais. — Ro])ort d'Ai inis drscnnd on Breta.^e avec la conil(>ss<; do Montfort. — U est iiiessé dans la ville «^e Vannes, qu'il avait prise, et vient mourir à Londres. — Descente d*Édouard sur les côtes du Morbihan. — Suspension d*arnies convertie en trêve. — Trêve prolongée pour trois ans, et rompue presque aussitôt. — Tournoi à l'occasion du mariage du second fils do Philippe de Valois. — Clissonet dix autres chevaliera bretons sont airêtés sur soupçon de trahison , et nà* à mort.

DU L^niSTOIBB DB FBANGE* 166

FRAGMENTS

ÂMOUBS D'BDOUABB III BT DB LA COHTBSSB BB SAUSBUBY.

On n'avait point encore vu le sang de la noblesse couler sur réchafaud , sang que Louis XI et le cardinal de lUehelieu répandirent depuis largciment. Les gentilshommes » qui composaient alors comme cavaliers la force de Tarmée , ressentirent pour Philippe un éloignement que son adversité seule put vaincre : à Crécy ils oublièrent Taffront fait à leur corps , ne virent que rhonneur et leur roi malheureux : s'ils ne vainquirent pas , ils moururent Philippe , appliquant la loi comme grand juge sans expliquer ses motifs ^ parut un tyran, tandis qu'il n'était , dans la législation du temps , qu'un prince sévère. Aujourd'hui les tribunaux peuvent seuls oter la vie aux coupables , et dans les causes criminelles un roi de France ne s'e-st réservé que le droit de pardonner.

Un mari outragé fut , comme autrefois dans Rome , Foccasion d'un événement trs^que. Le roi d'Angleterre avait marié Gniilaume de Montagu , qui fut depuis comte de Salisbury « à Catherine ou Alix , fille de lord Granfton , une des plus belles femmes de son siècle. 11 paraît qu'Édouard fut dès lors frappé de la beauté d'Alix , si Ton en juge par le début du poème du f^ceu du héron. Édouard ne pensoit point aux combats y mais en pensers amours il ienoU le chef enclin. Les soins de la guerre occupèrent bientôt Édouard : sa passion naissante s'était presque éteinte , lorsqu'un événement la réveilla.

Les Écossais a\ aient envahi le nord de rAngleterre. Des clievaiiers de Suède et de Norwége , les petits princes des liébrides et des Orcades, les highlanders conduits par le roi David Bruce,

avaient ravagé le plat pays^ insultéNewcastle, et emporté Durham d'assaut.

Édouard, averti de ces dévastations par Jean de Neville , qui s'était échappé de Newcastle, ordonne à tous ses vassaux , depuis râge de quinze ans jusqu^à celui de soixante , de prendre les armes , et de venir le trouver sur les iioatières du Yorks-

[lire. Après le sac de Durliarn , David avait marché le long de la rivière de ïhyn, vers le pays de Galles, et s'était avoisioé du château de Salisbury. Ce ehâteau avait été donné a Mootagu, alors prisonnier en France, en récompense de ses services. La châtelaine, sa femme, se trouvait enfermée dans -le manoir, où coiiiniandait Guillaume de Montagu,sou ntvtii.

Les Écossais , ayant passé une uuit au pied du donjou , déeampèr^t le lendemain sans l'attaquer; mais le jeune Montagu sortit avec quarante cavaliers , tomba sur rarrîère-garde des ennemis , tua et blessa plus de deux cents hommes, se saisit de six vingts clK'^aux, chargés du Ijuliii fait à Durham, et les conduisît dans ses tonrs , dont il referma les portes. L'armée d'Écosse revient sur ses pas ; le château est escaladé ; les assiégés repoussent les assiégeants. La nuit approchant, David ordonne de suspendre Tassant jusqu'au retour* du soleil, et de se lo^er aux environs. « Lors pouvoit*on voir appareît- 1er et frémir et quérir pièce de terre pour loger ^ les assailifuifs retraire , les navrvs raj^porter et r appareiller^ et les morts rassembler, Le leudeinaiu, nouvelle attaque plus furieuse que celle de la veille. £à. eMt la comtesse de SaUs^ bury, qu'on tenoU pour la phis belle dame et la plus sage du royaume d'Angleterre. Icelle comtesse reconJortoU moult

ceux du dedans f et, par le regard d'une telle dame et de son doux admnnesteinent , un hoinrae doit bien valoir deux au besoin. » Le second assaut n'eut pas plus de succès que le premier. Les Écossais se retirèrent au tomber du jour, résolus de £adre un nouvel effort au lever de Taube.

Cependant les assiégés, dans les plus vives alarmes , acca* blés de fatigties et de blessures , craignaient d'être emportés au dernier assaut. Montagu assemble ses cIh \ aliers pour prendre conseil; il savait, par la déclaration de quelques prisonniers, . qu'Édouard était arrivé h AVarwick; il aurait désiré Tinstruire de l'extrémité où il était réduit; mais comment sortir du.châ* teau? Les passages étaient soigneusement gardés. D'ailleurs tous les chevaliers voulaient rester pour défendre Alix , et , quand ils la regardaient baisnée de larmes , aucun d'eux ne se pouvait résoudre à l'abandooner.

Le jeuoe châtelain dit à ses eompagnons : « Seigneurs, fe vois bien tfoire loyauté et bonne volonté. Je teux, pour ta* mour de madame et de vous ; mettre mon corps en aventure ,

et faire mol-rnesme le message . De cette pat oie furent madame

la comtesse et les compagnons moult joyeux, v

Montagu , ayant fiait ses préparatife, sortit seul au milieu de la nuit dans le plus grand siledoe; une pluie abondante qui surfint le fiivorisa; il passa au traTera des gardes ennemies

sans être aperçu. Il était déjà assez loin , lorsqu'au jour naissant il rencontra deux Écossais qui couduisaieut deux bautî> et

une vache; il tua les bœufs et blessa les deux soldats : « Allez, dit*il, apprendre à votre roi que Guillaumè de I^îontnp:u a tra» versé son camp, et qu'il va chercher à Warwick le roi d'Angleterre. « Bruce, ne jugeant pas à propos d'attendre Édouard, leva le siège et se retira.

Édouard arriva à midi à l'endroit même d'oô les Écossais étaient partis quelques heures auparavant : pressé peut-être par une passion mal éteinte , il avait fait une extrême diligence , aOn de secourir la noble dame, qu'il n'avait pas vue depuis qu'elle «tétait mariée au comte de Salisbury.

Sitôt qu'Alix ouït la venue du roi , elle fit ouvrir toutes les portes du château, et s'avança hors tant richement vestue^ que chacun s'en esmerveilloit. Et ne se pouvoit-on lasser de ta regarder^ et remirer sa gmnde noblesse avec la grand r beaiité et le gracieux parler et maintien qu'elle avoit. Quand elle fut vewue an roi, eUe s'incHna fusqu^à terre en le regrof' ciant de son secours, et V emmena au chastet pour le festoyer et l'honorer. Le roi ne se pofwott tenir de la regarder, et bien lui estait advis qu'oncques n auoilvu si noble, si frisque , ni êi beUe dame. Si le blessa tantost une étincelle de fine amour au cœur, qui ItU dura par longtemps. Bentrereni au dhasteau main à main^ et le mena la dame premièrement en la salle, et puis en sa chambre^ qui es toit si noblement parée qu^Uap^ parlenoif à telle dame. Et tousjours regardait le rot la gen^ tille dame si fort, quelle en devenoit toute honteuse. Quand U l'eut grande pièce regardée , il s'en aUa à une fenestre pour 9'appuger, et commença fort à penser.

16^ AlifALYSB BAISONNBE

La comtesse , ayant tout ordonné pour une féte , revint auprès du roi, qu'elle trouva plongé dans la même rêverie; elle attribua cette tristesse au déplaisir qu'il sentait d^avoîr manqué

Tennemi, et chercha à le consoler. Ah! chère dame ^ dit Édouard , autre chose nie touche et me gîst au cœur. Le doux maintien, le parfait sens, la grâce ^ la grande noblesse et la beauté que J'ai trouvés en vous, m'ont si fort surpris ^ qu^ii convient que Je sois de vous €U$né, » Lors dit la dame : « Haaî cher sire, ne me veuillez mie moquer ni tenter. Je ne pourrois croire que si noble et gentil prince comme vous estes eust pensé à deshonorer moi et mon mari^ qui est si vaillant chevalier, qui tant vous a servi, et gistpour vous en prison* »

Le banquet servi , le roi , après avoir layé, s'assit à table entre ses chevaliers , dîna peu , et demeura toujours pensif. Après le repas il se retira à Tappartement qu'on lui avait préparé. 11 demeura toute la nuit en grand trouble : tantôt il lui semblait odieux (le cliercher à tromper un izentilhomme qui l'avait servi avec tant de lidélité; tantost amour le contraignoit si fort, quHl surmontoit honneur et hymité* Le lendemain il dit adieu à la comtesse, la coiyurant de ne pas prendre de résolution contre loi; elle , le suppliant d'abandonner ses desseins.

Peu de temps après , le comte de Salisbury , échangé contre le comte deMorav, Écossais, revint en Angleterre. Il était tranquille , car il ignorait la passion du roi , qui n'avait pas encore éclaté. De retour à Londres, Édouard-fît puUier un tournoi, dans l'espoir d'y attirer la comtesse. Il commanda au comte d'amener sa femme à la cour, et le comte promit d'obéir. « Si avez bien enlc/ulu^ dit Thislorien qui nous raconte si agréablement cette aventure, comment le roi d'Angleterre avoit si ardemment aimé

et par amour la belle et noble dame madame Alix, comtesse de Salisbury. Amour Padmonestoit nuit et Jour, et tellement lui representoît la beauté et lefrisque arroi dPeUe, qu'Une s^en savoii conseiller^ et n'y Jaisoit que penser tousjqurs. » La châtelaine, invitée à se rendre au tournoi , n'osa refuser, dans la crainte de donner à son mari quelque soupçon des desseins du roi. Les fêtes durèrent quinze jours : on y vit briller le roi d'Angleterre lui-

même ; Guillaume II , comte de Hainaut; Jean de Hainaut, sou oncle, Robert d'Artois, les comtes Derby, deSalisbury,deGlo-, cester, de Warwick , de Goraouailles et de Suâblk, et un grand nombre de chevaliers. Joutes , castiUes , pas d*annes, danses de toute espèce, surpassèrent ce qu'on avait vu jusqu'alors. Malheureusement Jean, filsainé du comte de Beaumont, fut tué daiîs un dernier combat à la barrière. Alix parut vêtue d'une simple robe au milieu des dames chargées d'atours : elle n'en était ^e plus belle; et, en voulant éteindre, par cette modestie, Tamour du monarque, elle Tenflamma.

On croit que ce fut à Tune des danses de ces fêtes qu*Alix laissa tomber le ruban bleu qui rattachait une espèce d'élégaiit bas-de-chausses qu'on ijo taii alors. Édouard le releva avec vivacité, les courtisans sourirent; le roi se retourna vers eux en disant : Honni soit quimahj pense. Quelques années après, le roi fit réparer le cliâteau de Windsor, que le roi Arthm fit jadis faire et fonder f là ak premièrement fui commencée la no^ table ronde dont tant de vaillants hommes et chevaliers sortirent, et ira* va nièrent en armes et en prouesaes par tout le monde. 1 /esprit romanesque et l'ignorance des temps donnant crédit à ces fables, Windsor sembla propre a devenir le chef-lieu de l'établissement

de l*ordre qu'Édouard voulait créer en témoignage de sa passion; il fit bâtir une chapelle dédiée à saint Georges, et institua Yàrdre de la Jarretière , qui parut aux chevaliers une chose moult honorable, et où tout amour se nourriroU : il est resté un des cinq t^rands ordres de î'Enrope. T.e monument fragile de la galanterie d'un roi d'Angleterre a résisté à toutes les tempêtes qui ont ébranlé le trdne britannique. Cromwell fut un moment tenté de vendre ce qu'il est aujourd'hui, pour • rhonnenr de porter un cordon emprunté au genou d*une femme. Qu'est-ce donc que les choses les plus graves de l'histoire, foi des autels, sainteté des mœurs, divinité de Thomme, indépendance , civilisation même , si elles doivent passer plus promptement que les statues de la vanité et les chartes d'un caprice? L'antiquité ignora les femmes dans les fastes des nations, si ce n'est comme épouses, mères et filles ; elle mêla peu la société à des faiblesses que le christianisme s'efforçait d avertir de ses

is

ÂII4I.YSB BAISOmiéB

leçons; Tanti^uité ignora de mâme ces domestîeités décorées de raristoeratie du moyen âge, et nous les voyons esfket par

le retour des. peuples à la liberté.

Édouard a été accusé de n'avoir vaincu Alix que par la violence : quoi qu'il en soit, ie comte de Salisbury crut Alix coupable. Clisson et les seigneurs bretons décapités avaient pris des engagements secrets avec la comtesse de Montfort et le roi d^Angleterre. En témoignage de leur foi , ils avaient envoyé leurs sceaux à Étlouard , qui les donna en garde au comte de Salisbury. Le comte, profilant de roecasion pour se venger du séducteur ou du

ravisseur de sa femme, montra les sceaux à Plulippe, et Philippe fit trancher la tête aux traîtres.

La preuve la plus frappante de Finfidélité des seigneurs bretons, c'est le ressentiment qu'Édouard témoigna de leur supplice. Si Clisson avait toujours été ferme dans le parti du €onite de Biois et de la France , pourquoi Édouard aurait-il été tant ému de sa mort ? Il écrivit au pape pour s'en plaindre , qualifiant les condamnés de nobles aUachés à sa personife. Il prétendit punir par une guerre inique une sentence arbitraire ; il se déclara le vengeur de ceux dont il n'était pas le roi, le réparateur d'un tort dout il n'était pas le juge.

SOMMAIRE

Geoffroy d'Harioiirt , nprès une querelle rivpc le maréchal de-Briquebcc» passe cîi Ani^lf'tt'n c cl fait hummage à Édouai-d, comme roi de France» lies terres «jue hii, Geoffroy, posstklatt en Normandie. — Portrait de Geotfroyd'Hareoiirt, homme médiocre dm luwliaiite fortune»— Piuiii.pe, trahi de toutes parts, devl 'Ut som'ire et crut^L — Il fût alliance avec le roi de CasUile. — Jean (l<" ITainmit . comte de linaiimont , lui revient. No«« Veaux impôts, ^iln llr. — Finances sous la troisiiimn race, depuis Hugues Capet jusipi'k l'iiiinipe de Valois. — Noms des chefs de la mal lôte conservés par l'histoire avec les noms les plus illustres de la chevalerie, pour montrer les larmes des peuples derrière la gloire des armes, — Edouard demande des Eecours pëcuBiaires à son parlement, qui les lui accorde, moyennant quelpies concr=;=ions; subsides propices à TAnglcterre et fil* nestes à la France, qui contribuaient a la liberîf d ini [leuple et à Tasservisbementde l'autre. — Hostilités en Guicnnc. — Fuse d'AiguiUon |>ar les .inglais. — Gauthier de Mauny retrouve le tombeau de son pèi*e à b Réole. ~

Prouesse d*Agos dans lechiteau de cette Tille. Reprtaedci hosUlilés en Bretagne. — Qutinper est emporté d'assaut. Le carnage ne cesse que lorsqu'on eut trouvé un enfant à la mamelle 911» têkiU ejieoiv

DE L*HI8TOIHB DB PAANGB. I7f

M pauvre mère morfc. — Mort(!u comte dcMonlfort. — Portr nt do rc seigneur. — Montfort ne ninn<jiM point à la fortiino, mais la fortune lui manqua, cl sa femme lui ra\ù in gloire. ~-ÉTéoementâ Ue Fkudie.

FRA.GMENÏS-

CaUTE D*A£T£V£U.S.

Artevelle, usé dans les troublas populaires; las peut-èri e île ses orgies démocratiques, qui a'avaient plus pour lui l'attrait de la nouveauté ; n^ayant point agi par la conviction d*utte opinion forte, mais par Fentratnement d'une petite jalousie

plébéienne contre Finégalité des rangs ; Artevelle ne pensait plus qu a mettre h Tabri ses trésors; il aurait pu dire à ses Gis : « Cet or seut-il le sang? » comme Vespasien demandait à Titus si la pièce de monnaie qu'il lui présentait sentait Timpôt dont elle était provenue. Mais , pour rire en paix des victimes qu'il avait faites et du peiiple qu'il avait trompé , il Mait qu* Artevelle cbani^oat de position. 11 lui restait deux partis à prendre : s'ennparer du pouvoir suprême , ou desn iidre de sa puissance tribunitienne et se perdre dans la foule. S'emparer du suprême pouvoir demandait un génie qu'Artevelle n'avait pas ; se démettre de la puissance tribunitienne, Artevelle ne l'osait. Il n'y a pas sûreté à

aiidiquer le crime; cette (louronne-la Inisse des uiarques sur ie front qui l'a portée : il en faut subir la terrible légitimité.

Artevelle , ne s'arrâtant ni à l'un ni à l'autre parti , eut recours à un expédient qui montrait ce qu'il y avait de vulgaire

dans la nature de cet bomme : après avoir déchaîné la foule, il songea à lui donner un maître , mais non l'ancien prince du pays, qu'il haïssait et qu'il croyait avoir trop outragé. 11 arrive souvent qu'un despote populaire, après s'être livré aux débauches de la liberté , se relire à l'abri sous le joug d'un autre tyran , pourvu que ce tyran soit de son choix , et qu'il ait participe a ses excès : Artevelle jeta les yeux sur Edouard , qui avait trempé dans tous ses complots , servi et approuve toutes ses fureurs. Plus il était ignoble pour un monsoique , selon les idées du temps, d'avoir été l'allié et le courtisan d'un marchand de bière , plus le monarque devait entrer dans les projets

ANALibi:. UAISOIVNEB

de ce marchand. Artevelle machina de faire le jeune prince de Galles duc des Flamands , comme il avait fait Édouard roi des

Français.

Pour négocier cette affaire, Edouard débarqua au port de TÉcluse vers le milieu du mois de juin de I*année 1345; il menait a? eelui son fils et grande fiÀs<m de barons et de chevaHers. Les députés de Flandre se rendirent de leur côté à TÉ-

cluse avec Artevelle; ils ignoraient ce qu'on devait traiter dans cette entrevue. On tint conseil à bord du grand vaisseau que montait le roi d'Angleterre , et qui 8*appelait Catherine. Là Artevelle proposa de déshériter le comte Louis de Flandre et son

jeune fils Louis , et de donner le comté de Flandre sous le nom de duché au prince de Galles, fils d'Edouard.

Il y a dans le cœur de 1 iioaime un fonds de justice qui reparait toutes les fois que les passions ne sont pas émues. Dans ce moment les députés de Flandre étaient de i»]ig-&oid; ils s'indignèrent à cette proposition, qui blessait Tesprit de bonté des uns et le caractère de loyauté des autres. Ils répondirent qu'ils\ie pouvaient prendre sur eux une chose au&sipesante, qui, au temps à venir, pourrait toucher à leur pays, et qu'il fallait prendre Taris des communes de Flandre ; et ils se retirèrent.

Artevelle, se laissant devancer à Gand par les députés, commit une de ces fautes qui décident du sort d'un homme : s'il eilt parlé le premier, peut-être eût-il entraîné les liourgeois; mais son crédit commençait à s'affaiblir. Un rivai dangereux, Gérard Denis, chef des tisserands , s'élevait sur les débris de sa fortune. Soit que ce nouveau tribun fût gagné par Taisent de la France, soit qu'il embrassât un parti généreux par son propre penchant, soit qu'il agît par esprit d'opposition à Artevelle, il ne manquait jamais de repousser les propositions de ce dernier. Artevelle sentait si bien ce que Gérard Denis avait pour lui de fatal , qu'il était résolu de s'en défiôre.

Les députés, arrivés à Gand, convoquent le peuple à la place du marché ; ils rendent compte des conférences de l'Écluse. Le peuple, aussi ardent dans le bien que dans le mal, manifeste son mécontentement par ses murmures; alors Gérard Denis prend la parole :

D£ LiiISÏOIii£ DE F&ANGB.

« Bonnes gens , nous avons jusqu'ici combattu pour nos

«1 franchises : Artivelle , qui s'en disuit le delenseur, vous pio- pose aujourd^iui de les trahir. Mais si nous ne cessons d'estre « libres, à Tinstant tout nous accuse. Gonuneat nous justifie- « lons-nous? Que nous restera>t-il de nos sanglantes lebelUons? « des crimes et des ehaisnes ! Cet homme qui tous a entraisnés *i veut vous livrera r Angleterre. Prince pour prince, n'en avons- « nous pas un né de notre sang, élevé parmi nous, que nous « connoissons, qui no^s connoist, qui parle notre langue « pour « lequel nous avons prié , dont nos enfants savent le nom « comme celui de leurs voisins, dont les pères veseurent et mou- « rurent avec les nostres? Parce que nous avons resduit nos an- « ciens comtes à être voyageurs , notre pays serait-il une proprieté for- faite, et doit^U demeurer à TAnglols par droit d'au- « baine ? Ah I pour Dieu, si nous voulons un maistre, ne soyons « pas trouvés en tdle déloyauté de deshériter notre naturel sei- « gneur, pour donner son lit au premier compagnon qui le « demande. »

A de semblables discours , Denis et ses partisans ajoutant ce qui devait agir plus immédiatement sur la foule : depuis neuf ans passés qu'Artevelle gouvernait la Flandre , il avait amassé

un trésor, tant des forfaitures et des aaieades, que des revenus d 11 (lonialiie : cet amour de Fargeut, passion des urnes com- munes , le perdit.

Arteveile, en quittant JÊdouard à TÉcluse, s'était rendu à Bruges f et ensuite à.Tpres, quUl fit entrer dans ses desseins. De là 11 revint à Gand. En chevauchant par les rues , accompagné de ses amis et de la garde étrangère qu'Édouard lui avait donnée, il s aperçut qu'il se traînait contre lui quelque chose; car ceux qui avaient coutume de le saluer lui tournaient le dos et rentraient dans leurs maisons. Le peuple murmurait, et di» sait : « Voyez

celui qui est trop grand maistre, et qui veut or- « donner de la comté de Flandre. » Arrivé à son hôtel , il en fit barricader les portes et les fenêtres; car l'habitude qu'il avait du peuple lui fit, aux premiers signes, prévoir la tempête. A peine s'était-il renfermé, que tout le quartier se souleva; la maison du brasseur est entourée et assaillie. Les serviteurs d' Ar^

tevelie lui dcmeurèient fidèles , oe qui arrive rarement aux mal* heureux ; ils se défendirent bien , tuèrent et blessèrent plusieurs

hoiiiines; mais enfin les portes sont brisées, et la foule se répand dans rinlerieur de l'hôtel , en poussant des hurlements. Alors Artevelle parait à une fenêtre i la téte nue , et en posture de suppliant : « Bonnes gens « que vous fautai ? Qui vous meut? « Pourquoi estes^vous si troublés sur moi ? En quoi puis - j e vous « avoir eourroucés? — Où est le trésor de Flandre? » s'écrièrent les attroupés. — « Je n'en ai rien pris , dit Artevelle. Re- « venez demain , je vous satisferai. — Non , non, vous ne nous « eciiapperez pas ainsi : vous avez envoyé le trésor en Angle- « terre, et pour cela il vous faut mourir. »

A cette menace, Artevelle joignit les mains et commença à pleurer. « Seigneurs , dit-il , je suis ce que vous me m'avez ésiit. « Vous me juiastes jadis que vous défendriez contre tout « homme , et maintenant vous prétendez nie tuer sans raison. « Rappelez-vous le temps passé ; considérez mes courtoisies. Je « vous ai gouvernés en si grande paix que vous avez eu toutes « choses h souhait, blé , avoine , et toutes autres marchandises. « Vous voulez me rendre petit guerdon des grands biens que « je vous ai faits. »

Il ne toucha pas le peuple par des larmes; c'était le cerf pleurant aux veneurs. La foule cria tout d'une voix : « Descen-

dez, et ne nous sermonnez pas de si haut. » Dans ces paroles , Artevelle ouTt son arrêt. U ferme la fenêtre et se veut sauver par une porte de derrière, pour se réfugier dans une église voi« sine ; il espérait trouver un asile aux pieds de celui dont la miséricorde ne se lasse pas coiniue la pitié des hommes. Mais déjà plus de quatre cents forcenés remplissaient la maison : Artevelle , tombé au milieu d'eux , est déchiré . U reçut la mort de la main de Gérard Denis , qui paraissait agir pour une cause meilleure, et qui ne valait peut-être pas mieux que lui. Dans une république le peuple étant l^^ateur, juge et souverain, peut faire la loi, prononcer l'arrêt, et l'exécuter; le massacre parla doDioeratie est inique, mais légal : Arteveiie avait consenti à un pareil gouvernement.

Édouard apprit à TÉcluse la fin de celui qui était, selon Frois*

sard , grand ami etsoncher compère. Il fît voile pom l'/ingleterre, menaçant la Flandre , et se (icclaraiit toujours ie vengeur de la mort des traîtres. Il n'avait pas plus d'envie de se brouiller avec les Flam^ds que les Flamands avec lui. Ils allèrent en députation le trouver à Londres. « Chler sire, lui direntils, voftf €a>€Z de beaux enfants , fils et filles. Le prince de Galles ne peut manquer d'entre encore un graïuL .seigneur, sans rheritage de Flandre. Et vous avez une damoiselle à fille tnoins aisnée, et nous un Jeune damoisel, que nous noW" Tissons ei gardons, et qui est héritier de FUmdre : si se pour" roU encore bien faire un mariage d'eux deux, » Ces paroles adoucirent la feinte douleur

d*Édouard, et Artevellefut oublié, comme tous ceux dont la reuommée n'est fondée ni sur le génie ni sur la vertu.

SOMMAIRE

Jean, duc de Normandie, fils atné du roi, mardi e en Guicnnc; et, nprès a%'oir pris A ngoulùmc, vient mettre le siêsc devant Aigiiillun avec plus de cent mille bommes. — H^tance des assiégés» commandés par le comte Derby.

FRAGMENTS

INVASION DE LA FEANGE PAA ÉDOUAED.

Ce sieste fut fatal ; il détennina Édouard à passer en France , et jjriva Philippe décent mille hommes qui auraient pu se trouver à la bataille de Crécy. Tout se préparait alors dans les con< seOs de Dieu. « Mais, dit le grave historien qui a le mieux « eonnu nos antiquités , les adversités advenues à la Fk'ance et « les grandes victoires du roi Edouard ne doivent persuader la « justice de sa querelle, mais estre estimées chastinient des A vices des François. La restitution des pertes et conservation « de TËstat jusqu'à présent manifestent que ce n'a esté ruine. » " Le due de Normandie avait fait serment de ne point abandonner lésine d* Aiguillon que la ville ne fût prise ^ à moins que son [>ère ue le rappelât. 11 fit partir le connétable d'Eu et

ANALYSB RAISONNES

Tancarvilîe , pour rendre compte à Philippe de la résistauce qu'il éprouvait. Philippe reliuî auprès de lui ces deux seigneurs , et fit dire à son ûls de continuer le siège jusqu'à ce qu'il obligeât

la ville à se rendre par la famine, puisqu'il ne la pouvait emporter de force.

Cependant le roi d'Angleterre , instruit de ce qui se passait en Guienne , se préparait à secourir en personne le comte Derby. Il assembla, dans le [nnl de Suuthampton, iiiiile vaisseaux, quatre mille hommes d'armes, dix mille archers, seize mille hommes d'in£smterie l^ère, dont dix mille étaient Gallois et six mille Irlandais. Il laissa le gouvernement de l'Angleterre aux archevêques de Cantorbéry et d'York , aux évêques de Lincoln et deDurham , et aux seigneurs de Percy et de Neville; il donna la garde particulière de la reine au comte de Kent, son cousin. Le vent étant devenu favorable « Édouard> vers la fin du mois de juin de Tan 1346 , fit voile , avec toute son escadre, pour les côtes de Gascogne.

Il avait auprès de lui, sur son vaisseau , Geoffroy d'Harcourt et le jeune prince de Galles , qui entrait dans sa quinzième année. Les autres seigiieurs einl)arques étaient les comtes d'iiereford, de Northampton , d' Arundel , de Coruouailies , de Warwick t de Huntingdon , de Suffolk et d'Oxford. Parmi les barons et chevaliers, on comptait Jean-Louis et Roger deBeauchamp, Renauld et Gobham , les sires de Mortimer, de Mowbray, de Roos , de Lucy , de Felton, de liradestan , de Moulton, de]Maa , de Basset , de Berkley et de Willoughby. D'autres combattants , qui devinrent dans la suite célèbres , Jean Chandos , Fitz Warren , Pierre et James d'Audelay, Roger de Wettevalle , Barthélémy de Burgherst , Richard de Pembridge , étaient aussi à bord de la navie , au simple rang de bacheliers. Il faut encore compter (jueliues étrangers, Ouiphart de Gbistelle, du pays de llainaut, eteiiiq ou six chevaliers d'Allemagne.

Pendant deux jours les vaisseaux firent bonne route vers le port qu'ils cherchaient : s'ils eussent entré dans la Gironde « la France était sauvée , et la France devait être perdue. Celui qui commande à la mer fit cesser le vent par qui la flotte semblait être, favorisée ; il en envoya un autre qui la refoula violemment

sur la CorDoaailles; on jeta Tancre. Édouard attendit, implora le retour de la première brise, ne se doutant pas que la tem*

péte qui soulevait alors son pavillon le menait à la victoire.

TVous avons dit que Geoffroy d'Harcourt était embarqué sur la nef royale ; il n'avait jamais été d'avis d'attaquer la Fronce du côté de la Guienne, trop éloignée du centre de notre emlôre, et défendae, comme province frontière, par une multi« tude de châteaux ; quelque chose semblait avoir Mt à ce traître la rev< laiion de la colère du eiel : rien de plus iiitelliirent que la vengeance et la haine. On ind Harcourt vit la flotte repoussée aux c6tes d'Angleterre , il profita de cet accident pour ébranler la résolution d'Édouard. • Sire, lui dit-il, je vous ai toujours « eonsdllé et je vous conseille encore de prendre terre en Nor- « mandie. Personne ne s'op[)Osera à votir descente. Depuis lono:- « temps les peu[)les de ce canton sont sans armes, et ils n'ont «jamais vu la guerre. Toute la noblesse de la province est au « siège devant Aiguillon. Vous trouverez un pays ouvert, rempli « de grosses villes non fermées, où vos soldats s'enrichiront pour « vingt ans. Jeyous supplie de m'ecouter, et je reponds dusuc- « cès sur ma teste. »

L'oreille du roi s'inclina à ce conseil. Édouard ordonne de lever Tanere; lui-même vent servir de pilote; il passe avec son vais-

seau à la téte de la flotte, et fait tourner la proue vers les côtes de la Normandie. Des calamités de cent années furent le fruit de l'inspiration d'un moment, et du changement des vents dans le ciel.

Les Français, qui tant de fois portèrent le ravage dans, les contrées étrangères , allaient à leur tour sentir Tabommation

de la conquête. Depuis l'invasion des Normands , ils n'avaient point vu les ennemis dans le cœur de leur pays; et voilà qu aprè.s quatre siècles un Normand leur ramenait la désolation. Les mille vaisseaux anglais parurent devant la Hogue-Saint* Wast en Gotentin. Couvert de ses armes , entouré de ses chevaliers , Édouard , monté sur son grand vaisseau , qui précédait tous les autres, déployait au vent les couleurs de l'Angleterre ; elles étaient blanches alors, et nous portions le rouge. Il aborde sans obstacle, comme Geoffroy d'Harcourt le lui avait prédit ,

ANALYSE RA1S0I9NÉE

au port de la Hogue^ le 13 juillet 1346. Près du cap de ce nom, les Fonçais, sous le règne de Louis XIV, versèrent leur sang pour remettre un monarque anglais sur le Ir6ne de ses pères. '

La terre de Saint-Sauveur, qui appartenait à Geoffîroy d*Haf* court 9 s*étendaît jusqu'à la Hogue. Du bord des vaisseaux anglais , Hareourt découvrait le lieu même de sa naissance, et les l ivnLçes remplis des souvenirs de sa jeunesse. En montrant à i^ldouard le pays qu'il allait ravager, il pouvait lui dire : « Voilà la tour de Téglise où j'ai été baptisé; voilà le donjon A du château où

j'ai été nourri : là vos soldats pourront dé^io* « norer le lit de ma mère ; Ici , déterrer les os de mes dieux. »

Quand Geoffroy mit le pied sur la grève, commeut pul-il voir sans être ému les paysans fuir devant lui dans ces mêmes champs où il avait passé son enfance , par ces mêmes chemins qui le conduisaient au toit paternel? Un historien représente Rome disant à Manllus Capîtotmus : « Manlîus, je fai regardé « conmie le plus cher de mes Ois quand tu renversas les en- « nemis du l^niit du Cnpitoîe; mais puis(}ue tu dérhir< s mon « sein, va, malheureux, et sois précipité comme ces Gaulois « que tu as vaincus. »

La France, percée de coups, les yeux en pleurs, enveloppée dans son manteau déchiré , aurait pu crier à Geoffroy, d'Harcourt : <i Taux et traître chevalier, je f attends à Crécy sur le « corps sanglant de ton frère fidèle à sa patrie ! En vain tu te « repentiras, ton repentir ne durera pas plus que ton inno- « cence. Traître de nouveau, tu mourras foi-mentie, double» « ment flétri par ton crime et parle pardon de ton roî. »

La flotte ayant jeté Tancre , le débarcjuement se fit sur un rivage désert, image de ce qu'allait devenir le sol de notre patrie sous les pas des Anglais. Édouard tomba, dit-on , en met* tant le pied sur la grève, comme César en Afrique, comme Guillaume le Bâtard en Angleterre. Le san$? lui sortit du nez. Les chevaliers, effrayés du présnae , dirent au roi : « Chier « sire, retrayez-vous en vostre nef, et ne venez mes hny à terre, « car voici un petit signe pour vous. » Édouard répondit joyeusèment : « Cest un très-bon signe; ceste terre me désire. »

îl y a des paroles et des aventures qui sont d*^ tous les coîi-^piérants; le même iostinct et les mêmes mœurs distiagueut tes ami&Mix de proie. *

A rendroit da dlébarquemeiit» le roi d'Angleterre arma chevalier son jeune fils le prince de Galles : cette terre de France a la propriété de faire des héros, même parmi ses ennemis. Édouard nomiua connétable le comte d' Arundel, et maréchaux Geoffiroy d'Uarcourt et le comte de \V arwick.

LeGotentiQ forme ime presqalle : Édouard rangea ses soldats selon la aotiire du terrain qu'il avait à parcourir : divisés en trois corps , deux de ces corps , c*est-à-dire les deux ailes de. raniiée coiiiiîKiiidées par les deux maréchaux, marchaient Fun à droite, et l'autre à gauche, au bord de la mer, en balayant les deux rivages de la presqu'iie , tandis que le corps de bataille où se trouvaient Édouard, le prince de Galles et le connétable, s^avançait au centre par le milieu des terres. Chaque soir les deux ailes se repliaient , et venaient camper sur les flancs delà chevauchée dn roi. T.e comte d'Huntingdon , demeuré sur la flotte avec six vingts hommes d'armes et quatre cents archers , avait ordre de suivre rez les côtes le mouvement des troupes. Par cette belle disposition militaire, l'armée d* Édouard, se mouvant sur une seule et longue ligne , et embrassant tout devant elle, se déroulait ieiitement sur la France comme une mcv de feu.

Rien n'échappa , par mer et par terre , aux ravages de ce monarque , qui se disait roi des Français et qui venait pour régner sur des Fhinçais : par mer, tous les vaisseaux, depuis le plus grand navire jusqu'à la plus petite barque, furent pris et réuiiis a la llotle anglaise; par terre, toutes les villes et les villages furent saccagés et br?llés. Rarflpiir succomba !a première; et, quoi-

qu'elle se fût reudue saus coup terir, elle n'en fut pas moins pillée; elle perdit or, argent et ehers Joyaux. H se troum H grande fiUtm de richesm , çtie compagnons n'a* voient cure de draps fourrés de vair. Les habitants , enlevés de la ville, furent entassés sur la Hotte aniilaise Cherbourg fut incendie; !e cfiàteau se défendit; Montebourg, Yalogne, Careutan , furent renversés de foud en comble.

ISO ▲NA.I.YSB BAISOHNEB

Le corps de bataille ne faisait pas moins de mal au milieu du pays. Geoffroy d' Harcourt ailoU en avant de la bataille du roi avec cinq cents armures de fer et deux mille archers ; et oomme il connausaii bien sa patrie « c'était lui qui traçait le chemin. 11 trouva le pays gras et plantureux de toutes^choses, les granges pleines de bleds et d'avoines , les maisons pleines de toutes richesses, riches bourgeois, chars, charrettes, chevaux, pourceaux, moutons, bœujs^ quon nourrissait dans ce pays4à, et ks plus beaux l>iens du monde. Ceux du pays fixaient devcÊttt tes Anglais de tant loin qtiils en oyaient parler, et laissaient leurs maisons et leurs granges UnUes pleines. Jinsi par les .Anglais estait ars (brûlé), robé, gasté etpiUc le bon pays dv Normandie. Saint-Lô, ou il y avait alors des niaiiutactures de drap considérableSy périt; et les trois corps de l'armée anglaise s'étant réunis « s'avancèrent dans la plaine de Caen. Cest par le récit des malheurs de la France que nous apprenons le curieux détail de sa culture et de son industrie intérieure à cette époque.

Ou n'avait point ignoré à Paris l'aririenient des Anglais , mais ' on n'avait pu deviner sur quel point tomberait l'orage; on n'eut pas plutôt appris qu'il éclatait au cœur du royaume , que Philippe se hâta d^envoyer à Caen le comte d'Eu, oonnéûihle de France,

et le comte de TancarviUe, nouvellement arrivés du siège d'Aiguillon. Ils se jetèrent dans la ville, accoiiipagués de quelques bomnies d'armes; ils y trouvèrent Guillaume Bertrand , évéque de Bayeux , qui s y était renfermé avec la noblesse restée au pays. Caen était une ville marchande et peuplée, pleine de richesbourgeois, de nobles dames et de belles églises; maisses murailles étaient ouvertes en plusieurs endroits, et son château, assez fort, ne défendait la villeque d'un colc. Trois cents Génois, commandés par le seigneur de Warigny, en formaient toute la gaïuison. C'était déjà un grand progrès en administration que de pouvoir entretenir, comme Philippe le faisait alors « cent mille hommes en Gascogne : mais le système des troupes soldées n'étant []as encore établi , le demeurant du royaume se trouvait sans défense régulière. I.e moyeu âge , qui n eut point d armée permanente , était dans l'état le plus favorable à la liberté, et,

DB i;*H»TOI£B m FlUNCB* tSl

par le défaut de lumières , ce fut uo temps de servitude ; quand les lumières s'éteadiient , les soldats arrivèrent. Jjà flotte anglaise était parvenue h remboochure de TOme,

petite rivière qui passe a (jaen. Kdouard, lo^c à deux lieues de la ville, s'attendait à trouver quelque résistance. Le coiute de Tancarville voulait avec raison qu^onse contenttU de défendre le pont de l'Orne , le château ^ le corps de la ville, et qu'on abandenuât les faubourgs ; les bourgeois dirent quMIs se sen» taieut assez forts pour combattre le roi d'Angleterre en rase campagne. Le connétable appuya cette bravade ; et , par tout ce qui suivit , il se fit accuser d'incapacité , de lâcheté ou de traliison. U avait jadis reçu des grâces et des présents d'Édouard ; pendant sa eaptivîté en An^etenre, les earesses de ce prince lichevèrent de le rendre

suspect. 11 feut des succès sur le trône, et Philippe ne connaissait que des revers : le malheur délie les hommes du serment de iidélité.

Édouard, au soleil levant, prêt à ekterminer une cité, entendit la messe ; peu de temps après, en violant les tombeaux et en massacrant les peuples, il fit faire un magnifique service aux gentilshommes normands décapitée ^our la félonie de Geoffroy d'Harcourt.

' Cependant les bourgeois de Caen , rangés en bataille , ne tin*' fent pas ce qa'ils avaient promis. Anssitâtqn'ils virent approchei* les bannières des Anglais, et qu'ils entendirent siffler les flèches^

ils fuirent. Les ennemis eiitieieiit pêle-mêle avec eux dans la ville; car la rivière était si basse , qu'on la passait partout à gué. Le connétable se retira à sauveU avec le comte de TancarviNe sous une porte à l'entrée du pont, devant l'église de Saint-Pierre^ Quelques chevaliers et écu^rers se réfugièrent» dans le château* Le connétable , monté aux créneaux , aperçut , en re^jardant le * long de la grande rue, les archers anglais tuant les haletants, et n*en recevant aucun à merci. Parmi ces soldats il reconnut un chevalier borgne, Thomas Holland, avec lequel il avait au* treibis contracté amitié dans les guerres de Prusse et de Grenade. Il Tappila, et se rendit à lui avec le comte de Tancarville et une vingtaine de chevaliers.

Les iiabîtaats, voyant qu'on ne leur faisait aucun quai*tier,

96 bar ricadèreut , et comiueneèreDt à se détendre ; ils jetaient ' parles feaétres et du baat des toits, sur les Anglais, des '

meubles, des briques et des pierres. Les Anglais enfonçaient les portes , se frayaient un ebemin avec le fer et le feu , violaient les femmes au milieu des ilamoies , et massacraient tout , sans distinction d'âge, de sexe et de condition. Chaque maison était l'occasion d'un siège où se répétaient les horreurs accomplies dans une ville prise d'assaut. Plus de cinq cents Anglais avaient péri dans ce tumulte. Édouard , devenu furieux , ordonne qu'on passe tous les Français au fil de Tépée , et qu*un vaste incendie couronne l'œuvre. Geoffroy d'Harcourt se trouvait présent lorsque cet ordre fut donné. Pour la première ibis, il sentit quelque remords : il représenta au monarque étranger qu'il lui restait encore un grand pays à traverser, et Philippe à combattre; qu'il lui importait de mîénager ses soldats ; que les bourgeois ^e Caen , poussés au désespoir, vendraient chèrement leur vie; que si , au contraire , on usait de miséricorde, il se chargeait, lui d iîarcourt, de réduire la ville en peu d'heures.

Ce conseil, auquel Édouard obtempéra , en épargnant quelques maux particuliers , fit un mal général à la France. Au commencement d'une invasion, un exemple de dévonem^t enflamme les cœurs , les £adt palpiter de vertu et de glohre , inspire cet enthousiasme qui rend une nation invincible : les trois cents Spartiates sauvèrent la Grèce aux ihermopyles. Harcourt chevaucha de rue eu rue, coiiHiiaudant, de par le roi d'Angleterre, que nul, sous peine de la hart, ne fût assez hardi pour mettre le feu aux maisons* vji^agkff fonwnes, tu«r les hommes qui ne feraient pas de résistance. Les bourgeois cessèrent aussitôt le combat, et ouvrirent leurs portes. Alors commença une espèce de pillage régulier qui dura trois jours. Édouard se réserva sur la part du butin les joyaux , la vaisselle d'argent , la soie , les toiles et les draps. Il acheta de Thomas de . Holland, pour la somme de vingt mille

nobles « le connétable et le comte de Tancarville. Ces deux seigneurs furent embarqués sur le grand vaisseau de la flotte anglaise avec soixante chevaliers prisonniers et trois cents bouri^oois, dont on espérait tirer rançon, quoiqu'ils eussent déjà tout perdu. Le vaisseau porta à Londres les

eaptife et les dépouilles les plus précieuses. Cétait une amorce au reste des Anglais pour accourir au sac delà France.

Caen reilfermait le tombeau de Guillaume le Bâtard ; le sol où ce toinlRau se trouvait placé rivait été jadis disputé aux os de ce prince par un bourgeois noiuine Ascelin , lequel disait que ce sol-9 propriété de son père, lui avait été ravi contre toute justice par Guillaume viYant. Les eniimtB des compagnons que GuOlaume avait menés à la conquête de T Angleterre revenaient conquérir et profaner ses cendres.

Deux cardinaux légats, qu'Édouard m' voulut point écouter, furent témoins de la ruiue de Caen. Ona deja remarqué , et l'on • fora remarquer encore, les efforts du saint-siége pour arrêter refiusîon du sang dans ces guerres cruelles. Rien n'était plus touchant que de voir des hommes de miséricorde suivant par> tout des hommes de san^ , essayant de faire tomber les armes de leurs mains, suppliaiit avant le combat, pleurant après la victoire , toujours rebutés , jamais las , colombes de paix errant de champ de bataille en champ de bataille avec les vautours.

Philippe rassemblait à Saint-Denis une armée. Les princes ses vassaux, ses alliés ouses amis, se hâtaient de se réunir à lui. Le comte de Beaumont, Jean de Hainaut, depuis peu réconcilié à la Fr mce, accourut avec un grand uofnbre de chevaliers; le dur de

T.orrniiie amena trois cenls lances; les comtes de Savoie, de Saibniges, de liandre, de Naniur, de Blois, toute la noblesse qui ne se trouvait pas au siège d'Aiguillon, se rendirent à Saint-Denis. Jean, roi de Bohême, était alors dans ses États : son fils Charles vehâkd^dM élu empereur ; Tan* cîen empereur excommunié , Louis de Bavière , inquiétait le nouvel eiiipereur; le roi de Bohême avait perdu la vue : tant de raisons paraissaient le devoir retenir en Allemagne; mais quand il reçut les courriers de Philippe , ses ministres le voulurent en vain arrêter. Ce vieux monarque, qui est devenu le modèle de la loyauté, dit à ses barons : « Ah, ah! quoique aveugle, je « n'ay mie oublié les chemins de France. Je veux aller defen- « dre mes ('lH(rs amis el les eiifaiits de ma fille, que les Aiigle- « ches veuillent rober. » Jean partit en effet avec son tils Charles , et vint trouver Philippe.

JUf ALTSB BAISONNBB

Édouard avait quitté Gaen. Les seuls titres dies ohapitres de nos chroniques donnent une idée de sa marche, des maux que

les .înglois firent en ISormaudle , connnent telle vîUe fut pUiée, comment tout le pays fut ars, essillé et i^obé. Il prit d'abord la route d'Ëvreux ; mais cette ville étant fermée , il ne Taltaqua pas* Il emporta et incendia Louviers, déjà connue pâir ses manufactures de drap; de là il s'avança vers Rouen; les comtes d'Évreux et d'IIarcourt y commandaient : Geoffroy d'Hareourt put voir flotter sur les murs de Rouen la bamùere de son frère.

Philippe avait fait rompre tous les ponts de la Seine depuis Paris jusqu'à Rouen; lui^mâne, descendu de Paris avec son armée , se trouvait à Rouen à Finstant où les Anglais se présentèrent de

Fautre coté de la Seine. Édouartl jiassa sans insulter la ville, dont la rivière le séparait ; il épiait Toccasioa d'entrer en Picardie pour se retirer dans le Ponthieu « qui lui appartenait. Il remonta la Seine , continuant ses ravages; Philippe marchût sur le bord opposé , réglant ses mouvements sur ceux des enneiiiis : ou les suivait à la trace du sang et à la clarté des embras(iiu'ius. Ils brûlèrent Pont-de-F Arche , Vernon , Mantes et le faubourg de Meulau ; des fourrageurs pénétrèrent dans le pays ohartrain. L'armée anglaise parvint ainsi jusqu'à Poissy , dont le pont avait été détruit ; malheureusement il en restait encore les piles et les attaches , ce qui facilita son rétablissement : Philippe arriva à Paris eu même temps ciiTÉdouard à Poissy. La civilisation des temps modernes a fait cesser ces désastres à plaisir de Tancienne guerre ; mais les barbares eux-mêmes avaient rarement mené une invasion avec une aussi complète absence d'humanité que cette course sanglante d'Édouard.

Des partis anglais se répandirent dans les environs de Poissy. Le château de Saint-Germain en Lave, Nanterre , Rue! , Saint-Cloud, Neuilly, turent réduits en cendres. La nuit, à Paris , on apercevait dans le ciel la réverbération des flammes ; et le jour, du haut des tours de Notre-Dame , on découvrait les villages aux grosses fumées qui s'en élevai^t. Depuis la descente des premiers ^()l ltlalKls, un tel péril n'avait point approcJié des Parisieus : comme les citoyens de Itacédémone avant le temp^

Dig'itized by Goo^

d'Épaminondas , leurs femmes ivavaient point vu les feux d'un camp ennemi. Aujourd hui Paris a reçu l'étranger dans ses murs,

et Sparte sort de ses ruines.

Philippe voulut s'aller mettre à la tétede son armée à Saint-Denis. La foule se jeta à ses pieds. « Haa! sire et noble roi , « que voulez-vous faire? f^ous voulez laisser la noble cité de « Paris. Les ennemis sont a deux lieues près; tantost seront « en cette vUle* Quand vous en serez parti y nous n*auron$ « personne qui nous défende contre eux, Le roi repondit : Bon- « nés gens y ne craignez pas ks Anglais; ils ne vous appro" €< cfieront pas de plus prés. Je vais à Saint-Denis devers mes « gens d'armes, car je veux chevaucher contre les Anglais et « les combattre. »

Ces paroles calmèrent peu les esprits : les frayeurs du peu- 'pie sont presque toujours mêlées de sédition et de folie ;*d'un côté on ne voulait pas que le roi s'éloignât, parce que Paris était sans défense; de l'autre, on se refusait aux mesures nécessaires pour mettre la ville à Tabri d'un coup de main. Paris n'était point encore entouré de remparts, ou ceux qu'avait âevés Philippe-Auguste n^existai'ent plus : le roi ordonna de faire des retranchements. 11 fallait abattre quelques maisons; les propriétaires s\v opposèrent : remarquez cette force de la liberté civile, dans un temps où la liberté politique n était rien. Le peuple prend le parti des propriétaires; le roi de Bohême accourt avec cinq cents chevaux pour calmer la sédition : on n'y parvient qu'en abandonnant Fouvrage.

A ces émeutes, aux nuitineries des hommes qui, n'ayant rien' à perdre , se réjouissent des calamités publiques , se mêlaient d'autres troubla et d'autres confusions : tout était plein de traîtres payés du prix des rapines d'Édouard ; ces traîtres s'augmentaient du troupeau des faibles , de ces gens sans cœur et sans caractère, alliés naturels des méchants , sorte de traîtres que font

la peur et l'adversité. Plusieurs commençaient à croire que le loi d'Angleterre avait des droits au trône de France , puisqu'il était victorieux. .

L'intérêt était puissant, et «zrand le spectacle : Édouard h Poissy , au berceau de saint Louis ; Philippe à Saint-Denis , au

ANALYSE BAISONNEK

tombeuu du iiiciiie roi ; tous deux prêts à s'élaocer de ces barrières pour se dispuU'r le sceptre du monarque qui avait emporté sa couromie dans le ciel.

A en ju^er parles apparences , le bon droit allait triompher. Tant qu'Édouard n'avait trouvé aucun obstacle , il s'était avancé en abîmant le pays ; mais il lui fallut songer à la retraite aussitât que Philippe parut, de.méme que le loup, dit Mézeraj, après avoir fait un grand eamage dans une bei^erie « entendant aboyer les mâtins , ne tâche qn*à se retirer dans ie bois. La retraite n'était pas lacile. Edouard n'aurait osé se jeter sur une ville connue Paris, appuyée d'une armée de cent mille iiomnies. Retourner en arrière? il eût été aussitôt poursuivi sur un sol mis à nu. Tenir au premier projet de se cantonner dans le Pontbieu? la Seine, dont les ponts étaient rompus , barrait le chemin au prince angolais; et même quand il Taurait {>assée , il se trouverait renferme entre les eaux de cette nvicre , celles de roise , le cours de la Somme et Farmée française à Saint*£>enis. C'était pourtant le seul pian qui présentât quelque chance de succès.

11 y avait (juatrti jours qu'Édouard préparait en secret les matériaux n^icessaires au rétablissement du pont de Puissy ; il ré- I andnit le bruit qne, ne pouvant traverser laSeiiie dans l'endroit où il cantonnait, il tenterait le passage au-dessus de Paris. Le jour

de FAssomption , il chdma , à Tabbaye des Dames , la fête de la Vier<ïe; il affecta de donner un grand repas; il y présida, vétu d'un habit sans manches , de drap d'écarlate fourré d'hermine, comme aurait pu faire saint Louis tranquille au sein de son royaume et au lieu de sa naissance : ses troupes avaient reçu Foi^re de se mettre en mouvement pour tourner Paris. Trompé par celle disposition et ces faux rapports, Philippe était venu camper au pont d'Anlony , afin de couper le chemin aux ennemis. 11 n*eut pas plutôt quitté Saint-Denis, qu^ouard, exécutant une contre^marche , revint passer 1» Seine à Poissy sur le pont, qui avait été rétabli avec une diligence merveilleuse. L'avant-j^arde des Anglais , sous le commandement de Geoffroy d'Hnrcourt, était à peine de Tautre côté de la Seine, qu'elle rencontra les milices d'Amiens, conduites par quatre chevaliers de Picardie : Harcourt attaqua ces eommu*

nés, qui se defeadireat vaillominent ; mais elles furent défaites, et leurs bagages pris; douze cents borniez gens demeurèrent sur la place, après avoir affiN>nté les premiers les destructeurs de leur pays. Telles étaient ces communes » qui formaient lo fonds de la i^éritable nation française, et dont notre ancienne lùsloire, a sa hoiiie éternelle, ne parla jamais que pour les traiter de ribaudiiilks et de péff'illles,... Ces nobles si hniitaîiis étaient-ils plus braves sous leurs corsets et leurs casques de &r« à répreuYe de la flèche et de la lance, que cea paysans armés d'an bâton on d'un fauchard, exposés demi-nus à la ' charge de ces centaures de bronze ? Le moment n'étdt pas loin où la poudre allumée à Crécy allait égaliser les périls, niveler les rangs sur le champ de bataille,

et permettre enfin à la gloire d'inscrire le peuple français dans ses propres fastes.

Philippe n'apprit qu'au bout de deux jours la levée des tentes anglaises : Ûen qu'il eût en téte un général plus habile que lui, il avait un grand courage, et ne manquait pomt de capacité dans la i^uerre ; on ne peut attribuer une partie de ses încroyahles tantes et du succt s de ses ennemis qn'5 ce vertige d'infidélité qui avait saisi une partie de ses sujets : tant il est mi que la \sÀ salique n'était pas encore évidente à tous les es^ts. 11 reconnut alors, dit un historien, qu'il était envi<» ronné de traîtres, lesquels le trompaient par de faux rapports, et donnaient avis aux Anglais de toutes ses démarcbes. Désespéré (ravoli- laissé échapper sa proie, il se mit a sa poursuite. 11 envoya offrir la bataille à Édouard, ou dans la plaine de Vaugirard , s'il y voulait venir, ou entre Pontoise et Francx)nville, s'il se voulait arrêter et l'attendre. Édonard fit répondre qn'il n'avait point de conseil à prendre d'un ennemi : il continua sa route.

Arrivé aux champs de Beauvais, il les faucha comme le reste, passa sous les murs de Beauvais, dont il brûla et pilla les faubourgs; la ville fut courageusement défendue par Févéque. L'abbaye de Samt-Lufien, fondée par Kiûldérik, était, après Saint-Germain des Prés, le plus ancien édifice religieux de la France; Édouard y prit ses quartiers : comme il s'en éloignait le lendemain , il vit , en regardant derrière lui , les flani-

ineB s'élever des toureUes de ses hôtes ; il fît pendre quelques-uns des iiiceudia ires. 11 s'était ravisé par politique, et avait com-

mandé de respecter les églises : ordres dérisoires qui ne trompèrent point le ciel , et que n'écouta point la soldat.

Ainsi périssaient la patrie, ses cités, ses hameaux, les tem- , pies de sa religion , les monuineots de ses rois. Gréey allait couronner tant de d^astres , et terminer la marche triomphale d'Édouard au travers des ruines.

De i abbaye de Saint-Lucien il vint loger à Milly, de Milly à Grand-Villiers; il défila devant Dargies, brilla le château , et fourragea lepays d'alentour. La ville de Poixfut trouvée sans défense; il n'était demeuré dans ses deux châteaux que deux bettes damoiselles, filles du seigneur de Poix : elles auraient été déshonorées sans le sire de Basset et Jean Chandos , qui les menèrent an roi d'Angleterre. Les bourgeois de Poix se rachetereiit du pillage pour une somme considérable; mais le lendemain il s'éleva des ooAtestaHons qui furent suivies du massacre général des habitants. Enfin Édouaid vint camper à Airaines , et il envoya ses maréchaux chercher un passage sur la Somme.

Là auraient dû finir ses succès et commencer ses expiations : Philippe, accouru à marches forcées, était prêt à jiaraître à la téte de œnt nulle hontes, animés, comnie leur roi, de la plus juste vengeance.

Les Anglais n*avment guère plus de trente, mille combattants ; ils étaient fatigués d'une longue' route et embarrassés de leur butin : traqués entre la mer, 1 armée française et la rivière de Somme , dont les ponts étaient rompus ou izardés , ils croyaient toucher au moment de leur perte. Les maréchaux anglais avaient en vain tenté de forcer le pont de Remy , celui de Long en Pontfaieu, et celui de Péquîgny. I9*ayant pu découvrir aucun passage

sur la Somme , ils vinrent rendre compte à Édouard * de leurs inutiles recherches. Philippe daus ce momept entrait a Amiens.

Le roi d'Angleterre, se repentant de ses triomphes, envoya proposer une suspension d'armes; il offrait de rendre oe qu^ii avait pris; mais pouvait-il rendre la vie aux laboureurs, atix liourgeois paisibles , aux familles innocentes immolées à son

ambition? Taut de calamités devaient-elles être regardées Gonune jeux de rois , qui ne laissent plus de traces quand il platt à ces rois de les interrompre? Chef et père de la patrie, le monarque , plein de douleur et de ressentiment « reftisa tout. Un historien dit que Philippe , en n'acceptant pas les propositions d'Édouard , devint injuste, et se rendit coupable des malheurs de la France : c'est abuser de Fesprit phiiosopliique , et juger de l'événement par le succès. Philippe devait obtenir pour ses peuples une réparation solennelle ; il devait essayer de donner aux étrangers une leçon durable , en leur apprenant qud serait leur sort sll leur prenait jamais envie de renouveler ces incursions de brigands. Un ennemi d'aussi mauvaise foi qu'Édouard irniirait pas plutôt écliappéau peni , qu il eut recommencé ses ravages. Mais la bataille de Crécy fut malheureuse. La fortune ne suit pas toujours la justice ; les droits de la seconde ne sont pas moins réels , quoique abandonnée de la première.

Or, le roi d' Angleterre , dit Fi oissard , ê^^o// moult pensif à Âiraines. Si oiui messe avant soit il levant , lors fit sonner ses trompettes de déloge ment. 11 traversa le pays de Yimeu, et «^approcha d'Abbeville. 11 brûla un gros village aux environs, et Tint giter à rbôpital d*Oîsemont. Philippe, parti d'Amiens, était,

à une heure de TaprèsHnidi , à Airaines. Il y trouva des pourceances de chair en hastéeSy pain et pastes en Jour, vins en tonneaux et en bar Us , et moulf de tables mises que les jinglois a vaient laissées. Les deux maréchaux d Edouard , descendus le long de la Somme jusqu^à Saint-Vâlery, toujours pour 8*enquérir d*un passage , revinrent le soir dire à leur maître qu'ils n'avalent pas été plus heureux qu'auparavant. Si Philippe avait eu seulement Tavance de quelques heures, ou si le gué deiiianquelaque eût été mieux gardé, c'en était fait des Anglais.

Ce monarque et cette armée , qui avaient causé tant d'épouvante , ressentaient à leur tour la terreur qu'ils avaient inspirée. Perdu de réputation comme général , méprisé comme

roi, abhorré comme homme, Édouard allait finir de la fin d'uii aventurier et d'un mceadiaûre. La défaite eu faisait un

ANALY&E BAISONNBB

chef sans mérite, sans prévoyance, sans courage; le triomphe enffit un capitaine illustre : le succès semble être le génie; un moment sépare ia honte de la gloire.

H teit nuit; personne, dans le camp anglais , ne dormait : ceux-ci regrettaient le butin qu'ils allai«it perdre; eeux4à pleuraient leurs femmes, leurs enfants, leur patrie. Les soldats qui avaient exploré la rivière en faisaient des récits effrayants ; d'autres croyaient entendre déjà les clameurs de l'armée firançaise, lamelle s'était promis de ne laire aucun quartier à rennemi; serment que Philippe avait prononcé dans la colère, et qu'il eût rétracté dans la victoire.

Les chefs n'étaient pas en de moindres alarmes : acculé à la mer, et retiré sous sa tente comme une bête noire dans sa bauge, Edouard roulait en silence autour de lui des regards sombMt qui s'attendrissaient en tombant sur son fils : . ce prince adolescent, destiné à devenhr le modèle de la chevalerie , était , sans le savoir, à la veille de sa renommée , et d^ comme tout brillant de i'aiirore de cette ^îloire qui s'allait lever pour lui. Son armure noire, donnant une bonne grâce particulière à sa haute taille et à sa jeunesse, relevait encore la blancheur de son teint; car il était grand et pâle, tel qu'on a re*» présenté depuis le eapitame Bayard ; mais il était plus beau.

Édouard, pour prendre une dernière résolution, assemble aux flambeaux son conseil : inspiré par la mauvaise fortune de la France, il fait amener devant lui des prisonniers du pays de Vimeu et de Ponthieu ; il s'informe s'ils ne connaîtraient point uu gué au-dessous d'AbbeviUe, promettant à quiconque indi» querait ce gué la liberté et celle de vingt autres captifs. Parmi ees malheureux se trouvait un valet appelé Gobin-Agace; Thistoire a retenu son nom ijinoble , comme celui d'un de ces hommes de perdition que la i:^rovideuce emploie lorsqu elle veut châtier les empires.

Ce valet déclara quil existait un gué où douze soudoyers pouvaient passer de front à plusieurs endroits, deut fois par jour, à mer basse. Le fmid de ce était composé d'un gravier blhnc et dur, d'uu lui était venu le nom de Blaïupie-Taque, ou de Blanche-Tache, ou deBlanche-Cayeux. Le valet ajouta qu ou le pou*

vaittmerser avec des chariots, et que les hommes a*y avaient de Feau qne jusqu'au genon. « Compains , s'écria Édouard trans-

« porté de joie , si je trouve vrai ce que tu dis , je te quitterai « ta prison a toi et ci foys tes comf)(/gnons , < / je te baillerai « ceni escus nobles, » Et Gobia- Agace lui répondit : « Sire, oU^ m en péril de tna teste. »

Aussitôt Édouard ordomie à ses capitaines de se tenir prêts. A minuit la trompette sonne; âommierg s<mt troussés , chars chargés ; on prend les armes. Au point du jour les An^îlais quittent Oisemont, et commencent a deliier : Gu^in-Agace servait de guide ; iiarcourt était à Tavant-garde : deux Français mardudent à la tête de la fuite de nos ennemis. Le soleil se levait loiflsqu'on atteignit le gué. Si la joie des Anglais avait été grande quand ils s'étiasot flattés de franchir la Somme , ils ve> tombèrent dans le désespoir en arrivant sur ses bords : la mer était hante; le flux coulait a plenios rives. De l'autre côté du fleuve on apercevait dou^&e mille Français rangés en bataille , et commandés par ce brave Godemar du Fay , qui avait si vail* lamment défendu Touraay. Philippe, prévoyant que Tennemi découvrirait le gué de Blanche-Tache, avifit détaché de son armée mille hommes d'armes et six mille archers génois. Ce corps, auquel se réuniront les conunuiies d'Abbeville, passa la Somme à Saint-Seigneur et descendit à Blanche-Tache,

Quatre longues heures s'écoulèrent avant que le gué devint praticable. Le monarque anglais donne alors le signal, corn* mande aux deux maréchaux WarwidL et d^Hareourt de traver* ser la Somme , bannière au vent, au nom de Dieu et de saint Georges, les plus bachelcreux et les mieux montés devant. Ëdouard , suivi du prince de Galles , se jette dans Teau Tépée à la

main. Les chevaliers fran^is, au bord opposé , baissent la lance , viennent à la rencontre, et revivent chaudement l'ennemi. Un combat s^engage dans le lit même de la rivière. Le péril des Anglais était imminent : ils n'avaient plus que deux heures pour accomplir le passade de leurs troupes , chariots et bagages; le flux revenant les eût engloutis. Sur la nve qu'ils quittaient , on commençait a apercevoir les coureurs de Tarmée de Philippe. La nécessité double les forces et le courage des

ennemis ; leurs archers chassent à coups de flèches les archers

génois qui longeaient la rÎTe droite de la Somme. Harconrt et Warwick atteignent le bord avec quelques escadrons, chargent les Français , les culbutent , gagnent un terram où se forme derrière eux l'armée d*Édouard à mesure qu'elle sort de Teau. Alors les milices commandées par du Fay prennent la faite , et lui-même est ohligé de se retirer.

A peine l'ennemi était-il passé , que Tavant-garde de notre ' armée entra au campement abandonne des Anglais ; elle s' eutpara des chariots, et prit trois ou quatre cents traînards. OnaiH . rait pu exercer des représailles sur ces brûleurs de chaumières ; on leur accorda lai^ie. Philippe arrive, voitÉdouard deTautre côté de la Somme, et le veut suivre; mais, déjà montante, la marée noyait le gué ; il fallut perdre un jour pour rétrograder, et traverser la rivière à Abbeville. Édouard effectua le passage le 34 d'août 1846 , jour de Samt^Barthélemy.

Tel est le récit que Fh>issard , et plusieurs auteurs après lui* font de la rencontre de Blanche-Tache ^ mais le continuateur de Nangis et l'auteur anonyme de la chronique de Flandre affirment que Godemar du Fay se retira sans combattre. Mézeraj

' ajoute qu'il était parent de Geofifroy d'Harcoun » et qu'il se ven*^ dit à ÉdouM : il est certain que Philippe voulut dans la suite le faire pendre comme traître. INlais la colère du roi, excitée par le maiheur, et le témoignage de deux historiens qui adoptent tous les bruits populaires , ne suffisent pas pour détruire ie récit dreonstancié de Froissard , pour déshonorer la mémoire dW vieux capitaine qui avait donné tant de preuves de courage et de fidélité. IMiiUppe avait cent mille comhattants : si , au lieu de douze mille lionnnes, il en eût envoyé trente mille au gué de Blanche-Tache , nombre égal à celui de Tarmée d'Édouard, il est probable que les Anglais étaient perdus.

Édouard , ayant passé le gué, rendit grâces à Dieu , fit appeler Gobin-Agace , le délivra avec tous ses compagnons , lui

. donna les cent nobles promis et un roussin.

L'ennemi allait entrer dans des plaines ouvertes, où les Français ne manqueraient pas de Tatteindre : il ne pouvait vivre que de pillage, et ce pillage retardait sa marche. Si Édouard pressait

DE I«'lilSXOIBE DE FB4NCB.

sa retraite avec une armée harassée , devant des troupes fraîches et supérieures en nombre, cette retraite m tarderait pas à devenir une faite; il savait que les communes de Flandre lui envoyaient un secours de trente mille hommes. Ces diverses con<». sidératîons le déterminèrent à ne rien précipiter, à choisir seu* lement de fortes positions pour se mettre à Fabri de Philippe , ou le combattre avec avantage.

Dans cette résolution , qui annonçait les vues et les talents d*un capitaine, il désigna à son premier campement une hauteur

qui domine Grécy, village à jamais ftmeux , au bord de la petite rivière de Maye. Le comté de Ponthieu avait été donné en dot à Isabelle, fille de Philippe le Bel ni nièfe d'I.douard. Le roi d'Angleterre prit à bon augure de se défendre , s'il était attaqué, sur une terre maternelle qui semblait devoir Tainier. Les hommes se trouvent plus forts quand ils peuvent s'autoriser de quelque chose qui ressemble à la justice. - Philippe , qui craignait de voir encore échapper Tennemî , ne fit prendre aucun repos à ses troupes ; elles défilèrent sur le pont d'Abbeville. Logé à ral)baye de Saint-Pierre de cette ville, le roi donna à souper aux princes, dont la plupart firent alors ce que les martyrs chrétiens appelaient le repas libre , le dernier repas avant d'aller mourir. Le 35 août 1346 , au lever de Taurore , l'armée française tout entière avait passé la Somme. A sa tête étaient quatre rois : Philippe le Fortuné, roi de France ; Jean l'Aveugle , roi de Bohème ; Charles son fds , élu empereur, dit roi des Romains; et le roi détrôné de Majorque. On y voyait encore le comte d'Alençon , frère du roi , qui fut cause de la perte de la bataille; le comte de filois, son neveu; Louis, comte de Flandre, et son jeune fils; les comtes de S^cerre, d'Aoxerre; Jean deHainaut^ comte de Beaumont; les ducs de Lorraine et de Savoie , toute la noblesse qui ii clait pas au siège d'Aiguillon ; et parmi les écuyers et chevaliers, Uarcourt, Irère ^ué de Geoffroy d'Harcourt.

Trompé par un faux rapport en sortant d'Abbeville, Philippe crut que les Anglais avaient abandonné Grécy : il avait déjà fait deux lîeues sur une route opposée . lorsqu'il apprit qu'Édouard pfardait ses premières positions. Il fallut faire halte , cliauger de chemin, et envoyer reconnaître 1 eauemi. Miles Desnoyers, porte-

oriflamme, les seigneurs de Beaujeu , d'Aubigny et de Basele, dit le Moine, furent chargés de cette îiiissiou.

L'armée anglaise, divisée en trois corps , couvrait la colline de Crécy ; au sommet de cette colline était un bois qu'Edouard avait fait environner d*un fossé , et dans lequel on avait enfermé les bagages et les chevaux ; Édouard avait mis à pied les hommes d'armes, excepté quelque douze cents chevaliers jetés sur les deux ailes de i'uifanlerie. Le bois formait un dernier retranchement, lequel n'eût pourtant servi que d'abattoir, et non d'àbn, aux soudoyers qui s'y seraient retirés, en cas de défaite. La gauche des Anglais était couverte par la forêt de Crécy ; la droite , par le village de ce nom , des ouvrages de terre et des arbres gisants : leur front deiueiirnit lil)re , mais rîroit, de sorte que Tannée assaillante y devait perdre l'avantage du nombre.

Les trois corps échelonnés dessinaient trois croissants parallèles sur la colline ; chacun de ces corps était subdivisé en trois lignes : la première, d'archers; la seconde, d'infantme galloise et irlandaise ; la troisième, d'hommes d'armes on de cavalerie ■ à pied.

Le premier corps , servant d'avant-garde presque an bas de la colline, comptait huit cents hommes d'armes, un tiers d'infanterie et deux mille archers ; il était commandé par le prince de Galles , ayant auprès de lui Geoffroy dUareourt , les comtes de Warwick et de Kenfort , Ghandos , le shrè de Man, et toute la fleur (Je la clievalerie.

Le deuxième corps, placé au-dessus du premier, ètmt fort de huit cents hommes d'armes et de douze cents archers : il avait pour cheb les comtes de Morthampton et d'ArundeL

Le troisième corps^couronnait la colline, sous le commaildement immédiat d'Édouard ; il se composait de sept cents hommes d'armes et deux mille archers. C'était peut-être au centre de ce corps qu'étaient cachées des machines ineonnues.

Ainsi, pour remporter la victoire, Philippe se voyait forcé de percer, en gravissant une pente, neuf lignes formidables.

Le soir, veille de la bataille , Édouard donna un grand souper à ses comtes et barons t lorsque ceux-ci se furent retirés , il entra dans son oratoire dressé sous une tente, et resta seul à

Digilizeû by LiOOgle

genoux devant Tautel jusqu^à minuit. Sa prière Me, il se jeta sur une peau de brebis , et se releva le 26 à la pointe du juur : il eateudil la iiies&e couiaïuuia avec le prince de Galles. La plupart de ses gens se con&ssèrent et se mirent en élat de paraf* tre devant Dieu : Pliilippe en avait fiiit autant à Tabbaye de Saint-Pienre, à Abbeville. En ee temps-là, la prière prononcée sous le casque n'était point réputée faiblesse ; car le cbevalier qui élevait son épée vers le ciel demandait la victoire et non la vie.

Oraison faite et messe ouïe, les trois corps reprirent leurs places les uns au-dessus des autres , ainsi quMl a été dit , chaque

chevalier sous sa bannière, formant sur la euiline un spectacle magnilique. Ldouard , monté sur un petit palefroi, un bâton blanc à la main, adextré de ses maréchaux, alla tout le pfu àetmgesiTmg^ admonestant comtes, barmu\ chevaUers^ escuyers, soudoyersj à garder leur honneur et à Men faire la besogne f et disait ce^ langages en riant si doucement de si liée (joyeuse) chej e , que les plus timides étaient rassures eu le regardant.

Quand il eut ainsi visité les trois batailles , il se retira à l'heure de hante tierce (environ midi) à celle qu'il cominandait en personne, et d'où il pourrait voir tous les événements du combat. L'armée but et iiiangea, p;ir ordre des maréi'iimx ; après quoi les soldats s'assirent à terre sans quitter leurs rangs» bassinets et arcs devant eux, attendant Fennemi.

Le porte-oriflamme Miles Desnoyers^ les seigneurs de Beaujeu , d^Aubigny et de Basèle, envoyés par Philippe à la déeou* verte, trouvèrent les ennemis assis de la sorte, comme des moissonneurs prêts à couper un cliamp de ble mv une colline ; les Anglais aperçurent les chevaliers français , et les laissèrent tout examiner à loisir : cette supériorité de sang-ftoid et de confiance annonçait déjà de qud cAté passerait la fortune. Édouard avait surtout défendu , sous quelque prétexte que ce fdt, de rompre les files. 11 comptait avec raison sur la bouillante ardeur de nos soldats ; on avait déjà appris à nous vain* ère par Texcès de notre courage.

Le tumulte et la conflision de notre armée formaient un triste contraste avec le calme et la régularité de Tarmée enne-

mie : nous STions miUe intrépides capitaines « pas un général. Dès les premiers mouvements on n'avait point été d*accord sur

Tordre à tenir. Li s ai balt iners génois étaient derrière la cavalerie , à la queue de)a colonne : le roi de Bohême représenta qu'on faisait trop peu de cas de ces étrangers; qu'il coimaissalt leur valeur, et qu'eux seuls devaient être opposés aux aiehers anglais. La majesté de ce vieux roi et son expérience dans la guerre

persuadèrent Philippe ; il fit passer les Génois à la téte des tr()ii[) (s : niais l impétueux comte d'Alencon murmura de cette disposition 9 qui Tenapéciiait de se trouver le premier sur Tennemi.

L'armée française, lorsqu'elle avança vers Grécjr , se trouvait divisée de la sorte : quinze mille arbalétriers, presque tous Génois, commandés par Charles Grimaldi et Antoine Boria,

formaient Ta vant-garde; Cliarles, comte d'Alencon et frère du ■ roi, suivait avec quatre mille lioinmes d'armes; le roi venait ensuite, conduisant le corps de bataille, également composé de cavalerie, où se trouvaient les rois étrangers et la haute noblesse. Le duc de Savoie, nouvellement arrivé avec mille chevaux , menait l'arrière-garde conjointement avec le roi de Bohême. Lac iafenterie innonilirable errait au hasard dans la campagne, obstniant les ciiemins et pr/^nani les tr()ii|)es réizulières. Chaque homme à ct^eval était accompagné de trois ou quatre fantassins pour le servir, comme de nos jours dans les c(«ps de mameloucks : nous devions aux guerres des croisades cette organisaUon^de la cavalerie, Fusage de l'arbalète ét de

Fhabit long.

/On vît revenir les quatre chevaliers envoyés à la découverte. Philippe leur cria : « Quelles nouvelles ? » Ils se regardèrent les uns les autres sans répondre; aucun n'osait prendre la parole. Philippe ordonna au Moine de Basèle de s'expliquer. Ce chevalier, suisse ou champenois , était an service du roi de Bohême, et passait [jour un des capitaines les plus expérimentés de l'armée. Sire , dit-il , nous (ivon^ chevauché ; si noua avons vu et considéré le convenaui des Anglois* Si conseil de maparUe, mirftùio-

Qurs le meilleur comeU, que vous laissiez toutes vos gens ci arrester sur les champs et loger pour cette

joumie. Cwt ainçoU (avant) ^les les derniers puissent venir ^ et vos bataiUes soyent ordonnées y il sera tard; si seront vos gens lassés et travaillés et sans arroy , et trouveriez vos ennemis frais et nouveaux. Si pouvez le matin vos batailles ordonner* plus meurement^ et mieux et par plus grand loisir fldaiser vas ennemis, et par quel eosté on les pourra com* battre; car soyez seur qu'ils vous attendront.

Jamais avis plus salutaire n'avait été donné : depuis plusieurs jours l'armée faisait des marches torcées ; elle avait passé la nuit à défiler dans Abbeville; elle venait de faire six lieues au trot de la cavalerie; elle était hors d'haleine, accablée de fatigue et de chaleur (on était dans les jours les plus chauds de Tété); elle n'avait pris aucune nourriture; enfin , un orage qui grondait encore avait trempe hommes et chevaux , mouillé les armes, et rendu les arcs des Génois presque inutiles.

Philippe sentit la sagesse de ce conseil : il ordonna de sus* pendre la marche de Parmée : les deux maréchaux de Montmorency et Saint-Venant coururent de toute part, criant : Ban^ nieres^ arrestez, au nom de Dieu et de saint Denis / Mœurs, usages et lan^^aLe qui montrent que Dieu était dans ce temps le seul souverain maître, et que les maréchaux de Fi'anco remjjlissaient des fonctions aujourd hui laissées aux ofiiciers inférieurs.

Les Génois s'arrêtèrent, déposèirent leurs arbalètes, et commencèrent Il préparer leurs étapes ; mais le comte d' Alençon , qui les suivait avec sa cavalerie, ou n^entendit point Tordre , ou

n'y voulut |)oint obéir. Tia jeunesse qui l'entourait se regardait coiiifoe insultée, parce que les Génois devaient découvrir Tennemi avant elle : elle jura qu'elle ne ferait halte que quand les pieds de derrière de ses chevaux tomberaient dans les pas deff étrangers qui âisment la téte de la colonne.- Le comte d' Alençon trouve les Génois occupés de leur nourriture , les traite de lâches, et les force de continuer leur chemin. Les derniers corps de l'armée ne veulent point rester en demenre ; un mouvement général eutraîite le roi et les maréchaux , malgré leurs efforts. Les communiers, dont tous les champs étaient couverts entns Abbeville et Grécy , entendant la voix des chefe et voyant se hâter la cavalerie, croient que Ton en est venu aux madns :

ANALYSE BAISONNÉB

ils braiidkseut leurs diverses armes » et crient tous à la fois : A la moril à ta mort! Ghaqae seigaeor se précipite avec ses vassaux pour arriver le premier. Cent vin^ mille hommes se

heurtent, se poussent, se pressent dans nu étroit espace : une éclipse frappe l'iinasrination , un ornire [uiLineiite le désordre, et Toa arrive , ^u milieu des torrents de pluie , au bru it du ton-, nerre , au en répété à la mort l à la mort ! en fmde l'ennemi.

Les Anglais se lèvent en sUenee : les archers placés à ta première ligne font seuls un pas en avant; Tinfa^terie irlandaise ^ galloise au second rantf tire sa lar^^e et courte épée , et les homaies d'armes au iroisieme ranMi dresseiU toui> leurs lances ai droites, qu'eileê seoiùioient un petit bois.

Si Philippe n*avait pa arrêter son armée lonqn*eUe n'^était pas encore sur le champ de bataille, cela lui fut tien moins possible devant les An^dids : la vue de Fennemi produisit sur lui ce

qu'elle produit sur tous les Français, Tardeur du combat et la lurcur guerrière. Les voilà, s'ëcria^t-il , cea brigands qui ont occis met pauvres pemplêê, çasté» ardé et essillé ta France. Allons ^ mes seigneurs ^ barons, dievaUers, escuyers et bons hommes des communes, ven^ieons nos i^fures, ou' blions haines et rancunes passées, s'il y en a entre nous y et, courtois sans orgueil, purionsnous en celte bataille comme f'rerfs et partnis.

Quoiqu'il fût déjà trois lieures de i'après-midi (26 aoûl 1346), le signal est donné aux arbalétriers génois de commencer Tattaque : secrètement offensés des paroles outrageant^ du frère du roi, ils demandent un moment de repos; ils représentent qu'ils soat accablés de îali^ue et de faiui, que la pluie a dé^ tendu les cordes de leurs arbalètes , et qu'ils ne sont 7nie ordonnés pour faire grant exploit de bataille. Ces paroles étant rapportées au comte d' Alençon, il s'écrie : On se doit bien clèarger de teUe ribaudaUtey qui faille au besoin f et il marche sur eux. Obligés d'aller au combat, les Génois oommencèrent hj uper moult epouvantablement, pour les Anglais esbahir. Trois fois ils recommencèrent a crier, s'arrétant entre chaque cri, puis courant vers l euiieini.. Au troisième cri, ils lauceal leurs flèches , qui tombent sans effet.

D£ L HlbiOlXlE DE FfiANCE.

Les archers anglais découvrent leurs arcs, qu'ils avaieut

tenus dans leur étui pendant la pluie , courbent ces arcs jusqu'nnx empeiiiioiis des flèches, et en décochent à la fois uu si grand nombre , qu'elles ressemblaient, disent les historiens , à de la neige ou à une grande ondée descendant sur les Génois. Ces Italiens se renversent sur les hommes d'armes du comte d' Alen-

çon ; Griaialdi et Doria se tout tuer en essayant de rallier leurs ^eiis.

PhiHppe aperçut Téchauffourée , et , toujours poursuivi de ridée de tn^ison , il s'écrie : « Tuez, tue% cetta ribaudaiUe qui nom empesehê hekernSnt^ Le comte d*Alençon fiilt sonner la charge, et passe, avec sa cavalerie , sur le ventre des Génois : percés de flèches anglaises, foulés aux pieds par nos hommes d'armes « ils coupent les cordes de leurs arbalètes , et se dispersent dans toutes les directions ; les archers ennemis tirent dans le plus épais de cette mêlée, et les cavaliers tombent abattus de loin avec leurs chevaux.

Le comte d'Alençoa à'ouvie un passage à travers les archers génois en fuite et les archers anglais avançant , iieurte la seconde ligne des troupes commandées par le jeune fils d'Édouard, perce encore cette infanterie, et se trouve en &ee des chevaliers du prince de Galles , qui le chargent à leur tour. Le comte de Flandre, avec sou hls le (Luiphin Viennois et le duc de LtOirainCi se détachant du corps de bataille français , accourent au partage de la gloire et des pâ^ils du comte d'Alençon. Les lances se croisent; les épées remplacent les lances brisées. Tous ces rois , comtes, ducs , barons et chevaliers , au lieu de donner ensemble, combattent les uns après les autres. T/indépendauce barbare dominait encore tous les esprits avec les idées romanesques ; on ne cherchait qu'à se faire une renonmiée par< liculièrè de vaillance, sans s'inquiéter du succès général. Jamais on ne vit plus de courage et moins d'habileté. La sérénité était revenue dans le ciel , mais au désavantage des Français , car ils avaient le vent et le soleil au visage. A mesnre qu'ils trébuchaient, ils étaient égorgés à teire par les Gallois et les Irlandais.

Philippe , apercevant le coiule d'Aleûçon au plus épais de la

seconde division des Anglais, est said de crainte pour son frère. Il se tourne vers ses gens, et leur dit : Allons ! et s'ébranle avec le corps de bataille. Aussitôt la seeonde division ennemie descend de la colline, afin de soutenir le prince de Galles .et d'arrêter le roi de France. La bataille se ranime.

Le prince de Galles, assailli par le comte d'Alençon , est au moment de succomber; Warwick et Geof&oy d'Harcourt , qui avaient là garde du fils d'Édouard , envoient demander du se* cours à son père. « dit Édouard au messager, monJUs estil mort ou à terre, ou blessé qu^il m puisse s* aider 1 Le chevalier répondit : Nenny, sire, si Dieu plaist. Le roi dit : Or, retournez devers lui et devers ceux qui vous ont envoyé , et leur dites de par moi qu'ils ne m'en^yeni meshuy quérir, pour adventice qui leur advienne, (ont que nwn JUs soU en vie, et leur dites que Je léur mande q^ils laissent à tenjant gagner ses espérons» Je veux, si Dieu Pa ordonné, que la journée soit sienne.

Cette réponse, où la naïveté chevaleresque se mêle à la fermeté d'un vieux Romain , ranima le courage des deux marécbaux anglais. Harcourt devait être puni de la victoire qu'il remportait sur sa patrie, amsi qu'il arrive à ceux qui s*obstinent à ces longues vengeances qui n'appartiennent qu'à Dieu. On avait dit à Geoffroy qne la bannière du fomte son Irère avait été vue; il le cherchait pour le sauver; mais le comte n'avait point voulu survivre à la honte du triomplie de Geoffroy ; il s'était fait tuer par les ennemis de la France.

Le roi de Bohême était à l'arrière-garde avec le duc de Savoie. • On lui rendit compte des événements : Et où est monseigneur Charles , mon fils? dit-il. On hii répondit qu'il conibattail vaiJlaniiih Mit , en criant ; Je suis roi de Bohesniel qu'il avait déjà reçu trois l)lessures.

Le vieux roi , transporté de paternité et de courage , pressele duc de Savoie de marcher au secours de leurs amis; le duc part avec Farrière-garde. On n'allait pas assez vite au gré du

monarque aveugle, qui disait à ses chevaliers : « Compagnons ^ <i flous soi/unes nés en une mesme terre, sous u?i mesme soieil^ « ekcés et nourris à mesme destinée : aussi vous proteste de

DB L*HISTOIAB DE FBA?iG£

« ne VOUS laisser attfùurd^hui, tant que la vie me durera. »

Quaïid on fut prêt à joindre l'ennemi, il dit à sa suite : « Seia gneurs, vous este^ mes amis; je vous requiers que vous me « meniez si avant que je puisse ferir un coup d^espée. » Les chevaliers répondirent que volontiers ils le feraient Eiadonc, qfin q^ils ne le perdissent dans la presse, ils lièrent son cheval aux freins de leurs chevaux, et mirent le roi tout devant, pour mieux accomplir son désir i et ainsi s'en allèrent ensemble sur leurs ennemis.

Le roi de Bohême » eondoit par ses chevaliers , pénétra jns^ qu'an prince de Galles. Ces deux héros , dont Tun commençait et dont l'autre finissait sa carrière, essayèrent plusieurs passades de lance, pour illustrer à jamais leurs premiers et leurs derniers coups. La foule sépara ces deux champions , si diffé« xents d'âge et d'avenir, si ressemblants de noblesse , de générosité et de

vaillance. Le roi de Bohesme alla si avant qu'il ferit tin coup de .son espée^ voire plus de quatre, et recombattit moult vigoureusement, et aussi firent ceux de sa compagnie} et si avanl s'y boulèrent sur les Anglais, que tous y demeu^ rerent, et furent le lendemain trouvés sur la place autour de leur seigneur, et ton» leurs chevaux liés ensemble: vrai miracle de fidilité et d honnenr. Les Muses, qui sortaieut alors du long sommeil de la barbarie, s'eni{>ressèrent, à leur réveil, d'immortaliser le vieux roi aveugle ; Pétrarque le chanta, et le jeune Édouard prit sa devise , qui devint celle des princes de Galles; c'était trois plumes d'autruche avec ces mots tudesques écrits à Feu tour : In riech , je sers. 11 n'appartenait qu'à la France d'avoir de pareils serviteurs.

Cependant le combat continuait ; mais le comte d*Alen^n et le comte de Flandre ayant été tués , les hommes d'armes de ces princes commencèrent à plier : le frère de Philippe expiait par une fin digue de sa race les malheurs dont il était la cause première.

Tout à coup nos soldats croient entendre éclata la foudre, et se sentent frappés d'une mort invisible : Dieu lui-même semble se déclarer m fiiveqr dé leurs ennemis, et lancer le tonnerre au milieu de la bataille. Pour la première fois le bruit du canon

frappait Toreille des Français; ils IVeiiiirent. Ils eurent rinstinct des victoires nouvelles qu'ils devaient obtenir un jour par cette arme; un nuage de fumée, dédmé par des feux rapides , couTrait leur gloire et leur ma^eor. Cette obscurité guerrière devait envelopper désormais ces hauts fidts , ces grands combats , ce spectacle desani(, qui plaisaient tant an soleil et aux chevaliers.

Édouard avait placé six pièces de canon sur la colline ; la poudre était déjà connue, mais on ne l'avait point encore employée dans unebataille. La guerre antique etia guerre moderne, le génie de du Guesclin et celui de Turenne, se rencontrèrent aux champs de Crécy/La lance , la flèche et le bouletsatteignent à la fois le cheval et le cavalier ; Poriflajfnme , Tétendard royal , les bannières diverses, haches par le sabre , sont aussi travei-sés par ces blocs de fer qui percent aujourd'hui les drapeaux. De si grands monceaux d'ormes , de cadavres et de chevaux s'élèvent , que ce qoi est encore vivant reste assiégé , bloqué et immobile dans ces barricades mortes.

Tout expire « rois, princes, chevaliers, hommes d^armes, eommuniers. Au milieu de ce massacre , Philippe ne cherchait lui-même que le coup qui devait mettre fin à sa vie. Dès la première chur*^e son cheval avait été tué sous lui : on vit tomber le monarque ; un cri s'éleva : « Sauvez le roi ! » Dernière ressource des Français , dernier sentiment qui les animait quand ils avaient tout perdu. Ce cri d^honneur, de dévouement, de tendresse et de douleur, fut entendu des ennemis ; il augmenta chez eux l'espoir de la victoire. Jean de Hainaut, qui était auprès de Pliililipe, parvint à grand'peine à le faire monter sur uu autre cheval, 11 l'engagea vainement à se retirer. Philippe, voulant toi^urs secourir son frère déjà abattu , s'enfonce , sans rien écouter, dans les bataillons ennemis; il reçoit deux blessures, Fune à la goi^e , Tautre à la cuisse. Déjà le soleil était couché : le roi s'ol)srinait a mourir pour les Français morts pour lui; Jean de Hainaut fut obligé de lui faire violence. Il saisit le cheval du monarque par le frein ; et entraînant Philippe : « Sire , « 8'écria*t-il , retraffez^ous , Uest temps; ne vous perdez mk « si simplement Si nous avez perdu à cette fois , vous recm- « vrerez à me autre. »

SOS

' La nuit, pluvieuse et obscure , favorisa la retraite de Philippe. Ce pdooe , eutré sur le ehamp de bataille avec cent vingt mille hommes « en sortait avee cinq chevaliers*: Jean de Hainaut,

Charles de Montmorency, les sires de Beau jeu, d'Aiibiirny et de MoDlsault. Il arriva au. château de Broyé: les portes en étaient fermées. On appela le commandant ; celui-ci vint sur les créneaux , et dit : « Qui est-ce là ? qui appdle à cette heure ? » Le toi répondit : « Ouvrez : c'est la fcvtune de la France; » parole plus belle que celle de César dans la tempête , confiance maiEnanîme, honorable au sujet comme au monarque , et qui peint la grandeur de l'un et de l'autre dans cette moiiarcliie de saint Louis. Du ckiâteau de Broyé, Philippe se rendit à Amiens.

Il y avait déjà deux heures qu'il disait nuit ; les Anglais ne se tenaient pas encore assmés du triomphe; ils n'apprirent toute leur vietiNre que par le silence qu'elle répan^t sur le champ

de bataille. Inquiets de ne plus rien entendre, ils allumèrent des falots, et entrevirent h cette pfde lueur les immenses funérailles dont ils étaient entourés. Quelques mouvements muets indiquaient les restes d*une vie sans intelligence; quelques blessés, sans parole et sans cri, élevaient la téte ef tes bras audessus des rég^ns de la mort : scène ia^Mnie et formidable entre la résurrection et le némt,

Édouard, qui pendant toute cette journée n'avait pas nvhup, mis 8on casque, descendit alors de la colline vers le prince de Galles 9 et lui dit en le serrant dans ses bras : « Dieu vous doint « (donne) persévérance I tous estes mon fih. * Le prince s'inclina et s'humilia en honorant son père. Les luminaires âevés par les soldats éelahraient ces embrassements au milieu de tant de jeunes hommes privés pour jamais des caresses paternelles. Le tiis et le petit-fils de la tille de Philipîie le Bel avaient dans leurs veines de ce sang français qui souillait leurs pieds; ils pouvaient aller raconter à leur mère, qui vivait encore, ce qu'ils avaient vu dans la vaste chambre «dente où gisaient les corps de ses parents et de ses amis.

Quand vint le jour, il faisait un brouillard si épais, qu'on voyait à peine à quelques pas devant soi. Les communes de

Digiii^

Rouen et de Beauvais , une autre troupe eommandée par les délégués derarehevéque de Rouen et du grand prieur de France, mille lanees conduites par le duc de Lorraine , ignorant ce qui

s'était passé, s'avançaient au secours de Philippe. Les Anglais plantèrent sur un lieu élevé les bannières tombées entre leurs mains : attirés par ces enseignes de la patrie , les Français ve^ naient se ranger autour d'elles, et ils étaient égorgés ; le duc de Lorraine, rarcheréque de Rouen et le grand prieur de France périrent avec leurs gens.

Édouard voulut connaître Tétendue de son succès : Regnault de Cobhom et Ricbard de Stantort turent dépêchés pour compter

les morts, avec trois hérauts pour reconnaître les armoiries, et deux clercs pour écrire leurs noms : ils revinrent le soir, apportant le rôle funèbre.

Dans ces fastes de Tlionneur , on trouvait inscrit , selon Froissa rd , onze cents chefs de princes, quatre-vinîîts bannerets, douze cents chevaliers d un écu (servant de h ur seule personne), et trente mille hommes d'autres gens. Quelques historiens di- ^ sent qu'il périt trente mille liommes le jour de la bataille, et

/ soixante mille le lendemain; exagération vi^le : on oublie toujours , dans ces calculs des anciennes bataîOes , le temps matériel qu'il fallait^ pour tuer quand on n'employait pas les machines de pruerre , et alors surtout qu'on ismorait cette artillerie des temps modernes, qui emporte des iiles de soldats à la fois. Trente mille Anglais (car il faut compta presque

/ pour rien Tefifet de six pièces de canon tirant un moment vers le soir, et vraisemblablement mal servies, trente miQe Anglais auraient tué quatre-Vingt mille Français dans cinq ou six heures, à coups de flèches , de lances et d'épées ; et ce n'est pas assez dire, car la division de l'armée ennemie commandée par Édouard en personne ne fut pas même engagée. Une lettre de Michel Northburgh , témoin oculaire , nous a été conservée par Robert d'Avesbury, dans son histoire d*Édouard III'. Cette lettre réduit le nombre des hommes d'armes tués, le jour de la bataille , à quinze cent quarante-deux , sans y comprendre communes et

^ voyes cette lettiedant reiediente édition de FaouBàSD» par M. BndioD.

pedaiUes (gens de pied } ; et le lendemain à deux mille et plus. Northburgh nomme, ainsi qu^il suit, les principaux cheis tués dans les diverses actions : « Furent morts : le roi de Bohesine ,

« le duc de Lorraine , le comte dVAlençon , le comte de Flaii- « dre, le comte d'IIarcourt et ses deux Hls [particularité re- « marquable)j le comte d'Aumale , le comte de Neverset sou « frère le seigneur de Thouars , rarehevesque de Sens , rarcbe- « n Ycsque de INismes , le haut prieur de Thospital de France , le « comte de Savoye , le seigneur de Morles, le seigneur de Guyse, « le sire de Saint Venant {maréchal) , le sire de Rosiiighurgh , « six conites d'Allemagne, et tout plein d'antres comtes et ba- « rons, et autres gens et seigneurs dont on ne peut encore sa- « voir les noms. £t Philippe de Valois, et le marquis qui est « appelé Tesleu des Romains (Charles de Luxembourg, ékt roi « des Romains), eschapperent navrés (Idessés). « Cette lettre est datée devant Calais , le quatrième Jour de septembre , neuf jours seulement après la bataille.

A ces illustres morts il faut ajouter le roi de Majorque , le comte de ^ois , neveu du roi de France ; les comtes de Sancerre et d'Âuxarre y le duc de Bourbon , et les deux chefs des Génois , Grimaldi et Doria.

Les corps de ces seigneurs ayant été relevés par ordre d'Édouard, il les fit inhumer en terre sainte, au monastère de Mainteney près Crécy. Knighton et Waisingham assurent que les Anglais ne perdirent qu'un écuyer , trois chevaliers , et très* peu de soldats, La victoire ne compte pas ses morte : qui triomphe n'a rien perdu»

La grande aristocratie française a (prouvé trois grandes défaites par les Anglais, Crécy, Poitiers , Azincourt; comme la grande aristocratie romaine perdit contre les Carthaginois les batailles de la Trébie , de Trasimène et de Cannes. Ces désastrès, qui nous dtèrent du sang, non de la gloire, tournèrent en dernier résultat au profit de notre civilisation et de nos libertés. 11 fut ouvert aux ehaiiipsde Creey une blessure dans le sein de la haute noblesse de France ; blessure qui, élargie a Poitiers, à Azincouit et à INicopoiis, épuisa le corps aristocratique. Bientôt parut, après les déroutes de Philippe de Valois et de

is.

Jean son fils » une noblesse dont on n'avait presque point entendu parler^ et qui succéda à la première, de même que la seconde noblesse franke s'était montrée après Téchec de Lothpr à la bataille de Fontenay. On avait méprisé la pauvreté des gentilshommes de province , on fut heureux de trouver leur épée : les Chamy , les Ribaumont, les du Guesclin , les la Trémouille,

. les Boucieaut, les Saintcé, furent suivis des Potlion et desia Hîre, et perpétuèrent cette race héroïque jusqu'à Bayard et au capitaine la Noue. Cette chevalerie seconde, non moins illustre, substitut e aux grands barons, forma la transition entre rarniee aristocratique et Tarmée plébéienne. Du Guesclin commença Fart militaire moderne et la discipline ; la Jacquerie et les Grandes Compagnies apprirent aux paysans qu'ils se pouvaient battre aussi bien que leurs seigneurs. Le ban et l'arrière-ban rem- ^ ^cèrent peu à peu la levée en masse des vassaux ; ce ban et cet arrière Lan devinrent inutiles quand les trou[}es regnlières s'éta-

blirent sous le règne de Clinrles VII. La royauté , ainsi que Tarmé^ nationale , accrut sa torce de Taffaiblissement même du corps aristocratique militaire : Tanciémie constitotiott de l'État s'altéra dans sa partie virtuelle, et la société mardia , par ce qui semblait un malheur, vers ce degré de civilisation où nous la voyons aujourd'hui. On pi ut dire que la couronne de France et la nation française furent trouvées souâ les morts du champ de bataille de Crécy.

La dernière apparition des nobles comme soldats eut lieu à la bataille dlvry , dans ce corps de deux mille gentHsbounnes armés à cru depuis la tête jusqu'aux pieds. Vers la fin du règne de Henri ÏV, la ftireur des duels affaiblit ce qui restait de la

, seconde aristocratie. Enfin, sous Louis XIII et sous Louis XIV, les geatilslioinines , ou servirent dans des corps privilégiés réputés nobles, ou devinrent les officiers de l'armée nationale. Dans cette nouvelle position , ils ne manquèrent point à leur renom : les bataîHes livrées par Gondé ou par Toremie attestent que si fes gentilshommes avaient chargé de fortune, ils n'avaient pas dégénéré de valeur. \nx chainps de Clostercanip et à ceux de Fontenoy sous Louis XV , dans la guerre d'Amérique sous JLouis XVi, la France n'eut point à rougir des d'As-

sas et des la Fayette. Quaud au commencement de la révolution il ne resta plus au jinuvn^ L^^niilhoinme , redevenu Frank, que son épée, il Talla porter aux pieds de ceux qui, selon ses idées» avaient le droit d'en requérir le service; il laissa la victoire poar le malheur. Si ee fut une fiiute, ce fat celle de rhonneur; et fMiisqoe la noblesse devait périr, mieux valait qu'elle trouvât sa

lin dans le principe même qui lui avait donné la vie. Peu après éclatèrent les merveilles de l'armée plébéienne. Aujourd'liui, si la France parvient à généraliser le système des gardes nationales» die détruira celui des^armées permanentes, elle rétablira les anciennes levées en masse des communes; les convocations du ban et de rarrière-ban plébéiens remplaceront los conMications du ban et de Tarrière-ban nobles; la démocratie fera ce ({u av ait fait raristocratie. Les hommes tournent dans un cercle , et reproduisent incessamment les mêmes ini>titu* tiona, dans un autre esprit et sous des noms divers.

SOMMAIRE

Philippe, arrivé à Ainlenei, essaye InatUementde tmemUet ôêwmvmm soldats poar donner une seconde bataille. — U vent faire pendre Godeinar du Fay, et il est détourné de ce dessein par J(\ni île Uainaut ~ c.roffroy d'Harcourt vient, la toimille au cou, se jeter aux pieds de rhilippe, qui iui parUuane. — Edouard met le siège devant Calais : le duc de Nor* muidieUive ceint d'Algnillon. — Les Anglais delaGulenne envabincnt font le pays Jusqu'à la Loire. — Continuation de la guerre en Bretagne,

— Héroïsme de Gt-offroy tîe Pontblanc dans Lannion. — Charles de Blois est fait prisonnier an siège de la Roclie de Rieu. — Mort du vicomte de Uohan « des seigneurs de Ctiateaubriand et de Koye , des sires de Laval , de Tournemine, de Rieu, de Uoisboisael, de Uachacou, de Rosterner, de Lobeac, et de la JaiUe. — Bataille de Nevilte» où David Bracç , roi d'Ecwse , est fait prisonnier par la reine d^ Angleterre. — Accroissement des taxes*

— Augmentation et altération des monnaies. — Multitude de pensions assignées sur le trésor en ({uaiité de ttcf. — Aventure de

Louis de Maie, comte de Flandre, fils de Louis, tué à la bataille de Crécy. — Gauthier de Mauny obtient un sanf-condult pour traTener la France et se rendre de la Guienne au camp d'Edouard, (pii assiégeait Calais. — Caractère du temps : la fol relisit^use se fait s<?iitir dans la foi politir{ue; ce n'est pas la civiliHntion intellectuelle de res|>èce, mais la civilisation de l'individu. La i»ontc.ss<,' tlu haut rang fait disparaître la barbarie , et lu tanatisnie de l'iiouueur clievaleresque Ment Ueu de la vertu da citoyen. — Pbitippe marche an seoonrs de Calais, qui ressentait lesborreors delà famine. — - Joie des Calaisiens lorsque, du haut de leurs refnparl*« , ils aperçoivent l'arméf! de Pliili[tpe marchant la nuit en ordre de batailh-, au clair de la U|Q6* — Leur douleur quand elle s'éloigne sans les avoir pu secourir.

AHALYSB BàlSOmiB

FRAGMENTS. i

BSDDITIOlf m CALAIS.

Les habitants de la ^ille abandonnée aperçurent du haut de

leurs roniparLs la retraite du roi ; il*; poussèrent un cri, comme des euianls délaissés par leur père : « iU estoient en si grande « douleur et détresse que le plus fort d'entre eux se pouvoU à « peine sousienir. > Gonvamcus qu'il n'y avait plus de secours a attendre , ils allèrent trouver Jean de Vienne , et le prièrent

d'ouvrir des negociatiuns avec iMiouard.

Le gouverneur monte aux créneaux des mnrs de la ville, et fait signe aux enoemis qu'il désirait pourparler ; de quoi le roi d'Angleterre étant instruit « il envoya Gauthier de Mauny et sire Bas-

set ouïr les propositions de Jean de Vienne. Quand ils furent à portée de la voix : « Ch'wrs seigneurs , » s'écria le vieux capitaine , « vous estes moult vaillants chevaliers e/i fnict ^ « d'armes. Fous savez que le roy de France, que tious te- « lions à seigneur, nous a ici envoyés pour garder ceiie vttfe « et chasiel : nous avons fait ce que nous avons pu. Or, « tout secours nmts a manqué. Nous n'avons plus de quoi - vivre; il faudra que nous mourions tous de faim si le gentil « roy votre seigneur n'a juerci de nous. Laquelle chose lui « veuiUiez prier en pitié, et qu*U nous kdsse aller tout aitui « que nous sommes, «

« Jean 9 répondit Gauthier de Mauny, ce n'est mie Venienie « de monseigneur le roy que vous vous en puissiez aller ainsi. « Son intention est que vous vous mettiez tous à sa pure vo^ « lonté, pour rançonner ceux qu'U M plaira » ou pour vous « faire mourir, »

Le gouverneur repartit : « Gauthier, ce seroU trop dure « chose pour nous. Nous sommes céans un petit nombre de a chevaliers et escuyers qui loyalement avons servi le roi de a France^ nostre souverain sire, comme vous feriez le vostre « en pareil cas. Nous avons enduré maint mai et mestUse, « mais nous sommes résolus à souffrir ce qu^oneques gens • d^ armes ne souffrirent, - fdustost que de consentir que le plus « petit garçon de la ville east autre mal que le plus grand

DB L*HI8T01JIS PB PAANGB.

« nous. Nous vous prions donc par vostre humilité dT aller « devers le roi d'Angleterre, Nous espérons en lui tant de « gentillesse, qu'à la grâce de Dieu son propos changera, »

Les deux chevaliers anglais retouinèrent vers leor mattre, et . lui rapportèrent les paroles du gouverneur, lîdouard , irrité de la longue résistance delà place, et remémorant les avantages que les habitants de Calais avaient obtenns sur les Anglais dans les combats de mer, voulait tous les mettre à mort. Mauny, aussigénéreux qu'il était brave, osa représenter au roi que, pour avoir été loyaux serviteurs envers leur prince, ces Français ne iinritaient pas d'être ainsi traités; que Philippe, quand il prendrait quelque ville, pourrait userde représailles. « Enfin, ajQuta4»il, vous pour- « riez bien, monseigneur, avoir tort; car vous nous donnez un « très-mauvais exemple. » Les barons et les chevaliers anglais qui étaient présents furent de l'opinion de Gauthier. « Eh bien! « seigneurs, s'écria lùlouard , je ne veux mie esire seul contre « vous tous. Sire Gauthier,, allez di$^ au capitaine de Calais « qu^U me Uvre six des plus notaàks bourgeois de la ville; « quHls viennent la teste nue, les pieds desckaussés, la hart au « cou, les clefs de la ville et du chasttau dans leurs mains •* a je ferai d'eux à ma volonté, je prendrai le reste à m^rcy. »

Mauny porta cette réponse à Jean de Vienne , qui était resté appuyé aux créneaux. Jean pria Mauny de Tattendre pendant quMl allait instruire les bourgeois de la proposition d*Édouard. Il fait sonner le beflroi; liornnies , femmes , enfants, vieillards , se rassemblent aux halles. Le gouverneur leur raconte ce qu'il 9 fait, et quelle est la dernière volonté du roi d'Angleterre.

Un silence profond règne d'abord dans l'assemblée : tous les yedt cherchent les six victimes qui doivent racheter de leur sang la vie du reste des citoyens. Bientôt les sanglots éclatent dans cette foule à moitié consumée par la faim; » lors comrntu- « cerent à plorer toute manière de gens, et à mener tel deuil « qu'U

n*est si dur cœur qui tfen eust pitié; et mesmement f(messire Jehan (le vieux gouverneur) en larmoyoit ten* « drement. w U fallait une prompte réponse , le temps accordé s'écoulait. Un homme se lève ; le lecteur Ta déjà nommé : Eustdche de Saint-Pierre. Sa grande fortune, la considération doii(

il jouissait « le readaienl notable , 6t lui donnaient les Cooditions requises pour mourir. L'histoire nous a transmis son

discours , pai oks saintes auxquelles on ne doit rien ciianger : « Seigneurs grands et petits ^ grand pitié et grand meschej K serait de luUser mourir m tel peuple qui cy est, par /a* « mine ou autrement, quand m y peut trouver ^ucun moyen; « et Meroit grandaumome et grand*grace enverti Naître Sei* « gneur qui de tel meschefies pourroit garder. J'ai grande « espérance d'avoir pardon de Nostre Seigneur, si je meurs « pour ce peuple sauver, que veux estre le premiery et met- « trai volontiers en chemise , à ntk ch^ et la fyqrt au çou, en « la mercy du roi d'Angleterre. »

« Quand sire Eustache eut dit ces paroles ^ chacun alla « l'adorer de pitié, ef plusieurs hommes et femmes se Je* « lofent à ses pieds en phrant tendrement. »

La vertu est contagieuse comme le vice : à peine Eustaclie eut-il cessé de parler, que Jean d*Aire, qui avait deux belles demoiselles à filles, déclara qu'il feroit compagnie à son comper^. Jacques et Pierre de Wissant, frères, dirent à leur tour qu'ils feraient compagnie à leurs cousins Eustache de Saînt*Pierreet Jean d'Aire; aussi magnanimes qu'Eustacbedans leur sacrifice , car s'ils n'en eurent pas la première pensée, ils se dévouaient à une mort dont lui seul devait recueillir rhoaneur. Eu effet, \qs noms

de Jfan d'Aire, de Pierre et Jacques de Wissant sont presque ignorés, et tout le monde sait celui d'Ëustaclie de Saint-Pierre. Et c'est pour cela que parmi les six victimes, les deux seules qui n'ont pas de désignation dans nos chroniques doivent être réputées les plus illustres; tout Français doit leur tenir coniple de l'oubli deriiistoire; tout I rançais doit l i iKÎre un tribut d'iiounnages à ces iunnortels sans noms, comme les anciens élevaient des autels aux dieux inconnus.

Les annales de Calais assurent que les deux derniers candidats pour la mort furent tirés au sort parmi plus de cent qui se i)roposèrent après les quatre premiers; et un écrivain conjecture que ce grand nombre de concurrents est peut-être ce qui a empêché les noms des deux derniers bourgeois de parvenir jusqu'à nous; ils se seront perdus dans la gloire conitiuuie de ces Décius. Une autre version , sans autorité , veut qu'Edouard

eùi (lemaudé huit persouues, qualie clievalieis et quatre bour , geois.

Récemment blessé y accablé par les ans, les infirmités * la douleur et h &tigue t Je^o de Vienne , se pouvant à peine sou* tenir, monte sur une petite haquenée, et escorte les six bour-

-geois jusqu'aux portes de la ville. Ceux-ci marchaient en che- \, mise , la téte et les pieds nus , la hart au cou , aiasi que Tavait > exigé Édouard, et tels que les prêtres, à cette époque, s'avançaient suivis du peuple dans les ealamités publiques , pour ofErir un saerifica expiatobre. Eustache et ses eompagnons portaient les clefs de la ville : « chacun en tenait une poignée, <t Les femmes et les enfants diceux lordoierU leurs mains et « criaient à haute voi^ très-amèrement, Aimi vinrent eux » fusqu'à la porte,

convoqués en plaintes, en cris et pleurs » speetacle que n'avait point vu le monde , depuis le jour où Ré- {Xu\us sortit de Rome pour retourner a (.arlha^e. Le gouverneur remit Eustache de Saint-Pierre , Jean d'Aire , Pierre et Jacques de Wiasant « et)ea d^ incouDus, entre les mabis du sire de Mauny 9 les recommanda^it à sa courtoisie : « Messire Gau^ « thier, je vous délivre comme capitaine de Calais , par le « consentement du povre peuple de ceste ville , vt s six bour- « geois. Si vous prie, gentil sire, que vous veuiiliez prier pour A euje au roy dJngleterre que ces bonnes gens ne soient mis « à mort. «

yé€hnc fut la barrière ouverte , et les sut bourgeois furent

conduits à Édouard à travers le catnp ermemi. Selon Thomas de la Moore et Knighton, le gouverneur de Calais accompagna , avec une partie de la garnison , les prisonniers , et remit luimême les cle& de la ville au roi d'Angleterre. Les comtes', les barons et les chevaliers qui environnaient le roi d'Angleterre, saisis d admiration au récit de Gauthier de ISlauny, ijivitaieiit • par un murnmre Édouard à égaler la générosité de ces citoyens. Le monarque demeure infle^Lible : « Jlse tint toutcoi, ei regarda « moult Jeliment (cruellement) les bourgeois ^ car moidi A haysSoU les HabUanis de Càlais, pour les grands dommages « et contraires qu'au temps passé s/(r }Jicr lui avaient faits. » 11 ordouua de couper la téte aux prisonniers. « Ah ! gentil

213 ANALYSE BAISONMEB

lustre, s'écria Gauthier deMauny, veuillez refréner vostre

« courage! Si vous n'avez pitié (le ces gens, toutes autres

m gens diront que ce sera grande cruaiûé que vous fassiez « mourir ces hpnnestes bourgeois y qui se sont mis en vostre « mercy pour les autres sauver,

fi A ce point grigna (grinça) le roy les dents, et dit : Mes» « sire Gauthier^ soujji ez-vous, (taisez-vous); et il ordonna de « faire venir le coupetehte. »

La reine d'Angleterre se trouvait alocs dans le camp ; elle était enceinte , et elle ploroit si tendrement de pitié « gu*elle ne se pouvoit soutenir. Si se jetta à genoux pardeoant le rog son seigneur^ et dit : « j4h! gentil sire, depuis que je repaS' « sai la mer en ijvand péril , je ne vous ai rien requis ni de^ a mandé Or vous prié-Je humblement que, pour le Fils de « sainte Marie et pour l'amour de moi^ vous veuilUez avoir de « ces six hommes mercy. »

IjC roi attendu un petit à parler, et regarda la borne dame sa femme, qui ploroit à genoux mouU tendrement. Si lui amollia le cœur, et si dit : « .Ih! dame, f aimerais trop o nùcuj: que vous fussiez autre part que cy.,.. Tenez, je « vous tes donne : si en faites vostre plaisir. » La bonne dame dit : « Monseigneur, très-grands mereis. »

Lors se leva la reine, et fit lever les six bourgeois^ et leur osioit les ehevestres (cordes) d^eniour leur cou , et les emmena avec elle dans sa chambre ^ et les fit revestir et donner à disner à toi/ le aise , et puis donna à chacun six nobks, elles fit conduire hors de i'ost à sauveté.

Édouard prit possession de Calais. // y chevaucha à grandi gloire avec les barons et les chevalière^ avec si grand foison de menestriers , détrompes, de tambours ^ de chalumeaux et de

musettes , que ce serait merveille à recorder. On ne retint dans la ville que trois Français, un prestre et deux autres an* • ciens hommes bons coustumiers des lois el ordonnances de Calais; et fut pour enseigner les héritages^ voulant le roi repenqider la ville de purs Ànglois, Ce fui grand pitié quand les grandsbourgeoisetlesnoblesbourgeoisesetleursbeauxenjanie furent contraints de guerpir (quitter) leurs beaux Iwstels^

leurs héritages y leur* meubles et leurs émirs; car rien n'emportèrent»

Ou croit lire \\m pacie de l'histoire des plus beanx toDips de la i^publique romaine , placée, par aventure et comme par méprise, an mOieu de Thistoire de la chevalerie. Les vertus civiles d'Ëustache de Sûnt-Pierre , de Jean d'Aire et des deux Wissant contrastent avec les vertus militaires des Ribaumont, des Chamy et (les Maimy : deux sociétés opposées se présentent ensemble , et toutes les deux, font honneur à Tespèce humaine.

Calais fut repeuplée d'Anglais. Édouard y étaUit trente-àix familles bourgeoises des plus riches , et trois cents autres personnes de moindre état. Les franchises accordées à cette viUe y attirèrent une, foule d'habitants. Édouard donna les meilleures maisoi^s rie la cité à quelques-uns de ses chevaliers, tels que ÎSlauny, Cobham , Stanfort et Barthélémy de Burghersh : la reine Philippe eut, pour sa part , l'héritage de Jean d'Aire. Quelques Français obtinrent aussi des propriétés à Calais. Eustache de Saint-Pierre rentra dans la possession d'une partie de ses biens, et obtint de plus une pension considérable.

Un esprit de dénigrement se répandit parmi nous vers la fin du dernier siècle ; on se plaisait à rabaisser les actions héroïques : de même qu'on ne voulait plus de la religion de nos * aïeux, on était incrédule à leur gloire. On n*eut pas plutAt découvert qu'Eustache de Saint-Pierre avait reçu une pension d'Édouard , qu'on triompha de cette découverte ; on remarqua que les historiens anglais gardaient le silence sur les faits racontés par Froissard au sujet de la reddition de Calais, et l'on voulut douter de ces faits. Mais n'avait-on pas vu tout le siècle d'Auguste se taire sur Cicéron? Les largesses d*Édouard pour Eustache de Saint-Pierre ne sont-elles pas un nouvel hommage rendu au dévouement de ce jjrand citoyen ? L'estime qu'il inspira aux ennemis de la France doit-elle diminuer celle que nous lui devons? Alalheurà qui va chercher dans la vie privée d*un homme des raisons de moins admirer ses actions publiques ! A coup sûr, ce ravaleur des vertus né fera jamais lui-même des actions dignes d'être racontées.

Une injustice de la même nature avait conunencé plus tôt

pour Philippe de Valois : Froissard et le continuateur de Nansris

avaient assure que les habitants de Calais errèrent dans la France sans récompense et sans asile , en inendiant le pain de la charité. Piiilippe ne fut point coupat>le de cette ingratitude ; deux ordonnances de ce roi i et d^autres ordonnances à» Jean et de Charles, ses successeurs Immédiats, accordent aux CalaisîeDs des places , des privilèges et des propriclés. L'ordonnance du 8 septembre 1347 meiitionne une concession remarquable : Philippe livre aux Calaisiens chassés de leurs foyers tous les biens et héritages qui pourraient lui échoir par quelque raison que ce fût ;

ainsi le monarque donnait à ses sujets ses propres biens , en échange des biens qu'ils avaient perdus : ce talion qu'il s'imposait, non pour le crime, mais pour le malheur, est dans un esprit touchant d'égalité et de justice. Calais ne devait être rendu à la France qu'en 1558 , par Fïran^is de Guise , homme destiné à faire disparaître la dernière trace des maux qu*£douard avait fait^ k la France, et à eu coinmçncer de nouveaux.

Trêves conHuuées à divci^'s rqiriscs justiu a ia «lurt de PbUippe. — Famine ♦ t i»eslc gtnérale. — Massacre^des Juifs. - PUiS^ntl. — TenlaUve sur Calais. Combat singulier d'Bdooanl^et d*Eii8tadie de BibamnooL — le dànpbin d'Auvergne aU^n^oane ses États à Philippe : le RoussiUon , ta Cerdagneetia seigneurie de Monl|R'!lier \u\ avaient 4éjà été cédés par .l.iC(]iit*8 , roi de Majorque — Le pape a< lu tr' AvÎ2:j)oi! dp In reine TfMiine de Naples. — Philippe épouie en secondes noces Blanclie, fille de Fhitipj>e, roi (le Navarre, qu'il avait d'abord destinée à son fiU Jean, duc de .Normantlie , devenu veuf. — Philiptie* meurt» comme Louis Xft , victfme de sa pa»irton pour la jeune reine, qui, proionseant sa vie Jusqu'à un âge trèe-avanré^ vit la désolation de la France corameucer sous le roi Jean^ lUUr aous CSiaries V« et recommencer sons Chartes Vi.

FRAGMENTS

MORT DU KOI.

Philippe , étant Sur son lit de mort , fit appeler ses fils , le duc de Normandie et le duc d'Orléans. Dans ce moment où tontes les illusions s'évanouissent , où il ne reste que le souvenir du bien ou du mal qu'on a fait , le roi protesta de son bon droit dans

• la guerre qu'il avaiété obligé de eimieiiir, et de ses titres légi* times à la comomie. « Mon fils , dit-il au due de Normandie , (ful

« fiit son successeur, drfendez donc couraf^eusement la France « après ma mort. Il arrive quelquefois, cofume j'en ni fait Texpé- « rienee, que ceux qui combattent pour une chose juste éprouvent « des rerers ; maû ils doivent mettre leur espoir en Dieu, qui « ne perBMt pas que le règne de Tiniquité soit durable. Aimez- « vous , mes fils; maintenez la justice et soulagez les peuples. »

Un roi qui craint que ses revers ne le lassent regarder comme coupable, qui se croit obligé de prouver à sonsuccesseur la justice de ses droits malgré le peu de succès de ses armes , eût également eonfessérinjustioe de ces marnes drmts, et les châtiments mérités d'une ambition criniiiu lle. Et cette confession , à qui était-elle faite, à qui rappelait-elle les voies impénétrables de la Providence? A ce roi Jean, que Fadversité marquait déjà de son sceau , adversité qui néanmoins ne devait pas perdre la France ; car Dieu nê petmet pas que le règne de f iniquité hûU durabfe.

Le premier des Valois alla , le 22 août 13.>0, porter sa cause aux pieds de celui qui donne et retire les royaumes à sa volonté , laquelle n'est antre que le pouvoir étemel et rin&illibie justice.

JEAN II

Depuis son aTéoement à U couronne Jusqu^à la bataille de Poitiers.

DK 1350 ▲ 1336.

Philippe VI , dit de Valois « laissa le sceptre à son fils Jean , second du nom ; car on compte un fils de Louis X, Jean V ,

qui ne vécut que cinq jours. Louis XVIÎ , enfant , a pareille-^ ment été placé au nombre de nos moiiar(|iies. T.a loi <;aliqiie était en ce point d'accord avec le caractère national : en France , rinnocence et le malheur n*excluent pas de la couronne.

Jean avait reçu une éducation aussi bonne que celle de son père avait été négligée; il aima et protéprea les lettres autant que Philippe les méprisait : c'est à ses ordres que nous devons les premières traductions de Tite-Live , de Salluste, de Lucain , et

des Commentaires de César, Il chercha et récompensa le mérite ; il sentait par le cœur ce qu'il ne voyait pas par Tesprit. 11 ^ut à la fois ces dé&uts et ces qualités propres à perdre les empires : l'impétuosité de caractère et rirrésolution d'esprit; le

courage , qui ne consulte que l'honneur, et la magnanimité, qui sacrifie tout à raccoini>lisseiiient de sa parole. Dans un temps où lu justice était en France la liberté, il protégea la Justice. En amitié^ il n'y eut point d'homme plus fidèle ; mais ou pardonne raremeutaux rois d'avoir des amis ou de n'en avoir pas.

A Reims , le 36 septenibre 1350 , Jean se para de la couronne qui devait orner sou cercueil à Londres, Le jour de sou sacre, il anna clievalitTS des princes et des sentilshnnii iies qui ne devaient plus remettre dans le fourreau Tépée qu'ils prirent de sa main. La pompe fut suparbe, la dépense prodigieuse; chaque nouveau chevalier reçut , selon l'usage, aux lirais du roi , les ha-

bits de la cérémonie : fourrures précieuses, double tenture d'or et de soie. Paris s'émut a I aspect de son monarque. Les rues furent tapissées ; les artisans divisés en corps de métiers , les uns à pied, les autres à cheval, étaient vêtus d'une manière uniforme, mais différente pour chaque confrérie. Les fêtes durèrent huit jours : une exécution sanglante met fin à ces joies funestes.

Jeanfaitdéeapiter le comte d'Eu , connétable de FVance, nouvdlement revenu, sur parole, de sa prison d'Angleterre. Il fiit dit , mais sans preu ves , (jue le connétable trahissait sa patrie, à l'exemple de tant de rauçais.

SOMMAlKE.

La trêve condae arec r Angleterre wm le râgne précédent est oonRmiée

par les soins du pape; elle est prorogée à diverses reprises pendant traie années, — Nf^inmoiiis les hostilités ne cessent jamais tout à f it dans la Guieniie et dans la Bretnjïne. — Combat des trente. — Oéation d* l' irdre de rÉtoile. — Surprise du château de Guincs par Ldouard, qui disait que les trëvei étaient marchandes. — Recherches inutiles, par la chambre des comptes , des malvefsatioiis financières. — Jean pris pour ju^e dans une cpïerelle d'honneur entre le duc de Briinswiclt et le duc de iMincastre. — Mort du pape Glémeât Vi. — Premier crime du roi de Navarre.

DU L UISTOIBR D£ PBA.liCE. Hf

FRAGMENTS

DU BOI DE NÀTABaB/

Le troisième fléau de sa patrie, Charles le Mauvais , monte sur la scène après Robert d^Artois, déjà disparu, et Geoffroy d'Harcourt , qui va disparaître. 11 était, comme on Ta déjà dit , iils de Jeanne , lille de Louis le Ilutin , reine de Navarre , ?t de Philippe, comte d'Évreux, prince dusnn^ : par Thériтage maternel , il possédait un État important vers les Pyrénées ; par rhéritage paternel, des^terres , des villes , des châteaux en Normandie. Sa puissance s'accrut encore : il devint gendre du roi , qui lui donna pour accordée , en attendant mariage , sa fdle Jeanne, âgée de huit ans. Plus (harles s'appKx liait du trune , plus il semblait l'envier et le haïr. Si la loi salique avait été rejetée , le roi de ISavarre eût eu à ce trône des prétentions mieux fondées que celles d'Édouard, puisqu'il était fils d*une fille de Louis le Hutin , et qu'Édouard ne descendait que d^une fille de Philippe le Bel. Cest ce qui lit qu'Ildouard ne secourut Charles qu'autant qu'il le fallut pour désoler ia France , pas assez pour le faire triompher.

Charles le Mauvais mérita son nom : esprit inquiet , âme noire, impuissant dans les forfoits comme dans les débauches, ses qualités étalent avortées comme ses vices. L'histoire parle de sa beauté, (le sa libéralité, de son éloquence, de sa bravoure, et cela ne le conduisit à rien : les monstres adorés au bord du portaient aussi une parure.

Son caractère est tout à part an milieu des caractères de son âècle : Charles était moins un chevalier qu'un de ces petits tyrans alors oppresseurs des républiques d'Italie. 11 naquit, comme Marcel , pour ces troubles civils qui allaient aniioncer ^apparition de la nation dans ses propres afi&ires, et une révolution dans les mœurs

La chai^ de connétable de France avait été donnée^ après r exécution du comte d'Eu , à Charles d'Espagne , Mredé Louis d'Espagne. Ce jeune étranger, connu sons le nom de la Cerda, est le premier de cette race delDavoris qui s'attaclia au.x Valois ,

AJiALYSE. it>

comme une branche bâtarde de leur famille. On accusa la Cerda d'avoir poussé Jean à un acte de rigueur, afin de s'emparer des dépouilles de la victime* Que cette aceiisation filH fimdée ou non , Charles d'Espagne devint odieux aussitdt qa*il enl prisTépéede connétable. On piurdmme quelquefois à celui qiii verse le sang , Jamais à celui qui en reçoit le prix.

SOHMAIRB.

Cbarles te Mauvais, jaloax de la DTila, le fait assassiner. — Il ptMde Fassavi-

nat à la tr,n!i«w)n , se lie avec l'Angleterre, et en!mfne (ims ses projets le comte d'IIarcourt et I.onis «îon frère. — Traité hotih ux [>oor le roi Jean, conclu à Manteit , et |>ardijii solennel accordé au roi de ISavarrc. — Celui* et se brouUte de nouveau. — Autre traité conclu à Valogne » presque a«wi bontenx que celui de Mantes. — La tfève me TAnitletem eipire.

— Edouard aborde à Calais , et entre pour la première fols en France par la porlo dont il tonait les clers. — Il rrîotirtic en Anj^lelerrc, rappelé par une invasion des Écossais. — Charles le AJauvais séduit Cliarles le î>aupliin , âgé de dix-sept ans , et qui devient Cbarles le Sage. — il l'engage à fnir de la cour, tous prétexte que le roi Jean lui préférait tes autres Sla.

— Lr Dauphin t saisi de remords, rév^ le secret à son père. — JeaD, Ueu rpi'il cAt nccordé de nouvelles lettres de f^râce au roi deNavarre, se <lé> tcrmiiie à se venger de lut. — ConvocaUon des états.

FRAGMENTS

LSS TBOIS ÉTATS.

Kn moins de cinquante ans «depuis la première eoiiTOCatîoii fégulière des états jusqu'à la convocatioD de ces états sous le roi Jean , les principes politiques se développèrent avec une force

et une clarté qu'il aurait été impossible de prévoir. Si le royaume eût été tin corps compacte; si des vassaux n'avalent pas exercé la souveraineté dans les provinces par eux possédées; si une guerre d'invasion n'avait pas détourné les esprits de la politique , il est probable que les trois états se fussent fondés oomme le parlement d'Angleterre. Les états dei855 et ceux qui les suivirent eurent des idées beaucoup plus nettesdesdroits d'une nation que le parlement britannique n'en avait alors. On ne sait où des bourgeois à peine émancipés , où des prélats et des sei^eurs féodaux avaient pu puiser des dbtions si claires du gouverne-

ment représentatif au milieu des préjagés do temps « de Vohê» conté et du chaos des lois : la promptitude de Tesprit français supplée h l'expérienee des siècles.

Il est vrai que des malheurs , ces puissants uiaîtres de la race humaine, hâtèrent le développement delà vérité politique sons le règne de Jean et pendant la régence de son fils. Un grand filitse présente partout dans Thistoire : jamais les peuples ne sont entrés en jouissance de leurs droits qu'en passant au tra* Tm des

maux inhârents aux révolutions combattues. Ces révolutions sont en vain accomplies au fond des moeurs, en vain elles sont devenues inévitables comme les productions naturelles du temps; les chefs des empires refusent (h; reconnaître que le moment est venu. Les intérêts particuliers font résistance aux intérêts génétaux; la lutte commence , et devient plus ou moins sanglante, sdon le mouvement des passions, le caractère des individus, les hasards et les accidents de la fortune* Déplorons les calamît<'s que tout changement amène, mais apprenons de riiistoire qu'elles sont des nécrssitrs auxquelles les hommes ne se peuvent soustraire. Quand les révolutions s'ac- €ompliront«elles sans efforts et sans injustices ? Quand les lumières seront^elles assez répandues, la civilisation assez complète pour que peuples et rois se cèdent mutuellement ce qu'ilif ne doivent se dénier ni se ravir? C'est le secret de Dieu.

Les états de la langue d'Ovl , c'est-à-dire du pays couturaier, dans lequel on reconnaissait pourtant le Lyonnais , quoique jmys de droit écrit , s'assemblèrent dans la grand'chambre du parle» ment, à Paris, le 2 décembre de l'année 1356. L'archevêque de Rouen, Pierre de Laforest, chancelier de France, ouvrit l'assemblée par un discours qu'il prononça au nom du roi : il exposa les besoins du royaume; il déclara que le roi était prêt à abandonner l'altération des monnaies , si les états trouvaient le moyen de remplacer cette sorte de taxe par un subside équivalent. Fixez au règne des Valois la naissance de l'impôt.

Jean de Craon, archevêque de Reims, au nom du clergé; Gauthier deBrienne, duc d* Athènes, au nom delà noblesse; Étienne Marcel , prévôt des marchands de Paris , au nom du tiers état, protestèrent de leur dévouement et de leur fidélité

au roi. Ils demandèrent la permission de se retirer, afin de délibérer entre eux sur les subsides à aceofder, et sur la réforme des abus.

- Leur première déelaration fiit ainsî eoni^e : Auean règlement n'aura force de loi qu'autant qu'il sera approuvé par les trois ordres; Tordre qui aura refusé son coiiseuteinent ne sera pas lié par le vote des deux autres. Celte déclaration rend tout à coup le tiers état l'égal du clergé et de la noblesse. La liberté dépasse d^à la limite de la monarcbie constitutîooBeUe ; ear-Ia j minorité absolue des suffrages est reconnue aujourd'hui bastaute à rachèvement de la M : par le décret des états, il suffisait d'un ordre corrompu ou factieux pour arrêter le mouvement du corps politique.

Il n'est pas dit que le roi lût api)(lé à donnjer sa sanction à ce décret constituant des états de 13ô6 ; ainsi le principe du pou* yoir de la couronne, tel que nous l'admettons maintenant, était ignoré ; mais cela est moins étonnant que la force acquise du tiers état : il n'y avait pas dèux siècles qu'il était encore esclave , et il n'y avait pas deux siècles que le roi n'était rien au ' milieu des grands vassaux. La liberté revient aux sociétés par tous les canaux, conmie le sang remonte au cœur par toutes les veines.

Ce point obtenu « on le paya au roi Jean d'un vote qui mit à

sa disposition trente mille hommes d^armes, cequf devait composer un corps de quatre- vin«:t-dix mille combattants : on ne comptait point dans ce nomlire les communes, infanterie de l'armée. Un impôt sur le sel , un autre de huit deniers sur toutes les choses vendues , excepté sur les ventes d'héritages , devaient ,

pondant Fespace d^une année, fournir une somme de 50,000 liv. par joUr, somme jugée équipollente h Fentretien de trente mille hommes d'armes. Les états se réservaient le choix des personnes commises à la levée et à la régie de l'imposition, dont personne, pas même le roi et la famille royale, ne devait être exempt.

Le roi rendit, le SB décembre 1365, une ordonnance conforme à la délibération des états. Il promettait de ne point toucher à l'argent levé pour la guerre, de le laisser distribuer aux

hommes d'armes par une commission des députés des états , ce Cjiii livrait le pouvoir exécutif au pouvoir législatif. Le roi s'en-^geaît en outre à Êibriquer des monnaies fortes et stables, à renoncer dans les voyages , pour lui , sa maison et les grands officiers de bouche et de guerre, aux réquisitions de blé, de vin , de vivres , de cliarretles , de chevaux , que les paysans étaient obligés de founûr. Péfense à tout créancier de transport ter sa dette à une personne privilégée ou plus puissante que lui. Ordre à toute juridietion de ressortir aux juges ordinaires. Nombre des sergents restreint comnie abusif, et injonction auxdits sergents de rien exiger au delà de leur salaire. Connnerce interdit à tout juge et officier judiciaire, dans quelque espèce de tribunal que ce fût. Toutes les ordcmnanees en foveuF des laboureurs confirmées.

Quant aux choses militaires, le roi baillait parole de ne plus convoquer l'arriere-ban sans une nécessité évidente, et d'après Favis des états, si faire se pouvait. Les fausses montres étaient défendues sous des peines rigoureuses : les chevaux devaient être marqués pour être reconnus dans les revues , et afin que la solde ne fut pas payée à un honui^e d'armes deux ou trois fois pour le

même cheval. Les capitaines étaient rendus responsables des désordres commis par leurs soldats. Les troupes ne pouvaient s'arrêter plus d'un jour dans les villes sur leur passage ; si elles y demeuraient plus longtemps , on serait libre de leur refuser l'étape, et de les contraindre à |)asser outre. Le roi s'obligeait enfin à ne conclure ni paix ni trêve, que d'accord avec une commission des trois ordres des états.

Telle fut cette ordonnance, que Von a comparée, sous certains rapports , à la grande charte de cet autre roi Jean d'Angleterre , premièie source de la liberté britannique : par les choses que cette ordonnance défend, on apprend ce qui avait été permis. Mais les états de 1355 devançaient en principes politiques et administratif les lumières de leur siède; ils changeaient la nature de la monarchie. Aussi ne resta^t^il rien , pour le moment, de ces e^sais salntaires; les temps et les mallieurs firent avorter, dans un soi encore mai préparé, ces germes d une civilisation trop hâtive.

▲NALYSfi lUISONIMÉfi

roi va à Rouen arrêter de sa propre tiiain le roi de.Navarre dans no baoquet — 1! fut exécuter devant lui le comte d'Harooort, le seigneur de Graville, Haubué de Mainant et Olivier Doublet. La roi di Navarre, feiit prisonnier, est conduit à la tour du Umvre ou au château Gaillard , el de 11 au Châtclet-

FRAGMENTS

BATÂljLLB]>B FOITUBS.

Les fktttes du roi sont frappantes : sa oolère Tayeugle et passe plus vile que sa bonté , qui revint trop tdt pour épargner le seul

coupable qu'il eût foUu punir ; il se croit sâr de sa justice , et

il est arrêté au milieu de l exécution par sa miséricorde ; il \ ioîe assez les lois pour faire haïr la couronne , pas assez pour la sauver ; il prouva qu'un lionnéte homme ne peut devenir un mauvais rot, et qu'après tout il n'est pas si aisé d'être un tyran. Les erreurs qui, comme celles de Jean, sont sensiUes, don* n^t aux esprits vulgaires Foccasion d'étaler des lieia communs de morale , et aux méchants un sujet de triomphe. Les clameurs furent universelles: Phihppe de Kavarre, frère de Charles, Geoffroy d'Harcourt, le fameux traître pardonné, oncle du comte décafâté, soulèvent la Normandie ; ils se livrent au roi d'Angleterre , le reconnaissent pour roi de France , jurent de le seconder dans la conquête de ce royaume, et lui font hommage de leurs domaines. Édouard, de son côté, agit comme il avait fait autrefois à la mort des seigneurs bretons ; il envoie à toutes les cours de la chrétienté un manifeste , déclarant : « Que les gentilshommes décapités ou emprisonnés par Jean , se disant roi de France, avaient été traîtreusement frappés ; qu'ils n*avaient fait aucun traité avec lui, et qu'au contraire lui, Édouard , avait toujours regardé le roi de Navarre et ses amis comme les ennemis del /Viigieterre. » Geoffroy d iiarcourt etaitil l'ennemi d'Edouard ?

Pour appuyer ce manifeste, le duc de Lancastre descendit en liormandie; les Anglais, réunis aux Navarrois, formèrent une armée de quarante mille hommes d'armes, sans compter

les gens de pied. Jean s'avança contre les alliés, qui venaient de prendre et de raser Vemeuil au Perche; les Anglais se reli^

rèrent dans les forêts de TAigle , et Jean mit le siège devant Breteuiif qui n'ouvnt ses portes qa'après deux mois de résîstance.

Jean, de retour à Paris, apprend que le prince de (jalles, après avoir ravagé l'Auvergne , le Limousin et le Berri , s'approchait de la Touraine : il fÎDdt aussitôt le serment de marcher à lui , et de le combattre partout où il le rencontrera. U convoque barons, grands vassaux, seigneurs, gentibhommes et chevaliers de son royaume , ordonnant qu'aucun d*eux ne se dispense de se trouver au rendez-vous sur les marches de lilois et de Tours.

On s'assemble dans les plaines de Chartres : Craou, Boucicaut et l'Hermite de Chaumout se portent en avant avec trois çenlB hommes d'armes, pour reconnaître et harceler Fennemi*

Le prince Noir avait eu d'abord le dessein de rejoindre dans le Perche Tarmée du duo de Lancastre ; mais trouvant les passages de la Loire anrdés, et apprenant que Jean réunissait des forces considérables, il reprit le chemin de Bordeaux par la Touraine et le Poitou : il perdit quelque temps au cijateau de Komorantin, dans lequel Boucicaut, Graonet l'Hermite de Chaumont s'étaient renfermés, à la suite d*une affaire d*avantposte : c^est le premier siège , comme Crécy fut la première bataille, où 1 on se soit servi du canon. I^e prince de Galles avait donc du canon dans son armée? 11 ne remploya pourtant pas à la bataille de Poitiers ; nos grands barons dédaignèrent aussi d'en faire usage à la bataille d'Azincourt, quoiqu'ils eussent avec eux une artillerie formidable pour le temps. La valeur chevaleresque méprisait les armes qui pouvaient être également celles du lâche et du brave.

Le priuce de Galles, en s'arrêtant devmit îlouiorantin, avaîC commis une faute qui le devait perdre : ce fut cette faute qui le

couvrit de gloire, et la France de deuil ; elle laissa à Jean le temps d'atteindre l'armée anglaise, qui , n'eût été ce siège imprudent, fût rentrée en Guienne sans coup féru*.

Les Français franchirent la Loire sur diifcrcnts points.

Le prince r^oir commençait à manquer de vivres; il avait fait

un détour pour éviter Poitiers , resté fidèle à la France. Ce mour

vement permit au roi ^ qui suivait la ligne la plus courte, de se porter en nvant des Anglais.

Or, ceux-ci envoyèrent à la découverte deux cents armures de leTi « tous montés sur fleur de coursiers , » et cominandéy par le captai de Buch. Elles tombèrent dans les troupesi du roi , et virent la campagne couverte d*hommes d'armes : elles fon? dirent sur les traîneurs. Le bruit de Fattafiue parvint à Jean au moment même où il alhiit entrer dans Poitiers : il retourna sur ses pas avec le gros de son armée.

Les coureurs anglais ^ ayant rejoint le prince de Galles , lui racontèrent ce qu'ils avalent appris , et combien l'armée française était nombreuse. Il répondit : « Or, il nous faut savoir h « présent comment nous la combattrons à nostre avantage. « Il prit poste sur un terrain de ditticile accès ^ Jean, de son côté, s'arrêta : la nuit vint , et couvrit les deux camps.

Le lendemain dimanche 18 septembre, le roi fit chanter une messe dans sa tente, et communia avec ses quatre fils Charles,

Louis , Jean , Philippe , et les seigneurs des fleurs de lis , comme on appelait alors les princes du sang.

Quand cela fut tait, Jean assembla son conseil : il proposa d'attaquer Tennemi , et le conseil fut de l'avis du roi.

Les historiens ont blâmé cette résolution; mais ils n'ont con<-^déré ni lés cârconstances ni les mœurs. Sans doute il eût été plus sur d'atïaiiier les Anglais et de les forcer à se rendre; mais il était aussi très-possible et plus héroïque de les vaincre. Si Ton n'eût pas perdu un jour , si le duc d'Orléans ne se fût pas retiré avec un tiers de l'armée à l'abord de l'engagement, il est probable que le prince de Galles eût succombé. Et quel juste sujet de ressentiment le roi n'avait«il pas eontrd les Anglais! Dans ce temps, d'ailleurs, les batailles n'étaient plus des calculs; elles étaient le fruit du hasard, ou d'une impulsion liuerrlère; elles n'avaient presque jamais de grands résultats; elles ne changeaient pas la face des empires : c'étaient des actions où Ton décidait non de l'existence, mais de l'honneur des nations. Aussi les princes s'envoyaient*ils des cartels pour se rencontrer eu tel lieu convenu , comme de simples chevaliers

Diyitizeo by

' v'appelaient en champ doB. Des hérauts d'armes portaient ces .

défis, t Vous irez à Troyes, » dit le comte de Buckingham aux deux liiiauls d'armes qu'il envoya au duc de Bourgogne, sous le règne de Charles V; « vous parlerez aux seigneurs , et leur : « direz que nous sommes sortis d* Angleterre pour faire faicts . « d'armes^ et là où nons les croyons trouver nous les deman- . % dons : et pour ce que nous savons qu'une partie de la fleur de «

lys et de la chevalerie françoise repose là dedans , nous som- * mes venus à ce chemin ; et s'ils veulent rien dire , ils nous « trouveront sur les champs. »

On poussait si loin quelquefois cette délicatesse du point d'honneur entre deux armées ^ quV>n se refusait à prendre l'avantage du terrain. Souvent les généraux et les rois Msaient serment de combattre leur ennemi partout où ils le trouveraient, comme les dieux d'Homère juraient par eux-mêmes de faire des choses qui n'étaient pas toujours raisonnables, ou plutôt «omme les vieux Germains s'engageaient à porter une longue barbe ou un anneau de fer jusqu'à ce qu'ils eussent abattu un Romain. Deux nations ainn descendues dans la lice ne pou- 'valent pas plus refuser le combat, qu'un homme de cœur ne se peut dispenser de tirer Tépée quand il a reçu un affront.

11 fut donc résolu , dans le conseil du roi , de marcher droit à l'ennemi. Aussitôt les ordres sont donnés : les cors de chasse et les trompettes sonnent baut et clair; les ménétriers jouent de leurs instruments^ les soldats s'apprêtent, les seigneurs déploient leurs bannières x les chevaliers montent à cheval, et viennent se ranger à l'endroit où 1 étendard des lis et Poriflaunne flottaient au vent. On voyait courir les elievancheurs , les poursuivants, les hérauts d'armes , les pages, les varlets, avec la. casaque , le blason et la devise de leurs maîtres. Partout brillaient belles cuirasses, riches armoiries, lances, écus, heaumes et pennons ; là se trouvait toute la fleur de la France, car nul chevalier ni ëcuyer n'avait osé demeurer au manoir. On entendait, au milieu des fanfares, de la voix des chefs, du hennissement des chevaux , retentir les cris d^armes des différents seigneurs : MorU-

marency au premier chrétien, Chdtillon au noble due, Mant/i^ au bktne épervíér, Mon^oîe Sourgogm,

Â1IALY6B BAtSOmBB

Bourbon Notre-Dame, Tous ees cris étaient dominés parla cri de Franœ» Moê^^oU Saint-Denis ^ par des oomplaintes en-riioii» neur de la ^rge, et par la ehanson de Roland.

Des vassaux , tête nue, sous la bannière de leur paroisse, et portant (les colobes et des tabards (espèce de chemise sans manches et de manteau court) ; des barons en ciiaperons , en robes longues et fourrées , marchant sous les eonleiirs de kars dames; une infanterie en pelicon ou jaquette armée d^arcs^ d'arbalètes , de bétoas ferrés et de fauchards ; une cavalerie couverte de fer, et portant le bassinet et la lance; des évêques en cottes de mailles et en mitre; des aumôniers, des confesseurs; des croix , des images de saints ; de nouvelles et d'anciennes machines de guerre; toute cette armée ^ enfin, présentait aux feux du soleil un spectacle musi extraordinake que brillant et varié.

Les troupes réunies formaient plus de soixante mille combattants : on y voyait le frère et les quatre fils du roi , la plupart des seigneurs des fleurs de lis, d'illustres commandants étrangers Y trois mille chevaiieis portant bannières. Tous ces guerriers avaient à leur tête le roi, qui* s*il n'était pas le plur grand capitaine de son royaume, en était du moins le plus brave soldat et le premier chevalier.

L'armée fut divisée en trois corps ou trois batailles, comme on pariait alors, par Tavis du connétable Jean de Brienne et des deux maréchaux d'Audeneliam et de Ciermont. Le duo d'Orléans, frère du roi.,* ayant sous lui trente-six bannières et deux cents

pennons, commandait la première bataille; la seconde avait pour chef le dauphin Charles , duc de Normandie, qui fut Charles le Sage ; ses deux frères Louis et Jean marchaient avec lui : les trois princes étaient sous la e arde des sires de Saint-Venant, de Landas, de Vondenay et de Cervelles , dit rArchiprétre , depuis célèbre aventurier. Lté roi menait la troisième bataille avec Philippe, le plus Jeune de ses fils, lige de la seconde maison de Bourgogne.

Ces trois corps , qui auraient pu envelopper Fennemi en tournant la position du prince de Galles , lurent disposés sur une ligne oblique, un peu en arrière les uns des autres. L'ailo

VE l'HISTOIBE de

gaaehe, la plus avancée Ten rennemi, et sous lés oitos du dued^Orléans, n'était séparée des Anglais que par un monticule, dont on négligea de s'emparer; le Daupliin coniniandait au centre, et le roi h l'aile droite, la réserve. On jugera de la science militaire de ce temps , quand on saura que ces dispositions se frisaient avant d'avoir reconnu le terrain occupé par le piince de Galles.

Tandis que Pannée française se mettait en bataille , le roi en»

voya Kustache de Kibaumont, Jean de Landas et RichaM de Beaujeu examiner le camp du chevalier qui avait gagné ses • éperons à Crécy. Cependant Jean, monté sur un cheval blanc ^ parcourait les lignes, et disait : « Quand vous estes dans vos « bonnes viBes, vous menacez les Anglois, et desirez avoir le « bassinet en la teste devant em. Or y estes-vous. Je vous les « montre : si leur veuillez remontrer leur maltalents, et contre- « venger les

dommages qu'ils vous ont faits. » ï/armée répondit d'une commune voix : « âire , Dieu y ait part! »

Les trois cbevaliers envoyés à la découverte revinrent^ et rradirrat con^ an roi de ce qutb avaient observé.

L'ennemi s'était retrandié au milieu d'une vigne , sur une petite hauteur, auprès d*un village appelé Maupertuis; pour aller à lui , il n'y avait qu'un chemin creux f)ordé de deux haies épaisses , et si étroit , qu'à peine trois cavaliers y pouvaiait passer de front. Le pnace de Galles avait embusqué des archers denièfe ces haies. Parvenu au bout du défilé, on trouvait Tar* née anglaise, composée en tout de deux mille hommes d'ar* mes, de quatre mille archers et de quinze cents aventuriers. îl n'y avait guère sur ces sept à huit mille hommes que trois mille Anglais : le reste était Français et Gascons.

Le prince avait fait mettre pied à terre à sa cavalerie, qui ne pouvait agir dans le lieu où elle se tiouviàl : le tout formait, sur la penlB de la coUine^ un corps d'inâmterie pesaaMnént armé, retranché panm des buissons et des vignes, couvert sur son front par des archers rangés en forme de herse. Cette disposition était rou\Tage de James d'Auddey, chevalier d'une grande expérience.

Si le roi Jeau avait avec lui la fleur de la chevalerie de

AHALYSB BAISOUNBB

Fmaee, le prince Noir avait pour compagncos les plus vaHlHols guerriers de F Angleterre el de la Gmedne : entre les premien « on remarquait Jean lord Chandos , les eomtes de Warwick et

de Suffolk , Richard Stanfort, James d'Audeley , et Pierre sod frère , sir Basset et plusieurs autres; entre les seconds on comptait le eaptal de Buch , Joan de Chaumont , les sires de Lesparre, de Rozem , de Montferraud, de Landuras, de Prumes, de Bourguenze, d^AukH?ecicourt et de Gldstelles : c'est totyoïirs nommer des Français.

RibaumoDt ayant peint au roi la position des ennemis , Jean lui demanda comment on les devait attaquer. « Tous à pied, » répondit Ribaumont , excepté trois cents armures de ter ehoi- « sies entre les plus habiles et les plus chevalereuses : elles en* « timnt dans le chemin oreui pour rompre les areheis. EUea « seront raivies du reste d^s liommes d*arnies à pied, pour don*

ner sur les hommes d'armes anglais qui sont en bataille sur « la hauteur au bout du détilé, et pour les^ combattre de la A main à la main. »

Jean suivit cet avis , qui lui (faisait par sa hardiesse : mieux conseillé^ il aurait fiadt attaquer les archers à dos, et les eût chassés des deux haies avant de s'engager dans le défilé. Le» maréchaux , d'après le f^an adopté , désignèrent les trois cents cavaliers qui devaient ouvrir le chemin. Le reste des hommes d'armes fut deuionté; on leur ordonna d'ôter leurs éperons ^ de tailler leurs piques, et de les réduire à cinq pieds de long^ pour s'en sorvir avec plus de âicilité dans la mêlée. Un corps d'Allemands n commandé par les comtes de I9idau, de Nassau et de Saarbruck , demeura à cheval afin de soutenir, en cas de besoin , les trois cents hoiumes d armes à l'attaque du défilé. Le roi, accompagné de vingt chevaliers, se mit au milieu de ces Allemands pour voir de plus près le commencementde Taction» Tout étant ainsi disposé, on donne le signal du eombat.

Déjà les trois cents hommes d'armes avaient emhrassé leurs targes, quand void venir un cavalier qui demande à parler an roi : on reconnut le cardinal de Périgord. Le pape ne cessait de travailler à la réconciliation de la France et de T Angleterre : les deux cardinaux d'Urgel et de Périgord avaient été envoyés

Oigltized by

ws l69 deux années, pour les engager à la paix et traiter de la liberté du roi de Narme. Le cardinal de Périgord ne s (tait point rebuté du mauvais succès de ses premières tentatives y et , s'attachant aux pas des princes rivaux, il était arrivé à Tins^ tant même où ils allaient vider leur querelle*

Il eoort vers le loi de France; aussitôt qu'il Taperçoit, il descend de cheval, s'incline, et s'écrie en joignant les nudns : « Très chier sire, vous avez ici toute la fleur de la chevalerie « de vostre royaume, reunie contre un petit no!iil)re d'enne- « mis. Si vous pouvez eu obtenir ce que vous desirez sans « combattre, vous espargnerez le sang chrestien et la vie de « vos sujets. Tous savez que Dieu tient dans sa main le sort des « armes; je vous conjure, au nom de ee Dieu et de la charité, « de me permettre d'aller vers le prince de Galles lui repre- « senterson péril et l'avantage de la paix. »

Le roi répondit : « Il nous plaist que cela soit ainsi; mais « retournez vite. «

Le cardinal chevauche au camp anglais : an mbm de la religion, les barrières des deux armées s'abaissent, et laissent passer son ministre : il trouva le lils d'Kdouaid au milieu de ses cheva-

liers, couvert de son armurp noire, et portant la devise des princes de Galles , prise de Técusson du vieux roi de Bohême ; présage qui promettait à Poitiers le destin de Gréi^^ « Certes , beau fils, loi dit l'envoyé du j^pe, si vous aviez « examiné l'armée du roi *de France , vous me permettriess « d'essayer de conclure avec lui un traité. » I.e prince répondit : « J'entendrai à tout , fors à la perte de mon honneur et <i de celui de mes chevaliers. » Le cardinal répliqua : « Beau ûls, « vous dites bien. » £t il retourna en toute hâte an camp firançais.

11 supplia le roi de suspendre Tattaque jusqu'au lendemain^

« Vos ennemis , disait-il , ne peuvent eschapper; accordez-leur « quelques instants pour appercevoir leur péril. » Jean s'y refusa d'abord, sur l'avis de la plus grande partie de son conseil ; mais , par respect pour le saint-siége , il consentit enfin à ce délai , qui donna le temps aux Anglais de se retramchêr, ralentit l'ardeur

du soldat, et fut la principale cause de la perte< de la bataille.

so

Dig'itjzed by

ANALYSE BAISONNBB.

Le roi fit dresser une bellê fente de couleur vermeîité Ûnm l'endroit même où il se trouvait. Les troupes déposèrent leurs armes, à Texception du corps commandé par le coiméiable et per les dm maréchaux^

Le caidind, leUrané an eamp anglais , et revenn ensuite mi camp français, rapporta au roi les propositions du prince de Galles. Celui-ci offrait de rendre les prisonniers qu'il avait faits,

les villes et châteaux qu'il avait pris depuis trois années; il s'engageait, pendant sept ans, à ne point porter les armes contre la France : ViUanL ajoute qa*il consentait à payer deox cent mille nobles ou écus d'or pour les dégâts commis par son armée. Le prince demandait en mariage une fille du roi, et pour dot de cette princesse , le seul duché d'Angouléme ; enfin, il léelamait la liberté de Cliaiks le Manws, et s'engageait à fBiire consentir Édouard anx conditions dn traité.

Jean , que les historiens représentent comme un téméraire , n'avnit d^jà été que trop modéré en accordant aux Anglais une suspension d'amies; il allait donner une nouvelle preuve de son esprit conciliant en acceptant l'ofifre do prince Noir, lotsqne Renaud de Ghanvean, évéque de Ghâlons, se leva dans leconseil.

« Sire, dit-il, s'il m'en souvient bien, le roi d'AngleteiTe, « son fils , et son frère le duc de Lancastre , vous ont , à plu- « sieurs reprises, insulté, et ont rempli vostre royaume de meur- « très et de ruines. Sur terre, ils ont humilié vestre père Phi* « lippe et massacré vostre noblesse; sur mer, ils ont â»ailli tos « vaisseaux et brusle vos ports comme des pirates. Quelle vena sjeance en avez-vous tirée? Quoi! pour prix de ces bris^an- « dages, vous douoeriez votre liUe à des mains teintes du sang « françoisl D^utous livre votre principal enneott,ce8 orguefl* m leux Angloîs , ces Gascons infidèles , ces lasehes qui viennent a d égorger les pastres les laboureurs , ces incendiaires qui « ont porté la flamme dans les hameaux qui fument encore, et % vous les laisseriez eschapper i et myez-vous qu'Us soient de « bonne foi dans ce qu'ils vous proposent ? lïe eoimoisscz'yous ic pas leur perfi^? Sous le prétexte de frire ratifier les condi» « tionsparle monarque an-

glois, ils gagneront du temps ; Édouard H refusera de confirmer le traité conclu. Cependant le duc de

DB L'fliiTotas j>B rmufCE. tzî

« Laoeastret qui ravage le Perche avec son armée, aura rejoint - « le prince de Galles; alors la victoire passera peut-estre à vos « ennemis. Dieu vous préserve de plus grands malheuisl Je « demande qu'aucun délai ne soil aecoidé , et que vostre ven-

« geaiKîe cesse d^stie suspendue par desproposilioas insidieuses, « et par les lenteurs de votre conseil. »

Ce discours , dont le prélat soutint la vigueur la pique à la main « fit bouillonner dans le sein du roi Tardeur guerrière ; les barons crièrent : Aux aimes! « Allez, dit Jean au eardinal, « allez signifier au prinee de Galles quil ait à se rendre prison- « nier lui et cent de ses principaux chevaliers : à cette condi- « lion, je laisserai []asser son année. » Le prince, au ouïr de ces paroles , qui lui furent rapportées par le cardinal , répondit : « Mes clievaliers ne seront pris que les armes à la main : quant « à moit quelque chose qu*9 arrive , TAngletem n'aura pas à « payer ma rançon. »

Ces pourparlers occupèrent toute la journée du dimanche. Pendant la tenue du conseil , divers chevaliers des deux armées chevauchèrent le long des isatailles. Dans une de ces courses , le maréchal de Glermont rencontra Jean Gbandos : ils portaient tous les deux dans les armes le même emblème; c'était une dame vêtue d'une robe bleue , au milieu des ray<ms d'un soleU. « Cliandos , dit le maréchal , depuis quand avez-vous pris ma « devise? — Et vous , la mienne ? répliqua Chandos. — Si nos « gens, reprit Clermont, n'estoient an moment de jouer des « mains, je vous prouvcrois tout à lUieure que vous ne devez « pas porter

cette devise. — £h ! s'ecria Gbandos , demain nous « nous retrouverons, et je tous prouverai que la dame bleue « est plustost mienne que vostoe. » Gette querelle de chevalerie coûta la vie au maréchal-, qui fut tué par Chandos.

La nuit était venue : les Français , abondamment pourvus de vivres, se fiant dans leur nombre et leur valeur, la passèrent à dormir; les Anglais , manquant de tout , veillèrent et se retranobèrent : autour de leur camp et devant leurs archers , ils creusèrent des lEbssés profonds, qu'Os revêtirent de palissades; dans la partie la plus faible de leur poste , ils se couvrirent avec leurs bagages etieurs chariots. Le prince de Galles commanda d'ap-

Diyuizeo by

porter le butin enlevé; il en fit faire trois monceaux entre son camp et celui des Français , et Von y mit le feu. Ce sacrifice ue laissa plus ri^ à regretter aux Anglais; tandis que les tourbillons de flamme et de fumée qui s'élevaient , la veille d'une bataille, dans les ténèbres, servirent à masquer les travaux de Tennemi et a étonner nos soldats.

Le soleil qui devait éclairer un jour si funeste à notre patrie se leva, et trouva les cœurs bercés de fausses espérances (19 septembre 1356). Les Français se rangèrent dans le même ordre que le jour précédent; les Anglais changèrent quelque chose h leurs dispositions : instruits , on ne s iit comment , de la manière dont ils seraient attaqués , ils placèrent m\ front de leur ligne un certain nombre de cavaliers pour soutenir le choc des marécbaui; ils cachèrent, en outre, trois cents hommes d'armeset trois cents archers à cheval derrière une petite colline « au revers de]a(iuelle s'étendait le corps commandé par le Dauphin et ses deux frères.

Ces six cents hommes avaient ordre, aussitôt qu'ils verraient Faction engagée, de tourner le mamelon et de prendre en flanc les troupes du Dauphin. Le cardinal de Périgord reparut, mais on lui fit dire de la part des Français de se retirer. U passa alors chez le prince de Galles, dont il ^t sujet, comme natif de Guienne. « Beau fils, lui dit-o, faites ce « que vous pourrez; il vous faut coinbattre. » Le prince répondit : « J'y compte, ainsi ([ue mes chevaliers ; Dieu veuille aider n au droit ! » Le cardinal alla rejoindre lautre légat au haut d*une colline, d'où ils élevèrent leurs mains vers le Dieu de paix, tandis que dans la plaine on invoquait celui des armées.

Au milieu de ses compagnons^ d*amies, le prince Noir leur tint ce discours :

« Seigneurs , si Jious ne sommes qu'un petit nombre contre a l'armée puissante de nos ennemis, il ne faut pas laisser s'aftt foiblir notre courage. Ce n'est pas le soldat, c'est Dieu qui « donne la victoire. Si nous sommes vainqueurs, notre triom- « phe en sera plus éclatant ; si nous devons mourir, J*al un pere « et deux frères , vous , vous avez des amis qui nous vengeront ;

ainsi ne songez qu'à bien combattre. S'il plaist à Dieu, vous ^. me verrez aujourd'hui hou chevalier. •

DB L'uiSlOlJiË DE FBANCE.

Le prinee de Galles garda auprès de lui Chandos , qui ce**

pendant courut au choc des maréchaux de France : il désirait aussi K tenir d'Audeley; mais celui-ci avait fait vœu de combattre au premier rang dans toute alJiaire où le roi d'Angleterre , ou l'un de ses fils , se trouTerait en personne. Le prince de Gai« les lui

permit done d'accomplir son voeu, et il s*alla placer au front de kl ligne , parmi les honmies d'armes qui soutenaient les archers.

Les Français élèvent le cri d'arjiies : à ce signal , les deux maréchaux de France , les comtes d'Audenebam et de Glermout^ entrent dans le déiiié à la tête de trois cents cavaliers commandés pour frayer le chemin. A peine sont-ils engagés entre les deux haies qui bordent le chemin, que les archers, retranchés derrière, font pleuvoir sur eux une grêle de flèches. Ces flèches , longues , barbues, dentelées, lancées à bout portant par un ennemi invisible i frappent dans Tépais bataillon. Les chevaux , percés d'outre en putre, d&ayés et rendus furieux par la douleur, hennissent, ronflent, se cabrent, refusent d'avancer, se tournent de coté, trébuchent et tombent sous leurs maîtres. Les derniers ran^s essayent de passer sur les premiers rangs abattus, se renversent, et augmentent le péril et la contusion. Cependant les deux maréchaux, avec quelques chevaliers, surmontent les obstacles et parviennentau front del'armée anglaise: là ils trouvent une nouvelle ligne d'archers, et sire James d'Audeley à la téte de ses hommes d'armes. Ces braves maréchaux, sortis presque seuls du défilé , ne peuvent soutenir un combat trop inégal : Clermont meurt de la main de Chandos; d'Audendiam , porté à terre par d'Audeiey , est forcé de se rendre. .

Bientât le bruit de cette défaite se répand. Les cavaliers arrêtés au milieu du défilé, entre leurs premiers rangs abattus et les hommes d'armes à pied qui les suivent, ne pouvant ni avan- <^er ni reculer, restent immobiles, exposés aux flèches qui les transpercent et les clouent à leurs clievaux; des cris et des rugissements sortent de l'horrible mêlée. Les hommes d'armes, qui déjà pénétraient dans le chemin, se replient sur le corps commandé

par le dauphin Charles. Au même moment , les six f ents cavaliers anglais cachés au revers de la coUnie sortent de

so.

Digitizeo by

ANALYSE AA1SoNM£B

leur embuscade, et vioment prendre à doe ce même corps. La

terreur s'empare des soudoyers ; les homfnes d^armes démontés se dispersent. Les seigneurs de T^das, de Vondenay, de .Saint- Venant » qui avaient la garde des trois fils du roi , jugeant trop vite la bataille perdue , les forcent de s*élbigner. Landas et Voudenay i après avoir laissé les jeunes princes entre les mains de Saint-Venant , revinrent avec de l'Angle, Saintré et GervoUes » se ranger auprès du roi.

Les trouprs du l);iij|)!iin s'etant débandées, celles du duc d'Orléans prirent lâchement la fuite avec leur chef; il ne resta sur le champ de bataille que rescadron de cavalerie allemande et la division conduite par le roi , à laquelle se joignirent plusieurs chevaliers qui n'avaient pu se résoudre à abandonner leur maître.

Instruit de la déroute des deux premiers corps français, le prince de Galles ordonne à ses honmies d*armes de remonter à cheval. Jean Chandos dit au prince : « Sire , chevauchons avant; « la journée est vostre , Dieu sera aujourd'hui dans vostre main ;

« marchons au roi de France. Je sais Lien que par vaillance il a ne fuira point, ainsi il nous demeurera. » Le prince répondit : «

Allons, Jean! vous ne me verrez d'aujourd'hui retourner en « arrière. » Il crie aussitôt à sa bannière : « Bannière, chevauchez « avant! au nom de Dieu et de saint Georges !» et il descend de la colline avec toute son armée.

Le roi , faisant serrer les ranp;s , marche aux Anglais, qui sortaient du défilé pour Fntraquer : il se faisair remarquer au milieu des siens par sa haute taille , son air martial , et par les fleurs de lis d'or semées sur sa cotte d'armes ; il était à pied , comme le reste de ses chevaliers , et tenait à la main une hache è deux tranchants , arme des vieux Franks. A ses côtés était son fils le jeune Philippe, à peine âijé de quatorze ans , comme le liom-eau auprès du lion. Tous les liistorieiis conviennent que si la quatrième partie de notre armée avait combattu comme son roi, àle aurait remporté la victoire. Le choc fat rude : d'un côté c'était le prince Noir environné de Chandos , du captai de Buch , fameux rival de du Guesclin ; de d'Audéley , d'Aubrecicourt, des comtes de VVarwick et de ijuùolk , maréchaux

Diyiiizeo by

d'Angleterre ; de Fautre , le roi Jean , accompagné de Jacques de Bourbon et de Pierre de Bourbon, père de ce Louis i[de Bourbon) dont les vertus aunoucèreiit celles de iienri lY ; des deux princes d* Artois , fils d'un traître, et tous deux fidèles; des comtes de Saarbnick, de Nidau et de Nassau, tous trois Allemands , et dignes d^étre français ; de Guichard de Beaujeu, de Guillaume de Nesle,de Guillaume de Moutaf^u, de Richard de l'Anî^le, des sires de Chanibly, delà lieuse, de Pons, de Tancarville, de Laval, de Damp-Marie, de la Tour, dliumières, dUrfé, de Duras , de Gaucber de Brienne , connétable de France et duc d*Athànes, double titre qui lui imposait Tobligation de tomber

avec gloire ; de FéT^que de Châlons , qui mourut le casque en tête comme Adhémar sur les murs de Jérusalem; de Geoffroy de Chamy, le vaillant porte-onflamme ; d'Eustache de Bibaumont , si célèbre par la couronne de perles qu'Edouard lui donna devant Calais ; de la Fayette et de la Rochefoucauld , noms que les armes ont cédés aux lettres; enfin, de Jean de Saintré, réputé le plus brave chevalier de son temps , et dont les romans uaulois ont consacré le nom.

La cavalerie allemande soutint bien la première chaire , mais elle lâcha pied après avoir perdu les comtes de Saarbruck , de IVidau et de Nassau, qui la commandaient. Les cbevallers français des diverses provinces, rangés, avec leurs écuyers, autour des bannières de leurs suzerains , combattaient tantôt par peletons séparés , tantôt mêlés et confondus. Le prince de Galles, avec Chandos , attaqua la division du connétable; et le captai de Bucb , avec les maréchaux d'Angleterre, se trouva en face du roi.

Jean le vit approcher avec une joie intrépide : abandonné des deux tiers de ses soldats, il ne lui vint pas même un moment la pensée de reculer, résolu qu'il était de sauver l'honneur

français , s'il ne pouvait sauver la France. Nos hommes d'armes ayant raccourci leurs piques, le roi ne put les faire re* monter à cheval comme le prince de Galles -avait £ait remonter les siens. Les Anglais étalait, en outre, accompagnés d'archers qui décldèient de la victoire en perçant de lom des fantassins pesants , qui ne pouvaient joindre leurs légers enne-

mis. Vaxmée ai^laise) toute à cheval , se niait avec de gratids cris sur l'année française , toute à pied. Les flots des combattants

etiiient poussés vers Poitiers, et ce fdt près de cette ville que se lit U plus grand carnage. Les habitants , craignant que les vainqueurs u^entrasseut péle-méle avec les vaincus , rei'usè^ fent d'ouvrir leurs portes.

Déjà les plus braves avaient été tués ; le bnût diminuait sur le champ de bataille , les rangs s'éclarcissaient à vue d'oeil , les chevaliers tombaient les uns après les autres, comme une forêt dont on coupe les grands arijies. Cliarny, haussant i'on- Hamme , luttait encore contre une foule d'ennemis qui la lui voulaient arracher. Jean, la téte nue (spn casqueétait tombé dans le^mouvement du combat), blessé deux fols au visage, présentait son fipont sanglant h l^ennemi. Incapable de crainte pour lui-même, il. s'attendrit sur son jeune fils, déjà blessé en parant les coups qu'on portait à son père ; il voulut éloigner Tenfant royal, et le confia à quelques seigneurs; mais Philippe échappa aux mains de ses gardes, et revint auprès de Jean, malgi^ ses ordres. N'ayant pas assez de force pour frapper, il veillait aux jours du monarque en lui criant : « Mon père, « prenez garde ! à droite, à gauche, derrière vous, » à meiiure qu'il voyait approcher un ennemi.

Les cris avaient cessé ; Charny , étendu aux pieds du roi , serrait, dans ses bras rmdis par la mort, Toriflamme qu'il n'avait pas abandonnée; il n'y avait plus que les fleuis de lis debout sur le champ de bataille : 1 i France tout entière n'était plus que dans son roi. Jean, tenant sa haelie des deux mains, défendant sa patrie, son fils, sa couronne et rorillainnie, ijnmolait quiconque l'osait approcher. Il n'avait autour de lui que quelques chevaliers abattus et percés de coups « qui se ranimaient dans la poussière à la voix de leur souverain, faisaient un der^ nier effort, et retombaient pour ne plus se relever. Mille ennemis essayaient de saisir

le roi vivant , et lui disaient : « Sire , c(rendez- vous! » Jean, épuise de tatigue et perdant son sang, n'écoutait rien , et voulait mourir.

Un chevalier fend la foule , écarte les soldats , s'approche respectueusement du roi, et lui parlant en français : « Sh^, au

Diyitizeo by

« noïn de Dieu, rendez-Tous! » Le roi , frappé do son de cette voix , baisse sa hache , et dit : « A quf me rendrai-je ? à qui ? Où

c est mon cousin le prince de Galles ? si je le voyois, je par- « lerois. — 11 n'est pas ici , répondit le chevalier; mais rendez-

vous à moi , et je vous mènerai vers lui. — Qui estes-vous? » repart le roi. « Sire , je suis Denys de Morbec , chevalier d*Ar- « tols; Je sers le roi d*AnglQterre, parce que j'ai esté obligé de a quitter mon pays pour avoir tué un homme. »

Jean ôtason gant de la niain droite, et le jeta au chevalier en lui disant : .le me rends à vous. » Du moins le roi de Jbraiice ne remit son épée qu'à un Français.

On né^oyait pins ni bannières ni pennons de notre armée dans les champs de Poitiers. Le prmce de Galles ignorait encore toute sa gloire : Chandos lui conseilla de planter sa ban* nièrjp sur un buisson , pour rallier ses troupes et se reposer. On dressa une petit tente rouge . le prince y entra. Les ofliciers de sa chambre lui détaclièrent sou casque , et lui présentèrent à boire ; lés trompettes sonnèrent le rappel. Les chevaliers an* glais et gascons accourent*, amenant avec eux un nombre prodigieux de

prisonniers ; il y avait tel soldat qui à lui seul en avait jusqu'à dix : on les traita avec une générosité extraotdinaire : la plupart furent renvoyés sur parole, et sur la simple promesse d'une rançon qu'on eut soin de ne pas rendre assez tbrte pour les ruiner.

Les deux maréchaux d'Angletene arrivèrent auprès du fils d'Édouard , qui leur demanda des nouvelles du roi de France.

« Sire, répondirent-ils, nouîs ne savons ce qu'il est devenu , « mais il tant qu'il soit mort ou prins, car il n'a pas quitté A Tost. » Chandos avait déjà jugé que Jean , par vaillance , ne fuirait point. Warwicli déclara qu'il est mort ou pris , car il n'a pas cessé de combattre; nous allons voir le prince de Galles proclamer Jean le plus brave gentilhomme de son armée : un munaïque français, dont la valeur est si hautement reconnue même de ses ennemis, peut être vaincu sans cesser de régner; les rois chevelus ne perdirent que sur la pourpre la couronne qu'ils avaient reçue sur un bouclier^ Le prince Ifoir dit à Warwiek et à Ck>bham : « Allez > je

<i TOUS prie, el ehevauehes û loin , que vous me puissiez ap-

« prendre nouvelle du roi de France. » Warwick et C^obhafli partirent, et tout en chevauchant montèrent sur un tertre , aûa de regarder autour d'eux. Ils decouvrient une troupe d'iKMiiiiies qui marckiaieiit lentement et s'anétaient à chaque pas. Les deux barons descendirent aussitôt de b collines et piquèrent de ce côté. Ils s^écrièrent en approchant de la troupe : « Qu est-ce « cy? » On leur répondit : « C'est le roy de France qui est « prius : il y a plus de dix chevaliers et escuyers qui se le « disputent. »

Jean, au milieu de ces soldats , menant son fils par la roaio,

était exposé au plus grand péril : les Anglais et les Gascons s'arrachaient tour à tour la proie ; ils l'avaient enlevée à Denis de Morbec. Chacun criait, en pariant du roi ; « Je l'ni pnns, « je Tai prins. » Jean disait : « Menez-moi courtoisement, et « mon fils aussi, devant le prince de Galles, mon cousin. Ne « vous querellez poiat pour ma prise, car je suis assez grand « seigneur pour vous faire tous riches, w Ces paroles apaisaient un moment les tiommes d'armes; mais ils n'avaient pas fait un pas , qu*ils recommençaient leur contention. Warwick et Gobham se jettent dans la foule, écartent les soldats, leur défendent sous peine de vie d'approcher du roi , descendent de cheval, saluent le monarque et son ûls, et les mènent àia tente du prince de Galles.

Déjà averti de l'approclie du km » le fils dlÊdouard sortit pour recevoir le grand prisonnier, s*inclina devant lui josqu^à terre, l'accueillit de paroles courtoises, le pria d'entrer dans sa tente , commanda d apporter le vin et les épiées , « et les « présenta luimesme à Jean et à son fils, disent les chio- « niques, en signe ûefori grafui amour, » Ainsi sont écrites au ciel les défiâtes et les victoires; ainsi s'élèvent et tombent les empires! Huit siècles auparavant , le premier roi frank triompha des Visijîotlis presque au même lieu où Jean devint prisonnier des Anglais ; et Cbarny succomba en détendant IV riflamme dans les champs où, quatre cents ans après lui, la Rochejacquelein devait mourir pour le drapeau blanc.

La nuit venue , le prince Noir fît dresser dans sa tente.une

DB l'histoiu DB FAARGB. S39

table abondamment servie» où s'assirent » avec le roi et son fils , les plus illustres prisonniers , Jacques de Bourbon , Jean d*

Artois « les comtes de Tsncarvine, d*Estampes, de Damp-

Marie , de Graville^ et le seigneur de Pai thenay. Les autres barons et chevaliers français, conipagiions des périls et des malheurs de leur maître , étaient placés à d'autres tables. Le prinbe de Galles servait lui-même ses hôtes; il refusa constamment de partager le repas du roi , disant qu'il n*était pas assez pré* somptueux pour s'asseoir à la table d'un si grand prince et d'un si vaillant homme. « Chier sire, dîsait-il h Jean, ne « vous laissez abattre , si Dieu n'a pas voulu laire aiyourd'hui « ce que vous désiriez. Monseigneur mon pere tous traitm « avectousles honneurs que vous mentez, ettraitera ayecToos # « à des conditions si raisonnables, que vous en demeurerez pour « toujours amis. Vous devez certainement vous rejouir, quoi- « que la journée n'ait pas esté vostre , car vous avez acquis le « haut renom de prouesse; vous avez surpassé tous ceux de « vostre costé. Je ne dis mie cela , chier sure, pour vous con* « soler; car tous mes chevaliers qui ont vu le combat s'accorn dent à vous en donner le prix et la couronne. »

Jusque-là, Jean avait supporté son malheur avec magnanimité ; aucune plainte n'était sortie de sa bouche , aucune marque de faiblesse n'avait trahi Fhomme : mais quand il se vit traiter avec cette générosité , quand il vit ces mêmes ennemis qui hii refusaient sur le trc^ne le titre de roi de France le reconnaître pour roi dans les fers , alors il se sentit réellement vamcu. Des larmes s'échappèrent de ses yeux et lavèrent les traces de sang qui restaient sur son visage. Au banquet de la captivité, le roi très-chrétien put dire, comme le saint roi : Mes pleurs se sont mêlés au vin de ma coupe.

Le reste des prisonniers se prit à pleurer en voyant pleurer le roi : le festin fut on moment suspendu. Les guerriers français, si bons juges en nobles actions , regardaient avec un murmure d'admiration leur vainqueur, à peine âgé de vingt-six ans, « Quel monarque il pi omet à sa patrie, disaient-ils ^ s'il peut « vivre et persévérer dans sa fortune ! »

Les paroles des malheureux sont prophétiques : si le prince

ANALYSE EAISONNEB

de Galles entendit ^lles de ses prisonniers , fl pot avoir, à la<

vue des inconstances du sort , un pressentiment de ses propres destinées. Ce prince vécut peu de jours. Son fils, qui monta sur le trône d'Angleterre , trahi par ces inénies uobles qui avaient combattu à Poitiers , obligé de recourir à la protection de rtiéritierdtt roi Jean, déposé par un parlement ingrat, enfermé dans une tour; son fils, disje, condamné à mourir de faim, lutta plusieurs jours contre ta mort , dérârant en vain à son dernier soupir les miettes de ce repas que son père, victorieux , servit à un monarque iiitortuué. La gloire même du vainqueur de Poitiers a péri dans les champs où elle jeta une si vive lumière.

Au-dessus de Fancienne abbaye de Vonilléet du village de. Beauvoir eu Poitou , sur le haut d'une colline couverte de joncs

marins , on croit trouver les vestiges d'un vieux camp. Vers le milieu de ce camp, on n marque l'ouverture d'un puits à demi comble : c'est tout ce qui atteste le passage d'un héros. Le village deMaupertuis a disparu ; personne dans le pays ne se souvient qu'il ait existé. Par une autre bizarrerie du sort , le lieu oi!^ Fon voit les traces du camp anglais s'appelle aujourd'hui Carikage ;

comme si la fortune, pour se jouer des hommes, s'était plu à ecfacer un nom fameux par un nom plus laineux encore,, une ruine par une ruine , une vanité par une vanité ^ .

' Voyez, sur ce mot de Carlhage , V Essai de dis^erlatitm sur le Ckmvm VocLADBNSis, (lans les Dis^^firta fiom de Lebosuf. Voyez ciici>r(^ les ries des capitaines UluHtrcs au moifen âge, par M. M\zAS. On trouve dans ce consciencieux ouvrage dcsrenseigneiuenb sur les batailles de Ciécy , tle Poitiers et d*Aziiicoiirt. Xai dans mon récit corrigé les noms propres misérablemenf estropié par nos historiens, qni ont suivi Fboissàrd et tes. Chroniques de Flaiifire. f Vdirion de Fhoîssard, par M. BucnoN, ni*a beaucoup servi potir^ ces COI rectioiis, t)ii u (jue je iVailoptc pas enlicreinciit toutes ies Icelm-es. J'ai reçu aussi de Pujtiei s. sur la bataille de ce uoiu , des plans et des documenU.

Digilizeû by LiOOgle

DB L HI8X0IBE DB FBANCK. 94t

ANALYSE RAlSOiNiNKE

L'HISTOIRE DE FBANCE,

tmn U RATAILI.8 OB KHtlBBi M» IX ROI JCAH, Blf ISM, JUSQU'A LA BÉVOLDTION HB 1789.

Ji:AN II.

DE I3j6 a i5ô4.

I.a France paraît perdue; ses finances sont épuisées; ses armées se changent en troupe^ de brigands qui la déchirent ; ses peuples se soulèvent ; ses états attaquent le troue, laissé vide par la captivité du roi ; un prince du sang , échappé de prison, vient

donne du poison aThéritier de la couronne captive : des traîtres dans rÉglise et dans la noblesse, des iaclieux dans le tiers état; au dedans, les séditirms et les crimes du tribimnt; au dehors , les horreurs de l'anarcliie civile et militaire ; et pour seul remède à tant de maux, un prince à peine âgé dedixrbuit ans , que son projet de fuite avec le roi de Navarre et sa conduite à la batalHe de Poitiers n'avaient Mt estimer ni des Français ni des ennemis. Qui aurait pu croire que cet enfant était Charles le Sage, sauveur de son peuple, et l'un des plus utiles rois qui aient gouverné les hommes?

Mais Charies V n*était que la tête; il lui fallait un bras* eU>ieu avait en même temps formé ce bras. Tandis que le Dauphin sie rethtiît obscurément de Poitiers , méprisé des vainqueurs , un pauvre gentilhomme, aussi inconnu que lui, combattait pour Charles de Bloisdans les bruyères de la Bretagne. Sans beauté, sans grâces , sans fortune , d'un esprit si peu ouvert qu'on ne lui avait jamais pu apprendre à lire ; ce gentilhomme , demipaysan n'avait rien en apparence de ce qui annonce les héros, hors la valeur. Hos chroniques , qni en parient pour la premi^

fois à cette époque, rappellent un certain jeune bachelier* C'était pourtant là du Guesclin , le premier grand capitaine que TEurope eût vu depuis les jouis de Rome » et que nos afeux nommaient le bon eométabk : tant oe sol de France est fécond ! tant notre patrie a de ressources dans le malheur!

Charles et du Guesclin viennent ensemble et Tuu pour l'autre, et tous les deux pour la nation , d'autant plus illustres que tout est entraves à leâts victoires. Lorsque Dieu envoie les exécuteurs

de sa vengeance, le monde est aplani devant eux; ils ont des succès extraordinaires avec des talents médiocres ; aucun adversaire habile ne leur dispute le triomphe , tout s'arrange pour ([ue leurs fautes mêmes servent à augmenter leur puissance. Le ciel , atin de les seconder, assied sur tous les trônes la folie et la stupidité ; pas un général dans les camps, pas un ministre dans les conseils. Ces exterminateurs obtiennent la soumission du peuple, aa nom des calamités dont ils sont sortis , et de la terreur que ces calamités ont inspirée. Traînant après eux un troupeau d'esclaves , armés, déshonorés par cent victoires, la torche à la main , les pieds dans le sang, ils vont au bout de la terre comme des hommes ivres, poussés par Dieu qui fait leur force, et qu'ils renient.

Hais lorsque la Providence, au ccmtraire , veut relever un royaume et non Fabattre ; lorsqu'elle emploie des serviteurs et non des ennemis ; lorsqu'elle destine à ses serviteurs une vi aie gloire et non une épouvantable renommée, loin de leur rendre la route ûi<»le, elle leur oppose des obstacles dignes de leurs vertus. C'est ainsi que Ton peut toujours distinguer le fléau du sauveur, l'homme envoyé pour détruire et Thomme venu pour réparer. Le premier paratt dans l'absence des talents et du génie; le s<»cond rencontre à chaque pas d'habiles adversaires capables de balancer ses succès; Tun n'a rien contre lui, est maître de tout , se sert pour réussir de moyens immenses; l'autre a tout contre lui, n*est maître de rien , n'a entre les mains que les plus Mbles ressources. Le Dauphin se mesure avec Édouard, monarque puissant, heureux guerrier, souverain d'un royaume llonssant et de la moitié de la France; il lutte contre Charles le I^Iauvais, prince qui donnait par ses crimes de l'importance à

9M artiicei, contre Mafcd, le Coq et PecqnigDjr; trionivinU redoutable parla triple allianoe du ponvoir populaire, aristocratique et religieux. J)u Guesclin combat le prince de Galles, Chandos , le captai de P>u('h , rivaux qui le surpassaient en renommée et régalaient en mérite. Sans argent, saos crédit, c'est en vendant les joyaox de sa ftmme qu'il fait vivre ses compagnons d^armes. Tantdt 11 n'a pour soldats que des chevaliers braves , mais indociles , et dee paysans indisciplinés ; tantôt son armée est composée d'un ramas de Itrip^ands (\u\ ne le suivent que par le miracle de sa i^loire. Jit cependant le prince el le sujet viennent à]K)ut de leur œuvre ; ils battent l'étranger, réta* Uissentrordie , font refleurir les lois, les lettres, leoommerce et ragriculture. Tous deux , après avoir brillé ensemble sur la scène du monde, en sortent tous deux presque en même temps : le bon connétable va dormir à Saint-Denis aux pieds de Cliarles le Saue. Réveillés de nos jours dans leurs tombeaux, toujours liés par la même destinée , ils se sont revus après une nuit de quatre siècles : les cendres du roi q^ avait arraché aux Anglais notre terre natale ont été jetées au vent, et des mains françaises ont brisé le cereueil de du Guesclin ; arche sainte devant qui toaibaient les remparts ennemis.

Paris, après la bataille de Poiiiers, reçut le jeune Charles avec des honneurs et des respects ; soit que les iiommes ne se puissent d'abord empêcher de saluer le malheur comme leur maître , soit qu*Hs cherehsnt à s^acquitter vite envers lui , afin de s'en éloigner oisuite sans remords , et de mettre à Taise leur inin atitude. Le Dauphin avait été nommé par son père lieutenant iiénéral du royaume, quelque temps avant la bataille de Poitiers. C'efut en cette qualité qu'il ^oii\ erna la France jusqu'à sa majorité , époque à laquelle il prit le titre de régent , que perflonne ne lui

contesta* Le premier soin de Charles fut de convoquer les états, qui , dans leur dernière session, s'étalent ajournés au mois de novembre, lis sa reLUiirent dans la ciiaaibre du parlement.

Huit cents députés composaient toute rassemblée de la langue d'Oyl : la noblesse était présidée par le duc d'Orléans, frère du loi; le clergé , par Jean de Craon, archevêque de Reims; et le

tiers état « par Étienne Marcel j prévôt des marchands. Le chan* eelier prononça le discours d'ouverture : il engagea les députés à s'occuper des besoins de la France et delà délivrance du roi.

Les ordres s'assemblèrent séparément, nommèrent «ne commission composée de cinquante membres pris dans les trois ordres, et choisis parmi les députés les plus opposés au prince. Cette commission devait travailler à un projet de réforme générale.

Les bases de ce plan arrêtées , on pria le Dauphin de se rendre aux Cordeliers , où les états s'étaient transportés. Ils voulurent oblifrer le jeune prince de tenir secret ce qu'ils avaient à lui dire ; il s\y refusa.

Alors révéque de Laon, Robert le Coq , se leva, et prit la parole : il rejeta les malheurs publics sur les flatteurs et les fsonseillers dont le roi Jean s'était entouré; il présenta une liste de proscription de vingt-deux personnes, requérant que leur procès leur fut fait; il proposa la formîition d'une commission tirée du sein des états , pour surveiller les différentes branches de Fadministration; enfin, il demanda que Charles ne pût prendre aucune me-

sure sans Tavis d'uu conseil également choisi parmi les députés : Féveque termina son discours en sollicitant la liberté du roi de Navarre. A ce prix, les état» offrai^tla levée de trente mille hommes d'armes , une imposition d'un dixième et demi, ou de trois vingtièmes, sur les biens de la noblesse et du cler^i^é. Le tiers état s'engageait à équiper et à payer par chaque dix feux un homme d'armes.

On est étonné de voir un corps gui n'avait encore aucune expérience marcher si directement à son but» et suivre d'un pas ferme les routes que l'on a depuis suivies.

Ces états de 1356 (5 février), et ceux de 1357 (7 octobre), se trouvèrent à peu près dans la même position que rassemblée l^^lative en 1792..La France , à ces deux époques, avait à ré* sister à une guerre étrangère , tandis qu'elle s'occupait intérieurement de la réforme de ses lois , et qu*une grande révolution politique s'opérait. La même cause donnée amena quelques-uns des méiii s effets; les étm de 13S(5, par ceL instinct naturel qui pousse les agrégations d'hommes comme les individus à profiter des eircon&iances, se constituèrent : déjà ils avaient

Diyiiizeo by

ftdt m grand pas depuis les préoédentes sessions ; ils en firent un bien plus considérable après la bataille de Poitiers.

Mais la pression des armes étrangères , les résistances locales , les divisions intérieures , corrompirent ces éléments , et [)ro(]uisirent qudque chose des crimes dont nous avons été témoins en 1793. Des tribuns s'élevèrent : Marcel, Rob^t le Coq et Pecquigny

exaltèrent les passions de la multitude. Marcel, devenu Je maître, disposait à son gré de ces rois demi-nus, abrutis par la misère, vrais Sauvages au milieu de la civilisation , mais Sauvages dégradés de la noblesse des bois , et n'ayant que l'orgueil des haillons.

Le roi de Navarre, dflîvré do sa prison d'Arieux en Pailleul par Jean de Pecquigny , gouverneur d'Artois (1357) , accourut à Paris f et vint augmenter la discorde. U haranîîiia le peuple convoqué dans le Pré aux Clercs. U y eut des espèces d'assemblées du Forum aux halles et à Saint- Jacques de l'Hépital , ou Marcel, Cousac, échevin, Jean de Dormans, chancelier du duché de INormandie, et le Dauphin lui-mêuie, prononcèrent des discours devant le peuple, qui passait d'une opinion à l'autre, en écoutant tour à tour les orateurs. On n'a pas même vu cela en 1793; le peuple, qui prit alors une part si active aux événements, ne délibéra jamais en masse, et ne contraignit point les principaux persoiiuas^es de l'État à venir plaider leur cause devant lui : la convention même rejeta Fappel au peuple.

Paris devint un moment, en 1357 , une espèce de démocratie ancienne , au milieu de la féodalité. On inventa des couleu» nationales; on prit le chaperon mi-partî de drap rouge et pers (bleu verdâtre), avec des feniiails d'argent émaillé portant cette inscription : A bomie'/uu On ouvrit les prisons sur la demande du roi de Navarre , qui donna lui-même la liste des criminds que Ton devait relâcher, à savoir : « Larrons meurtriers , « vokurs de grands chemins y/aux-mimnoyeurs , faussaires, 9i coupables de viol y ravisseurs de femmes ^ perturbateurs du « repospublic, assassins^sorciers, sorcières et empoisonneurs, Tout cela fut suivi de massacres. Le roi ne périt point dans ces tfoubles, car il était

prisonnier des Anglais; mais Théritier du trône lut exposé au danger le plus imminent

Et qu'on ue dise pas que mettre un roi en jugeiuent était une idée qui ue pouvait veuir alors ; tout au cootraire, c'était uue idée naturelle aux anciens temps.

Le dix-huîtièine article du testament de Gbarlemagae contient cette di8p08iti<m remarquable : « Sî qudqaesHins de nos petit»* • fils nés ou à nattre sont accusés, ordonnons qu'on ne leur « rase pas la téte, qu'on ne leur crève pas les yeux, qu'on ne « leur coupe pas un membre , ou (ju'on ne les condamne pas à • «< mort) sans bonne discussion et sans examen >. » C'est Charkmagne qui parle ainsi, et dont les petiits^fils nés ou à naître devaient être des lois !

Sous son fils Louis le Dâionnaîre, une assemblée nationale jugea et condamna Bernard, roi d'Italie; une autre assemblée força ce inéaie empereur Louis à descendre du trdne, conune une autre assemblée Vy ût remonter. Peu de temps avant Tavé» nement de la branche des Valois à la couronne , le parlem^it d'Angleterre avait Ôté la couronne à Édouard II, père d*tr douard 111. L'esprit des deux premiers ordres des états du moyen âge tendait à établir un droit de suprématie sur 1 autorité royale : r£glise romaine déliait les sujets du serment de fidélité , et les conciles généraux privaient les papes de la tiare; les grands vassaux regardaient les rois comme leurs pairs ; ce principe d'éga* lité n*avait besoin que de la force et du malheur pour produke sa conséquence naturelle. Croit-on , par exemple , que Charles le Mauvais, qui avait empoisonné le Daupbin , qui avait formé le dessein d'enlever le roi Jean, de renfermer dans une tour et de l'y tuer, se fût ûiit scrupule de juger ce même monarque? Les diètes d'Allemagne

conservaient le principe de l'élection à rempke , et ces diètes déposaient les empereurs. Une assemblée de notaUes adjugea en France la régence d'abord , ensuite la couronne , à Philippe de Valois ; on est him près de retirer le sceptre lorsqu'on le donne.

^ Denepolibus vero nostris, scilicct filiis prnwlictoruiïi filioram nostroram, qui ei eis vel Jain nati sunt, vel adhuc oascituri sunt , placuit DObU pnecipere ttt nnUut eomm per quasUbet oocasiones, quemUbetei iUis apud se aocantiuD sine JiiBta diacunione atque examinaUone aut occidere , aut membris raancare, ant eicccaie, aatinvitiini tondere faciat (AijnIu/. ; Bàuui*, tom. i, pag. 446.)

DB l'hISTOIBS de PBAKCB.

Quant aux coimnujies , colles de jbiaadre tenaient leurs princes en tutelle ; les commîmes d^Angletem avaient eu voix dans l'arr^ qui condamna Édouard II ; elles eurent voix encore dans la déposition de Richard II. Les communes de France , en 1 355 , ia56 et 1357, constituèrent les états sans s'embarrasser des privilèges de la royauté, sans demander la sanction du prince pour rétablir T indépendance.

Le droit divin n'était point encore passé eninrincipe : les rois disaient bien qu*ils ne tenaient Im pouvoir que de Dieu et de leur épée; mais c'était toujours en repoussant les prétentions de quelque puissance étrangère , non en combattant une autorité nationale. Jean Petit, sous Charles VI, soutint publiquement, à propos du meurtre du duc d'Orléans, la doctrine du régkâde. A la fin du seisième siècle , le parlement de Paris commença le procès criminel de Henri III. Mariana ressuscita la doctrine de Jean Petit avant que Milton l'établît dans la cause de Charles l**. Il faut

donc reconnaître que le principe abstrait de l'inviolabilité de la personne du souverain , principe si sacré , si salutaire » appartient à cette monarchie constitutionnelle que l'ignorance passionnée se ligure être contraire au pouvoir comme à la sûreté des rois; il faut reconnaître que l'aristocratie et la théocratie avaient jugé , déposé et tué des souverains avant que la démocratie imitât cet exemple.

La trêve qui suivit la bataille de Poitiers, au lieu d'être iavorabie à la France et aux travaux des états , augmenta la confusion.

Les troupes nationales et étrangères , dont on n^avait plus besoin, et que l'on ne pouvait solder, se débandèrent; elles durent des chefs, et formèrent ces graiides compagnies qui désolèrent la France. Une de ces conipagnies, qui se surnomma società deU' AcquisfOy ravagea la Provence , et fit trembler le pape dans Avignon. Après ces premières compagnies panvent les rùuUer» et les tard^venus, qui battirent Jacques de Bourbon à Brip(nais (1361) , lequel mourut de ses blessures, ainsi que son fils Pierre : le jeune comte de Forez fut tué dans l'action. Arnaud de Cervolles, surnommé TArchiprétre; le chevalier Yert^ le petit Meschin, Aymerigot Téte-I^oire, et plusieurs autres^

rappdaient , par leurs fiiits d'armes , dans les gorges des vallées

qu'ils occupaient, dans les châteaux dont ils s'étaient emparés , tout ce que les romans mus racontent des mécréants et des enchanteurs.

Un autre fléau avait éclaté, la Jacquerie. Les paysans se révoltèrent contre les gentilshommes auxquels ils avaient rendu

le nom de Jacques Bonhomme , que les gentilshommes leur avaient d*abord donné : ils accusaient , ce qui était vrai , une partie de la noblesse d'avoir fui à Poitiers , de sorte que leur insurrection venait à la fois du sentiment de Foppression qu'ils avaient suhîe^ de la soif d'indépendance qu'ils ressentaient, du désir de venger le roi , et d'un mouvement patriotique con* tre l'invasion étraiiiiere. lis combattirent les bandes anglaises avec un ((uirage qui eùL plus tôt délivré In France, s'ils eussent été imités. Le soulèvement des paysans du fieauvoisis* du Soissonnais et de la Picardie , signale la naissance de la mo« narchie des états , comme le soulèvement des laboureurs de la Vendée marque la fin de cette monarchie. An milieu des épouvantables cruautés de la Jacquerie, Guillaume Caillet, Guillaume i.alouette, et le valet de ferme de celui-ci, le grand Ferré, furent pourtant des héros.

Les paysans, tant ceux qui s'étaient soulevés que ceux qui étaient restés chez eux, avaient fortifié leurs villages et placé des sentinelles dans les clochers de leurs paroisses : à l'approche de Fennemi , ces sentinelles tintai; nt la cainpane, ou donnaient l'alarme avec un cornet; aussi u)l les laboureurs répandus sur les champs se réfugiaient dans l'église. Les riverains de la Loire se retiraient la nuit dans des bateaux qu'ils arrêtaient au milieu du fleuve. A Paris, on défendit de sonner les cloches, excepté ctAleàu couvre-feu (1358), depuis les vespres chantées iusqu*au gi^and jour du lendemain, afin que les bourgeois en i'acLion ne fussent distraits par aucun bruit. Les chemins se couvrirent d'herbe, les monastères furent abandonnés, les sillons laissés en Mche ne servirent plus que de camps aux différentes troupes de brigands,

de Jacques, de soudoyers anglais, navarrais, français, qui s'y succédaient comme des hordes d'Airabes passant dans le désert : on ne reconnaissait l'existence des hoinnies dans ces so-

titodes qa^h la fuméé des incendies qui s^élevaient des hameaux.

Nous avons encore des complaintes latines que l'on chantait sur les malheurs de ces temps , et ce couplet pour les lions-hommes :

Jacques Boiisbommes .

Cessez, cessez , gens d'armes et pietous , De piller et manger te bonbomme Qui de lonstemi» Jacques Bonbomme 8e nomme.

Voilà ce que firent les Jacques, les compagnons, Ite ôour-^geoU de Paris : la France leur fut redevable du commencement d'une Infanterie nationale qui remplaça Tinfanterie féodale des

communes , joint à ce sentiment d'indépendance naturel à la force armée; force tyrannique quand elle triomphe régulièrement, libératrice quand elle naît spontanément dans le sein d'un peuple opprimé.

La Flrancene fut point délivrée de la conquête, sous Charles V , par rénergie des masses populaires comme dans la der* nière révolution, mais par la sagesse de la couronne ; aussi la délivrance fut-elle plus lente. 11 ne resia de l'insurrection parisienne que les fossés creusés et les remparts élevés en moins de deux ans par les bourgeois, dans un moment de terreur pa- . nique excitée par Marcel.

La révolution politique produite par les états de 1356 et 1357 lie passa point les murs de Paris. Paris ne donnait pas alors le mouvement au royaume; Paris n'était point la capitale de la France ; c'était celle des domaines du roi : grande commune qui agissait spontanément, que les autres communes nUmitaient pas , et dont elles savaient à peme le nom : Saint^Denis en France, en raison de sa célébrité reli^euse, était beaucoup plus connu que Paris. Dans le pays de la langue d'Oc et niniie de la langue d'Oyl , il y avait des villes qui égalaient eu richesses et surpassaient en beauté cette boueuse Lutèce, dont Philippe-Auguste avait à peine tait paver quelques rues.

Des germes de liberté politique se trouvèrent donc perdus au milieu de la monarchie féodale , qui, bien qu'ébranlée dans ses institutions , étail encore toute puissante par ses mœurs : aussi ,

après les états de 1356 et 1357, voit-on le pouvoir à peiae né de ces états décroître. La couronne, qui les avait oonvoqnés pour se défendre, en eut peur : leur retour dansdes tempe de calamités ne pamt plus qu'un signal de détresse, et leur souvenir se lia à celui des malheurs qu'ils n'avaient pas faits, et qu'on ne leur laissait pas le temps de réparer. î.e parlement, dans leur absence , usurpa le pouvoir politique qui ieur écliappait, particulièrement le droit de doiéance et desmctîon de rimp6t Quoi qu^il en soit, c'est cette monarchie des trois étals, substituée à la monarchie féodale , qui nous a transmis la monarchie constitutionnelle, après la courte n{)parition de la monarchie absolue de Louis XIV et de Louis XV.

l a paix fut conclue entre le régent et le] roi de Navarre en 1369. La même année , la trêve avec TAngleterre expira. On ai

battit, on négocia pour la délivrance du roi Jean. Un projet honteux de traité fut proposé, et rejeté par les trois ordres des états. Guillaume de Dormans, avocat général , du haut du perron de marbre de la cour, lut le traité au peuple assemblé ; le peuple s'ecria que kdit traité n' estait point pasxable ni faisable, et que toute la nation estoii résolue de fixire bofû»e guerre au roi anglois.

Advint enfin le traité de paix de Brétigny, signé à Brétignylez-Chartres , le -8 mai 1360. Une obsenation qui me semble avoir échappé aux historiens doit être faite : Jean , en cédant tant de provinces à Édouard, ne cédait pourtant presque rien des domaines de son royaume proprement dit. C'étaient des seigneurs indép^dants , les la Marche, les Cominges, les Périgord , les Châtillon , les Foîx , les Armagnac , les Attaret , qui changeaient seulement de seigneur, qui, ne reconnaissant jamais que la couronne de France eilt eu le droit de leur donner un autre souverain , en appelèrent sous Charies V à cette couranne , et secouèrent le joug étranger. Ainsi ce démembrement de la monarchie féodale ne se pourrait comparer en aucune manière au démembrement de la monarchie compacte et constitutionnelle d'aujourd'hui.

Le roi Jean revint en France, après quatre ans un mois et six jours de captivité, le 2$ octobre 1360; il assista à un tour-

nm à Saitit-Omér, vint prier à Saiiit*I>eiils, ce qui valait mieux ,

et fit son entrée dans Paris le 13 décembre. Il marchait sous un drap d'or soutenu par quatre lances; des fontaines de vin cou-

laient dans les rues tapissées. Le peuple français admire le malheur comme la gloire.

A cette époque y dv Guesclin B*attacha au service de la Ftanee. n commençait à devenir fiimeux. « Vous verres (lec' « teur) une ame forte nourrie dans ie fer, pétrie sous des pal- « mes , dans laquelle IVIars fit eschole longtemps. La Bretaj^e « en fut Tessai ; FAnglais, son boute-bors ; la Castilie , son chef- « d'oeum : dont les actions n'esloient que hérauts de sa gloire ; « les defiiveurs, theltstres élevés à sa constance; le cercueil , « embasement d'un immortel trophée. » (He de du Guesclin.)

ta F) au ce avait perdu des provinces par le traité de Bréti- . gny; elle reçut, en compensation de cette perte, un présent qui lui devint funeste : Philippe de Rouvre , âgé de quinze ans, ^dernier duc de k première maison de Bouigogne, qui avait' subsisté trois cent trente années depuis Robert de France, pre« mier duc, fils du roi Robert et petit-fils de Hugues Capet, mourut au château de Rouvre vers les fêtes de Pâques, en 1362. Le duché et une partie du comté de Bourgogne , et tout ce qui provenait de Théritage direct d'Ëudes iV, édiat an roii Jean, fils de Jeanne de Bourgogne, soeur d*Eudes. Jean avait d^abord réuni cette riche succession à la couronne; s'il eût maintenu cette réunion, il aurait évité l'ien des malheurs à sa race ; mais il donna l'investiture du duché de Bourgogne à sou quatrième ûls Philippe , premier duc de la seconde maison de Bourgogne. « Pour reconnolstre, disent les lettres datées de « Germiny , le 6 septembre 1368 , le zele que Philippe lui avoit « tesmoigné à lui Jean , en s'exposant à la mort et en combat: « tant intrépidement à ses costés à la bataille de Poitiers, où « ce lils si cher avoit esté blessé et fait prisonnier avec lui. » Ces mêmes lettres instituent le duc de Bourgogne premier

piair . de France. Jean régularisa le guet ou la garde nationale à Paris, et retourna en Angleterre pour mourir.

Se voulut-il donner lui-même en ota«e au lieu de son fils , le duc d'Anjou, qui avait fausse sa foi? Cela esttien dans son

caractèci;. Retoiinui-t-ii à Londres afin de satisfaire une pas* aion, causa jocîf dit le continuateur de Nangîs. Aurail-il été le rivât d^Édouard auprès de la comtesse de Salisbnry ? Édouard

avait cinquaiiie ans , la comtesse n'était plus jeune; Jean lui-même était âgé de quarante-quatre ans. Les personnages qui avaient liguré sous IMiilippe de Valois vieillissaient, un grand iK-Mubre d'entre eux avaient déjà quitté la scène ; un monde nou^ veau s^élevait; le prince Noir, qui ne fut jamais populaire en Angleterre, était devenu prince souverain d'Aquitaine; on entrevoyait déjà dans Charles régent Ciiarles le Sage ; du GuescUn faisait oublier le liéros de Poitiers. Jean termina-t-il sa tragique histoire par un roman? On peut tout croire des hom-» mes : Jean mourut le 8 avril de Tannée 1364 : quatre mille torches et quatre mille cierges éclairèrent ses funérailles dans l'église de Saint-F^aul à Londres : c'était moins de flambeaux que les Anglais n'en avaient allumé pour voir les morts sur le champ de hataille de Oécy. Le corps du roi Jean fut rapporté en France, et enterré auprès du grand autel de l'abbaye de Saint-^ Denis , le 6 mai de la même année 1364.

En dehors du règne de Jt^au, remarquons la république de Nicolas Kienzi à llonic, et la condamnation de Marino Falieri, doge de Venise. De temps en temps les principes populaires se

faisaient jour, comme les volcans, à travers le» niasses qui pè* aentsureux.

CHARLES V

dbI'64aIS80.

Une seule qualité doit être relevée dans Charles V , parmi celles qu'il possédait : la connaissance des hommes et Pittlelli-

gence nécessaire pour les apprécier. Il se servit de ce qu'il y avait de supérieur autour de lui , sans être obligé d'atteindre lui-même à une grande supériorité. A n'en citer que deux exemples, il choisit pour ses armées Bertrand du Guesclin , et Bureau de La-rivière pour ses oonseils. Les défauts mêmes de Charles Y lui furent utiles; la faiblesse de son corps , le condamna m a la re-traite , favorisa le développement de son esprit.

DB l'hISTOIBE DR FfiAVCC. 2$S

Du Gaesclia délivra la France des Grandes Compagnies, en les menant en Espagne. Les guerres du prince de ïranstamare et de Pierrele Cruel se mêlèrent aux guerres de la France, et amenèrent des révolutions où le prince Noir et du Guesclin augmentèrent leur renommée. En Bretagne, Clisson avait paru; Ciiaries de Blois avait été tué à la bataille d' Aurai.

Les grands barons de la Gascogne se soulevèrent contre les Anglais* qui les avaient opprimés. Charles V fit sommer le prince T^oir de se rendre à Paris pour ouyr âroiet sur (es dictes corn-plaintes et yrie/s esmeus de par vous a faire sur vostre peupie ^

qui clarm à avoir et. à ouijr ressort en nostre cour; et à ce n'y estes point de faulte. Un valet de iliôtei du roi porta à Londres upe lettre de Charles Y qui dénonçait la guerre à Édouard : celui-ci ne pouvait en croire ses yeux ; lui et ses ministres examinèrent à diverses reprises les sceaux attachés à cette déclaration inattendue. Édouard, endormi sur les lauriers de la victoire, ne s'était aperçu ni de la fuite des ans , ni des cliangements survenus autour de lui, ni de ce renouvellement de la race humaine au milieu de laquelle restent quelques hommes du passé que Ton ne comprend plus, et qui ne. comprennent rien. L'astre du vainqueur de Crécy pâlissait : sa gloire d'un autre siècle ne touchait plus une jeunesse qui, avec d'autres passions, découvrait un autre avenir. Le lecteur de l'histoire est comme 1 iiomme qui avance dans la vie, et qui voit tomber un à un ses contemporains et ses amis; à mesure qu'il tourne les pages, les personnages disparaissent;un feuillet sépare les siècles, comme une pelletée de terre les générations.

Chandos n'était plus; le prince de Galles était mourant. Édouard fit une tentative pour aborder en France, dans le des* sein de s^urir Tbouars, la dernière place qui lui restât en Poitou : cette fois la mer méconnut sa téte blanchie, et le repoussa; le vent de la fortune enflait d'autres voiles. Le prince de Galles, transporté à Londres, expira, âgé de quaraute-^six ans, aupalaisde Westminster, lllaissait un !ils, le malheureux lUchard II , à qui l'on disputa jusqu'à la légitimité de sa naissance. Édouard 111 ne tarda pas à suivre le prince Noir dans

la tombe : ce n était plus le brillaut chevalier de la comtesse de Salisburv ; c^était Tesclave d'une courtisane qui le vola sur lit de mort, et lui arraclia Tauaeau qu'il portait au doigt (1377).

On peut reiiiarf|uer> eu 1371 , la naiasanœ de Jean de Bourgegae et de Louis, duc d'Orléans : ainsi se forme la chaîne des

prospérités et des calamités des empires. Le jj;rand schisme d'Occident éclata en 1379 par la mort de Grégoire XI, et la double élection d'Urbaiu Vl et de Clément V II. Charles V adhéra à ce demiar pape,, et Tuniversité suivit le même parti. Des tronUes commencèrent en FlanAre : le duc de Bretagne, tenant ferme à Talliance an$:1aise, vit la noblesse de son duché se soulever contre lui. Enfiiî du Guesclin , après avoir éprouvé une disgrâce de cour, et remis peut-èij c Fépée de conuétable à Charles V, ce qui n'est pas prouvé , alla mourir devant Cas' tei'Neu/ de Randan. On sait que les clefs de la ville furent remises à son cercueil ; il respirait encore cependant , lorsqu'elles furent apportées. Dans le testament de du Gues< clin, et dans le codicile de ce testament, daté du 9 et du 10 juillet 138Q, il prend le titre de connétable de France. Bertrand dit à Olivier de Clisson, sou compagnon : « Messire Olivier, je « sens que la mort m'approche de près^ et ne vous puis dire « beaucoup de choses. Vous direz au roi que je suis bien marry « que je ne lui aye fait plus longtemps service : de plus fidèle « n'eussé-je pu ; et si Dieu m'en eust donné le temps , j'avois « bon e^oiir de lui vuider sou royaume de ses ennemis d'An* « gieterre. U a de bons serviteurs qui s'y employèrent de mes- « mes effets que moi ; et vous, messb*e Olivier, pour le pre- « mier. Je vous prie de iqurendre Fespée qu'il me commist ,

* quand il me donna l'espée de connestable , et la lui rendre ; il

* scaura bien en disposer et faire eleciioii de perso^ine digne. « Je lui recommande ma femme et mon frère ; et adieu , je n eu

* puis plus. 9 Du Guesclin n'écrivait pas, mais il savait signer. J'ai vu sa sigiuiture , Bérif'anâ, au bas de quelques dispositions de femtUe.

Charles V ne survécut à du Guesclin que de deux mois et quatre jours; il mourut au château de Ikauté sur Marne , le 16

Digili^uG Uy Googl

Septembre , à midi, de Tan 1380, Ce prince disait des rois : • Je « ne les trouve hcareux que parce qu^ils peuvent faire du bien; »

mot qui peint toute sa vie.

Le règne de Charles V fut un règne de r<>j)aration , f t fie recomposition de la monarchie. L'art militaire lit des progrès considérables sous le bon connétable, Bayaid dans sa jeunesse, Turenne dans son âge mûr. Une sajgesse obstinée renferma Charles V dans son palais; il se souvenait de Crécy et de Poitiers; il voulait confii i le sort de la France, non à Timpétuosité, mais à la patience du courage français. Il laissa le royaume ouvert à toutes les courses d'Edouard , qui promena ses troupes de Bordeaux à Calais et de Calais à Bordeaux ^ tant qu'il voulut, rïos soldats voyaient avec dépit , du haut des remparts où on les tenait confinés, ces courses; m:\ïs les Anglais perdaient toujours quelques places; les provinces cédées se fatiguaient du joug etranîïpr; les anciens grands vassaux de la couronne portaient leurs plaintes

aux pieds de Charles V , qui, V la main appuyée sur le coeur de la France « et sentant la vie re- . venir, parlait en maître. •

CHARLES VI

Ml3mAl422.

IjSi minorité de Charles VI fut en proie aux déprédations et

aux rivalités des trois oncles paternels et tuteurs de ce prince , les ducs d'Anjou , de Berry et de liourfro^ne : le duc de Bourbon , homme estimable, ne put presque rien pour coutre-haiancer les maux d*une administration sans talent et sans justice.

Soulèvement de Rouen et de Paris ; Juifs « fermiers et receveurs, pillés et massacrés; états où Ton entend parier du peuple et de la nation ; guerre civile en Bretagne ; désordres occasionnes par le srhisme : tel est le prologue de la tragédie dont le prenner acte s'ouvre à la folie de Charles VI. Le vertueux avocat général Jean I>esmarets fut traîné à Téchafaud comme complice des séditions auxquelles il avait au contraire opposé Pautorité de sa vertu.

»' Maisire Jehan, lui disoit-on en le menant au supplice, cricx

« mercy au roi, atin qu'il vous pardonne. « Desmarets répondit : a J'ai servi au roi Philippe son grand ayeul , au ml « Jean et au roi Charles son pere , bien et loyaument, ne onc- « ques ces trois rois ne me sçurent que demander, et aussi ne « feroit c(^tuy s'il avait conuoissance d*homme : à Dieu seul « veux crm mercy. » Paroles magnanimes, s'il en fut jamais.

Les exécutions nocturnes , commencées sous ce règne « continuèrent; on ne dérobe pas l'iniquité en la eachant.

Les corps étaient jetés dans la Seine avec cet écrlteau : « Lais- • sez passer la Justice du roi. » Avertissement à la Loire en 1793, [jour l^nsser passer la justice du peuple. Les assasiiiiaU juridiques daient du gouvernemeat des Valois : on marcliait vers la monarchie absolue.

Jean 9 fils du duc de Bourgogne, fufmarié à Marguerite de Hainaot ^ et Chartes VI, âgé de dix-«ept ans , épousa Isabeau , fille d'Étienne, duc de Bavière , âgée de quatorze ans. H y a des noms qui sont à eux seuls Farrétdes destinées (1385) : « Il ♦» est d usajGfp en Fiance, dit Froissard, que quelque dame, « comme lilie de haut seigneur que ce soit, qu'il convient « qu'elle soit regardée et advisée toute nue par les dames , pour <« savoir si elle est propre et formée pour porter enfant. » Du moins les flancs de cette femme qui devait être si sou* vent regardée toute nue devaient porter Charles VIT.

Grand projet de descente en Angleterre (1386) ; quinze cents vaisseaux rassembles au port de riicluse; cinquante mille chevaux destinés à être embarqués; des mumtions de guerre et de bouche, parmi lesquelles on remarque des barils de jaunes d'œufis cuits et pilés comme de la farine. Une ville de bois de trois mille pas de diamètre , munie de tours et de retran*^ cheinents, était conipasée de pièces de rapport qui se démontaient et reumntaient à volonté; elle pouvait cuntcuir une armée : nous n'avons pas aujourd'hui , dans noUe état perfectionné d'industrie, l'idée d'un ouvrage aussi gigantesque de menuiserie et de charpenterie : il est évident , par les boiseries qui nous restent du moyen âge, que Tart du menuisier était poussé beaucoup plus loin que de nos

jours. Les vaisseaux de la flotte étaient ornés de sculpture et de peinture ; les mâts»

Digilized by C

couverts d'or et d'arjjeîît ; magnificence qui rappelle la flotte de Cléopâtre. l*a haute aristocratie était descendue du pl^s haut | ïOiut de sa puissance au plus haut degré de sa richesse ; elle avait abouti au luxe , comme tout pouvoir, et par conséquent 8a force déclinait : les petits hommes qui feisaient ces grands préparatifs furent écrasés dessous. Les intrigues et les passions du duc de Berry , les volb de toutes les espèces d'agents , le retour de la mauvaise saison , empêchèrent la France de reporter en Angleterre les maux que celle-ci lui avait faits , et ce fut en vain que les propriétaires furent taxés à la valeur du quart de leur revenu pour une inutile parade (1386).

Ces princes de la première maison de Valois étaient des es* prits fastueux , bornés et ingouvernables : ils avaient rempli leur maison de cette foule de valets décorés, sangsues du peu- , pie et plaies des cours. Cette noble tourl)e jouissait d'immunités abusives ; il n'y avait pas de surnuméraire de garde-robe qui Y en attendant Texerciee de ses fonctions , ne fût exempt des charges publiques.

Le 1^' janvier de cette année 1S86 vit la fin du roi de Navarre , homme qui aimait le crime de la même ardeur qu'il aimait la dél auche : s'il eût connu un moyen d'en ramnier le goilt dans son cœur, il s'en serait servi comme il se servait du linceul imprégné d'esprit de vin, où il se faisait coudre pour rappeler ses forces épuisées avec les femmes, et dans lequel il fut brâlé.

^ 11 faut placer à Tannée 1386 le duel judiciaire de Jean de

Carrouges et de Jacques Legris. T^a dame de Carrouges prétendait avoir été violée dans le donjon de son château par Jacques Legris, gentilhomme.du comte d'Alencon. « Jacquet, Jao- « quetf dit-elle à Legris , vous n'avez pas bien iait de m'avoir ft vergondée; mais le blasme n'en demeurera pas sur moi, si « Dieu donne que monseigneur mon mari retourne. ». U était alors en Écosse. Legris fut tué. Carrouges passa en Afrique pour combattre les Maures, et ne revint plus.

En 1387 eut li(u l'aventure d'Olivier de Clisson et du duc de Bretagne , aventure racontée partout, et dernièrement encore par un historien qui ne me laisse plus rien à dire (M. de Barante).

ANALYSE UAISOmiÊB

Bavalan sauva à son maître un crime et des remords. Cllsson paya une amende de cent mille livres , et livra quatre places au duc : ainsi les nobles avaient encore des places fortifiées a ma. Les seigneurs de Laval et de Chateaubriand furent cautions d« . Tamende. En 1387, Charles VI , devenu majeur , prit les rênes du gouvernement.

En 1389, on célébra un service solennel à Saint-Denis^ pour le repos de Tâme de du Gueselin. L'évéque d^Auxerre fit Téloge du bon connétable : la première oraison funèbre fut prononcée pour (11! Gueselin; la dernière , pourle grand Condé; car, après Bossuet^ il ne faut compter personne : nouveau genre d'éloquence inspiré par la gloire de nos armes , et noblement épuisé entre les cercueils de deux grands capitaines.

L'Europe trembla an nom de cette puissance ottomane qui bientôt, maîtresse de Coiistaiitinople, allait opprimer l'ancienn patrie de la civilisation, et qui expire aujourd bui en reiidaot la liberté à la Grèce.

Bajazet annonçait qu'il passerait en Occident , et ferait manger Favoine à son cheval sur Fautel de Saint-Pierre à Rome; réaction des croisades, comme les croisades elles-mêmes etaieut la réaction du premier débordement des nations islamistes suf les pays chrétiens. La guerre d'extermination n'a cessé entre les peuples du Christ et de Mahomet que quand le principe religieux s'est affaibli chez ces Jeux peuples.

Marclii'teul au secours de Sigisniond , roi de Honî»rie, di\ mille Français, parmi lesquels on comptait mille chevaliers et mille écuy'ers des plus grandes familles de France, commandés par les plus grands seigneurs , ayant à leur téte Jean de Nevers , prince qui fut le second duc de Bourgoinie : pour Larj tant de mal à In France, il allait conquérir dans les prisons de liajazet le surnom de Jean sans Peur. La bataille de Nieopoiis perdue contribua, comme je l'ai déjà remarqué, avec les batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, à la dislocation dê l'armée aristocrali(|ue, et à rétablissement de rarnicp nationale. Quand le duc de liourgo^ne sortit des cachots de Bajazet, liajazet entra dans la cage de Tamerlan. Les grandes invasions étaient maintenant en Asie.

Le duc de Touraine , devenu depuis duc d'Orléans , épousa Valimtijie de Milan , fiUe de Galéas Yisoonti. Pierre de Graon , favori du duc de Touraine , Ait disgracié pour avoir révélé à Va-

lentine de INlilaii une infidélilé de son niai i. Craon était Tennemi du connétable de Clisson, et parent du duc Bretagne.

Isaiieau commençait à manifester sod penchant au luxe et à la galanterie : la cour d'amour fut instituée sur le modèle des cours de justice. Parmi les officiers de cette cour^ on trouve avec les princes du san^; et les plus anciens gentilshommes de la France des docteurs en tliéologie, des grands vicaires , des chapelains, des curés et des chanoines. C'est à cette époque que les romancieA ont placé les aventures du petit Jehan deSaintré. Les plus terribles vérités n'interrompirent point ces fictions : on voit Di ircher, tantôt S(|)arés, tantôt confondus, dans ce siècle , les forfaits et les amours, les fêtes et les massacres , rhistoire et le roman , tous les désordres d*ttn monde réel et d'un monde fictif : Timagination entrait dans les crimes , les crimes ^ans Timagination. Les furmirs du schisme et l'invasion des Anglais compliquèrent le^ querelles des Bourguignons et des Armagnacs.

En 1893 , le duc de Touraine obtint le duché d'Orléans , en échange de celui de Touraine.

Craon assassine le connétable de Clisson, le jour de la fôxe du Saint-Sacrement, 1392 : Clisson ne ïiiosimt i)as de ses blessures. Charles Vi voulut tirer vengeance de Craon, réfiigié auprès du duc de Bretagne. L'armée eut ordrede se mettre en marche. Dans ' la forêt du Mans^ une espèoe de fantdme enveloppé d'Un linceul, la téte et les pie(is mis, se précipite d'entre deux arbres siir lu bride du cheval de Charles VI, disant : « Hol, ne chevauche plus avant; retoui'ne^ car tu es trahi. » Le spectre rentre dans la forêt, sans être poursuivi. Charles frémissant, et les traits altérés , continue sa route. Un page qui portait la lance du l oi la lais a tomber sur le casque d'un autre page : à ce bruit, le roi sort de sa

stupéfaction , tire son épée, loud sur les pages en s'éoriant : « Avant! avant sur ces traîtres ! » Le duc d'Orléans accourt, Charles se jette sur lui : « Fuyez , beau neveu «• d'Orléans, » lui crie le duc de Bourgogne; « monseigneur

ANALYSB ftUSORNÉB

\mt vniis (XTire. Haro! le £:ran(i meschef, monseigneur est « tout desvoyê ! Dion , qu'on le prenne ! » i.e i*oi ne tua ni ne blessa personne , quoi qu'en ait dit .Monstrelet. Il fut ramené au Mans sttr wte charrette à bœuf». Les oncles du foi, le due de Berry et le due de Bourgogne , prireot eu main le gouvernement. Larivière , Lemereîer , Montaigu et le Bègue de Vilai* nés , ministres de Charles, eurent ordre de se retirer : le eonnétable de Ciisson fuit en Bretagne, après (jue le duc de Rerry Teut menacé de lui crever le seul œil qui lui restât. Benoit > le pape de Rome , prétendit que Dieu avaitôté le jugement au roi parce qu'il avait soutenu Fantîpape d^Av^foon ; Clément, le pape d'Avignon , soutenait que le roi avait perdu l'esprit parce qu'il n'avait pas détruit l'antipape de Rome. Le peuple français plaignit le jeune monai (jue et pria pour lui , taudis que les grands se réjouissaient de pouvoir conduire à leur gré les affaires de TÉtat. George 111 , dans une monarchie constitutionnelle , a été piiVé plusieurs années d'intelligenee , et c'est l'époque la plus glorieuse de la monarchie anglaise ; Charles VI , dans une monarchie absolue, resta à peu près le même nombre d'années dans un état d'insanité, et c'est l'époque la plus désaslreu^t de la monarchie française ; dans la monarchie constitutionnelle, la raison nationale prend la place de la raison du roi ; dans la monarchie absolu^, la folie de la cour succède à la folie royale.

Le parlement, toutes les lAïambres assemblées (1392) , confirma rédit de Charles V , qui fixe à quatorze ans la majorité des rois. I^a tutelle des enfants de France fut mise entre les mains de la reine et de I.ouis de Bavière , frère de la reine ; des lettres de régence furent accordées quelque temps après au duc d'Orléans , frère du roi. 11 y avait un conseil detutelle de douze personnes; il n'y avait point de conseil de régence assi? gné. Charles Y! fit son testament, et il vécut, après avoir luir même disposé de tout, connue s'il était mort.

Et c'est de ce roi mort que Ton entend parler ensuite cotnnie père d entants qui naissent au hasard, comme ayant été sur le point d'être brûlé dans un bal masqué, où cet insensé figurait déguisé en sauvage ; comme niant qu'il eût été roi ,

comme effaçant avec fureur son nom et ses armes ; priant qu'on éloignât de lui tout instrument avec lequel il eût pu blesser qudqu'un, disant qu'il aimait mieux mourir que de faire du mal à personne; conjurant au nom de Jésus-Christ

ceux qui pouvaient être coupables de ses souffrances de ne le plus tourmenter, et de hâter sa fin ; s'écriant, à raspectde la reine : « Quelle est cette feininei Qu'on m^eii délivre î »

et recevant dans son Ut, trompé, la lille d'un marchand de chevaux f que cette reîne lui envoyait pour la remplacer : ombre auguste , malheureuse et plaintive , autour de laquelle s'agitait un monde réel de sang et de fêtes ! spectre royal, dont

on empruntait la main glacée pour signer des ordres de destruction, et qui, innocent des actes revêtus de son nom à la lu-

mière du soleil , revenait la nuit parmi les vivants pour gémir sur les maux de son peuple! Quel témoin nous reste-t* il de cette infirmité d'un monarque que ne purent guérir un magicien de Guiennc avec son livre ^magorad, et deux moines qui furent les premiers criminels assistés à la mort par des confesseurs? Quel monument durable atteste, au milieu de nous, les calamités d im remio ([iii s'< (oula entre Tapparition d'un fantôme et celle d'une bergère ? Lue amère dérision de la destinée des empires et de la fortune dea hommes : un jeu de cartes.

Sous l'année 13d5, on remarque l'ordonnance qui donne

des confesseurs aux condamnés; mais le sacrement de Teucharistie leur était encore refusé dans le dernier siècle. Plusieurs conciles avaient reprouvé (ette rigueur, incompatible eu effet avec la charité chrétienne, et avec le principe moral d'une religion qui fait du repentir l'innocence.

Les prisonniers envoyés à l'échafaud s^arrétaient deux foison chemin; dans la cour des FiUes-Dieu, ils baisaient le crucifix , recevaient l'eau bénite , buvaient un peu de vin , et mangeaient trois morceaux de pain : cela s'appelait te dernier morceau du patient. Sauvai remarQue que cet usage ressemble au repas que les Juives faisaient aux personnes condamnées à mort, et au vin de myrriie que les Juife présentèrent à Jésus- Christ. I9e serait-ce pas plutôt un souvenir du dernier repas des

martyrs f le npas Hhref Les exécutions avaient innesque loojours lieu le dimanche et les jours de flite. Les cordeliers assistèrent d'abord les CTÎmîiiels, et eurent pour successeurs les docteurs eu théologie de la maison de Sorbonne : sublime fouction

du prêtre , qui commença en 1 396 par i'édit d'un roi de France malheureux , et qui devait donner, en 1793, un dernier consolateur à un roi de Flrance encore plus infortuné.

L'usase était aussi d'offirir du vin ;ui\ juj^^es qui assistaieDt a la mort du condamné : Texccuteur des hautes œuvres faisait les avances du prix de ce vin. Une somme de 12 iivres 6 denm fin allouée au bourreau en 1477 par le prévôt de Paris , pour avoir fourni du pain , des poires et douze pintes de vin :î messieurs du parlement et officiers du roi, (tant au grenier delà salle , pendant que le duc de iHemours (Armagnac) se confessait

La dernière année du quatorzième riècle vit deux papes renoncés , deux rois jugés et déposés par deux assemblées natiu nales : le roi d'Aniiçleterre Richard lî, et Venceslas, empereur d'Allemagne. Venceslas, ivrogne et débauché, se souciait si peu de Tempire, qu'il vendit aux habitants de Muiembeig, après sa déposition, un droit de souverainelé qu^il avait conserve» sur eux, pour quelques pipes de vin. Louis d'Anjou manqua son expédition sur iSaples. Le duc de Bourbon voulut surprendre Bordeaux et Bayonne pendant les troubles qu'amena la déposition de Richard U; il ne réussit pas « et la oour de France, ne pouvant dépouiller Henri de Lancastre , a'arraaigpa avec lui.

T^es querelles des maisons d'Orléans et de Boiir*zngne etlatent. 11 y a quelque chose de plus grand dans la maison de Bourgogne, quelque chose de plus attachant dans celle d'(H^ léans; on se range malgré soi de son parti ; on lui pardonne la

faiblesse de ses mœurs en faveur de son^oût pour les arts . de sa fidélité au malheur et de son héroïsme. Par sa branche liiti-^ritime, on passe de Dunois aux Longueville; par sa branche légi-

time , on arrive de Valentine de Milan à Louis XII et à Firaiifois î*'.

\ji premier attentat vint de la maison de l^our^ogue. Jeao

DB L*ai8T01BB DE FR4KCE.

sans Peur» qoi avait succédé à son père Philippe le Hardi , fait assassiner le duc d'Orléans le 23 novembre 1407. Les deux princes s'étaient juré dans le conseil du roi une amitié inviolable; Us avaient pris les epices et bu du vin ; ils s'étaient embrassés en se quittant; ils avaient communié ensemble ; le duc de Bour* gogne avait pronns de dîner chez le duc d'Orléans , qui Tavait invité : il n'alla pourtant point chercher au repas des morts , où il IVnvnvn le lendemain , son convive de Dieu à la sainte table, et son bote au festin des bommes.

. Leduc de Bourgogne nia d'abord son crime, et s'en vanta ensuite : dernière ressource de ceux qui sont trop coupables

pour n'être pas convaincus, et trop puissants pour être punis. "Le peuple détestait le duc d'Orléans , et cbansonna sa mort : les forfaits n'inspirent d'imrreur que dans les sociétés en repOS; dans les révolutions, ils font partie de ces révoluticms mêmes, desquelles ils sont le drame et le spectacle.

Le bruit de l'assassinat s'étant répaiulu dans Paris, Ja reine, épouvantée, se ûl porter en Tliôtei de Saint-Pol; la femme adultère se mit sous la protection de la royale folie. Bientdt elle est obligée de fuir devant le duc de Bourgogne , et emmène h Tours le roi malade. Valentine de INIilan succombe n sa douleur, sans avoir \m obtenir justice. On l'accusa de sortilège : les sortilèges de Valentine étaient ses grâces. Cette Italienne, apportant dans

notre rude climat, dans la F^nce barbare, des mœurs polies et le goût des arts , dut paraître une magicienne ; on l'aurait brillée pour sa beauté, comme on brûla Jeanne d'Are pour sa gloire.

Le traité de Chartres donna tout pouvoir au due de Bourgo* gne ; on trancha la tête au sire de Montaigu , administrateur des finances, ce qui ne remédiaà rien : on convoqua une assemblée pour réformer l'État , et l'État ne fut point retbrmé. Les princes, mécontents, prirent les armes contre le duc de Bourgogne. Le duc d'Orléans, fils du duc assassiné, avait épousé en secondes noces Bonne d'Armagnac , fille du eomte Bernard d'Armagnac; d'où le parti du duc d'Orléans, conduit par le comte Bernard , prit le nom à'Armagmc, On traite inutilement à Bicétre; on se prépare de nouveau à la guerre. Les

Armagnacs assiègent Paris ; le duc de Bourgogne arrive avec une armée, et en fait lever le siège. A travers tous ces maux, la vieille guerre des Anglais sp ranime.

Uoe sédition éclate dans Paris : les palais du roi et du Dauphin sont forcés; la faction des lM>ucher8 prend le chaperon blanc ; le duc de Bourgogne perd son pouvoir et se retire : on négocie à Arras.

Le roi d'Angleterre descend en FiMuce. La bataille d'Azincourt, perdue, renouvelle tous les inrillicurs de Crécy et de Poitiers* Paris est livré aux Bourguignons, après avoir été gou* verné par les Armagnacs : les prisons sont forcées , les prisonniers massacrés. Les Anglais s'emparent de Rouen, et Henri V prend le titre de roi de France.

Un traité de paix est conclu à Ponceau entre le duc de ijourgogne etleDaupliin (1419). Vaine espérance! les inimitiés étaient trop vives : Jean sans Peur est assassiné sur le pout de Montereau.

Le nouveau duc de Boni^iogne, Philippe le Bon, s^allie aux Anglais pour venger son père. Henri V épouse Catherine de

France; et Charles VI le reconnaît pour son héritier, au préjudice du Dauphin. Deux ans après la siiinature du traité de Troyes , Henri V meurt à Vinceanes, et Charles VI à Paris.

liC duc de Bedford , revenant des funérailles de Henri V, roi d'Angleterre , ordonne celles de Charies VI roi de France. Cette course entre denx cercueils, entre le cercueil du plus glorieux comme du plus heureux des monarques , et le cercueil du plus obscur comme du plus misérable des souverains, est une leçon aussi sérieuse que philosophique. Qui en profitera? Personne.

DB 1432 A

Le Dauphin se trouvait à Espally, château situé en Velay (d'autres disent à Mehun-sur-Yèvres, en Berry)^ lorsqu'il apprend la mort de son père. Proclamé roi par le petit nombre de fidèles qui Tenvironnaient , il s'habille de noir, et entend la messe

dans la chapelle du château ^ puis ou déploie la bannière âux.

Digilized by G

fleurs de lis d*or. Une douzaine de serviteurs crient Nùëlî et voilà un roi de France.

Kîchemoiid , Dunois, Xaintrailles , la Ilire, soutiennent Thonneur français «ans pouvoir ariaclier la France aux étrangers : Jeanne paraît ^ et la patrie est sauvée

Quelque chose de miraculeux dans le malheur comme dans la prospérité se «léle à Tbistolre de ces temps. Une vision extraordinaire avait ôté la raison à Charles VI ; des révélations mystérieuses arment le bras de la Pucelle ; le rov uinie de France est enlevé à la rare de saint Louis par une cause surnaturelle ; il lui est rendu par un prodige.

On trouve dans le caractère de Jeanne d'Arc la naïveté de la paysanne , la faiblesse de la femme, Hnspiration de la sainte , le courage de rhcroïne.

Lorsqu'elle eut conduit Charles YH à Reims et Veut fait sacrer, elle voulut reloururr trnrder les troupeaux de son père; on la retint. Elle tomba aux mains des Bourguignons dans une sortie vigoureuse qu'elle fit à la téte de la garnison de Cornpiègne. Le duc de Bedford ordonna de chanter un Te Deum , et crut que la F^nce entière était à lui. Les Bourguignons vendirent la l'ucelle aux Anglais pour une somme de 10,000 freines. Elle fut transportée à lltMien dans une cas^e de fer, et emprisonnée dans la grosse tour du château. Son procès commença : révêque de Beauvais et un chanoine de Beauvais conduisirent la procédure* « Cette fille si simple, disent les liistoriens, que faut au phts samiteUe son pàtbb et son av£ , ne se troubla pas un Instant , et fit souvent des réponses sublimes. w (ioiularnnee a élre brûlée vive coaiiiie sorcière , la senteiK-e fut exécutée le 30 mai 1431.

Un bûclier avait été élevé sur la place du Vieux-Marché, à Riouen, en face de deux échafauds où se tenaient des juges séculiers et ecclésiastiques, ou plutôt les assassins dans les deux lois. Jeanne était vêtue d'iin habit de femme, coiffée d*une mitre, où étaient écrits ces mots : J postale, relapse, idolâtre, hérétique. Jeanne n'avait pourtant servi que les autels de sou

' Voir les détails sur Jeanne d*Arc et sa mission, aux Milangû» littéraires,

pa} S. Deux dominicains la soutenaient; elle était garrottée. I^s Anglais avaient fait lier par leurs bourreaux ces mains que nV . vaient pu enehalaer leurs soldats.

Jeanne prononça à genoux une courte prière, se recommanda

à Dieu , à la pitié des assistants , et parla généreusement de son roi, qui rnubliait. Les juges, Je peuple, le bourreau, et jusqu'à Tevtquede Beauvais, [)!• liraient.

La condamnée demanda un crueifix ; un Anglais rompit un bâton, dont il fit une croix : Jeanne la prit comme elle put , la baisa » la pressa contre son' sein, et monta sur le bûdier : Bayard voulut expirer penché sur le pommeau de son épée , qui formait ime croix de fer. ^

Le second confesseur de la Pucelle rachetait par ses vertus riufaniie du premier ; il était auprès de sa pénitente. Comme on avait voulu la donner en spectacle au peuple , le bûcher était trèséle?éy ce qui rendit le supplice plus douloureux et plus long. Lorsque Jeanne sentit que la flamme Fallait atteindre , elle invita le frère Martin à se retirer, avec un autre reli^^ieux , son assis-

tant. La douleur arracha quelques cris à cette pauvre , jeuue et gioneuse fille. Les Anglais étaient rassures , ils n'entendaient cette voix que sur le champ du martyre. Le dernier mot que Jeanne i»ononça au milieu des flammes fut Jésus, nom du consolateur des affligés et du Dieu de la patrie.

Quand on piésuma que la Pucelle était expirée , on écarta les tisons ;inlents, aiin que chacun la vît : tout était consumé, hors le cœur, qui se trouva entier.

Trois grands poètes ont chanté Jeanne, Shakspeare, Voltaire et Schiller. La Pucelle, dans Shakespeare, est une sorcière qui a des démons à ses ordres ; dams Schiller» c'est une femme di* vine inspirée du ciel , qui doit sa force à son innocence , et qui perd cette force lorsqu'elle éprouve une passion. La Pucelle de Sliakspeare renie sou père, simple berger; elle se déclare grosse, pour retarder sou supplice : tantôt elle cJit que c'est Alençm qui a eu son amom\ tantôt que c'est Reiié , roi de Napies, qui a triomphé de sa vertu; mais Sliakspeare, malgré son sang anglais, prête à la Pucelle des sentiments héroïques. Il lui fait dire à Charles Vil , qui hésite à attaquer Fennemi :

« Coiiunandez la victoire , et la victoire est à vous. » Quand elle est prise , elle s'écrie : « L'heure est dooe venue où la France « doit couvrir d'un voile son superbe panache, et laisser tom- <t ber sa téte dans le giron de 1* Angleterre! » Lorsque Théroïne est condamnée , elle prononce ces paroles : « Jeanne d'Arc vête eut chaste et sans reproche dans ses pensées ; son sancr pur, « que vos maîns barbares versent injustemeut, criera vengeance .4 contre vous aux portes du ciel »

Schiller^ dans S(m admirable tragédie, met ces mots dans la bouche de Jeanne inspirée : « Ce royaume dmt-fl tomber? Cette « contrée glorieuse, la plus belle que le soleil éclaire dans sa

" course , pourrait-elle porter des chaînes?

« EU quoil nous n'aurions plus de roi à nous! de souverain né « sur notre soll Le roi, qui ne meurt jamais « disparaîtrait de

« notre pays !,...• ;

« L^étranger qui veut régner sur nous pourrait«il aimer une « terre où ne reposent pas les dépouilles de ses ancêtres? INo- « tre langage pounait-il être entendu de son cœur? A-t-il passé « ses premières années au milieu d'une jeunesse française, et « peut-il être le père de nos enfants? »

£t Voltaire, le poète français, entre le poète anglais et le poète allemand, que fait-il dire à la Pucelle ? Reconnaissons-le, à l'honneur du temps où nous vivons, ce crime du génie, cette débau'che dn talent, ne serait plus possible aujourd'hui ; Voltaire serait 'forcé d'être Français par ses sentiments comme par sa gloure. Avant l'établissement de nos nouvelles institutions, nous n'avions que des mœurs privées ; nous avons maintenant des mœurs publiques, et partout ou celles^si existent, les grandes insultes à la patrie ne peuvent avoir lieu : la liberté est la sauve£^arde de ces renommées nationales qui appartiennent à tous les citoyens. Au surplus, Voltaire historien et ()liiiosoplie est juste autant que Voltaire poète et impie est inique

Le traité d'Arras réconcilia le roi de France et le duc de Boui^ogne; Paris ouvrit ses portes au maréchal de Hsle-Adam (1436) « et CÂiarles Vn « un an après , y fit son entrée solenndie.

Wf'.firr-s r7 SfUKSPR\RE, CoUcct. GUIZOT.

3 Théâtre allemaïul, coUect. Ladvocat. Voir V Essai sur les Mœurs.

ANALYSE B4ISoNNBB

Uae trêve avait été conclue entce la France et l'Angleterre; elle expira en 1448.

Charles YII et ses généraux reprennent toute la Normandie, la Guienne et Bordeaux. Les Anglais sont chassés de ^tance,

où, après une si longue occupation et tant de malheurs, ils ne conservent que ('.alais, première conquête d'Édoiiard Tîl (1449,]400, 1451 , ,1452, 14â3). Talbot, le dernier des héros de cet âge dans les rangs anglais, avait été tué à la bataille de Castillon.

Alors vivait Agnès Sorel, dixim de Beauté^ qui ijégnait sur le roi et le poussait à la gloire. Charles VU eut trois filles d'Agnès Sorel ; (Charlotte , IMarguerite et Jeanne. INIonstrelet assure que ce monarque n'entretint jamais qu'un commerce d'âme et de pensées avec sa maîtresse (1445 , 1446).

Le Dauphin (Louis XI) , cantonné dans leDauphiné pendant quinze ans, tantôt en révolte ouverte, tantôt en conspiration secrète contre son père, se retire auprès du dùc de Bourgogne, où il demeuré six ans (1456).

Procès fait au duc d'Alenron , prince du sang. Il est condamné à mort; la peine est connnuée en une prison, don Louis XI le délivra pour Ty remettre encore, parce qu'il conspira de nouveau.

Rivalité des maisons d'York et de Lancastre , en Angleterre. Révolutions et guerre de Ax rose blanche et de i!ei rose rouge

Charles Vil se laisse mourir de faim, dans la crainte d'être empoisonné par son fils. 11 expire à Meun eu Berry, le 22 juil* let 1 461 , On a dit ingénieusement qu'il n'avait été que le témoin des merveilles de son règne.

Charles VII était ingrat, insouciant et léger; défauts qui hif furent utiles dans la nmuvaise fortune, parce qu'en la sentant moins il eut Tair de la dominer.

Vingt années de malheurs mûrirent les esprits, et leur communiquèrent une activité prodigieuse. Les lois,radministration, l'art militaire, les sciences, les lettres, s'éclairèrent des hesotns d'une société tourmentée par tous les fléaux delà guerre civile et de la guerre étrangère. La puissance populaire s'accrut de tout ce que perdit la puissance aristocratique ; en même temps

que la royauté contestée, que la couronne attaquée dans son hérédité, consacrèrent leurs droits légitimes, en étant obligées de recourir à ceux mêmes de la nation.

Les grandes scènes et les grandes causes ne se jugent ni ne se plaident devant les peuples, sans que de nouvelles idées ne s^introduisent dans les masses, et que le eerde de l'esprit humain ne s*élargisse. Aussi voyons-nous sous Charles Vf et Charles VII les mouvements populaires succéder aux mouvements ' aristocratiques , et des excès d'une autre nature se commettre : des massacres de prêtres et de nobles dans les prisons annoncent la renaissance des passions plébéiennes. L'augmentation de la moyenne propriété; Paceroissement des dtés et de leur population; le proerès du droit civil; la destruetion matérielle du corps des nobles; la multiplication des cadets de famille, qui , presque

tous privés d*héritage, n*avaient plus la ressource de yivre^ommensaux de leurs aînés, et se perdaient par misère dans la roture : voilà les principales causes qui am nèrent , pendant les rèirnes de Charles VI et de Charles Vil , une des grandes Iransfonnations de la monarchie.

Sous Charles VU expirèrent les lois de la féodalité, dont il ne demeura que les habitudes. Là conquête étrangère ayant obligé à la défense commune, on se donna naturellement au chef militaire autour duquel on s'était rassemblé; or, cela n'arrive jamais sans que des libertés périssent. L'impôt levé pour la solde des compagnies régulières ne fut point et ne put être consenti par la nation pendant les troubles de PÉtat; il resta de ces troubles , à la couronne , un impôt non voté et une armée permanente, les deux pivots de la monarchie absolue. Les mœurs devinrent demi-chevaleresques, demi-soldatesques; le chemUer se métamorphosa en cavalier y et le pedaiUe en fankissin. Les frères Bureau fondèrent l'artillerie : tout le monde à cette époque, bourgeois et gens de plume, avait porté les armes.

Charles Vil institua un conseil d'État, qui devint le conseil exécutif. Le parlement, ne faisant plus partie du conseil du

roi, vit mieux les limites de ses fonctions judiciaires, en m€me teinps qu'il garda les fonctions politiques dont il s'était emparé;

DigitizGd

car, veib la lin du quatomème siècle, les élats avaient presque cessé d'être convoqués.

L'histoire des idées commeiiee à se mêler à Thistoire des faits, lies spectacles modernes prennent naissance, W du moins, étant

déjà nés , ils se développent. Aux combats d'animaux , aux mimes de la première et de la seconde race , succédèrent, sous la troisième, les troubadours et trouvères, ks jongleurs, les ménétriers, rassociation-de la Mère Jolie, les Conf itères de La J'ax* sion f les Ef^anU sans souci , les Coqmluchien, les Cornards, les MoraUtis jouées par les clercs de la Basoche , la Royauté de* fous par les écoliers; et enfin les Mystères, plaisirs grossiers snns doute, enfance de l'art, où tout se trouvait confondu , musique, danse, allégorie , comédie , tragédie, mais scènes pleines de mouvement et de vie , et dont nous aurions tiré une littérature bien plus originale et bien plus féconde, si notre génie, sous Louis XIV, ne s'était fait grec et latin. Les Ef^fants^ sans smtci jouaient particulièrement la comédie ; leur chef s'appelait le prince des Sots , et portait un capuchon surmonté de deux oreilles d'âne. Les Cornards avaient j)! ur chef Vabbé des Cor' nards. Je ne sais si Ton a jamais remarqué que les premières éditions de la Mer des histoires et chroniques de France sont ornées de très^belles majuscules et de vignettes qui représentent le prince des SotSy et des scènes peu chastes. Le mariage , chez les anciens , n'a jamais été, comme chez les modernes , et surtout comme chez les Français, un sujrî de raillerie; cela tient à ce que les femmes n'étaient pas mêlées à la société antique ainsi qu'elles le sont à la société nouvelle. La comédie naissante n'épargna ni les choses ni les personnes ; elle fut licencieuse à Texemple des mœurs qu'elle avait sous les yeux , hardie de même que les guerres civiles au milieu desquelles elle suigit. I^a tra^ gédie prit son plus grand essor pendant les troubles de la Fronde,

La fureur de ces spectacles devint si grande que tout le niuiiilê voulut être acteur ; des princes, des militaires, des magistrats , desévéques, se faisaient agréger à ces troupes comiques, dont la

profession était libre. L'esprit passait par degrés des plaisirs matériels à ceux de rintelligence. Le christianisme , ayant porté la morale dans les passions , avait combiné et modifié ce» passions

d'une manière toute nouvelle : le génie pouvait fouiller cette mine non encore exploitée , dont les filons étaient inépuisables.

Du point où la sodété était paranue sous Charles VII , il était loisible d'arriver paiement à la monaichie libre oa à la monarchie absolue : on voit très-biea le point d'intersection et d'embranchement des deux routes ; mais la liberté s'arrêta, et laissa marcber lo pouvoir. La cause eu est qu après la confiision des guerres civiles et étrangères , qu'après les désordres de la féodalité, le penchant des choses était ras l'unité du principe gOuvememental La monarchie en ascension devait monter au plus haut point de sa puissance ; il Hsllait qu'en écrasant totalement la tyrannie de l aristocratie elle eût commencé à faire sentir la sienne, avant que la liberté pilt régner à son tour. Ainsi se sont succédé en France , dans un ordre régulier , Taristocratie , la monarchie et la république , le noble, le roi et le peuple : tous les trois , ayant abusé de la puissance , ont enihi consenti h vivre en paix dans un gouvernement composé de leurs trois âéments

DR 1461 A I4S

Louis XI vînt fidre l'essaide la monarchie absolue sur le cadavre palpitant de la féodalité* Ce prince tout à part , placé entre le

moyen âiïe qui uioui ait et les tcnjps modernes qui naissaient , tenait d'une \m'm In vieille liberté noble sur l'écbafaud , de l'autre jetaità l'eau dans uusacia jeune liberté bourgeoise : et pom iaut celle-ci l'aimait, parce qu'en immolant l'aristocratie il ilattait la passion démocratique, l'alité.

Ce personnage , unique dans nos annales, ne semble point appartenir à la série des rois français : tyran justicier aux mœurs basses , cbéri et méprisé de la populace ; faisant décapiter le connétable , et emprisonner les pies et les geais instniits à dire par les Parisiens : » Larron, va dehors; va, PerretUi » esprit matois opérant de grandes choses avec de petites gens ; transformant ses valets en hérauts d'armes, ses barbiers en ministres, le grand prévot en compère, et deux bourreaux , dont l'un était

Diyuizeo by

gai et l'autre triste , en compagnons ; regagnaut par sa dextérité ce qu'il perdait par son caractère; réparant comme roi les fautes qui lui échappaient comme homme ; brave chevalier à vingt ans, et pusOlanîme viMUard ; expirant entouré de gibets , de cages de fer , de chausse-trappes , de broches , de chaînes appelées les fillettes du roiy d'ermites, d'empiriques, d'astrologues; mourant après avoir créé radministration , les manufactures, les chemins, les poster; après avoir rendu permanents les offices de judicature, fortifié le royaume par sa politique et ses armes, et vu descendre au tombeau ses rivaux et ses ennemis , Édouaid d'Angleterre, Galéas de Milan , Jean d'Aragon , Charles de Bourgogne, et jusqu'à Théritière de ce duc ; tant il y avait quelque chose de fatal attaché à la personne d un prince qui , ^dx gentille

m£/M«^ri£^ empoisonna son frère le duc de GimosiQ ^ hrs-qu'U y pensoit le mains , priant la Vierge , sa bonne dame ^ ta peUfe nudstresse, sa qrande amie , de lui obtenir son pardon. (BbantAme.)

Louis XI fit bien autre chose par gentille industrie ; « Le Imr- « bare, après le traité (de Conflans) , fit jeter dans la rivière plu- « sieurs bourgeois de Paris , soupçonnés d'être partisans de son

« ennemi. On les liait deux à deux dans un sac

« Les grandes âmes choisissent hardiment des ûivoris illustres

« et des ministres approuvés. Louis XI n'eut guère pour ses con- <i fidentsetpourses ministres que des hommes nés daiis la fansfe, « et dont le cœur était au-dessous de leur état. Il y a peu de « tyrans qui aient fait mourir plus de citoyens par les mains des « bourreaux , et par des supplices plus recherchés. Les chro-ni- « ques du temps comptent quatre mille sujets exécutés sous son

« rk;ne , en publie ou en secret

« TiC roi voulut que le duc de ÎNcmours fdt interrogé dans sa u cage de fer , qu'il y subît la question , et qu'il y reçût son ar- A rét. On le confessa ensuite dans une salle tendue de noir. . .

« On mit sous l'échafaud, dans les balles de Paris, les jeunes « enfants du duc , pour recevoir sur eux le sang de leur père, u Us en sortirent tout couverts ; et en cet état on les conduisit

« à la Bastille dans des caehots faits en forme de liottes , où la < que leur corps éprouvait était un continuel sappUce. On « leur

arrachait les dents à plusieurs intervalles

• « Sous T .ouisXl pas un graud homme. 11 aulit la iialian. H * « n*y PiM iHi lie vertu : Tobéissance tint lieu de tout, et lepei^ple u fut eiiiln tranquille , comme les forçats le sont dans une ga*

a 1ère. » (VOLTAIBE.)

L'hésitation était dans lès manières de Louis XI , non dans sa téte, où , comme il le disait , iiportoU tout son emseil. Ses lettres font foi de cette vérité ; il écrivait à Saint-Pierre , grand sénéchal : « Monsieur le grand seneschal , je vous prie que re- « montriez à M. de Sauit- André que je veux estre servi à mon « proufit et non pas à Tavarice , tant que la guerre dure ; et s'il « ne veut faire par heau « ûâtes-lui faire par force ; et empoignez « ses prisonniers et les mettez au butin comme les autres. « . .

.« Monsieur le grand seneschal , je suis bien

« eshahique les capitaines et M. de Sainl-A ndré , ni autres , ne « trouvent bon l'ordonnance que je fais tnul soit au butin; « car, par ce moyen, ils auront tous ces prisonniers les plus i(gros pour un rien qui vaille ; c'est ce que je demande, afin « qu'ils tuent une antre fois tout, et qu'ils ne prennent phis « prisonniers, ni chevaux, ni bagage ; et jamais nous ne perdrons

« bataille

« . Je vous prie, dites h M. de

« Saint-André qu'il ne vous fasse point du floquet , ni du rétif ; « car c'est la première désobéissance que j'aye jamais eue de ca« « {âtaine. S'il fait semblant de désobéir , mettez-lui vous^mesme « la main sur la teste et lui estez par force les prisonniers , et « je

vous jure que lui esterai bientost la teste de dessus les espau- « les; mais je crois que le traistre ne désobéira pas , car il u a a le pouvoir. »

Il mandait au chef de la justice : « Chancelier, vous avez re- <t fusé de sceller les litres de mon maisâre d'hostel Boutilas; je

« sais bien à l'appétit de qui vous le faites Vous sou-

« vienne , beau sire , de la joum^ que vous priâtes avec les Bre-

« tons, et les depeschez, sur vostre vie. » Ne dirait-on pas un liomme de la Convention? C'est qu en ef-

fet Louis XI était Thomme de la terreur pour la féodalité.

L'idée des chaînes et des tortures était si 'fortement empreinte dans Tesprit de Louis, que, âttigué des disputes des nominaux et des r^Uie, il fit enchaîner et enclouer dans les bibliothèqnes les gros ouvrages des premiers , afin qu'on ne les pût lire. Et ce même homme protégea contre Tuniversitéet le parlement les premiers imprimeurs venus d'Allemagne , que Ton prenait pour des sorciers : Timpruuerie , ce puissant ageut de la liberté , fut élevée en France par un tyran.

Les caprices mêmes de Louis XI avaient le caractère de la domination : il tenait prisonnier Wolfôing Pouliiain , homme de confiance de Marie de Boui^ogue ; il consentait à le mettre à rançon , pourvu qu'on ajoutât au prix convenu les meutes rénoiiimées du seigneur de Bossu. Le Bossu ne voulaii point du tout céder sescbieus; après maiots courriers expédiés des deux côtés ,

les chiens furent envoyés au roi , qui les garda, sans relâcher Poulhain : il ne lui rendit la liberté que quand on ne la demanda plus.

Ce prince avait quelque chose des Juifs de son temps : il prêtait, sur bons MaïUissemenis de provinces et de places , h des souverains de famille qui avaient besoin d'argent. Jean d'Aragon loi engap'er^ les comtés, de Cerdagne et de Roussillon pour trois cent mille écus d*or ; et Marguerite d'Aiyou lui avait hy? pothéqué la ville de Calais pour une somme de vingt mille écus. Marguerite était femme de Hairi Vî, roi d'Angleterre, prisonnier dans la Tour de T ondres, après avoir été roi de France dans son berceau ; elie était fille du bon roi René, qui ne régna guère , mais qui faisait des vers et des tableaux , qui rédigeait des lois pour les tournois, qui avait pour emblème une chaufferette, et qui diminuait les impôts toutes les fois que la tramontane soufDait sur la Provence. René ne ressemblait pas beaucoup à Louis.

La politique de Louis XT a été l'objet du blâme (:;éneral des historiens : tous ont dit qu'il avait manqué pour le Dauphin le mariage de Marie de Bourgogne, héritière de Charles le Téméraire , et celui de Jeanne, fiiie de Ferdinand et d'Isabelle ; que s*il ei\t consenti au premier mariage , les Pays-Bas, réunis

à la France , n*aiiraîent point produit ces longues gnerres qui firent couler tant de sang ; que s*il av»t flonné les mnns au se-

(otid rriaiiaue , c'est-à-dire à celui du Dauphin et de Jeanne, fille <!('] crdinaiu] et d'Isal>elle, Jeanne Ft'eùt point épousé Philippe, iils deMaximjiien et de Marie de Bourgogne, et ne serait point devenue la mère de Charles-Quint* Par le premier mariage

» le Dauphin (Charles VIII) aurait annexé les Pays-Bas , TArtois, la Bourgogne^la Franche-COmté, à la monaiîshie de saint I.ouis; par le second, ses enfants seraient derenus maîtres des rovauines desKspagnes, et bientôt des Amériques.

Ce n'est poiut ainsi qu'il iaut jimer lu [wlilique de I.ouis XI : le but de ce prince ne tut jamais d'agrandir son royaume au dehors 9 mais d*ahattre la monarchie féodale, pour constituer la monarchie absolue. Loin de désirer des conquêtes , il refusa rinvestiture du royaume de Naples et repoussa les arances de Gènes, o Les Génois se donnent a moi, disait-il ; et moi je les « donne au diable. » Mais il acheta les droits éventuels de la maison de Pentbièvre sur la Bretagne ; et toutes les fois qu'il trouYait à se nantir pour un peu d'argent de quelque bonne viUe dans Thitérieur de ses États , il n*y faisait faute.

Les seigneurs appoutris brocantaient alors leurs plus célèbres manoirs; et T^uis XI , comme un regrattier de vieilles gloires , niaquignonnait à bas prix la uiarciiandise qu li ne revendait |)lus.

Le constant travail de la vie de Louis XI et l'idée fixe qui le domina furent rabaissement de la haute aristocratie et la centralisattoB du pouvoir dans sa personne : ce quil fit en bien et en mal vient <te eette préoccupatioB. STU déclara quV/ ne seroH

donné aucun office s'i/ n'estoit tmcant par mort y résignât ion ou forfaiture, principe de 1 inamovibilité des jnges, ce ne fut pas pour ajouter de Tindépendance à la loi , mais pour lui communiquer de la fmrce : il savait très-bien violer les règlements , changer les juges pour son compte, et nommer des commissions exécutives. S*â abolit la pragmatiqne-sanction, ce ne fut pas pour favoriser la cour de Rome , mais en haine de tout ce qui portait un

caractère de liberté. S'il créa des parlements de Bordeaux et de Dijon , et s'il fit de nouvelles divisions de ter-

ritoire, ce ne fut point par un esprit d'équité et d'ordre général; mais ("est qu'il 'voulait détruire l'esprit de province, et avoir partout des gens du roi. S'il songea à établir l'uniformité des oontumes et Tégalité des poids et mesures , ce ne fut point pourfture disparaître ces inconvénients de la barbarie, mais pour attaquer les autorités seigneuriales. S*il établit les cent geutilshommes au bec de corbio , origine des gardes du corps ; s'il prit des Suisses à sa solde, et y Joignit un corps de di\ inille hommes d'inûmterie française, ce n*est pas qu'il eât en *yue de créer une armée nationale : c'est qu'il formait une garde pour sa personne. Ouaiid il s'humiliait devant Édouard IV et le duc de Bourgogne, ce n'était point par une méconnaissance de sa grandeur, niais*ponr obtenir le loisir de poursuivre dans Tintérieur de la France les seigneurs puissants* Il harcela sans relâche le duc de Bretagne ; il attachait bien plus d'importance à la conquête des États de ce duc qu'à celle du dur dp Bourgogne , parce qu'il ne voulait pas avoir derrière lui une principauté indépendante, porte toujours ouverte sur son royaume, par où Tennemi pouvait toujours entrer. Il fit ou laissa empoisonner son frère le duc de Guienne, parce qu'il ne voulait pas plus d a|);iiiaizistes que de grands vassaux : l'apanage était eu eïiet une sorte de démembrement.

Cette suite d'idées le mena à négliger le mariage du Dauphin et de Marie de Bourgogne. Le Dauphin était un enfant de hiût ans, laid et mal conformé; Marie était une belle princesse de vinc:t ans : elle eilt été obliL^ée d ,itîei)dre, dans une espèce de veuvage de dix ans, la croissance d'un avorton dont les dix-huit

ans auraient peut-être dédaigné ses trente années : IjOuis XI avait trop de jugement pour ne pas calculer ce qui pouvait arriver pendant la durée de ces longues fiançailles sans noces , dont le moindre accident pouvait rompre les faibles liens. 11 détestait en outre les Flau)ands, et les Flamands le détestaient; l'esprit de liberté qui régnait depuis trois siècles dans ces eotsh munes manufecturières était antipathique à son génie. Les comtes de Flandre étaient plutôt les sujets des Flamands, que les Flamands n'étaient leurs sujets. C'est dans ce pays resserre , ancien berceau des Franks, que s'est maintenu jusqu'il .

nos jours/e feu d'indépendance et de eoorage qui animait les compagnons de Khlovigh.

Qu'aurait fait Louis XI , tuteur de son fils , de ces bourgeois

qui firent exécuter sous le% yeux de Marie de Bourgogne ses ' deux niinistres, Hvmbereouit et Iluç^onet? Élever des échafauds, c'était attenter aux droits de Louis XI. Il trouva plus sûr et plus court de s'emparer du duché de Bourgogne , qui revenait naturellement à la couronne à la mort de Charles le Téméraire , les apanages ne passant point aux filles. Il s'empara des villes sur la Somme, et de plusieurs villes dans l'Artois, sur lesquelles il avait des prétentions assez fondées; mais , pour éteindre le droit de suzerainett^ ijue 1 Artois avait sur la ville de Boulogne , il transporta et conféra cette ^uzeraiueté à la sainte Vierge , sa petite nuiUtreae, sa grande eanie.

Par le mariage du Dauphin et de Marie de Bourgogne, il se serait commis avec le corps germanique : la Franche-Comté, le Luxembourg, le Hainaut et la Hollande, relevaient de TEmpire ;

or Louis XI ne voulait de querelles que quand il se croyait stlr du succès. Toutes ces considérations le portèrent ù préférer le certain à Tincertain , à pirendre ce qu'il pouvait garder, à laisser ce qui présentait des chances périlleuses. Il ne favorisa pas davantage l*union de Charles d'Angouléme, de la maison d'Orléans , avec Théritière de Charles le Téméraire, parce que c'eilt été rétablir sous un autre nom la puissance des ducs de BournoLMie. Mais s'il rejeta le mariage du Dauphin avec Marie 9 il reclier(!ha le mariage de ce même Dauphin avec Mai^nente, fille de Marie et de Maximilien, parce que d'un cdté il y avait proportion d*âge, et que de Tautre on gratifiait Marguerite des comtés d'Artois et de Bourgogne; or cette dot n'offrait aucune matière à contestation avec la Flandre et FEmpire. Ce mariage n'eut pas lieu , parce que la darne de Beaujeu , qui suivit la politique de son père, préféra pour son frère Charles Vlll l'héritière de Bretagne.

En tout, Louis XI était ce qu'il fidlait qu'il fût pour accom* plir son ceuvre. Né à une époque sociale où rien n'était achevé et où tout était commencé, il eut une forme monstrueuse, indéfinie, toute particulière à lui, et qui tenait des deux ty-

rannies entre lesquelles il paraissait. Une preuTe de son énergie

sous cette envt loppe, c'est qu'il craignait la mort et l'enfer, et que pourtantil surmontait celte frayeur quand il s^agissait de commettre im crime. Il est vrai qu'il espérait tromper Dieu comme les hommes; il avait des amulettes et des reliques pour toutes les sortes de forfaits. Louis XI vint en son lieu et en son temps : il y a une si grande force dans cet à propos, que le plus

vaste génie hors de sa place peut être frappé d'im* puissance, et que l'esprit le plos rétréci, dans telle position donnée , peut bouleverser le monde.

Louis XI, vers la fin de sa vie, s'enferma au Plessis-lez^Tours, dévoré de peur et d ennui. Il se tniîuait d'un bout à Taiitre d'une longue gâterie , a yrint sous les yeux pour toute récréation , quand il regardait par les fenêtres , le paysage, des grilles de fer, des chaînes , et des avenues de gibets qui menaient à son château : pour seul promeneur dans ces avenues , paraissait Tristan le grand prevot, compère de Louis. Des combats de chats et de rats, des danses déjeunes paysans et déjeunes paysannes qui venaient figurer dans les donjons du Ptessis le bonheur et Tinnocence champêtres , servaient à dérider le front du tyran. Puis il buvait du sang de petits enfants pour se redonner de la jeunesse; remède qui semblait tout à fait approprié au teuiperâment du malade. On faisait sur lui, disent les chroniques, de terrible» et de merveilleuses médecines. Enfin il fallut mourir. Louis XI porta le premier le titre de roi Très-Chrétien, et les protestants jetèrent au vent ses cendres : les excès de la liberté religieuse et politique profanèrent la tombe de celui qui avait abusé du pouvoir et de la religion.

Les principaux conseillers de ce roi furent Philippe deCom* mines, homme complaisant, qui a laissé des Mémoires hardis ; et Jean de Lude, lioiiune encore plus souple, que son maître appelait Jean des iuibiletés.

Louis XI laissa deux tilles et un fils légitimes, la dame Anne deBeaujeu, Jeanne, duchesse d^Orléans, et Charles VIII. Ce vilain homme fit subir à des fenïmes le despotisme de ses c>

resses. Il eut de Marguerite de Snssenaî^e une fille qui , mariée à Aymar de Poitiers , fut Taïeule de la belle Diane de Poitiers.

DB L*HI8To1BE DB FBANCB

Quand Louis XI disiiaraît, l'Europe féodale tombe ; Constautinople est prise; les lettres renaissent; rimprimerie est inventée; r Amérique « au moment d*toe découverte ; b grandeur de la maison d* Autriche se lait pressentir par le mariage de Vhéritière de Bourgogne avec Maxiniilien. Henri VIII , Léon X, François T', Charles-Quint, Luther avec la réformation, ne sont pas loin : vous êtes au bord d*un nouvel univers.

CHARLES YIII.

os fl485Al48S.

ï)ii llaillant ne veut pas que Charles VIII soit fils de Louis XI, ou du moins qu'il soit tils de la reine Charlotte de Savoie : il avait ouï dire cela. A ce compte, une foule de rois n'auraient pas été lîls de leur prétendu père, car ces histoires d'enfants supposés sont renouvelées de règne en règne dans tous les pays. Au surplus, Fadultère est toujours un crime, et dans la famille particulière des princes rinfidélité des femmes est atlligeante; mais, dans la fnmille iréiiérale des peuples, peu inijxirterait (n'était la violation du droit et le désordre moral) d'où viendrait le royal enfant : s'il devait à une fiction légale les avantages de rhérédité et les .qualités d'un grand -homme, alors, souverain de droit et de fait , il emprunterait à la naissance et au génie une double légitimité. Mais Charles VIII était bien fils de Louis XI.

Ce dernier, par un trait remarquable de sa [Hilitique, avait réirlë qu'AiiTie de Fi-anfe, d:iiiie de lîeaujeu, sa (ille , serait chargée du gouvernemeut de la personne du roi. Louis XI s'était souvenu des abus de la régence sous Chartes VI. Les états de Tours de 1484 confirmèrent Anne dans ce gouvernement, malgré l'opposition du duc d*Orléans , qui s*était adressé au parlement de Paris , lequel déclina sa compétence et renvoya l'affaii p aux états. Ils nonunèrent un conseil de dix personnes, où devaient assister les princes du sang. Le point le plus élevé de la monarchie des états se trouve sous le régne de Charles VIII et de Louis XII.

Charles VIII fait mettre en liberté Charles d'Armagnac^ frère de Jean , tué à Leetoure. Tous les Armagnacs sont rendus à la

Digiii^u

liberté, ou rétablis dans km s biens. I^dois, iavon de Fran(^•ois II, duc de Bretapriie, est pendu.

Henri VII d'Angleterre détail et tue Richard IIl. Henri VU, de la branche de Lancastre , épousa Élisabetli d'York , et confondit les droits des deux maisons, qui s'étaient si longtemps disputé la couronne.

Le duc d'Orléans , -mécontent de la cour , s'était retiré en Bretagne : ii coinmence , aidédes Bretons et d'nne troupe d'Anglais, une coui le ain rrp civile. 11 est défait et f)risàla bataille de Saint-Aubin , que gagna Louis II , sire de la Trénioille (1 488).

Ciiarles VIIl épouse en 1(91 Anne, héritière du duché de Bretagne; Maiguerite, ûile de Maximilien , qui! avait Aancée, et en-

suite renvoyée à son père, est mariée à Tinfant d'£spague , Jean d'Aragon.

L'an 141)2 , chute de Grenade, fin de la domination des IMau-

res en Espagne, et découverte de T Amérique par Christoplie Colomb.

Expédition de Charles Yill en Italie* Jusqu'alors l'Italie n'a* vait vu les Français que comme des espèces d'aventuriers : aussitôt que les rois de France eurent brisé le dernier anneau de la chaîne féodale, ils purent marcher hors de leur pays à la tête de leur nation. Les droits de Charles VIII sur la souveraineté de Naples étaient la cession qui lui en avait été faite par Charles d'Anjou , héritier de son oncle René. Charles VIII, arrivé à Rome (1494) , y trouva un empire aussi chimérique que le royaume qu'il prétendait conquérir : André Paléologue , héritier de l'empire de Constantinople qu'il n'avait pas , céda ses prélentions au roi de l i ince, et le pape Alexandre VI livra à Charles, Zizini , frère de Bajazet , exilé dans les États du saintsiéire. Charles VHl entra dans Naples le 21 février 149â.avec les ornements impériaux, soit qu'il les portât comme empereur d'Occident ou comme empereur d'Orient. Une ligue conclue à Venise entre le pape, l'empereur, le roi d'Aragon , Henri VII , roi d'Angleterre, Ludovic Sforeeetles Vénitiens, oblige Charles VIII à évacuer l'Italie. Les Français repassent les Alpes, après avoir vaincu cà Fornoiie. On admira le service de Tartillerie française ; pour la preiwière fois une armée régulière 4e notr» *

nation se moutra dans la belle contrée où elle devait un j^ur acquérir tant de gloire.

Charles Vlll expire au château d^Âmboise le 7 avril 149S : son fils, le dauphin, était mort, âgé de trois ans. Une branche collatérale monte sur le truiie.

« Charles YIII, petit homme de corps et peu entendu ^ dit « Comminest estoit ai bon qu'il n'est ppint possible de voir « meilleuie créature. »

LOUIS Xil.

Louis Xn n obtenu le plus beau surnom des rois de Frmce : il fut tout d une voix appelé le Fère du peuple. £t ici le mot peuple a. une grande valeur, et annonce une révolution : ce n'est poi^t un root banal appliqué à une foule depuis lon^nips gouvernée par un maftré; c'est un mot nouvellement introduit dans la lancuc pour désigner une jeune nation affranchie, formée des débris des serfs et des corvéables de la féodalité. Elle ouvrait les temps modernes, cette nation ; die avait la force et réclat qu'elle eut dans sa première métamorphose, lorsque les Franks, transformés en Français , entrèrent dans les siècles du moyen nge.

' liouis XU était arrière-petit-iiis de ce Louis, duc d'Orléans , par qui le sang italien commença à couler dans les veines de nos monarques, et à leur communiquer le godt des arts : race

légère et romanesque, mais elei^arite, brave, iiitt liigente, et-qui mêla la civilisation à la chevalerie. On ne saurait trop rappeler le mot de Louis Xli eu parvenant au trône : « Le roi de France « ne yenge pas les querelles du duc d'Orlédns (149S}. »

Louis XII épousa la veuve de Charles Vif I.- La Bretagne fut le derïûer grand fief revenu à la couronne. Ainsi périt la mo. narchie féodale : commencée parle démembrement successii des

provinces du royaume ^ elle finit par la réunion successive de ces provinces au royaume, comme les fleuves sortis de la mer retournent à la mer. 11 restait encore une soumission pour les comtés de Flandre et d'Artois, possédés par 1 archiduc d'Au»

ANALYSE BAISOl^iNÉK

triche; mais ce n'était plus qu'un vain hommage, auquel ni celui qui le rendait, ni celui qui le recevait, n'attachait aucune idée d'obéissance ou de supériorité. Les lambeaux de la nmnarcliie leodale traînèrent assez longtemps dans la monarchie ' absolue, de même que Ton voit aujourd'hui des débris du despotisme impérial flotter parmi les libertés eonstltutiomiéUes. Le passé se prolonge dans l'avenir , et one nation ne peut ni ne doit se séparer de ses tombeaux.

La cour lie rechiquier, eu xNoriii.nidie , fut érijïée en parlement : ainsi tombaient tour à tour les pièces de ia vieiUe armure gothique.

Louis XU porta la guerre en Italie : aussitôt que nos querelles cessèrent an dedans, elles commeooèreat an dehors; il Allait une nouveUe issue à l'humeur guerrière de la France.

Louis XII prétendait au duché de Milan par les droits de Valentine de IMilan son aitule, et au royaume de INaples pai- les droits de la maison d'Anjou. Dominaient alors à Borne les abominables Borgia : César Borgia, le héros de Machiavel, Alexandre VI avec sa fille triplement incestueuse , nommée Luerèce; comme pour ofifrhr àRome un contraste fiimeux avec l'antique pudeur

romaine. Le Milanais fut conquis dans l'espace de vingt jours; le royaume de]\aples , en niuiiis de quatre mois : ce royaume fut occupé de coik erl .ivec Ferdinand le Catholique. Bientôt les Français et les Espagnols se brouillent pour le partage de cet État (tSOO, 1501, lâ02). D'Aubigny perd la bataille de Seminare le vendredi 21 avril; et le vendredi 28 du même mois , le duc de Nemours est vaincu et tué à Gérignole par Gon* zalvede Cordoue , dit le c^rand Capitaine. La maison d'Armagnac iinit en la personne du duc de Nemours , et ce duc de Nemours n'était rien monis que le dernier descendant de Khlovigh : reste étrange au ronimencement du seizième siède. Le parlement d'Aix avait été créé en 1501.

Cependant Charles-Quint était né (1500 }. Alexandre meurt (18 août 1503). Après Pie III, qui n'occupa le siège pontifical que viugt-cinq jours, vienî Jules II, dont le nom annonce et le rèiîne des arts, et une résolution dans le genre d luilueuce que la cour de iiome exerça sur le monde chrétien. Cette cour cessa

d'être plébéienne, et, par une double erreur , elle s'attacha au pouvoir aristocratique lorsqu il expirait. L'ère politique du christianisme déclinait.

Les états de Tours de lfi06 vous montrent ces assemblées par? enaes à leur dernier point de perfection , séparées de la ma- «ristrature parlementaire et du pouvoir exécutif. T.oois XH les ouvre dans une séance royale, environné des princes du sang et de tonte sa cour, ayant à sa droite le chancelier de France : e*est la forme même dans laquelle commencent aujourd'hui les sessions

législatives, et ce qui montre que les grands de la cour ne faisaient point ou ne faisaii iit plus partie des états.

La ligue de Cambnii formée contre les Vénitiens se dissipe, comme toutes ces coalitions où des princes ennemis se réunis^ sent dans un intérêt momentané.

Henri VU d'Ansçleterre meurt, et est remplacé sur le trône par Henri VIH (i:i09et i:,ro).

Jules M se lii!;ae contre les Français en Italie avec Ferdinand, Henri VIH et les Suisses. Le dernier des chevaliers français, Bayard , digne de clore Tépoque de la chevalme , se signale à Saint-Félix et à la journée de la Bastide (1511). Concile général de Pise , où Jules II v^x. cité par Louis XII. Concile de Latran, en opposition au concile de Pise

Bataille de Ravenne gagnée, le jour de Pâques 11 avril 1512, sur les confédérés, par le due de ïlemours, le dievalier Bayard, Louis d'Arceet Lautrec. Leduc de Nemours achète la victoire de sa vie; il est tué, âgé seulement de vingt-trois ans. Ce jeune prince était Gaston de Foix, Ois de Marie, sœur de Louis XH, pour lequel le comté de Nemours avait été érigé en duché-pairie (1507). Il ne le faut pas confondre avec Armagnac, duc de Nemours , le dernier des ^Mérovingiens dont on a parlé.

T.e Milanais est perdu pour Louis XÎI , qui ne conserve en Italie que quelques places, avec le château de Milan. Le concile de Pise est transféré à Milan, ensuite à Lyon. Jules II frappe d^lnterdit le royaume de France , et la ville de Lyon en particulier : méprise de temps : ces foudres, comme la féodalité, étaient épuisées i les vieilles mœurs n étaient plus (|ue des usages.

Ferdinand s^empare du royaume de Navarre. Maximiiieu .

Sforce reprend la souveraineté du Milanais ; les Médieis , cdie de Florence. L'empereur Maxtmîlien I^" veut se faire pape. La

reine Anne de BreUigiie meiii L Jules II la suit dans la tombe. JAon X lui succède. Louis XII reprend le Milanais , et le perd euiinà la bataille de INovare. La France est attaquée par Maximilien , Henri Vlll et les Suisses. Tout s'arrange au mojren. de plusieurs mariages, les uns projetés, les autres accomplis. Louis XII épouse Marie , sœur de Henri VHI , dans les bras de laquelle il trouva la mort. Le comte d' Angouléme , qui devint François ï*^»", aima Marie, et s'en éloigna, de peur de perdre une cniiioiiiie. Ce calcul n était guère de, son cls^e et de son caractère : aussi ne céda-t-il qu'au conseil de Orignaux, ou de GoufiQer, ou deDuprat loia,1514, 1515.)

Louis XII décède le l«r janvier 1515, à l'hôtel des Toumelles à Paris. Il réduisit les impôts de plus de moitié; il avait une aftection tendre pour ses sujets, qui la lui rendirent', malgré ses fautes dans la politique extérieure : il voulut toutes les franchises dont on pouvait jouir sous la monarchie d'alors. II est convenable de remarquer qu'à cette époque, et Jusqu'à celle 011 nous vivons, les peuples réglaient leur haine. ou leur amour sur le plus ou le moins de taxes dont ils se trouVaient chargés. Aujourd'hui que l'espèce humaine a gagné en intelligence et en civilisation , Jt ^ nations attachent moins leurs affections à ces intérêts tout matériels : elh s accorderaient plus vo^ lontiers le nom de père au j>uuveraiu quiaacroitraitieurs liberté, qu'à celui gui épargnerait leur argent.

FRANÇOIS r^

DBASISa 1547.

François I" était arrière-petit-fils de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan. Trois générations avaient déjà changé le monde; soixante ans de la découverte de la presse , quoique

non libre, avaient produit un mouvement considérahle dans

les esprits. I>es controverses de Luther prêt à paraître, ou ne se fussent pas propagées avec la même rapidité , ou auraient

DB l'hISTOIRK DS PB4NCB.

<"ié étouffées « si la presse ne s'était trouvée là tout juste à point pour les répandre.

François I**"" rentre en Italie (1315). Le i i de septembre, !! livre aux Suisses, à Marignan, ce combat que Trivulee appela (e combat des géants : ce fut la première grande victoire remportée paries Français depuis leurs défaitesà Grécy, Poitiers et Azinoourt. Cette bataille n^a?aitplus aucun des Caractères de ces premières batailles ; elle était à celles-ei ce que k s batailles de la révolution ont été à celle de Marignan. Le sénat de Venise déclar ra, par un décret, que François ^ tous les priuees de sa race seraient nobles vénitiens; décret que Louis XYIII demanda à effacer de sa main , lorsqu'il reçut Tordre de quitter Vérone. Commencement de la vénalité des charges, qui aineue [inamovibilité des juges.

Ferdinand, ra d'Aragon par lui-même, roi de Castille par sa femme Isabelle, roi de Grenade par conquête, roi de Navarre par

usurpation , héritier de trois bâtards couronnés, meurt, et Clinrles-Quint niont^sur le trône.

Le traité de Fribourg produit entre la France et les Suisses cette paix nommée perpétuelle, qui ne laissa plus à oeux-ct que Thonneur de verser leur sang pour les Français (1516).

Concordat entre Léon X et François F^ auquel s'opposèrent le clergé, r«niversitc et le parlement, connue atteiilat()ire aux libertés de l'Église nationale. Luther, cette même année (1517), s'éleva contrôles indulgences préchées en Allemagne. Henri YIII était sur le trdne; il allait porter un autre coup à la foi catholique, dont il se constitua d'abord le défenseur. \ a\ 1521 , Ignace de Loyola fut blessé dans le cbàteau de Panipelune, que les Français tenaient assiégé : Loyola fut pour les réformés ce que saint Dominique avait été pour les Albigeois ; mais la Saînt-Barthélemy- ne détruisit point le j^testantisme, et les croiiies terminèrent les Albigeois.

Cbarles-Quint est eiu empereur après la mort de Maximilien : son concurrent était François 1^ (iâJ9). Alors la France se trouva enveloppée par les possessions de la maison d'Autriche : rEspagne, conquérante en Amérique et dans les Indes, disait que le soleil ne se couchait pas sur ses États. La découverte d^

r Amérique produisit une révolution dans le commerce , la propriété et les finances de Tancièn monde. L'introduction de Tor du Mexique et du Pérou baissa le prix des métaux, éleva celui des (irnicps et de la nu» in -d'oeuvre, fit changer de main la propriété foncière, créa une propriété inconnue jusqu^aiors, eeUe des capitalistes^ dont les Lombards et les Juifs avaient donné la

première idée. Avec les capitalistes naquit la population indust ielle et la constitution artifidélle des fonds publies. Une fois entrée dnns cette route, la société se renouvela sous le rapport des ûnances, comme elle s*était renouvelée sous ks rapports moranx et politiques.

km aventures des croiffides succédèrent des aventures d'outre mer d'une tout autre importance : le globe s'ajarandit , le système des colonies modernes mmînencn, la manue militaire et niardiande s'accrut de toute retendue d'un océan sans riva* ges. La petite mer intérieure de Fancien monde ne resta plus qu'un bassin de peu d^importance, depuis que les richesses des Indes arrivaient en Europe par le cap des Tempêtes. A trois années de distance-, I1ienrerï\ Charles-Quiiil triomphait de Montez a me à Mexico y et de François ^' à Pavie.

Mais ce qui fit avancer les autres peuples v^rs' Tindépendanee et la civilisation encbafna les nations soumises au sceptre de Philippe II ; les Amériques, l'Espagne et les Pays-Bas perdirent leurs libeitts |> iiii des siècles. Ces champs de la Flandre, où les communes avaient si longtemps combattu pour leur émaoci* pation , ne furent plus ensanglantés que par des éehafauds , ou par les bataillesque s'y livrèrent les maisons de France et d'Au-

triche.

L'entrevue de Franeois l'" et de Henri VIÏI , près de Guiaes , appelée le camp du drap d'or, fut une dernière parade des temps féodanXt un simulacre des tournois, des cours plénières, de ces anciennes mœurs déjà assez passées pour n^élre plus que des spectacles (1520).

Le duc de Honitlon déclara la Sfuerre à l'empereur : celui-ci crut que le duc était secrètement appuyé de la France . commencement des guerres entre Charles-Quint et François l''. Le Milanais est (x^rdu de nouveau ; Léon X, qui a donné son nom

à son siècle , meort. II écrivait à Raphaël : « Vous rendrez « mon pontifteaft à jamais célèbre. » Il prophétisait. Malheureusement la fenaissance des arts tomba presque au moment de la

réformation, dont la rigidité proscrivait les arts. Si l'ardeur re* ligieuse des siècles (jiii élevèrent les monuments gothiques avait encore exisle* an temps (les ^Îiflicl-Anfîe et djes Raphaël, de combien d'autres cbe£»<i'œuvre Rome, déjà si riche, serait ornée!

A LéonXsneeéda Adrien Vllt quilaissa)a tiare à Clément VII , autre Médieis (1531).

Prise de ilhodes par Soliman lî (1522).

Le connétable de Bourbon, que persécutait la duclu sse dWngouléme , passe au service de (Iharîes-Quint. Le marquis de Villane, sollicité par l'empereur de prêter son palais au connétable, répondit : c Je ne puis rien refuser à Voetre Majesté; mais « nie duc deBoorfaottloge dans ma maison, j'y "'^^^t ^^'^ « aussitost qu'il en sera sorti , comme lien infecté par la trahii> « son, et ne pouvant plus estre habite d'un lioaiiiie d hoiineiir. » Seul traître que les Boni I)ons aient jamais compte dans leur race.

LecapitaineBpyardest tué dans la retraite de Rebecque (1524). « Il fiist tiré ung coup de hacquebonze, dont la pierre le vint « frapper au travers des raius , et lui rompit tout le gros os de «

Teschine. Qnatid il sentit le coup, se print à crier Jésus! Et « puis dist : fJeias! mon Dieu, je suis moî^f! Si priât son es- « pép par la poignée et baisa la croisée , en signe de la croix , « et en disant tout haut : Miserere mei , Deus^ secnndutn mi- « sericordiam tuam. Devint incontinent tout blesme, comme « MAj des esperitz, et cuyda tomber : mais il eut encore le « eueur de prendre Tarson de la selle; et demotira en cest es- « tat jusquesà ce que ung jeune gentil homme, son maâstredlios-

« tel, lui ayda à descendre , et le mit souijz ung arbre

« Ses povres senltc nrs domestiques estoient tous trainsiz, entre a lesquelz estoîtson povre maistre d'hoslel , qui neTabandonna , « jamais ; et se confessa le bon chevalier à luy , par faulte de prebs- « tre. Le povre gentil homme fondoH en larmes, voyant son « bon maistre m mortellement navré , que nul remède en sa vie « n y avoit : mais tant doulceuieiiL le reconfortoit icelluy bon

« chevalier, en luy disant : Jacques , mon amy^ laisse ton deuil; « c'est le vouloir de Dieu de m*oster de ce monde ; je y ay, la

« sienne îîrace, loniruement demoui et y ay receu des biens • des honneurs plus que a moi n'appartient. Tout le regret que « j*ay à mourir , c'est que je n'y ay pas si bien fait mon debvoir « quejede^voys. « *

Le connétable de Bourbon , du parti des ennemis , se présenta pour consoler Bnyard : « Monseigneur, lui dit le capitaine, ne « fault avoir pitie de moi , mais de vous, qui estes ariiié contre « vostre roy , vostre pays et vostre foi. » Bourbon insiata « et paria

de bons chirurgiens ; Bayard répliqua : « Je eognois que je « suis Uessé à mort. Je prends la mort eh gré, et n'y ai aucune « desplaisaui'e. » Le connétable s'en alla les larmes aux veux, et s'écriant : a Bien heureux le prince qui a ung tel serviteur 1 et « ne sçaitla France ce qu'elle a perdu aujourd'hui* »

Le marquis de Pescaire (Fernand-François d'Avaloz) dit : « Plust à Dieu, gentil seigneur de Bay»rd , qu'il m'eust cousié « une quarte de mon sang, sans mort recevoir, je ne deusse « manger chair de deux ans, et je vous tiensisse eu santé moo « prisonnier! »

BataiUe 4e Pavie, 14 février 1525. On ne retrouve plus Torî» ginal du fameux billet : Tout est perdu, fors ^honneur ; mab la France , qui l'aurait écrit, le tient pour authentique. Jean , pris à Poitiers, fut servi à table par son vainqueur, et traite a Londres comme un monarque triomphant : François F' fut transféré rudement dans les prisons de Madrid : les chevaliers , que le monarque français voulait faire revivre, n*étaient plus. Au reste, les états (le Bourgogne, en 1526, ne se crurent pas liés []ar le traité do Madrid, qui détachait, sans leur consentenieut , la Bourgogne de la France; les états de Paris , en 1359 , refusèrent de ratifier 4e traité négocié pour la délivrance du roi Jean : 0 n'y a de permanent que l'indépendance des peuples , toutes les fois qu'elle est appelée à parler seule.

L'année de la captivité deFcauçois V% prisonnier , vit Aii)€rtt margrave de Brandebourg, grand maître de l'ordre Teutonique, embrasser le luthéranisme et s'emparer des provinces de l'ordre. Les descendants d'Albert sont devenus rois de l^russe.

Le traite de Cambrai, en 1559 , termina les guerres d*Italie entre François V et Cbarles-Quint. La Bretagne est réunie à la France par une ordonnance expresse* Avant Tédit du domaine de 1566 , nos rois pouvaient librement disposer de leurs biens

patrimoniaux; ces biens ne devenaient inaliénables que par leur

réuriiou au domaine; d'oii il faut distinguer deux choses dans Fancien droit commun de ki troisième race : la propriété particulière du prince, la propriété générale de la couronne. François i*' fonde FinfEuiterie française : elle remplaça les fantassins allemands à notre solde. Cette infonteris fut d*aboid formée sur le modèle des légions romaines, et divisée en corps de six mille hummes. On en revint à la division par bandes de cinq ou six cents liommes , origine de nos régiments. Henri , tVere puîné de François, dauphin, épouse à Marseille Catlierine de Medicis(1632«

Le schisme d'Angleterre éclate m 1634, à propos du divorce de Henri VIII ^ pour épouser Anne de Boulen. Cette année même 1534, les doctrines de Calvin se glissaient en France sous

la protection de Marguerite, reine de Navarre , sœur de François P""; et cette année encore, Ignace deLoyol i tOFula la société de Jésus ; quand les idées des peuples sont miires pour un changement, il arrive que les princes se trouvent faits pour les développer. Nouvelle guerre entre la France ^t TEspagne, à propos de la décapitation, par François Sforce, de l'envoyé de France à Milan. Cbarles-Quînt , revenu triomphant de son expédition d'Afrique, est battu en Provence et en J'icardie.

Henri devient dauphin parla mort de lYanrois , son frère aîné, empoisonné. Les anabaptistes sont dispersés par le supplice de Jean de Leyde à Munster (1536). Charles-Quint est ajourné à la cour des pairs de France , comme vassal rebelle , ainsi que l'avait été le prince Moir ; ridicule résurrection des droits périmés de la monarchie féodale (1537).

Charles-Ouiat traverse la France (1530) pour aller apaiser des troubles survenus dans cette ville deGaud, berceau des tribuns et asile des rois.

L*ordonnanee de Yillers-Coterets (1636) commande Tabréviation dés procès, lé non-empiètement des tribunaux ecdésiasti»

qu68 sur les juadees ordinaim, el la rédaction en fipançais des aete9 pobito. On s'est étonné que eette ordonnanee n*ait pss

été rendue plus tôt : il fallait hit n attendre la langue; elle ne commença à être assez débrouillée pour être convenabîcMneiii intelligible que sous le règne de François l^. Si , dès Fan 1281 , rempeteot Rodolphe obligea d*éeri(e les actes impériaux a langue vulgairB , c^est que Talleniand était une langue mère Ice de tout temps par un peuple qui Tentendait. La langue tranraise n'était qt]*uD patois, ne principalement des langue^ romaine et latine: des siècles s*éooolèrent avant qu'elle devint une langue générale dans toute Tétendue de la monarchie. Édouard III iwtdéfendrerusage du jargon normand dans les tribunaux d^Angleterre , parce qu'il trouva derrière ce jargon l'anglais , ou le bas allemand , conservé par les SaxonÀ conquis.

La procédure criminelle , derenue presque publique, cesse de Fétre sous te chancelier Poyet.

On commence à voir paraître les noms fameux dans les rè^^nes suivants : le cardinal de l orraine et son frère, le proinier duc de Guise, le connétable Anne de Montmorency ^ et Catherine deMédicis(1540).

' Firançois étÂlit de nouvelles relations extérieures ; il en-

voie des ambassadeurs à Soliman II à Constantinople , et en reçoit de Gustave \Wïsa,roi dt Suède. Ce prince, célèbre par son courage et ses aventures , rendit la Suède iutiiérieuue , et devînt chef militaire des protestants (1542).

En 1544 , tmtaille de Cérisoles , gagnée par les Français. - En 15 t.) , premières exterminations des guerres de religion eu France ; exécution des villes iiuguenotes de Cabrières et de Mérindol.

Les deux chefs du schisme , Luther et Henri VIII , meurent, le premier en 1546 « et le second en 1547. François I*' , qui commença la pei^écution contre les lui£[uenots , suivit deux mois après, dans la tombe, le tyran des lil)ertés politiques et le fondateur des libertés religieuses de T Angleterre (i*' mars 1^47).

Charles-Quint se trslna neuf ans sur la terre après sou rival : il abdiqua en 1556, se retira an monastère de Saint^^Just dans VEstramadure, et célébra vivant ses propres funérailles. Euve-

loppé d'un linceul , couché dans une bière , il chanta , du fond de son cercueil , Toffice des morts , que les religieux célébraient

autour de loi. « Cétait rhomine pour lequel , dit M onte^uieu , « le monde s*éteiidit « et Ton vit paraître un monde nouveau. » Ce monde nouveau donna la mort à François l«^ Toute la destinée de Charles-Quint pesa sur celle du monarque français. Importuné jusque dans ses derniers jours des rivalités de ses maîtres- • iBi^ et descelles des maîtresses de son Cls, Françoi» mourut en chrétien qui reconnaît sa fragilité; Charles-Quint s'en alla comme un ainbilieux qui se revêt du froc el du cercueil , dépité de n'avoir pu se parer de la dépouille du monde. Les faiblesses du monarque espagnol ne furent pas apparentes comme celles du monarque français , dont la gidanterie était aussi éclatante que la Valeur. Un inceste mystérieux qui j dans les omhres d^un cloître, donna naissance à un héros, a été reproché à Charles- Quint : ses dej^ordres avaient quelque chose de sérieux, de secret et de profond comme lui.

11 y a des époques où la.société se renouvelle , où des catas* trophes imprévues, des hasards heureux ou malheureux, des découvertes inattendues déterminent un cliangement préparé de longue main dans le gouvernement, les lois, iesmanirs et les idées. Cette révolution, qui paraît subite, n'est que le travail continu de la civilisation croissante, que le résultat de la marche de cette civilisation vers le perfectionnement nécessaire, efficient , attaché h la nature humaine. Dans les révolutions, même en apparence rétrogrades, il y a un pas de fait, une lumière acquise pour aveindre quelque vérité. Les conséquences ne se font pas immédiatement remarquer en jaillissant du principe qui les produit ; ce n'est guère qu'après une cinquantaine d'années qu'on aperçoit les transformations opérées chez les peuples par des événements déjà vieux d'un demi-siècle.

Ainsi^ lorsque François l^*" monta sur le trône, la découverte de FAmârique , la prise de Constantînople pa? les Turcs , l'in-▼ention de Timprimerie ; toutes ces choses , qui avaient préeédé le règne de ce roi, commençaient à agir, en étendant le domaine de rhomme physique et moral. Des mers inconnues à braver , de nouveaux mondes à explorer , offraient des (ri>jets

dignes de leurs efforts a 1 esprit chevaleresque et religieux qui régnait encore , aux lettres , aux sciences et aux arts , qui rebaissaient; aux gouvernements et au commerce, qui cher* chaient de nouvelles sources de puissance et de richesses. L'imprimerie semblait en même temps avoir été trouvée tout exprès pour multiplier et répandre les trésors que les Grecs, chassés . de leur patrie , avaient apportés dans TOccident. Les courses transalpines de Charles VII [et de Louis Xll avaient fait passer dans les Gaules ce goût des élégances de la vie, perdu depuis longtemps. Milan, Florence, Sienne, virent reparaître ces noms qu'ils avaient bien comius au temps de la conquête des Normands et de Charles d'Anjou : les la Pafiee, les Nemours, les Lautree, les YieiUeville , ne trouvèrent plus , comme leurs pères, une terre demi-barbare, um'is une terre classique , où le génie d'Auguste s'était réveillé, où, comme les vieux Romains, ils adoucirent leurs rudes vertus à la voix de% arts accourus une seconde fois de la Grèce. Quand Bayard acquérait le haut renom de prouesse, c'était au milieu de l'Italie moderne, de ritalie dans toute là firaleheur de la civilisation renouvelée; citait au milieu de ces palais bâtis par Bramante , Michel* Ange et Palladio , de ces palais dont les murs étaient couverts de tableaux récemment sortis des mains des plus grands maîtres; c'était à l'époque où Ton déterrait les statues et les mo-

numents de l'antiquité, tandis que les Gonzalve de Cordoue , les Tri* vulce, les Pescaire, les Strozzi combattaient, que hs artistes se faisaient justice de leurs rivaux à coups de poignard , que les aventures de Roméo et de Juliette se répétaient dans toutes les familles, que l'Arioste et le Tasse allaient chanter cette chevalerie dont Bayard était le dernier modèle.

Les guerres de François l^' , de Cbarles-Quint et de Henri YIIl mêlèrent les peuples, elles idées se multiplièrent. Des armées régulières t connues en Europe depuis la fin du règne de Charles YII , firent disparaître le reste des milices féodales. Les hravesde tous les pays se rencontrèrent dans ces troupesdisdpli* Dces : Bayard put combattre tels ills de Viiarre et de Femand Corlez , qui avaient vu tomber les empires du Pérou et du Mexique. Ces infidèles, que les chevaliers allaient , avçc saint

Louis, chercher au fond de la Palestine , maîtres de Coustao-Hnople et devaniis nos alliés , intervenaient dans notre polw tique; lear prince envoyait le renégat grec Barberonsse oom-» liattie pour le pape et le roi Très-Chrétien m les cdtes de la Provence.

Tout changea donc dans la France ; les vêtements même s'altérèrent; il se ût des anciennes et des nouvelles mœurs un mélange unique. La langue naissante fut écrite avec esprit ^ finesse et naïveté, par la sœur de François 1*^, la reine de Navarre ; ' par Brançois I*' lai*mêmey qui ûdsait des vers aussi bien que Marot; par Rabelais, Amyot « les deux Marot et les auteurs de Mémoires. L'étude des classiques , celle des lois romaines , Téruditton générale, furent poussées avec ardeur ; les arts aequi-r rent

une perfection qu'ils n'ont jamais surpassée depuis en France. La peinture , éclatante en Italie, fut transplantée dans nos forêts et nos cbàteaux gothiques : oeux-d virent leurs tou*r TClles et kurs-créneiiux se couronner des ordres de la Grèce^ Anne de Montmorency , qui disait ses potentoes, ornait Écouen de chefs-d'œuvre; le Primatice embellissait Fontainehleau ; François F^ (pii se faisait armer chevalier comme au temps de Richard Cœur de Lion, assistait à la mort de Léonard de Vinci, et recevait le dernier foupir de ce grand peintre ; et ^ auprès de tout eda , le connétable de Bourbon , dont les soldats , comme ceux d*Alaric , se préparaient h saccager Rome ; ce connétable» qui devait mourir d'un coup de canon tiré peut-être par le graveur Benveuuto Celliui, représentait dans ses terres de France la puissance, la vie et les moeurs d'un ancien grand vassal de la couronne.

Brançois qui ne fut pas un grand homme, mais auquel le somom de grand roi est néanmoins resté ; ce père des lettres , qui voulut rompre toutes les presses dans son royaume , attira les femmes à la cour. Cette cour , lettrée , galante et militaire , mêlait les fsdts d'armes aux amours. Alors comuienca le règne de ces favorites, qui furent une des calamités de l'ancienne monarchie. De toutes ces maîtresses , une seule, Agnès Sorel, 9 ifé utile au piinoe et à la patrie.

Une aventure , choisie entKe mille , suffira pour fiiire con-

naître la haute société aous François I^. Brantôme, qui, avec un

autre genre tic ndeot , imite souvent Froissard, est en cette matière le conteur parfait : « J'en ay ouy coûter d*une autre «t du

temps du roy François l'^', de ce beau escuyer Gruffy, qui « estait un escnyer de Tescuiye dudit roy , et mourut à Naplea « aaToy^deH.deLaiitiee,etd'uQetcè8'^randedame delà. « cour, qui en derlal très-amoitteuae ; auesl estoît-il très4)eau, « et ne rappeloit-oii ordinairement que le beau Grulfy, dont « j'en ay veu le |)oui trait qui le monstre tel.

a Elle attira un jour uu&iiîa vaktde chaïubre eu qui eiie se « iioit , pourtant inconnu, et non veu dans sa chambre, qui luy « ? int dire un jour, luy bien habiiié, qui aentoit son gentil- « homme , qu^nne tfda^beUe et honneete dame se reoomman- « doit à luy, et qu'elle en estoit si amoureuse qu'elle en desiroit « fort l'accointance plus que d'homme de la cour; mais par tel « si , qu'elle ne vouloit, pour tout le bien du pionde , qu il la « Tist et la connuet ; mais qu'à l'heure du coucher , et qu'un « chacun 4e la cour secoit fetleé, il le viendroit quérir et preu- « dre en un certain lieu qu^il luy diroit; ^ de lè il le menea roit chez cette dame ; mais par tel pacte aussi , qu*il luy vou- « loit boucher les yeux avec un beaa mouchoir Liane , comme « un trompette qu'on mk ne eu ville e^emie , aliii qu'il ne « pust voir ny recounoistre le lieu ny la chambre la où il le R menmit, et le tiendroit tousjours par les mains , aûn de ne « de£faire ledit mouchoir; car amsi luy avoit commandé sa « maistresse, pour ne vouloir estre connue de luy j usques à quei-

« que temps certain et \weïix qu'il luy dit et promit

« Partant, le messager se despartit d'avec

• Griiïy , qui fut en peine et en son«;e, luy ayant grand sujet « 4^ penser que ce fust quelque partie jouée de quelque euue- « my de cour, pour lui domier quelque venue, ou de mort, ou « de cha-

rité envers le roy. Songeoit aussi quelle dame ce pou- « voit estre , ou grande , ou oaoyenne , ou petite,* ou belle, ou « laide , qui plus lui faschoit (encore que tous chats sont gris « la nuit), t'ar quoy, après en avoir conféré à un de ses com- <(pagnons des plus privez, il résolut de tenter la risque , et aue, « pour l'ainour d^une grande, qu'il presuuioit bien estre , il ne

« falknt lien craîu^re et appreheoder ; par quoy le ieudemaia « que le rey , 1m roynes , les dames, et tous et toutes celles de « la cour, se furent retirez pour se coucher, ne faillit de se

« trouver au lieu que le uiesscii^er Tavoit assi^ic, qui ue faillit « aussitost à l'y venir trouver avec un second , pour luy aider « à faire ie guest, si Tautre n'estoit poÎAt suivi de page , ny « bquaîs , ny valet I ni genliihomine. Aussitost qu'il le vid, « luy dît seute- ment : Ailonê^ mon$ieurf madame vous ai- « tend. Soudain il le banda et le mena par lieux estroits , obs- « cars, travm et iocon- mis ; de sorte que Fautre luy dit fraa- « chement qu'il ne sçavôit là où il le meaoit : puis il entra « dans la chambredeia dame, qui estoit si sombre et si obscure, « qu'il ne pouvoît rien voir ni connoistre , non plus que dans « un four.

« Bien la trouvait-il tré&-bien parfumée , qui iuy lit espérer

qudque chose de bon ;

« . . . et après le mena parla main, luy ayant

« esté le mouchoir , au lit de la dame , qui I attendoit ; et se

« mit auprès d'elle

«... où il n'y trouva rien que très-exquis , tant

« & sa peau qu'à son lit et son Imge, qu'il tastonnoit avec les «• mains ; et ainsi passa la nuict joyeusement avec cette belle

« dame, que j'ay bien ouy nommer Mais

« rien ne lui faschoit, disoit-ii, sinon que jamais n'en sceut ti- * rer aucune parole.

« Il n'avoit garde : car il parloit assez souvent à elle le jour « « comme aux autres dames ; et pour ce , Teust connue ausâtost. « Defolastreries, de mignardises , de caresses , elle n'y espar- « gnoit aucune : tant il y a qu'il se trouva bien. ^

« Le lendemain matin , à ia pointe du jour , le messager ne « leillit de le venir esveiller , et le lever et habiller , le bander et « le retourner au lieu où il Tavoit pris , et de lui dire adieu jus- « qu'au retxjur , qui seroit bien tost.

« Le beau Gruffy , après Tavoir remercié cent fois , luy dit « .adieu , et qu'il seroit tousjours prestde retourner, ce qu'il ûu « .et la feste en dura un bon mois , au bout duquel fallut h « Girufly partkrpour son voyage de Naples , qui prit congé de

St6 ANALYSfi BAISOlfRBB

« sadamo, et luy dit adieu à grand resret, sans en tirer d'elle m aucun parier seulement de bouche sinon souspirs et larnus « qu'il luy sentolt couler des yeux. Tant U y a qu'il partit d'a- « vec sans la cqunoistre nullement , ny s'en appeceevoir. »

Il fau: maintenant trouver place pour la réformation au mî- Heu de ces mœurs licencieuses et légères : elle avait la prétention de reproduire le premit^r cliristianisme cliez les chrétiens

vieillis, comme François V voulait ressusciter la chevalerie parmi les porteurs de mousquets et d'arquebuses.

La réformation est révéaement le plus important de cette époque ; elle ouvre les siècles modernea , et les sépare du siècle indéterminé qui suivit la disparition du moyen ftge.

Jusqu'alors ou avait souvent vu des hérésies dans l'Église latine, mais peu durables , et elles n'avaient jamais altéré Tordre politique. Le protestantisme devint, dès so;i origine , une affaire d^tat^el divisa sans retour la cité. Les métamorphoses opérées dans les lois et dans les moeurs doivent nécessairement amener des changements dans la religion : il était impossible que Te^xtérieur de Tédifice cliangeât, sans que les basés mêmes de cet édifice ne fussent ébranlées.

La déformation réveilla les idées de l'antique égalité , porta l'homme à s'enqu^r, à chercher, à apprendre. Ce fut , à proprement parler, la vârité philosophique qui, revêtue d'une forme chiétienne, anaqua la vérité réiigieuae. La réformation servît puissamment à transformer une société toute militaire en une société civile et industrielle . ce bien est immense , ma s ce bien a été niële de beaucoup de mal, et l'impartialité historique ne permet pas de le taire.

Le christianisme commença chez les hommes par les classes plébéiennes , pauvres et ignorantes. Jésus-Christ appela les petits, et ils sUèrent à leur mattre. La foi monta peu à peu dans . les hauts rangs, et s^assit enfin sur le trône impérial. Le christianisme était alors catholique ou univer^ei ; la religion dite catholique partit d'en bas pour aVriver aux sominités sociales : nous

avons vu que la papauté u'etait que le tribunal des, peuples^ lorsque Pâge politique du christianisme (ut arrivé.

protestantisme suivit une roi^te opposée : ilç'introduisit par.

la tête du corps politique, par les princes et les nobles, par les

prêtres et les magistrats , par les savants et les gens de lettres , et il descendit lentement dans les conditions inférieures ; les deux «npreii^tes de ces deux origines sont restées distinctes dans les deux communions.

La communion réformée &*a jamsds été ausd populaire que le culte catholique; de race princière et patricienne, elle ne sympathise pas avec la fouie. Équitable et moral , le protestantisme est exact dans ses devoirs, mais sa bonté tient plus de la raison qae,de la tendresse ; il vêtit celui qui est nu , mais il ne le réchauffe pas dans son sein ; il ouvre des asiles à la misère, mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects ; il soulasre l'infortune , mais il n'y compatit pas. Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre : pauvres comme lui, ils ont pour eompagnons les entcaïUes de Jésus-C3iriat; les haillons, la paille , les plaies, les cachots, ne leur Inspirent m défiioilts , ni repugnaDce; la charité en a parfumé l'indigence et le malheur. Le prêtre catholique est le successeur des douze hommes du peuple qui prêchèrent Jésus- Christ ressuscité; il bénit le corps du mendiant expiré, comme la dépouille sacrée d*an être aimé de Dieu et ressuscité à Pétemelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit do mort ; pour \m les tombeaux ne sont point une religion , car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une âme

souffrante : dans Ce monde , il ne se précipite point au milieu du feu, de la peste; il garde , pour sa femille particulière, ces soins aftectueux que le prêtre de Rome prodigue a la grande famille humaine.

Sous le rapport religieux , la réformation conduit insensiblement à rindifférence ou à TaUsence complète de foi : la raison en - est que Findépendance de Tespritaboutit à-deux abtmes : le doute ou l'incrédulité.

Et par une réaction natiircllo la réformation , en se montrant au monde, ressuscita le^natisme catholique qui s'éteignait : elle ppunrait donc être accusée d'avoir été la cause indirecte des horreiirs de la Saînt*Barthélemy , des fureurs de la Ligue , de Vassassinqt de Henn lYt des massacres d Irlande , de la revoca-

tioii de rëdit de Nantes^ et des diagoiuiades. Le pvotestantisne criait à l*întoléranee de Rome, tout en égorgeant lee catholiques

en France, en jetant au vent les cendres des morts, en allumant Jes bQchors de Sirven à Genève , en se souillant des viokнces de Munster, en dictant les lois atroces qui ont accablé les Irlandais, à peine aujourd'hui délivrés après deàx siècles d'oppression. Que prétendait la réformation relativement au dogme et à la discipline? Elle pensait bien raisonner en niant quelques mystères de la foi catholique, on même temps qu'elle en retenait d'autres tout aussi difficiles a comprendre. Elle attaquait les, abus de la cour de Rome; mais ces abus ne se seraient-ils pas détruits par le progrès de la civilisation? Ne s'élevait-on pas de toutes parts , et depuis longtemps, contre ces abus? Érasme, Ra-

belais, et tant d^autres, ne commençaient-ils pas à remarquer et à fiiire sentir, sans le secours de Luther, les vices que le pouvoir non contrôlé et la grossièreté 4 u moyen âge avaient introduits dans l'Église? Les rois n'avaient-ils pas secoué le jou^ des papos? Le long schisme du quatorzième siècle n'avait-il pas attiré les yeux mêmes de la foule sur l'ambition du gouvernement pontifical ? Les magistrats ne fiusaient-ils pas lacérer et brûleries bulles?

La réformation , pénétrée de Tésprit de son fondateur, moine envieux et barbare, se déclara ennemie des arts. En retranchant l'imagination des facultés de l'homme, elle coupa les ailes au génie , et le mit à pied. Elle éclata au sujet de quelques aumônes destinées à élever au monde chrétien la basilique de Saint-Pierre : les Grecs auraient-ils refusé les secours demandés à leur piété pour bâtir un temple à Minerve?

Si la Information , à son origine, edt obtenu un plein succès , elle aurait ctaltli , du moins pendant quelque temps , une autre espèce de barbarie : traitant Je supcrstiLion la pom[)e des autels, d'idolâtrie les chefs-d'œuvre de la sculpture , de l'architecture et de la peinture , elle tendait à faire disparaître la haute éloquence et la grande poésie; à détériorer le goût par la répudiation des modèles; à introduire quelque chose ide sec , de froid , de pointilleux , dans l'esprit; à substituer une société guindée et toute matérielle à ujic société aisée et tout intelleiîtuelle; à mettre les machines et le mouvement d'une roue, en plaee des mains et

d'une opération mentale. Ces vérités se conilriuent par Tobser- ' vation d'un fait.

Dans les dWerses brancheg de)ft religion réformée , cette communion s'est plus ou moins rapprocliée du lieau , selon qu'elle

s'est plus ou moins éloignée de la religion catholique. En Angleterre, où la hiérarchie ecclésiastique s'est maintenue, les lettres ont eu leur siècle classique. Le luthéranisme conserre des étincelles d'imagination que clierche à éteindre le calvinisme t et ainsi de suite en descendant Jusqu'au quaker, qui voudrait réduiré la yie sociale à la grosièreté des manières et à la pratique des métiers.

Shakspeare, selon toutes les probabilités, était catholique; Milton a visiblement imité quelques parties des poëmes de Saint-Avit et de Masenius; Klopstocli a emprunté la plupart des croyances romaines. De nos jours, en Allemagne, la haute imagination ne s'est manifestée que quand l'esprit du protestantisme s'est affaibli et dénaturé : les Goëthe et les Schiller ont retrouvé leur Lrnie en traitant des sujets catholiques; Rousseau et madame de Staël font une illustre exception à la règle; mais étaientils protestants à la manière des premiers disciples de Calvin ? C'est à Rome que les peintres, les architectes et les sculpteurs des cultes dissidents Tiennent aujourd'hui chercher des inspirations que la tolérance universelleleur permet de recueillir. L'Europe, que dis-je? le monde est couvert de rnonuinonts de la religion catholique. On lui doit cette architecture gothique qui rivalise par les détails et qui efface par la grandeur les monuments de la Grèce. Uy a trois siècles que le protestantisme est né ; il est puissant en Angleterre, en Allemagne, en Amérique; il est pratiqué par des millions d'hommes : qu'a-t-il élevé? Il vous montrera les ruines qu'il a faites , parmi lesquelles il a planté quel ([lies jardins

ou établi t^uelques manufactures. Rebelle à l'autorité des traditions, à Texpérieuce des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le protestantisme se détacha du passé pour planta une société sans racines. Avouant pour père un moine allemand du seizième siècle , le réformé renonça à la magnifique généalogie qui fait remonter le catholique, par une suite de saints et de grande lu)mmes,jusqu'à Jésus-Christ, de là jusqu'aux

patriarches et au berceau de Tuaivers. Le siècle protestant déaia* à sa preoiière heure toute parenté avec le siècle de ce LéeD* protecteur, du monde civilisé contre Attila et avec le siècle de cet autre I^n qui , mettant fin au monde barbare, embellit la société lorsqu'il n'était plus nécessaire de la défendre.

Si la rélbrniation rétrécissait le génie dans l'éloquence, la poésie et les arts, elle oomprimaît les grands coeurs à la guent: rhéroTsme est rimaginàtion dans Tordre militaire*. Le cadiolicisme avait produit le^ chevaliers ; le protestantisme fit des capitaines, braves et vertueux comme la IVoiie, mais sans élan; souvent cruels à froid, et austères moins de mœurs que d'esprit : les CbâtilloH furent toujours effacés par les Guise. Le seul guar> rier de mouvement et de vie que les protestants comptassent parmi eux, Henri IV, leur éclia|ipa. La réformation ébaucha Gustave-Adolphe, Charles Xll et Frédéric; elle n'aurait pas fait Buoiiaparte, de m^me qu'elle avorta de Tiliotson et du ministre Claude, et n^enfanta pasFénelonetBossuet, de même qu'elle élevalnigo Jones et Webb, et ne créa point Rapbaël et Michel- Ange.

On a dit que le protestantisme avait été favorable à Ja liberté politique , et avait émancipé les nations. L«es faits parlent^ls

comme les personnes?

Il est certain qu*à sa naissance la réformation fut répubM-caiiie, mais dans le sens aristocratique , parce que ses premiers disciples furent des gentilshommes. Les calvinistes révèrent pour la France une espèce de gouvernement à principautés fédérales, qui Taurait fait ressembler à l'empire germanique : chose étrange ! on aurait vu renaître la féodalité par le protes* tantisme. Les nobles se précipitèrent par instinct dans ce culte nouveau , et à travers lequel s'exlialait jusqu'à eux une sorte de réminiscence de leur pouvoir évanoui. Mais cette première ferveur passée, les peuples ne recueillirent du protestantisme au* cune liberté politique.

Jetez les yeux sur le nord de l'Europe, dans les pays où la ré-tormation est née, ou elle s'est maiiileiiue- vous verrez partout Tunique volonté d'un maître : la Suéde , la Prusse, ia Saxe, sont restées sous la monarchie absolue ; le Danemark est devenu un despotisme légal. Le protestantisme échoua dam

les pays républicains; il ne put envahir Gènes , et à peine ob-tint-il à Venise et à Ferrare une petite Église secrète, qui mourut : les arts et le beau soleil du IMidi lui étaient mortels. En Suisse, il ne réussit que dans les cantons aristocratiques, ana* logues à sa nature , et encore avec une grande effusion de saoi^. Li» cantons populaires ou démocratiques', Sehwitz , Ury et Underwald , ber-ceau'de la liberté helvétique, le repoussèrent. En Angleterre il n'a point été le véhicule de la constitution , forince bien ayant le sei-zième siècle dans le giron de la foi catholique. Quand la Grande-Bretagne se sépara de la cour de Home , le parlement avait déjà

jugé et déposé des rois; les trois pouvoirs étaient distincts; Fimpôt et Farmée ne se levaient que du consentement des lords et des communes; la monarchie représentative était trouvée et marchait ; le temps , la civilisation , les lumières croissantes , y auraient ajouté les ressorts qui lui manquaient encore , tout aussi bien sous Tinfluence du culte catholique que sous Tempire du cuite protestant. Le peuple anglais fut si loin d'obtenir une extension de ses libertés par le renversement de la religion de ses pères , que jamais le sénat de Tibère ne fut plus vil que le parlement de Heiiri VIII : ce parlement alla jusqu a décréter que la seule voloiitc du tyran fondateur de l'Ép^lise anglicane avait force de loi. 1/ Angleterre fut-elle îihre sous le sceptre d'Élisabeth que sous celui de Marie ? La vérité est que le protestantisme n'a rien changé aux institutions : là ou il a trouvé une monarchie représentative ou des républiques aristocratiques, comme én Angleterre et en Suisse, il les a adoptées; là où il a rencontré des gouvernements militaires , comme dans le nord de l'Europe , il s'en est accommodé , et les a meine rendus plus absolus.

Si les colonies anglaises ont formé la république plébéienne des États-Unis 9 elles n'ont point dû leur émancipation au pro* * testantisme; ce ne sont point des guerres religieuses qui les ont délivrées; elles se sont révoltées contre l'oppression de la mère patrie t protestante comme elles. Le Maryland, État catholique et très-peuplé , fît cause commune avec les autres États , et aujourd'hui la plupart des États de l'ouest sont catiioliques ; les progrès de cette communion dans ce pays de

liberté passent toute croyance , parce qu'elle s'y est rajeunie dans son élément naturel populaire , tandis que les antres com*

munions y meurent dans une indifférence profonde. Enfin, auprès de cette grande république des colonies anglaises pro* testantes, viennent de s'élever les grandes républiques des coiouies espagnoles catholiques : certes celles-ci , pour arriver à rindépendance, ont eu bien d'autres obstacles à surmonter que les colonies an^o-américaines, nounies an gouTemement représeniatif, avant d'avoir rompu le faible lien qui les attachait au sein maternel.

Une seule république s'est formée en Europe à Faide du pio* testantlsme, la république de la Hollande; mais il faot remsrquer que la Hollande appartenait à ces communes industrielles des Pays-Bas qui, pendant plus de quatre siècles, luttèrent pour secouer le joug de leurs princes , et s'administrèrent en forme de républiques municipales, toutes zélées catholiques qu'elles étaient Philippe II et les princes de la maison d'Autri* che ne purent étouffer dans la Belgique cet esprit d^indépendance; et ce sont des prêtres catholiques qui viennent aujourd'hui même 4^ la rendre à Tétat républicain.

11 faut condnre de l'étroite investigation des faits, qne le protestantisme tt*a pomt affranchi les peuples; il a apporté aut hommes In liberté philosophique , non la liberté politique : or la première liberté n'a conquis luille part la seconde , si ce n'est en France, vraie patrie de la catholicité. Comment arrive-t-il que r Allemagne , très-philosophique de sa nature et déjà armée du protestantisme , n*aît pas fait un pas vers la liberté politique daus le dix-huitième siècle, tandis que la Franco , très-peu philosophique de tempérament et sous le joug du catholicisme , a gagné dans le même siècle toutes ses libertés?

Descartes, fondateur du doute raisonné, autear de la Jféthode et des Méditations y destracteur du dogmatisme soolastique; Descartes , qui souieiiait que pour atteindre à la vérité il fallait se défaire de toutes les opinious reçues ; Descartes fut toléré à Rome , pensionné du cardinal Mazarin, et persécuté par les tliéologiens de la Hollande.

t/homme de théorie méprise souverainement la pratique :

de la hauteur de sa doctrine jugeant les choses et les peuples , méditant sur les lois générales de la société, portant la hardiesse de ses reehMhes jusque dans les mystères de la nature divine, il se sent et se croit indépendant, parce qu il n'a que le corps d'enchaîné. Penser tout et ne faire rien , c'est à ia lois le caractère et la vertu du génie pliilosophique : ce génie désire le bonheur du genre humain; le spectacle de la liberté le charme, mais petf lui importe de le voir par les fenêtres d'une prison. Comme Socrale, le protestantisme a été un aecoueheur d'esprits; uinflu iircusiuient les intelligences qu'il a mises au jour n'ont été Jusqu'ici que de belles esclaves.

Au surplus , la plupart de ces réflexions sur la religion réformée ne se doivent appliquer qu'au passé : aujourd'hui les protestants, pas plus que les catholiques , ne sont ce qu'ils ont été : les premiers ont gagné en imagination, en poésie, en éloquence, en raison, en liberté, en vraie piété, ce que les seconds ont perdu. Les antifiailiies entre les diverses communions n'existent plus -, les enfants du Christ, de quelque liî:^née qu'ils proviennent , se sont resserrés au pied du Calvaire , souche commune de la famille. Les désordres et l'ambition de la cour romaine ont cessé; il

n'est plus resté atî* Vatican que la vertu des premiers évéqnes, la protection des arts et la majesté des souvenirs. Tout tend à recomposer l'unité catholique ; avec quelques coacessions de part et d'autre, l'accord serait bientôt lait. Je répéterai ce que -j'ai déjà dit dans cet ouvrage : pour jeter un nouvel éclat, le christianisme n'attend qu'un génie supérieur, venu à son* heure et dans sa place. La religion chrétienne entre dans une ère nouvelle; comme les institutions et les moeurs, elle subitia troisième transformation : elle cesse d'être politique ; elle devient philosophique sans cesser d'être divine; son cercle Ûex il) le s'titeud avec les lumières et les libertés, tandis que la croix marque à jamais son centre immobile.

HENRI II

Les douze années du règne de Henri II ne fiirent que IV vant^soèue de cette BOUTelle société qui se forma sous les der* niers Valois, et qui ne lessemble plus à la société oontmencée

sous Louis XI et achevée sous François 1"^. Coamie cv< nenieuls, vous remarquerez : la bataille de Saint-Quentin , perdue par le maréchal de Saint- André ; la levée du siège de Metz , défeudu par le duc de Guise; la prise de Thionviile et de Calais par ee même prioce, ce qui mit fin aux conquêtes d'Édouard III, ^ constitua nos frontières militaires; la ligue pour la défense de la liberté germanique entre Henri II, Félecteur de Saxe et le marquis de Brandebourg. La paix de Cateau^mbrésis « ouvrage du

connétaUe de Montmorency, fit perdre à Henri II les avantages qu'il eommraçaît à reprendre sur les armes espagnoles.

Les autres événements sont : le mariage de Jeanne d ALbret, héritière de Navarre, avec Antoine de Bourbon, père de Henri IV ; le mariage de Marie Stuart avec François» dauphin; ravénemeDl de Marie au trdne d'Angleterre, laquelle rétablit un moment la rehgion catholique, et laissa sa couronne à uae autre femme, la fameuse Élisabeth; rabdicatiouetia mort de Charles-Quint.

Dans rintérieur de la France, là peiséeution contre les réformés s'étendit et se régularisa par Fmtervention de la loi; Té*

dit d'Écouen les punit de mort, avec défense d'amoindrir la peine. ' Henri H fit arrêter (1559) cinq conseillers du parlement de Paris I accusés d'être fauteurs d'hérésie : parmi ces conseillers se trouvaient Louis Faure et Anne Oubourg,qui osèrent reprocha h Henri ses adultères, attaquer les vices de la cour de Rome , et annoncer que la puissance des clefs penchait vers sa mine. L*estrapade, ou les baptêmes de feu, consistait à suspendre un protestant au-dessus d'un bûcher, à le plonger à différentes reprises dans la flamme, en abaissant et en relevant la corde : Henri H et Diane de Poitiers assistèrent au spectacle de ce supplice, comme ptisse-temps. L amiral deColigny paraissuil, les trois

filetions des Montmorency , des Châfillon et des Guise s^organi-

saient. Alors que l'esprit humain avait un instrument pour multiplier la parole et répandre la pensée dans les masses; quand

tout se pénétrait de lumière et d'intelligence, la monarchie , prête à ?aincre les dernières libertés aristocratiques, se donnait, |iar tous les abus et partons les vices , Favant-goût du pouvoir absolu.

Henri II mourut d'une blessure à rœii qu'il reçut de lilontgomeiy dans une joute , et le f^ne de ce prince s^ouvrit par le ' dttd de Jamac et delà Châtaigneiaie*

FRANÇOIS II

BSlWtlitOl

règne de Frapçois II, de Charles IX, de Henri Ilf, et une partie du r^ne de Henri IV, jusqu'à la reddition de Paris , ne forment qu'un seul drame, dont les pnucipales figures sont, pour les femmes : Catherine de Médicis ^ Marguerite de Valois, Marie Stuart, Jeanne d'Albret, la duchesse de Nemours, madame de Montpensier, madame d*Aumale, madame de Noirmoutiers, Gabrielle d'Estrées, et (luelquts autres; pour les hommes , parmi les princes , les prélats et les guerriers : les deux premiers Guise , François de Guise et le cardinal de Lorraine; la seconde génération des Guise , Henri dit le Balafré , le cardmal de Guise et le duc de Mayenne ; le duc de Nemours , % le connétable Anne de]\I()iitiu()renc'y , Tanural de Coligny et les Cliatilloa; les princes du sang, Antoine, roi de Navarre, son iils Henri de Béam, et les deux princes de Condé; pour les magistrats : THospital, le premier Molé, Itolay, Brisson, de Thou.

Dans le second plan du tnldeau, les personnages sont : les filles d'honneur de Catherine de Médicis, les mignons de Henri

Ui et de son frère le duc d'Alençon,- les satellites des Guise, Maugiron , Saint-Mesgrin , Joyeuse, d*Espernon , Bussy ;

les grands massacreurs de la Saint-Barthélemy, Maurevert, Besme, Goconas, Thomas, le parfumeur de Catherine de Mé-

dicis, sans oublier Poitrot, Jacques dément, et enfin Rofail'» lae, qui femn plus tard la liste deees assassim^ Les gens de lettres et les savants ne doivent point être ou-

Liics dans cette scène , parce que chacun d'eux y joue un rôle selon la religion qu'il professait : Jean du Bellay, cardinal; Melanchthon; Beauvais, gouverneur de Henri IV; Jean Calvin, Charles Étienne, Étienne Jodelle, Charles Dumoulin , Henri d'Oysdl , Pierre Ramus, du TiUét, Belleforest, leandeMont* lue, évéquede Ydence; PHnrac , Ronsard, SaintGeiais, Araspol, Bodin , Charron , Cujas , Fauehet , Gamîer, du HaiHan , Upse, de Mesnie, Miron, îMontaiguc, ^Nicot, d'Ossat , Passerai, Pitou, Scaliger, de Serres. Alors le Tasse racontait à l'Italie la gloire des anciens clievaliers , à laquelle Cervantes allait donner une autre espèce d'iounortalilé en Espagne; le Camoëns chantait l'Orient retrouvé; le génie du moyen âge, apparu sur la terre avec le Dante , descendait glorieux dans hi tombe avec Sliakspeare; Tycho-Brahé , tout en abandonnant le vrai système du monde dévoilé par Copernic, acquérait le litre de restaurateur de Fastronomie, dans ces régions dont les Romains n'avaient entendu parler que comme la patrie inconnue des barbares destructeurs de leur «npve*

Sur les trônes étrangers, les personnages à remarquer sont Siirte V, Élisabeth et Philipf)e H. Des quatre rois qui gouver-

nèrent la France dans ces troubles, François ÎI, Charles ÎX, Henri III et Henri IV, le premier n'est célèbre que pnr la beauté et les malheurs de sa veuve, cette Marie Stuartqui transmît à son fils un nom funeste et un sang d'édiafaud.

Le gouvememont, sous François II, tomba aux mains des oncles maternels de ce jeune' monarque , François de Guise et le cardinal de Lorraine. Le cardinal avait des liaisons intimes avec Catherine de Médicis : « Ung de mes amis non huguenot, « dit TEsloile , m'a conté qu'estant couché avec un valet de « chambre du cardinal , dans une chambre qui entroit en celle m de la reine mere, il vit sur le minuict ledit cardinal , avec une a robe de nuit-séuleraentsur ses espaules, qui passoit pour aller « voir la reine; et que son ami lui dit que s'il advenoit jamais « de parler de ce qu'il avoit vu, il en perdroit la vie. »

DB L'flltMiaB DB VBAHCB.

Le connétable de Moatauracy el la duclwssa de Valoiti* nois voient tomber teur crédit, Antoina de Bonriiaii d la oaiw dinal son Mxe sont envoyés an Espagne, sons le prétexte d'y conduire ÉKsabeth-de France à Philippe H. La conspiration d'Amboise contre les Guise éclate ; die était dirigée secrètement

par le prince (Je ('.oiuie.

Édit de Romorautîn, par lequel les évéques sont inveilii de la connaissance do crime d^hérésie. L'Uospital fut malheurea* ae-meniraiilaur de cet édit; il ne la rédigea gna pour anptcher Féta-blissament derinquisilkm.

Convocation des états à Orléans , où sont mandés le roi de

Navarre et le prince de Coiule. Le prince de Condé est arrêté comme chef dune conspiration nouvelle; il esl juge, condamné à , f evdre la tête , et délivré par la mort de i^Yançois II (lâ699 1660).

CHARLES IX

Les étals d'Orle;ins de 1560 se voulurent séparer à la mort du roi , disant que leurs pouvoirs étaient expirée; ils furent retenus, d'après la prindpagaa le mort saisit le vif, al^ Tau* torité royale ne meurt point. Ils rendirent rordonnance sur les mittièmccelé-Biasiiques, la règlement de la justice, et les substitutions réduites à deux degrés. Les ordonnances ou décrets des états liaient si peu rantorité royale, que Cl la ries IX révoqua par sa déclaratiou de (iliartres ; Tarticle 1*^^^ de l'ordonnance d'Orléans qui rétablissait ia pragmatique.

Catberina de Médids, sans être r^êate du royaume aaua la minorité da Charles IX, jouit d*iine autorilé qui aa prolongea pendant tout la règne de ce prince et celui de Henri IIL On a tant de fois peint le caractère de cette femme , qu'il ne présente plus qu un lieu conuuiin usé ; une seule remarque reste à faire : Cntlieri ne était Italienne, lilie d'une famille marchande eicvec à la principauté dans une république; elle était accoutumée aux orages populaires, aux factions, aux intrigue», aux em* poisonnements, aux coups de poignard; elle n^avait et ne pouvait avoir aucun des préjugés de rarîstocratie et de la monar*

nos ' AMALYU BàiaOlIlfBB

chie française , cette morgue des grands , ce mépris des petits , ces prétentions de droit divin , cet amour du pouvoir absolu en tant qu'il était le monopole d*une race ; elle ne coimaissaît JM8 nos lois 9 «I s'en souciait peu : elle voulait fiiire passer la couronne à sa fiUè. Elle était Incrédule et superstitieuse» ainsi que les Italiens de son temps ; elle n'avait en sa qualité d'incrédule aucune aversion contre les protestants: elle les lit massacrer par politique. Enfin, si on la suit dans toutes ses démarches , on s'aperçoit qu'elle ne vit jamais dans le vaste royaume dont elle était souveraine qu'une Florence agrandie, que les émeutes de sa petite république, que les soulèvements d'un quartier de sa ville natale contre un autre quartier, la querelle . des Pazzi et de^ Médicis dans la lutte des Guise et des Cbâtillon.

Triumvirat du duc de Guise, du connétable de Montmorency et du maréchal de Saint-André. Le roi de Navarre fortifie ce triumvirat. Colloque de Poissy, où le cardinal de Lorraine plaide pour les catholiques, et Tbéodose de Bèze pour les bu* gnenots. Le prince de Gondé est absous, par arrêt du parlement, de la conjuraliuu d'A!iil)()ise, au loiid de lariuelle il était |)ourtant. Marie Stunrt retourne euÉcosse. J&iie eut un secret pressentiment de ses adversités.

« icelle n'estant quasi, par manière de dire, que née, et « estant aux mamelles lettant, les Anglois vindrent assaiUir « FEscosse, et fallut que sa mero l'allast cacher, par crainte de

« celte furie de terre en terre d'Escosse Et ce no-

« nobstant la fallut mettre sur les vaisseaux , et Texposer aux « vagues, orages et vents de la mer; alla passer en France « pour

sa plus grande seureté. ... La maie fortune la laissa « et la bonne la prit par la main. » (Bbaiit6mb.)

Ce ne fut pas pour longtemps. Veuve de François II, Il lui fallut retourner dans une contrée demi-sauvage, le eoêor plein de l'image du jeune époux qu'elle avait perdu ; elle portait le deuil en blanc , chantait les élégies qu'elle composait elie-mémet en s'accodlpagnant du luth :

si Je suis en repos SmunetUaiitnir ma couelir.

D& l^histuuë de fbarcb

J'oy quil me tient propo»,

Je le sens qui me touche ; En labeur, rn tccoy, loMjours est yics de moy.

Elle s'embarqua à Calais dans les premiers jours de septembre 1661 « au commeDcement du printemps; elle Tit périr un vaisseau en sortant du port. Appuyée sur la poupe de sa galère , et les yeux attachés au rivage , elle fondit eb larmes quand la

terre s'éloigna ; elle demeura cinq heures entières dans cette attitude, répétant sans cesse : Adieu, France! adieu, France l Lorsque la nuit lut venue : « Adieu doîic, ma c hère France , , « que Je perds de vue, redisait-elle ; je ne vous verrai jamais « plus. • Elle refusa de descendre dans la chambre de la ga- 1ère: on étendit un tapis sur le château de poupe; elle s'y coucha , sans prendre aucune nourriture. FJle commanda au timonier de l'éveiller au point du jour, si Ton apercevait encore les côtes de France. Kn eit'vl , la tei le restait visible au lever de Taurorey et ^larie Stuart la salua de ces derniers mots : Adieu la France l Cela est fait; adieu la France! je pense ne vous voir Jamais plus.

(Bbantômb.) Une autre exilée, plus malhenreuse emsore , a pu prononce^ les mêmes paroles , en allant demander un abri solitaire au palais de IMarie Stuart.

Premier édit en faveur des huguenots ; le parlement refuse d'abord de Tenregistrer. Première guerre civile , à la suite du massacre de Vassy. Le prince de Condé , déclaré chef des protestants , s'empare de la ville d'Orléans. Rouen tombe au pou* voir des huguenots : Antoine, roi de Navarre, père de Henri lY, blessé devant cette place le 16 octobre 1563, meurt, par intempérance, des suites de cette blessure; il avait été protestant et s'était fait catliolique. Jeanne d'All)ret, sa feuinie, de catholique qu'elle avait été, s'était changée en huguenote trés-Jorte, dit Brantôme.

Bataille de Dreux , que perdent les huguenots. Les deux généraux des deux armées âirent fidts prisonniers, le prince de Gondé, chef de Tarmée protestante, et le connétable de Montmorency , chef de l'armée catholique. Le maréchal de Saïut- André tut tué. Le duc de Guise décida la victoire , et le soir

partagea son lit avec le prince de Ck)ndé, son prisonnier : le prince de Gondé ne put dormir; le duc de Guise ne iit qu'un

soiiiMie (1562).

î.c duc de Guise est assassiné devnnt Orléans par Poltrot II est probable que l'amirai de Coliguy connut les projets du meurtrier. Les d^mièces paroles de Guise à Poltrot, bien que connues de tous, ne doivent jamais être omises; il les &nt redire en vers, pour rappeler à la fois la mémoire de deux grands hoiiiiiuei :

Des ni«ix qoe noQi terrmis cimiiato b difTAKioe I

Le tien fa commandé le meurtre et la vengeance;

Lemicn, Iors(|ueton bns virnt (îc m'n^'^assiner» H'ordoimc de te plaindre et de te pardonner. -

François de Guise fut supérieur à son fils lîenri, quoique non appelé à jouer un aussi izraiid rôle. Il faut remonter jusqu'aux Eomaius pour retrouver cette hérédité de gloire et de génie dans une même famille. C'est ici le point le plus élevé de la seconde aristocratie ; elle jeta en expirant autant d'éclat que la première ; elle était moins morale, mais plus civiliisée et plus intelligente.

Le 19 mars 1563, première paix entre les catholiques et les luieuenots. Ceux-ci donnent les premiers l'exemple d'ap[)eler les étrangers à leur secours ; ils livrent aux Anglais le Havre de Grâce, qui est repris par (iharles IX. Cfôture du concile de Trente t ses décrets de police et de réformation ne furent point reçus dans le royaume.

En 1564, rordomiancedu château deBoussillon, euDauphiné, fixa le commencement de Tannée au 1*' janvier. L'année s'ouvrait ;uii)aravaiit le samedi saint, après vêpres , -ce qui , par la mobilité de ce jour, produisait des aberrations chronologiques. La société moderne étant née du christianisme, l'année en avait pris rère ; elle renaissait avec le Christ.

L'histoire des monuments et des arts veut que Ton parle des premiers travaux de 1564, pour la constructioii. du palais des Tuileries ; élégante architecture, que gâtent les ouvrages lourds dont elle a été élargie et écrasée.

C'est en 1565 qu'eut lieu à Bayonne V entrevue du roi et de Catherine de Médicis avec Isabelle de France, femme de Phi-

lippe II, et le duc d*Albe. On a dit que le massacre des chefs huguenots fut confirmé dans cette entrevue , nprès avoir été conçu au concile de Trente en 1^63 , par le cordlual Charles de

y en levant des troapee après le^voyage de »

Bayomie» alanna les protestants régnicoles et étrangers , fit naître la deuxième guerre ciTile en France , et commencer les troubles des Pays-Bas.

On remarque à peine dans ces ten^ l'abandon du sié^e de Malte par les Turcs ; de même que, sous Louis XIY^ <m ne fait guère attention au siège de Candie que par la mort du héros de la Fronde. Pourtant les infidèles étaient plus formidables que jamais; maisTesprit des croisades n'existait plus. D'Aubusson, risle<Adam et la Valette, représentants de la cbe- ▼ alerie tétaient étonne ces lois sans États, non sans gloire, qui surfirait à leur puissance.

Une première ordonnance de Moulins réunit vx assimile les domaines possédés par le roi aux domaines de la couronne. Autre ordonnance de Moulins, pour la réformation de la justice : elle fidt encore aujourd'liui le fonds du droit commun dans le nouveau Gode (1566).

L'association des gueux, pour s"oj)poser à rétablissement de rinquisition , soulève les Pays-Bas. Le prince d'Orange Mt; Tannée d'après, le duc d'Albe Mi trancher la tête au comte de Hom et au comte d'Aiguemont.

La bataille de Saint-Denis signala la seconde guerre civile. Le connétable Anne de Montmorency commandait l'armée royale ;

l'armée protestante marchait sous la conduite du prince de Copdé et de l'amiral de Goligny. Le connétable reçut huit blessures, et cassa, du pommeau de son épée, les dents de Jacques Stuart, qui lui tira le dernier coup de pistolet. U avait vécu sons quatre rois, et était âsré de soixante-quatorze ans. C'est ce connétable; homme borné, grossier et rigide, qui fiiit en partie la gloire nationale des Montmorency* Cette maison était un débris de la première aristoeratie, resté au milieu de la seconde (1567).

Voici une anecdote qni peint f homme et les temps : le connétable, grand raàroueur de personnes, était ù Bordeaux;

Strozzi loi demanda la permitsion de dépecer tut vaisseau de trois cents tonneaux, appelé le Mont-Héal, qu'il disait vieux, pour en chaufferies tardes du roi. I.e connétable y consen- ^ tit : les Jurats de la ville et les conseillers de la cour céeiaœèrent , disant que le vaisseau était boa et pouvait encore senrâr.

« Et qui estes-vous 4 messieurs les sots , ^'écria le cannétablef « qui me voulez coiitroller et uie remonstrer? Vous estes d'ha- « biles veaux, d'estre si hardis d en parler ! Si je laisois bien, « j'envoyeiois tout à cette. heure despeeer vos maisons, au lieu « du navire, v »

Brantôme, dans un transport d'adn&iration,'8*écrie : « Qui a furent estonnez, ce furent ces galauds, qui tous rougirent de « hou te. Et le, navire fut défait dans une après-disnée , qu'oa « ne vit jamais si grande diligence de soldats et de goujats. *

A qui appartenait le vaisseau ? A l'État ou à des particuliers? Voilà les idées qu'on avait alors de la propriété publique ou privée, de l'autorité des lois et des magistrats. On sent, dans les pa-

roles du connétable , le mélange des deux époques , Tin- , solence aristocratique et le despotisme monarchique.

Seconde paix de 1668, appelée la petite paix^ suivie iminédiatement delà troisième guerre civile. Aventure et mort tragique de don Carlos et d'Élisabeth de France. La reine Élisabeth fait arrêter Marie Stuart, réfugiée en AoigLeterre. Le chancelier de THospital se retire de la cour.

Bataille de Jarnac, gagnée le 13 mars 1569 , par le duc d'Anjou, depuis Henri lU, sur Louis 1% prince de Condé, tué après • le combat par Montesquiou. L'amiral de Coli^ny et le prince de Béarn (Henri IV), déclaié chef du parti, rassurent les huguenots.

Bataille de Moncontour, du 3 octobre de la même amée, perdue par l'amhral de Goligny.

Troisième paix, conclue à Saint-Germain, au mois d'août 1570. En 1571 , le mariage de Henri de Bourbon , prince de Réarn, est proposé avec Marguerite, sœur de Charles IX et de iletin UI.

Ces batailles de nos guerres civiles religieuses , qui firent tant de bruit , disparaissent aujourd'hui entre les grandes ba* tailles de rarislocraliti sous la féodalité , presque toutes perdues contre les étrangers, et les grandes batailles de la démocratie

rjeiidant la révolution , presque toutes gagnées sur les étrangei"s.

De répoque des Valois, il ne reste qu une seule bataille dont le souvenir soit européen; c'est celui de la bataille de Lépante : là se retrouvèrent m présence les deux religions qui , depuis

neuf siècles , n'avaient pu terminer leur querelle. La Grèce esclave vit (î 11 moins humilier ses tyrans -, vWv put avoir un pressentiment du dernier combat naval qui lui devait rendre à Navarin la liberté qu'elle avait jadis conquise à Salamine.

Uannée 1572 ^ sortie des entrailles du temps toute sanglante ^ garda et n'essuya point le sang de renlaalement maternel. Jeanne d'AUnet , reine de INavarre, vient à Paris marier son fils Henri avec Marguerite de Valois. L'amiral de Coligny et lies seigneurs protestants s'y rendent ^ pour assister à ces noces et pour conférer -de la guerre des Pays-Bas. La reine de Navarre nieiirt , peut-être empoisonnée : « Reine u ayant de femme « que le sexe, Tame enUere aux choses viriles , Tesprit puissant « aux affaires, le cœur invincible aux adversités. » (D'Aubi- Qifi.)

« Le roi Tappeloit sa grand'tante, son tout, sa mieux aimée.

« Le soir, en se retirant, il dit à la reine sa

« niere, en riant : Et puis, madame, que vous en semble? « Joué-jepas bien mon roilet? » (L'ëstoile.)

Henri , roi de Navarre , épouse Biarguerite de Valois. « Après « que le roi eut fait la Saint-Barthelemy , il disoit en riant, et en « jurant Dieu à sa manière accoustumée , et avec des paroles « que la pudeur oblige de taire » que sa grosse Margot, en se . « mariant, avoit prins tous ses rebelles huguenots à la pipée. » (L'EsTOitBO

Maurevert blesse l'amiral d'un coup d'arquebuse; les hugue- ^ nots soiU massacrés le jour de la Saint-Barthélemy.

Coligny est tué le premier : « Besnie, Haustefort, Uattain, « trouvent l'admirai sur pied en l'apprebension de la mort; les «

admoneste d'avoir pitié de sa vieillesse ; se sentant leurs es^ « pées glacées dans son corps, il prolonge sa vie , embrasse la « (énestre pour n'estre pas jeté en bas , on, tombé, il assouvit les ^ yeux du iils dont il avoit £ait tuer le pere. » (Tavanuss.)

su

ANiLLYSt BAISOmiÉB

Le même historiea ajoute : « T^e roy de JNavarre et le prince « de Condé sont menés au voy. 11 leur propose la messe ou la « mort; menace le prince de Omàé , qui ne se pouvoit feindie.

« Ln resolution de tuer seuleineal les chefs est enfreinte : pln- « sieurs lemnies et ^ants tués à la fuhe populaire 9 il demeure ft deux mille massacrés. »

Tavannes avait voulu que le massacre ne tombât que sur les cheSs des huguenots , et que l'on gagnast la bataille dans Paris^ sotitenant « que ceste exécution devoit estre nette de toute re-

préhension, ayant esté faite par contrainete, enlilée d'un acci- «t dent à Tautre; que les enfants, ces princes et mareschauxde « France (le roi de Navarre , le prince de Condé , les maréchaux « de Montmorency et de Damville), et ppvres personnes, et a ne deToient pas pastir pour les coupables les jeunes princes «inno- cents »

Le maréchal de Retz maintenait le contraire ; il disait : « Quil « fedloit tout tuer ; que ces jeunes princes , nourris en la religion , « cruellement offensés de la mort de leur oncle et de leurs ami», « s'en resseutiroient ; qu'il ne falloil point offenser à demi ; qu'en « ces desseins extraordinaires il fsklMt considérer premièrement ce 8*il estoit nécessaire, contrainct ou juste : les ayant jaugez tels,

«(il ne les fiiDoit rien laisser qui peust causer la raine du hut de « paix où Ton tendoit; que s'il estoit juste on un chef, il !Vs- « toit en tous ; puisque des parties joinctes depeudoit Teflet prin- « cîpal de Faction, il lesâdloit couper, à ce que les racines ne « restassent; aussi, 8^iln*estoit Juste, il falloit s*en distraire du « tout, et n'entreprendre rien : au contraire, que si on rompoît « les lois, il falloit les violer entièrement pour sa seureté , le « péché estant aussi grand pour peu que pour beaucoup. L opi- « nion du sieur de Tavannes subsista pour estre plus juste , ^ « que Ton erôyoit celle du maresohal de Retz amMtieuse des es- « tats qu'il vouloit faire à son proufit. »

Voilà la doctrine des assassinats nettement exposée; elle ne date pas de nos jours.

Depuis le massacre de la SaintBarthélemy > , Charles IX pa*

' Je ne donne piesque aucun détail sur la Saint-Bartbélciny î en voici U raison : Buonaparte avait Tait transporter à Paris le- sarcbivci» du VaUcan;

rut tout changé, et disoit-on qu'on ne lui voyoitplus au visage cette douceur qu'on avoU accoustuméde lui veoir, (6b antôme.)

Cette.èxéerable journée ne fit que des martyrs ; elle donna aux idées philosophiques un avantage qu'elles ne perdurent plus sur les idées religieuses ; et en rendant les catholiques odieux , elle augmenta la forée des protestants. En 1573 , une quatricine guerre civile éclata parle soulèvement de la ville de Montauban, Le sénéchal de Pér^ord, André de Bourdeille , écrivait au duc d*Alençon , le 13 mars 1S74 : « Si le roy , la royîne et vous , ne « î)ourvoyez aux troubles deFEstat autrement que par4e passé, u je crains de vous veoir aussi petits compait^Mîons que moi. »

Le siège fut mis devant la Aochelie par le duc d'Anjou. Quatrième paix • avantageuse aux huguenots* Le duc d'Anjou (depuis Henri III) alla prendre la couronne de Pologne , et raconter, dans les fuicbi de la Uthuanie, à son médecin Miron, les meurtres dont la pensée l eiopècliait de dormir : « Je vous ai fait ve- « DÎT ici-pour vous faire part de mes inquiétudes et agitations ' « de cette nuict, qui ont trouUé mon repos, en repensant à Texe* « cution de la Saint-Banhdemy. » En quittant la France , le duc d'Anjou avait été moins poursuivi du souvenir de ses criînes que de celui de ses amours ; il écrivait avec son sang à Marie de Clèves, p^mière femme de Henri prince de Gondé.

Dans Tannée 1674 se fi^ma le parti des polUigues ou des centres, qui l'emportèrent à la fin, comme dans toutes les révolutions, parce que c*est celui des hommes raisouuables, et que la raison est une des conditions de 1 exisl-euce sociale. Les politiques avaient pour c îk fs le duc d'Alençon et les Montmorency : la faction la plus faiUe , celle des huguenots , s*attacha naturellement aux poHtiques. La Mole et Gooonas furent décapités pour intrigues : le pre4nier était auiié de la reine Marguerite; le second, d'Henriette de Clèves ^ duchesse de JNevers.

immense et précieux trésor, qui, bien fouiilé, pourrait changer en grande partie Plitetoire moderne. Quai quM en Mit , quelques recherches dans ce dé* pôi sur l'époque de la Saint-Barthéteml ni*ont mis en poMes^ion des di^pdehes

de Salviati , alors chargé d'affaires de la cour de Rome k Paris. Ces dépêches, tantôt en chair, iAniàt chiffrées avec b traduction intcrliiiéalre, sont d'un grand intérêt. Je les publierai peu l-€ Ire un jour, en v joigoâiU» par forme d'introduction I histoire complè|e de U $aiat-Bartb<^icu)y. -

Charles IX languissait depuis deux années ; il se félicitait de n'avoir point de fils , de crainte que ce fils n'eût été aussi malheureuxquelui.Ayantapprisunsoiilèveinentdes princes : «Au a moins, dit-il , s'ils eusseat attendu ma mort! c'est trop m'en « vouloir. » Il mourut au château de Vincennes le-SO mai 1574. Deux jours avant qu il expirût, les médecins avaient fait retirer toutes les personnes de sa chambre, « hormis trois, savoir : la «. Tour , Saint-Pris et sa nourrice , que Sa Majesté aimoît beau- « coup, encore qu'elle fust huguenote. Comme elle .se fut mise sur « un coffre , elle commençoit à sommeiller; ayant entendu le roi a se plaindre 9 pleurer et souspirer, s'approche tout doucement « du lict « et , tirant sa custode, le roy commença à lui dire , je- « tant un grand souspir , et larmoyants! fort que les sanglots lui « coupoient la parole : Ah ! ma nourrice ! ma mie , ma nourrice,

• « que de sang et que de meurtres ! Jhîqmfai suwi un meschant

• conseU! O mon Dieu! pardonne'les'fnoi, s'il te plaisL

« Q (e ferai-je f Je suis perdu 9 je le vois bien. Alors la Donirio(t « lui dit : Sire , les meurtres soyent sur ceux qui vous les ont « fait taire ! Mais de vous, sire, vous n'en pouvez mais ; et puis- « que vous n'y prestez pas consentement et en avez regret , croyez tt que Dieu ne tous les imputera jamais, et les couvrira du man- « teau de la justice de son Fils , «uquel seul fiaut qa'ayiez vos- « tre recours : mais pour l'honneur de Dieu , que Votre Majesté « cesse de larmoyer. Et sur cela lui ayant esté quérir un mou- « choir, pour ce que le sien estoit tout mouillé de larmes ,

après « que Sa IMajesté l'eut prins de sa main , lui fit signe qu'eUe s'en « allast et le laissast reposer. »

Ce roi , qui tirait par les fenêtres de son palais sur ses sujets huguenots; ce monarcjue catholique, se reprochant ses meurtres , rendant l'âme au milieu des remords en vomissant sou sang , en poussant des sanglots , en versant des torrents de larmes, abandonné de tout le monde, seulement secouru et consolé par une nourrice Imguenote 1 N'y aura-t-il pas (juelque pitié pour ce monarque de vingt-trois ans, né avec des talents heureux , le goût des lettres et des arts , un caractère uatureliement généreux, qu^une exécrable mère s'était plu à.dépraver par tous les abus delà débauche et de la puissance ? Charles IX avait dit

à Ronsard , dans des vers dont Ronsard aurait dû imiter le na* turel et Fél^ance :

Tons deiix également nous portons des couronnes;. Mais, loi, je la rei;oiâi poëte, tu la donnes.

Heureux si ce prince n^avait jamais reçu une couronne duuo

falement souillée tle son propre sniiir et de celui des Français, ornement de téte incommode pour s'endormir sur Foreiller de la morCI

Le corps de Charles IX fut porté sans pompe à Saint^Denis ,

accompagné par quelques archers de la garde , par qua^tre gentilshommes de la chambre,^t par RrauLome , raconteur cyni(]ue, qui moulait les vices des grands comme on prend l'empreinte du visage des morts.

UËNlil III.

DB IS74 k 1589t.

Aussitôt qne l^enri IH n[)prit le décès de son frère , il s'évade de la Pologne comme d une prison , se dérobe à la couronne des Jagellons , qu'il trouvait trop l^ère^ et vient se iaire éera* ser S0Q8 celle de saint Louis. « Quand en lui mit la couronne « surla teste (o s on sacre à Reiras, le 15 février 1574), il dit '« assez haut qu'elle le biessoit, et lui coula pour deux Ipis, comme « si elle eust voulu tomber. » (L*Estoijlb.)

On avait conseillé à Henri 111, à Vienne et à Venise, de con«. dure la pahc ave« les Imguenots ; il n*ëcouta point cè consul;* il détestait, à l'égal des uns des autres, les protestants et les Guise; le r^ne des mignons commença (1574).

La première génémtioDrdes Guise finit cette année même avec le cardinal de Lorraine (36 décembre f&74). « Le jour de sa

mort , et la nuit suivante, s*eleva en Avignon , à Paris , et « qunsi i);u toute la France, uii vent si impétueux , que de me- « moire d'homme li n'en avoit esté ouy un tel. 1^ catiK)liques « lorrains disoient que la véhémence de cest orage portoil- ih- « dice du courroux de Dieu sur la France , d*un si bon , si grand « et si sage prélat ; et les huguenots, au contraire , que o'estoit

ANALYSE BATSOmriB

« le sabbat des diables qui s'assembioi^i pour le venir quérir; « qu'il faisoit bon 'mourir ce jour-là, pour ce q«i*ib estoieni kêm «'empeschés. Ds diaoient eneore que, peodàDtsa maladie, « quand on pensoitlui parler de Dieu, il n'avoit en la bouche

• que des vilainies ; dont rarchevesque de Reinis , son ne-

• veu , le voyant V&ûx Ui langage, avoit dit en se riant : Xe ne « ToiarieQ en mon onele pour en désespérer; et qu'il avoit en* « core toutes ses paroles et actions naturelles. » (L'E^toiu*) Catherine le crut voir après sa mort .

Le duc d'Alençon se met à la téle des mécontents , et Élisabeth lui envoie des secours. Lesdiguières conduit 1^ protestants du Dauphiné , en place de Montbrun , pris et décapité. Ce partisan avait coutume de dire que le jeu et les armes rendent les boulines éfijaux (1.j75).

Henri, roi de IVavarre, s'échappe de la cour, et devient le chef des huguenots; il afaijure la rôligîon cathdique , qu'il airait embrassée de force. Cinquième paix ou cinquième édit de pa* cification , qui accorde aux protestants l'exercice public de leur religion. Il leur donnait , dans les huit parlements du royaume, des chambres mi-parties; il légitimait les enfants des prêtres ei des moines mariés, et réhabilitait, par une confu^oo ÎÊjih rieuse, la mémoire de ramiral, de la IMe et de GMonas. C'était une grande conquête des opinions nouvelles sur les anciennes opinions, et un étrange mais naturel résultat de la Saint- Bartliélemy : ce résultat ne fut pas durable , parce que larévdution n'était pas descendue dans les classes populaiAs. Lecînquâènie éditde paeifieatioii amena une réaction qui fia la

Ligue.

L'idée de la Ligue avait été conaie par le génie des Giiisp; elle était venue au cardiual de Lorraine, au concile de Trente; la mort de François de Guise l'avait fait abandonner ; elle iiit reprise par le Balafré. Les .geotilsiiommés de Picardie et les magistrats de

Péronne signèrent , en 1576 , une oonfidération; c'est la première pièce ofncielle de la Ligue. •

Les gentilshommes du ikara, de la Guienoe , du Poitou, du Dauphiné, de la Bourg(^e, étant devenus les capitaines et Tarmée des protestants, les gentilshommes de la ^k^rdîe et

des autres provinces devinrent les capitaines et Tannée des catholiques. Henri 111, inspiré par sa mère, qui prenait des révoiutkms pour des intrigues, crutd^uer les projets des Guise, en se dédarant le chef de la Ligue ; il s'associait à unè faction qui le détestait, et dont soo nom légalisa les fureurs.

Sous la Ligue, le peuple ne marchait point à la téte 4^ ses affaires; il était à la suite des grands; il n'avait point formé un gouYemement à part , il avait pris ce qui était; seulement il se faisait servir par le parlement, et avait transformé ses curés en tribuns. Quand Mayenne le jugeait à propos, il ordonnait de pendre qui de droit parmi le peuple et les Seize, comité du salut pubte deoe temps.

Au surplus, la Ligue, quels que forent ses crimes, sauva la religion catholique en.France, dans ce sens qu'elle donna des soldats et un chef à de vieux prinri[)e$ et de vieilles idées , qu'attaquaient des principes nouveaux et des idées nouvelles, la royauté se trouvât combattue et par la Ligue, qui voulait cliangCr la dynastie, et par les protestants , qui tendaient à dénaturer la constitution de l'État . Ce double assaut , qui devait emporter la couronne, la sauva , lorsque Henri ÎV, abandonnant les protestants, dont il protégeais culte, se réunit aux catholiques , auxquels il donmi un roi*

Sixième éfitdepocifieatioD, nxuns fiivorable que le cinquième

A cette année se rapporte rexpédition de don Sébastien en Afrique. Ce prince, que quelques montagnards du Portugal atlendjent peut-être encore , pérk dans un combat contre le roi de Maroc. Gamoëns , étendu snir son lit de mort , à peine nourri des aumônes qu'un fidèle esclave javanais allait mendier pour lui dans les rues de T.ishoiine , s'écria , en apprenant le sort de son roi : « La patrie est perdue ; mais du moins je meurs avec elle! » fit.le Tasse, prescpie aussi infortuné que le Csmoens, féUcitail; dans de beaux vers Yasco de Gama dVoir été chanté par le noble génie dont le vol glork i/x avait dépassé celui des vaisseaux qui retrouvèrent le s régions de 1 aurore.

Combien au(ffè$ du grand navi§;ateur, du grand roi poilugaîs et des deux grands poètes, semblent ignobles et petits ces mi-

gnons de la fortune, et ces piinees si peu dignes de leur haut rang! C'était alors que les duellistes Cayliis , Maugiron et Livarot, se battaient contre dl^ntragues, Riherar et Schomberg; qne Henri III faisait élever à Caylus, Maugiron et Saint-Mesgrin , des statues et des tombeaux que n'avaient pas don Sébastien dans les déserts de TAfrique; Gà|na , sur les rives de l'Inde; les chantres de la Jérusalem et des Lnsiades , au bord du Tage et du Tibre.

« Or, pour célébrer la mémoire de Gayluset Maugiron , à « cause des ni rrs e t détestables paillardises et blaspbesmes estant « en eux , Henry de Valois les feit superbement eslever en mar- N bre blanc , poser sur une base, à Tentour de laquelle estoient « plusieurs descriptions comme de personnages généreux , dont « ceux du siècle sçavoient bien le contraire ; et les catholiques « es-

toient fort fascliez qu'il souillast un lieu sainct (qui estoit « Teglise de Sainct-Paul à Paris) des elTu^ies de tels libertins « et renieurs de Dieu. » (rie et mort cie Henry de Falois,) Le duc d^Alençon , devenu duc d'Anjou , appelé par les catholiques des Pays-Bas ,*s'y . montre indigne de la sou?eratneté qu'on lui voulait déférer : « Prince, disait le* roi de I^avatre, «t depuis Henri IV, qui a si peu de courage y le cœur si double « et si malin, le corps si mal basti. » Marguerite de Valois, qui l'avait beaucoup aimé , déclarait que si tinfidelité estoU bannie de la terre, il la pourroit repeupler (1578).

L'ordre du Saint-Esprit, créé en 1579, ou plutôt renouvelé de Tordre du Saint-Esprit ou du Droit Désir de Louis d'Anjou , fut d'abord assez mal accueilli, âenri III, élu roi de Pologne le jour de la Pentecôte , et parvenu à la couronne de France l'anniversaire du même jour, institua son ordre en mémoire de ce double avènement. On a dit que cet ordre avait une oriuine plus mystérieuse , indiquée dans rentrelacement des chiffres. Ces chiffres, prétendait-on, désignaient les mignons du roi et sa maîtresse, Mai^erite sa sœur. Selon Brantôme, l'ordre ne se devait pas soutenir, parce qu'i/ estoit allé en cuisine, ayant été donné à Combaut, premier maître d'hôtel du roi. Les réflexions que nous avons faites a propos de la chevalerie de la Jarretière s appliquent également à la chevalerie du Saint*Ës-

{irit. Les traces du sang de Louis XVI sont effacées sur le pavé de Paris, 1^ cendres de Napoléon sont cachées sous le roc d'une tle déserte , et le ruban de Henri III a reparu dans ce palais de Catbériue de Médicis, devant lequel tomba la téte du roi-martyr, et où reposa celle du vainqueur de l'Europe; enfln^ il couvre encore , dans le château dfes Stuarts , le seiji de l'exilé qui , en abdi-

quant la couronne (comme je Tai deja dit d;iiis linantpropos de ces Études), a vraisemblablement fait abdiquer av ec lui tous ces rois» grands vassaux du passé sous la suzeraineté des Gapets.

Une ordonnance rétrograde, rendue en conséquence des cahiers présentés par les états de Biois de 1576, porte que les « roturiers et non nobles achetant fiefs nobles, ne seront pour « ce àiioblis ni mis au d^é des nobles. » La noblesse s'aper* ' cevait que ses rangs étaient envahis. Comme il arrive toujours à la veille des irrnndes révolutions , on voulait ressaisir par les actes du pouvoir ce que le temps avait enlevé.

Le Portugal tombe aux mains de Philippe H , après la mort dii m*ii"«l Henri , qui avait succédé à don Sébastien. Élisabeth, reine d'Angleterre, flatlek duc d'Anjou de l'espoir de l'épouser. Les états de Hollande ôtent la souveraineté des Pays» Bas à Philippe II, et la confèrent au duc d'Anjou. Le comté de Joyeuse et la baronnie d'Ëspernon sont érigés en dudiéspairies pour les deux favoris de Henri III , qui dépensa 1900 mille écus aux noces du duc de Joyeuse, en lui en promettant 400 mille autres. Les tailles , élevées à 32 millions , dépassaient de 23 millions celles du dernier règne (1680 , 1681).

Le calendrier grégorien est réformé (1582).

Le duc d'Anjou , jaloux du prince d'Orange, se veut emparer d'Anvers : les Français sont repoussés par les bourgeois; quatre cents gentilshommes et douze cents soldats périrent dans cette échauffourée. Méprisé et abandonné ^ le prince français se retira à Termonde. « Deux jours après ce desastre, comme on « discouroit de la mort du comte de Saint- Aignan , brave ofG- « cier et fort fidèle à son service, lequel s'estoit noyé en celte « occasion :

Je crois, dit-il, que qui auroitpu prendre le loi- « sir de contempler h ceste heure Saiot^Aignani on lui auroit

ANALY^B iiAiSONNiB

« VU foin* une plnisante grimace. Ce disoit-il parce que le comte « avoit couslunie d en faire. » Ainsi étaient payés le sang et b services. Le duc d'Anjou moorat Tannée snivante, à l'âge de trente ans. Par cette mort, le roi de Navarre devenait héritier de la couronne, lleini lll n'ayant point d'enfants.

Le duc de Guise saisit cette occasion pour mettre en mo\mment la Ligue, dont il est déclaré le chef; il s'agissait, jekm lui, d'éloigner du trône un prince hérétique : Guise convoitait cette couronne , et ne Tosa prendre. Le prince d'Orange est jb-saissiiié à Delft par Balthasar Gérard ; les Pays-Bas se veuieal donner à Henri 111, qui les refuse : la France , par une destinée constante, manque encore l'occasion de porter ses Êrontièresaii rives du Rhin (14Î84).

Le cardinal de Bourbon, dans un manifeste, prend le titie de premier pnnce du sang, et demande que la couronne soit maintenue dans la brandie catiiolique : le []ape et presque tous les princes de TEuiope' appuient cette déclarataon , qui veaalà la suite d^un traité fait avec le roi d'Espagne pour le aoutkode la Ligue. Le rui reste []ass!f au milieu de ces désordres ; la ligue comnieuce la guerre pour son propre compte contre les huguenots.

Sixte-Quint, qui rappelait les gnmds pontifes des leinps fH*

•és y avait succédé à Grégoke Xllf : Il d^approuvc la Ligue , et excotnmunie néanmoins le roi de Navarre , qu'il déclare indigue

de succéder à la couronne, ilenri IV en appelle au paclemeotci au concile général , etfait afficher cet appel jusqu'aux porlesdi Vatican. Les Seize commencent à gouverner Paris. Guem des trois Henris , Henri 111 « Henri roi de Navarre , Henri duc de Guise (1585, 158G).

Marie Sluart, après dix-neuf ans de captivité, a In téte tzasefaée au chftteail de Fotheringay^ le 18 février JLes.floaronnes n'étaient pas inviolables. « La veille de sa naort, eOi , M beut, sur la fin du souper, à tous ses gens, leur recommandant t de la pltirer. A quoy uijeissants, ils se mirent à genouîL et. « meslaut leurs larmes avecques leur vin , beuvent à leur mais-

• tresse. Le jour de la mort t elle commanda à l'une de ses iiks

• de lui bander les yeux du mouchohr qu'elle avost expresscmeot

« dédié pour cest effet. Bandée, die s'agenouille, s^aeoofudoyant

« sur un billot, estimant devoir estre exécutée avecques une « espée à la francoise : mais le bourreau , assisté de ses satel* « liteS) luy ât mettre la teste sur ce billot, et la luy coupa avec « une doloife. » (Pasquibb.) Quelles qne fassent lâ années d'Élisabeth et de Marie , il est probable qu*iîne rivalité de femme et une supériorité de talent et de beauté couiereiil la vie à la dernière.

Les Seize songent à s'emparer de la personne du roi , et à le faire descendre du trAne. La Sorbonne rend un arrêt dans le* quel il était dit que Ton pouvait Ater)e gouvernement au prince

que Von ne trouvait pas tel qu'il fallait, comme on dtf radtnistralion au tuteur qu'on avoU pour suspect. Les doctrines des temps de Fancienne monarchie respectaient-elles davantage la majesté des rois et le draU divin que les doctrines de la monarchie constitutionnelle ? Henri Iff se consolait en recevant Tordre de la Jarretière et en établissant les feuillants à Paris.

Henri de Navarre gagne la* bataille de Coutras , où le duc de Joyeuse est tué de sang-froid, comme François de Guise devant

Orh ans , le prince de Condé à Jamac, le maréchal de Saint- • André à Dreux, le connétable de Montmorency à Saint-Denis. Le Béarnais, au lieu de proûter de sa victoire, retourne auprès de Corisandre. Maintes fois ce prince joua sa couronne contre ses amours, et ce sont peut-être ses faiblesses, unies à sa vaillance et à ses malheurs, qui l'ont rendu si populaire.

Henri 1*% prince de Coudé , meurt empoisonné à Saint-Jeand'Angely; Charlotte de la Trémoille, sa femme, accusée. de Vempoisonnement, fut déclarée innocente huit ans après par arrêt du parlement, sur l'ordre exprès de Henri Vf. La veuve de Condé, demeurée grosse , acooucb a d'un fils qui fut Heun 11 du nom, et aïeul du grand Condé. Cette race lieroïque était comme une flamme toujours prête à s'éteindre : elle s'est enfin

évanouie.

An 1588 : journée des barricades.

Los Seize s'élant concertés avec le duc de Mayenne, en Tabsence du dud de Guise , qui se tenait éloigné de Paris dans la

crainte d'être surpris parle roi, avaient résolu de s'emparer delà Bastille, après avoir tué , s'ils le pouvaient, le chevalier du guet, le procureur géDéralf MM. de Guesle et d'Espenes « et quelques •autres. Ils eomptaieut se saisir de l'Arsenal au moyen d'un fondeur gagné par leur parti , et qui leur en ouvrirait les por^ tes. Des commissairés et des sergents , feignant de mener de nuit des prisonniers , étaient charsîés d'occuper le grand et le petit Chntelet. TJae antre i)ande de conjurés se tenait prête à se jeter dans le Temple» rhôtel. de viUe elle palais de Justice , à riieure où l'on avait coutume d'en permettre rentrée au public. Quant au Louvre, U devait être assiégé et bloqué à la fois par les mes y aboutissant : les gardes égorgés , ou arrêterait le roi.

Dans le conseil secret où Ton dressait le plan de cette insurrection des ligueurs , un des conjurés représenta qu'il y avait à Paris beaucoup de voleurs, et six ou sept mille ouvriers, h qui Ton né pouvait faire part de Tentreprise; que ceux-ci s'étant mis mie fois à piller, et grosdssant comme une boule de neige , feraient avorter le desseiû. D'après cette observation, ^ qui pardt Juste, on s'ancla à l'idée d'élever des barricades : ■ elles cimsistaient à tendre des chaînes à l'entrée des rues , et à placer contre ces chaînes des tonneaux remplis de terre. Les barricades formées , on ne permettrait à personne de les firan* ebir sans prononcer les mots d'ordre, et sans montrer une marque conyenue. Quatre mille hommes seulement auraient rentrée des retranchements, pour aller au Louvre attaquer les gardes du roi , et aux postes où se trouvaient les forces militaires. La noblesse , logée en divers quartiers de la ville, étant égoi^ée avec les politiques et les suspects , on crierait : Five la messe! tou» les bons catholiques prendraient les armes , et le même jour les villes de la Ligue imiteraient Paris. Aussitôt qu'on se serait rendu maître de Henri , on

tuerait les membres du conseil; oa donnerait d'autres ministres au roi, en épargnant sa personne, à charge à lui de ne se mêler dorénavant d*aucune aliaire.

Henri lli^ averti de ces menées, n'en voulut rien croire, trompé par Villecpiier, qui lui répétait que le peuple Taimait

fcmp pour rien entreprendre contre sa couronne. La Bruère, la Ciiapdle, Rolland, le ClCTcCriicé, Compan , principaujc chefs des Seize, se réunirent de nouveau dans la maison de Santeuil , auprès de Saint-Gervais. Nicolas Poulain , qui redi^ ' sait tout au roi » s'y trouvait aussi; on lut une lettre du duc de Guise, qui promettait merveille. La Chapelle déploya une grande carte de gros papier, où Paris et ses faubourgs étaient ûgurés : les seize quartiers de la capitale furent réunis en cinq quartiers qui eurent chadm pour che& un colonel et un capitaine. Le dénombrement fait , on trouva que i on pou* vait promettre au duc de Guise trente mille hommes bien armés.

Le Balafré envoya de son côté des capitaines expérimentés, qui se cachèrent dans Paris : la porte Saint-Denis, dont il

avait les clefs, detrait livrée à d'Aumale, qui s'inlrodiniMit dans la capitale la nuit du dimanche de Quasimodo, avec cui« quante cavaliers. Le duc d'Espernon faisait pour le roi la ronde militaire , depuis dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin : deux de ses gens, vendus aux ligueurs , s'étaient chargés de le dépêcher.

Incrédule cotniiie la faiblesse qui redoute d'agir, Henri aurait pu vinm fois faire arrêter le Clerc et ses complices, dans les conci-

liabules que lui indiquait IVIcolas Poulain ; mais il avait fini par soupçonner ce fidèle serviteur d'être attaché au parti des huizueuots, et intéressé n m ossir le mal : la pusilla'iiiuiité prend en haine celui qui lui montre le danger*

T.e roi ne trouva rien de mieux à faire^ au milieu de des périls , que d'aller paisiblement à Saint-Germain conduire le duc d'Espernon, et de revenir huit jours après. Madame de IMontpensier avertit les Seize que 1» mine était éventée, et qu'elle avait prié Henri III de recevoir le duc de Guise, son frère, qui viendrait seul se justifier auprès de Sa Majesté des projets dont on l'accusait à fort. Henri interdît ati duc de Guise rentrée de l^ins; l'ordre fut mai donné ou mal exi t nté. et l'on ne trouva pas quelques écus au trésor pour faire partir un courrier. A travers ces mille complots, madame de Mont' ^ pensier avait remarqué que le roi s'allait promener presque

ANALYSB RAISON NSB

sans flworta au bois de Viaceoaes ; vite elle conçoit le projet de TenleTert de mettre eel eolèrenieDt sur le compte des huguenots, et de procéder au massaere des poUHqueê. Le coup manqua , toujours par les révélations de Poulain. Le duc ^

Guise vint à Paris malgré la défense du roi , rassuré qu'il était par Catherine de Médicis, (jui lui promettait d^irranger tout à son avantage. La reine mère, ue>glij^ee de son fils, voulait reprendre son empire en brouillant les aûaires et les intérêts.

L'entiée du Balafré à Paris fut un tnomphe ; la foule se précipita sur ses pas, criant : ^i»e Guise! viûe le pUier de tÉglisel baisaiu ses habits, et lui feisant toucher des chapelets comme un saint. De toutes les fen^res les femmes lui jetaient des feuillages

et des fleurs. Louise de ri Iospital-Vitry , montée lur une boutique dans la rue Saint-Honoré , baissa son masque , et 8*écria : « Bon prince, puisque tu es ici , nous sommes tous sauvés. » Le chef de la Ligue aUa descendre à l'hôtel de Soissons , chez la reine mère. Catherine fut troublée ; mais bientôt raffennie, elle conduisit sonhôle chez le roi. Elle était portée dans sa chaise, et le duc marchait a pied auprès d'elle : arrivés au Louvre, ils trouvèrent la garde doublée, les Suisses rangés en haie, les archers dans les salles , les gentilshommes dans les chambres. Dans ce moment même Henri 111 délibérait s'il ne ferait pas tuer son ennemi à ses pieds : Alphonse, Corse, dit Orn iio , avait été mandé, et se proposait pour exécuteur des hautes œuvres du roi. l.e duc de Guise entre avec Catherine dans le cabinet du monarque , qui lui reproche d'avoir violé ses ordres. Le duc balbutie quelques excuses, profite d*un moment d'hésitation de Henri, et se retire sans être arrêté. Une seconde entrevue eut lieu à l'hôtel de Soissons ; mais alor» Guise était gardé par le peuple.

(]([iRndant le roi fait entrer, le jeudi 4 mai, quatre mUie Suisses dans Paris. Le peuple les vit défiler en silence, et paraissait assez tranquille, lorsqu'un rudomout de cour (c'est Fexpression de Pasquier), se croyant assuré de la victoire, dit tout haut qn'U n'y avoUfemme de bien qui m passastpar la dUeretion d'un Suisse. Ce mot prononcé sur le pont Saint- Michel produisit l'explosion, comme Vétincelle qui tombe sur

delà poudre : dans un moment les rues, sont dépavées, les pierres portées aux fenêtres, les chaîner tendues, renforcées de meubles , de planches , de solives , de tonneaux pleins de terre ;

le tocsin sonne; les troupes royales, laissées saiLs ordre, soiit renfernîéf»s dans les retran(boinonts , et les dernières barrieades poussées jusqu'aux guicliets du Louvre. *

Leduc de Guise ne parut point dans les premières heures ; retiré dans son hôtel , il se ménageait des moyens de retraite. Lorsqu^il apprit le plein succès de Tinsurrection , il se montra ; on cria : Vive Guise! et iut^ baissant son grand chapeau, disait : Me6 iimis^ c'est assez; messieurs^ c'est trop; criez rire le roi! Le poste des Siii.sses, au !Marclie->ieuf , attaqué à cou[)s de pierres et d'arquebuses , eut une trentaine d'hommes tués et lîlessés. Ces étrangers , dont le sort était de jouer un si triste rdle dans nos troubles dbmestiques, ne ^se défendirent point ; i's tendaient les mains à la foule, montraient leurs chapelets , et crisient : Bons catholiques! comme ils auraient crié aux der-, îlières barricades : IJons tibcratix! Le duc de Guise les délivra ; il permit aux soldats du roi de se retirer, faisant ouvrir les barrières qui se refermaient derrière eux. Des négociations edtamées par Catherine n'aboutirent à rien. Les prédicateurs déclarèrent qu^il/iillbî^ aller prendre frère ffenrl de yahi$ danê son Imvre. Sept ou hait cents écoliers et*trois ou quatre cents moiues se proposaient d'assaillir le palais du côté de Paris, tandis qu'une quinzaine de mille hofiuues menaçaient de l'investir du côté de ia campagne. Le roi, n'ayant pas un moment à perdre , sortit à pîed , tenant une baguette à la main. Arrivé aux Tuileries I où étaient les écuries, il mania à cheval avec ceux de sa suite qui eurent moyen dy manier; ùuhalde U Mta^ el Ud mettant son esperon à ^envers : « Cest fout un ,

dit le roi , je ne vais pas voir ma maislrrsse «

Estant achetnlj it se retourna vers la ville , et Jura de n'y rentrer que par la brèche, II ne vit pius Paris que des hauteurs de Saint-Cloud , et n*y rentra jamais.

Un gardeur de troupeaux , devenu pape , tsaiisait alors réparer Saint>Jean deLatran, et rélevait le grand obélisque des Pharaons : ses courriers lui auuoucent que le duc de Guise est

ANALYSE lUlSONNBB

entré presque seul dans Paris; il s*écrîe : Ohî l'imprudent ! Bientôt il apprend que. Henri a laissé échapper sa proie, et il s'écrie ; Oà! ie pauvre homme! Henri séjourna a Chartres ; il y reçut en députation une procession de pàiiteots. « A la teste u paroissoit un homme à grande barbe sale et crasseuse , cou- « vert d'un ciliée , et par-dessus an large baudrier, d*oà pendoit '« uu hahre recourbé. D'une vieille trompette rouillée il tiroit

n par interv alles des soos aigres et discordants

» • Après

« eux venoit frère Ange de Joyeuse

« Il representoit le Sauveur montant au Calvaire. Il s'estoit « laissé lier, et peindre sur la figure des gouttes de sang qui « sembloient découler de sa teste couronnée d'epines. Il pa<- « roissoit ne traisner qu'avec peine une longue croix de carton

peinte, et se laissoit tumlier par intervalles, poussant des « gémissements lamentables. »

L'histoire vivante a rapetissé ces faits de l'histoire morte, si fameux autrefois. Qu'est-ce en effet que la journée des barricades , que la Saint-Barthélemy même, auprès de ces grandes insurrections du 7 octobre 1789 , du 10 août 1792 , des massacres du Î2 , (lu 3 et du 4 septembre de la même année, de l'assassinat de Louis XV!, de sa sœur et de sa femme, et enfin de tout le règne de la terreur? Et, connue je nroccujjais de ces barricades qui chassèrent un roi de Paris, d'autres barricades disaient disparattre en quelques heures trois gâiératîons de rois. L'histoire n'attend plus Thistorien ; il trace une ligne , elle emporte un monde.

La journée des barricades ne prcuiuisit rien, parce qu'elle ne fut point le mouvement d'un peuple cheichant à conquérir sa liberté; Tindépendance politique n'était point encore un besoin commun. Le duc de Guise n'essayait point une subversion pour le bien de tous , il convoitait seulement une couronne ; il méprisctit les Parisiens tout en les caressant, et n'osait trop s'y fier. 11 agissait si peu dans un cercle d'idées nouvelles , que sa famille avait répandu des pamphlets qui le faisaient des(i iidre de Lother, duc de Lorraine : ii eu résultait que la race des Capets n'avait d'autre droit que l'usurpation ; que les Lorrain^

étaient les légitimes héritiers da tréne , comme demieis rejetons

de la lignée carloviogienne. Cette fable venait un peatard.Xes

Guise représentaient le passé; ils luttaient dans un intérêt personnel contre les lui^'.icnots révolutionnaires de. re[)nque, qui représentaient l'avenir ; or, on ne fait point de révolution avee le passé.

Les peuples, de leur côté, ne regardaient le duc de Guise que comme le chef d'une sainte ligue , accouru pour les débarrasser des édils bursaux , des mignons et des réformés ; ils n'étendaient pas leur vue plus loin : le duc de Guise leur î)araissait d'une nature su|)(M ieare à la leur, un homme fait pour être leur maître en place et lieu de leur tyran. Si la Sorbonne , si les curés I si les moines prêchaient la désobéissance à Henri 111 et les principes du tyrannicide , c'est que l'Église romaine n'avait jamais admis le pouvoir absolu des rois ; elle avait toujours soutenu qu'on les pouvait déposer en certain cas et pour certaine prévarication. Ainsi tout s'opérait sans une de ces grandes convictions de doctrine politique, sans cette foi à l'indépendance, qui renversent tout*, il y avait matière à trouble; il n'y avait pas matière à transformation, parce que rien n'était asseï, édifié, rien assez détruit. L'instinct de liberté ne s'était pas encore changé en raison ; les éléments d'un ordre social fermentaient encore dans les ténèbres du chaos ; la création commençait , mais la lumière n'était pas faite.

Même insuffisance dans les bounnes; ils n'étaient assez complets ni en défauts, ni en qualités, ni en vices, ni en vertus, pour produire un changement radical dans l'État, A la journée des barricades, Henri de Valois et Henri de Guise restèrent au-dessous de leur position; l'un faillit de cœur, i autre de crime. La partie fut remise aux états de Blois.

Profondément dissimulé comme les esprits de peu d'étendue, le Balafré se servait, avec le pape , avec le roi d'Kspagne, avec le duc de Lorraine, avec le cardinal de Bourbon , d'un langage différent approprié à chacun ; il cachait bien ses desseins, et, quand tout était mâr pour agir, il temporisait, et ne se pouvait résoudre

à faire le dernier pas. Plus d'orgueil que d îiudace, plus de présomption que de génie, plus de mépris pour le roi

ss*

ANALYSE &A1S0NNSB

que d'ardeur pour la royauté; voilà ce qui apparaît dans h conduite du duc de Guise, il intriguait à cheval comme Calberiiie dans son Ut. Libertin sans amour, ainsi que la plupart des hommes de son temps, il ne rapportait du commerce te femmes qu'un eorps affaibli et des pas^ns rapetîssées; il avait toute une reliîîion et toute une nation derrière lui , et des coups de poignard lirent le deiioùment d'une tragédie qui semblait devoir finir par des batailles , la chute d'un trône et k changement d'une race.

La journée des barricades, si infVnctueuse, loi resta cep» dant à graud honneur dans son parti. « Mais quels miracles « avons-nous veu depuis dix-huit mois qu'il a faits à Taide de « Dieu 1 Qui est-ce qui peut parler de la journée des i>arneades « sans grande admiration , voyant un grand peii|de , qui jamaii tt n'a sorty des portes de sa ville pour porter armes , ayant ves « à l'ouverture de sa boutique les escadrons ion aux, tousarmei. « dressez par toutes les grandes et fortes places de la ville, « se barricader en si grande diligence, qu'il rembarra tousses « escadrons jusque dans le Lonvre, sans grande efifosiim di .« sang? » (Oraison funèbre de$ due et cardinal de Guise.)

La ressemblance des éloges et des mots avec ce que nous lisons tous les jours , donne seule quelque prix à ce passagt oublié dans un pamphlet de la Ligue.

Catherine , qui , sans égard à la loi salique , voulait faire touh ber la couronne à sa fille , mariée an duc de Lorraîne, bâta, è Uouen (Il juillet iô88) Fédit d'union. Cet édit rétablissait la paix , en accordant d'immenses avantages à la Ligue , en enlisant les honneurs et les charges sur le duc de Guise, ^ en excluant tout prince non catholique de la couronne : le roi k si^a en pleurant. Alors Philippe II d'Espagne perdait son ifiviiicil)îe armada, comme Henri 111 de France perdait son honneur. Mais ce qui advint fit voir que , de la part de Henri, il entrait dans cet abandon de toute dignité moins de lâdwié que de vengeance. Ks états se devaient assembler à Bkiis as mois d'octobre, poursanetionner-Fédit d'union . Guise et Henri nitdiiaient, chacun dans leur cœur, d'y terminer leur querel!»

liH roi se mit d'abord en mesure d'agir, en congédiant m ministres Bellièvre, Chevemy, Villeroi, Pinartet Brulart;i

DE L*fiIST01RB DB PBANCB. tZt

nomma à leur piaee Montholdn, Huzéet RevoL On Ûi peu d'attention à ce changement, qui ne laisgait pourtant dans le conseil aïK un hommé capable, par sa position ou son expérience ,

de s'o[)paserau dessein du maître. La reine mère arriva malade au château de Hlois, avec son ûls. Les états s'ouvrirent le 16 d'octobre (1688). « Les députés €sfa$U entrés et la porté fer* mée, ie duc de Guise, assis en sa chaire 9 haldUé é^un habii de satin blanc, la cape retroussée a la blgcarre , perçant (le ses ijeux toute l'espaisseur de l'assemblée , pour reconnoistre et distinguer ses serviteurs, et d'un seul elancementde sa veue îes fortifier en f espérance de l'avancement de ses desseins, de sa fortune et de sa

grandeur, et kitrdire sans parler y sm vous VOIS , se leva , et après avoir fait une révérence ^ suivi de deux cents gentilshommes et capitaines des gardes , alla quérir le roi, lequel entra plein de majesté ^ portant son grand ordre au col. » (Matthieu.)

« La harangue du roi^pronmcéeavec une grande éloquence €t majesté y ne fut guère agréable à ceux de la Ligue ; le duc de Guise en changea de couleur et perdit contenance, et le cardinal encore plus, qui suscita le clergé à en aUer faire grande plainte à Sa Majesté, » (L'Estotle.) Le roî Ait oblîgé de faire des clianjicinents à son discours , avant de le livrer au public. Lorsqu'il le corriseait, survint un orn^e noir qui obligea de recourir à des flambeaux : « sur quoi on dit que « Henri venoit de faire son testament et celui de la France* et « quV>n avok allumé des torches fiinebres pour voir rendre au

« roi snii dernier soupir. ».

Les députés des trois ordres étaient presque tous du parti Guise. Henri, dans les lettres qu'il adressa aux souverains étranger^, ponr se justifier du meurtre des deux frères , assure « qu*en l'assemblée des trois estats, ils n'ont espargné aucuns « moyens, j)ar le ministère de plusieurs auxquels ils aurnieat « pratiqué par les provinces de faire tomber les élections, pour « ester toute autorité et obéissance h Sa Majesté , et la rendre « odieuse à ses sujets.

Voici quel était le plan du duc de Guise : offrir au roi sa démissioude lieuteuaut gênerai du royaume, demander à 9e.

retirer, afin d'obtenir des états Tépée de connétable ; alors, de* venu maître de toutes les forces du royaume, déposer Valois et renfermer dans un couvent. Le cardinal de Guise jurait qu'il ne

voulait pas mourir avant d'avoir mis et tenu la (este de ce tyran entre ses jaaibes, pour lui faire la couronne avec la pointe d'un poignard. C'était un propos de famille : madamei de Moiitpensier portait, suspendus à son odté, des ciseaux d'or pour faire, disait*eile, la couronne monacale à Henri, quand il seroit confiné dans un clotstre. Cette feannc ne pardonna jamais a Henri III ou des faveurs offertes et dédaignées , ou quelques paroles échappées à ce monarque sur des infirmités secrètes. Ces petits détails seraient peu dignes de la gravité des fastes de l'espèce humaine, si en France l'histoire de l'amourprofNre n'était trop souvent liée à celle des crimes

Toutes les batteries étaient dressées pour briser le sceptre dans les mains de Henri de Navarre, héritier légitime, mais p! Diestaut. Le duc de Guise faisait très-peu de cas du Béarnais, par un souvenir de jeunesse et de Phumble eoudition où il Tavait vu. « La v^llé de la Toussaints (1572), dit TEstoile, « le roi de Navarre jouoit avec le duc de Guise à la paume , où « le peu de compte qu'on faisoit de ce petit prisonnier de roite- « let , qu'on galopoit à tous propos de paroles et brocards , « comme on eust fait un simple page ou laquais de cour, fai- « soit bien mal au cœur à beaucoup d'bonuestes bommes qui « les regardoient jouer. «»

Reste à savoir si les états auraient adjugé la couronne au duo de Guise; la reine mère la voulait faire passer à la bramshe aînée de Lorraine; le vieux cardinal de Bourbon revendiquait de preîendus droits , et Philippe II mêlait ses intrigues et ses armes a ioules ces prétentions et à toutes ces discordes.

Quoi qu'il en soit, Ileuri ill» poussé à bout, se réveille

' Lesmoqnertes dt Ileori IH pouvaient avoir aussi ponr objef quelque imperrocUoii visible. Lorsque madame de Montpensier apprit l'assassinat tic ce prince, elle dit àses femmes: t Hé bien! que vous en semble? ma tesje n« tieni-elle pas bien à veste heure? Il m' est advis qu'elle ne brunie plus comme elle branloit auparavant, » Ne pourrait-oa pas conclure de ces paroles de madame do Montpensier qu^eOe avaii un bodiemcDt de têta , qu'elle faisait allusion à quelque raiUerio de Henri III?

Diyitizeo by

]>B L'aiSTOlBfi DB VAAAG£. 3^8

pour la vengeance ; il conduisit avec une profuiideur de dissimulation qui ne semblait plus possible «dans une âme aussi énervée et un homme aussi avili.

Il commença par habituer le cardinal de Guise à venir fréquemment au château, sous le prétexte de lui parler du maré> chai de Matignon. Le roi voulait maintenir ce maréchal en sa charge de lieutenant général en Guienne; le cardinal de Guise, qui désirait obtenir cette charge pour lui-iMctne, poussait les états à demander le rappel de Matignon. Le roi flattait doublement les passions du cardinal en s'adressant à lui pour modérer les états , et«n lui laissant TespéniDce d'obtenir la place qu'il ambitionnait.

Henri feignit ensuite un redoublement de ferveur; il fit construire au-dessus de sa ciianibre de petites cellules, afin d v loi^er des capucins, résolu qu'il était, disait-ii, de quitter le monde et de se livrer à la solitude. £n wi temps oà il s'agksoit de «a vie et de sa couronne ^ UparoissoUàvue presque privé de naoïtvèmenf et de sentiment. Il écrivit de sa propre main un mé-

moire pour Jaire depescker des parements autel et autres orne* tnents d'église aux capucins. Le duc de Guise fut tellement trompé à ces mai i nés d'une imbécile faiblesse, qu'il ne voulait croire à aucun projet du roî : // est trop poltfon, disait-il à la princesse de Lorraine; il n'oser oit^ disait*il à la reine mère, qui semblait l'avertir, en conseillant peut^tre sa mort.

Henri régla d'avance tout ce qu'il ferait dans la semaine de Noël, semaine qu'il avait fixée pour la catastrophe, y compris le vendredi, jour auquel il annonçait un pèlerinage à ^otre-Dame de Géry. Les plus zélés serviteurs de ce prince, le voyant se livrer à ces soins et le croyant sincère, désespéraient de sa sûreté. De même que le duc de Guise recevait de continuels renseignements des desseins du roi , Henri ne cessait d'être averti des machinations du duc de Guise : le duc d'Ëspernen lui en mandait les détails dans ses lettres, et, ce qu'il v a de pins étraiiire , le duc de ^layenne et le duc d'Aumale étaient au nombre des dénonciateurs : l'un dépécha à Blois un ^gentilhomme, et le second, sa femme, pour instruire le roi de tout. On -ne saurait douter de ce fait, puisque Henri 111 le relate dans

sa déclaration i)itblique du mois de février 1589 contre le duc de Mayenne : il afiinneque ce duc lui avait fait dire que, s'il ne venait pas lui-même révéler le crime projeté de sou frère, c*est qu'étant à Lyon il eraignait de ne pouvoir arriver assez tAt ; ce fait est encore confirmé par le due de Nevers dans son Traité de la prise de* armes. Et pourtant , malf^ la déclaration de Henri III, la Lis:ue, faute de mieux, mit Mayenne à sa tête. Ce même Mayenne avait refusé d'entrer dans les complots contre la vie du roi, notamment dans celui qui devait être exécuté le jour du ser-

vice funèbre de la reine d'Écosse, et il avait voulu une fois se battre contre son frère le due de Guise.

Quant à la duchesse d*Auma1e, elle s^était engagée, dès la naissance de la Ligue, à avertir le roi de tout ce qui se tramerait contre lui : malheureusement Villequier, qui trahissait Henri lïl, avait souvent reçu les confidences de cette femme. Le 10 de novembre 1588, elle fVrivit à la reine mère; Catherine envoya chercberson fils, quilui dépécha Miron son médecin pour prendre ses ordres. <i Dites au roi , répondit-elle , que je le prie « de descendre dans mon cabinet , pour ce que j'ai chose à « lui dire qui importe à sa vie, à son honneur et à son Estât. » Le roi descendit, a('conipn£m(^ d'un de ses familiers et de Miron. Catherine et son iils se retu erent dans l'embrasure d'une fenêtre Quand le roi sortit, les deux témoins, qui se tenaient à l'écart à Tautre bout du cabinet, entendir^t la reine mère prononcer distinctement ces paroles : « Monsieur mon fils, il s'en faut « depescher; c*est trop longtemps attendre. Mais donnez si m bon ordre que vous ne soyez plus trorni>ë comme vous le 1 as- « tes aux barricades de Paris. » D'autres ont cru que Catherine ignora le projet de Henri, et qu'elle s'y serait opposée, parce système de contre-poids qu'elle employait pour conserver son autorité au milieu des factions; mais il faïut préférer à cette version le récit d*un témoin auriculaire (Miron).

On remarqua que le duc, qui avait eu connaissance delà conférence, se promena plus de deux heures a pas agités, en donnant des marques d'impatience, au milieu des pages et des laquais, sur la terrasse du donjon du château, appdée ia Perche au BreioUn

Ce château de Blois était joint à la ville par un chemin pra« ti-qoédans le roc, mte édifice où était empreinte la main de '

divers siècles, depuis les bâtisses féodales des Cbâtillon et la tour du Château Renaud , jusqu'aux ou\Tages demi-grees et demi-gothiques de î.onis Xîî, de François l^'f et de ses successeurs : c'est là qu'eut lieu une des catastrophes les plus tragiques de l'histoire.

Trois jours avant, le Balafré avait invité à souper le cardinal son frère, Parchevéque de Lyon, le président de Neuilly, la Chapelle-Marteau , prévôt des marchands de Paris , et IMendreville , tous de sa faction. Le duc, par un de ces pressentiments vagues qui avertissent du péril, avait quelque intention de faire un voyage à Orléans ; il dit à ses convives qu'on l'avertissait d*une entreprise du roi sur sa personoe, el il leur demanda conseil.

L'archevêque de Lyon s*éleva avec force contre tout projet de retraite; c'était, selon lui , manquer une occasiou qui ne se retrouverait jamais , après avoir eu le bonheur d'avoir fait conxoquer les états, et d'y avoir réuni tant de membres de la sainte Union; il soutint que le duc de Guise disposait du tiers état, du clergé f et de plus du tiers des membres de la noblesse. I«e président de Neuilly était tout alarmé, la Chapellé-Marteou prétendait (ju'il n'y avait rien à craindre; mais ."Mendreville déclara en jurant que l'archevêque de Lyon parlait (hi roi comme d'un prince sensé et bien conseillé, mais que le roi était uufou, qu'il agirait en fou; qu'il n'aurait ni appréhension ni pr^ voyance; que s'il avait conçu un dessehi, il l'exécuterait « mal ou bien. Qn*ainsi ilse fiUait lever enforcedevant loi, où qu'autrement il n'y avait nulle sâreté.

T.e duc de Guise trouva que Mendre^lle avait plus raison qu'eux tous; mais il ajouta : « Mes affaires sont réduites en tels < termes que, quand je verrois entrer la mort par la fenestre, « je ne voudrois pas sortir par la porte pour la fhir. »

Le roi, de son côté, avait assemblé son conseil , composé des seii^neuTS de Rieux , d'Alphonse Ornano et des secrétaires d'État. ' Il y a longtemps, leur dit-il , que je suis sous la tu- « telle de messieurs de Guiso. J'ai eu dix miile arguments de

« me iiieslier JVux, mais je n'en ai jamais eu tant que depuis « Fouverture (les estais. Je suis résolu d'en tirer raison, mais « non par)a voie ordinaire de justice ; car M. de Ouise a tant « de pouvoir dans ee lien, que si je^ lui firisoië fidre son pro- « eès, luimesme le leroît à ses juges. le suis résolu de le faire « tuer présentement dans ma chambre ; il est temps que je « sois seul roi : qui a compagnon a maistre. » (Pasquteb.)

Le roi ayant cessé de parler, un ou deux membres du conseil proposèrent Temprisonnement légal et le procès en forme; toua les autres furent d'une oplœon contraire f soutenant qu'en matière de crime de lèse-majesté la punition devait précéder le jugement.

Le roi conûrma cette opinion : « >U ttre le GuUard en pri- « son , dit-il , ce sernit mettre dans les fllets le sanglier» qui se- « roit plus puissant que nos cordes. » (L'Estoilb.)

On délibéra sur le jour où le coup serait frappé : le roi dédara qu'il ferait tuer le due de Guise au souper que Tarcbe- Téque de Lyon lui devait donner , le dimanche avant la Saint- Thomas. En-

suite l'exécution fut retardée jusqu'au mercredi suivant , jour même de la Saint-Thomas , et enfin renvoyée au 23, avant-veille de Noël.

Le 22, le duc de Guise, se mettant à table pour diner, trouva BOUS sa serviette un hiUet ainsi conçu : « Donnez^vous de garde^ m e$i star le point de vowjùuer^n tnaiwain Umr* » Il écrivit au bas, au crayon : On fCaseroU ; et il jeta le billet sous la table. Le même jour, le duc d'Elbeuf lui dit qu'on attenterait le lendemain à sa vie. « Je vois bien, mon cousin, répon- « dit le Balafré, que vous avez regardé vostre almanach, car « tous les almanachs de ceste année sofU farcis de telles me- « noces. « (L'EsTOiLS.)

>' Le roi avait annoncé qu'il irait le lendemain 23 à la Noue , liiaison de campagne au bout d'une longue allée sur le bord de

la foret de Blois , afin do passer Ta veille de jNoël en prières. Rassuré par le projet de ce prétendu voyage, le cardinal de Guise pressa son frère de partir pour Orléans , disant qu'il était assez fort, lui cardioal, pour enlever Henri et le conduire à Paris. Une fois remis aux mains des Parisiens , les états l'an-

raient déposé, comme incapable de régner, puis confiné dans un château avec une pension de 200,000 écus ; le duc de Guise eût été proclamé roi à sa^j^ace répétait le dernier plaii» car les plans Tariaient. Catherine avait éUe-méme sonîgé à priver 'son fils de la couronne, mats en lui donnant dans sa retraite des femmes au lieu d'or, comme chaînes plus sures; elle eât alors demandé le trône pour le duc de Lorraine , son petit-fils par sa fille. Deux grands conspirateurs cherchaient donc à se devancer

pours^arracher mutuellement le pouvoir et la vie; leurs complots respeetiÊt étaient connus de l'un et de Fautre : le plus ^tissimndé l'emporta sur le plus vain.

Le 22 , le roi , après avoir soupé , se retira dans sa chambre vers les sept heures : il donna Tordre à Lianconrt, premier écuyer, de faire'avancer un carrosse àln porte de la galerie des Cerfs , le lendemain matin 23 décembre , a quatre heures , toujours sous prétexte d'aller à la Noue. £n même temps il envoya le sieur de Marie inviter le cardinal de Guise à se rendre au château à six lieures , parce qu'il désirait loi parler avant de partir. Le maréchal d'Aumont , les sieurs de Rambouillet , de Maintenon, d*o, le colonel Alplionse Ornano, quelques autres seigneurs et gens du conseil , les quarante-cinq gentilshommes ordinaires, furent requis de se' trouver à la même heure dans la chambre du roi.

A neuf heures du soir le roi mande Lsrchant , capitaine des

gardes du corps ; il lui enjoint de se tenir le lendemain , à sept heures du matin , avecquelqdes-uns des s^ardes, sur le passage du duc de Guise, quand celui-ci viendrait au conseil: Larchant et les siens présenteraient à ce prince une supplique tendante à les faire payer de leurs appointements. Aussitôt que le duc serait entré dans la chambre du conseil qui formait l'antichambre de la chambre du roi , Larchant se saisirait de l'es^ calier et de la porte , ne laisserait ni entrer, ni sortir, ni passer personne. Vinjrt autres ltik]* s seraient placés pr^r lui, Larchant, à l'escalier du vieux cabinet, d'où Ton descendait à laverie des Cerfs.

' Tout étant disposé de la sorte , Henri rentra dans son cabinet avec de Termes; c^était Roger de Satnt«Lary de Bellegarde^

si conna depuis. A mbiuil Valois lui dit : « Mon fib , allez vous « coucher, et dites à Duhalde qu'il ne faille de m'es\ t iller à « quatre heures; et vous trouverez ici à pareille heure. Le « roi prend son bougeoir, et s'en Ta dormir avec la reine. » (Mibon.)

Le duc de Guise veillait alors auprès de Charlotte de Beanne , petite-fîlledeSemblançai, mariéed^abord au seif<neur de Sauve,

et en secondes noces à François de la Trëinoille, inarquis de Noirmoutiers. Aussi belle que vol acre , elle allait, selon Fexpression libre du I^aboureur « coucher d'un parti chez Tautre. Liée jadis avec le duc d' Alençon et le roi de Navarre, les secrets qu'elle dérobait au plaisir, elle les redisait à Catherine de Médicis et au duc de Guise. Cette fois elle essaya de Féclahrer sur les dan- Srcrs qu'il courait , elle le conjura de fuir mais il crut moins h ses conseils qu à ses caresses, et il resta : il ne rentra chez lui qu'à quatre heures du maUn : ou lui remit cinq billets , qui tous Tadmonestaiei^ de se piécautionner contre le roi. Le due mit ces billets sous son chevet. Le Jeune, son chirurgien , et beaucoup d'autres clients qui Fenviromiaient, le suppliaient de tenir compte de cet avis : « Ce ne seroit jnituiis fini , repondit- « il; dormons, et vous allez coucher. « (Mihon.)

Le 23, à quatre heures du nsatin , Duhalde vint heurter à la porte de la chambre de la reine; la dame de Piolant , première femme de chambre, accourt au bruit : « Qui est là? » dit*eUe. « C'est Duhalde, répond eelui-d ; dites au roi qu*il est quatre « heures. — Il dort , et la reine aussi, » répliqua la dame de Piolant. Éveillez-le , dit Duhalde; ou je heurterai si fort que je les réveillerai tous deux. »

Le roi ne dormait point, ses inquiétudes étaient trop vives* Ayant appris la venue de Duhalde, il demande ses bottines, sa robe de chambre et son bougeoir; il se lève, et , laissant la reine tout émue , se rend dans son cabinet, où Tattendaient déjà de Termes et Duhalde 11 prend les clefs des cellules destinées aux capucins; il monte, éclairé par de ternies , qui portait le bougeoir devant lui; il ouvre une cellule , et y enfemie Du* halde effrayé; il redescend , et à mesure que les quarantcHsiiiq gentilshommes de sa garde se présentent, il les conduit aux

cellules, dans lesquelles il les incarcère un à un, comme Dujialde. Les personnages convoqués au conseil commençaient d'arriver au cabinel da roi; on y pénétrait à travers nn passage étroit et oblique que Henri avait fiiit pratiquer exprès dans un coin de sa chambre à coueher, laquelle précédait ce cabinet. La porte ordinaire delà chrimbre avait été bouchée. Lorsque les ministres et les seigneurs sont entrés, le roi va mettre eu liberté ses prisonniers , les ramène en silence dans sa chambre, leur recommandant de ne faire aucun Inruit, à cause de la reine mèare qui était malade • et logée au-dessous.

Ces précautions prises i le roi revient au conseil , et redit aux assistants ce qu'il leur avait déjà dit sur la nécessité où il se trouvait réduit de prévenir les conipluts du duc de Guise. Le maréclial d'Aumont hésitait, parce que le roi avait promis et juré le 4 décembre, sur le saint sacrement de Tautel, parfaite réconciliation et amitié avec le due de Guise : « Mon cdustn, « lui avoit-il dit, croyez*vous que j'ayeFame û meschante que « de vous vouloir mal? Au contraire, je déclare qu'il n'y a per- « sonne en mon

royanme que j'avme mieux que vous , et à qui «je sois plus tenu , comme je le ieray paroistre par bonsefrects

« d'icy à peu de temps

..... Cet atheiste Henry de Valois cacheta sa trahi-

« son avec une cire du corps de Notre^Seigneur Jésus-Christ. » (P^ie et mort de Henry de f^alois.)

On calma les scrupules du maréchal d'Aumont en s'cfforçant de lui prouver que le duc de Guise avait manqué le premier à sa parole.

Le nÂ passa du cabinet du conseil dans la chambre où étaient assemblés les gentilshommes, et il leur parla de la

sorte :

« Il n'y a aucun de vous qui ne soit oblif;é de reconnoistre * comlrien est grand Thonneur qu1l a reçu de moî, ayant fait « dioix de vos personnes sur toute la noblesse de mon royaume, m pour confier la mieune à leur valeur, vigilance et fidélité. .« Vous avez esté mes obligés; maintenant je veux estre le vostre « en une urgente occasion , où il y va de mon honneur, de mon « Estât et de ma vie. Vous savez tous les insultes que j'ai re-

aRALÏSE BAISOfiN£B

c çuesdu duc de Guise, lesquelles j'ai souffertes jusqu'à faire « douter de ma puissance et de mon courage, pensant par ma « douceur ailentir ou arrester le cours de cette violente et furieuse <c ambition. 11 est résolu de faire son dernier effort.sur ma perce sonne , ponr disposer après de ma couronne et de ma vie. Tea « suis réduit à telle extrémité, qu'il faut que je meure ou qu^il «

meure, et que ce soit ce matin. Ne voulez-vous pas me servir K et me venscr? >♦

Tous ensemble s'écrièrent qu'ils étaient prêts a tuer le rebelle; et Sariac, gentilhomme gascon, frappant de sa main la poitrine du roi, lui dit ; Cap de Diau, dre, iou lou bous rei^ dis mort!

Henri les pria de modérer les témoignages de leur zèle , de peur d'éveiller la reine mère. « Voyons, dit-il ensuite, qui de « vous a des poignards ? » Huit d'entre eux en avaient : le poignard de Sariac était d'Écosse. Ces huit gentilshommes , pourvus de Tarme des assassins, furent particulièrement «choisis pour demeurer dans la chambre et porter les premiers coups ; le roi leur adjoignit un autre garde , nommé Loignac, qui n'avait qu'une épée. Douze autres des quai antr-(inq furetit placés dans le vieux cabinet, où le roi devait demander le duc ; ils reçurent l'ordre de le tuer ou de l'achever de tuer à coups d'épée, lorsqu'il lèverait la portière de velours pour entrer dans le cabinet. Le reste des gardes prit poste à la montée qui comnmniquait du cabinet à la galerie des Cerfs. Nambu , hmssier delà clïainbre, ne devait laisser entrei» ni sortir personne que par le commandement exprès du roi. Le maréchal d'Aumont s'assit au conseil pour s'assurer du cardinal de Guise et de l'archevêque de Lyon , après la mort du duc.

Le roi se retira dans nn appartement qui avait vue sur les jardins , ayant tout ordonné avec le sang-frdd d*un général qui va donner une bataille décisive : il ne s'agissait que d'un assassinat et de la mort d'un homme, mais cet lioiiinie était le duc de Guise. Henri , demeuré seul , ne garda pas cette tranquillité ; il allait , venait, ne pouvait demeurer en place , se présentait à la porte de

son cabinet.. Plein d'intérêt et de pitié pour les meurtiiers , il les invitait à Men se prémunir contre le courage et la force d e

cet autre Henri quils étaient chargés d'immoler. « U est grand « et puissant, leur disait*!!; s*il vous endommageoit j'en serois « marry. » On lui viaL apprendre que le cardinal de Guise était CMir< au conseil ; mais boii frère u'arrivait pas, et le roi était cruellement travaillé de ce retard.

Le duc dormait; il cherdiait dans le sommeil le renouveUe<^ ment de ses forées, Risées aux volup^ de cette même nuit qui vit préparer sa mort : il allait entrer dans une nuit plus longue , où il aurait le temps de se reposer, prêt à tomber qu'il était des bras d'une femme entre les mains de Dieu. Ses valets de cliambre ne l'éveillèrent qu'à huit heures , eu lui disant que le roi était près de partir. Il se lève à la hâte, revêt un pourpoint do satin gris, et sort pour se rendre *au conseil.

Arrivé sur la terrasse du château, il est accosté par un gen* lil-liuiiuiie d Auvergne, nommé la Salle, qui le supplie de ne passer outre : « Mon bon ami , lui-répond-i! , il y a longtemps « que je suis guéri d'appreliensions. » Quatre ou cinq pas plus loin , il rencontre un Picard appelé d* Aubencourt , qui cherche à le retenir; il le traite de sot. Ce matin même il avait reçu neuf Ullets qui lui annonçaient son sort , et fl avait dit , en mettant le dernier dans sa poche : « Voilà le neuvième. » Au pied de l'escalier du château, le capitaine î.arrhnnt lui présenta, comme il en était convenu avec le roi , une requête , aiiu d'obtenir le payement des gardes ; et c'étaient ces mêmes gardes qui allaient assassiner celui dont ils imploraient la bonté : on profitait du généreux carac-

tère du duc pour lui dter les soupçons qu'il eût pu concevoir à la vue des soldats.

Arrivé dans la chambre du conseil, il parut cependant étonné de la présence du maréchal d'Aumout ; car on ne devait traiter que de matières de finances. 11 s'assit , et dit un moment après : « J'ai froid, le cceur me fait mal : qu'on fasse du feu. » Quelques gouttes de sang lui chuvent du nez, et quelques larmes des yeux , affaiblissement qu'on attribua plutôt à une débauche qn'à un pressentiment. S'étant établi devant le feu , il laissa tomber son mouchoir, et mit le pied dessus , comme par niégarde. Fontenay ou Mortefontaine , trésorier de l'épargne , Je releva ; sur quoi le duc de Guise pri^ Fontenay de le porter à

Dig'itized by

Si) analyse BAIS01INB£

Péricart, son secrétaire , pour eu avoir un autre ^ et de dire en même tempe à ce secrétaire de le venir promptement trouyer. « Cestoit, comme plusieurs ont cm, dit Pasquier, afin d'aver-

« tir ses amis du danger où il pensoit estre. » Saint Prix , premier valet de cliambre du roi , présenta au duc quelques fruits secs qu'il avait demandés au moment de sa défaillance.

Henri , ayant appris farrivée du duc de Guise , envoya Révol rinviter à lui venir parler dans le vieux cabinet L'iuiissier de la chambre » Nambu, refusa, d'après sa consigne, le passage à Révol ; celui-d revînt vers son maître avec un visage effaré : « ^ïon Dieu! qu'avez-vous , dit le roi; qu'y a-t-il? « Que vous estes pasle! Vous me gasterez tout. Frottez vos « joues , frotte/, vos joues ^

Révol. » La cause du retour de Révol expliquée, Henri ouvre la porte du cabine, et ordonne à Nambu de laisser passer Révol.

Marillac, mattre des requêtes, rapportait une affaire des gabelles, quand Révol parut daus la salle du conseil. « Monsieur, « dit-il au duc de Guise, le roy vous demande; il est en son « vieux cabinet; » et Révol se retire. Le duc de Guise se lève, enferme qudques fhiits secs dans son drageoir, répand le reste sur le tapiS) en disant : « Qui en veut? » Il jette sur ses épaules son manteau, qu'il tourne, comme en belle bumeur, tantôt d'un côté, laniùt de l'autre: îl le retrousse sous sou bras gauche, met ses gants, tenant sou drageoir de la main du !)ras qui relevait son manteau. « Adieu, messieurs , » dit-il aux membres du conseil ; et il heurte aux huis de la chambre du roi. Nambu les lui ouvre, sort incontinent, tûre et ferme la portiii après lui.

Guise salue les gardes qui étaient dans la chambre ; les gardes se lèvent , s'inclinent , et accompagnent le duc commo ^ar respect. Un d'eux lui marclia sur le pied ; était-ce le der* nier avertissement d'un ami ?

Guise traverse la chambre : comme il entrait dans le corridor étroit et oblique qui menait à la porte du vieux cabinet , il prend sa barbe de la main droite , se retourne à demi pour regarder les îïcntilshommes qui le suivaient. Montlhéry l'aîné, qui était près de la ciieaunce , crut que le duc voulait reculer pour se

mettre sur la défensive : il s'élance, le saisit par le bras, et, lui enfonçant le poignard dans le sein, s'écrie : « Traistre , tu « en mourras ! » Ëffranats se jette à ses jambes, Saintc-Maliues lui

porte un autre grand coup de poignard de la gorge dans la poitrine ; Loignac lui enfonce Tépée dans les reins.

Le duc, à tous ces coups, disait : « Eh! mes amU! eh! mes amis! » Frappé du stylet de Sariac par derrière, il s'écrie à haute voix : « Miséincordel » ^ Et, bien qu'il eust son es- « pée engagée daiis soa niauteau et les jambes saisies, il ne « laisse pourtant de les entraisner, tant il estoit puissant, d'un « bout de la chambre à l'autre. » il marchait les bras tendus, les yeux éteints, la bouche ouverte, comme déjà mort. Un des assassins ne fit que le toucher, et il tomba sur le lit do roi : jamais lit plus honteux ne vit mourir tant de gloire. Le cardinal de Guise , assis au conseil avec Tarclieveque de Lyon , entendit la voix de son frère, qui criait merci à Dieu : « Ahî « dit-il , on tue mon frère i » Il recule sa chaise pour se lever ; mais le maréchal d'Aumont, la main sur son épée : « Ne hou* gez pus, morbleu t monsieur! le roi a affaire de vous, • Uarchevéque de Lyon , joignant les mains, 8*écria : « Nostre « vie est entre les mains de Dieu et du rov. » Le < ai iimal et l'archevêque furent d'abord enfermés dans les cellules des capucins, et de là transférés à la tour de Moulins.

Henri , informé que la chose était £adte, sortit de son cabinet pour voir la victime : il lui donna un coup de pied au visage , comme le duc de Guise en avait donné un àFamiral de Goligny, lors du massacre de la Saint-Barthelemy. 11 contempla un moment le Lorrain, et dit : a Mon Dieu, qu'il est grand! il pa- « roist encore plus grand mort que vivant. » (L'ëstoile.) « De- <> rechef il le poussa du pied, et parlant à Loignac : « Te sem- « ble*t41 qu'il soit mort, Loignac? » Alors Loignac, le pre* nant par la teste, repondit & Henri de Valois : « Je croy « qu'ouy : car il a la

couleur de mort, sire. » Ainsi, Henri « de Valois , traistre, couard et poltron, feit mourir ce magna-

« nime prince Et croy que si M. de Guise

« eust seulement respiré lorsqu'il le poussa du pied, il fust « tombé de frayeur auprès de luy. » i^iecêmort de Henry ItL)

Les courtisans abondaîeot ea moqueries, insultant à rhomme quMls avaient flatté ; ils rappelaient le beau roi de Paris , nom que lui avait donné Henri.

I/uD des sf crétaires d^État , ikauiieu , eut ordre de fouiller le duc : il lui trouva autour du bras une petite clef attachée à des ehatnons d'or; dans les poches de son haut-de-chaus-* ses, une bourse qui contenait douze écus d*or, et nn billet bur lequel étaient écrits ces mots, de la main du due : « Pour « entretenir la guerre en France , il faut 7()(>) aille livres tous a les mois. » Un cœur de diamants fut pris par d'Entragues à son doigt. (Muon.) « Les quarante^nnq lui estèrent son es*. « p^, ses pendants d'oreilles et anneaux fort précieux qu'il « a?oit aux doigts. » (fié et mort de Henry II/,) Beaulieu ayant aclievé sa recherche , et s'a percevant que TiUustre massacré respirait encore : o Monsieur, lui dit-il , cependant qu'il « vous reste un peu de vie, demandez pardon à Dieu et au roy. » C'était le roi qui aurait dii demander pardon à Dieu et au duc de Guise; Thomme le lui eût accordé. « Alors le prince « de Lorraine, sans pouvoir parler, jetant un grand et proie fond soupir comme d*une voix enrouée , il rendit Pâme , a fut couvert d'un manteau gris , et au-dessus mis une crok « de paille. » (MmOiX.)

On trouve dans un pampliiet du temps une anecdote peu connue. Il est dit que le roi ayant fait arrêter les principaux sei-

gneurs catholiques , commanda de les amener en sa présence, leur montra le corps du duc de Guise, et leur dit : « Messieurs,

« voilà vostre roy de Paris habillé connue ille mérite

« Ceiafuict , Fou ameme le jeune prmce de Ginville (Joinville) , « auquel semblablement le roi monstre le corps mort , estendu « sur la place, dudict sieur de Guise : laquelle veûe saisit tel* K lement le cœur du jeune prince , qu'il cuida tomber pasmé « sur le corps de son père , quand le roy le retint ; et à Fins- « tant le jemw jirince, ne pouvant bniser son perc pour lui dire le ft dernier adieu , commence à vomir une infinité de paroles in- « jurieuses contre les massacreurs de son pere : occasion que le « roy commanda que 1*oû le mist à mort , ce qui eust esté exe* « euté, si Charles Monsieur |j>resent , qui ayme naturellement

« ledict prinee de Ginville , ne se fufit jeté à genoux devant le « roy , le priant de lui vouloir .donner en garde ledict prince , à . la charge de le représenter quand il en seroit requis. » (Leg Cruauiéssanguinairet exercées envers/eu momeigneurle cardinal de Guise, etc.)

Deux heures après, le corps du duc de Guise tut livré à Richelieu , prévôt de i rance , aïeul de ce cardinal qui n'épargna pas les grands , mais qui les fit mourir par la main du bourreau.

Le lendemain , le cardinal de Guise fut tué dans la tour de Moulins à coups de hallebarde. Il se mit à genoux , se couvrit la tête, et dit aux meurtriers : « Faites vostre commission. » lis étaient quatre , au salaire dr cmt écus chaque. Les bons des septembriseurs étaient de cinq francs : le prix de maiiHl'oeuvre avait

baissé. Le cardinal de Guise était plus méchant, avait plus de résolution jBt autant de courage et d'ambition que le duc; mais il Tavait mise «i service de son aîné. Quinze jours auparavant , la duchesse de Guise était allée a Tans pour y taire ses couclies; elle y a\ ait (te suivie de madame de IMontpensier.

Richelieu, accompagné de ses archers , se transporta dans la salle du tiers état, se saisit du président de I^euilly, de Marteau , prévôt des marchands, de Gompans et de Cotteblanche, échevins de Paris ; mais il n'avait point reçu Tordre de faire sauter rassemblée par les fenêtres.

Henri avait épuisé ce qui lui restait de viLnieur dans Tassassinat des deux treres : il n'appela point son armée de Poitou pour marcher immédiatement sur Paris, et ne se saisit point d'Orléans. Quand il alla voir sa mère après le meurtre , et qu'il lui dit, 8 Madame , je suis maintenant seul roi , je n'ai plus de « compagnon, » elle lui répondit : « Que pensez-vous avoir f^iit? « Avez-vous donné ordre à l'assurance des villes? (.'est bien « coupé, mon fils, mais il faut coudre. » Catherine était mou«> rante ; ^e expira le ô janvier 1589, « à Blois, où elle estoit adxh a rée et revdéeeonunela Junon de la cour. EUe n'eut pas plus « tost rendu le dernier' soufnr , qu'on n'en fit pas plus de compte « que d^une chèvre morte. » (L'Estoile.)

Le jour et le lendemain de la mort des Guise , Henri III fit arrêter le cardinal de Bourbon , la duchesse de Nemours , le duc

de ISeinoiir.^, son fils, le prince de Jojii ville, le duc d'Elbeiif et Tarchevéque de Lyon ; les autres seigueurs de la Ligue qui se trouvaient à Blois se sauvèrent de vitesse. Toutes les bouti-ques

fuirent femaées ; il tomba des torrents de pluie. Les corps du duc et du cardinal de Guise , transportés dans une des salles basses du château , furent découpés par le maître des hautes œuvres , puis brilles en lambeaux pendant la nuit, et leurs cendres enfin jetées dans le fleuve. Un roi de France couchait audessus de cette boucherie ; il pouvait entendre les coups de hache qui dépeçaient les corps de ses grands sujets « et sentir rôdeur delà chair des victimes. Selon une autre version, beaucoup moins authentique que celle de Mîron et de l'Estoile, les corps des deux frères auraient été mis dans de la chaux vi\e. Madame de Montpensier attendait à Paris le moine qui devait sortir de ses bras pour aller planter son couteau dans le ventre de Henri 111 , comme le duc de Guise était sorti des bras de madame de Noirmoutiers pour tomber sous le poignard des gardes de ce monarque.

En 1807 , revenant de la terre ScUiite, je passai à Blois , et visitai le château ; il était n inpli de prisonniers de guerre. Ce fut un soldat polona is qui me montra les salles des états , la chambre où le due de Guise avai| été assassiné , et sur le pavé de laquelle on avait cru voir longtemps des traces de sang. Qu'était devenu Henri 111 , roi de Pologne? Où était alors la race des monarques li rinçais? Où est aujourd liui celui qui avait poussé ses soldats au delà de la Vistule, celui qui , changeant la face de l'Europe , avait fait oublier les plus grandes époques de notre histoire ? La Loire a roulé les cendres du duc de Guise à cet Océan qui emprisonne celles de Napoléon de l'autre câté de la terre. Ainsi les siècles se vont effaçant les uns les autres : il ne reste que Dieu pour rendre compte de toutes ces vanités des sociétés humiiiies.

Lorsque la nouvelle de la mort des deux frères parvint dans la capitale , le premier moment fiit de la stupeur et de l'effroi ; mais

bientdt les ligueurs se soulèvent; le duc d'Aumale , créé gouverneur de Paris , fait fouiller les malsons des royaux et des poli-Uques, et emprisonner les suspects. Le prédicaleui Lin-

cestre dédare (pie le vihin Hèroiê (aDagramine da nom Henri de Valois) n'était plus roi des Français. Il oblij^c ses auditeurs à jurer de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, d'employer jusqu'à la dernière obole de leur bourse, pour venger la mort des prinees. Le premier président de Harlay était assis devant la chaire; linoestre, l'apostrophant, lui crie : « Levez la main, monsieur le président , Icvcz-la bien haut; « encore plus haut , afin que le peuple la voye. »

T.e peuple arracha partout les armoiries du roi , les brisn , les foula aux pieds , les jeta dans le ruisseau, et détruisit les beaux monuments âe?és dans Féglise de Saint-Paul à Saint- Mfôgrin , Cayhis et Mausiron. T.e parlement presque tout entier fut mis à la Bastille et à la Conciergerie par Bussy le Clerc. On obligea le président Brissonà tenir audience ;Édouard Molé, eonseiller en la cour , à remplir les fonctions de procureur général; Jean Lemattre et Louis d'Orléans, a accepter la place d'avocats du roi. Brisson déposa le 21 janvier , devant deux notaires , une protestation secrète contre tout ce qu'il pourrait être obligé de faire ou de dire contré les intérêts du roi , précaution et pressentiment d'un homme faible qui ne se sentait pas capable de remplir tous ses devoirs , et qui cependant se sentait le courajre de mourir.

Un héraut, dépéché par Eenri aux Parisiens, fut renvoyé sans réponse et avec ignominie. La faculté de théologie (e'e^-àdire , selon le sieur de l*Estoile, huit ou dix soupiers et marmitons) dé-

clara les sujets déliés du serment de fidélité et d'obéissance à Henri de Valois, naguère roi.

Primum quod populus hujus regni solutus est et Uàeratus a saerameiUofidMatU et obedieniiss prœ/uto Henrico régi prm- ^ sHfo. Deindûf etc.

Sur la requête de la duchesse douairière de Guise , le parle* meut rendit un arrêt dans]a forme suivnnte :

ArresU de la court souveraine des pairs de France, donner contre les meurtrière et aseaesimiewre de meeOeuireMe cardin(U et due de Guffse.

« Veu par la en nrt , toutes les chambres assemblées , la re- « queste à elle présentée par dame Catherine de Cleves , du-

« chesse douairière de Guyse , tant en son nom qae comme tu- « tnoo naturelle de ses enÊints mineurs : contenant que le feu « seigneur duc de Guyse , pair et grand maistre de France ,

« son mary, estoit fils d'un prince qui a remply toute la terre « du renom de ses vertus, si utiles h la France, que l'ayant es- « tendue du costé d'AUemaigne par la conservation de Metz , « il Ta rejointe, du costé de T Angleterre, à la grande mer, sou « ancienne borne , parla prisede Calais , et, d*un autre endroit, « il-Tadelivréedelaterreur d'une place par avantreputéeinexpu- « gnablc, par la ruine de Thionville; puis ayant heureusement « travaillé à puriier ce royaume du venin contagieux de Fhe- « resie , qui Tavoit quasi tout infecté , et se voyant prest d'en « Tenir à lx>ut , il fut proditoirement meurtry et assassiné par « les ennemys de Dieu et de son Eglise , délaissant trois enfants ic qui se

sonttousjours montrés vrais héritiers des vertus de leur « père , mesme de son zele ardent en la religion catholique, apos- « tolique et romaine

« ' Ceux qui veulent tous-

« jours continuer la dissolution de leur première vie, et préparer « le chemin à la domination* des hereUques, n*ett peuvent ima-

« ginerun plus propre moyen que le massacre des princes qui « s'estoient tonjonrs montrez les plus affectionnez au soulage- « ment du peuple et à la conservation de la pure religion catho- « lique. Pour rexecution duquel desseing ayant rejuré Tedict « d'union, et renouvelé les autres promesses d'assurance tant 9 par serments solemnels que par toutes autres simulations de « bienveillance , voires jusques à se <levouer par imprécations « pleines d'horreur, après avoir prîns la sainte Eucharistie. En- « fin , le vingt-troisième décembre , le duc de Guyse , qui estoit « assis au conseil , ayant esté mandé de la partduroy, et s'estant ' « levé et acheminé pour y aller seul , nud et sans autres armes « quel'espée née avec sa qualité, comme celui qui ne se fost ja- « mais défié d'une si indigne perfidie , est cruellement massacré « par plusieurs meurtriers expressément disposés à cet effect. . .

« La suppliante desireroit en reformer de rordonnance.

« dlcelle , requeroit à cette cause commission de la dicte court

DE L HISTOIRE DE FR ANCK

« luy oBlre dctioyée pour informer des Mets susdits, drcons- « tances et dépendances , et ce , par tels des conseillers de la dicte

« court qu'il lui pîairoit coiiinjrttio pour riufoiniation venue et « rapportée estre décrétée contre ceux qui se trouveroient char- « gez et coupables, et autrement procéder comme de raison. « Oy sur ce le procureur gênerai , qui l'auroit reipils. Et iout « considé- ré, la dicte court, toutes tes chambres assemblé, a « 01 (Innnc et ordonne couiaiisisioa d icelle estre délivrée à la « dicte sup- pliante^ »

Cet arrêt £ût revivre le pouvoir souvenan de la cour des pairs même sur un roi , et ce roi est le roi légiiinie, le roi de France ; l'information doit être faite contre ceux qui se trouveront char* gés et coupables; ces coupables sont les assassins , et leur chef, Henri de f'alois : enûn le parlement se prétend la cour des pairs : voilà l'aristocratie entière ressuscitée , appuyée de la fougue po[)alaire, et recommençant sa vie d^un moment par le JUGE- MENT d*un rol : qu'a fait de plus la démocratie de 1793?

D'un autre coté , Henri ÏII , en faisant mourir les deux Guise , avait agi selon les principes de la mooarcliie d'alors : toute justice émanait du roi; le roi était le souverain juge; il était aussi le pou- voir constituant , U était aussi le pouvoir exécutif; il faisait la loi et l'appliquait; il portait le glaive et la \mm\ de justice; il avait droit de prononcer Tarrét et de frapper; un meurtre de sa part pouvait être inique , mais il était légal. Le despotisme est fondé sur les mêmes principes que la démocra* tie : les spoliations et les massacres sont légaui par le peuple souverain; les coiiflsca-

tions et les assassinats sont également légaux par le monarque absolu.

Vous voyez ici face à face l'ancienne aristocratie et Tanciemie monarchie , avec tous leurs principes et tous leurs inconvénients.

Un service solennel fut fait à Notre-Dame pour le duc et le cardinal de Guise. On exposait partout leurs portraits ou leurs images en cire, percés de grands poignards. Passaient et re* passaient des processions où hommes et femmes , garçons et filles, marchaient pêle-mêle et demi-nus d'église en église. ^ Ce « bon religieux de cbuvalier dWumale s'y trouvoiL urdinane-

ANALYSE RAISONNBB

« ment, jetant au travers d'une sarbacane des dragées roi»-

« qiiées aux demoiselles auxquelles i! donnoit des collations, a auxquelles la sainte Beuve nVstoit oubliée, qui, seulement « couverte d*une fine toile et d'un point coupé à la gorge , se « laissa une fois mener par-dessous le bras au travers de Teglise « de Saint-Jean , et muguetter, au scandale de plusieurs. «

L'ESTOILE

Mais rien ne fut plus remarquable qu'une procession générale de petits enfants des deux sexes, au nçmlira de cent miHe, portant des cierges ardents qn^ils éteignaient sous leurs pieds, en disant : « Dieu permette qu'en bref la race des Valois soit « entiero) lient éteinte! »

* Les prédicateurs redoublaient d'invectives contre le roi. « Ce

« teigneux, disoit le docteur Boucher, est tousjours coiffé à la «i turque d*un turban, lequel on ne lui a jamais tu osier, « mesme en communiant, pour faire honneur à Jesus-Christ; « et quand ce malheureux bvî^ocrite sembloit d'aller contre les <t reistres, il avoit un habit d'Allemand fourré et dès crochets « d'argent, qui signifioient la bonne int^ligence et accord qui « estoient entre Icd et ces diables noirs empistoletés; bref, c'est « un Turc par la teste , un Allemand par le corps , une harpie « par les mains, un Anclois par In jarretière, un Poioiiois par « les pieds, et un vrai diable en Tame. •

Lincestre, curé de Saint-Gervais, déclara, le mercredi des Cendres, quMl ne prêcherait point l'Évancdle, mais qu'il prêcherait n la vie, gestes et faicts abominables de ce perfide tv-

« ran Henry de Valois 11 tira de «:a poche un des

« chandeliers du roi que les Seize avoient dérobé aux capucins, « et auquel il y avoit des satyres engravés , lesquels il affirmoit « estre les démons du roi , et que ce tyran adorent pour ses « dieux. » (L'KsTOiLE.)

Henri III avait été un des massacreurs de la Saint- Barthélémy \ il était religieux jusqu^à la superstition : il aimait les moines; il en avait étabU d'une nouvelle sorte à Paris, les femllants;!! passait une partie de sa vie à visiter les églises, à faire des processions et des pèlerinages pieds nus , en habits de pénitent. Il était grand emiemi des réformés; il avait gagné contre eux,

avec beaucoup de vaillance , les deux baiaiiles de Jaraac et de lioncontour ; enfin » il s'était déclaré le chef de la Ligue : rien de

tout cela ne lui valut, parce qu'il avait contre lui la haine des prêtres , qui lui préféraient les Guise. La manière dont ils

parvinrent à lui enlever ropînioD populaire est un chef-d'œuvre d'industrie et de câlomnie ; prédications, libelles, gravures , tout fut employé. Dans une oraison funèbre du duc de Guise , Muldrac de Senlis compare Henri de Valois au mauvais riche, « lequel Henry, dit-il, nous avons vu non-seulement « estre habille de pourpre et d'escarlate , mais avec ses mignons , « lial)iiiésde mesme, et encore plus rieliement que lui , mener « une vie dissolue» danser tout nud avéc ma femme *■ publique, « qu'il a fait exprès vraur de loing pays. »

« Il n'estott pins question , « dit un autre écrit , parlantdu roi et du duc d*£spernon , » il n^estolt plus question que de vivre ■ selon la sensualité; chassant la vertu bien arrière d'eux au- « jourd'hui (en secret néanmoins) ils iisoient d'une sorte de « libertinage et demain d'une autre : ores se faisant servir à « table dans le cabinet par des femmes toutes nues , et par après « fusant un nouveau mesnage. »

De méchantes gravures représentaient la Loire roulant des noyés, avec cette explication : Figure des cruautés que Henry de Valois avoit exécutées contre les ffpns de bien qui ne trouvoient bons ses mauvais desportemeiUs, Dans une autre gravure, on voyait une grande main, marquée de trois fleurs de lis, saisissant par les cheveux, avec des doigts crochus, une religieuse à genoux devant un crucifix. LHnscription portait : Figure de la vierge religieuse violée à Poissy par Henry de Valois.

Une autre main , se glissant à travers les barreaux, s'étendait sur une croix enrichie de diamants, et couchée sur un coussin de

velours; on lisait au-dessous de Fimage : Pourêioieidusa^ vrilegefaici par Henry de Matois en la Sainte-Chapelle à Paris. Ce prince était accusé d'avoir dit , en regardant la cou-

' Je change le mot du texte.

' Je diange encore k mot du texte.

ronne d'épiues de la SaiateObapeUe ; « Jesufr^Ibrist avoit la « teste bien grosse. »

Le duo de Mayenne, pressé par sa soeur la duchesse de Montpensier, était anivé à Paris : le conseil de l*Unioa le déclara lieutenant général de TÉtat royal et couronne de France. Paris, bien différent alors de ce qu'il était sous le roi Jean aux temps féodaux, commençait a prendre sur la France compacte et nationalisée cet ascendant qu'il a conservé : le reste du royaume catholique l'iniita, et se révolta contre Tautorité de Henri lil.

Ce prince avait fait à Blois la clôture des étals le 16 janvier

1 .)S9 : (le là , après avoir manqué Orléans , il s'était retiré à Tours prtsque sans troupes. Il appela auprès de lui les membres fugitifs du parlement de Paris, de la chambre des comptes et de la cour des aides , et il entama des négociations avec le roi de. Navane.

Le Béarnais , pendant la tenue des états de Blois, avait présidé rassemblée des Kulises retormeesa la lluchelle; il faisait la guerre en Poitou cl dans la Saîntonsfe , ayant en téte le duc de INevers, qui commandait les troupes royales : par le conseil de Momay , il publia un manifeste qui tendait à le rapprocher de Henri III et de

la nation ; on y trouve ses sentiments^ son caractère et son style : « Plust à Dieu que je n^eusse jamais esté « capitaine , puisque mon apprentissage devait se faire aux des- « pens de la France ! Je suis prest à demander ;»u roi , mon sei-

« gneur, la paix , le repos de son royaume, et le mien

« On m'a souvent sommé de -changer de religion; mais com-

« ment? la dague à la gorge Si vous desirez sim-

« plement mon salut, je vous remercie; si vous ne désirées ma « conversion que par la crainte que vous avez qu'un jour je vous « contraigne , vous avez tort. »

Le roi de France craignait de se joindre au roi de Navarre : sa répugnance aurait été fondée en politi(]ue , s'il eût été le chef de l'opinion catholique; mais c'était le duc de Mayenne qui était alors à la téte de cette opinion , comme frère et successeur du duc de Guise. Néanmoins l'accord fut £iit entre les deux lois par Ten-tremise de Diane, legilimée de France, sœur m-

turelie de Henri lU. On stipula une trêve d'un an y avec elause de déclarer conjointement la guerre au duc de Mayenne. Le

duc se présenta avec une armée , et fut sur !e point d'enlever Henri dans la ville qui lui servait d'asile. L'enU evue de Henri lïï et du Béarnais eut lieu au IMessis-lez-Tours , le dernier jour du mois d^avril 15S9. Le roi de France attendait le roi de I^avarre ' dans les jardins du château de Louis XL 11 n*y avait alors ni chausse-trappes , ni broches , ni grilles de fer, ni e^ibets , mais une grande foule de capitaines et de soldats , curieux de ce spec-

tacle d'union au milieu des haines si vives qui divisaient la France.

Le Béarnais arriva : « De toute sa troupe , nul n*avoit de

« manteau et de panache que lui; tous a\ oient Techarpe, et hû « vestu en soldat, le pourpoint usé, sur les épaules et aux costés^ <i de porter la cuirasse. Le haut-de^hausse de velours feuille « morte^ le manteau d'eearlate « le chapeau gris , avec un grand « panache blanc. »

Les deux Henri se virent lonsrtemps sans se pouvoir approcher, à cause de la touie. Enlin , le 4)reniier Bourbon se jeta aux pieds du dernier Valois, qui le releva et Tembrassa en rappelant son frère.

Henri de Navarre écrivit à Mornay : « La glace a esté rompue, « non sans nombre d avorLisseméius , que, si j'y allois, j'estois » mort : j'ai passé Teau en me recommandant à Dieu. » C'était à peu près la position du duc de Guise à Blois ; mais la confiance du Balafré vint du mépris et du désespoir, et celle du Béarnais d une conscience sans reproche.

Les rois s'avancèrent vers Paris. La réunion de l'armée protestante et de Parmée catholique, sous le même étendard, changea la nature des événements. Jusque-là il avait été possible que ces guerres civiles religieuses devinssent une véritable révolution. Tant que les réformés eurent un drapeau à part , leur marche vers l'avenir, et l'indépendance de leurs principes, pouvaient amener un changement dans la constitution de TÉtat; mais aussitôt que les catholiques et les huguenots se rangèrent sous un commun chef, l'esprit aristocratique républicain se

perdit; la monarchie triompha*, les troubles de la France m

' su.

BAISONHÉB

furent i>ius une vulgaire questiou de personnes et de mal* heurs stériles.

Divers petits combats eurent lieu* Les soldats de rarmée di

Mayenne forçaient les prêtres de baptiser les veaux, les moutons, les cochons, et de leur douaeries uaais de carpes, de brochets et de barbets.

Heuri, excommuDié par le pape, reçut la nouvdle de cette excommunication à Étampes. « Le remède à cela, lui dît le « Béarnais, c'est de vaincre, et vous serez absous. » Un geutilhomme, envoyé de la part du roi à madame de Moatpensier, lui déolnra, de la part de son maître, qu'elle entretenait iefeit de ia séd^iou , et que, si elle tombait janoais entre les mains du roi, il la ferait Inrûler vive. Elle répondit : « Le feu est pour

les sodoinites coiniiie lui. » Les rois vinrent asseoir lears camps devant Paris; leurs armées réunies, en y comprenant les dix mille Suisses ameaés par Saucy , s élevaient à plus de quarante mille hommes. -Henri 111 prit son logement à Saiat-Cloud,danslain»i8ondeGondy. Contemplant la capitale de la France du haut des collines, il disait : « Paris, teste trop « grosse pour le corps, tu as besoin d une saii^uee pour tegue- « rîr. » (Davila.) Jacques Clément mit ûn à ses menaces et à ses espérances ; il tua le roi d'un coup de couteau à Saint-Cloud, le 1^ août 1580. « Vous pouvez juger, monsieur, écrit un «témoin oculaire , quel estoit ce pileux et iiiii>eiable spectacle « de voir d'un

costé le roi ensanglanté , tenant ses boyaux entre ë ses mains, de Tautre ses bons serviteurs qui arrivoient à la file, « pleurant, cnant,.se decoofortant. » (Lettre de uGusslb.)

Charles de Valois, fils naturel de Charles IX et de l^Iarie Touchet, comte d'Auvergne et duc d'Angoulême, avait rencontré Jacques Clément en aliaut chez le roi. « Je trouvai ce monstre « de moine, dit-il dans ses trop courts Mémoires, que la nature « avoit fidt de si mauvaise niine, que c*estoit un visage de de- « mon , plustost que de forme humaine'. »

La sœur du duc de Guise, !a Hère Mou tpeusier, n'avait pas cj-raiiU de se livr^ à ce démon pour lui mettre le poignard a la main.

Henri fit dresser un autd vis-à-vis de son lit; son chapelain

y dit la messe; au moment des élévations, Henri pirononça ces paroles : « Seigneur Dieu, situ connois que ma vie soit unie et * profitable à mon peuple et à mon Estât, coaserve-moi et ma « (h:o longe mes jours ; sinon prends mon corps et sauve mon « ame; ta volonté soit faite 1 •(Certificats de plusieurs seigneurs,)

Le roi de Navarre arriva ; Henri III lui tendit la main : « Mon

« frère, lui dît-il, vous voyez comme vos ennemis et les miens ■ « m'ont traité; il faut que vous prenifz cjarde qu'ils ne vous «(eii fassent autant. » Henri déclara que le roi de Navarre était son légitime successeur ; il invita les seigneurs présents à le reconnaître.

« Je ne regrette poiul d'a\uir peu vescu, puisque je meurs « en Dieu; je sais que la dernière heure de ma vie sera la pre- « miere de mes félicités; mais je plains ceux qui me survivent,

« mei hom et fidèles serviteurs

Je vous conjure tous,

« par rinviolable fidélité que vous devez a \o^tre patrie, et par « les cendres de vos pères, que vous demeuriez fermes et constt tants défenseurs delà liberté commune, et que vous ne posiez N les armes que vous n^ayez entièrement nettoyé le royaume des « perturbateurs du repos public; et d'autant que la division « seule sape les fondements de cette monarchie, avisez d'estre « unis et conjoints en une niesme volonté. Je sais , et j en puis « repondre, que leroy de liavarre , mon beau-frere , légitime i< successeur de cette couronne , est assez instruit ès lois de « bien régner, pour bien sçavoir commander choses raisonna- « bles; et je me promets que vous n ignorez pas la juste obeisa sance que vous lui devez. Remettez les différends de la reli- « gion à la convocation des estats du royaume, et apprenez de « moi que la pieté est un devoir de Thomme envers Dieu, sur lequel le bras de la chair n'a point de puissance. Adieu , mes « amis ; convertissez vos pleurs en oraisons, et priez pour moi. » {Histoire des deî*nÀers troubles^ livre V.) Henri 111 expira le mercredi 2 août, deux heures après minuit , ayant pardonné à ceux qui avaient pourchassé sa blessure, (Certificat des sei- • gueurs.) . *

S'il y avait douleur à Saint-CSoud , il y avait joie à Paris :

maudit ici, béiù la ; admiré dans un parti, ravalé dans Fautre; grand ou petit personnaize ei\ deçà oti au delà d'une limite et d'un jour, traîné du mausolée à l'égout, ou transporté de à'^ut au mausolée : tel est le sort de tout homme quis'est fait un nom dans les temps de factions. Les véritables paroles de Henri III , sur son lit de mort , furent graves et courageuses ; les ligueurs lui prêtèrent d'autres discours : ainsi les revolulionnaires falsifièrent les Mémoires de Cléry, et mirent dans la Louche de Louis XYl à l'écliafaud des e\{>ressions ignobles. On vendait . dans les mes de Paris, en 158d, ies Propos lamentables de Henry de FahU : « o Satan ! tu m'as versé au commencement

« de bon vin Deja ma sentence est prononcée , mon sepul-

a chre et tombeau ja prest et appareillé aux ténèbres , pour aie « recevoir à cause de mes péchés. Où est mainteiiaiit la gran- « deur de mes richesses? la multitude de mes barons et gentils- « hommes ? Où sont mes gendarmes et Tordre de meà armées ? « Où est Tappareil de mes ddices ? Où sont mes chiens de chasse? tt Où sont mes ehevau-legers? Où sont mes oiseaux si bien cban- « tants ? Où sont mes grandes salles, si richemeiit peintes el

« tapissées ?

a O mes péchés et délices , me rendez-vous ce que vous m'a-

viez promis ? Oh i qui sera mon loyal ami , mou

« feable secours à ce mien dernier besoin , à ceste estroite heure

« de ma despartie ? Je suis tourmenté très-aspre-

« ment par la véhémente chaleur du feu, par la très-furieuse ' « rigueur du froid, par les ténèbres, fumée, grand' faim , graud'a soif, puantise, par horrible vision des diables, et leurs cris « perpétuels et espouvantables , et par le ver de ma mescbante

a et malheureuse conscience

« Mes madns mollettes , qui , pourchasser le froid et

n rardeiir du soleil, estoient jadis couvertes de gants , et mes « nras, beaux el jolis, ornés de bracelets, mes pieds sembla- « blement, eu somme tout mon corps endure torment. Je suis « laid, vilain , passible, pesant, obscur; choses tristes, descon* ' fortées, me sont exhibées et représentées. .... .Ëntour^

o mentsdemeurerai,etenprivationetemelledelavisiondeDieu.^

D£ L'HISTOlbé DE FEAIdCE.

Les ligueurs Élisaient deUenri III un ennemi de Dieu ; et les révolutionnaires feisalent de Louis XVI un ennemi de la liberté. L^efTet de la mort de Henri , dans le camp des deux rois , était

représenUî aux lAu isiens avec un mélange d'exaltation, de raillerie et dp vérité propre à acfirsur la foule. » Les nouvelles de « cette prompte mort furent incontinent semées par toutlecamp; « jçt d*£spernon de se eontrister et pleurer comme un veau ; et <i messieurs de la garde de se regarder Tun et l'autre les Inras « croisés ; et les politiques qui avoient fait saler leurs estats pour « les mieux conserver, de demeurer estonués ; et les Suisses de « boire; et ceux qui pensant de succéder à la couronne, de rire « en cœur, et faire bonne mine et mauvais jeu , maudissant les « ligueurs et encore plus le pauvre jacobin , qui , tout mort , « est tiré à quatre chevaux et bruslé par après. Je vous laisse à « pen-

ser le mal qu'il enduroit^ estant traité ainsi après sa mort. « Son ame cependant ne laisse de monter au ciel avec les bien* « heureux ; de celle de Henri de Valois , je m'en rapporte à ce « qui en est. » (Disc, véritable de l'estrange et subite mort de Henri de Falois.)

Lorsque madame de Montpensier reçut la première nouvelle de Fassassinat, elle sauta au cou du messager :« Ahlmonaml, « soyez le bien venu ! Mais est-il vrai au moins? Ce meschant , « ce perfide, ce tyraa esl-il mort? Dieu, que vous me faites « aisi ! Je ne suis marrve que d'une chose: c'est qu'il n'ait pas « su) avant de mourir, que c'est moi qui l'ai fait faire. » Elle courut chez madame de T^emours^sa mère, monta avec elle en carrosse , et s*en alVi de rue en rue , distribuant des écharpes vertes, couleur d'une espèee de deuil dérisoire consacré aux ' fous : « Bonne nouvelle, mes amis! s'escrioit-elle , bonne nou- ♦ « velle ! le tyran est mort ; il n'y a plus de Henri de Valois en «France! » (L'Estoile.)

Madame de Nemours , du haut des degrés du grand hôtel des Gordeliers , harangua le peuple. On fit des feux de joie; les prédieateurs canonisèrent Jacques Clément ; on publia les actes du Martyre de frère Jacques Clément, de l'ordre de saint Dominique. On vendait à la foule le portrait du munie, avec des vers dignes du héros :

Vu Jacobin, noiiinié Jaciiiifs (Mcmcni,

Dans le bourg de Saiot-Cloud ttnfi lettre présente

A Henri de Valois « et TertiiHiseoient

Un eotttesitt fort pointa dana restomacb loi plante

Sixte-Quint 9 en plein oonsisloire, déclara que le r^clde Jacques Clément toit comparable , pour le salut du monde, à

riiKMruation et à la Résurrection ; et que le courage du reliL-neuï jacobin surpassait celui d'Éléazar et de Judith. Ce pape avait trop peu de conviction politique et trop de génie pour étrestnoère dans ces comparaisons sacrilèges; mais il lui importait d'encouiager des fanatiques prêts a tuer des rois au nom du pouvoir papal. Le parlement de Toulouse ordonna qu'une procession soleou^iie aurait lieu tous les ans, le jour d^ Tassasstnat du loi. (Dupleix.)

Au reste, jamais coup de poignard n*a produit plus grand effet et révolution plus subite : il dispersa une armée formidable qui assiégeait Paris; il coupa une branche sur l'arbre de saiut Louis, et lit pousser un autre rameau royal : une couronoe catholique tomba sur la téte d'un prince huguenot, lequel prince, abandonnant le protestantisme , priva les religionnaires de leur chef, et anéantit cette espèce d'avenir qui pouvait naît» de la refoiination.

Coligny, le connétable de Montmorency , le maréchal de Saint- André, François de Guise, et le premier cardinal de Guise, les deux Gondé, Henri de Guise, et le cardinal son frère , Catherine de Médicis , n'étaient plus : ainsi les personnages les plus remarquables sous les règnes de Henri H, de François II , de Charles IX, de Henri 111 , disparaissent avant et avec le dernier prince de cette race. Le règne des Valois finit à Saint-dottd le 2 août 1589 ; cdoi des Bourbons y commença le même jour, pour y liinr le 31 juillet 1880.

Maintenaut il est essentiel de dt louler de suite le tableau des mœurs depuis Henri U jusqu'à Henri IV, parce qu'il oùre dos choses qu'on n'avait point encore vues en France , et qu'on ne re-

verra jamais. Les orgies sanglantes de la rq>ablique révo* lutionnaire ne reparaîtront [)as davantage : les tqœurs, auxdeui époi^ucs , étaient symptomatiques de faits épuisés.

DE l'hTSTOIBB DB PlAKCIt.

T a débauche ei la cruauté sont les deux caractèm distinctiJs de rère des Valois.

A la SatDNBarthélemj « sans parler du meurtre général , un nommé Thomas se vantait d*avotr massacré quntfe-vingts hu-

cuenots dans un seul jour. Coconas épouvanta Charles IX lui* même pai son nn it ; il avait racheté trente huguenots des manis du peuple , et les avait tués à petits coups de stylet, après leur avoir fait abjurer leur foi sous promesse de la vie. Le parfumeur de Catherine de Médicis* « homme confit en toutes aortes de « cruautés et demeschancetés, alloit aux prisons poignarder « les husîuenots, et ne vivoit que de meurtres, brigandages et « empoisoiHi* monts. » *

On entretenait des assassins à îi^ages comme dt s domestiques : les Guise en avaient, les r.hâtillonen avaient, les roi$ en avaient; tous ceux qui les pouvaient payer en avaient; et ces assassins connus n^étaient point ou étaient rarement punis. Charles IX « son frère, roi de Pologne (et depuis Henri 111), Henri, roi de INaviirre, et le bâtard d'Angouléme, étant allés dîner chez l\aritouill('t, prévôt de Paris, lui volèrent sa vaisselle d'argent. Ce jour -là même, Nantoiiillet avait caché chez lui quatre coupejarrets, pour commettre un meurtre qu'ils exécutèrent/ Ces quatre hommes, entendant le fracas que faisaient les rois, et se croyant découverts , furent au moment de sortir de leur repaire le pistolet à la main.

Marguerite de Valois ût poignarder dans sou lit du Guast, favori de Henri III.

Outre les assassins à gages, on s'attachait des braves qui se provoquaient entre eux, et qui ressuscitèrent les gladiateurs f^aulois. Ces jeunes gentilshommes, qui s'attachaient h des maîtres , passaient les jours , dans les salles basses du Louvre , à tirer des armes , ou dans la cauipaCTie , à franchir des fos.sés, à manier le pistolet et la dague. Les amis se liaient par des serments terribles : quand un ami faisait une absence, Tami présent prenait le deuil , laissait croître sa barhe, se refusait à tous plaisirs , et paraissait plongé dans une mélancolie profonde. Les femmes ent? aient dans ces associations romanesques : au signal de sa maîtresse , il se fallait précipiter dans

une rivière sans saTOir nager, se livrer aux bêtes féroces, m se décliiqueter avec un poignard.

On jouait ayec là mort : Henri III portait un long chapelet, dont les grains étaient des têtes de mort, et (]u il aiip lait/^ fouet (le ses tj) arides fiaquenées, ïl avait encore de petites têtes de mort peintes sur les rubans de ses souliers» Si on l'eût cm, on aurait transformé le bois de Boul<^e en ùn cimetière , serait devenu ce qu'est aujourd'hui le cimetière de TEst. Mar- *:uerite de Valois et la duchesse de ISevers se firent apporter \n têtes de Coconas et de ia Mole, leurs amants décapités; elles .les baisèrent, les embaumèrent, fX, les baignèrent de leurs larmes. Villequier tue sa femme , parce qu'elfe ne se voulait pas prostituer a Henri lîl. Simiers tue son frère , chevalier de Malte, que sa femme aimait. Baleins condamne à mort dans son château un jeune

iiomme qui avait séduit sa soeur; la sentence est rédigée par un prétendu greffier, dans une moquerie de cour de justice ; Baleins prononce l'arrêt , et l'exécute. Le soldat corse San-Pietro étrans^le Vanina sa femme ; menacé d'un jugement , il vient à fo cour, et dit ; Qu'importe au mi , qu'iat' porte à la France, la bonne ou la mauvaise intelligence de Pierre avec sa femme? Pierre reste estimé et împanî.

Tous les jours il y avait des rencontres de cent contre cent, de deux cents contre deux cents, comme au moyen âge de l'ItaUe;.à tous propos des duels d'un contre un , de deux contre deux, de quatre contre quatre : ceux de Gaylus, de MaugiiOB, d' Entragues , de Riberac, de Schomberg et de Livarot, sont entre les plus connus.

' Bussy d'Amboise avait aimé Marguerite de Valois , qui oe s*en cache pas dan^ ses Mémoires. Attaché au duc d'Anjou, Bussy msultait incessamment les mignons du roi. « Entrant « dans la chambre du rôî avec cette belle façon qui lui estait

« naturelle, le roi lui dit qu'il vouioit qu'il s'accordast avec

» Cnvlus » Bussy

lui répond : « Sire, s'il vous plaist que je le baise , j^y suis tout « disposé. Et, accommodant les gestes avec la parole, loi fit

" uur embrassade à la pantaloue. » (Marguerite de Vai.ois.) Bussy avait une intrigue avec la femme de Charles de Cliam-

bres , comte de MoiUsoreau , grand veneur du duc d'Anjou ; il eu parlait dans une lettre qu'il écrivait à ce prince , lui disant qa'il

tenait dans sesjiieis la biche du grand veneur. Le due d'Anjou montra cette lettre à Emn III , qui , haïssant Bussy , la commutiiqua au mari offensé. Montsoreau contraignit sa femme de donner un rendez-vous à Bussy au ciiâteau de Constancières , et Vy fit assassine, fiuasy , gouvemeur d'Anjou , était abbé de BourgaeQ , et son messager d'amour était le Iieute> nant criminel de Saumur. « Telle fut la fin du capitaine Bussy , a d'un courase invincible , haut à la iiiaiu , lier et audacieux ;

« aussi vaillant que son espée , mais vicieux

« et peu craignant Dieu; ce qui causa son malheur, n'estant <t parvenu à la moitié de ses jours , comme il advientaux hommes « de san^ tels que lui. » Bussy , grand massacreur à la Saiiit- Barthélemy, égorgea ce jour-la Antoine de Clermont, son parent , avec lequel il avait un procès* « Tous ces spadassins , « dit TËstoile, ne croyoient en Dieu que sous benuefice d'in- « ventaire. »

Le vicomte de Turenne , qui fut depuis le maréchal de Bouillon, ayant pour second Jeau de Gontaut, baron de Salignac, se battit, sur la grève d'Agen , contre Jean de Durfort de Dufas>Rauzan , et Jacques de Duras ^ son frère. Le vicomte de Turenne reçut traîtreusement dix-sept blessures. Rauzan fut accusé d'avoir porté une cotte de mailles sous ses vêtements, ou d'avoir apostédixou douze hommes qui assaillirent, pendant le combatt le vicomte de Turenne.

Gomme dans les proscriptions romaines ^ on tuait pour confisquer les biens, sans jugement , et sans qu'il y eût des vaincus et des vainqueurs. « En ce temps, la bonne dame Catherine, en « faveur de son mignon de Eetz , qui vouloit avoir ia terre de «^Versailles, fit estrangler aux prisons Loménie, secrétaire du «

roi , auquel cette terre appartenoit , et fit mourir encore queU « ques autres , pour recompenser ses serviteurs de confisca- « tions. wfUFsTOiLE.)

Cette cruauté des mœurs privées se retrouvait à la guerre ; Alphonse Ornano , fila du Corse San-Pietro , exécutait lui-même

aea analyse BAisomiéB

les sentences de mort qu'il prononçait contre srs soldats. Un ét ses neveux , ayant manqué à quelque devoir militaire , vint pour dtner arec son onde : Alphonse se lève , le poignarde, demande à laver ses mains, et se remet à tabk.

Montlttc^ dn parti ealhoUque, dit dans ses Mémoîres : « Je « recouvrai deux bourreaux , lesquels ou appela depuis ait s la-

• quais , parce qu'ils estoient souvent avec moi. On pouvoit cou- « noistre par où j'avois [lassé ; car, par les arbres sur les che- « méiis, on trouvoit les enseignes. . . . ii apjNrenoit à ses enfants « à esti^ tels qnejui , et à se baigner dans le sang , dont Taisné

' « ne s'eqmgna pas à la SaintrBarthelemy. « Cet homme fii- rouehe fut blessé» è Tassant de Rabasteîns, d'Une arqwebusade qui lui perça les deux joues et lui enleva une partie du nez ; il cacha SOU5 un masque , le reste de sa vie, ces traits déchirés à la goiae de ses victimes. 11 eut Tintention de finir ses.jour8 dans un ermitage au haut des Pyrénées , comme les ours.

Son rival de férodté chez les calvinistes était le baron des Adrets, « an regard farouche, au nez aquilin, an visage mai-

• gre et descharné , et marqué de taches de san^ noir. » (Db TnoTT.) A Montbrison , il s'amusait à faire sauter du liaut d'une

lour les prisonniers qu'il avait faits. Vn d entre eux hésite , il prend deux fois son élan ; des Adrets s'écrie : ^ Cesl trop de m deux Jùis^^Meiim le donne endix^répondle prisonnier. » On reconnaît le soldat français.

La ville de Niort est surprise par les réformés. « Passant toute « barbarie et cruauté , ri[)i ès avoir prins tous les presbtfes de la « ville, et voyant que i'und ireux,]miiu (juelque tourment qu ils « lui fissent , ne vouloit se divertir de sa religion , le prindrent ; « et^ l'avoir lié ^eomme èomTeaux , rouvrirent tout vif « par le ventrci en la présence des autres ^sbtres, et lui firent « tirer par leurs goujats lesparties nobles > desquelles ils en batm toient la face des autres , afin de les intimider et leur Êure « renier Dieu.

• . . . .Ils exercèrent la plus grande miauté qu'on sçauroît

• excogiter en la personne d'une femme qui me&prisoit leurs « eruautez , laquelle ayant veu tuer son mary, qui combattoit « pour la foy catiioHqùe, et les voulant rq^rendre des cruautés

DB l'histoire de FUA.NCb. 303

« qu*U8 commettoient, ite la prindrent €t lièrent; et Tayant m»- « nacéede la faire mourir, si elle ne vouloil renier la messe

« ces bourreaux, vovaat

«« sa constance, excogiterent une mort de laquelle les diables « mestïirs ne sçauroient adviser , qui est qu'ils iuy eiii[)i lient par « la nature le ventre de poudre à canon , et y mirent le feu , la « disant , par ce moyen , crever et jaillir les boyaux , la laissant « mourir en un tel martyre, »

LeconnétabledeMontmorencyrendaitlenial poui h m:\\ : «On « disoit aux armées qu'il se falloit garder des pafeii()>[res de « monsieur ie connestable, car, en les disant ou murmurant , il « disoit : Allez-raoy pendre un tel ; atlachez eelui*là à un arbre, « feites passer celui-là par les picques tout à cette heure , ou « les harquebuses tons devant moy ; taillez-moy en pièces tout « ces maraud qui ont voulu tenir ce clocher contre le ro\ ; « bruslez-MHH ce village ; bouLez-moy le feu partout, a un quart « (Je iieue à la ronde. «

Les mœurs de Henri lU et de sa cour ne ressemblent en rieu ik ce que nous avons vu jusqu*ici dans Tbistoire de France; on ' retrouve avec étonnement , au milieu de la société moderne , une espèce d*Élagabale chrétien. Les petits chiens , les perroquets , les habillements de tVmmes, les ini^noiis , les processions de péiiilcnls, reniplissent, avec les duels, les assassinats et les faits d'armes , les pages de ce régne d uu monarque si loin des rois féodaux.

m Henri III /aisQUjoUSie$, baileis tournois^ et force mof* carades , où il se trouvait ordinairement habillé en femmê ,

ouvrait sufi pourpoint et decoucroit sa gorge , y portait un collier de perles et trois eoilets de toile, deux à fraise et un ren^ versé, ainsi que lors les portoient les dames de la cour.»

Dans un festin somptueux, les femmes, vêtues en habits d'hommes , Orent le service; et dans un autre festin, les plus, belles et honnêtes de la cour, estant à moitié nues, et ayant leurs cheveux espars comme esj^usées , furent employées à faire le service,

m JNonobstant toutes les allair^s de la guerre et de ia rebei-

Digitizeci

« lion que le roi avoit sur les bras , il alloit ordinairement en « coche avec la reine , son espouse, par les rues et les maisons « de Paris , prendre les petits chiens qui leat plaisoient ; alloieni « aussi par tous les monastères des femmes , aux environs dé « Paris , faire pareilles questes de petits chiens , au ^raud regret « des dames qui les a^ ()ieût; se faispient lire la grammaire et « apprendre à décliner. »

« Le nom de mignon , dit r£stoiie , commença alors à trot- « ter sur la bouche du peuple (1 576) , à qui ils estoient fort odiem, . •« tant pour leurs façons de faire badines et liautaines , que par « leurs accoustrenieuts efféminés et les dons immenses quils le- « oevoient du roy. Ces beaux mignons portoient les cherem

longuets 9 frisés et refrisés ^ remontants par dessus leurs petits H bonnets de«velours , comme font les femmes , et leurs fraises «• de chemises de toile d'alour empesées et longues de deûii- « pied , de façon que voir leurs testes dessus leurs Iraises , il « sembioit que ce fast le chef de saint Jean en un plat. »

Thomas Arthus nous représente Henri III couché dans unlh large et spacieux , se plaignant qu'on le réveille trop tôt à raidi, ayant un liu<ze et un masque sur le visage , des gants dans les mains, prenant un bouillon et se repioniccant dans son lit. Daas pne chambre voisine , Gaylus , Saint-Mesgrin et Maugiron se font friser 9 et achèvent la toilette la plus correcte : on leur arrache le poil des sourcils, on leur met d«s dents , on leur peint le visage, on passe un temps énorme à les habiller et à les parfumer. Ils

partent pour se rendre dans la chambre de Henri IQ» « branlant tellement le corps, la teste et les jambes, que

« je croyoîs à tont propos quils dussent tomber de leur long

« Us trou voient cette façon-là de marcher plus belle que pas une « autre. »

Henri embrassait ses favoris devant tout le monde; il leur mettait des colliers et des pendants d^oreîlles : il passait les jouis avec eux dans des appartements secrets; la nuit, il couchait avec

eux dans une vaste salle* autour de laquelle étaient des lits sé-[xjrés par une petite cloison, comme dans un dortoir; le favori du jour partageait la couche de son roi. Ce fut dans c^te cbaoH

bre commune que Saint-»Luc essaya de réveiller* les remords ^ dans râme de son maître , en lui parlant dans le tuyau d'une sarbacane.

Les femmes jouaîent un rôle principal dans toutes ces intrigues : Catiienue de Médieis avait entretenu un commerce intime avec le premier cardinal de Guise, comme nièce de deux papes (Lëon X et Clément VU), disaient les huguenots. Elle fut accusée d'avoir corrompu à dessein son fils Charles IX : « Au lieu « de teindre cette royale jeunesse en toute vertu. .....

« elle laisse approcher de sa personne des maistres de jurements « et de blasphesmes, des moqueurs de toute religion; elle le « fait solliciter par de& pourvoyeurs , qu'elle pose comme en « sentinelle àrentourde iui-inesme; perd tellement toute honte, a qu'elle lui sert de pourvoyeuse'. » (Discours merveilleux.) On

prétendit qu'elle avait essayé d'empoisonner l'armée du prince de Gondé tout enti^.

Madame de la Bourdaisîère, aïeule de Gabrielle, remplissait la cour de ses aventures : « Aussi belle en ses vieux jours, dit A Brantôme , que 1 on eust dit qu'elle eust esté en ses jeunes « ans ; si bien que ses ciqq filles , qui ont esté des belles, ne « t'efi&çoient en rien. »

La jeune duchesse de Nevers ne conserva pas longtemps le souvenir de la fin tragique de Coconas ; elle fut surprise dans d'autres rendez-vous , ce^qui donna lieu au titre d'un des prétendus ouvrages de l'ingénieuse satire intitulée Bibliothèque de madame de Montpensier, Ce titre était : la Manière d'arpenter les prés brièvement , par madame de Nevers,

J'ai déjà parlé de la belle de Sauve, femme en secondes noces de rranrois de la Treuioille , marquis de Noirmoutiers.

Anne d'Estrées , marquise de Gœuvres , fille de madame de la Bourdaisière et mère de Gabrielle , avait quitté son mari pour s'attacher au marquis d'Allègre. Elle fut massacrée dans Issoire, lorsque cette ville fut prise d'assaut par les catholiques , le 28i mai 1577 ; son corps dépouillé apprit une singulière parure de ces temps de libertinage.

De phis hautes dames , telles que la duchesse de Guise , en*

t Je chao^ te mot do texte.

al.

AN4LY8B aAISOnnàs

tretenaient diîs liaisons qui se terminaient presque toujours par des meurtres. Saiiil-Mes«^rin fut assassiné à onze heures du soir, en soi icinLdu Louvre, par une trentaine d'iiomines , à la tére desquels oa crut reconoattre le duc de Mayenae. La nouvelle en étant parvenue en Gascogne au roi de Navarre , il dit : « Je « sais bon gré au duc de Guise , mon cousin, de n'avoir pu souf- « frir qu'un mignon de couchette le deshoiiorast ; c'est ainsi

(ju'il fau droit aecouslrer tous ces jietits galants de la cour, « qui se nieslent d'approcher ies princesses pour les muguet- « ter. w^L'EsTOiLB.)

Marguerite de Valois se consolait à Usson de la perte de ses grandeurs et des malheurs du royaume, par la seule tme de Fivoire de son b)ris ; selon Iti père la Costa, elle avait inuinphé du marquis de Canillac, qui la crnrdait dans ce cbfiteau. Elle faisait semblant d aimer la femme de Caniilac. « Le bon du jeu, « dit d'Aubigné, fut qu'aussitost que son mari (Caniilac) eut le « dos tourné pour aller à Paris, Marguerite la despouilla de ses « beaux joyaux , la renvoya comme une péteuse avec tous ses « gardes, et se rendit \iauie et luai^li•esse de la place. Le mar- « quis se trouva !)este , et servit de risro .m roi de Navarre. ■

Marguerite pleurait les oi)jets de son attachement lorsqu'elle les avait perdus, faisait des vers à leur mémoire, et déclarait qu^elle leur serait toujours fidèle :

Atys , (le qui la tjerle attriste mes années; Atys, digne des vœux de tant d^âmes bien nées. Que j'avais élevé pour montrer aux homaiiis Une œuvre de mes mains !

si je cesse (raimcr, qu'on cesse de prétendre. Je ne veux désormais être prise , ni prendre.

Kt dès le soir même lM;iniuerite était prise, et liiciUait à son amour et à la muse. La Mole ayant été décapité, elle soupira ses regrets au beau Hyacinthe, « Le pauvre diable d'Aubiac, « eu allaut à la potence, au lieu de se souvemr de son ame et « de son salut , baisoit un manchon de velours raz bleu qui lui « restoit des bienfaits de sa dame. * Aubiac, en voyant Marguerite j^ur la première fois , avait dit : « Je voudrais avoir esté •

DB L'HISTOIRS DB FBAACE*

« aimé d'elle > , à pdae d'estra pendu quelque temps nprèe. » Martigues portait aui combats et aux assauts un petit ehieu (jiie lui avait donné Marguerite. D'Aubigiié prétend que Marpjiierito avait fait faire à TIsson les lits de ses dames cxtremeluent hauts, « afin de ne |)lus s'escorclier, comme soulcnt, les 4t espaules eu s'y fourrant à quatre (lieds pour y eiiercher Ho- « miny t » fils d*un eliaudronnier d'Auvergne , et qui, d'enfiml de ehceur quMl était, devint secrétaire de Marguerite. Le même historien la prostitue dès Tâge de onze ans à d'Antraizues et à (lhariii ; iî la livre à ses deux frères, François, due d'Alencon, et Henri lU. Mais il ne faut pas croire entièrement d'Aubigné, huguenot hargneux, ambitieux, mécontent, d'un esprit caustique : Pibmc et BrantAme ne parlent pas comme lui.

Marguerite n*aîmait point Henri IV, qu'elle trouvait sale. « Elle recevoit Champvallon dans un lit éclairé avec des flam- « hoaux, entre deux linceuls de taffetas noir.... Elle avoit es-

♦ « coûté M. de Mayenne , bon compagnon , gros et gras , et vo- « luptueux comme elle ; et ce grand desgousté de vicomte de

* K Turenne, et ce vieux ruflan de Pibrac, dont elle montroît « les lettres pour rire à Henri IV ; et ce petit chicoii de valet • de

Provence , Date , qu'avec six aulnes d'étoffe elle avoit ano- « bli dans Usson; et ce bec-jaune de Bajauuiont, ■ dernier nmant de la longue liste qu'avait commencée d'Antragnes, ot qu'avaient continuée, avec les favoris déjà cités, le duc de Guise, SainMaïc et Bussy.

Au milieu de ces débordements , il faut donner place à la rigide façon d'être des réformés , et à la vie austère de ces mafiistrats cnthoUques qui ressemblaient à des llomains du temps de Ctncinnatus, transportés à la cour d Élagabale. Duplessis- Mornay était l'exemple du parti protestant. Sa vertu lui conférait le droit d'avertir Henri IV de ses faiblesses : sur le champ de bataille de Coutras, au moment où l'action allait commencer, il représente au jeimeroi de Navarre qu'il a porté le trouble dans une honnête famille par une liaison criminelle; qu'il doit à son MïXïèt la réparation publique de ce scandale , et à Dieu .

* Ui telle est plus franc.

devant lequel il va peut-être paraître, l'humble aveu Je sa faute. Henri se confesse au ministre Chandieu, et dit mix seiurieurs de sa cour qui l'en veulent détourner : « On ne peut trap s huoiî- « lier devant Dieu , ni trop braver les hommes. » 11 tombe en* suite à genoux avec ses soldats protestants; le pasteur pro* nonce la prière. Joyeuse, à la tête de l'armée catholique, les voit, et s*écrie : « Le roi de INnvarre a peur! — Ne le prenez « pas là , répond Lavardin ; ils ne prient jamais sans qu^ils soient « résolus de vaincre ou de mourir. » Joyeuse perdit la bataille et la vie.

Momay, comme Sully, resta fidèle à sa religion lorsque Henri IV l'abjura : outragé par un jnme gentilhofnme , il eo demanda

justice à Henri IV , qui lui répondit : « Monsieur Dii- « plessis, j'ai un extresme desplaisir de l'injure que vous aves « reçue , à laqudle je participe comme roi et comme voire ami. « Pour le premier, je vous en ferai justice et à moi aussi ; si je « ne portois que le second titre , vous n'en avez nul de qui l'es- « pée fust plus preste à degaisner, ni qui y portast sa vie phis « gaiement que moi. »> Sou& Louis XUl , Mornay, toujours eon* sidéré , mais tombé dans la disgrâce et obligé de renoncer à son gouvernement de Sauinur, voulait quitter la France : « On nm- « vera sur mon tombeau, disait-il , eu terre estraugere ; « ci- « gist qui, aagé de soixante-treize ans, après en avoir em- « plo^ sans reproche quarante-six au service de deux grands « roy.'i , fut contraint de chercher son sepukhre hors de sa

« pairie. »

Les magistrats catholiques offraient encore des mœurs plus graves et plus saintes. Pendant plusieurs siècles ils ne récuré ni présents , ni visites , ni lettres , ni messages , relativement aiax procès. Il leur était défendu de boire et de manger avec les plaideurs; on ne leur pouvait parler qu'a Taudience; le commerce leur était interdit ; ils ne paraissaient jamais à la cour que par ordre du roi. La justice fut d'abord gratuite ; les con* selliers an parlement recevaient cinq sous pàrisis par jour, U premier président mille livres par an , les trois autres préâdrats cinq cents livres: on y ajoutait un manteau d'hiver et un manteau d'été. 11 fallait trente ans d'exercice pour obtenir, à titre

de pensioa , la coutinuation d'un si modique traitement. Lorsque ces magistratg n'étaient point de service, ils n'étaient

point payés ^ et jetouniaient enseigner le droit danâ leurs écoles. Sons Charles VI , le parlement était si pauvre , que le greffier ne

put dresser le procès-verbal de quelques fêtes données à Paris, parce qiril n'avait pas de parchemin , et que sa cour î^'avait pas d'argent pour en aciieter. Toutes les dépenses du parlement de Paris , vers le quatorzième siècle, s'élevaient à lasomme de onze mille livres , monnaie de ce temps. •

Quant à la science, ces anciens magistrats la considéraient comme une partie de leurs devoirs ; et depuis l'eiifance jusqu'à la vieillesse, leur vie n'était qu'une lonîme étude. « L'an 1545 , « dit Henri de Mesmes, fils du< premier président de Mesmes, « je fus envoyé à Toulouse pour estudier en lois avec mon prett oepteur et mon frère, sous la conduite d'un vieux gentilhomme « tout blanc, qui avoit voyagé longtemps parle monde. Nous « estions debout à quatre heures, et, ayant prié Dieu, allions « à cinq heures aux estudes, nos gros livres sous le bras, nos « ec ritoires etnos chandeliers à la main. »

De Thou rencontra Charles de Lamoignon à Valence , où Gujas expliquait Papinien; il accompagna en Italie Paul de Fois et Amauld d'Ossat. De Foix se faisait lire en soupant à Tauber^e, et pour se délasser, (juelques pa^es d'Aristote et de Ci- , céron dans leur langue originale, ou les sommaires de Cnjas sur le Digeste : de Thou était l auditoire, et de Chœsne, qui devint président à Chartres , le lecteur. Le chancelier d'Aguesseau raconte à peu près là même chose de l'éducation que lui donna son père : « Mon pere nous menoit presque toujours avec «lui dans ses fréquents voyap^es;* son carrosse devenoit une « espèce de classe . où nous avi ons le bonheur de travailler sous ft un aussi grand

maistcCi, Après la prière des voyageurs , .par « laquelle ma meire commençoit toujours sa marche , nous ex*

« pllquions les auteurs grecs et latins

<*..... La règle ordinaire de mon pere et de ma mere estoit « de reserver, pour l'exercice continuel de leur charité, la dixme « de tout cequ iis recevoient. Ils regardoient les pauvre.s eonime

leurs enfants; de sorte que, ^'ils avoient 10,000 â:aucs à pla-

<t cet. Ils n*en plaçoient que huit, et en donnoient deux aux " [iauvres, qu'ils reîîardoient comme leur propre sang, par une « adoption sainte et glorieuse pour eux , qui mettoit Jesus-Christ « mesme au nombre de* leurs enfants. Mais les calamités publi- « ques et particulières augmentoient presq^ae toujours la part « des pauvres bien au delà de cette proportion. »

A la mort d'un des ancêtres de de Thou , le parlement déclara que non-seulement il assisterait aux obsèques de son président, niais qu'il en pleurerait la perte aussi longtemps que la justice régnerait dans les tribunaux ; déclaration qui fut inscrite sur les registres. £u 1588 , les litières et les carrossés commençaient à être en usage à la 'cour ; la présidente de Thou n^allait jamais par la Yille qu*6n croupe derrière un domestique , pour servir de règle et d'exemple aux outres feuuiies.

On remarque, sous le rciiue des Valois, un Chreslien de La- . moignon : il en est de certaines familles comme de certains hommes ; elles sont longtemps à chercher leur génie » et restent inconnues jusqu'à ce qu'elles Talent trouvé. Les Lamoîgnon , de braves et obscurs chevaliers qu'ils étaient , devinrent des magis-

trats illustres; mais ils semblèrent retenir quelque ebose de leur première destinée; la robe ne lut (jue leur cotte d'armes : la Providence réserva à IVIaiesherbes un champ de bataille , un combat glorieux , et la mort par le glaive. Le Chrestien de Xamoignon du seizième siècle avait étudié sous Cujas, comme son père Charles sous Alcîat; U vécut au milieu des guerres civiles. Entre au 1res aventures, il revint de Bourges à Paris, déguisé en mendiant; il entra dans sa maison comme Ulysse, en demandant l'aumône ; il y fut reçu avec des larmes de joie par ses frères et ses sœurs. Bâville n'était d'abord qu'une petite gentilhommière contenant à peine deux ou trois chambres à donner aux étrangers : dans la plus grande, on mettait quatre' lits. Dans la suite, Bâville devint un cbateau où se rassemblait la meilU'iire et la plus illustre société : madame de Sévisrné y renf outrait, dans une bibliothèque célèbre, « le père Uapin, et « Bourdaloue» dont l'esprit étoit charmante d'une facilité fort « aimable. »

Une anecdote fait connaître la simplicité des mœurs de ces

anciens magistrats : « Claude de BulUon, dit le président de « Lamoignon dans ses Mémoires, avoit été nourri avec feu mon « pere. Tl atmoit à me conter comment on les portoittous deux

« sur ua mesnieasne, dans des paniers, l'un d'un costé, Tatitre « de l'autre , et qu'on mettoit un pain du costé de mon pere , « parce qu'il étoit plus léger que lui, pour faire le conlre-poids. »

Le premier prédideut le Maître stipulait, dans les baux de ses fermiers : « qu'aux veilles des quatre bonnes festes de Tannée et « au temps des vendanges , ils seroient tenns de lui amener une « charrette lïouverte, avec de bonne paille fraische dedans, pour «

y asseoir Marie Snpi , sa femme , et sa fille Genevieye, comme « aussi (le lui amener uiiasnon et une asnesse pour monture «dj^ leur cliambhère, pendant que lui, premier président, « marcheroit devant, sur sa mule, accompagné de son clerc, « qui iroit à ses costés. *

Ces hommes si simples , si doctes , si intègres , qui s'avançaientau iiulieu des générations nouvelles comme les orarlesdu passé, étaient encore des juges intrépides : non-seulement ils étaient les gardiens des lois, mais ils en étaient les soldats, et savaient mourir pour elles.

Brantôme , pariant du chancelier de raospital : « Cestoit un « autre censeur Caton , celui-là, et qui sçavoit très-bien censurer « et corriger le monde corrompu. Il en avoit du moins toute « l'apparence, avec sa grande barbe blanche, son visa ce pasle , « sa façon grave , qu'on eust dit, aie voir, que c estoit un vrai « portrait de saint Jerosme.

« 11 ne falloit pas se jouer avec ce grand jnge et rude magis- « trat; si estoitFÎl pourtant doux quelqneftHS, là oà il voyoit de «la raison. . • , . . Ces belles lettres humaines lui rabattoient « beaucoup de sa rigueur de justice. 11 estoit grand orateur et «fort disert, grand historien, et surtout très-divin poète la- « tin, comme plusieurs de ses œuvres l'ont manifesté tel. »

L'Hospital , peu aimé de la cour et disgracié , se retira pauvre dans une petite maison de campagne auprès d'Ëtampes. On l'accusait de modération en religion et en politique : des assassins lui furent dépéchés lors du massacre de la Saint-Barlhélemy. Ses domestiques s'empressaient de fermer les portes de sa raai-

son : « Non, non, dit-il; si In petite porte nest bastante pour « les £aire entrer, ouvrez la grande. ^

La veuTe du dacde Guise sau\^a la fille du chancelierY en la cachant dans sa maison; il dut lui-même son salut aux prières de la duchesse de Savoie. Nous avons son testament en latin ; Brantôme le donne en français.

« Ceux, dit rilospital, qui m'avoîent clinssé, prenoient une « couverture de religion , et eux-inesnies estoient sans pitié et « sans religion ; mais je vous puis assurer qu'il n*y avoit rien « qui les emeust davantage que ce qu'ils pensoient, que tant que « je serais en charge « il ne leur seroit permis de rompre les edits « du roi, ni de piller ses finances et celles de ses sujets.

« Au reste, il y a pies de cinq ans que je mené ici la vie de

« I.aërtp et ne veux poiut rafraischir la

« mémoire des clioses que j'ai souffertes eu ce département do « la cour. »

Les murs de sa maison tombaient; il avait de la peine à nourrir ses vieux serviteurs et sa nombreuse ùmille : il se con*

solait, comme Cicéron, avec les Muses. Mais il avait désiré voir les peuples rétablis dans leur liberté, et il mourut lorsque les cadavres des victimts du fanatisme n'avaient prts encore été mangés des vers , ou dévores par les poissons et les corbeaux*

Après la journée des barricades , le duc de Guise alla avec sa suite visiter le premier président Achille de Uarlay : « U se « pourmenoit dans sou jardin , lequel s*estonna si peu de leur « venue , qu'il ne daigna pas seulement tourner la teste, ni dis^

«continuer sa pourmenade coinn^encée , laquelle achevée « qu'elle fust, et estant au bout de son allée , il retourna , et en a tournant il vit le duc de Guise qui venoit à lui ; alors ce grand « magistrat levant la voix, lui dit : Cest grand'pitié quand le « valet chasse le maistre. Au reste, mon ameest à Dieu, mon a cœur est à mon roi , et mon corps est entre les mains des mes* « chants : qu'on en lasse ce que l'on voudra. » Le mépris delà vertu écrasait Torgueil de l'ambition.

Matthieu Molé, pendant les troubles de la Fronde , répondait à des menaces : « Six pieds de terre feront toujours raison du « plus grand homme du monde. »

BB L*HISX01A£ D£ FBANCB.

Ici se temiineîa peinture des mœurs du seizième siècle, avec celle des siècles féodaux ; elle compose toute la galerie des ta-^ bleauxde ootre ancien édifice monarchique.

An surplus, rhistoire, qui dit le bien oomme le mal, doit reconnaître aujourd'hui que les Valois n'ont point été traités avec impartialité. C'est de leur régne qu'il faut dater le perfectionuemeut des lois admioistratives , civiles et crHiiinelies ; on en compte quarante-six sous le règne si court de François II, cent quatre-vingt-huit sous le règne de Charles IX, et trois cent trente sous celui de Henri HT : les plus remarquables fureiit Touvrage du chancelier de lllospital.

Le siècle des arts en France est celui de François F% en descendant jusqu'à Louis XIII ; nullement le siècle de Ix>uis XIY : le petit palais des Tuileries, le vieux Louvre, une partie de Fontainebleau et d'Anet, la chapelle des Valois à Saint*Denis, le palais du

Luxenibourir, soul ou étaient, pour le goût, fortaudessus des ouvrages du grand roi.

La race des Valois fut une race lettrée, spirituelle, protectrice des arts, qu'elle sentait bien. Hous lui devons nos plus beaux monuments : jamais, dans aucun pays et à aucune époque, Tapplication de la statuaire à rarchitectonique n'a été poussée plus loin qu'en France au seizième siècle : Athènes n'ofifre rien de supérieur aux cariatides du Louvre. Louis XIV regardait les artistes comme des ouvriers ; Firançois P", oomme des amis. Louis Xrv , plus véritable souveram que les Valois, leur lut iutei ieur en intellijîence et en courage. Autour de François II , de Charles IX , de Henri III , on aperçoit encore les restes indépendants de l'aristocratie; autour de Louis le Grand , les descendants des fiers seigneurs de la Ligue ne sont plus que des courtisans, troquant l'orgueil de leur indépendance contre la vanité de leurs noms, mettant leur liouiietir à servir, ne tirant plus Tépée que dans la cause d'un maître. Henri IV lui-même a quelque chose de moins royal et de moins Doble que les prinees dont il reçut la couronne : tous ensemble sont effacés par les Guise, véritables rois de ces temps.

La vérité religieuse, sous le rècrne des derniers Valois, lutta ôorpsà corps avec la vérité philosophique, et la terrassa ; il y eut

ehoc entre le passé et Tavenir : le passé triompha , parce qu'il .mil les Guise à sa téte.

HENRI IV

HèDri lii étant mort , Tannée ee divisa. Une partie des catholiques resta attachée à Henri lY ; une autre, sous la conduite de Vitry et d'Espemon, Tabandonna. Henri IV, obligé de lever le

sîége de Paris , se retira à Dieppe pour recevoir des secours qu'il attendait d'Élisabeth. 11 était alors dans cet état de déiulinent qu'il peint à Sully : « Mes chemises sont toutes deschirées, mon « pourpoint troué au coude; et depuis deux jours je soupe et « disne chez les uns et chez les autres. »

Les membres de son conseil étaient d*avis qu'il s^embarquât pour l'Angleterre; Biron s'y opposa : « Sortir ^ France, s'é- * criat-il en colère, seulement |>our vinul-quatre heures, c'est « s'en banniL pour jamais! » Mézeray lui prête un rude et éloquent discours.

Combat d'Arqués et du faubourg de Dieppe. Henri IV y reçut maint coup d'épée , et en rendit autant ; il disait en frappant ce que disaient les rois très-chrétiens en touchant les écrouelles : « Le roi te touche, Dieu te guérisse! » Le champ de balaiile inspirait le Béarnais; sa vaillance était son génie. A la terrible prise de Cahors, où il se battit cinq jours entiers dans les mes, blessé en divers endroits, conjuré par ses soldats de se retirer : « Ma retraite hors de cette ville, leur r^NMidit-il, sans « ravoir assurée à mon parti, sera la retraite de ma vie hors de « mon corps. »

A Coutras , il dit aux officiers qui se trouvaient devant lui au moment de la charge : « A quartier, ne m'offusquez pas, je R veux paroistre. » il -dit encore au prince de Condé et au comte de Sois-

sons : « Vous estes du sang de Bourbon ; vive Dieu ! je « vous ferai voir que je suis votre aisné. »

Attaqué à la fois par le baron de Frinct et par Château-Reuauld, Frontenac abattit le premier d'un coup de sabre, et

Henri) saisissant le second au corps, lui crie : « Rends «toi, « Phiîîstin ! »

Daas une chaude affaire qu'il eut près d'Yvetot nvn 1(s diirs de Pnrnie et de Mayenne, il leur tua trois iniiie hoinmeb. Tout couvert de sang et de sueur, après le combat il disait aux capitaines qui Tenvironnaient : « Vive Dieu 1 si je perds le royaume « de France «"je suis en poesession de celui d*YTetot. »

A Ivry, le grand fait d*armes de sa vie , ses mets prirent le caractère élevé de sa i^loirc. On lui parlait de se ménager une retraite : « Point d'autre retraite, répoadit-ii brusquement, « que le champ de bataille. »

Schomberg lui demanda le payement de ses troupes t « Ja- « mais homme de coeur, s*éerle Henri, n'a demandé de Targent « la veille d*une bataille. » Le lendemain, se repentant de ce mot dur : « Monsieur de Schomberg, cette journée sera peut-estrc

la dernière de ma vie ; je ne veux emporter 1 honneur d un « brave : je déclare donc que je vous reconnois pour bomnie de « bien, et incapal^ de faire aucune lascheté : embrassez-moi. « ^ Sire , repartit Scbombei^ , Votre Majesté me blessa Van- « tre jour ; aujourd'hui elle me tue. » Schomberg se fit tuer auprès du roi.

Au moment d" aller à la charge , le Béarnais , se tournant vers les siens : « Gardes bien vos rangs 1 Si vous perdez vos ensei- « gnes , cornettes ou guidons , ce panache blanc que vous voyez « en mon armet vous en servira tant que faurai goutte de sang; « suivez -le : vons le trouverez toujours au chemin de Thon- « neur et de la gloire. »

L'officier qui portait l'étendard royal ayant reçu un coup de feu dans Fœil , se retire de la mêlée ; les troupes royales commencent à fuir. Henri les arrête, et leur crie : « Tournez visage, « sinon pour combattre , du moins pour me voir mourir. »

Quand il fiit paisible maître de la couronne, il montra un jour au maréchal d'Estrées un des gardes qui marchait & la portière de son carrosse : « Voilà , lui dit-il , le soldat qui m'a

blessé à la journée d'Aumale. »

Le vieux cardinal de Bourbon , que Ton appelait Charles X , mourut dans sa prison de Fontenay en Poitou; il n'aimait pas

les ligueurs, dont il était alors le prétendu roi; il disait ; Le « roi de Navarre, mon neveu, fera sa fortune; et taudis que je « sais avec eux, c*esl toujours ua Bourbon qu'ils recooiiois- « sent. »

Renii IV , vainqueur de tous ses ennemis , s'approcha de Pi*

ris , duiit il ferma les avenues. Ce siège est fameux par les dernières folies de la sainte Union, par une effroyable famine, et par la générosité du Béarnais. La SaUre, Ménippée a déerit la grande procession, qu*eUe place à rouvertnre de la ligue, mais qui est de Tannée 1590. Les ingénieux auteurs ont seulement ajouté aux

moines et au clergé les pruicipaux personnages de ce diamc tragi-comique.

« La proee$si<m fut telle. Ledit docteur Roze , quittant sa ca- « peluche rectorale, prit sa robe de maistre ès arts avec le caft mail et le rochet , et un hausse -col dessus , la barbe et la teste « rasées tout de frais, Tespée au costé, et une pertuisane sur « Tespaule. Les curés Hamiiton, Boucher et Lincestre, un pea tit plus bizarrement armés, £adsoient le premier rang, et de- « vaut eux marchoient trois moynetons et novices , leurs ro- « bes troussées, ayant chacun le casque en teste dessoubs leur « capuchon, une rondaclie pendue au col, où estoient peiiUes « les armoiries et devises desdits seigneurs. Maistre Julian Pelle- «t tier, curé de Saint-Jacques , marchoit à costé , tantost devant, « tantost derrière , habillé de violet , en gendarme sebolastique , « la couronne et la barbe faites de frais , une brigandine sur le « dos, avec Tespée et le poignard, et une hallebarde sur l'es- « paule gauche, en forme de sergent de bande, qui suoit, o poussoit et haletoit, pour mettre chacun ea rang et ordon> « nanee. Puis suivoient de trois en trois cinquante on soixante a religieux , tant cordeliers que jacobins carmes , capucins, a minimes, bons-hommes, feuillants et autres, tous couverts « avec leurs capuchons et habits agrafés, armés à rantiqueca- « tholique, sur le modèle des £pistres de sainct Paul ; entre « autres il y avoit six capucins , ayant chacun an morion en « teste, et au-dessus une plume de coq,rev(stus de cottes de « mailles , Tespee ceinte au costé par-dessus leurs iiabits ; Pun « portant une lance, Tautro une croix ^ Tun un épieu , l'autre

« une harquebuse , et l'autre une- arbaleste , le tout rouillé par « faumiltté catholique; les autres, presque tous, avoient des

« picques (lu'ils branloiciit souvent, par faute de uieiileur passe- A temps, iiormis un feuillaut boiteux , qui , armé tout à crud , « se faisoit faire place avec utie espée à deux maios et une ha- « che d'armes i sa ceinture , son bréviaire pendu par derrière ; <c et le feisoit bon voir sur un pied faisant le moulinet devant les « dames. A la queue il y a\nit trois minimes, tous d'une pa- « rure, sçavoir est , ayant sur leurs habits chacun un plastron à « corroyés et le derrière découvert « la salade en teste , Tespée « et pistolet à la ceinture , et chacun une harquebuse à croc, a sans fourchette; derrière estoit le prieur des jac(t»ins^ en « fort bon point, traisuaut une liallebarde gauchere, et armé « à la légère en niortepaye : je n'y vis ni chartreux , ni celestius» « qui s'estoient excusés sur le conunerce. Mais tout pela mar* ^ 1 choit en moult belle ordonnance catholique, apostolique et « romaine , et sembloient les anciens cranequiniers de France. « Ils voulurent, en passant, faire une salve ou escoupeterie ; <t mais le légat leur défendit, de peur qu'il ne hii mesadviot, « OU à quelqu'un des siens , comme au cardinal Cajetan« Après « ces beaux pères marehoient les quatre mendiants, qui avoient <t multiplié en plusieurs ordres , tant ecclésiastiques que secu- . « liers; puis les Seize quatre à quatre, réduits au nombre des apostres et habillés de mesme, comme ou les joue à la Feste- «t Dieu. Après eux marehoient les prevosts des marchands et « echevins, bigarrés de diverses couleurs; puis la cour de par* ce lement, telle quelle; les gardes italiennes , espagnoles et waltt lonues de M. le lieutenant: puis les cent gentilshommes de a frais gradués par la sainte Union , et après eux quelques ve- « terinaires de la confrérie de saint £loy. Suivoient après M. de « Lyon, tout donlcement; le cardinal de Pellevé , tout basse* « ment ; et après eux M. le légat , vrai miroir de parfaite beauté ; a et devant lui marchoit ledoyeu

de Sorbonne, avec la croix, « où pendoientlesbuUes du pouvoir. Kern, venoit madame de A Memours, représentant la reine mere, ou grande-mere (in « dubio) du roi fiitur; et lui portait la queue mademoiselle de « la Rue , fille de noble eL discrète pei^iOiiue M. de la Rue, ci-

« devanl taiiteur d'habits sur le pont Saint-Michel , et mainte- « nant un des. cent geotilshoomies et conseillers d'Ëstal de « rUnion ; et la suiYoient madame la douairière de Montpen*

« sier, avec son echarpe verte, fort sale d'usage, et madame « la lieutenante de TEstiit et couronne de France, suivie de a inesdan>es de Bliii et de Bussy le Clerc. Alors s'avanroit et « faisoit voir M. le lieutenant^ et devant lui deux massiers foura rés d'hermines, et à ses flancs deux WaUoas f^ortant hoque* « tons noirs, tout parsemés de croix 'de Lorraine rouges. »

Ces burlesques' misères aidèrent quelque temps le peuple à supporter la I nni , qui l)iiiitot se lit sentir dans toute son horreur. Apres s" él ri' nourri de tous les n ni maux , chats , chiens et autres , et des peaux de ces animaux ; après avoir dévoré des enfants, on en vint à moudre des os de morts, dont on fit de la poussière, et non de la ferlne : ce pain conservait sa vertu ; qui* conque en mangeait mourait. Madame de Montpensîer refusa d'échanger, avec des joyaux de la valeur de plus de deux mille écus, un petit chien qu'elle se rései vLut comme sa dernière ressource. Trente miUepersonnes succombèrent; lis rues étaient jonchées de cadavres; les demi-vivants se traînaient parmi. Des prostitutions impuissantes , payées de quelques aliments vils à des mains décharnées , avaient lieu dans ces cimetières sans

fosses. La vie de Thomme rampait à peme ainsi, avec des couleuvres, sur les corps gisants.

« M. de Nemours, sortant de sa maison pour aller visiter « quelques postes vers les murailles de la ville, rencontra un « homme qui , d'un air efferé , lui dit : Où allez-vous , monsieur « le gouverneur ? N'allez plus outre dans cette rue; j'en viens » « et j'ai trouvé une îcnune demi-morte, ayant à 8oncoa nn8er« « peut entortillé , et autour d'elle plusieurs bestes envenimées.»

L'ESTOILE

Pendant ce temps, Henri IV laissait ses soldats monter au bout de leurs piques des vivres aux Parisiens ; il faisait relâcher des villageois qui avaient amené des charrettes de pain à une po»

terne ; il leur distribuait quelque argent , et leur disait : « Allez

.V en paix ; le Béarnois est pauvre : s il avoit davantage, il vous le « donneroit. » U le Béarnais négociait, attendait le duc de Parme ,

oubliait ses soucis avec l^abbesse de MontmarM, commençait

une passion nouvelle avec Gabrielle d'Kstrées , se déguisait en paysan pour Taller voir h Cœuvres, au milieu de tous les périls

Le duc de Parme oblige Henri IV d abandonner le blocus de Paris; Sute-Quiat meurt, fatigué de la Ligue. Grégoire XIV , ' qui le remplace, publie des lettres mouitoriales contre Henri. Le clie-

valier d'Auniale est tué dans Saint-Denis, qu il avait voulu surprendre. La Noue est tué pareillement devant le château de Lamballe, en combattant pour le roi : « Grand homme « de guerre, disait ^Henri, et plus grand homme de bien. » Le duc de Mercœur faisait la guerre en Bretagne pour son propre compte, et d'accord avec Philippe II. Lejeuneduc de Guise, iiis du Balafré , s'échappe de sa prison : les Seize lui veulent faire épouser riofeute d'Espagne, et lui livrer la couronne. Brisson , Lareher et Tardif sont pendus parles ligueurs. Le due de Mayenne revient à Paris, et fait pendre à son tour quatre des Seize. Là finit l'autorité de ce comité de sih été de la Li^iue : il n'avait été ni sans audace ni saus g&uie; mais la multitude des puissances supérieures à la sienne Fempécha d'agir. Le i membres de ce comité , au lieu d'accomplir leurs projets ouver* tement, tel qu'un pouvoir reconnu, furent obligés d'agir en secret comme des couspirateurs, ce qui les rapetissa. Ils ne tendaient point à la liberté , ils visaient au changement de dynastie ; ils ne furent plus rien après les supplices de leurs compagnons: la potence les déshonora.

Le duc de Parme rentre en France pour faire lever le sié<,'e (le Ilouen, et il réussit. Le vieux uinréchal de Biron est tué à la bataille d'bpernay. Le duc de Parme meurt dans les Pays-Bas : grand capitaine, qui fixa l'art moderne de la guerre. Le duc d'Épernon, sentant que les afiGsures du Béarnais s'amélioraient, revient à la cour, ou plutôt au camp; car alors le Louvre de Henri IV était une tente (l.VJO, lôOI, 1502).

États de la Ligue convoqués à Paris, ruinés par le ridicule et par les prétentions de divers candidats à la couronne. Les Espa* gnols denuindaîent Tabolition de la loi salique, afin de faire topii-

berle sceptre à leur infante. Le parlenient rend un arrêt en fin eur de la loi salique , et remporte la victoire sur les états. Le

duc de Mayeime , niécoatent des Espagnols , ouvre des conférences à Suréiie avec les catholiques. Henri abjure dans l'église de Saint-Denis, le 26 juillet 1593, et se £ût ensuite sacrer à Chartres ; on y rapiéceta son pourpointpour une somme de quelques deniers, dont le reçu existe encore : ces lambeaux-là n'allaient pas mal au manteau ro\ al tout neui du Béarnais.

iieuri IV se trouva , dès sa naissance , et par les hasards de sa vie , à la téte de la réformation et des idées nouvelles ; mais la réformation était en minorité contre l'ancien culte et les vieilles Idées. Les Français catholiques rejetaient un roi protestant, malgré son titre héréditaire : ils en avaient le droit, comme les Anglais protestants eurent le droit de repousser un roi catholique. La Ligue , coupable envers le dernier des Valois , était jnnocenUî envers le premier des Bourimns, à moins de soutenir que les nations ne sont aptes à maintenir le culte qu'elles ont choisi et les institutions qui leur conviennent. Le péril était immi« nent : les états , illégalement convoqués sans doute, mais re< doutables, car tout corps politique, dans un moment de crise, a une force prodigieuse; l'Espagne, appuyée de la cour de Rome et des préjugés populaires , étaient prêts , en s'alliant au prince lorrain , à disposer du trône. L'héritier légitime ne se pouvait défendre qu*avec dessoldats étrangm, triste ressource pour un roi national ; les protestants qui Tappuyaient étaient en petit nombre, et plutôt inclinés à l'aristocratie qu'à la monarchie; les ealiioliques atiachésà sa [irrsouuene le suivaient que parce qu'il avait promis de se iaire instruire dans leur religion. Il ne restait donc évidem-

ment à Henri IV qu'un seul parti à prendre . celui d'abjurer : ce fiit une affaire entre lui ^ sa conscience ; s'il vit la vérité du côté où il voyait la couronne , il eut raison de changer d'autel. 11 est fâcheux seulement qu'il écrive à Gabrielle, à propos de son abjuration : « C'est dimanche que je ferai ic « saut périlleux. »

Une fois réuni au clergé et aux grandes masses populaires, il n'eut plus qu'à marchander un à un les capitaines qui commandaient dans les villes. Les gentilshommes s'étaient emparés des î orteresscs et des cités , ainsi qu'au commencement de la race capétienne : on aurait vu renaître les seiè^ueuries , si les, mœurs

Diyuizeo by

avaient été les mêmes, et si le temps n'eût marché. Henri IV reprit plusieurs châteaux, comme Louis le Gros, et acheta les

autres. L'esprit aristocratique expirait. Paris oiivi it ses portes à Bourbon le 22 mars 1594. Le pouvoir absolu qui coinmençait supprima touslesécrits du temps, et on en défendit, sous peine de la vie , l'impression et la vente. François I*' avait senti le premier instinct contre la liberté de la presse; Henri IV en conçut la première raison.

En L594 , Jean Cliatel blesse Henri IV d un coup de couteau à la lèvre, et les jésuiles sont bannis de France. En 1595, rencontre de Fontaine-Française, une des plus furieuses qui fut jamais. Henri combattit téte nue , avec toute la verve d*un jeune soldat. Il écrivit à sa sœur : « Peu s*en fiiut que vous n*ayez « esté mon héritière. » *

Le roi est absous par le pape. Le duc de Mayenne se soumet (1596). Lorsque Henri entra dans Pari:>, la seule ven^jeance qu'il exerça contre madame de Montpensier fut de jouer aux cartes avec elle; la seule vengeance qu'il tira de son frère le d!lc de Mayenne , replet et lourd « fat de le £adre marcher vite dans un jardin.

Édit de Nantes. Traité de Vervins (1598). Mariage de Henri , avec Marie de Médicis, la première année du dix-septième siècle. Comment n'ëtait-on pas las des Médicis?

Conspiration du marécbal de Biron. Mort d'Élisabeth, reine d'Angleterre. Le premier Stuart, Jacques P% arrive à la couronne de la Grande-Bretagne à l'époque où le premier Bourbon venait de s'asseoir sur le trdne de France. Établissement des mamt" factures de soie, de tapisserie, de faïence, de verrerie. Colonisation du Canada. On ne croyait faire que du commerce, et Ton faisait de la politique; la propriété industrielle vit de liberté, et, en accroissant Taisance, elte accroît les lumières. Henri IV, qui tentait partout des passions « qui ne fut écouté ni de madame de Guercheville, ni de Catherine de Rohan, ni de la duchesse deMantoue, ni de ISÎari^uerite do Montmorency, vit le prince de Condé, mari de la dernière, se retirer avec elle à Bruxelles. Ce prince de Condé était-il ûls de Henri IV par Charlotte de la TrtoioiUe, accusée d'avoir empoisonné son mari pour cacher

une grossesse ? On prétend que Marguerite de MontmoTency , presséepar Haufi IV , lui avait dit: « Mesehaiit , tous voulez se- « duîre' la femme de votre fils^ car vous savez bien que vous ^ « m'avez dit qu'il l'estoit. v(Mémoires pour servir à l'histoire

de irancv)

lleiui IV , ou dans le tlesseia de poursuivre Tobjet de sa nouvelle passion , ou pour réaliser un projet de république chrétienne^ allait porter la guerre dans les Pays-Bas , sous le prétexte de la sucoessioD de Clèves et de Juliers , lorsqu'il fut arrêté par un de ces envoyés seerets de la mort , qui mettent la main sur les rois (14 mai 1610). Ces hommes surgissent soudaineiiieiit, et s'abinient aussitôt dans les supplices; rien ne les précède 9 rien ne les suit : isolés de tout , ils ne sont suspendus dans ce monde que par leur poignard ; ils ont Texistenee même et la propriété d'un glttve; on ne les entrevdt un moment qu'à la lueur du coup qu'ils frappent. Ravaillac était bien près de Jacques Clément : c'est itn fait unique dans Thistoire, que le dernier)to\ d'une race et le premier d'une autre aient été assassinés de la même façon , chacun d'eux par un seul iiomme , au milieu de leurs gardes et de leur cour, dans l'espace de moins de vingt et un ans. Le même £atnatisme anima les deux assassins ; mais Fun immola un prince catholique, l'autre un prince qu'il croyait protestant. Clément fut Tinstrument d'une ambition personnelle; iiavailiac, comme Louvel, Faveugle mandature d'une opinion.

J'ai fait observer plusieurs, fois que la seconde aristocratie vint finhr à Arques, à Ivry, à Fontaine-Française , comme la première à Crécy, à Poitiers et à Azincourt. Elle disparut de

fait et de droit, car Henri IV publia un édit, en vertu duquel la profession militaire n'anoblissait plus. Tout homme d'armes, sous Louis XU, était gentilhomme, ainsi que tout bourgeois qui avait acquis un fief noble et le desservait militairement. Le 258* article de l'ordonnance de BlotS , de 1579 , avait détruit la no-

blesse résultante du fief. Louis XV, en 1750 , rétablit la noblesse acquise au prix du sang ; mais le coup était porté. Henri iV,

* Ce ii*e«t pa» la fraiidiite du texte.

DB l'histoire de FBÂIfCB.

ce soldat I avait voulu que les armes restassent eu ipture : Farmée, devenue plébéienue , laissa à la gkâre le soiu de l'en-

noblir.

Ou s'est fait une fausse idée de la manière (huit les Bourbons • parvinrent au troue, li'uncôté, ou n'a vu que les massacres de M Saint-Barthélémy, que les fureurs de la Ligue, que les intrigues de Gathierîne de Médicîs, que les débaucbes de Henri III, que Tambition des princes de Lorraine; de l'autre côté, on ii a aperçu que la bravoure , l'esprit et la loyauté de Henri lY ; on a cru que tous les partis avaient été fidèles à leurs doctrines , ^*ils avaient constamment suivi leurs drapeaux respectif» , que les services avaient été récompensés , les injures , punies ; qu'enfm chacun avait été rétribué selon ses a uvres : telle n'est point la vérité historique. Tout se passa comme de nos jours; on céda à des nécessités, à des intérêts créés par le temps : le vainqueur d'Ivry ne monta point sur le trône , botté et éperonné , en sortant de la bataille; 11 capitula avec ses ennemis , et ses amis n'eurent souvent pour toute récompense que l'honneur d'avoir partagé sa mauvaise fortune.

Brissac, la Châtre et Bois-Dauphin , maréchaux de la Ligue , furent confinoaés dans leur dignité; ils avaient tous vendu quel* que chose, T.averdin, Villars, Rala^ni, Villeroi ,>)(iin'iit de la faveur de Henri IV. Par Tarticie 10 del'édit de i olembray, les

<i^tes mémeadu duc de Maj^enne sont payées et déclarées dettes de la couronne. Le Béarnais était ingrat et gascon , oubliant beaucoup et tenant peu. « Montez, dit la duchesse de Ixolian « dans son inçrénieuse satire npolocélique , montez les degrés, « entrez jusque dans son antichambre : vous oyrez les gentils- « hommes qui diront : J'ai mis ma vie tant de iôis pour son ser- « vioe , je hii tant de temps suivi , j'ai été blessé , j'ai été prison* « nier; j'y ai perdu mou lils, mon frère ou mon parent : an « partir de là, il ne me connoist plus; il me rabroue si je lui

«t demande la moindre recompense. • . Ses

« effets parlent, et disent en bon langage : Mes amis, offensez--w moi , je vous aimerai; servez-moi , je vous haïrai. »

Henri laissa mourir de faim le fidèle bourisreois qui avait favorisé sa luite, lorsque lui, Henri, était à Paris prisonnier

de Chafles IX. A la mort de Henri III « Henri IV avait dit à

Armand de Gontaud , baron de BIron : Cest à ceUe heure qu'il faut que twns vint fiez la main droite a ma couronne; . venez^moi servir de pere et d'ami contre ces gens , qui n'ai" ment nî vous ni moi. Henri aurait dû garder la mémoire de ces paroles; il aurait dû se souvenir que Charles de Gontaud , fils d'Armnnd, avait été son compagnon d'armes; que la tête de celui qui avait mis la main droite a sa couronne avait été emportée d*un boulet de canon : ce aétait pas au Béarnais à joindre la téte du fils avec celle du père. Le gi^d maître des échafauds, Eicbelieu, désapprouvait celui de Biron comme inutile. ^

Mais la bravoure de Henri IV , son esprit, ses mots heureux , et quelquefois magnanimes; son talent oratoire, ses lettres plei- . nés d'originalité , de vivacité' et de feu ; ses meilleurs , ses aventures , ses amours , le feront étemdlement vivre. Sa fin tragique n'a pas peu contribué à sa renommée : disparaître o propos de la vie est une condition de la gloire. Henri IV était encore un fort bon administrateur ; il montra son habileté à faire vivre en paix des hommes qui se détestaient, particulièrement ses ministres, hommes de capacité, mais antipathiques les uns aux autres, et sortis de partis divers. Les Bourbons n'ont compté que cinq rois dans leur courte monarchie absolue ; sur ces cinq rois, ils ont deux grands princes et un mart|rr. Ce sang n'était pas stérile.

Au surplus, tout le siècle de Louis XIV se tut sur Faïeul des Bourbons. Le grand roi ne permettait d'autre bruit que le sien. A peine retrouve-t-on le nom de Henri lY dans un pamphlet de la Fronde , qui établit un dialogue entre le Roi de bronze et la Samaritaine : Touvrage de Péréfixe était oublié.

Un poète qui a tant fait de renommées avec la sienne, Voltaire , a ressuscité le vainqueur d'ivry : le génie a le beau privil^e de distribuer la gloire.

Depuis le commencement de la troisième raee jusqu^aux Valois, il n y avait point eu en Ftonee de guwre civile proprement dite. Les guerres féodales étaient des guerres de souverain à souveram , car ies seigneurs éuient de véritables prin-

ces indépendants. Si la moitié de la France prit les armes eontre

l'autre sous Charles V, Charles VI f i Charles VII , c*est que la France était partagée entre deux souverains , le roi de France et le roi d'Angleterre. Une guerre civile s'alluma sous Louis XI et sous Charles VIII , mais ne dura qu'un moment. Malheureusement ce fut la religion qui donna naissance aux longues guerres civiles de la Ligue. Toutefois ces espèces de guerres qui causent de grauds maux à Tespèce sout favorables à Fiudividu ; elles mettent en valeur les qualités personnelles ; jamais il n'apparatt à la fois autant d'hommes remarquables que pendant les discordes intestines des peuples. Presque toujours les temps qui suÎN eut ces discordes sout des temps d'éclat , de prospérité , de progrès, comme de riches moissons s'élèvent sur 4es ciiamps engraissés.

Quelques faits principaux constituent la révolution de Tépo-»

que que nous venons de parcourir.

La seconde aristocratie ()erd le reste de sa puissance; les gentilshommes ne vont plus être que les ofQciers de l'armée démocratique, prête à se former sous Louis XIII et I^ouis XIV.

La monarchie des états finit avec les Valois : elle ne se montre un inomeut ijuus Louis Xiii que pour rendre le dernier soupir.

La monarchie parlementaire atteint le plus haut degré de son pouvoir, et vioit expirer, par abus de sa force, dans les

démêlés de la Fronde.

La monarchie absolue monte donc en effet sur le trône avec le premier Bourbon ; il ne restait plus à cette monarchie qu*à renverser quelques obstacles, que balaya Richelieu*

Ijcs états, pendant les guerres civiles, ne r('()()ndirent point à ce qu'on devait attendre d'un aussi grand corps, suit tjii'il jepoussàt, soit qu'il adoptât les nouvelles opinions ; ce qui prouve qu'ils n'étaient point entrés dans les mœurs ou dans les libertés du pays. Ces états firent des actes remarquables de législation civile et administrative , mais ils ne montrèrent aucun génie politique; ils furent maîtrisés par les caractères individuels. Quand Tordre reparut, sous tienri IV, l'esprit humain, après avoir remué tant d*idées , après avoir passé à travers tant de crimes,

Oig'itized by

S6o * AH4LY8B llÂt,SOII NBB

s'éuit agrandi; mais le gouvernemeot s'était resserré. Le parle ment, mai victorieux de la représentation nationale, rendait des anréts politiques, disposmt de la régence , refusait ou ordonnait rimpot; il y avait deux pouvoirs législatifs. Les savants,

les gens de lettres, les écrivains attachés de préférence à la i ()l>e, faisaient opitnsifion h rniitoriic (!es trois ordres. Les états delà Ligue aehevèrent de déconsidérer des assemblées qui, luttant sans cesse contre les abus de la féodalité, de la couronne, du ' parlement et du peuple , n'avaient jamais pu contenir le despotisme royal, r^réner les injustices aaôstocratiques, arrêter les empiétements de la ma^ibUature, enchaîner les violences populaires.

• L'édit de Nantes constitua 1 état civil et religieux des protestants; ils obtinrent un culte public, des consistoires, des •écoles, des revenus , el jusqu'à des forces militaires pour protéger leurs établissements. Les quatre-vingt-douze articles généraux de l'édit, et les cinffuante-six articles particuliers, reprodiusaie.iit à

peu près les dispositions de l'édit de l'oitiers, et des conventions de Hex et de liergerac. Un codicille secret permettait aux calvinistes de garder qvelques places de sdreté pendant huit aiis.

Les concessions n'étalent malheureusement a^^octroyées ; Henri IV les respecta, mais lUchelieu et Louis XIV pensèrent que ce qm (tait accordé se pouvait reprendre. L€S protestants soutinrent trois guerres contre Louis Xlil. Le duc de Kohan, leur dMi^ appela les Anglais à leur secours; ils furent battus ; la RocheUe tomba ; 'et Louis XIV , après «ne longue série de séductions et de persécutions, révoqua l'édit de Nantes en 1668.

A compter depuis la conjuration d'Amboise (1560) jusqu^à la publication de l'édit de Nantes en 1599, s'écoulèrent trenteneuf années de massacres, de guerres civiles et étrangères , entremêlées de quelques momentsdepalx; c'estàpeuprès la période qu'a parcourue notre dernière révolution. Ce temps de la Saint- Barthélemy «t de la Ligue est le temps de la terreur religieuse , d'où sortit la monarchie absolue , comme le despotisme militaire sortit (le]'\ terreur politiijue de 1793. 11 ne coula guère nK)ins de sang irançais dans les guerres et les massacjres du

seizième siècle que dans les massacres et les guerres de la ré-

volution. « Durant ces guerres (de la Liizue) sont morts pre- • niaturement, et avant leteriip>, plus de deux uiillioiis de per- « aonaes, tant de mort violente que de nécessité et pauvreté, « par fammeetautremeot. » (La vieeédeportemenis de Henri le. Heamois,)

Un capital immense fut dissipé ; les dettes de FÉtat se trou*

vèrent monter, sous Henri iV , à trois cent trente millions de la monnaie de ce temps, sans parler de toutes les autres sommes absorbées et non constituées en dettes publiques, comme on le va voir par les autorités suivantes : « Le pauvre peuple avott « esté tellement pillé, vexé, saccagé, rançonné et subsidié, c sans aucune relasclie ni moyen de respirer, qu'il ne lui restoit « plus aucune facilité de vivre, estant comme désespéré, et re* a solu de quitter le pays de sa naissance , pour aller vivre eu o terre estraiigere; car, dp puis ledit t([ups, la ville de Paris et « pays drconvoisUis avoient fourni trente-six millions de livres , « outre autre somme de ^soixante millions de livres ou environ, « qui avoient esté fournis par le dergé de France, sans les dons, « emprunts et snbçldes levés eitraordinairement, tant sur la- « dite ville, que sur les autres pays et provinces du royaume : « somme suffisante uon-seuK meitt pour conserver Testât de la « France, mais aussi, avec la terreur de l'ancien nom des Fran- « çois, en rendre le nom formidable à tous les autres princes, « potentats et nations. » {^ie et mort de Henri de f^aioU. }

Bans les pays qu'ils occupaient, les hu^nots détruisirent les monuments catlioliques, et s'emparèrent des biens du clergé. Beancou[) de prêtres se maritrcnt, et restèrent néanmoins catboliques ; leurs mariages furent sanctionnés par la cour de Rome, et leurs enfants légitimés* La cour, de son côté, ne se fit ùute des biens ecclésiastiques. *

<i Son règne (de Charles IX) a aussi esté taché d'avoir esté « soubs lui les ecclésiastiques fort vexez, tant de lui que des « huguenots : les huguenots les avoient persécutez de nieurtres, « massacres, et expolié leui*s églises de leurs sainctes reliques; « et lui avolt eiigé de grandes décimes , et aliéné et vendu le

« fonds el temporel de PEglise, de laquelle vendition il tira

« gpand argent. » (BrantAme.)

Les députés du clergé de France, assemblés à Melun, représentèrent à Henri Hit « qu'en plusieurs archeveschés et « eveschés il n'y avoit aucun pasteur; et quant aux autres ab- « bayes et aux autres grands beneGees estant aussi- sans pas- « leurs, le nombre en estoit quasi infini, mesmement que de « cent trente-cinq diocèses qu'il y a en Languedoc et en Guien- « ne, par non-residence d'ev.esques et par maladie des autres, « et principalement par faute d'evesques pourvus en titre, on « avoit esté quelques années sans y faire le saint chresme, telle- « ment qu'il estoit tous les jours besoin de i'ailer uieudier de là « les monts en Espagne. Au surplus, nul roi par avant lui « (Henri III) n'avoit esté cause de tant d'œconomats, constitu- « tiens de pensions pour les femmes (voire la plus grande par* « tie courtisanes), et autres personnes laïques sur les biens de « réglise : et, qui pis est, il souiïioil iratiquer des bénéfices, « vendre, engager et hypothéquer le domaine de Dieu. Faisant « autoriser et justifier ces choses par jugement et lois publi- « ques en son grand conseil , où, de Targent provenu de la vente « (l un evescbé, ont esté acquittées les dettes du vendeur; et en a <o\i (onseil mesme une abbaye y auroit esté adjugée à une « dame , comme lui ayant esté baillée .eii don , avec deciaratiou « qu^après son décès ses héritiers en jouiroient par égale por- « tion. » (fié et mort de Henri de Fcdois)

Ces choses , que les catholiques reprochaient amèrement à Henri III, ils les approu\ aient dans Cliarles IX.

La vente , saisie et jouissance des biens de TÉgiise par des laïques, étaient accompagnées de la saisie , jouissance et vente dés biens des particuliers , comme dans la révolution. Plusieurs édits et déclarations ordonnent la confiscation des biens des huguenots. Le parlement, en 1Ô89, rendit un an et pour faire procéder à la vente des biem de ceux de La nouvelle opinion.,, afin qu'on ne sait pas privé du fruit et secours espéré des saisies et ventes des biem et héritages de ceux de la nauvelb ijgnnion

DB L'aiBTOlKE DB PBANGB*

Un règlement du duc de IVÎnyenne , de la même année , exige le serm^t à rUnion catholique par le clergé, la noblesse , le tiers état , les habitants des villes et des campagnes , ete. Ce serment doit être prêté dans la quinzaine du jour dé la publication du règlement. L'article 0 |)()rte : « Après ladite quinzaine « passée , sera procédé a La aaUie des biens meubles et immeu- « bks de tous ceux qui se trouveroiU rtf usant ou dekUaiU/airê m kdit sermenii soit eodesiastique, noble, ou du tiers estât. Et « si , dans un mois après ladite saisie , Ils ne le voudroient ftlre , • ou n auraient proposé excuse valarble de leur absence et leis^*- <t time empeschement, seront tenus et réputes pour ennemis de « Dien^deïEstiàtjetpasséoutreàlavmfedesditsmeublesj€tc.»

On voit que les massacres , les injustices , les spoliations , ne sont pas , comme on Ta era, particoliers ànostempsiévolutilonnaires. Les terroristes de la Saint- Barthélémy et de la Ligue étaient des aristocrates nobles , des rois , des princes , des gentilshommes , Charles IX , Henri 111 , le duc de Guise , Tavan* nés , Glermont , Coconas , la Mole , Bussy d'Ambolse , Saint- Mesjïriii , et tant d'autres : non-seulement ils lâchèrent les bourgeois de Paris sur les huguenots, mais ils trempèrent eux-mêmes leurs

mains dans le sang. Les septembriseurs et les terroristes de 1792 et de 1793 étaient des démocrates plébéiens : au delà des meurtres individuels quMls commirent, ils inventèreut le meurtre légal , effroyable crime qui fit désespérer de Dieu ; car si la justice de la terre peut jamais être armce du fer de Tassassin , où est la justice du oiel ? Que reste-t-il aux hommes ?

La terreur de la Saint-Barthélemy et delà Ligue fut approuvée par la grande majorité de la nation. On regarda aussi cette terreur comme nécessaire. On ne trouva pas contre Charles IX, qui nous fait tant d'horreur aujourd'hui , un seul écrit de ses contemporains catholiques ; il est loué au contraire de presque tous les hommes de mérite de cette époque , du TiUet, Brantôme, Ronsard ; tandis que Henri III est accablé d tjittrages.

J'ai souvent cité les pamphlets de la Ligue , parce qu'on y suit oneux le mouvement des opinions. C'est la première foia que la presse a joué un rile important dans les troubles politiques: par son moyen la pensée était devenue , ainsi que de nos

jours , un el. rnont social , un fait qui se mêlait aux autres faits , et leur duimait une nouvelle vie. La plume était aussi active que répée. Comme chacun avait la liberté entière dans son parti, fit n*était proscrit que dans rautre,.il y avait réellement liberté de la presse. Les imaginations audacieuses de Rabelais, le Traité de la servitude voloïUaire de la Boëtie, les Essais de Montaigne , la Sagesse de Charron , la Hépubliqtie de Bodin , les écrits polémiques, le Traité où Mariana va jusqu'à défendre le re* . gicide , prouTent qu'on osa tout examiner. Comme la succession à la couronne était coùtestée, les catholiques, en sedlvi- ■ sant à ce

sujet, examinèrent hardiment les principes de la monarchie, et !es protestants révèrent la république aristocratique. La]ii>erté politique et la liberté religieuse eurent un moment pleine licence, en s*îippayant à la liberté de la presse , leur compagne , ou plutitt leur mère. Mais cet horizon , qui Couvrit un moment dansTesprit hunnin, se referma tout à coup. La reaction qui suit Faction, quand Tactiou o'est pas consommée , précipita la France souslejougi

£n résumé , les guerres dYfles religieuses du sdzième siècle, qui ont duré trente*neuf ans, ont engendré les massacres de la

Saint-Bai Llu Iemy , ont versé le sanç de plus de deux millions de Français , ont dévoré près de trois milliards de notre monnaie actuelle, ont produit la saisie et la vente des biens de TÉglise * et des partîcaliers , ont tait périr deux rois de moit violente , Henri III et Henri IV , et commencé le procès criminel du premier de ces rois. T.a vérité religieuse , quand elle est faussée , ne se livre pas à moins d'excès que la vérité politique lorsqu'dle a dépassé le but.

Maintenant je vais cesser de raconter les faits et les moeurs, qu i n'ont plus rien de caractéristique et de pittoresque. Les mœurs du dix-septième siècle , non les opuiioiis , étaient à peu près celles qui précédèrent immédiatement Tépoque révolutionnaire. Les Fran4^is qui parièrent la langue de Louis XIU , de Louis XIV et de Louis XV , sofit s! près de nous , quMl semble que nous les ayons vus vivants. 11 n'y a pas longtemps que sont inort^ des vieillards qui avaient connu tonteneile. Fontenelle était né en 1667, et d*Ëspemoa était mort en 1642. La veuve du duc

d'An<zouléine, fils naturel de Charles IX, ne trépassa qtte)» 10 août 1715. Quelques réilexioiis géDéraies sur les quatre règnes de la monarcbiealMolue lermiiieroiitcette analyse raUmnée de notre histoire.

LOUIS XIII, LOUIS XIV, LOUIS XV

ET LOUIS XVL

m leio A 1793.

Le parlement conféra la nm nce et la tutelle de Louis Xlll à Marie de Médids. Sully (161 1) se retire de la cour : il avait payé deux cents millions de dettes sur trente^inq millions de revenu , et il laissa trente millions dans la Bastille. On ne sait pas que

ce rigide et fastueux protesî.iiit, iiunisfre habile (I\iilleurs , qui vivait dans sa retraite comme un dernier grand baron de Taristocratie, déridait ses graves loisirs en écrivant sur l'ancienne cour des Mémoires aussi orduriers que ceux de Brantôme.

Le duc de Mayenne meurt : il n'entra jamais bien dans la Ligue et dans les complots de son frère ; mais il avait pins de bon sens que le Balafré, et cet esprit coniinuii qui cunvieiil aux affaires.

Coucini, marquis d'Ancre, et sa femme, gouvernent Marie de-Médicis. Brouilleries de cour; retraite des princes; petites guerres civiles, mêlées de protestantisme (1614). Derniers états généraux du 17 octobre 1614. Le premier vote des communes

de France , lorsqu'elles furent appelées aux états par iMiilippe le Bel . pour s'opposer aux empiétements de Bonîfaee Vil, fut ainsi conçu : « Qu'il plaise au seigneur roi de garder la son m raine n franchise de son royaume , qui est telle que , dans le tempo* « rel , le roi ne reconnaît souverain en terre , fors que Dieu. » Le dernier vote des communes aux états de 1614 fut celui-ci :

« Le roi est supplié d'ordonner (pie les seigneurs soient tenus « d'affranchir (kins leurs fiefs tous les serfs. »

Le premier vote du tiers état, sortant de la longue servitude de la monarchie féodale , est une réclamation pour la liberté du roi; son derni^ vote, au moment où il rentre dans l'esclavage de la monarchie al^lue , est une réclamation en faveur

de la liberté du peuple : c'est bien naître et bien mourir. J'ai dit pourquoi la monarchie des états ne se put établir en France.

Richelieu , dont le génie (heureusement pour lui) n'était deviné de personne, est âdt secrétaire d'État par la protection du

maréchal d Ancre.

Ce maréchal (1617) est arrête par Vitry , et massacré par le peuple. Sa femme, qui eut la tête tranchée , dit le tnot fameux que Voltaire a un peu arrangé. Les biens du maréchal d'Ancre sont donnés à Luynes , favori de Louis XIIL Luynes avait fait son ehemin auprès du roi en élevant des ples-grièches. Mésin^ tellic;ence entre Louis XIII et sa mère.

(1621). Guerre religieuse, renouvelée par Rohan etSoiibise. Les idées politiques s'étaient débrouillées dans la téle des protes-

tants ; ils voulaient faire de la France une république, divisée en huit cercles.

Richelieu , devenu cardinal , entre au conseil (1624). Le maréchal de Luynes i avait protégé, après le maréchal d'Ancre, Sa souplesse fit sa fortune ; son oriiueil , sa gloire. Henriette de France , sœur de Louis XIU, épouse Charles T' , roi d'Angleterre (1625).

L'an 1626 voit commencer les cabales contre le cardinal de Richelieu, encouragées par Gaston, frère du réi, qui perdait

ses amis, et fuyait toujours. Richelieu abaisse àla fois les grands , les hugueiK)ls et la maison d'Autriche. Tragique histoire du duc de Montmorency et de Cinq-Mars.

Toutes les libertés meurent à la fois » la liberté politique daris les états congédiés, la liberté religieuse par la prise de la Rochelle ; car la force hiïgueuote demeura anéantie , et Tédit de Nantes ne l ut que la conséquence de la disparition du ponvok matériel des protestants, La liberté littéraire périt à son tour : on avait passé de l'école naïve, simple, originale d'Amyot, de Rabelais , de Marot , de Montaigne, à récole artificielle e t l)nursouflée de Ronsard. Malherbe rentra dans la première route : les sujets étrangers à nos mœurs etànos croyances furent choisis de préférence. Alors s'éleva l'Académie française, haute cour du classique , qui lit comparaître devant elle , comme premier accusé, le génie de Corneille. Racine vint ensuite imposer aux

lettres le despotisme de ses chefihd'ceane, comme Louis XIY le joug de sa grandeur à la politique. Sous Foppression de Tad*

liiiraiion , Chapelain, (.oras,le Clerc, Saint-Aiiiand , maintenaient eu vain, dans li urs ouvrages perseentés , l'indépendance

de la langue et de la pensée : ils expiraient pour la liberté de mal dire sous les vers de Boileau, en appéfaôit de la servitude de leur siède à la postérité délivrée. Ils eurent raison de rér t iinei contre la règle étroite et la proscription des sujets nationaux ; ils eurenl; tort d'être de méchants poètes.

Le premier ministre mourut, détesté et admiré, la même année que la veuve de Henri IV mourut à Cologne , dans la dernière n^ère. Pendant le règne du cardinal delUchelieu, on voit se traîner quelques hommes du passé, et 8*avancar quelques hommes de Tavenir ; Guise et d^spemon, Turenne, le jeune Villars et le jeune Condé. D'Espernou est Je seul favori qui soit jamais devenu un personnage par une imperturbable morgue de médiocrité. A force de vivre et d'insulter, ce boui^eois avait fini par faire croire qu'il élait un grand seigneur. Il ne paraît pas tout à foit innoeent de Tassassinat de Henri IV. Les sujets, comme le ehefsuprtoe, inclinaient au despotisme; on arrivait \}en à peu à l'admiration du pouvoir, - Louis XIII , mort en 1643 , fut placé entre Henri IV et Louis XlVf comme Louis le Jeune entre Philippe - Au«:iiste et saint Louis* 11 fut aussi intrépide que son père , et n*eut rien de la grandeur de son fils. Il n*y a qu'une seule chose et qu'un seul homme dans le r^e de Louis XIII , Hieheliea. Il ap[]araît comme la monarchie absolue personniliéc , venant inettie a mort la vieille monarchie aristocratique. Ce génie du despotisme s'évanouit, et laisse en sa place Louis XIV ^ chargé de ses pleins-pouvoirs.

Le parlement de Paris doiina la régence et la tutelle à Anne 'd'Autriche,ioomme il Pavait donnée à Marie de Médids en IfilO : il achevait son usurpation législative.

La monarchie parlementaire, survivant à la monarchie de? états, atteignit, sous la minorité de Louis XIV, le faite de mi puissance : elle démena ses guerres ; on se battit en son honneur : sejt arrêts ser?aient de hourre à ses canons. Dans son

Digitizeci

règne d'un moment , elle eut pour magistrat Bfatthieu Molé ;

pour prélat, le cardinri de Retz ; pour héroïne, la duchesse de Longueville; pour héros populaire, le flls d'uii hàinvd du Henri IV; et pour généraux , Condé et Tureane. Mais cette monarebie neutre, qui n'était m la immarchie absolue ni la mooarchie tempérée des états; cette monafchie qui fNtralasait entre l'une et Tautre , qui ne voulait ni la servitude ni la 11- 'berté, qui n'aspirait qu'au renversement d'un ministre fin et habile; cette monarchie, à la suite de quelques princes brouillons et factieux, passa vite. Louis XIV, devenu majeur , entra au parlement avec un fouet, sceptre et symbole de la monarchie absolue ; et les Français furent mis à l'attache pour cent cinquante ans.

. Auprès de la comédie de Mazarin se jouait la tragédie de Charles V\ et Mazarin reconnut hînnbîement lë Protecteur. La monarchie des états avait commence en France et en Angleterre presque an même moment dans les sià^les barbares ; elle aboutit presque ao même momettt dans le dix-septième siècle, en Angleterre, à la inonarcliie représentative; en Franee^ à la monarchie absolue. La réforme religieuse que tenta Henri VIIl réussit, et la réforme relii^ieuse qu'essayèrent les liugueiiots avorta : de cette diîiereiice de iorluoe dans la vérité religieuse naquit peut-être la différence de position dans la vérité politique. Les guerres parle-

mentaires de la Grande- Bretagne furent les dernières convidsions de Tarbitraire anglais expirant ; les guerres de la Fronde, les derniers efforts de Tiiidépendance française mourante. L'Angleterre passa à la liberté avec un frout sévère; la France, au despotisme, en riant.

Le traité des Pyrénées met fin à la guerre «itre la Franee et FEspagne, et stipule le mariage de Louis XIY et deFinfante Marie-îliérèse (1959). Restauration de Charles II , en 1660. Mariage de Louis XIV dans la même année. Mort de Mazarui , efi ICGl : homme habile, patient, insensible à Tinjure, et qui regretta la vie. Arrestation de Fouquet. Commencement de l'élévation de Colbert. Louis XIV sort de l'ombre à la mort de Mazarin. Conquête de la Flandre. Louvois était ministre de la

guerre; Tiirenne, Coodé, Créqui, Gramoat, Luxeuibourg, eUiieut gt'iH I aux et capitaines (IG07).

Qmquéte de hi iYanche-Cointé. Tnpie alliance eiilre l'Angle-Icm, la Suède el ia HoUa^de. Paix entre la France etr£sfiagne. La FraoMM ganie les conquêtes de la Flandre, et rend la Franclie-Comté. Conversion de Tureuue , qui cède à l'^xpo^i- Uon de la foi de Bossiiet \ grands noms (!(U>S}^

Suppression des chambres mi-parties dans les parlements, établies par Tédit de Nantes. Troubles au siyet de IWaire de Jaosémos. Prise de Candie par les Turcs. Le duc de Beaufort y roi des halles ou de la Fronde , est tué dans une ûui lie, Édit (]ui permet le commerce à la nobiesse (H)()9).

Mort de madame Henriette , immortalisée par Bossuet. La ^FranAS s'allie seerètement à l'Angleterre. Louis XiV se vou^ lait venger des Hollandais, qui avaient întemnipii ses succès

contre les Espagnols. 11 1 tait , en outre , choqué de la liberté des gazeliers républicains, acharnés contre son gouvernement et sa personne. Ilentre en UoUaode, et en fait la conquête. Giiillau* me m devient stathouder , et commence à balancer la fortune du grand roi.

Les criierres continuel ont pendant tout lerèiine de T.ouis XIV: et la dernière, ceiie de 17^1, la plus juste dans sou principe el la plus malbeureuse dans ses résultats, laissa pourtant h la maison de France la succession de la maison d^Ëspagne : le royaume y gagna de n'avoir plus besoin de se défendre du côté (les Pyrénées, et de pouvoir porter toutes ses forces sur les frontières de lest et du nord. .

Louis XIV a rendu fameux le premier règne de la monarchie absolue ,))ar sa protection des lettres et des arts , par «es conquêtes , son administration , ses fêtes , ses galanteries; car, dans Thistoire du despotisme, la magnificence et les faiblesses du prince deviennent des affaires d'État. Voltaire n'a rien laissé à dire à la gloire du siède de Louis XIV. Un auteur moderne , sévère sur tout le reste, a rendu justice à l'administration de Louis le (il and ; seulement il reproche à ce roi ce qu'il fallait reprociier à tous les rois ses prédécesseurs , et ce qui découlait de la législation romaine. Nous u'enteudoas plus au*

ANÂLYBB BAISONNTiB

joiiid*hui r^lavage* nous ne conoevmi8 plus commeat on homme ponvait étie la propriété d'un autre homme; el néan* moins les sages , les philosophes , les hommes les plus lihres et les plus éclairés de Tantiquité, le concevaient et le trouvaient juste. Nous ne coaipreiions plus coiiiiuient un juge pouvait accep-

ter les biens de Taccusé qu'il avait jugé et condamné ; et pourtant, sous Louis XIV, les magistrats les plus intègres leeomprenaient, et le trouvaient naturel. Aujourd'hui même en Angleterre, où la eonfiseation eiiste, les biens eonfisqués pour criinc de liaute trahison seraient encore distribués entre les délateurs et les favoris de la cour, ^ous nous demandons comment un prince pouvait avoir une maîtresse en titre que raiaient idolâtrer l'honneur, le génie et la vertu : on entrait dans cette idée au dn*sepCième siècle; Bossuet se chargeait de réconcilier Louis XIY et madame de Montespan. Le grand roi, dans la démence de son orgueil, osa imposer en pensée à la France , comme monarques légitimes , ses bâtards adultérins légitimés. Sous certains rapports généraux nous valons mieux, hommes de notre siècle, ou plutôt notre temps vaut mieux que les hommes et les temps qui nous ont précédés , et cela tout naturdlement par le progrès de la raison et de la civilisation; mais nous sommes injustes quand nous jugeons nos devanciers par des lumières qu'ils ne pouvaient avoir, et par des idées qui n'étaient pas encore nées.

Tout devînt individuel sous Louis XIV. Le peuple disparut comme aux temps féodaux : on eûtditd*nne nouvelle conquête, » d'une nouvelle irruption des barbares, et ce n^était que Finvasion d'nn seul homme. Observons neamnoins une différence : le nom da peuple ne se rencontre nulle part dans la monarchie de Hugues Capet, parce que le peuple n'existait pas; il n'y avait que des serfs; la nation, militaire et religieuse, consistait dans la noblesse et le clergé. Sous Louis XIV, le peuple était créé; il se perdait seulement dans rarfoîtralre, ce qui fait qu'il se retrouva au moiiient ou ses cliaiiics se rompirent.

Quand la lutte de l'aristocratie avec la couronne finit , la lutte de la démocratie avec cette même couronne comuieuça, La royauté, qui avait fovorisé le peuple afin de se débarrasser

des grands, s'aperçât qu^elie avait élevé on autre rival moins traeassier, mais plus formidable. Le combat s'établit sur le

terrain de ré^aliU'. il v eut mouarchie absolue sous î.ouis XIV, [jarce que la liberté a tistocratique était morte, et que réj^alité démocratique vivait à peine : daus Tabsence de la liberté et de régaiité^ Tune moissonnée, Tautre encore en germe « il y eut despotisme» et ii ne pouvait y avoir que eela.

La monarebie absolue naquit le jour ou Tbérédité royale dans ta famille capétienne s'établit; celte monarchie mit sept siècles à croître au rr:u ers des transformations socifiles : comme tonte institution qui ne tombe pas fortuitement dans sa marciie, elle monta, degré à degré , à son apogée. Le despotisme de Louis X IV fut un &it progressif naturel, venu à point, dans son temps, dans son lieu ; un résultat inévitable des opinions et des moeurs à cette époque, un anneau de la chaîne qui servait à joindre le principe répudié de \i\ li!)erté au principe non encore adopte de l étialité. Il fallait enlin que la royauté s'usât comme Taristocratie; que Ton sentit les abus du gouvernement d'un seul, comme on avait senti Toppression du gouvernement de plusieurs. Du moins ce fut une cbance beureuse pour la Fra|ice d*avoir produit, dans ce moment même, un roi capable de remplir avec éclat cette période obligée d'asservîssemeut : 1 hc* itier de Richelieii et l'élève de Mazarin fut en rapport de caractère avec l'autorité absolue qui lui echéait; Thomme et le temps se corroborèrent. Le siècle de

Louis XIV fut te superbe catafalque de nos libertés, éclairé par mille flambeaui de la gloire, que tenait alentour un cortège de grands hommes.-

Les troubles de la minorité de Louis XÏV, m^lés à des victoires sur rétransTPr, aî»hevèrent de former des îréiit rnux et de créer une arhiée reirulière, élément ludispensahle du desjHitisme civilisé : ainsi les troubles, les victoires et les habiles onpitaines de la république préparèrent tout pour la domination de Buonaparte. Aux deux époques on était las de révolution, et l'on avait des moyens de conquêtes. T^uis XIV, comme Napoléon, chacun avec la différence de son temps et de son génie, substituèrent l'ordre a la liberté.

ANALYSE RAISOrvrVÉE

Ubomme d*uiia époque ou d*im siècle eut pourtant un avantage sur rhomme fastique ou de tous les siècles.

La féodalité ou la monarchie iiiilitaire noble perdit ses principales batailles ; mais les étrangers ne purent garder les provinces qu^ils avaient occupées dans notre patrie , et ils ai furent Buccesstvement chassés : l'empire ou la monarchie militaire plébéienne fit des conquêtes immenses, mais elle fût forcée de les obandoiirur, et nos soldats, ea se retirant, entraînèrent deux fois avec eux les étrangers à Paris : la monarchie royale absolue n'alla pas loin chercher ses combats, mais le fruit de ses victoires nous est resté; notre indépendance vit encore à Tabii dans le emie de remparts qu^elie a tracé autour de nous. A quoi cela a-t-il tenu? à Tesprit positif du «^randroi, et à la luiigiieur du règne de ce prince. Louis clierclia à donner à notre territoire ses bornes naturelles; on a trouvé dans les papiers de son administration des

projets pour reculer la frontière de la France jusqu'au Rhin , et pour s'emparer de rÉg>'pte ; on a même un mémoire de Leibnitz à ce sujet. Si Louis XIV eût complètement réussi, il ne nous resterait plus aujourd'hui aucune cause de guerre éttangère.

Hais si les conquêtes de la monarehie militaire plébéienne n'ont point été annexées à notre sol comme les conquêtes de la monarchie. royale absolue, elles ont eu un effet moral que n'ont pas eu les profits tout materielsdes envahissements de Louis X IV. Nos armées, comme celles d'Alexandre, ont semé les lumières chez les peuples ou notre drapeau s^est promené : l'Europe est devenue française sous les pas de ISapoléofi, comiue l'Asie devint grecque dans la course d'Alexandre.

Louis XIV eut quelque chose de Dioclétien , sans en avoir les moeurs et la philosophie; il étaldit comme lui le £aste de TQ* » rient à sa cour , éleva comme lui des monuments , et fut comme lui ^^rand administrateur. L'attention qu'il donnait à Tagricullure s'étendait sur les autres parties de l'État : il chercha jusque dans les pays étrangers les hommes qui pouvaient faire fleurir le commerce et les manufactures. Magnifiquement occupé de ses plaisirs, il travaillait néanmoins avec ses ministres; laborieux.

il entrait jusque dans les moindres détails F.e plus petit hourjreoislui pouvait soumettre des plans, et obtenir audience de lui : de la même main dont il prot^ait les arts et faisait céder l'Europe à nos armes, il corrigeait les lois, et introduisait Tuoité dans les coutumes.

La monarchie absolue n'était pas un état de privilège pour les individus . on se ûgure que la classe mitoyenne était éloignée de tout» que les emplois n'appartenaient qu'aux nobles; rien de plus

faux que cette idée. Toutes les carrières étaient ouvertes aux Français : rÉgiise, la magistrature et le commerce étaient presque exclusivement le partage des plébéiens . La plus haute dignité civile, celle du chancelier, était roturière. Les bourgeois parvenaient aux premières places militaires et administratives. Louis XIV surtout ne fit aucune distinction dans ses choix : Fahert, Gassion , Vauban même et Catinat, furent mn- . réchaux de France; Coibert et Louvois étaient ce que plus tard ûQ^ appela impertinemment des hommes de peu. En général, dans toute Tancienne monarchie, les femilles nobles ne fournis* saieut pas les ministres. « Le chancelier Voisin, dit Saint-Si- « mon, avait essentiellement la plus parfaite qualité sans la*' « quelle nul ne pouvait entrer et n'est jamais entré dans le con- « seil de Lotds XIV en tout son règne, qui est la pleine et u parjalie roture, si Ton en excepte le seul duc da Beauvil- « liers. » Les ambassadeurs du grand roi n'étaient pas tous choisis parmi les grands seigneurs. La plupart des évêques (et ' quels évéques , Bossuet et MassUion I) sortaient des rangs mé» diocres , ou tout à &it populaires.

Mais cette jalousie de la bourgeoisie contre la noblesse, qui a éclaté avec tant de viokiice au moment de la révolution, ne venait pas de Fin^alité des emplois; elle venait de Tinégalité de la considération. nn*y avait si mince hobereau qui n'edt le privilège d'insulte ou de mépris envers le bourgeois, jusqu'à ce point de lui refuser de croiser Tépée : ce nom de gentilhf ^iniiie dominait tout. 11 était ini[>ossibie qu'à mesure que les lumières descendaient dans les classes mitoyennes , on ne se révoltât pas contre des prétentions d^une supériorité devenue sans droits. Ce ne sont point les nobles que Ton a persécutés daus la révo-

Jution ; ce ne l»nl poiot leurs immunités , d'eux-mêmes abaii* domiées, que Ton a voulu détniire en eux : c'est une opinion que Ton a immolée dans leur personne ; opinion contre laquelle

la France entieie se soulèverait encore si l'on essayait de la faire renaître.

Louis XIY révéla à la France le secret de sa force » ii prouva qu'elle se pouvait rire des ligues de l'Ëurope Jalouse. Ce prince eut une fois huit cent mille hommes sous les armes , onze mille soldai de marine, cent soixante mille matelots, mille âèves

de marine, cent quatre-vin«rt dix-huit vaisseaux de soixante canons, et trente galères armées. Les étrangers, qui cherchaient à rabaisser notre gloire , devaient ce qu'ils étaient à notre génie. En Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, partout on reconnaît qu'on a suivi les édits de Louis XIV pour la justice, ses règlements pour la mnrine et le commerce , ses ordonnances pour Farniée, ses iusiitutuHis pour la police des chemins et des villes; tout, jusqu'à nos mœurs et à nos habits, fut servilement copié. Tel pays qui se vantait de ses établissements publics , en avait emprunté l'idée à notre nation ; on ne pouvait &îre un pas chez les étrangers sans retrouver la France mutilée. .

A ce beau côté de Louis XIV, il y a un vilain revers. Ce prince, qui fit notre patrie pour radmiuistralioa, la force extérieure, les lettres et les arts, à peu près ce qu'elle est demeurée, écrasa le reste des libertés publiques, viola les privilèges des provinces et des cités, posa sa volonté pour règle, enrichit ses courtisans de confiscations odieuses. Il ne lui vint pas mémo en pensée que la liberté, la propiiétc , la vie d'un de ses sujets , ne fussent pas à lui.

Dans les idées du temps , ou plutôt dans les idées formées par Louis XIV, cela ne choquait point. T.ps esprits les plus fron* deurs, conune Saint*Simon, qui n'aimait pas son maître et qui met à nu ses ^blesses, ne songeaient guère plus au peuple que le souverain.

Mais (e que l'on ne sentait point alors, les générations suivantes le sentirent : Timpression du despotisme resta, et quand Louis XiV eut cessé de vivre , on en voulut à ce roi d'avoir usurpé à son profit la dignité de la nation.

€e i)rince fit encore un mal irréparable à sa famille : Téducalion orientale qu'il établit pour sos enfants, cette sé|^ation ' complète de l'enfant du trône des enfants de la patrie , fendirent étranger à Tesprit du siècle « aux peuples sur lesquels il devait régner, Théritier de la couronne. Henri lY courait pieds nus et tête nue avec les petits paysans sur les montacrnes du Béam. liC gouverneur qui montrait au jeune Louis XV la toule assemblée sous les fenêtres de son palais, lui disait : a Sire, tout ce « peui^e est à vous, » Gela explique les temps, les hommes et les destinées.

Cependant, comme la pensée sociale ne rétrograde point, bien

que les faits rebroussent souvent vers le passé, un contrepoids s'était forme, par les lumières de l luteiligence, aux principes de Tabsdiu de Louis XIV. Au moment où Taneien droit politique ' intérieur de la France s'anéantit, le droit publie extérieur des nations se fonda : les publicistes parurent, GroUus à leur tête. Le cardinal de Richelieu, en abaissant la maison d* Autriche , donna naissance au système de la bahuiee européenne, système

maintenu par Mazarin. Les relations diplomatiques se régularisèrent , et des traités confirmèrent Texistence des gouvememeots populaires, qui s'étaient afifrancfais les armes àia main. Locke et Descartes avaient appris à raisonner ; Corneille avait exhumé les vertus républicaines.

Pascal osa écrire : « Ce cbieu est a mol , disaient ces pauvre» « enfants; c'est ma place au soleil. Voilà le commencement « etrimage de l'usurpation de toute la terre. •>

Pascal avait dit encore : « Trois degrés d'élévation du pdle « renversent toute la jurisprudence. Un méridiep décide delà « vérité, ou du peu d'années de possession. Les lois fondamen- « taies changent, le droit a ses époques: plaisante justice « qu'une rivière ou une montagne borne ;. vérité au deçà des « Pyrénées, erreur au delà ! »

Ajoutez à ces incursions de la pensée dans des régions encore inconnues , les effets de la révolution de ^Angleterre et de ré> mancipation de la Hollande , qui avaient n)is en circulation des idées directement opposées aux principes du gouvern^rniHil de Louis XIV,

49IAIiY5JI BÀlSOIflIBR

Knlm i espnt même de radinimstralioii et rinstmct de grandeur de ce prince favorisaient la marclie progressive de Tesprii humain» 11 fut question d'établir runiforaiité des poids et mesures, d*abolir les coutumes provinciales, de réformer le Code civil et criminel, d'arriver à l'égale répartition de l'impôt. Tous les projets pour les embeUissements de Paris avaient été discutés : on voulait achever le Louvre, faire venir des eâux, découvrir les quais de la Cité, etc. La liberté de la chaire, alors la seule invio-

lable , avait donné un asile à la liberté politique, et même , sous un certain rapport, à l'indépendance religieuse. MassUlon dit tout sur la souveraineté du peuple ; dans le Télémaque, les leçons ne manquent pas; Bossuet s'était occnpé sérieusement de la réunion de TKglise protestante à TÉglise romaine ; il n'était pas éloigné de consentir au mariage des prêtres, ce qui eût amené un changement obligé dans la confession auricttlaire..et la communion fréquente : tant la société s'avance vers son but , la liberté , à Tinsu même et contre les desseins des hommes qui conifjosent cette société !

Les souvenirs des fureurs de la Limie ot les brouilleries de la Fronde javaient f^ivorisé l'établissement de la monarciiie absolue; les souvenirs du despotisme de Louis XIV , quand ce grand prince s'alla reposer à Saint-Denis, reiidirent plus amers les regrets de l'indépendance nationale. La vieille monarchie avait traversé six siècles et demi avec ses libertés féodales et aristocratiques, pour venir tomber aux pieds du trentième fils de Hugues Capet. Combien TÉtat formé par Louis XIV a»t>il duré? cent quarante années. Apifès le tombeau de ce monarque, onn'aperçoitplusquedeuzmonttmentsdelamonarchie absolue : l'oreiller des débauches de Louis XY et le billot de Louis XVI.

Le siècle de Louis XV , précédé des grandeurs et des désastres du siècle de Louis XIV, et suivi des destructions et de la gloire du siècle de la révolution , disparaît, écrasé entre ses pères et ses fils. Le peuple n'eut pas plutôt chanté jio Te Deum pour la mort de Louis ,• et insulté le cercueil de ce prince immortel , que le régent , Philippe d'Orléans , prit les rênes de Fempire. Le cardinal Dubois fut son digne ministre : la corruption du règne de Henri 111 reparut.

A cette vieille corrupUoii de mœurs se mêla cette corruptioii nouvelle qui s opère par les révolutions subites des fortunes et que nous devons au mbderna système de finances. La dette de FÉtat était de deux milliards solxante^eux millions, quatre milliards et plus de notre monnaie actuelle. Le duc de Saint- Simon proposa la baui^ueroute saiiciiofiiK e par les états généraux , lesquels seraient appelés à la sanction de ce vol : le régent ne voulut ni de la banqueroute ni du retour des états. On refondit les monnaies ; on raya trois cent trente-septmillions de créances vicieuses. Law se chargea d*éteindre le reste de la dette an moyen de sa banque, qui ne fut coiiiposee d ai)oid que de douze cents actions de trois miîîe francs chacune. Law est parmi nous le fondateur du crédit public et de la ruine publique. Son système ingénieux et savant n'offirait , en dernier résultat, comme tout capital fictif, qu*un jeu où Ton venait perdre son or et sa terre contre du papier

Voltaire et Montesquieu étaient nés, etpubliaientleurspremiet s ouvrages: ainsi tout était préparé pour le changement des mœurs, de la religion et des lois. La bigoterie des dernières années de Louis XIV, la "fatigue des querelles théologîques, Tennui de la vieille cour de Saint-Cyr, enfin cette lassitude do passé et cette avidité de Tavenir, naturelles aux nations légères , précipitèrent les Français dans un ordre de choses tout diflereut de celui qui finissait. Louis XV respira dans son berceau Tair infecté de la régence; il se trouva chargé, avec 110 caractère indécis et la plus insurmontable des passions , de Ténorme poids d'une monarchie absolue : son esprit ne lui servait qu*à voir ses fautes et ses vices , comme un flambeau dans un abîme.

Le parlement avût cassé le testament de Louis XIV , et rédit de 1717 ota aux princes légitimes la qualité de princes du sang.

Après la mort du régent, le duc de Bourbon, premier ministre , marie Louis XV à la fille de Stanislas Lekzinski , roi détrôné de Pologne , espèce d'augure pouf la postérité de cette reine. L*abbé de Fleury , précepteur du roi, devient premier ministre après le duc de Bourbon , et reçoit le chapeau de car-

< Voyez, suf le »r»ltw de Law» une excellente brochure de M. Tbibbs.

dinal : ce vieux prêtre rendit des forces a la France épuisée, en la laissant se rétablir d'elle-mémo à Taide de son tempérament robuste : chose que tout le monde a dite.

Deux guerres avec rAuîriche ; le vainqueur deDeuaia reparut sur les chanips de bataille a Tàge de quatre-vingt-trois ans. En apprenant la mort du maréchal de Berwick, tué d'un coup de canon, il s'écria avec humeur : « Cet homme a toijyours été « heureux ! » Frédéric et Marie-Thérèse paraissent sur la scène.

Le cardinal de Fleury meurt , et le roi gouverne par luim(^me. li tombe malade à Metz ; s'il fût mort, il eiU été pleuré : la France le surnommait le Bien- Aimé. Bataille de Fontenoy. l/i Prétendant descend en Écosse , remporte deux victoires , et ne marche pas sur Londres : le temps des Stuarts était accompli. Tandis que la France courait à sa ruine, FAnglelerre^arvenait au plus haut point de sa puissance. Paix d'Aix-la-Ciiapelle. ' Querelles parlementaires et jansénistes. Billets de confession. Conflit de Tarehé-

veque de Paris, Beaumont, et des adminis* trateurs de rh6tel-Dieu. Damiens attente à la vie du roi.

La guerre recommence entre la France et F Angleterre, au sujet dcb limilt b du Canada. Pour la première fois on lit le nom de AVashington dans le récit d'un obscur combat donné dans les forêts, vers le fort Duquesne, entre quelques Sauvages, quelques Français et quelques Anglais (1754). Quel est le commis à Versailles, et le pourvoyeur du Parc aux Cerfs ; quel est surtout l'homme de cour ou d'académie, qui aurait voulu changer à cette époque sou nom contre celui de ce planteur américain? A cette même époque , l'enfant qui devait un jour tendre sa main secourahle à Washington venait de naître. Que d'espérances attachées à ce berceau! C'était celui de Louis XVI.

Le duc de Choiseul fut chargé du département des affaires étrangères, en remplacement de Tabhé de Bernis, né de ses chansons , et iils de ses vers si profondément oubliés. Homme habile, courtisan adroit, quoifiue hautain et léger, le duc de Choiseul obtint son avancement politique de madame de Pompadour, qui nommait les ministres, les évêqueset les généraux«^ Cette femme , que Marie-Thérèse affola en l'appelant son amie ,

DB L*HlST01Re DB PRAr^CB^

précipita la France dans la guerre iionteuse et fatale de 1707.

Le dac de Choiseul est Fauteur du Pacte defamUle; on lui doit la création des corps de rartillerie et du génie : Texpul* sion des jésuites de toute la chrétienté catholique fut en partie sou ouvrage. Quand on chassa les jésuites, leur existence n'était plus dangereuse à l'État ; on punit le passé dans le présent; cela arrive souvent parmi les hommes ; les Uttre^ provinciales avaient ôté à

la Compagnie de Jésus sa force morale. Et pourtant Pascal n'est qu^un calomniateur de génie : il nous a laissé un mensonge immortel.

Après la moi I de madame de Pompadour, le duc de Choiseul ^ ne voulut point accepter la protection de madame Dubarry ; il était entretenu dans ce scrupule par la duchesse de Gramont, sa sœur, et par madame de Beauvau. Les grandes dames de la cour, qui avaient accepté un tabouret chez madame de Pompadour, se scîuidalisaient de la même laveur offerte chez madame Dul)arrv. Louis XV leur semblait manquer à ce qu'il devait à leur naissance , en leur faisant l'injure de ne pas choisir dans leurs ranp sès courtisanes : la nouvelle maîtresse du prince parut un outrage aux droits d'un noble sang, précisément parce qu*elle était à sa place. Le chancelier de France IVInupeou , le duc d' Aiguillon et Tabbc Terray se servirent de madanie Diili irry pour faire renvoyer le duc de Clioiscul. Cette femme dégradée n'était pas méchante; elle avait la boule du vice banal; sans ambition et sans intrigue , elle eut volontiers servi le premier ministre , si celui-ci n'avait guindé son orgueil. Maupeoii venait d'attaquer la monarchie parlementaire, qui s'avisait de vouloir revivre; le duc de Choiseul fut enveloppé dans la disgrâce des maaristrats : relégué à Chanteloup (1770) <, il y languit dans un exil insolent, qui accusait la faiblesse et la rapide décadence de la monarchie absolue. La duchesse de Choiseul, la duchesse de Gramont et la comtesse Dubarry ont vécu assez , la première pour réclamer son illustre ami , l'abbé Barthélémy, dans les temps révolutionnaires ; la seconde, pour monter intrépidement à l'échalaïul ; la troisième , pour porter au même échafaud la faiblesse de sa vie , et lutter avec le bourreau en face des tricoteuses; Parques ivres et basses

que pouvait aHécher le sang de Marie*Antoinette , mais qui auraieat dû respecter celui de mademoiselle Lange.

Le règne de Louis XV finit par Fexll des parlements , le procès de la Clialotais, la mort du grand Daiiphiii, le mariage de son fils aîné et de rarchiduchesse d Autriciie, et le partage de la Pologne ; différeutes espèces de calauùtés* Louis XY trépassa le 10 mai 1774 , dans la soixante-cinquième année de son âge<.

Le règne de ce prince est Pépoque la \>lu8 déplorable de notre histoire : quand on en cherche les personnages , on est réduit à fouiller les antichambres du duc de Choiseul , les garderobes des Pompadour et des Dubarry , noms qu'on ne sait coniiiimi élever à la dignité de Thistoire. La société entière se décomposa : les hommes d'État devinrent des hommes de lettres ; les gens de lettres , des hommes d*État ; les grands seigneurs, des banquiers ; les fermiers généraux, de grands seigneurs. Les modes étaient aussi ridicules que les arts étaient de mauvais goût; on peignait des bergères en paniers, dans les salons où les colonels brodaient. Tout était dérange dans les esprits et dans les mœurs, signe certain d'une révolution prochaine. Les magistrats rougissaient de porter la robe , et tournaient en moquerie la gravité de leurs pères; les prêtres en chaire évitaient le nom (Je Jésus-Ciirist, et ne parlaient plus que du législateur des chrétipns: les ministres tombaient les uns sur les autres; le pouvoir glissait de toutes les mains ; le suprême bon ton était d'être Anglais à la cour , Prussien à Tarmée , tout enfin , excepté Français. Ce que Ton disait, ce que Ton faisait, n'était qu'une suite d'inconséquences : on prétendait garder des abbés corn* mendataires, et4'on ne voulait plus de religion; nul ne pouvait être officier s'il

n'était geulilhonnne; et Ton déblatérait contre la noblesse ; ou introduisait l'égalité dans les salons, et les coups de bâton dans les camps.

La société avait quelque chose de puéril comme la société romaine au moment de l'invasion des barbares : au lieu de faire des vers dans un cloître, on en faisait dans les boudoirs; avec un quatrain on était illustre. L'intrigue élevait et renversait chaque jour les ministres ; ces créatures cphcmeres , qui apportaient dans le gouvernement leur ineptie , y apportaient encore

uu esprit antipathique à celles qui les avaient précédées ; de là ce changement coiitimiel de systèmes , de projets, de vues, (les naiiis politiques étaient suivis d'une nuée de commiâ , de laquais I de flatteurs ^ de comédiens , de maîtresses. Tous ces êtres d'un moment se hâtaioit de sucer le sang du misérable , et sV bîmaieiit bientôt devant une autre génération d mbecttis , aussi fugitive et dévorante que la preiiiière.

Tandis que le peuple perdait à la fois ses mœurs et son igno* « ^ rance , sourde au bruit d*une Yaste monarchie qui roulait en bas, la cour se plongeait plus que jamais dans un despotisme qu'elle n avait plus la force d'exercer. Au lieu d'élargir ses plans , d'élever ses pensées en progression relative à raccroissement des lumières , elle rétrécissait ses préjugés , ne savait ni se soumet* tre au mouvement des choses » ni s'y opposer avec vigueur. Cette misérable politique, qui fait qu'un gouvernement se resserre quand l'esprit public s'étend , est remarquable en tontes l évolutions : c'est vouloir inscrire un grand cercle dans une petite circonférence ; le résultat est certain* La tolérance s'accroît , et les

prétrés font juger et exécuter un jeune homme qui , dans une orgie, avait insulté un crucifix ; le peuple se montre inriiné à la résistance , et tantôt on lui cède uial a propos, tantôt un le contraint imprudemment ; l'esprit de iiberté paraît , et on muU tiplfe les lettres de cachet A voirie monarque endormi dans la volupté, des courtisans corrompus , des ministres méchants ou iinbécilos ; des philosophes , les uns sapant la religion, les autres l'Étal; des nobles, ou i^înorants-, ou atteints des vices du jour; des ecclésiastiques, à Paris , la honte de leur ordre ^ dans les provinces, pleins de préjugés; on eût dit une foule de manœuvres empressés à démolir un grand édifice.

Comme pourtant ce peuple fran(^ais ne peut janiai.s être tout à fait obscur, il gagnait encore la bataille de >ontenoy. Pour empêcher la prescription contre la gloire, d'Assas, aux champs de Glostereamp, s'écriait : « A moi, Auvergne, c^est Penne- « mi ! » Pour maintenir nos droits au génie , Montesquieu , Voltaire, Butïon et les deux Rousseau écrivaient, l^t c est iVm qu'il' faut prendre la grande vue du dix-huitienie siècle , tout pitoyable qu'il paraît au premier coup d'œil. Les diverses clas-

ses de la société étaient également corrompues ; la cour et la viîle, les gens de lettres , les économistes et les encyclopédistes, les grands seigneurs et les gentilshommes , les finauciers et les bourgeois » se ressemblaient , témoin les Mémoires qu'ils nous ont laissés* Mais ce serait assigner de trop petites causes à la révolution, que de les chercher dans cette vie d'iîommes a l oMiu s t')rtniios, dans cette vie de théâtres, d'intrimies «râlantes et littéraires, unie aux coups d'Ktat sur le parlement et aux colères d'uup despotime en décrépitude. Clet abâtardimment de la na- ^

tion contribua sans doute à diminuer les obstacles que devait v rencontrer la révolution; mais il n'était point la cause efficiente de cette révolution, et il n'en était que la cause auxiliaire.

La civilisation avait marché depuis six siècles ; une foule de préjugés étaient détruite, mille institutions oppressives battues en ruine. La France avait successivement recueilli quelque chose des lihertés aristocratiques féodales, du mouvement communal, de l'impulsion des croisades , de l'établissement des états , de la lutte des juridictions ecclésiastiques et seigneuriales, du long schisme , des découvertes du seizième siècle, de la réformation, de rindépendance de la pensée pendant les troubles de la Ligue et les brouilleries de la Fronde, des écrits de quelques génies hardis, de Témancipa tion des Pays-Bas et de la révolution d'Angleterre. La presse , bien qu'enchaînée , conserva le dépôt de ces souvenirs sous la monarchie absolue de Louis XIY ; la li* herté dormit , mais elle ne dérogea pas ; et cette antique liberté, comme rantique noblesse , a repris ses droits en repieiiaît son épée. Les générations du corps et celles de Tesprit conservent le caractère de leurs origines respectives. Tout ce que produit le corps meurt comme lui : tout ce que produit Fesprit est im* |)éris^able comme l'esprit même. Toutes les idées ne sont pas encore engendrées; mais quand elles naissent, c'est pour vivre sans tîui et elles deviennent le trésor commun de la race humaine.

On touchait à l'époque où Ton aUait voir paf^aître cette liberté

nouvelle, fille de la raison, qui devait remplacer l'ancienne liberté, fille des mœurs. Il arriva que la corruption même de la régence et du siècle de Louis XV ne détruisit.point les princi-

pes de la liberté que nous avons recueillie , parce que cette îtl)erté n'a \mni savourée dans rinnoceuce du cœur, mais dans les lumières de Tespril.

Au dix-huitième siècle , les affaires firent silence pour laisser le champ de bataille aux idées. Soixante ans d*un ignoble repos donnèrent à la pensée le loisir de se développer^ de monter et de descendre dans les diverses classes delà société, dejuiisThomme du palnis jiisqu'n rhal>irnnt de la chaumière. Les mœurs affaiblies se trouvèrent ainsi calculées (comwie je viens de le remarquer) pour ne pi (is ofiiir de résistance à Tespht ; ce qu'elles fom souvent quand elles sont jeunes et vigoureuses.

Montesquieu , Rousseau , Raynal même et Diderot, à travers leurs déclamations , fixaient Tattentiou de la foule sur les droits delà liberté polihijur. On commençait à mieux connaître l'An- * gleterre , et l'on comparait les deux izouverneinents. Voltaire accomplissait une révolution dans les idées religieuses. Si Tirréligion était poussée jusqu*à Foutrage, si elle prenait un caractère sophistique et étroit, elle menait néanmoins à ce dégagement des préjuîzés, qui devait faire revenir au véritahle christianisme. La grande existence de ce siècle est celle de Voltaire. Tous les souverains écrivaient à cet homme illustre, et étaient nattés de recevoir un mot de sa main : Femey était la cour européenne. Cet hommage universel , rendu au génie qui sapait à coups redoublés les fondements de îa société alors existante , était caractéristi(iiie de la transfui iiiation |»roeliaiiie de cette société. Et pourtant ij est vrai que si Louis XV eût fait la moindre caresse au flatteur de madame de Pompadour, que s'il Feût traité comme Louis XIV traitait Racine, Voltaire eût abdiqué le sceptre , il eût troqué sa puis-

sance contre une distinction d^antîohamhre , de même que Cromwell fut au moment d'échanger ce qu'il eal aujourd'hui dans Thistoire, pour la jarretière d'Alix de Salisbury : ce sont là les mystères des vanités humaines.

Tel fut l'œuvre inaperçu de soixante années , tel fut un résultat en apparence si dissemblable à sa cause, qu'au moment où la révolution éclata , on fut étonné que tant de faiblesse, d*asservissement, de folie, eût déposé tant de force, de liberté et déraison dans les cahiers des trois états : c'est qu*on voyait

là le travail des lumières de Fesprit , et non celui de la corruptien des mœurs. CatUina , et les jeunes patridens ses coinpliees« méditèrent au miUeu de leurs débauches le renversement de la

liberté romaine ; les jeunes nobles de France sortirent des bras des courtisanes de haute ou basse compagnie , pour parier, à no* tre tribune a peine ouverte, le langage des hommes libres.

Louis XVI avait commencé Tapplioation des théories inveu* tées , sous le règne de son aïeul , par les économistes et les encyclopédistes. Ce prince honnête homme rétablit les parlements , supprima les corvées, améliora le sort des protestants ; enfm le secours qu il prêta à la révolution d'Amérique (secours injuste selon le droit privé des nations 9 mais utile à l'espèce humaine tn général) acheva de développer en France les principes de la - liberté. La monarchie parlementaire, réveillée à la fin de la monarchie absolue, rappelle la monarchie des états; et la monarvhw (les états remet à son tour h la monarchie constitutionnelle les pouvoirs qu'elle avait reçus héréditairement des états de et 13^6. Alors le roi-martyr quitte le monde.

C'est entre les fonts baptismaux de Qovis et Féchafaud de Louis XVÏ qu'il faut placer le grand empire chrétien des Français. La même religion était debout aux deux baiiières qui marquent les deux extrémités de cette longue arène. « Fier Sicam* « bre, incline le col , adore ce que tu as lirillé , brûle ce que tuas- « adoré I » dit le prêtre qui administrait à Clovis le baptême d^eau. « Fils de saint Louis , montez ^u ciel , » dit le prêtre qui assistait I.ouis XVI au baptême de sang.

Le vieux monde fut submergé. Quand les flols de FanarcUie se retirèrent, Napoléon parut à l'entrée d'un nouvel univers, comme ces géants que rhistoireprofisme et sacrée nous peint au berceau de la société, et qui se montrèrent à la terre après le déluge.

TABLE

Pages.

Première raée i

Seconde race 22

Troisième race 4«

Hugues Capet (987 à 996): rq

Henri 1'^ (103I à 1060) 64

Philippe 1" (1060 à nos') ih.

Louis VI (llOtf à 1137) r,H

Louis YII (1137 à 1180). . ■ fli

Philippe II M 180 a 1223) f,^

Louis VIII (1223 à vm) Ar.

Louis IX (1226 «i 1270) HA

Philippe III (1270 à 12S&)

Philippe IV (1285 à 1314)

Louis X (1314 à 1316) . 78

Philippe V (1316 à 1322). . S3

Charles IV (1322 à 1328) 87

FÉODALITé, CHEVALERIE, ÉDUCATION, MOEVRS GÉNÉRALES DES DOUZIÈME , TREIZIÈME ET QUATORZIÈME SIÈCLES.

Féodalité oi

Chevalerie llo

Éducation LLZ

Mœurs géoérales des douzième, treizième et quatorzième sK^les. ... 122

Philippe VI, dit de Valois (1828 & 1350) : . . 149

Fragments. — Vœu du Héron I5I

Fragments. — Perle des Français au combat naval de l*Écluse. Godemar du Fay. Causes des méprises dans ces guerres du quatorzième

siècle 164

Fragments. — Guerre de Bretagne. Les Bretons 1&7

Fragments. — Siéfic de Hennebon. Jeanne, comtesse de Montfort.

Aventure de Gauthier de Mauny et de la Cerda î59

Fragments. — Amours d'fidouard III et de la comtesse de Salisbury. . IP5

Fragments. — Chute d'Artevelle 171

Fragments. — Invasion de la France par Edouard 178

Fragments. — Reddition de Calais ."208

Fragments. — Mort du roi- 214

Jeun II, depuis MO avéQcaieDtà la couroone jusqu'à la bataille de

Poitiers 21»

Fragnituits. — Du roi de Navarre * . . . 2 17

Fra{»menls. — Les trob états 218

Fragments. — Bataille de Po lUers 22i

ÂI9AX.YSE RMSONNÉE DE L'HISTOIRE DE FRàNCE.

Jeaa U (1986 à 1364) ; •

Cbarles V (1304 à i38o) 252

Charles V! (Ï3G0 à l i22) ^

Charles VU (J422 à nci) 264

Louis XI { UGI à 1483) 271

Charles VU! (1483 a 1498) - 27»

I/>iiis XIl (1498 à 15ir.) 281

François 1" l 1515 à 15i7) 284

Hinri H (1547 à 1559) . 30*

François 11 (irx.o à r co) .* «OB

Charles IX (1:>Go à 1574) 307

Henri 111 (1574 à 1589) »■?

Henri IV (1589 à 1610) 374

Uuts XIII , Louis XIY , ionis XY et Loui$ XYI (I6IO à 1793). . . . 39i

DE 14153 A

Progrès de rtnioriié royale dan» lei deralèrw annéea de Gliarles VU ei

aom Louis XL — Puinaiioe des maisons féodales. — Opposition et mort du duc de Bourgogne. — Résultats du règne de Louis XL — Anne de Beaujeu et Charles VIIT. — £t«U généraok de 1484. — Acqoi* si lion de là Bretagne. — 14ô3-14d/i.

Dynastie des Capétiens, Branche des Valois, CHARLES VU, U22-U61.

Trois périodes : 1422-1439; 1439-i453; 4453*1461.

État poUtiq[ae de la France et de FEurope au milieu du XV* siècle ; commencement des temps modernes. — Rapports de la France avec les pays voisins, TAngleterrc

(guerre de Cent ans, guerre des deux Moîes), i'Allema* gne, la Suisse, l'Italie et l'Espagne.

Causes de F affaiblissement de raiitorité royale en France au commencement du règne de Charles Vil : la folie de Charles \1 -, la guerre civile des Bourguignons

et des Annagnaes ; les succès des Anglais ; llnertie de Charles VU et le manque des moyens nécessaires pour réparer les maux de TÉtat Causes des Proffvès'Ae PMtorilé royale bans ixs

DERNIÈRES ANNÉES SE G&AJttBS YII :

Changement du caractère de Charles VII (Pragmatique $anc-Hon de Bourges, 1438^ État$ généraux d'Orléans, 4439).

2'* Création d'une armée permanente; ordonnance d Orléans, 4439. — Les compagnies d ordonnance organisées en 1445, les francs archers en 4448.

3^» Établissement d'une (aille perpétuelle, 1439* — Réformes financières do Jarrpws Cœur,

4** Réformes dans l'administration de la justice. — Parlements de Toulouse, 1444, et de Grenoble, 1453.

Expulsion des Anglais ; commencée par les succès de Jeanne d*Arc, 1429-i4ai, par le traité d'Arras, 1435, et par la prise de Paris, 1436, elle est achevée, de i44d à 1453, par les victoires de Far-

migny, 1450 (conquête de la Normandie), et de CastiUon, 1453 (conquête de la Guyenne)* ^ Fin de la guerre de Cent ans.

6° Abaissement de la féodalité. — La Praguerie, 4440. — Expédition de Charles VII en Lorraine, et du Dauphin eu Suibi^e ; licenciement des bandes d'aventuriers. — Procès du comte d*Arniaynac et du duc d'Alençoru — Occupation du Dauphiué, 4457.

LOUIS XI

Quatre périodes : i46i-i468 ; 1468-1472 ; i472-147T; l477*Ua3.

P«liMm« des NuilaQiia ttodulea à Favénanent de Louis XI (possessions, privilèges, alliances). Les sept

maisons du sang royal apanagées aux dépens du do- ^naine de la couronne, rriiicipales maisons à Test et au nord : Bourgogne, Châlons, la Marck, Luxembourg. —

Saint-Pol, Artois (Eu), Montmorency. — A l'ouest : Bretagne (avec la branche de Penthièvic), Akncon^ La^al, Anjou, la Tréniouille. — Au centre : Orléans, Bourbon, la Tour. — Au midi ; Albrct, Armagnac, Foix, Commiages. — Possessions des maisons étrangères (Lorraine- VaudeiHont, Angleterre, Aragon, Pape, Savoie, Wurtemberg, Autriche). — Étendue du domaine royal à Tavénement de Louis XI.

Politique de Louis XI : fortifier Pautorité royale au détrinient de la féodalité^ en établissant l'unité de pouvoir et de territoire. — Sop caractère.

Quatre ligues féodales formées contre Louis XL Première ligue ^ dite du Bien public , 1465. — Cause : actes violents et réformes précipitées de Louis XL —

Mécontentement général (noblesse, clergé , parlement, peuple), i4Gl 1404. — Assemblée de Tours, décembre 4464: formation de laligue. — Plan deLouisXL — Trêve de Riom. — Bataille delloiitlliéry, 16 juillet 1465. — Traités de Conflam et de Snint-Maur, 3Uoctol)re 140-).

Louis XI dissout la ligue et enlève la Normandie à sou frère. — Charles le Téméraire devient duc de Bourgogne, 1467.

Deuxième li§uê, 1467-4468.— Cause : refus de rendre laNormandle, approuvé par les États généraux de Tours, avril i468. — Louis XI impose au duc de Breti^ne le traité d'Âncenis, 10 septembré 1468. Entrevue et traité de Péronne, octobre 1468.

Louis XI répare sa faute : il isole le duc de Bourgogne, 1469; il fait annuler le traité de Péronue j^ar Ïa:i6emblée des notables à Tours, 1470.

Troisième guerre, dans laquelle Charles le Téméraire est seul contre Louis XI, 147t. — ïrOve d Amiens , 4 avril ; conséquences de la ruine de la Rose rouge en Angleterre ; traité du Crotoy, 30 octobre H7t.

Troisième ligue, 1471-1472. — La ligue veut démembrer la France. — Mort du due de Guyenne, 24 mai 1472.

— Ctiaiies le Téméraire ravage la Picardie et la Normandie; abandonné par le duc de Bretagne^ il signe la trêve de SenliSy 1472.

î.ouis XI châtie ou gagne la plupart des seigneurs, 1473-1474. — Projets de Charles le Téméraire; entrevue de Trêves, 4473.

Quatrième /t^ùe et cinquième guerre , i474*1475. — Alliances de Charles le Téméraire et de Louis XI. — Siège inutile de Neuss. — Traité de Picguigny, 29 août.

— Trêve marchande de Soleure, 13 septembre 1475. Guerre de Charles le Téméraire contre René(conquOte

de la Lorraine, novembre 1475) et contre les Suisses : Ciiraiison, 3 mars ; Morat, 22 juin 1476 ; Maney^ mort du duc de Bonr^o^ne, 5 janvier 1477.

Guerre pour la succession de Bourgogne, 1477-14^2.

— Louis XI occupe les villes de la Somme^ l'Artois, la Bourgogne et la Franche-Comté. — Mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien d'Autriche : Origine de la rivalité entre les maisons de France et d'Autriche.— Bataillede GuinegatefUn.-^I^aitéd'Arras^ 1482.— Louis XI au chftteau de Plessis-les-Tours ; sa mort, 30 août 1^3.

Rësvltate du règne de lâonîn XI. Progrès de Fautorité royale: 1<» unité de territoire (8 provinces acquises) ; 2® unité de pouvoir (affaiblissement de la féodalité). — Réformes militaires et judiciaires (parlements de Bordeaux, 1462, et de Dijon, 1479). — Privilèges accord?^^ à la bourgeoisie ; police sévère ; encouragements donnés au commerce, à 1 industrie et aux lettres.

CHARLES VIII, H83-H

Trois périodes : 1483-1488 ; 1488-1494 ; 1494-1498.

BéfreBce d^AsM de Beamjeu ; lutte contre la féodalité, 1483-1488. ^ Réaction contre le règne de Louis XI. — États généraux de Tours, 5 janvier-lS mare 1484; les six chapitres du cahier des États.

Prétentions du duc d'Orléans; Première ligue, janvieravril, trêve de Verneuil , 1485. — Seconde ligue ou guerre folle^ prise de Beaugency, juin-août 4480. — Troisième ligue, 1487-1488; bataille (ie Salnt-AublB^n- Cormler, 27 juillet ; traité de Sablé, 20 août i488.

GuBRRBDB Bretagne, 1488-149i« — Anm de Bretagne est soutenue par TAngleterre, TAragon et FAutricfae; elle épouse Maximilien^ 1490, puis Charles VIII, 6 décembre 1491* — Ae^mlsltioa 4e 1» Vretainie.

Ligue formée par Maximilien contre ki France ; traités

É tapies j 1492 , de Narbonnc et de Sentis, 1493. — Le Roussillon, TiVi-luis et la Franche -Comté cédés par Cliarles VIIL — Préparatifs d'une expédition en Italie.

Gommenceineiit des guerres d'Italie. — Expéditions de Chartes TIU et de Laids XD, — Gouvernement de ce dernier prince«-^14M-151S.

Commeneemeist des srnerven d'Italie. — Les

guerres d'Italie, commencées par Charles VIHi 1494, continuées par Louis Xli, 1499-1513, ise compliquent, sous François et

sous Henri II, de la rivalité des deux maisons de France et d'Autriche, et flnissent au traité de Câteau-^mbrésis, 1559.

Causes des guerres d'Italie : 1° droits des rois tle France sur le royaume de Naples et sur le duché de Milan ; — 2° anarchie de Tltahe divisée en plusieurs États (six principaux) ; machiavélisme ; civilisation brillante ;

— 3^ ambition de Charles YIll et appel de quelques Italiens.

Expédition de Glutrlen VIU en Italie, 1494-1496* i.*armée française passe le mont Genèvre, 2 septembre*

— Louis d'Orléans bat les Napolitains débarqués à RapallOy 8 septembre; effroi de riUdiOt

Charles VIH dans le duché de Milan (Ludovic le More) ; — dans la Toscane {Pierre de Médkis et Samnor rôle); — î\ Rome {Alexandre VI), i*'-28 janvier 1495; — à Napies {Ferdinand II), 22 février-30 mai. — Conquête du royaume de Napies.

Ugue formée à Venise contre Charles VIII : haittilk de FoniMe, ejomet 4495. — Capitulation d*ÂteUa; perte du royaume de NapleSi i496.— Mort de Charles VIII, 1 498,

ValoiS'Orléam. LOUIS XII, 1498-1515.

Quatre périodes: 1498-1500; 1500-1504; 1504-1511;

loll-iolo.

Drot^^ de Louis XII à trois couronnes, — Son mariage avec Anne de Bretagne, janvier 1499. — * Premiei*s actes de son règne.

BapMlttons deliottism EN Italie: Quatre guerres^ 1499-1513.

Première guerre. Deux expéditions , août-septembre 1499, et février-avril 1500. — Conquête du Milanais. — Captivité de Ludovic le More. — Alliance de Louis Xii avec César Borgia.

Deuxième guerre, 1500-lo04. — 7V/7î7(f r/e Grenade avec Ferdinand le Catholique, novembre 1500. — Partage et conquête du royaume de Napies. — Hostilités entre les Espagnols et les Français, 1502. — Défaites des Français à Séminare, à Cérignoles et au Garigliano. — Perte du royaume de Napies^ 1503.

Traités àe Blois, 1504. — États généraux de Tours, 1506. — Claude de France est fiancée à François d'Angouléme.

Révolte et soumission de Gènes, 1507.

Ti'oisième guerre, 1508-1509. — Ligue de Cambrai for-

Digrtized by GoogI(

mée contre Venise, à Tinstigation dupapo, Jules II. — Bataille d'Agnadel, 14 mai 1509; ses coui^équeiices. Politique du pape Jules II. — • Guerre avec les Fran(;ais.

Quatrième guerre, 1511-1514. — Sainte ligue formée contre la France à Tinstigatioa de Jules II. — Brillante eompagm de Gaston de Foix en Italie (M/an, Bologne ^ Brescia, Ravenné), décembre 1511*4ivrU i5i2 ; il meurt à la. bfUaille de ll«¥«uie, 11 avril 1512. Ugué de Malines^ 5 avdl 1513. — Défaite des Français à Vtonmwm^ 15 juin 1513 ; perte de l'Italie.

Im^asim des alliés en France: au midi (conquOte de la Navarre par Ferdinand); à l'est (siège Je Dijon par les Suisses) ; au nord (journée des Eperons, 16 août lol3). — Traités de paix à Bi-

jou, 1513, à Orléans et h Londres, i514. — Mort de Louis XII, 1^^ janvier 1515.

Cconvcrnemeiit de I^onls XII. — A Textéricnr, politique désastreuse pour la France ; mais à Fintérieui', gouvernement sage et populaire du Père du peuple; Georges d'Amboise* — Économie et diminution do la taille, Utiles réformes dansTadministration de la justice (parlements de Rouen^ 1499, et d'Aiz» 150i).^Cominencement de la renaissance des lettres et des arts.

FRANÇOIS F

Six périodes : 151 5-1 51 9; 1519-1526 j 15SI6-1529; 1529- 1538; 403^-1544i ia44-io47,

Droits de François à l'héritage de Louis Xii, — Son caractère.

Expédition en Italie, 1515-1516 : passage des Alpes, 1^15 août; BATAILLE DE Martn^nan, 13 et 14 septembre 1515« Conséquences : conquête du Milanais et influence toute^puissante de la France en Italie ; paix perpétuelle ay^ct les Suisses; entrevue de Bologne; ComeoHIat, 1516. — Traité de Moyon avec Charles de iMxmhmrg, 1516. — Paix de 1516 à 1519.

KlTalité de Fraiifote I« et 4e eiiarle»4|atBiftt 1519-1547 (quatre guerres :152M 526; 1526-1529; 1536- 1538; 1542-1544).

Trois principales causes de la rivalité ; occasion : concurrence des deux i ivaux à la dignité impériale, lol9, — Comparaison de leurs ressources (états, finances, troupes, ministres et généraux, qualités' personnelles). — Préparatifs de guerre, 451^1521. — En-

trevue du camp du Jkap^'Or, i&20'j Menri VIII ai le cardinal Wolsey.

Première guerre^ 1521-1526. — Conquête et perte de la Ifamrre; défense de Mézières, 1521. ~ Lautrec évacue deux fois le Milanais : bataille de la Bicoque, 1522. — Trahison du connétable de Bourbon, Ligue formée en 1 523.

Triple invasion en France. — Revers de Bonnivet en Italie: à RébeccOj a Bîagrasso et à Romaynano; mort de Bayardy 1524. — Invasion des Impériaux en Provence; siège de Marseille. — François l'*" passe en Italie. — Siège de Pavie, 28 octobre 1524-24 février 1525 ; bataille DE Pavie, 24 février 1525.

CaptiTité de Vrançoia l**^ ; traité de Madaid, 14 janvier 1526.

Deuxième guerre^ 1526-1529. — Ligue de Cognac^ mai 1526. — Prùe et sac de Beme par les Impériaux^ mai 1527-février 1528; mort du connétable de Bourbon.

Expédition de Lautrec en Italie; siège de Naples, 1528; défection A* André Doria. — Défaite de Imdriano. — Vralté de Camii-Mi^ onéreux et honteux pour la France, 5 août ij29.

Paix, J 529-1536, — Charles-Quint soumet Pïtalie, <530, et lutte contre les protestants d'Allemagne et contre les Turcs; expédition contre Tunis, 1535. — François s'allie aux pr itestants (ligue de Smalkalde, 1531), et aux Turcs (traité de 1535).

Troisième q^icrre, 1536-1038. — Occupation des Ktats du duc de Savoie, février 1536: invasion de Charles- Quint en Provence, juillet-septembre 1536, — TrOve de Nice y 18 juin ; entrevue d'Aigues-Mortes, 14 juillet 1538,

€harles-Quint passe par la Fxance. — Rupture eâtre François I*' el Charles-Quint, 1541. ^ Alliances de François

Quatrième ^uem/{54!2p-i$44. ~ Occupation momen* tanée du Luxembourg et du Roussillon, i542. — Bombardement de Nice, 1543. — Projet d'une triple invasion en France. — B/Udillcdc Vi^rinoleM, 1 ï avnl 1544. — Invasion de Charles-Quint en Chanip.igue ; traité de. Crespy^ 1544. — Invasion de Henri VIII en Picardie: prise de Boulogne; traité d'Afyfres ou de Guines, 1546. — Mort de Henri Vîîl rt do Krançois I", i:>47.

Rôle de l'Angleterre dans Ut lutte de la France et de l'Kmpirc. — Henri VIII (ioOîi-l 547) tantôt cherche à tenir la balance égale entre les deux rivaux, tantôt suit dans sa politique ilnûuence de ses passions.

HENRI II, 1547-1Ô

Trois périodes : 1547-1550; 1550-1556; i550*1559.

Arifii4rietir, influence des courtisans; à Textérieur^ même politfque que sotts Frânçois l*'.

Première guerre af)€c VAnglterrt^ — Ré*

voîte de la Guyenne, 1548. Hostilités sur le territoire de Bouloî^ne, sur mer et en Écosse; traité de paix ; rachat de Boulogne, 1550.

Deurième guerre avec Charles-Quinlf 1552-1556. — Projets de Charles-Quint, vainqueur dMuhlhçrq , 1547. — Traité de Friedwaldy 1551. — Conquête de» Trois-Brèchés, 1 552. — Convention

de Passau ; siège de Metz, 30 octobre 1552-15 janvier 1553. — Destruction de Thérouanne ; représailles des Français. Victoire inutile àeRenty, 1554.

— Hostilités en Italie (défaite de MàrctanoU trêve de Vaucelîes, 5 février 1556.— Double abdication de Charles- Quint, 1555 et i556. ^ Puissance de Philippe II.

ÎVoisième guerre avec Philippe //, 1556-4559. — Expédition du duc de Guise dans le royaume de Naples, 1557.

— Défaite du couactable de JSfontmorency à Saint- Quentin, 10 août 15t>7. — Le duc de Guise prend Calais, l^*" jaiivior, et Thionville, juin lîioS. — Dciaite du marocliai de T/ivnneSy à Gnivclines , juillet. Traité deCàteau- Camlirésls, 2 et 3 avril 1559. — Mort du roi par accident, 1558.

Béftiiltatfi émê yaema d'Italie : a l'b^éeieua, PEBTE DE lItalib ; A l'intérieuh, le pouvoir boyal absolu

ET LÂ RENAISSANCE

I. Perte de V Italie, — L'Italie, fennée aux Français, reste soumise aux Espagnols ; mais la France acquiert €7alaiB, Mets, Vanl et Vertluii, et empêche la maison d*Autriche d'asservir rAllemagne,

*Le pouvoir royal devient absolusous François I"^ et sous Henri II, — 1° Le roi gouverne arbitrairement: soumission du parlement , du clergé et de la noblesse. — , 2° li dispose arbid airemoul des finances et de la justice : impôts auguientés; mesures illégales; création des renies perpétuelles, 1522; division de la

France en seize généralités, 1542; — les graiids jours; restriction des

juridictions seigneuriales et ecclésiastiques ; édit de C rémieux, 1536; ordonnance de Villers-Cotterets, 1539; institution des présidiam, 1552. — 3^ Réformes militaires : création des légions provinciales, 1536, des premiers régiments, 15579et de neuf grands gouvernements militaires,

Prospérité de la uuirine : le Havre. — Dccouvcrto du Canada, 1534.

m. Renaissance, — La Renaissance commence en Italie; siècle des Médicis ou de Léon X, (460-1520. — Artistes et écrivains de ritalie. — Artistes : Raphaël, Michel-Ange, Giovanni Giocoudo, Léonard de Vinci, le Rosso, le Prinutice, Benvenuio CellinL — Écrivains : Machiavel, l'Arîoste.

La Renaissance slntroduit en France sous Louis XII, et se développe sous François 1^, le Père des lettres et des artsi

i* Beaux^ts» — Artistes italiens venus en France ; leurs chefs-d'œuvre. — Artistes français. — Architecture ; Pierre Lescot et Philibert Delornie. — Sculpture : Jean Goujon et Germain Pilon. — Peinture : Jean Cousin.

2° LUtérature» — i^rcmier âge, érudition; deiixi("nie ilge, après Henri II, influence de la renaissance sur les lettres. — François protège les savants ; il fonde le Collège de France y 1530 , et V Imprimerie royale, 1540^

La poésie reste d*abord étrangère à la renaissance, école de Marot: elle en subit plus tard rinfluence^ école de Ronsard ; la

Pléiade. — La prose reste fidèle au génie national, tout en se perfectionnant : Rabelais; Contes ; Mémoires*

3*» Sciences, Philologie : Guillaume Budée, Pierre Danès, Eticane Dolet, Robert et Henri Estienne, Vatable, Postel, Jacques Lefèvre, Erasme.

Droit : Alciat, Cujas, Diinioulin, Pithou.

Mathématiques : Fint^ Dulianiel. — Médecine: Femel, Yesale« — Chirurgie : Ambroise Paré,

U téÊmoê m France» Guerres de religion, — > François il. — Ghailca IX. —Henri UI* Ua Boarbona et lea Guises. — i5M*I980«

Origine, 1517, prétexte, occasion et causes de la réforme. — Commencement de la réforme en Allemagne, 1517. Luther, 1483-1546 , hriile à Wittemberg la bulle d'excommmkiUion du pape Léon Xf 10 décembre 1520.— Propagation et progrès de la réforme en Allemagne et dam plusieurs États de l'Europe.

litt jréforMte en Frattce. — Commencement de la réforme en France sons François 1% 4519'1547. La Far culté de théologie condamne des propositions erronées sur les indulgences, 1519. — Pi*emière répression de Thérésie à Meaux, lo23. — Première exécution à Paris, 1525. — François I^"" use de sévérité ou de tolérance, selon qu'il est l'allié de Charles-Quiutou des protestants d'Allemagne. — CaU ui, lo09-io(ii, est le chef de la réfoiTiie en France ; son livre de Vinstilution chrétienne^ 1535. — Massacre des Vaudoi.'i, avril 1545.

Henri 11, 1557-1559, use de nouvelles rigueurs contre les protestants devenus plus nombreux et plus puissants. Édit d'Écouen,

1559; arrestation d'Anne Dubourg^ avril

FRANÇOIS II

Trois partis à la cour : les Guises {3Iarie Stuart), les Bourbons^ Montmorency, — Influence des Guises; supplice d'Anne Dubourg, 23 décembre 1559. — ConjwratioB d'Amboiee, 15-19 mars 1560* Le chaacelier i/icAe/

Digitizeci by

de V Hôpital; Édit de Romoranlui, mai 1560. — Arresta* tion et condamnation de Condé à Orléans. — Mort du roi^ 5 décembre 1560.

CHARLES IX, 1Ô60-1Ô

Trois périodes : 1560-1568 ; 1568-1572 ; 1572-1574.

Rc^gence de Catherine de Médicis, o décembre 1560- 17 août 1563 ; sa politique.

États (.rOil(5ans, lu décembre lo()0-3i janvier 15^!; ordonnance d'Orléans. Édit de juillet; États de Pontom ci coi loque de Poissy, août 1561.

Édit de janvier 1562. Le parti catholique et le parti protestant. Principaux cbefs: les Bourbons et les Guises. Le auMiaere de \b.mj, mai 1502, commence les guerres de religion*

MuH ffiierrai de rell^oiiy mars 1562-13 avril ,1598.

Première gverre, 1562-1563. ^Alliance des deux partis avec Tétranger; Philippe II et Élisabeth, — Siège de Rouen. — Bataille de Drens, 1 9 décembre 1 562. «— Siège

d'Orléans et assassfnat du duc de Guise, 18 février 1563, — Edit de pacification d'Amboisc, 19 niai s lo03.

Reprise du Havre, 1563. — Charles ÎX est déclaré majeur, 17 août ioua. Voyage du roi et de la reine mère dans le midi de la i ranco, l.-)r>4- 1506. — Conférences de Bayonne, juin d565. — Ordonnance de Moulins^ 1566.

Deuxième guerre, 1567-1568. — Tentative de Condé contre la cour. — Bataille de Saint-Denis, 10 novembre 1567. — Edit de Longjwmau, 23 mars 1568. — Catherine change de politique \ disgrâce de THOpital ; tentative contre les chefs du parti protestant, 1568.

Troisième guerre, 1568-1570. — Bataille de ^nnnr, 13 mars; xombat de Isl Roche-^AhetUe ,"12 juin 1569. — Bataille de Moncontonr^ 3 octobre 1569. — Combat d'Ar-

nay-le-Duc, 26 juin 1570. — Paix de Suini^^rmain,

8auùt i.H70.

La cour change de politique. — Coligny à Paris. — Mariage de Henri de Béam avec Marguoritc de Valois. — lia i^aint^Barthélemy, 24 août 1572 , ses résultats. Quatrième guerre , 1573. — Siège et paix de la Ro~ ' rhelle. — Le parti des Politiques. Commencement de la cinquième guerre de religion. Mort de Charles JX^ 30 mai VôU.

HENRI m, 1674-1589.

Trois périodes : 157i^lo7G ; lU7G-loS4 4584-i58y.

Deuxième régence de Catherine de Médicis jusqu'à Tarrivée de Henri III en France, 30 mai-5 septembre. — Caractère de Henri HL — Son élection au trône de Pologne ; son retour en France.

Cinquième guerre j 1574-1576. — Alliance des politiques avec les protestants. — Combat de Dormanf, il octobre i57d; Menri le Balafré. — Paix de Beaulieu ou de Mon-' sieur, Ùmsà 157G.

Formation de la Ligub» 1576. — Premiers États généraux de Blois, 6 décembre i 576-2 mars 1577. Henri III est forcé de rompre la paix de Beaulieu.

Sixième ffuerre, 1577. — Paix de Bergerac, 17 septembre,

Septième guerre, 1580, dite des Amowreujr. — Prise de Cahors et de la Fère. — Paix de Fleix, 20 novembre.

Le duc d*Anjou dans les Pays-Has, 1581-1583. — A sa mort, 1584, recrudescence de la Ligue. — Les Seize à Paris. — Traité de Joinville entre le duc de Guise et Philippe II, 31 décembre 1548. — Traité de Nemours entre le duc de Guise et Henri III, 7 juillet 1585.

Emtième guerre, 1585-i598| dite des Trois Henri. — Bataille de CkiMirwi^ 20 octobre iS87. -* Combats de Vimory, 27 octobrei et i^AmémyW hoTcmbre i5B7. —

Journée des Barricades^ i% mai 1588. — Edit d'Union^ itt juillet 1588. » Seconds Etats de Blois, 16 octobre 1588-19 janvier 1589. ^ Assassinat du duc de Guise^

23 décembre i588.

Soulèvement gémirai contre Henri Ilï. — Il se n^.unit à Henri de Navarre, 10 avril lo89. — H est assassiné devant Paris, !«' août 1589. — Fin de la branche des Valois.

Henri IV achève dt; miner par sessiicci's la piépondéraDce de TEspagnc' ; il termine eu France les guerres de religion et réublil le pouvoir royil. — Sei r^rines, ses projets. — Sully. — Bcoltss Utiénireide la Vrince.» Uontafgne. — Amyot. — >IloDSsrd.— Mallierbe.~t5i9*l610.

Branche des Bourbum.

HEiMll IV, 1589- IG 10.

Trois périodes : 1589-i:i04; ir»04-i:;9S; ir)0S-i010.

1589-1594. Henri IV lutte contre la Ligue et contre l'Ëspagnê pour conquérir sa capitale et assurer sa cou> ronne. — Henri IV et le cardinal de Bourbon. — Anarchie de la France divisée en trois partis.

Campagne de 1589. ^ Henri IV, abandonné par une partie des troupes , se retire en Normandie ; il y défait Mayenne, au combat d'Ai^aes^ septembre 1589. — il tente une surprise sur Paris.

Campagne de 1^90. — Bataille d'I^ry, 14 mars 1590, — Siège de Paris, 8 mai-8 septembre 1590. ' Campafjnc de 1591. — Prise de Chartres, avril. — Siège de Rouen, 10 novembre 1591-15 mars 1592.

Campagne de 1592. — Combats {yAumale^ février, et de Caudebecy avril. ^ Division des ligueurs. — Les Seize. — Philippe II.

1593. — Btato généraiix de la Ligue, 2Ô janvier-

— le -

8 août. — La satire Ménippée. — Abjuration de Henri iV. — Il fait son entrée à Paris, le 22 mars 1594.

1594-1598. — Henri IV achève de ruiner la prépondé^ ronce de l'Espagne, termine les guerres de religion et ré" tablit k pouvoir royal, — Soumission de la plupart des ligueurs. ^ Attentat de Jean ChaieU » Déclaration de guerre & l'Espagne^ 17 janvien— Bataille de Fontaine- Wvwm^ÊAam, 5 juin l$95.

Absolution de Henri IV. — Soumission de Mayenne/ 1596. — Assemblée des notables à Rouen, novembre 1596. — Perte et reprise d'Auiitins, io97.— Soumission du duc de Mercœur, mars 1598. — Edit de Nantes, 13 avril 1598. — Traité de Ver vins, 2 mai 1598.

1598-1 610. — A l'intérieur : Henri IV rétablit la prospérité par de sages réformes, et la tranquillité en étouffant plusieurs conspirations.

RÉFOEHBS de Henri IV secondé par le duc de Sully :

finances , mesures habiles et économie ; 2^ agricul* ture; 30 industrie et commerce ; travaux publics; 5« année , marine et colonies. — Conspirations de Biron, 1602, de Henriette d'Entragues, 1604.

A l'extérieur, il impose à la. Savoie un traité avantageux pour la France, et il forme le projet d'abaisser la maison d'Autriche. — Guerre de Savoie, 1000-1601. — Traité de Lyon, 15 janvier 1601 ;

aci^uisition de la Bresse, du Bugey, du Valromey et du pays de Gex»

Projet d'abaisser la maison d'Autriche pour assurer à l'Europe la paix politique et religieuse. Alliances de Henri IV. — Plan de fédération européenne. — Affaire de la succession dedèves et de Juliers, 1609. — Henri IV est assassiné par Ravaillac, 14 mai 1610.

Écoles littéraires de la France pendant le

xsV siècle.

1<> Ecole gauloise ou de Marot. — Poètes : Clément Marot, 1495-1545, Saint-Gelais, Régnier, 1573-1613.

— Prosateurs : Rabelais, 1483-loo3. — Anivot, 1513- 1593. — Calvin. — Michel Montaigne, 1533*1592. — Saint François de Sales, 1567-1622.

2^ Ecoie gréahUUiM. ^ Ronsard, 1524-1595. — La Pléiade.

3^ Ecok italienne et espagnole^ — Desportes et Bertant — Marguerite de Navarre. — Despériem. 4« Ecole française. — Malherbe, 1555-1628.

L*atiu>rité royile comerre la piéémioeoce en Pmioe. — Richeliea et

Louis Xllï. — Le protestantisme cesse d*étre un parti politique. — Abaissement des grands. — Création des iDteiidaaU. — AbaiMBineat de la oiaisoii d'Auiricbe. — 1010-1048.

LOUIS XIII

Quatre périodes : 1610-1617; 1617-1624; 1624-1635; 163M643.

Règne de Louis XIII avauL Richelieu ,

Bégmce ém Marte «e MéûMm, 1610-1614. — Faveur DE €oN-ciNi ET DE LéoNORA Galioaï. — Cinq révoltes des seigneurs, 1614-1620. — Première révolte, 1614; traité de Sainte-Menehould. — Etats généraux, 27 octobre i6U-24 mars 1G15. — Double alliance avec la maison d'Autriche et voyage à Bordeaux, IGlo. — Deuxième révolta des seigneurs, 15i.j-t516; traité de Loudun, 16 mai. — Arrestation de Condé, septem-

bre 16I6. Troisième révolte des seigneurs. — Mort de Conciui, 24 avril 1617.

GoaTernement d'Alliert de livyiies, 1617-1621. — Assemblée des notables. — Qaatriètne révolte des seigneurs; traité d'Angouléim avec Marie de Mddicis, 161 9« — Cinquième révolte; traité Angers j 9 août 1620.

Trois guerres avec les protestants, 1621-1629. — Première guêtre avec les j>rote«<ait«, 1621-1622. — Organisation républicaine des protestants. — Siège de Montauban, août-novembre; mort de LttyneSy 15 décembre

Ministère de transaction jusqu'à l'entrée de Richelieu

au conseil, 1621-1624, — Suite de la guerre contre les protestants j traité de Montpellier, 19 octobre 1622. — Situation de la France 4 Tintériour et à l'extérieur en 1624*

Ministère de Richelieu, 1624-1642.

But de la politique de Richelieu : à Fintérieur, préâninence de raulorité royale; — à Textérieur, prépondérance de la France. Triple lutte, contre les protestants, contre les grands et contre la maison d'Autriche. . .

il«lMe ûu parti pvoteetomt. Deuxième ousriib

CONTRE LES PROTESTANTS, 1625-1626. — Le duc dc Rohan. ^ Paix de la liorhcllc, '6 février 1626.

Troisième guerre coiMiœ les protestants, 1627-1629. — Siège de la Rochelle, IG novembre 1627-29 octobre 1628. — Paix d'Alaïs ou Édit de grâce, 21 juin 1629. — I^e protestantiuae eesse d^êCre un parti poUtt^ae eu France.

H. bassement deiii g^rands. — 1® Mesures prises

CONTRE les prétentions ET LA PUISSANCE DES GRANDS .* OS-

semblée des notables, 1626-1627 (peines coatre le duel,

démoUtioa des forteresses); supprmioD de9 grandet charges de connétable et d*ainiral; code Micbaa» 1629 ; — parlement de Metz, 1633; les grands jours» 1634* GaimoN des intendants (central^tion de l'autorité, restrictions apportées au pouvoir des gouverneurs); obéissance passive imposée au parlement, i641.

2» ATI M l^NTS INFLIGÉS A I X SEIGNEURS pOUr CaUSC (le

couiplot, Je révolte ou d*infraclioii aux lois : le comte de Chalais, 1626; Montmorency-Bouteville, 1627 ; Journée des Dupes, 1630, les deux Marillac ; bataille de Ca,stclnaiidanj, l^r septembre 1632, et exécution du duc de Montmorency; réparation

exigée du duc d'Epernon, 1633 ; occupation de la Lorraine, 1634-1697 ; complot de Gaston d'Orléans et du comte de Soissons, 1636; révolte du comte de Soissons; bataille de la Marfée, 4 641, Conspiration de Cinq-Mars; il est exécuté le 12 septembre 1642.

in. Abatflaemcnit de 1» maiftOM d^AiitHe¥e« —

Richelieu cherche à abaisser la maison d'Autriche par ses négociations et par trois guerres.

Première querre, dite de la ValtcUne^ 1625-1626. — Secours envuvés aux (irisons. — Traité de Moncon, mars 1626, — La Valteliuc reste aux Grisons.

Deuxième guerre, dite (h la Succession de Mantouey 1629-4631. — Deux expéditions en Italie. -- Trêve négociée par Mazarin. — Paix de Ratisbonne avec Tfcjiipereur, 4630. — Traité de Chérasco avec le duc de Savoie, 1631. — Charles de Gonxague est reconnu duc de Mantoue.

iMsUnie y Lierre. Guerre de Drente ans. — Succès des armées françaises, 4642. (Voy. Période française, n« YIII.) Mort de Richelieu, 4 décembre 1642; de Louis XIII,

14 mai i{)43.

Résultats du ministère de Richelieu» — Préparation de la grandeur du rétrne de Louis XiV. 1» Au dehors, prépondérance de la Fiance (provinces conquises, abaissement de la maison d'Autriche)^. 2^ A l'intérieur, pouvoir.

royal absolu (abaissement des protestants et des grands), développement de.Ja puissance militaire et de la marine de la

France» protection accordée aux lettres et aux arts (fondation de l'Académie française, 4635).

VIU

Guerre de Trenie ans. — Tratié de Westphalie. ^L*Atnee reste A la Fiance. — leiâ-iO'tô.

Guerre de Trente ans, 1618-1648.

Causes de la guerre de Trente ans H» le réservât ecclésiastique, V article de la paix d'Ancrsbourg conclue en 1555, qui cause des troubles dans plusieurs villes (Cologne, Aix-la-Chapelle, Strasbourg, Donauwerth); 20 crainte inspirée aux princes allemands et à l'Europe par la prépondérance de la maison d'Autriche ; 3° la constitution anarchique de l'Allemagne et la faiblesse de Rodolphe, 1576-1612 : 1608, l'archiduché d'Autriche, la Hongrie, la Horaiie et la Bohême sont cédés à Matthias; 1608, Union évangélique; 1609, Ligue catholique; 1609, lettres de majesté; 1609, affaire de la succession de Juliers.

Impuissance de Matthias, 1612-1619.

Occasion de la guerre : la Défénestration de Prague. 23 mai 1618.

Quatre périodes : 1618-1623: 1625-1629; 1630-1635: 1635-1648.

Période palatine, 1618-1623. — Ferdinand II, 1619- 1637, est nommé empereur, et l'électeur palatin Fré^ déric, roi de Bo-

hême, 1619. — Bataille de la Hratei^e- Btonelie, près de Prague, 8 novembre 1620. — Batailles

— aide Mingelsheim^ de Wmpfen^ de Hochst et de Fïeurus, 1622. — IHète de Batisharme, 1623. ^ Défaite de Chris- . tian de Brunswick à Stadt-Loen, 4623.

Période danoise, 1625-1629. — Campagne de Christian IV, roi de Danemark, entre l'Elbe et le Weser, 1625.

— Waldstein défait et poursuit Mansfeld, puis envahit le Brandebourg, le Mecklembourg et le Holstein, 1626. — Victoire de TUly àliotter, 1626. — Siège deStralsund, 1 627-1 62R, — Edit de restitution, 6 mars. — Paix de Luheck, 22 mai 1629. — Triomphe de la maison d'Au* triche.

Période suédoise, 1630-1635. — Deuxième diète de Ratisbonne, 1630; politique de Richelieu. Griefs de Gustave-Adolphe contre l'emperemr Ferdinand. — Il débarque dans rile de Rugen, 24 juin 1630; son plan de campagne ; traité de BerwaH^ 16 janvier 1631.

Sac de Magdebourg par Tiily, mai ; il est battu à Ijelp- •Ick, 7 septembre 1631. — Campagne de Gustave-Adolphe dans la haute Allemagne, sur le Rhin et sur le Danube.

— Défaite de Tilly sur le Lech, 5 avril, et de Waldstein àl<utzeii, où périt Gustave-Adolphe, 6 novembre 1632.

— Assassinat de Waldstein. — Dt^faite des Suédois à Nordlinguc , 1634. — Traité de Fragrœ, 30 mai 1635,

par lequel les princes allemands se réconcilient avec

rEmpereur.

Période française. Deux parties : 1635-1642 ; 1642-1648. <— Cause : le désir d'abaisser la maison d'Autriche. Préteite : Toccupation de Trêves par les Impériaux. — Alliances de Richelieu.

Première période ^ 1638-1642. — Richelieu met quatre armées sur pied; victoire d'Awtn, 1635. — Invasion des Impériaux en Bourgogne (siège de Saint-Jean- de- Losne) et invasion des Espagnols en Picardie (siège de Corbie, 1636). — Succès du duc de Rohan dans la Valteline.

— Campagne de Bernard de Saxe-Weimnr sur le Rhin, conquête de V Alsace, 1638. — Conquête de l'Artois; pruv d'ArraSf 1640. — Révolte du Portugal et de la Catalogne

contre TEspagne, i640. — * Victoires de Gaébriant à Wolfenhiftel et à Kempen. Conquête du Raussillm ;

prise de Perpignan, 1642. — Victoires du comte d'Harcoui t à Casai, à Turin et à Ivrée. — Victoires de Banner, 1636-1641.

Dpurihne pvriofJcy 1 642-1 (If^. — Victoires de Coudé à R<»crol, 11) mai (prise de Tliionville, 18 août 1043) , et à FribonriT^ 3, et 9 août 1614. — Défaite de Turenne à Marlenthah — Victoire de MordltiiireM» 3 août i645. — Victoires de Tortenson, 1641-1645* — Condé prend Dunkerquef 1646 ; il échoue au siège de Lérida. — Victoires de Turenne à Lavingen et à tiaAmerwhansen, 1 7 mai 1647. ^ Victoire de Condé à liena» 20 août 1648. — L'empereur Ferdinand III, 1637-1657, se décide à signer la paix.

TraiUî de 1648. — Premier traité signé

\ Mwisfer entre l'Espagne et les Provinces-Unies, 30 janvier. — Deuxième traité signr^ fi Munster entre la France, r Empereur et les Etats cathoti(iues de l'Empire. — Troisième traite signé k

Osnabnirk entre I Kiiipereur, la Suède et les Etats protestants de l'Empire» 24 octobre i648.

Acquisitions de la France et de la Suède. — l-*Al« •Me mte à 1» FvMee. — Indépendance des Provinces-Unies et de la Suisse. %^ Changements dans le territoire des États et dans la constitution de l'Empire; 3» Affaires religieuses ; liberté de conscience accordée aux calvinistes ; sécularisations.

Résultais des U ailes de Weslphalie; établissement de réquilibre européen.

Mazarin ei la Fronde. ^ Les traités de Weslphalie et de» Pyrénées préparentla grandeur di» Louis XIV. — Situation de l'Europe et limite* des États en IWl. — Décadence de l'Espagne, de l'Italie et de i'Empirc. — Épiiiicinenl de laSu^de. — Décadence de la Pologne. — Divifliont d« fAngleierre. — Richesses et puissance de la iioiiandi*. —

LOUIS XIV

Cinq p(5nodes : 1 643-1 G61 ; 1661-1679; 1679-i68« ; 1688-1697 ; 1697-1715.

Ré|:eiiee d'Aune d'Antrielie. Ministère de MAZA&iNt 1643-1661. — Intrigues de la cabale des Importants, maiseptembre 1643. — A Textérieur, continuation de la politise de Richelieu; à rintérieur^ âge d'or, mais désordre dans les finances; édits fiscaux (du toûé^ du tarifa déclaration sur le droit de la paulette). Opposition du parlement: arrêt d*union, 13 mai 4648*

La Fronde, 1648-1G52.

Première (vieille) Fronde, 13 uiai i avril 1649.

— Journée des Barricades, 26 août. — Ordonnance de Saint-Germain, 24 octobre ir>48. — Guerre de six semaines; succès de Condé sur les Frondeurs. — Paix de Muel^ avril 1649.

Le parti des petits-nuittres; arrestation de Condé^ 18 janvier 1650.

Deuxième {jeune) Fronde, 18 janvier 1650*21 octobre 1652.^ Ré^te des seigneurs. — Combat de Rethel,

décembre 1650. — Union des deux Frondes; premier exil de Mazarin, 165i. — Guerre contre Condé; combat de BleneaUf 6 avril; bataille du faubourg SftInt-AMtoiM, 2 juillet 1652.

Second exil de Mazarin.— Anarchie dans Paris; le roi y rentre» 21 octobre 1652.— Condé se retire en Flandre.

— Retour de Mazarin» février 1653.

Suite et fin de la guerre avec TEspagne,

Succès des Espagnols pendant les troubles de la Fronde. — Victoire de TurenneàArras, 1654. — Traité d'alliance avec Gromwell» 165S. '— Bataille 'des Unes» 14 juin 1658 ; prise de Dunkerque. — Id^ue du JUUn,

Vrfttié de» Pjréiiée* , 7 noYembre 1659. Acquisition DE l'Artois et du RonssiLLON.

Mort de Mazarin, 9 mars 1661. — Protection accordée aux lettres et aux arts.

Situation de l'Europe et limites «des États

en 1661. Treize grands États.

ï. France, — Les traités de Westphalie et des Pyrén6çs préparent la grandeur de Louis XIV, — Pouvoir royal absolu. — Limites; agrandissement du territoire.

— Prospérité industrielle et commerciale. — Adminis* tration militaire Judiciaire, financière et ecclésiastique.

— Prépondérance de la France en Europe; prospérité des pays alliés et affaiblissement des puissances rivales.

n« Espagne. ^ Décadence; guerres désastreuses (pro- Tinces perdues); ruine du commerce et de ragriculture;

faiblesse de Milippelll, 1 598-1 62^, et de Phil lippe VI, it;2i-1665. — Poètes et artistes célèbres (voir le XIV). ni. Portugal. — Réunion à TEspagne, Jd80-IG40.

— Alliance des Bragancps avec la France, puis avec l'Angleterre; traiti^ f^e M» tlmen, 1703.

TV. Italie. — Décade iice. — Division en plusieurs Etats. — Possessions et domination de l'Espagne en Italie. — Influence française (duchés de Savoie et de Manloue). — Faiblesse des Etats de l'Église, du grand-ducbé de Toscane et dés républiques de Venise et de Gènes.

V. Allemagne, — Décadence de l'Empire: traité de Westphalie ; Ligue du RhlQ ; permanence de la diète* ^ Les huit lecteurs; les dix cercles; les villes impériales.

— Possessions de la maison d* Autriche. — Acquisitions de la Prusse.

VI. Suède, — A la suite de guerres glorieuses (dustave-Adolphe, Charles-Gustave) et avantR^renses (traités de Copev-harjne, à'Oh'va et de Kardis), la Suède est épuisée d'hommes et d'argent, et menacée par la Russie.

VII. DonemarAr*— Traité onéreux de Copenhague, 1660, VUL Poiogne, — Décadence; vice de sa constitution

(le Ubênm veto); guerres désastreuses contre la Suède et ' conte la Russie (traités d*Oliva et d^Audnumt:)*

UL Rusne* — Progrès de sa puissance sous la dytiastie des Roumanow.

X* JStrquie, — Ses limites et sa puissance.

XI, Suisse. — Treize cantons confédérés; pays alliés et sujets.

XII. Angleterre. — Divisions; ;^urrrc civile , 1642- 1649 ; in-terrègne, lC41MG:i2 ; protectorat dX)]i\ier Cromwell, -IG^î^-lGîiS, et de Richard Croniwcll, dfi.iS- 1659; anarchie militaire, 1650-16^0. — Restauration des StmrtSf 1660. — Troubles causés par l'opposition des parlements, de l'aristocratie et du clergé, panda» les règnes de Charles II, 1660-1665» et de Jacques H, 1685-1688, toiMdeui aUiés de Louis XIV et détaaeursde la KMiaiehi» ahaolue èt du catholicisme.

XIIL Hallande. — Richesses et puissance des Sept ProTinces-Unies reconnues indépendantes en 1609 et en 1648 : l«Pos8e88ions.^Les pays de la généralité.— Colonies des Indes orientales (5 gouvemments), d'Afrique,

d'Amérique et d'Océanie. 2<» Marine florissante (Tramp et Muj/ter), 3^ Caractère des habitants*

UuiiXlV. — Ministère de Oolbert.— Adintoisintloii iiiUrieiirc. — Industrie. — Commerce. — Marine marchande et militaire t les dfttwt. — L^lslation. — Spoqne la plot gtarteme des ietiret françaises.

Gouvernement de Louis XIV.

Louis XIV cojiiiinence à gouverner par lui-même, 10 mars 1661. Sa politique : la monarchie absolue et de droit divin, le catholicisme, la prépondérance de la France en Europe. — Son caractère. — Ses ministres : Ségnier, chancelier, 1635-1672; Letellier, ministre de la guerre, 1643-1666, chancelier, 1677-^680; Lionney.mX" nistre des affaires étrangères, 1661-1671; Fcuquet, surintendant, 16.^1661» arrêté en 1661 et remplacé par Cêlhert.

Ministère de Colbert, 1661-1683.

«i. B. Colbert, né à Reims, 1619, entré dans les bureaux du secrétaire d'Etat Letellier, 1648, puis dans ceux de Mazarin, son protecteur, est nommé contrôleur des finances, 1661, et réunit bientôt dans ses attributions toute l'administration intérieure du royaume.

U FiMusM. 1* Mauvais état des finances en 1661 i

dette et déficit; 2« Causes du désordre et mesures pour y remédier : usure (chambre de justice, procès de Foupietf 1661-1664); abus dans la perception des impôts (rétabUss^ent des intendants, nouveau fermage, règlements de comptabilité, étcitdepriHoyanccou budget);

— dans Tachât des rentes (rentes remboursées ou réduites), et des lettres de noblesse (nouvelles lettres révoquées, réduction de la taille, augmentation des aides); — dans le système des emprunts et des édits fiscaux (condamné par Colbert) ; — 3" Résultats obtenus par Colbert.

IL indoBtFle. — Edit sur les tarife, 1664; colbertime.

— Encouragements pécuniaires et honorifiques. — Manufactures de draps » de tapisseries , de soieries , de glaces et de porcelaines.

m. CJommerec. — Conseil de commerce, 1665, — Ordonnance du commerce, 4673. — Suppression des douanes provinciales. — Foires et marchés, routes et canaux (canal du Midi, 1G64-1681, et canal d Orléans).

IV. Airrtevltare. — Réduction de la taille; protection et privilèges accordés aux laboureurs. — Ordonnance des eaux et forêts, 1669.

V. Marine marchande. — Droit à'ancrage* ^ Exemption du droit de fret^ 166-2. — Ports francs. — Ordonnance de la marine marchande. — Colbert développe le système colonial de la France. — Colonies fran» çaises sous l/mis XIV* — Monopole du commerce donné à cinq grandes compagnies : des Indes Orientales, des Indes occidentales, du Nord, du Levant et du Sénégal.

IbrlBe aiilitttiM. — Mesures de Goli>ert pour avoir des vaisseaux, des ports (cinq arsenaux de marine, Dunkerque, le Havre, Brest, Rochefort et Toulon), des matelots (système ilea clasMeM ou inscription maritime), et des officiers (écoles des gardes marines, d'hydrographie, de canonniers). — Code de la ?mrine mili-

taire commencé par (.olbert et publié par Seignday, son fils et son successeur à la marine, 1676-1690.

Yl. léèfUimUon. Mémoire, 1665, et projets de ré-

formes de Coibert' — Publication de Bii ordonnances préparées par une commission de jurisconsultes : ordonnance civile (ou Gode Louis), i667 ; ordonnance des

eaux et forêts, 1669; ordonnance d'instruction criminelle, 4670; ordonnance du commerce, 1G73; ordonnance de la marine et des colonies, 1681 ; Code noir, 1685.

VIL Tramax publics. — Colonnade du Louvre, jardin des Tuileries, poi tes triomphales, quais, Observatoire, chAtoniî (le Yersai!]ps.

VÎÎL Sciences, lettres et beaux-arts. — Encoura-^

gemeuts pécuniaires et honorifiques. — Fondation de plusieurs académies : des inscriptions et belles-lettres, 4663 ; des sciences f 4666; de peinture et de sculpture, 4667 ; d'architecture, 4671 ; de musique, 1672; de V Ecole française de Rame*

Epoque la plus glorieuse des lettres françaises* Prose : Bôssuet» Bourdaioue, Fénelon, madame de Sévigné. — Poésie : Racine ^ Molière, la Fontaine, Boileau. (Voir le no XIV.)

Après la mort de Coibert, mauvaise administration. — Désordre dans les tinances; guerres désastreuses, constructions somptueuses et ministres incapables.

N" XI

Louis XIV. -M inflaenoB firépondérante 4e Lonvefe; <*«>Ofgan-EHlion iui« litaire. ~ Guerre avec PE»pagne. — Traité d^AMt-ChapCnev Atva-

sion de la Hollande. — CoaliUon générale. — Traité de Nimègue. — Turenne, Condé, Vauban, Duquesne. — Goaquêlade la Flandre et €k ia Franche-Comté. ~ idSi-t679.

Guerres de Louis XIV.

Quatre guerres de 1667 à 1714 : i^* de 1667 à 1668, guerre avec rËspagne; 2^ de 1672 à 1679, guerre contre

la Hollande et contre la première eoalitioii eimfpéenne; ^•de 1688 A mi, goerre oontie la ligue d'Augsbourg, deuxième coalition européemié; 4* de 1700 A 1714, guerre de la succeision d'Espagne contre la troisième coalition enropéeiiDe« — Outre ces quatre guerres, l'histoire militaire de Louis XIV cumprend quelques faits importants de i664 à 1668 , et de 1681 à 1085.

IfoiiYoiN et Vauban organisent la puibSânce militaire de la 1 raace sous Louis XIV.

Itfouvoiti (Fr. Michel Letellier, marquis dp), né en 1641, i st employé au secrétariat du luinistère de la guerre en 1656, remplit les fonctions de ministre dès 1661, en obtient le titre en 1666, meurt en 16»!. Son caractère opposé à celui de Golbert; son infloence Mi 9'èpo«Aén«to pendant la guerre de Hollande , mais surtout après la mort de Colbert» 1683.

TMlban, né en 1633» fortifie les frontières continentales et maritimes, invente les parallèles en 1673^ est nommé maréchal

en 1703/ meurt en 1707. » Ses Mémoires sur la dirme royale,

Org^auiëation militaire. 1« Centralisation de l'au torité entre les mains du minislie. — Nominations faites par le ministre d'après l'ordre du tableau ; tous les officiers relèvent du iiiinistre; inspecteurs généraux; le droit de convoquer la milice et de commander Tarrière- Jban de la noblesse réservé aux lieutenants de roi ; division de l'armée en régiments soumis à Tuniforme.

2« Améliorations dans la discipline et dans Tadmi» dstration de Tarmée» — Discipline sévère* ^ Armes et manœuvres (Martinet et Foorilles) ; écoles d'artillerie ; corps des ingénieurs; compagnies de cadets; création des compagnies de grenadiers, des régiments de hussards^ de bombardiers, d'artilleurs ; maison militaire du roi (10,000 hommes); milices (30 régiments); création de l'administration militaire; coynmissaires ordonnaleurs des gtierres. — LIDU'l des Invalides, i674, — L'ordre de Saint-Louis, i6î^3.

Premien actes de la politique extérieure de Louis XIV^ glorieux pour la France, 1661-1667. — Habiles négociations de Lionne. — Achat de Dunkerque et de Mar~ dick, iM2*^Béparatiùn obtenuede l'Espagne et du Saint- Siège, 1662. -^Bataille de Samt-Gothard, 1664, et de Villa-Viciosa y 1665. — Expédition contre les Barbaresques, 1665 , secours envoyés aux Vénitiens dans l'île de Camiie. — Rôle de Louis XiV dans la guerre de la Hollande contre l'Angleterre, 1664-1667 ; traité de Bréda*

Guerre avec TEspagne, 1667-1668.

Mort de Philippe IV, 1660.^Xégociations de Louis XIV: dot de Marie-Thén"se et droit de dévolution, 1665-1667. Guêt re :

conquête de la Flandre par Txtrenne, 20 mai- Tl août 1667; et de la Franche-Comté par Condé^ 19 février 1668.

Triple alliance de la Haye; traité dMix-la-Chapclle, 2 mai 1668* — 1^ Flandre raite à la Fnuiee.

Guerre de Hollande, 1672-1679-

Trois causes de la guerre de Hollande ; alliances de la France; traité de Douvres, 22 mai 1670.

InvaelQB de la Hollande, 1672-1673; pian de Turenne. — Passage du Rhin à Tolhuys^ 12 juin. » Bataille de Solbay. — Succès de l'année française; détresse des Etats-généraux. — Révolution à la Haye^ juillet 1672; Guillaume de Nassau, prince d'Orange, est nommé stathouder. — Il ordonne Tinondation de la Hollande.

1673. — Campagne de Turenne sur le Rhin et sur le Weserj siège et prise de ^facstrirhi par Louis XIV. — Première coalition générale foniiée contre Louis XIV à la suite des succès de la France et des intrigues de Guillaume de Nassau*

1674. — Conquête de la Franche-Comté par Louis XIV. — Campagne de Turenne sur le Rhin et dans les Vosges: Sintzheimy 16 juin; Ladenbourg, 5 juillet; incendie du Palatinat; Entzheim, 4 octobre; Mulhouse , 29 décembre; Turkktim^ 5 janvier 1675. — Victoire de Gondé à Seneff il août*

1675* — Saccès du roi dans les Pay»-Ba8. — Mort de Turenne à Saltzbach, 27 juillet ; bataille ^'AUenheim, 2 août. — Campagne de Cuudti en Alsace ; il se retire à Chantilly. — Défaite de Créquy à Consarbruck. — Révolte de Messine.

4676* — Le roi prend Condé el Bouchain. — Charles de Lorraine prend Philippsbourg. — Victoires de Duquesne à Stromholi, à Agosta et à Païenne.

1677. — Le roi prend ValencienneB et Cambrai. — Victoire du duc d'Orléans à CaneL — Campagne de Gréquy sur le Riûn«

1678. — L'Angleterre déclare la guerre à la France* — Le roi prend Gand. — Succès de Créquy sur le Rhin.

Divers traités signés en 1678 (Hollande et Espagne) et en 1679 (Empire et Danemark) forment la I*alxde mèirue. — Ija Frauche-Comté reste à la France.

Vie uiilitaire de Vurenne, de Comiè, de Duquesiie et de Cré^ujr.

xn

Béfocation de l'édit de Nantes et politique de Louis XIY à l'égard de fAngletarre.— Ourlet H. — > Jacques H.— Oppottittoo de rartoiocritle et du clergé tnglali. — Révolution de 1688 avec l'aide de la HoUande. —Guillaume de Nama. — Locke. ^Noaresa droit poUiiqne. — l«70-ld88.

Apogée de la grandeur de Louis XIV,

Après avoir dmiré à U France la prépondéraace an

Europe par ses victoires et ses coriqu<?tes, Louis XÏV proâta de la paii de iXimègue : 1*^ pour &ir« dd aouveiles acquisitions; poiur développer la puissance maritime da la France; 3^ poiur r^er arMtrairement Ict alBGûres religieQses du royaume.

1. AcqtUsiiioM faites pendant la paix, 1679-i68i« — CaMunlimi vémim (ilIeU, Briaaeb et 4 Besançon) chargées de réunir à la France les anciennes dépen-^ danees des Trois-Evêchés, de la Flandre, de TAlsace et de la Franche-Comté. — Occupalioii de plusieurs villes (de Slmsbourg et de Casai, 30 septembre 1G81). — Alliance funuée contre la France en 4684. — Guerre avec FEspagne dans les Pays-Bas. — ï/invasion des Turcs en Autriche (siège de Vienne, victoire de Sobieski, 4683) et la puissance formidable de Louis XIV engagent les puissances alliées à ratifier les arrêts des chambres de réunion par une trêve de vingt ans signée & AaUshme,

0. Puissanee maritimâ de la Eranee* — Habiles marins (Seignelay, Duquesne, d'Estrées). Les flottas françaises dominent sur la Méditerranée (bombardement d'Alger, 1682 et 4684, de Tripoli et de Tunis; de Gênes, 1684). — ColoniLS iloi lisantes.

111. Affaires religiettscs. — 1® Démêlés avec le Sainte Siège, — Edit qui étend le droit de régale à tous les diocèses du royaume, — As.^emhh'e du clergé de France en 1682 (coulirmation de l'édit de 4673, déclaration des quatre articlc^\ base des libertés gallicanes). — Affaire des franchises, 4687 ; occupation d'Avignon par Louis XIV«

2" Sévérité de Louis XIV contre les hérétiques i 40 contre les Jansénistes (formulaire de 1669, bulle Unigenitus, 1713) ; ^ contre les partisans du quiétisme, 1695-1699;— 3** contre leBprotestants^

ll«voca<io« l'fdtt ëto l«»B«Mf 4685. — Etat du protestantisme en France depuis 4629. — Moyens de conversion employés par le

gouvernement. — Opinion pubii<jue fuvovuble à Fédit de révocation publié le 22 oc-

tobre — Conséquences de l*édit à Tinténeur

(agriculture, commerce et industrie, giM're des Catntsards) ; et à VdKtérieur (ligue d'Augsbowr^, 1686).

Polltt«m lionu Xl¥ à PégwrA «e VAm^l^^ tone. — 11 Teut affaiblir l'AngUterre au profit de la France (ocAo^ <U IhadBerqye, 1662, guerre» 1665*1667), et la tenir soua son influence par son union avec ka Stuarts» dans le but d*y rétablir le catholicasme et la monarchie absolue, et d'écraser la rt^publique protestante de Hollande. — La pulUique de Louis XIV échoue par la révolution de 1G88.

Charles II, 1660-1685. — H(>sf au ration desStuarts; le g(^iéral Monk, 1060. — Impopularité de Charles II dont la politique est contraire aux intérêts et aux sentiments de la nation. — Alliance avec Lonis XiY et vente de Dunkerque. 4662. — Guerre désastreuse avec la Hollande, 1664-1667. — Le ministère de la Cabale. Traité de Douvres, 1670 ; guerre contre la Hollande, 1672-1674, Charles U est forcé de changer de p^tique en 1668 et en 1 674-1 67B. ^ Le parlement combat ses projets de monarchie absolue (bill d*habeas corpus, 1679), ♦ et de rétablissement du catholicisme (bills à'xmifni inité^ Mm, du Test, if)74, et à'cxcUision, 1G80; les WUùis et les Tories; Titns Oates). — Charles H renvoit; son quatriC'mo parlement et gouverne seul, 168i-i68î». — Conjuration de Russel et de Sidney, 1683.

aae^aaall, frère de Charle^ if, 1685-1688.— Révolte et exécution de duc de Monmouth, 16S5. — Impopularité de Jacques II; causes : alliance avec la France, prosélytisme imprudent, cruauté

du grand chancelier * Jeffreys, prorogation du parlement, loi de tolérance absolue proposée en 1 687. Opposition intéressée de l'aristocratie et du clergé anglais, qui appellent Guillaume de Nassau. — Indolence de Jacques II et faute de Louis XIV. — Guillaume débarque à Torbay, lî» novembre, et maiche sur Londres.

RévolaUoB de 1088, causée par rimpopuLarité des

stuarts, Pendant que Jacques II se réfugie en France, Guillaume convoque une convention nationale à West* minster. — Il est proclamé roi sous le nom de Guil* laume III» et reconnaît la déelaratim des drùUs.

MJm MravMw ûrmlt polHlqm, le droit d'éketiùn, est substitué au dmt divin, la numarckie eanstitutionnelle à la monarchie absolue: le principe de la souveraineté naiionale est reconnu en Angleterre.

I^ke explique et préconise le nouveau droit politique dans son Essai sur l'origine, les limites et le but du gouvernement, 1690.

Coméquences de la révolution de 1688. — Développement de la puissance industrielle» commerciale et maritime de l'Angleterre. — Rupture avec la France.

GuilUmm III, siatkouder de Hollande et rot d'Angleterre» l688-i7a2« — Guerre contre la France» 1088- 1697. — Arrêt du parlement contre les membres catholiques de la famille royale, 1701.

Anne Stuart, 1702-1714. — Guerre contre la France, 1702-1711. — Union dréfinilive de TRcosse à l'Angleterre, 1707, — Avéuemeat de la maison de Hanovre.

N° XIII

Suiies lie la révolution de 1688 pour îa politique générale de l'Europe. — Traité de Byswick. — Guerre de la succession d'Espa^ue. — Traités d*Utrceht et de Rastadi. — 168S-1715. — Luiemliourg, Vilhin» Catinat» Vendôme, Oerwick, Tourville.

Déclin de la grandeur de Louis XIV ,

Haltes de la réTolatlon de 1688 pour 1* politt4|iie jfrèBérale de l*B«vope« — Guillaume 111, roi

d An^^leteiTe, devient 1 aine et le chef de deux coali-

lions européennes formées contre Louis XIY^ que la cliQte de iacipies II laisse à ses propres forces, — Après une lutte de vingt-trois aos, la France perd la prépondérance par le traité d*Utrecht; alors s'ouvre .une période de grandeur et de prospérité pour TAngleterre, rivale de la France, qui représente eJ. propage pendant le xvni® siècle les priiK ipes du p^ouvernenicnt constitutionnel et du protcbtautisme contre la uiouarchie absolue et le catholicisme.

• Guerre de la ligue d'Augsbourg, 1688-1697 ; seconde coalition européenne contre Louis XIV.

Toute l'Europe, à Texception des Stuarts^ alarmée par la puissance et par la politique arbitraire de Louis XIV

(chambres de réunion, bombardement de Génes^ démêlés avec le Saint-Siège, revocation de l'édit de Nantes), avait fornu^, à l'instigation de (iuillaunie de Nassau, une ligue signée à Augsbourg en n!'<0, — La révolution de 1688 fortifie la lif^nie par Tadhéision de l'Angleterre, peu après que Louis XIV, pour divers

motifs (la ligue d'Augsbourg, la succession palatine, l'élection de l'archevêque de Cologne, et surtout les projets de Guillaume), s'est décidé à commencer la guerre.

La guerre de la ligue d'Augsbourg se fait sur quatre théâtres principaux : en Allemagne, en Irlande et sur mer, en Italie, et dans les Pays-Bas.

1* En Allemagne, sttr le Rhin : prise de Pkilippshourg , et conquête du l*«il;itiiuil et des trois électorals ecclésiastiques, par une armée française sous le comuiaudement du grand Dauphin. — Second incendie du Palatinat, . février 1C89. — Conséquences ; traité de Vienne; irrijtation de rAUemagne, qui lève trois armées (combat de

Vakowi, sièges de Bonn et de Mayence). Après guerre purement défensive sur le Rhin.

f Eh Irlande ei $ur mer : descente de Jacques II en Iriaiide. — Victoires de Château^^Rentud dans la èaù de BmUry, îiÈ%9, et de VovFville au ct^ Biatki^^ JaO' ques II est battu par Guillaume sur les bords de la Wmfmm^ {{ juillet 1790. — Il revient en France, et une seconde défaite de ses partisans à Aghrim soumet l'irlaade à Guillaume. — Nouveaux préparati/s de descente : Tourville perd la bataille de la lïïo^ne, 29 mai ^692 ; combat de Lafjo.^, 1693. — Commencement d'une période de décadence pour la marine française. i^^'i-illS, malgré les entreprises de quelques marins célèbres (Tourviile, d'Estrées, Duguay-Trouin, Jean Bart, Pointis, etc.).

3* Enitalmi Gatinat remporte la victoire de jStaffkrAe^ 1690; conquête de la Savoie et d'une partie du Piémont» ^ Le duc de Savoie, secouru par le prince Eugène, ravage le Dauphinéi Une

nouvelle victoire de Catinat à h ■hinallle, 1693, lui enlève tous ses Etats, excepté Turin. — Il signe en 1G9C le traité de Turin, par lequel il obtient Pignerol ei marie sa fille au duc de Bourgogne.

4" Dofis le^ Pay^-Bas : Luxembourg répare la défaite du maréchal d'Humières à Valcourt par la glorieuse victoire de Flenras, 1" juillet 1690, — Prise de Mons (combat de Leuzc, 1691), et de Namur par Louis XIV, 1692. — Victoires de Luxembourg sur Guillaume III à •telaker^m^ 1692| et à IVerwIiide, 1693. — Après la retraite de Luxembourg^ 1695, Guillaume reprend Na-* mur.

Epuisement de la France, impôt de la capitaHon. — La défection du duc de Savoie, 1696, et la prise de trois villes {Ath, Barcelone et Carthagène), décident leis alliés à signer la paix au château de »y*wlck, 1697. — Louis XIV rend la plupart des conquêtes qu'il a faites depuis le traité de Niuu rue, et rétablit le duc de Lorraine dans ses Etats que la France occupait depuis 1034.

Vie B^Ktaire de TnirvUkf de Caiimi et de JUurtm-

Guerre de la succession d'Espague, 1 7 00- 1 7 H .

Décadence de l'Espagne pendant le règfne de Charles II, IGUolTOO. — Les trois prétendants à la siiccessiou : le Dauphin, le prince de Bavit»re et l'archiduc Charles. — Les (1(ux premiers testaments de Charles H, 1693 ei 1699, cl les dcnx traités de partage, Hm et 1700. — Troisième testament de Charles II en faveur de Philippe, duc d'Anjou, fleoond ils du grand Dauphin, 2 octobre i700; il est accepté par Louis XiV : FkUi»9« V» mI raspftipne, 1700-1746.

Trois fautes de Louis XIV (la eonflrmatkm des droits de Philippe V au trône de France, Toccupation des Pays-Bas et le titre de roi donné an fils de Jacques II) alarment les ennemis delà France, qui forment la grande ligue de la Bayc^ septemlne 1701; troisième coalition contre Louis XIV, — Le triumvirat (le duc de Marlhoroxigh, le prince Eugène et le p-aud peaâiûimaire Heinsiiis), — Situation de la France.

La guerre se fait sur quatre théiitres principaux : en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Espagne* Llle peut se diviser en trois périodes : dans la première, de 1701 à 1704, la France obtient des succès balancés de revers; dans la seconde, de 1704 à 1710, k guerre civile et la défection de ses deux alliés commencent pour elle une suite de revers (Hochstedt et Gibraltar, 1704, Hamillies et Turin, 1706, Oudenarde, d708, Malplaquet, 1709), interrompue par des succès passagers en 1707; dans la troisième, de 1710 à 1714, deux victoires décisives (Vill;i-Vicio8a, 1710, et Denain, 1712), et un heureux ((iiuoui>s d'événements, déterminent les alliés à signer la paix.

1" En Italie : Catiiiat est battu par le prince Eugène à Carpi; Villeroy Test à Cluan, 1701, et se laisse surprendre dans Crémone^ 1702. — Vendôme, vainqueur à Vittoria et à Luxsara, 1702, d<^livre le Milanais. — Trahi par le duc de Savoie, il lui enlève tous ses Etats, à l'exception de Turin, 1703-1706, et repousse deux fois les Impériaux, à Ca$$ano, 1705, et à CalcvuUo, 1706. — Siège de Turin par le duc de la FeuiUade. — Défaite dé*, sastreuse de Mmin et du due d'Orléans A Varia, 7 septembre 1706 : perte de 1 Italie j le Milaiiais et le royaume de Naples sont occupés par les Impériaux» — Le prince Eugène et le duc de Savoie échouent dans une invasion en Provence (siège de Toulon), 1707.

2" En Allemagne, sur le llhin et sur le Danube : — VîVlars, lieutenant de Catinat, bat le prince de Bade à Fried' lingen, 1702. — Réuni à Télecteur de Bavière sur le Danube, il défait le comte de Stynim à Hachsiedt, 1703, pendant queTallard est vainqueur à Sjotre; il est rappelé et chargé de terminer la guerre des CamisardSm . Adhésion du duc de Savoie et du roi de Portugal à la coalition. ^Marlborough, Eugène et le prince de Bade se réunissent contre l'électeur, qui menace rAutriche. — ' Ilepoussé du Schellenberg, l'électeur livre avec Tallardel Marsin la désastreuse bataille d'Wlaéh^te&t, 1 3 août 1 704 : évacuation de l'Allemagne. — Villars défend la frontière: camp de Sierk, 1705; prise, des lignes de Wissembourg, 1705, et de Stolhofeny 1707. *

3* Dans les Pays-Bas.— Marlborougb s^empare de Télectorat de Cologne et du duché de Limbourg, malgré quelipies succès de RoufQers (sur le has Rhin, 1702, et & Eckeren, 1703)«— Il trompe Villars en 1704, letepousse de Liège en 1705, et gagne sur lui, le 23 mai 1706, la bataille de ■ mmfllles, qui lui livre une grande partie des Pays-Bas espagnols. — La défaite de Vendôme à Ondenarde, 1708, et la prise de Lille (héroïque défense de Boufflcrs), ouvrent à rennemi la frontière du nord. Détresse de la France en 1709 : rigueur, de l'hiver» —

Famine. ^ Epuisement d'hommes et d*argent — Louis XiV fait inutilement des propositions de paix. » Appel & ses sujets. — Glorieuse défaite de Malplft^mt^

H septembre 1709.

4* Eïi Espagne : Malgré la défaite de Château-Renaud dans le port de Vif/Of 1702, l'Espagne rostc fermée aux allit^s pendant trois ans, 1701-1703. — Mais le roi de <*ortugaI adhère à la coali-

Uuu par le traité de Méthuen, 1703; Tamiral anglais Rookc s*emparc de Gibraltar y et gagne sur le comte do Toulouse la bataille navale de Malaga, août 1704. — L*archiduc Charles, débarqué <\ Barcelone, est proclamé roi sous le nom de Carlos III.

— Après la défaite de Philippe V à Rarcelone, 1706 , il entre dans Madrid. —La victoire de Berwiek à AUbmiw rétablit Philippe V sur son trône. Mais de nouyeaui revers (défaite de Saragosse^ 1710) livrent une seconde fois Madrid â Tarchiduc Charles.

Louis XIV fait de nouvelles propositions de paix aux Conférences de Gertmydenberfj. — U refuse d'accepter les conditions humiliantes des alliés» — La fortune se déclare enfin pour la France : 1** en 1710, la victoire de Vendôme ^ Villa-Vtci€>fta affermit Philippe V sur son trône ; — 2** en 1711, la mort de Joseph 1" appelle l'archiduc Charles à l'empire ; TAngleterre se détache de la coalition aprôs la chute des Whigs^ et le Portugal, après la prise de Rio-Janeiro par Duguay-Trouin ; —3® en 1712, la glorieuse victoire deVillars à Denate, 24 juillet, ruine les espérances des ennemis.

Les alliés signent le iraité d^Utrecht f 11 avril 1713.

— Après une brillante campagne de Villars sur le Rhin (prise de Landau et de Fribourg) , l'empereur Charles VI accepte la paix par le traité de Rastadt, 6 mars, et TEmpire, par le traité de Bade, 7 septembre 1714.

Traitét* d'Utrecht, 1713, ET dk Ra§fadt , 1714. Philippe V, reconnu roi d'Espagne et des Indes, cède à rfc^mpercur les Pays-Bas espagnols, le royaume de Naples, la Sardaigne, le Milmais et le Mantouan ; à rAngleterre,

Gibraltar et Tile Mmorque, et au duc de Savoie^ reconnu roi, l'île de Sirilp.

La France recouvre les places qu'elle a perdues sur sa frontière du nord ; mais de toutes celles qu'elle a conquises, elle ne garde que Lofèdau^ — Le roi de Pnuse lui cède la prindpauU d'Orange ; le duc de Savoie» la vallée de Bareelonnette ; mais elle abandonne à TAngleterre VAeadie, Terre-Newe^ ItL baie à^Budsom et File Saint-'ChrisÉophe ; elle démotit DunkerquCy et permet à la Hollande d'occuper les places fortes des Pays-Bas. — Ses efforts contre deux coalitions europi^ennes l'ont épuisée et chargée d'une dette de deux niilliurtis et demi : c'est à ses dépens que deux puissances rivales, l'Autriche et surtout l'Angleterre, se sont agrandies et ont accru leur influence en Europe.

Vie militaire de Vendôme, de Boufflers, de VillarSf de Berwick, de Marlbowugh et du prince Eugène.

Fin du règne de Louis XIV, 1713-17 lo.

Outre les désastres de la guerre, plusieurs événéments contribuèrent & attrister les dernières années du règne de Louis XIV: la mort du grand Dauplii n, du second Dauphin et du duc de Berri ; les "querelles religieuses à l'occasion de la bulle Unigenitus ; l'attitude menaçante âe l'Angleterre où les Whigs ont ressaisi le pouvoir j le mécontentement excité par l'élévation des princes légitimés au rang de ducs et pairs et d'héritiers du trône. " Louis XIV meurt le 1®' septembre 1715, après soixantedouze ans de règne, laissant la couronne à son arrièrepetit-filSy âgé de cinq ans.

Coap d*<Bil »tir l«inrii««ièd«* Profrltgéaénl des MiiaBM^ éfÊ loltref

Coup (l'œil sur le xvii® siècle.

Pendant le xvu* siècle, la France occupe le premier

rang en Kurope par l'influence de sa politique et de sa

liUt'iaturo.

I. Politique de la France : à 1 extérieur, d'abord enlever la prépondérance à la maison d'Autriche, puis se l'assurer par l'alliance des Stuarts et par la force des armos : ce qui est la cause des guerres europi^ennes du xv ii<^ siècle (guerre de Trente ans et guerres de Louis XIV), du développement de la diplomaUe (systèoie d'éqmlibre européen), de rétablissement de nombreuses années permanentes et da perfectionnement de la tactique miU* taire;^4 l'intérieur, progrès de l'autorité royale (Richelieu, Mazarin, Louis XIV) ; élévation de la bourgeoisie par le développement de la richesse mobiUaire.

II. La protection accordée en France (Richelieu, Maza- ■rin, Coll)ert et Louis \IV) aux sciences, auv lettres et aux arts, contribue à. en déterminer un proyrès général en Europe pendant le xvu* siècle, appelé le Siècle de Louis XIV.

Progrès des sciepces, des lettres et des arts.

L Philosophie, — i° Spiritmliste : Ikscartes, 1596-1650. — Pascal f 1623-1662, et Port-Royal. — Miilobranche, Leibnitz, 1646-1716, Bossuet, Fénelon. — Spmosa,

20 SemwUiste : Boom, 1561-1626, ^ Hobbes, LockCf I632-I7a4« — Gassendi.

3* Sceptique : Bayle^ 1647-1706. — La Mothe-le-Yayer.

4<» Politique : Hugo Grotius, 1583-1646, Samuel Puffendorf.

IL Êruditùm : Bénédictins , llabiUon , Montfoucon. —

Saumaise, 1588-1658. — R Petau, 1583-1652. ^Horéri,

du Gange, Casaubon, Scaliger, Yossius.

IIL Histoire : Bossuet, Mézeray, le P. Daniel, FTeury,

. les Bénédictins, VL'rtrjt,

IV, Mémoires: Madame de Mottevillo, 1G21-1689* — Le cardinal de Bets, 1614-1679. — Sami-Simon^ 1675-

V. Géographie : Bernxer, 1025-1688. — Chardin^ 1645- 1713. — Tavernier, Nicolas Sanson et Guillaume Delisie.

Vï. Botanique : Toumefort, 1656-1708.

VH. Droit : Domat, 1695.

VUL Sciences exactes et physiques i Descartes, Pascal, Fermât, Salomon de Gaux, Denis Papin.

Savants étrangers: Képler, 1571-1631.— 6a/tYée, 1564- 1642. — iVîwto», 1642-1727. — Iet6nt&.— Tyc/uhBrahé, 1546-1601. — Napier, 1550-1617. — Halley, 1756-1742. — Rœmer, Huygens, 1629-1695, et Cassini, 1623-1712, f<i>ndateur de V Observatoire.

Influence des érudits de la Renaissance, de TÂcadémie française et de ThOtei de Rambouillet, sur la langue et la littérature françaises. — Division du siède de Louis XIV en deux époques distinctes par les œuvres

qu*elles produisent : 1600-1661, 1661-1715.

Prose, — i° Philosophie (voir plus haut). 2* Morale: de la Ruchefoucaud , 1613-1680. — La Bruyère, 1644-169<>. — Le Sage, 1668-1743. 3° Histoire (voir plus haut).

A9 Mémoires (voir plus liaut).

Digrtized by Googl

5» Eloquence sacrée : Bomet, 1627-1704. — Bounla^ Ume, 1632-1704. — Fénelan, 165M7I5. ^ Fléchier , 1632-i70a«— Jf<im7/o?i, 1663-1741, et Mascaron. — £/<h quenee judiciaire : Patru et Pelliston*

6» Lettres : Voiture, 1598-1648, Balzac, 1594-1664.

Madame de Sévigné, 1626-1696, Madame de ifoiV tenoHy 1635-1719.

Poésie. — l» Tragédie ; Corneille, 1606-1684. -^ Racine, 1639-1699. — Hotroii, Pradon.

2» Comédie : Mvliere, 1622-1673. — hegaard, 1647- 1709. — Le Sage, 1608-1743.

3<^ Genres didactique^ satirique et épistolaire : Boikau, 1636-1711.

4*» Fables : la Fontaine y 1621-1695. — Lamotte.

5» Poésies légères : Racan, Segrais, les Deshoulières, Ghaulieu, etc«

6" Genre lyrique : Racine^ Quinault, h B« Rousseau, 1669-1740. — Lamotte, 1672-1731,

7* Genre épique : Chapelain, Saint-Amant, Lemoyne,

Poètes étrangers. — Angleterre : Shakspeare , 1563- 1615. — Milton, 1608-1674. — Addison, Pope, Dryden. — Espagne : Lope de Yécja, 1562-1635. — Caideron, 1600-1681. — Cervantes, lo47-1616.

l"" Peiniare : Pmmn^ 1594-1665, — Le^uetir, 1617- 1685. — , Lebrun, 1619-1690. — Claude Gdée dit le

'Lorrain, Mignardy Philippe de Champagne.

2" Sculpture : Puget, 1 622-1 oi>4. — Coysevox, les Coustou, Girardon,

3« Architecture : François et Jules Mamart. — Perrmlty 1628-1688.— Le iVd/re, 1613-1700.

Musique: Lulli, 1633-1687, fonde avec QuinauU, 1635-1688, l'Académie de musique.

Peinture dans les pays étrangers. — École flamande ;

Rubens, 1577-1640. — Van J)yck, la9W641 Bem-

brandi y 1606-1674, les Téniers.

École italienne : le Guide, 1575-1642. — L'AJJiiaiie» 1578-1660. — Le Dominiquin, 1581-1641. — Salvafor

Espagne: Vélasques, 159M660.— JAm/lo^ 1608-1682. — Ribéra*

LOUIS XV

, Unq périodes: 1715-1726 ; 1726-1740; 1740-1748; 1748-1761 ; 1761-1774.

Régence du duc d'Orléans, 1716-1723.

Le testament de Louis XIY est cassé par le parlement, et la régence est donnée au duc d'Orléans pendant la minorité de Louis XV. — Réaction contre le règne de Louis XIV : affaiblissement de l'autorité royale, licence des mœurs, changement de politique par Talliance avec l'Angleterre. — Dubois,

Guerre avec VEspagne, 1719-1720. — Projets iVAlbéroni contre la France, l'AngleteiTe et r Au triche. — Triple alliance (France, Angleterre et Hollande), 1717, et, par l'adhésion de TEmpereur, quadruple alliance, 1718. — Albéroni fait occuper la Sardaiffne et la Sicile. —Mais Tamiral Byng détruit la flotte espagnole en vue

de Syracuse ; U eonspiralioii de Ctlkemre et du duc du

Maine est découverte ; Berwick entre dans les Provinces basques, — Philippe Y renvoie Albéroiii et adhère à la quadruple alliance, 1720, faite pour maintenir le traité d*Utrecht. — L'Empereur garde la Sicile et cède ia Sardaigne m duc de Savoie (roi de Sardaigae).

lijstème de I^aw, i 7 16-1720. — Désordre des finanees. Mesures prises par le régent : Chambre de /usHcCf visa^ refoote des monnaieB* Law propose de suppléer à la rareté du numéraire par le pepier-monaaîe# ^ Suocés de la banque privée, 17i6^t7i8> déclarée par le régent bançue royale, illS, malgré une vive opposi-

tion. — Création de la Compagnie des Indes^ 1719, avec de nombreux privilèges (monopole du commerce, perception des impôts, fabrication des monnaies, etc.). — La compagnie paye la dette de l'État avec ses actions, que fontmonter l'engouement et l'agiotage. — Quelques spéculateurs réaUsmt leur fortune : dépréciation des actions et des billets, qui n'ont qu'une valeur fictive. Mesures iniques de Law pour discréditer Targent. — Chute du système ; ses résultats.

Dubois est nommé premier ministre à la minorité de Louis XY> 1722*— Le duc d'Orléans lui succède» 10 août- 23 décembre 1723.

MMftière du «uede SevAm^ 1723-1726. — In* flUence de la marquise de Prie. — Pftris DuTemey. — Mariage du roi avec Maria Leczinaka, 1725. *

Ministère de Fleury, 1726-1743.

Fleury se proposa i*" de réparer le désordre des finances par Féconomie ; T d'assurer la paix à la France et à FËurope. La paix Ait troublée, à Tintérieur, par Topposition des jansénistes ft la bulle UnigeniHis ; à réHérieor, par trois questions de succession.

Affaire de la swxmion de PflinM et de PtoUMce. —

Pi otentions de Philippe V. — Fleury prévient la guerre et fait signer le prcQuer traité de VleMe, 1731, par lequel l'Empereur cède les duchés de Parme et ie Plaisance à don Carlos,

Ctuerre de la succession de Pologne, 1733-1735. — SlABislas lieczinHkl et Aniru»i«, électeur de Saxe, sont élus tous deux rois de Pologne. — Siège et prise de ii»iilKi|r par les Russes. — Guerre de la France contre TAutriche : sur le Rhi?}, Berwick prend Kehl

et PMlippelioiivv; en //a/te,Villarsfait Ibl conquête duMir lamis, qu'assurent aux Français les victoires de Pâme et de toMtall», 1734. — Don Carlos bat les Impériaux à BItonto, et fait la conquête du royaume de Nulles.

Second traité de Wleme, 1735. — Les êuehés de Lorraine et de Bar sont dunnés à Stanislas pour revenir à la France après sa mort. — François de Lorraine ob- . tient la Toscane, et don Carlos le royaume des Dem- SicHes.

Guerre de la succession d'Autriche, 1740-1748.

A la mort de Fempereur Charles Vi, 1740, sa succession revenait à sa fille Marie-Thérèse, en vertu de la pragmatique sanction reconnue par les deux traités de Vienne. Mais cinq prétendants , Télecteur de Bavière,

soutenu par la France , l'électeur de Saxe, Frédéric II,

roi de Prusse, Philippe V, roi d'Espagne, et le roi de Sardaigne, s'unirent par le traité de Nymphenbourg , 1741, pour démembrer la monarchie autrichienne.

La France obtient des succès suivis de fevers en Allemagne, en Italie et en Angleterre : malheureuse sur mer et dans ses colonies, elle est constamment victorieuse dans les Pays-Bas avec Maurice de Saxe,

En Allemagne, Frédéric II conmience la guerre par la

victoire de M^Iwite^ I74i, et fait la conquête de la Silésie. Pendant qa'une aimée française impose un traité de neutralité pour le ffanawre, une année franco* bavaroise prend Lintt et Prague : Télecteur de Bavière

est couronné archiduc d'Autriche, roi de Boht^mc, enfin empereur sous le nom de Charles VIL — Mais le dévouement des Hongrois à la cause de Marie-Thérèse, la di^claration de guerre de l*Angleterre^ et la d«^fection de Frédéric H, qui, après une nouvelle victoire à Czasîau, obtient la Siiésie par le traité d« Berlto , forcent les Français d*évacuer la Bohême (retraite de JPrairue, dirigée par le marécbal de Belle-isle» décembre 1742).

— Défaite du duc de Noailles à DetUiigctt, 27 juin 4743 ; évacuation de l'Allemagne.

Traité de WbrwM, 1743, et ligue de Franc forty 1744.— La France garde la défensive sur le Rhin ; le nouvel électeur signe avec Marie-Tliérùse le tnulé île Fuessen, et Frédéric 11, après trois victoires (à Freyberg^ à Sohr et à Kesseldorf), le traité de Dresde, 1745, par lequel il reconnaît le nouvel empereur François I*^

En Italicy les Français et les Espagnols, maîtres delà Savoie et du comté de Nice» se réunissent aux Napolitains ; victoire de Basslirn^^i^o sur le roi de Sardaigne, 1745 ; conquête du Milanais et du duché de Parme. — Défaite de PlalMace, 1746 ; perte de TUalie. La Provence est envabie par les bnpériaux, que rappelle le soulèvement de Gènes. — Défaite et mort du cbevalier de Belle-Ue au col d'Exilles^ 1747.

En Angleterre, Charles-Édouard, déjà maître à^Edimbourg, bat les Anglais à Preslon-Pans,{l ^-ô , et à Falkirk; mais ie duc de Cumberland ruine ses espérances par la victoire de Culloden, 1746.

Guerre sifr mer et dans les colonies» — Bataille indécise de Toulon, I7i4. —Prise du cap Breton par les Anglais, 1745. — Més-

intelligence de la Bourdonnais et de Dupleix,

— La Bourdonnais prend Madras, 1746 ; sa disgr&ce.* ^ Défense de Pondichéry par Dupleix^ 1748.

. En Flandre, prise de plusieurs villes par Louis XV, qui eat a^^lé en Abace par une intasion des Impériaux, et tombe malade à MetZf 1744. ^ La Tieiolra ém Vm« taioy^ mai 174^, gagnée par le maréchal de Saxe sur le duc de Gumberland, et celles de Ratucmix^ \lHy et de Lawfeld, 1747, donnent la Belgique à la France.

D'un côté, l'arrivée d es Russes sur le H in n et la ruine de la marine française, do l'autre, la prise de Berg-op-Zoom et Vinvestmement de Mui'sirwhl^ décident les puissances belligérantes à signer le tr»i4é d'Alx*la^CJuipttlle , 18 octobre 1748.

Marie-Thérèse cède la SiUsk à Frédérie II, et le de Parme à don Philippe. La France recouvre ce qu'elle a perdu en échange de ses conquêtes*

Vie militaire de ikmiee de Saœ, de ShilUb^, de Belk-ble, de Farchidue Charles et du duc do Cwnberlani.

Guerre de Sept ans, 1766-1763.

Cause de la guerre : la jalousie de l'Autriche contre la Prusse, et de TAngleterrc contre la France, dont le commerce et les colonies étaient en voie de prospérité. Occasion: les contestations de l'Angleterre avec la France au sujet des limites de VAcadie et de la possession des rives de VOhi» et de ^lelques Antilles. ^ Assassinat de Jumarmlk, 17S4. — Capture de plusieurs vais> seaux français par les Anglais»

Changement dans les alliances^ influence de Madame de Pompadour, — Traités de Whitehall et de Versailles, 1706.

Pendant la guerre de Sept ans , la France combat l'Angleterre sur mer et dans ses colonies, et sur le continentj dans la Westphalie et dans le Hanovre. — La lutte de Frédéric II contre l'Autriche , l'armée des Cercles, la Russie et la Suède, a pour théâtre la Saxe, la Bohême, la Silésie et le Brandebourg.

I. Gxierre sur mer et dans les colonies, — Sur mer : conquête de Tile llinorqae par la r.alissonni^re et par le duc de Richelieu, 4756. — Pitt envoie trois flottes contre les ports français (prise do Cherbourg, descente à Saint-Cast, 1758.) — La flotte do. Toulon est détruite par les Anf^lais à Lafjos; colle de Brest, près de Belle-Ish, 4759, — Blocus des côtes de la France ; prise de Bellelêk par les Anglais, 1 764 . '

Perte des colonies françaises; perte du Sénégal, 4758. — Malgré les efforts héroïques deMontcalm, les Anglais prennent le fort D'/^^'/esne ni Lomsbourg, 47d8, ot assiègent 4|«é1iee. — Bataille de Québec, 4759 ; mort de Montealm. — Perte du Canada, 4760. — Perte de plusieurs Antilles. — Prise do Chandernaj*u par les Anglais, 4757.

— Succès monioiilciaos de La/hf-Tolendal, 1758. H

est obligé de capituler dans I^oudichéry, 4760 ; perte de

VLldo.

Le pacte de famille, conclu à l'instigation de Ghoiseul . 1764, livre à TAngleterre les colonies espagnoles.

II. Campag^nes des Français en Alle|ii«gne

Le maréchal d'Ëstrées bat à Ha^ienbeek le dnc de Gnmberland^ et le duc de Richelieu le force à signer la capitulation de UoAteraeTeii , septembre 4757. — Occupation du Hanovre. — La défaite de Soubise à BoslNush, 5 novembre 4757, et Tliabilotéde Ferdinand de Brunswick^ couiiaandaiit do l'armée anglo-iianovrienne, ramènent les Français sur la rive gauche du lUiin ; défaite du comte de Clermont à Crevelt, 1758. —Après les victoires de Soubise à Luttcmherg, et du duc de Broo^lie à Sondcr.^hmtsen et à Bergen, la défaite du maréchal de Contades à Minden. IT.îO, force les Français à revenir-sur le Rhin. ~ De Broglie, vainqueur à Corbachf prend Cassel ; le comte de Castries, son lieutenant, bat les ennemis à Clostercamp (dévouement du chevalier d'Assas, 1760). — Il est défait Tannée suivante ÈL Willighausen» — Soubise, sixième général de ' rannéBi estbattu à WtlMe^m5(a(i/ et laisse prendre Casse L

DÛ

in. Can^Mgnes de Frédéric IL — Frédéric II» iHrérenant ses ennemis» occupe Dresde^ bat les Autrichiens à Lowosits, et force les Saxons à capituler dans le camp

de Pima, 4756 ; conquête de la làxe. — Il envahît la Bohême ci bat raichiduc Charles à Prague ; battu à son tour par Daun à Koîlin, pendant qu'un de ses lieutenants Test à Jfvgcrndorf, et que Berlin est mis à contribution, il rétablit sa fortune parles victoires de Rosbach et de Lma, 1757. — Après une victoire sanglante sur

les Russes à Zorndorf, 4758, il est défait à Hochkirchen par Daun» et plus complètement à Kunesdorf par les Russes, qui vont piller jBer/m, 4759. — Il triomphe de nouveau de ses ennemis dans la Silésie et dans la Saxe par les victoires de Ldegnitt et de Torgau, 1760» et deux ans après, par la prise de Sehmidnits et par la victoire de Freyberg, 4762.

Les derniers succès de Frédéric II, la mort d'Elisabeth de Russie, la chute de Pitt, et surtout l'épuisement des puissances belligérantes , amènent la signature des traiiés de Paris et d'Hubertftbovrff, 10 et 45 février

La France rend ses conqu{}tes et cède à FAngleterre : 4* le Canada avec le fleuve et le golfe Saint-^Laurenl (elle donne la Louisiane à FEspagne, qui avait perdu la Floride) ; quatre îles dans les Antilles» la Dominiqut, Saint' Vineenty la Grenade et Tobago ; 3"* les comptoirs français du Sénégal. — Les autres colonies et la marine française sont ruinées, — Frédéric II garde la Silésie,

N" XVI

Esprit de réforme popularisé par les philosophes (Voliatre, Montesquieu, Rousseau) et par les économistes (Vauban,Quesnay, Adam Smith, etc.) dins toute PEurope. — Pombal et Joseph en Portugel, — FervUnand VI, Charles 111 et Arandt en Espagne, — Tanncd et Cbailes VU à Naples. — Léopold en Toscane. — Joseph II en Autriche. — Frédéric II en Prusse. — Gtioiseul, Louis X VI» Turgot» Mëlesberbes et Necker en France.

Ësprit de réforme au iviii"^ siècle*

L'esprit de réforme, qui caractérise le xviu* siècle, est provoqué par de vrais ou prétendus abus et injustices, qu'il attaque pour les détruire et pour y suteti- -tuer, sans tenir compte du passé, un ordre nouveau fondé

sur le principe de libortt^ et d'égalité. — 11 paraît dès la lin du règne de Louis XIV et se développe à la faveur des sc andales et des malheurs du règne de Louis XV.

Popularisé par les philosophes et par les économistes, l'esprit de réforme se répand dans toute l'Europe sous le patronage des rois et de leurs ministres. — En France, ii ac^ quiert une grande influence pendant le .ministère de Choiseul , devient de plus en plus puissant pendant le règne de Louis XVI, et triomphe enfln de i789 à 1791, époque où, sous le nom d'esprit révohUionnaire et de révùiutiony il applique ses principes jusque dans leurs dernières conséquences.

Philosophes du xvm* siècle.

Les philosophes du xvm^ siècle exercèrent une grande influence, soit individuelle par leurs talents et leufs ou-

rrages (principalement Voltaire, Montesquieu et Rousseau), soit collective par la publication de TEncyclopédie, qui renfermait toutes les attaques et toutes les doctrines de l'esprit de réforme.

Voltotre^ 4694-1778, Inilueuce qu'il exerce par ses voyages, par sa correspondance, par ses ouvrages, par ses doctrines religieuses et politiques et par les qualités de son esprit et de son style.

lloiiteiqiiiev, 1689-175S. {Lettres persanes ^ 1721. Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, 4734. Esprit des Ims^ 4748.)

a. «i. Rousseau , 1712-1778. {Discours contre les sciences et les arts, 4750. Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, 1753. La Nouvelle Eélois^, i75U. Emile, 1762. Le contrat social, 1763.)

Philosophes encyclopédistes et matérialistes : Diderot, d'Alembert, Condorcet, Condillac^ Helvétius, Lamettrie, le baron d'Holbach.

Économistes du xviii^ siècle.

. Vantail, 1 633-1 107, demande l'égale répartition des

impôts; Mémoires sur ladinne royale, 1707.

Le docteur 4|uesnay, 1694-17:1, chef de Tccole des pjnfsiôrrates, soutient que l'agriculture est la source uuique des richesses. — Dupont (h' Nemours, son disciple, publie son ouvrage la Physwcratie ou constitution naturelle des gouvernements, — Mirabeau, Turgot, Vincent de Goumay, demandent la liberté de l'industrie et du commerce {libre échange).

L'écossais Adam Smith, 4723-1790, dans ses Bêcher" ches sur la nature et les causes des richesses des nations, i776, donne le travail pour source unique des richesses, — J, B. Say, 1767-1832, son disciple, et, comme lui, partisan du libre échange, développe et complète sa doctrine.

Réformes opérées en Europe au xviii" siècle.

P^rtagftl. Joieph P'y i 750-1777. Joseph de Carvalho, 1699-1782, marquis de Pombaly ministre de 1750 à 1777, lutte conti'c la noblesse (exils, révocation de

plusieurs donations) et contre le clergé (expulsion des Jésuites et conlibcalion de leurs biens, 4759). — Il rebâtit Lùbunne dcitruite par le tremblement de terre de 1755. — Il fait des rcfoniies, mais peu durables, dans l'agriculture, dans le commerce, dans l'industrie et dans Téducation de la jeunesse (écoles gratuites^ collège des nobles).

Bw«M* Ferdinand VI, 1746-1759, et Charles III, 1759-1788, tous deux fils de Philippe V, -7- Sous Chai^ les m, il y eut trois ministres réformateurs : Aranda, 1766-1773, Florida-Blanca, 1774-1792, et Gampomanès.

— Expulsion des jésuites, 1767. — Mesures prises par te comte d'Aranda contre le clergé et contre Tinquisition. — Encouragements donnés à Tagriculture, au commerce et à rinduslriL». — Banque Saint-Charles.

IVaples. Charles VII, 1735-1759, et son fils Ferdinand IV, 1759-1825. Tanucci, 1734-1777, lutte contre la noblesse (suppression des juridictions seigneuriales) et contre le clergé (concordat de 1741 ; expulsion des jé» suites, 1767).— Après plusieurs réformes peu durables, Tanucci est disgracié; la reine Marie'-(^aroline devient toute-puissante.

T9wmmne. François i*», 1737-1765, et son fils liéopald 1er, ^765-1790. — Réformes dans la législation (abolition de la peine de mort) et dans la répartition des impôts ; dessèchement des marais.

Antriche. iloseph II, ITOo-lTOO. — Après la mort de Marie-Thérèse, 1780, réformes faites avec violence : suppression des juridictions particulières et nouvelle

organisation administrative favorable à la centralisation. — Suppression des droits seigneuriaux. — Changements dans la discipline ecclésiastique ; édit de tolérance, 1781. — Politique agressive de Joseph II à l'égard de la Hollande, de la Bavière et de la Turquie. — Révolte de la Belgique*

Pni«ie« Frédérle II, i740-i786. Après la guerre de Sept ans, Frédéric II fait de sages réformes dans Tad* ministration, dans la législation (nouveau code) et dans rinstmction (Académie de Berlin). Il ordonne de creuser des canaux et de dessécher des marais, et étalilit une banque nationale, 176i>, et une caisse iiypo-Ihécaire, 1778.

France. — LOUIS XV, 1763-1774.

Ministres réformateurs de Louis XV ; Voyor d'Argcn- Fon, Machault d'Arnouville, contrôleur des finances, i74$-1754. Silhouette, Choiscni, qui occupa le ministère pendant douze ans, 1758-1770.

Choiflevl s'efforce : i* de réorganiser Tannée ; 2* de relever la marine (pacte de famille, construction de plusieurs vaisseaux , essais de colonisation en Guyane) , 3" d'appliquer les nouvelles doctrines (édit pour la libre circulation des grains, 1764, expulsion des jésuites, 1764) ; 4° de rendre à la France son influence politique ; réunion de la Lorraine, 1766, et acquisition de la Corse, 176«.

Alliances avec les ministres réformateurs et avec rAutricbe (mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette) contre TAngleterre et contre la Russie ; secours promis aux colonies anglaises, aux Turcs et aux Polonais.

Opposition des parlements. — Procès du duc d'Aiguillon. Choiseul, favorable aux parlements, est disgracié, 4770.

sion des parlements, 1771), de l'abbé Terray (banqueroute, déficit, pacte de famine); et du dur d'Aiguillon (partage de la Pologne, 1772).— kort de Louis XV, 1774.

LOUIS XVI

Trois périodes : 1774-1783; 1780-1789; 1789-1792.

Caractère de Louis XVI ; ses premiers actes sont populaires, mais impoliti^es. Maurepas, chef du ministère, 1774-178i.

Tari^ot, contrôleur des finances, 1774-1776; ses projets de réforme. Après avoir obtenu par deux édits U libre circulation des grains, 1775, et l'abolition de la . corvée, des jurandes et des maîtrises, il échoue dans le projet d'établir l'égalité de l'impôt, et est ren^oyé.

Malesberbes, ministre de la justice, 1 775-1 776, voulait assurer la liberté individuelle, la liberté de la presse et la liberté de conscience, — il donne sa démission*

Le banquier génevois IVeeker fut appelé trois fois au ministère des finances, 1776-1781 ; 1788-11 juillet 1789;

16 juillet 1789-1790. — Necker essaye, 1776, de réparer le désordre des finances par récuiioniic et pai^ les emprunts. — Il relève le crédit et trouve d'abord des ressources pour la guerre d'Amérique.

Iiiuerre d'Amérique, 1778-1783. — Révolte des colons américains contre TAnglcterrc ti l'occasion de nouveaux impôts, — Congrès de Philadelphie ; déclara-^ (ton d' indépendance des Treise Etats-Unis , 1776. — Capitulation des Anglais à Saratoga^ 1777, — La Frante iiitervienty à la demande de Franklin^ par haine contre TAngleterre et par enthousiasme pour la nouvelle république.

Guerre en Europe. Combat indécis à'Ouessant, 1778# —

La France entraîne TEspagne et la Hollande» et forme la neuiralité armée pour la liberté des mers» 1780» — Prise de Vile Minorque par les Français; attaque infructueuse contre Gibraltar, 1782.

Guerre en Amérique. JD'Estaing délivre Philadelphie et s'empare des îles Saint- Vin cent ci de la Grenade aprùs avoir rallié le marquis de Vaudreuil qui venait de faire la conquête du Sénégal, 1770. — L'échec d'Estaing à 5avannah et les succès de l'amiral anglais Rodney, 1779- 1780» compromettent un instant la cause des Américains. — Mais le comte de Grasse, après quelques succès dans les Antilles (prise de Saint-Eustache et de Tabago), concerte ses opérations avec Rockambeau, la Fayettfi et Washington; le général anglais Gomwallis signe la eapUulation de York-Town, 4781. — Bataille des Sainte» gagnée par Rodney sur le comte de Grasse, 1782* — Tm Pérouse dans la baïc d'iiudsoii.

Guerre dans les Indes. Les Ansîlais, maîtres d'un vaste empire dans les Indes, s'omp;L['t'iit dos colonies françaises, 1778, et des colonies iioliandaises, 1781. Le bailli de Suffren, nommé chef d'escadre dans la mer des Indes» livre aux Anglais six combats glorieux et fait al« liance avec HaîdeivAly et avec son fils» Tippou-Saéb, . 1781-1783.

Traité ém ireimlUes» 1783. L'Angleterre reconnaît rindépendance des Etats-Unis ; elle cède & la France le Sé-*

négal et Taba(jo,(}\ ii\ V.^^à^\\i^ Vile Minorque et \a Floride, La guerre d'Anu^riquo relève la puissance maritime et coloniale de la I i ;mce ; mais elle propage en France les idées d'indépendance et augmente la dette de 1,400 millions.

Necker avait voulu soutenir le crédit par son Compte rend» de l'état des finances, 1781» il échoue contre l'opposition de la cour.

De Calonne, 1783-1787» favorise le luxe et affécte la confiance. — Après avoir épuisé le crédit» il assemble les notables^ 1787, qui demandent son renvois

Leoménie de Brienne, i 787-1788, fait quelques réformes approuvées par les notables. — Vnc opposition du parlement; préoccupation de l'opinion publique. — Etats du Dauphiné assemblés à Vizilîê. — Brienne convoque les Étffts généraux, août 1788, et est remplacé par Necker, 1788-H juillet 1789.

Necker cherche à réparer les maux causés par la famine et par rhiver rigoureux de 1789, et à gagner l'opinion publique, d*aiM>rd en convoquant une assemblée des notables y décembre 1788, puis en décidant Louis XVI à accorder la double représentation au tiers état.

Election des députés aux états généraux ; troubles à Paris et dans plusieurs provinces, février-mai 1789.

Principales causes de la révolution : les progrés de l'esprit de l'éforme qui accrédite des idées opposées aux institutions ; la crise financière; la déconsidération des deux ordres privilégiés , et surtout de l'autorité royale (scandales de Louis XV, affaire du collier, 1785, faiblesse de Louis XVI, qui adopte des mesures impopulaires ou insuffisantes, et trop tardives ; politique honteuse du gouyememement, qui abandonne les alliés de la France). — Causes prochaines : Tagitation croissante des esprits pendant les années 1788 et 1789; la double re» présentation accordée au tiers état.

Découvcrlcs scientifiques et géographiques au xvni" siècle : Franklin, Lavoisier, Linné» Buffon, La place, I^agrangc, Volta,Gook etBougainville. Géographie de l*Burope en 17S9.

Découvertes scientifiques au xviu" siècle.

I. Physique* Benjamin Franklta, né à Boston^ 1706- 1700, célèbre comme politique et comme physicien, re-

- ss —

connatt Tidentité du fluide électrique avec la foudre^ et invente le paratonnerre, 1752.

Volt», de Côme, 1745-1826, renouvelant les expértences faites à Bologne par Galvani, i789, constate, en 1791 1 le développement de Télectricité par le simple contact de tous les corps hétérogènes {pile voUaîque, électrophore perpétuel, condensateur électrique, électroscope à pailles^ pistolet).

liéaumur (iLermomètre, 1731). — Coulomb (balance de torsion). — Les frères Montgolfier, d'Annonay (aérebtats, 1783). — î/écossais Watt perfectionne la machine À vapeur (condenseur).

li, Chimie. La chimie est créée par les découvertes de liaYolsicr, né à Paris en 1743, exécuté le 8 mai 1794 {théorie de la cùn^ustioriy 1775, de la composition de l'eau, 1784, n&uœUe nomenclature chimique, 1787)» — Lavoisier eut pour collaborateurs Guiton de Morveau , BerthoUet (propriétés du chlore et 4u charbon) et Fourcroy, (analyse des eaux minérales et des substances animales). — Il profita des travaux des anglais Priestlcy (oxygène) et Caven(li>h (hydrogène), de l'écossais Black (acide carbonique) et du prussien Scheele (chlore, manaanèse).

m. Sciences naiurellefi. Histoire naturelle. T-p suédois lilané, 1707-1778, est le réformateur do la butanique (nomenclature, classification artificielle des plantes remplacée, en 1789, par la classification naturelle de Laurent de Jussieu),

MuBàn, né à Monthard, en Bourgogne,. 1707-1788, est le peintre et rbistorien de la nature {ffi$toire naturelle comprenant 36 volumes, publiés de 1749 & 1788, contt-* nuée par Lacépède, 1788-1804 ; les Époques âe la nature)* Buffon eut pour collaborateurs Daubeutun (histoire des animaux) et Guéneau de Montbelliard (histoire des oiseaux).

Minéralogie, L'abbé Haûy (cristallographie), Doiomieu et le saxon Werner.

Médecine et chirurgie. Le hollandais Boerhaave, 1608- 1738, célèbre coimue médecin, cuuime chimiste et comme botaniste. — Parmentier. — L'abbé de i'Epée (institution des sourds-muets)*

— Valentin llaûy (iostitution des aveugles). — Les anglais Jeûner (vaccine, 1776) et Gheselden (opération de la cataracte, 1728)«

IV* MatMntmttqueai aatroMinie* I^AfTMBge^ né en 1736, à 2\irm, de parents français d'origine, mort à ParUf en 1813, perfectionne Tanalyse pure, développe le calcul différentiel et intégral, fait des recherches estimées sur les cordes vibrantes, sur la hbration de la lune, etc. (Théorie des fontions analytigues , Traité de, mécanique analytique, Méthode des variations),

liaplace, né en Normandie, 174'J-f827, est célèbre surtout par ses travaux sur l'astronomie mathématique - {Mécanique céleste, 1792, Exposition du système du mondCf 1796 ; Théorie analytique des probabilités),

Monge, 1746-1818, crée la géométrie descriptive* — Buler, de Bâle, 1707-1783. — Haupertuis, Clairaut, la Condamine, d'Alembert, Bailly, Herschell.

Découvertes géographiques au xvm' siècle.

Cook, capitaine anglais, fait trois voyages autour du monde, 4774-1779. — Tl explore les côtes de plusieurs îles et découvre l'archipel Mangée a (de Cook), le détroit de Cook, la Nouvelle-Calédonie et les Ues Sandwich, où U est tué par les naturels.

llo«9»lKvfUe, 1729-1811, est le premier Français qui ait entrepris un voyage autour du monde, 1766-176^* Il découvre Tarchipel Potmtou, Tarchipel des Navigateurs (de ^ou^amt;t7/e), de la Louisiade et VUe Bouffoinville ; Relation de son voyage autour du monde.

Cook et iiuugamville complètent les découverte^ faites

par îes navigateurs anglais Dampier, Anson, Joha Byron, Wallis et Carteret, et par le danois Behring. — Ils furent suivis pax la Péreuse, 17S5-i788^ 4'Ëatrecasteaux et Vancouver.

Géographie de r£urope eu 1789.

Treize Etats principaux. Cinq puissances occupent le premier rang : la France, l'Angleterre, rAutriche, ia Prusse et la Russie.

1. France. — Etendue, liniiti s, colonies. Divisions : 1" administratives, 40 gouvernements miîU iii es, six dt5partements maritimes ; 2" ecclésiastiques, 18 archevêchés et 113 évéehés; 3" judiciaires, quatre degrés de juridiction ; juges subalternes, présidiaux, 13 parlementé avec 4 conseils souverains , et grand conseil ; 4"* financières, pour la perception, 20 généralités dtékction^ 7 généralités d'états et 7 intendances ^ pour la juridiction, tribunaux d'élection et bureaux des finances, 13 Chambres des comptes, 14 cours des aides et le grand cojiseiL

IL Espagne. — Division en i'6 provinces. — Colonies. — La maison de Honrbon règne en Espagne depuis 1700, à Naples depuis 1735, et à Parme depuis

IlL Portugal. — Division en 6 proA inces. — Colonies. Influence de TAngleterre depuis 1703.

IV. limitait e est dominée au nord par la maison d*Autriche (Milanais et Toscane), au sud par la maison de Bourbon (Deux-Siciles^ Parme, les Présides), et divisée en plusieurs États {royaume de Sardaigne, républiques de Venise et de Gênes, Etais de l'Eglise, duché de Modène),

V. Allemai^ne. — Association de 70 États gouvernés par des diètes que préside Tempereur , chef électif réduit à un pouvoir

nominal. Les 10 cercles et les 9 électeurs.

h AvtHélie. Elle s'agrandit pendant le xvm* siècle aux dépens dé l'Espagne^ de la Turquie et dé la Pologne*

2. PraMM. — Erigée en royaume en 1701, la Prusse augmente son territoire et son influence pendant le xvin*» siècle, et contre-balance en Allemagne la puissance de 1 Autriche.

3. Maison de Saxe divisée en ligne Albertine ou électorale, et en ligne Emestine ou ducale. — Electoral de Bavière f duché de Wurtemberg^ margraviat de Bade^ électarât de HanovrCf etc. '

YI et Vll« SoèAeet Daaeinmrk ; possessions.

X. Turquie. — Décadence. — Limites et possessions

XL Suime. — (Voir le n" IX.)

XII. Anipleterre. — Réunion de l'Angleterre et de FËcosse, 1707. — Possessions. — Colonies; empire des Indes; richesse commerciale.

XIII. HoUsAde. — Les Sept-Provinces^Unies et les pays de îa généralité. — Colonies. —Le stathoudérat rétabli dans la maison d'Orange, 1747, est maintenu par la Prusse et par l'Angleterre, 1787.

A«emb!ée con^tittinnte. — Assemblée 16gislaHve. — Journée du 10 août. — Convention nationale. — Proc»^s et mon de Louis

XVI. — La Terreur. Journée du 9 thermidor. — Jouruée du 15 vendémiaire.

Assemblée constituante , 5 mai 1789-30 septembre 1791.

OoTerture des Ktats grènéranx à Versailles, 5 mai 1789 ; principaux membres des trois ordres. — Mirabeau, Réformes demandées dans les cahiers. — Désaccord sur la vérification des pouvoirs*

Le tiers état se déclare AMemUée natloBale le 1 7 juin. — Serment du ^en .de ^mamm, 20 juin ; As" semblée commuante. — Séance royale ; réformés accordées par Louis XYI , 23 juin. Réunion des trois ordres, 27 juin.

Le renvoi de Ncckcr, la réunion dos troupes et de faux bruits répandus contre la cour font éclater une insurrectwn à Pans ; prise et deslnirtion de la Bastille, 14 juillet ; organisation de la^art^e nationale ; rappel de Necker.

Anarchie à Paris et dans les provinces» commencement de l'émigration.

^uit du A moût, abolition des droits féodaux et des privilèges.

Journées des ^ et 6 octobre : le roi est ramené à Paris ; il y est suivi par l'Assemblée.

Progrès de la révolution causés par les discussions et

les décrets de TAssemblée, et par l'influence des clubs (les Jacobins, les Corde tiers), des journaux révolution-

naires et de la multitude, qui dispoee du droit d'insurrection. — Opposition faite par la nobleue, par le clergé et par Louis XVt^

Louis XVI cherche d*abord k modérer la révolution par des concessions {Serment civique ; fête de la VMf« ration, 44 juillet 1790 ; signature des décrets rendus contre le clergf*), et en s'app ayant sur les constitutionnels et sur Mirabeau. — Après la mort de Mirabt au, avril i79i, il se dtk'ide à combattre la révolution av(c Tappui des émigrés et de l'étranger {conférences de Manloue),

Wmàim d« jroi, le 20 juin 1791 ; il est arrêté et suspendu provisoirement de ses fonctions.

Pétition des Jacobins pour la déchéance du roi ; la garde nationale disperse les attroupements formés au Champ de Marsi 17 juillet 1794 ; les constitutionnels perdent leur popularité. — Cmwention de Pilnits, août 1791.

Le 43 septembre, TAssemblée termine lé CoMtttKlion de 1701, après deux ans de travaux.

Travanx et réforme» de rassemblée constituante. 1** Réformes poiituji'ÇS et civiles ; déci<ir<ition des droits de l'homme. — pouvoir exécutif est héréditaire dans la famille de Louis XYl ; le roi a un veto suspensif pour quatre ans ; la nation lui fait une liste civile de 30 millions. — Le pouvoir législatif appartient à une assemblée unique f permanentef et composée de 745 membres élus pour deux ans. — La nation nomme les députés et tous les fonctionnaires publics par le suffrage à deux degrés. ^ Liberté et égalité pour tous les citoyens*

2* Réformes administratives. Décret du 15 janvier 4790 qui divise la l l ance en 83 départements , les départc- • ments en diî,ti icts, les districts en cantons, les cantons en communes.

3" Réformes judiciaires. Los anciennes juridictions et les parlements sont remplacés par trois sortes de tribunaux relevant d*un tribunal de cassation,

4* Réformes dans le commerce et dans l'industrie. Liberté complète.

Reformes financières. Deux emprunts et la contribution du quart sont insuffisants pour combler le déficit. — Sur la proposition de Talleyrand, les biens du clergé sont déc lai es biens nationaux , novembre 1789» — Pour en faciliter la vente , on crée les assi|i:nais« ^ Tous les anciens impôts sont abolis et remplacés par une cantribution générale foncière et mobilière.

6« Réformes ecclésiastiques. L'assemblée supprime les vœux et les ordres religieux. — Le 12 juillet noo, elle décrète la Oonstitatiom eMle da clergré, qui réduit le nombre des ovôchés à celui des départements , et soumet à l'élection la nomination des éveques et des curés. — T>e serment civique, novembre 17liO.

La constitution de 1701 est acceptée par Louis XVI le 1 \ ^r ptembre. — Le môme jour, l'Assemblée réunit à la France Avii^non et le comtai VenaiMlB. — Elle décrète qu'aucun de ses membres ne pourra faire pai^ tie de la Législative^ et se sépare le 30 septembre 1791.

Assemblée législative, V actobre 1791-21 septembre 1792.

• l^'sflMiilil&e léirtsiative fait la transition entre la monarchie coiistiluliuiiMrlIc ci i i République. — Les Feuillants , les Girondine, la Moidmjne et le Centre. — Le roi oppose son veto à deux décrets contre les tnnnjré^ et contre les prêtres non assermentés, — Mais il se résout, •24 mais, à choisir im ministère girondin

{Du7nouriei, liolandf Servan, Clavière). —Le 20 avril 1792/ déclare 1» guerre à V Autriche.

La nouvelle des déroutes de Quiévrain et de Toumay^ la persistance du roi à refuser sa sanction à deux décrets rendus pour la déportation des prêtres réfiractaires et pour la formation d*un camp de 20,000 fédérés, et le renvoi, 13 juin, du ministère girondin après

une lettre insolente de Roland, causent à Paris l'insurrection du 20 juin, — Le peuple, armé de piques (samculottes, bonnet rouge), envahit les Tuileries sans pouvoir rien obtenir de Louis XVL

L'exaltation causée par la marche des Prussiens^ par le décret ^i déclare la patrie en danger^ ii juillet, et sur-, tout par le «Mifeate du dm de Brunswiekf 28 juilkU détermine une seconde insurrection.

Jlournée du lO août. Les insurgés attaquent et preuiientles Tuileries; l'assemblée décrète la déchéance de liouis XVI et la convocation d'une convention nationale.

Triomphe des Jacobins et de la Commune ; Danton. — • A la nouvelle de la pme de Longioy et de la capitulation de Verdun, massacres des 2, 3, 4 5 septembre.

Clôture de rassemblée législative^ le lendemain de la victoire de Yalmy, 21 septembre 1792.

Convention nationale , 21 septembre 1792-26 octobre 1796.

Trois périodes : 21 septembre 1792-2 juin 1793 ; 2 juin 1793-9 thermidor 1794; 9 thermidor 1794-26 octobre

Dans sa première séance, la Convention abolit la royauté, et proclame la république ; Tan de la république française commence le 22 septembre 1792.

La Gironde, la Mmiagne et la Plaine. — Les Girondins et les Montagnards s'accusent mutuellement de prétentions à la dictature et de fédéralisme. Ils s'entendent pour décréter la mise en accusation de Louis XVI, 3 décembre 1792.

Procès et mort de Louis XVL — Interrogé le H décembre par la Convention, Louis XVI présente sa défense le 20 décembre {de Sèze , Tronchet y Malesherbes)*

Condamné à mort le 17 janvier, il est vxèeuiè le 21 janvier 1793.

Ck)nséquences de Texécutian de Louis XVI : à l'extérieur, première conUiion européenne contre la France ; à rintf^rieur, guerre de la Vendée et triomphe de la Montagae, qui fait rendre plusieurs décrets révolutionnaires : le tribunal révolutionnaire y 10 mars, le Comité de sûreté générale y les viite domidliaires dies U» sus* pects» 915 mars, le Cp»tté ëm Ml«t i^mUte , 6 avril.

Lutta désespérée de la Gironde ; sa cause est compromise par les revers des armées françaises (défaite dfi Nerwkide) , et par la fuite de Dumouriez , 4 avril. — Marat, décrt^té d'accusation, est acquitté par le tribunal révolutionnaire. — Les Girondins obtiennent la crt^ation ■ de la Commission des Douze, — insurrection du 30 uiai : suppression de la Commission.

Infiurreeiion 4m Z Juin 1998 : proscription des Girondins.

La Terreur, 2 juin 179â-9 thermidor (27 juiUet) 1794.

Le régime de la Tmrwmnw , préparé par les décrets révolutioanaires qui avaieut suivi la mort de Louis XVI, fut provoqué par les dangers qui menaçaient la répubUque au dehors (revers sur toutes les frontières), et au dedans (guerre civile dans l'ouest et dans k /nidi, discrédit des ass ig fi ats et dise t te) .

Mesures énergiques de la Convention : 1^ contre les ennemis du dehors : levée en masse et réquisition permanente , emprunt forcé d'un milliard sur les riches ; — 2" contre les ennemis du dedans : mise hors la loi de tous les insurgés , Constitution déaMi|fer»tlqae de Vmm u, loi des suspects , création d'une armée révolu- • Jtionnaire ambulante, loi du maxisnmh le grand livre 4e /<K dette publique ; enfin le gouvernement est déclaré

révolutionnaire jusqu'à la paix ; le comité de salut public est chargé de la dc^ftnise nationale, 40 octobre 1793,

La Montagne triomphe de tous ses ennemis : succès sur les frontières, fin de la guerre civile, exécutions à Paris (Marie-Antoinette^ 46 octobre ; les Girondins, 31 octobre), à Nantes, à Lyon, etc.

Les Montagnards se diyisent en trois partis : 1** les Héber-Hsks ou exagérés font établir le calendrier républi^ eain et supprimer les académies et le cuUe catholique (îùie de \3i déesse Raison, 10 novembre 4793) ; ils sont exécutés le 24 niai s i794 ; — 2" Les Dantonistes'on nuhdérés, attaqiK^s par le triumvirat (Robespierre, Couthon, Saïïit-Jml), périssent sur Téchafaud, le 5 avril 1794.—

Dictature du comité de salut public dominé par les triumvirs.

Sur la proposition de Robespierre , la Convention décrète que le peuple français reconnaît Texistence de l*Être suprême et l'immortalité de Tâme, 7 mai 1794; féte en Thonneur éè TÊtre suprême, 20 prairial (8 juin); loi sanguinaire du 22 prairial î redoublement de la Terreur.

^Tournée du O thermidor, 27 juillet 4794. OppOSi*

tion fomiée contre Robespierre par la majorité des deux comités {Biliawl- Varcnnes, Coflot d'Herbois, etc.), et par plusieurs terroristes de la Convention (Tallien, Barras, FoifrAe). — Après quarante jours d'absence, Robespierre paraît à la tribune et fait un discours qui est une apologie de sa conduite et un réquisitoire contre ses ennemis^ 8 tbermidor. — Le côté droit de la Convention se déclara contre luL Le 9 thermidor, au milieu d*une séance orageuse, il est décrété d'accusation, avec son frère, Saînt-Just, Couthon et Lebas. — Tous les proscrits sont mis en liberté par la Commune insurgée contre la Convention. Mais bientôt après, les sections commandées "pnr Barras les arrêtent à THOtel de ville, ils sont exécutés le lendemain, et leur mort met fin au régime de la Terreur.

Réaction thermidorienne) 27 juillet 1794-26 octobre 1795.

Réaction thermidorietme soutenue par la majorité de la Convention et par les sections armées : aboUtiou des lois révolutionnaires; procès et supplice de plusieurs terroristes; suppression de la Commune de Paris; fermeture du club des jacobins, janvier 1795 ; rappel des Girondins» — La famine et la mise en accusation de Billaud-Varennes, de Collot d^Herbois et de Barrère. causent une première insurrection des faubourgs ({% germinaL 4*=^ avril 479d). — Les mesures énergiques de la

Convention et r;il)olition de la constitution de 1793 causent une seconde insurrection {{^^ prairial, 20 mai), — La foule cnvaliit la salle des séances : elle en est chassée parles sections thermidoriennes. Les faubourgs sont désarmés, et les principaux montagnards, emprisonnés, déportés ou exécutés.

La Convention termine la Chmatâtaiton de Vmm 111

et la propose à l'acceptation des assemblées primaires. Dans le but de garder le pouvoir autant que d'arrêter

la contre - révolution , elle rend un décret additionnel par lequel elle déclare que les cuuventionnels composeront au moins les deux tiers du nouveau Corps lé«gislatif,

iloiirnéc da 13 vendémiaire, ii octobre 1795. —

La plupart des sections se mettent en insurrection et prennent les armes contre la Convention. — Barras, chargé de la défense de TAssemblée, choisit pour lieutenant le général Bam^te, dont rartlllerie foudroie et disperse les insurgés. Ce succès commence la fortune politique du jeune général et assure le triomphe de la Convention»

La Convention se sépare le 20 octobre 1795. — Ses principales réformes avaient été la création du système métrique, 0{ tobre 1793, de plusieurs écoles (centrales et primaires, normale), du Coa&ei vatoire des arts et métiers, du grand livre de la delte publique et du Calendrier républicain.

POLITIQUE EXTÉIUELRE, DE 1789 A i7U2.

La propagation des idées révolutionnaires, les sollicitations des émigrés réunis à Wùrms et à Cohlentz, la situation critique

de Louis XYI, et l'attitude de plus en plus menaçante de TAssemblée constituante, décident

deux fois les souverains étrangers à s*unir contre la

France : Déclaration de Jlantoue, 20 mai, convention de Pilnitz, 27 août 1791. — A la fin de Tannée 1791, Louis XVI envoie quatre armées en observation sur les frontières.

GUERRE, DE 1792 A

Armements et demandes provocantes de François , roi

de liohéme et de Hongrie, fils et successeur de l'empereur Léopold ; Louis XVI y répond pui une déclaration de guerre, 20 avril 1792. — La Prusse, la Sardaigne et les trois électeurs ecclésiastiques se réunissent à i'Autriciie contre la France.

Campagne de 1792. — La guerre commence par les déroutes de Quiévrain et de Toumay, avril, après lesquelles Tarmée française reste trois mois sur la défen*

Le duc de Brunswick, général des alliés, entre en campagne et publie un mMÊdttmim menaçant, 28 juillet« La prise de Imgwy, 23 août, et la capitulation de

Verdun, 2 septembre, lui ouvrent les passages de la Meuse et la route de Paris. — Mais il est arrête^ dans rAigonne par une belle campagne de Dumounez , successeur de la Fayette. — La victoire de Vali^ji 20 septembre, force Tennemi à repasser la frontière.

La Convention, réunie le lendemain de la bataille de Valmy> prend partout roffènsive avec succès*

Au nord, Dumouriez force les Autrichiens à cesser le bimi-bafdtmefU de lAlte ; il ^agne sur eux la victoire de aemmapes, 6 novembre, et fait la conquête de la Belgique.

A Test,' Custine prend Mayence et Francfort,

Au midi, Monte fiquiou s'empare de la Savoie, et Anse hne du comte de iVîce,

Campagne de 1793. — Après la mort de Louis XVI, les puissances étrangères, déjà alarmées par un décret de la Convention qui invitait tous les peuples à recouvrer leur liberté, forment, à Tinstigatlon de Pitt, 1* prenière cMlitlon, février et mars 1793-1797, qui comprend toute TEurope, à l'exception de la Suisse, de Venise, de la Turquie, de la Suède et du Danemark.

La Convention, affaiblie par la luUe de la Gironde et de la Montagne, n'éprouve que des revers à Tintérieur et sur les frontières jusqu'au mois d'août 1793.

Guerre civile, — Insurrection de la Vemléc 10 mars, contre la Convention. — Prise de Chollei ; défaite des républicains aux Aubiers, mai, et à Fonienay.

La grande ormée royale et catholique s'empare de Saur mtir, 9 juin. — Elle échoue dans une attaque conire Im ville de Nantes; mais elle repousse deux invasions des iirmées républicaines par les victoires de CMUHIm, de Vtftiers, de Cdronet de Tor/bu, juillet ëi septembre.

Révolte de ÎAfon, de Marseille, de Toulon, de Bor* deaux, de Caen et de plusieurs dépai teiuenls contre la Convention.

Au nord, la défaite de Dumouriez à Nerwinde, 18 mars, et 3a défection^ font p^dre la l^elgique et livrent la

frontière. *- Siège et prise de Valenctennis, 8 xnai«-28 juillet 9 et de Condé, par les Autrichiens. Siège de Dunkerque par le duc d*York.

A Test, retraite de Custines ; siège de Majence, avril* 25 juillet, par les Prussiens. — Inertie de Beauhamais.

Au uiidi, les armées, coupées de Paris, sont menacées dans le comté de Nice par les Piémontais établis au camp de Saorgio, et battues dans le Roussillon par les Espagnols qui, maîtres de Beliegarde^ fortifient les camps de Mas-d'Eu et du Boulou,

Pendant les derniers mois de 1793, les mesures éner* giques du comité de salut public, Thabileté de Gamot, qui organise la victoire , et la division des alliés , assu-> rent le triomphe de la Convention sur tous ses ennemis. '

r A l'intérieur : soumission de Gaen, de Bordeaux (Tallien), de Marseille, de Lyon (Gouthon et Collet d*Herbois), et de Toulon, qui est enlevé aux Anglais pai^ Du^ gommier et Bonaparte.

Les Vendéens, affaiblis par quatre défaites consécutives, sont encore vaincus à Chollet, 17 octobre. Ils passent la Loire sons les ordres de la Rochejaqudem et battent les républicains à I^aval. Après avoir échoué devant Grmville, ils remportent une seconde victoire à Anirain, mais sans pouvoir gagner la Loire. Leur armée est détruite au Mans et à Savenay.

Sur les frontières, au nord, Hàuchard délivre Dunkerque par la victoire ÔLffonsehoote sur les Anglais, 8 septembre ; il bat les Hollandais èiMenin, 18 septembre. — Jourdan remplace Bouchard et assure la frontière par la victoire de Wattifrn^cs? 15 et 16 octobre, remportée sur Cobourg, général des Autrichiens.

A l'est , défaite des Français à Pirmasens, octobre, et invasion de l'Alsace. — Hoche et Pirhrgru sont iioiiiuiés commandants des années de la MoselU^ et du Rhin ; après un échec à Kayserlautem, ils battent les Prussiens et les Autrichiens (Brunswick et Wurimer) dans les lignasse Weissembourgf décembre.

Ccm^ffne de 1794« -»La république françaisefait plusieurs conquêtes importantes sur le continent ; mais elle n'éprouve que des revers sur mer {bataille navale du i^^ juin, le Vengeur; blocus des ports français) et dans ses colonies (perte de l'Inde , des Antilles françaises et de la Corse).

Dans les Pays-Bas : pendant deux mois, Pickegru, commandant de l'aniK^e du Nord, attaque les ennemis sur une ligne trop étendue. Il est battu à Troln-ille. Mais sa gauche {Moreau et Souham) gaprne trois victoires, à Moucron, à Courtray et à Tureoing, Après un combat indécis à Pont-à-Chin, il défait lui-même les Autrichiens à Maogléde, il juin.

Jourdan, nommé conunandant de Tarmée de Sambre-et-Heuse, passe la Sambre pour tourner les Autrichiens, et prend Charleroy» — Il gagne sur Cobourg la victoire de Fleura*, 26 ']nin.— Conquête de la Belgique, juia-juiUet ; — de toute la rive gauche du Rhin, septembre-octobre, par Juurdan (victoires de VOurthe et de la Ro^r) et par Pichegru (prise de Nimègue); — et de la Hollande, par Pichegru (décembre 17^4 et janvier

Au midi, l'Italie est ouverte aux Français par la victoire de Saorg^io, et par l'occupation des cols des Alpes et du littoral de la Méditerranée jusqu'à Savone.

Dans les Pyrénées orientales^ Dugommier chasse les Espagnols du camp du Soiiloa, i^^ mai, reprend Bellegarde, et livre la bataille de la Mouga, 17-20 novembre ; invasion de la Catalogne,

Dans les Pyrénées occidentales, Moncey s*empare du GuijJiiscoa et d'une partie de la Navarre.

Traités et campagne de 1795. — Traité avec le grandduc de Toscane, 9 février, et avec les chofs des Vendéens, Charette et Stofflet. — Traité de 1» Haye, 16 mai, avec la Hollande, qui est érigée en république batave^ et cède à la république française la Flandre hollandaise, Maéstricht et Venloo,

Traités de Sàle signés, le premier, 5 avrils avec lé roi de Prusse, qui abandonne ses possessions de la rive gauche du Rhin ; le second, 14 juÛlet, avec le roi d'Espagne, qui cède la partie orientale de Saint-^Dominque»

La république firançaise, reconnue par la plupart des puissances de TEurope, n*a plus à combattre que l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et le Pii^mont.

Pitt s'efforce de ranimer la coalition et de vaincre la république française par la contre-révolution. — Expédition des émigrés d'uis la presquile de Quiberon; ils sont battus et fusillés par Hoche, 21 juillet. — Insurrection des royalistes contre la Convention dans la journée du 13 vendémiaire; elle échoue.--* Trahison de Pichegru, qui permet aux Autrichiens de repasser le Rhin et de débloquer Mayence ; il est destitué*

En Italie, les Français recouvrent» par la victoire de Schérer à Loano, 24 novembre, leurs premières positions dans les Âlpes et sur la Méditerranée.

Lorsqu'elle termina sa session, la Convention triomphait de:^ efforts de Pitt et de la coalilio^.

r XIX

Dirceiolfe. --^ Prcmilret eanniiagiiei de Boniparte en Italie. — TtM de Gempo-Formio. — Eipédltloo d*Égypte. Releor de Bonaï-karte. — Joarnée du is tommiire» — QoMticiitioa oomalain. — Genoordat. «— Gode ciTil.

Directoire, 26 octobre 1795-9 nevembre 1799.

Deux périodes : 1795-1797; 1797-1799.

Constltntioii de l'an III. — Pouvoir exécutif : Direc(oir€. Les premiers Directeurs sont cinq régicides : La

Réveiiiere^Lé^eaux f Rewbelf Carnot, Barras et Lelourneur.

Pouvoir législatif : conseils des Anciens et des Cinq" CentSé — Rétablissemeat du suffrage à deux degrés.

Situation de la France. Crise financière» dépréciation et chute des assignats, (évrier 1796* Blesuies finan* cières; numdats territoriaux^

Politique du Directoire à l'égard des royalistes et des jacobins. Il triomphe d'abord des deux partis. — Paci- UcaLion de l'Ouest, février-avril 1796, par Hoche; Stoffiet et Charette sont pris et fusillés. — Conspiration de GracchuS'Babeiify mai-septeuibie 1790.

Réaction royaliste, 1797, furtiiiée par le désordre r 1" dans les finances; discrédit du papier-monnaie ; agiotage ; banqueroute ; tiers eomoUdé^ 30 septembre; — 2* dans les mœui-s, trè&-dissolues ; — 3** dans les croyances> tkéophilanthropie, matérialisme.

Les élections de Tan Y donnent la majorité aux roya«< listes dans les conseils* À la demande du Directoire, Bmaparte envoie Angereau k Paris*

Coup d'Etat d« 18 fraetldor, 4 septembre 1797, contre les royalistes : deux directeurs, Carnot et Batthélemy^ et 53 députés^ sont condamnés à la déportation.

Apogée de la puissant e du Directoire. Au dehors : glorieuses campagnes de Bonaparte; traité de Campo- Formio, 17 octobre 1797 ; — à l'intérieur : dictature dK rectoriale.

Réaction des jacobins. — Coup d'Etat du M lliMrtel, ii mai 1798, par lequel le Directoire annule les élections des députés patriotes*

Opposition uniTerselle contre le Directoire. ^ Au de* hors : politique imprudente; deuxième coalition contre la France, décembre 1798 ; — à l'intérieur : opposition des deux conseils.

Journée du 30 prairial, 18 juin 1799; trois Directeurs sont forcés de donner leur démission. ~- Divisions

dans le Directoire et dam les conseils. — Dlscrédil du gouvernement. — Gloire et iK>pttlarité de Bonaparteaprès son retour d'Bgypte* Coup d'Btat te 19 IbvmmmMwm, 9 novembre 1799.

— Un décret des Anciens transfère les deux conseife à

Saint-Cloud, et Bonaparte, nommé conmiandant des troupes, est chargé de le faire exécuter. — Trois Directeurs, Siéyès, Roger Ducos et Barras, doniicut leur démission.

Le lendemain, 19 brumaire, Bonaparte se rend ^ Saint-Cloud. Accueilli par les Cinq-Cents aux cris de à bas le dicUUeur, et mis hors la loi, il fait évacuer la sallo. par les grenadiers de Leclerc

Un décret, rendu par quelques députés, supprime le IMrectoire et confie le pouvoir à trois consuls promoires , Bonaparte^ Siéyès et Roger Ducos, chargés avec deux commissions législatives de réviser la Constitution de Tan m.

Guerre pendant le Directoire, 1796-1799.

Pbehièbss campagnes d£ Bonaparte en Italie : tbaité tm Cahpo-Fomiio, 1796-1797.

nrapoléoii Soaaparte, né à Ajaccio, 15 août 1769,

admis à TEcole militaire de Brîenne, 1779, puis à celle de Paris, i784, s'était signalé par ses servict b dans l'île de Corse, contre les Marseillais fédéralistes, au siège de Toulon, J793, et à la prise du camp de Saorp:io, 1794. U était en disponibilité depuis la chute de Hobespierre, lorsque Barras le chargea de combattre l'insurrection du 13 vendémiaire. Le succès qu'il obtint lui valut le commandement en chef de Tannée d*italic. ' Plan de Carnot pour la campagne de 1796 t les armées d'Italie, du Riiin et de Sambre«et*Heuse, sous les ordres de Bomparie, de Moreauf et de Jwrian, doivent

marcher sur Vienne pai* les vallées du du Danube et du Mein.

Dans Tespace d'un an, 12 avril i796-IS avril 1797, Bonaparte fait sept campagnes glorieuses, qaiû mettent fin à la première coalition.

Première ean^»agne, i2-28 avril i796« — Bonaparte passe les Alpes au col de Cadiboné, et sépare les .Autrichiens (fieai«/tet4) des Piémontais {Collt) par les vio-toires de Mantenoite, 12 avril, de MiUéslmo et de DégOf i4 avril.

liuiiciparte se tourne contre les Piémontais, qu*il bat à Mondo^l, 22 au il; armistice de Chénisco, 28 avril, et traité de Paris, lo mai. — La France obtient \a, Savoie^ le comté de Nice et la principauté de Monaco.

Deuxième campagne y mai 1796. — Bonaparte défait Beaulieu à IioAi. 10 mai« et à Borghetio^ 30 mai ; conquête de la Lombardie. — St%e de Maiitom, 3 juin 1796-2 février 1797.

Armistices signés avec les ducs de Parme et de Mo* dène. — Expédition sur la rive droite du Pô ; armistice de Bologne avec Pie VI. — Soumission de toute l'Italie..

Bonaparte occupe la ligne de TAdige pour fermer ritalie aux Autrichiens, qui font de la ville de Trente le centre de leurs armements.

Troisième campagne, août 1796. — Une première armée de Wurmser est défaite à Lomto^ 3 août, et à CaatiglioBe, 5 août

Quatrième mmpagne, septembre. Une seconde arinée est détruite à Rovereâo, à BaMano^ 9 septembre, et au faubourg Saint-^Georges^ 15 septeoidbre; Wurmser s'enferme dans Mantoue.

Lu Alleinajj^ne, Jourda/i, vainqueur des Autrichiens à Altenkirchen, avait pris toutes les places fortes du Meiu ; mais V archiduc Charles Pécrasa 'X Neumark et à Wnrtzbourg, et le rejeta au delà du Rhin , aoAt et septembre. — Moreau avait vaincu Parchiduc à lienchcn, à Rastadt, à EttUngen et à Neresheim, Juillet et août; il envahissait -

^Tria Bavière, quand la défaite de Joiudan le foi\aàbaUre en retraite (victoire de Biberach, 2 octobre).

Bonaparte, laissé à ses propres forces, assure sa position par des traités. — Républiques transjiodafic et c«padanc.

Cinquième campagne, novembre. ^ Alvirai est vaincu à Aréole, 17 novembre.

Sixième campagne, janvier et février 4797, — Une seconde armée d'Alviiud esl détruite à BItoU, 14 janvier, et à la Favariie, 17 janvier; capitaîaiim de Mantoue, 2 février.

Traité de VoléntUia, 19 février 1797, avec' Pie VI,

qui cède à la France le comtat Venaissin, Ferrare, logne et Ancâne,

Septicfjtr campagne» — lionapartc marche sur Vienne,

10 mars- 18 avril 1797. — L'archidnc Charles est battu sur le Tntjliamenlo, à Tarvis et à Neumark^ armistice de i^éobeii, 18 avril.

L'armistice arrête la marche victorieuse de Moreau et de Hoche sur le Mein. Bonaparte détruit la république de Venise, 16 mai;

11 établit la république UirwleiiBe, 6 juin, et la r6* publique C^lMlptae, 9 juillet, formée des républiques cispadane et transpadane, et du duché de Mantoue.

H traite pour la France aux conférences d'Udine, pendant que des négociations ont lieu à Lille avec l'Angleterre.

Traité de Campo-Fonnfo, 17 octobre 1707. — La France obtient la Belgique y la nvp >/aiir/ie du Rkin et ics lies Ioniennes, La république cisalpine est reconnue indépendante. L'Autriche est indemnisée aux dépens de la république de Venise*

Expédition d'Égypte, 1798-1799.

Deuxième coalition.

L'expédition d'Egypte et la politique imprudente du

Directoire font perdre à la France h s fi uits de la paîx de Campo-Formio, et amènent la formation d'une seconde coalition onropt^enne.

Causes de Texpéditiou d l\i:ypte : l'ambition de Bonaparte et l'importance de la possession de TEgypte dans la guerre contre TAngleterre.

Bonaparte part de Toulon, 19 mai 4798. — ïl s'empare de Malte, 12 juin, et débarque, 1** juillet, près d'Alexandrie, qu*il prend d'assaut.

Combat de Chébrim^ bataille d«» Pymidea, 2i juil* let ; entrée des Français au Caire. i

Nelson détruit la Hotte française dans la bataille d'A* bouklr, l^r août.

Bonaparte organise sa conquête ; fondation de yinsiLlut d'Egypte, — Desaix soumet la haute Egypte, défendue par le bey Monrad; combat de Sédiman,

En Europe, le Directoire alarme les puissances étrangères par son esprit de propagande révolutionnaire et par la formation autour de la France d'une ceinture de républiques alliées ou vassales.

' Aux républiques qui existaient déjà {batavep ligih' riennef^ cisalpine), le Directoire ajoute trois nouveUes républiques (romaine ^ 15 février; helvétique, 12 avril 1798 ; parthémpéenne , 19 janvier 1799).

Par le traite de Paris, 1;) août 1798, la r(?publi4iac française obtient de la république helvétique Mulhouse, Porentruy et Genève, — Elle fait occuper le Piéimnt et la Toscane.

Une seconde coalition se forme contre la France» à rinsligation de TAngleterre, entre la Russie, FAutri* ciie, la Turquie, Naples, la Sardaigne et te Portugal, septembre-décembre 1798.

CampHTMile 1999. — La France esânie d^abord des revers en Orient et en Europe. A la fin de la cam^ pagae, elle obtient des succès, excepté en Itolie et sur mer.

Orient. EzpédUiou diç S>i».Yri£, 10 février-19 juin. —

Prise de Gaza et dcJaffii. — Siège de Saint-Jean-d'Acre^ ^0 mai's-20 mai. — Bomparte et Klébcr gagnent la bataille du Ilont-Thaborj \ij avril. — Echec devant Saint-Jean-d'Acre. — Retour en Egypte.

Europe. Préparatifs f1e cru erre ; la loi de la comniption est décrétéei sur le xapport de Jourdan» 5 septembre 1798.

Plan de campagne du Directoire et de la coalition : «occuper la masse centrale des Alpes pour être maître ides sources et^commander les vallées des grands fleuYes.

RcYers des Français : sur le Rhin, défaite de Jôurdan A Stokachy %t mars ; — en Italie, défaite de Schérer h Magnano, 5 avril. — Assassinat des ministres français uu congrès de Rastadt, 28 avril.

Perte de V Italie : défaites de Moreau à CassfDio , 28 avril; — de Macdonald sur la Trébic, 17-19 juin; — de Joubcrt à Novi, 15 août ; — de Championnet à Gtmla^ 4 novembre.

Revers en Hollande et sur mer; prise des Ionien" nês par les Russes, et de Tile Minarque par les Anglais; blocus de Malte.

Succès des Français : en Egypte^ victoire d*Aboukir, 2$ juillet.

BetMr de Bonaparte : parti d^Alexandrie^ie 22 août, il débarque à Fréjus, le 9 octobre 1799.

Vai Europe, la victoire de Bergen, gaçnéc par Brune sur les Anglo-Russes, 19 septembre, et la victoire de Zarich; gagnée par Mas>/hii sur Korsakof, 25-2ft septembre, sauvent la France de rinvasion. — Uetraite de Souwarof.

Consulat, 10 novembre (19 brumaire) 17 DO- IS mai 1804.

Les consuls, d'abord provisoires, 10 novembre - 15 dfi^embte 1799^ furent nommés pour dix ans d*aprèj

la Constitution de l'an Yni^ 15 décembre I79d* 2 août 1S02, puis à vie par un sénatud-consuite oi^anique, 2 août 1802-<8 mai 1804.

Constitatlon eonralatre de l'an VIII, 15 décembre 1799. Les trois consuls. — Pouvoirs réservés au Premier consul. — Le conseil d*Etat, le Tribunat, le Corps législatif, le Sénat. — Listes conmiunales, départcmentalps et nationales.

Bonaparte, nomnié premier comul par la Constitu* tion, choisit pour second et pour troisième consuls Cambacérès et Lebrun,

Il s'applique à rétablir l'ordre et la prospérité à Tinté» rieur, et une paix glorieuse au dehors.

CloaTerMmMi du premier consul. — Efforts pour éteindre les partis en s*attachant tous les hommes de mérite et en proclamant ToubU du passé.

Organisation du pouvoir et de toutes les branches de raduiiuistration.

1" Départements: préfets, som-préfets, suaires,

2" Justice : cour de cassation, 29 cours d'appel, tribunaux de première instance, tribunaux de commerce et justices de paix. — Code cItII, promulgué en 1804^ appelé Code Napoléon en 1807.

3* Finances i percepteurs, receveurs, contrôleurs» — Banque de France.

Paix religieuBe i CwtorûeLt, signé en 1801, inauguré en 1802.

5* JnsUuclion publitiue : Univerbité, fondée le 1" mai

6° Armée : création des inspecteurs aux revues et du train d^artillerie. — La I^éi^on d'honneur instituée le 19 mai 1802.

Encouragements donnés à l'industrie, au commerce, à ragriculture, aux aris et aux lettres.

Opposition faite à Bonaparie par les jaeobms (complot de Céraeehi, octobre 1800), par le trihunat et par le» royalistes ; troubles en Vendée et en Blretagne ; pa-

jciflcatioa de FOuest^ janvier 1800* Machine infernale, décembre 1800.

Conspiration de Georges Cadaudal et de Piehegru, { 804» Arrestation et exécution du due d'Enghien, mars ifM.

Fin de la deuxième coalîtion, 1ÔoO-1801. —

Paix de Lunéville.

L*Angleterrc et l'Autriche rejettent les propositions de paix faites directement par le premier consul.

Campagne de 1800 contre rAutriche et contre Naples. Plan formé par Bonaparte pour tourner et écraser Mé» laSf général en chèf des Autrichiens en Italie,

Mêlas repousse lés Français jusque sur le Yar et devant Gènes ; siège de Gènes, 6 avril-4 juin, soutenu par Masséna contre le général Ott.

Passage du grand Saint-Bemard par Tarmée de réserve, 16-20 mai. Mesures prises ^our couper Mêlas des routes de la Lombardie.

Bataille de Montébello, gagnée par Lannes sur le général Ou, y juin. *

Bataille de lIarcn|;:o, dans laquelle Bonaiiarte détruit l'armée de Mêlas, 14 juin; armistice d'Alexandrie, 15 juin. L'Autriclié cède le nord de ritaUe jusqu'au Mincie»

Reprise des hostilités* — Passage du Splugen pai Macdonald. — Bataille de Poixolo, 25 décembre; armistice de Tréviscy janvier 1801.

En Allemagne, Moreau, vainqueur dans cinq combats, s*avance jusqu'à Munich ; armistice de Parsdorf, juillet.

Victoire de Moreau à llobenllnden sur Varchiduc Jean, 3 décembre 1800. 11 marche sur Vienne; aimistice de Steyer, 25 décembre.

Traité de linnèvlUe^ 9 février iSOi. — L Autriche

confirme à la France les ayantages du traité de Campo* Formio; elle cédé à la république cisalpine le pays

compris entre le Miiicio et TAdige. L'Espagne cède la Louisiane à la France^ qui donne la Toscane au iils du duc de Parme.

Traité de Florence avec le roi de Naples, 28 mars 1 ^Oi , qui abandonne à la France ïile d'Elbe et la prin* cipauté de Piombino.

GLEURË CONTRE L'ANGLETERRE, 1800-25 mars 1802.

Ligue des neutres, i 800; bombardement de Copenhague par les Anglais, iSOi. Apprêts d*une descente en

^ Aogl^^terre.

En Egypte : Kléhcr, décourag<S signe la convention à^El-Arish. il gagne la victoire d'iléiiop^iu^ 20 macs» — 11 est assassiné au Caire, 14 juin 1800.

Défaite du génital Menau à Canopey mars 1801 ; it capitule dans Alexandrie, août. — Perte de TEgypte*

Paix a'Aaiimsy 25 mars 1802.— L'Angleterre rend toutes les conquêtes (excepté Ceylan et la Trinité) qu'acné a faites sur la France et sur ses alliés. Elle s'engage à resliluer Vile de Malte à i uidi c de Saint-Jean de Jérusalem, p

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Prépondérance de la France sur le continent. — Intervention de Bonaparte, 1** en Hollande ; — 2<» en Italie ; il est nommé ^n^^ioen^ de la république italienne^ il réunit à la France le Piémont et le duché de Parme, 1802 ; -r- 3* en Suisse ; il devient le médiateur de la Confédération helvétique; — 4® en Allemagne, il règle les indemnités des princes dépossédés sur ia nve gauclie du Rhin j recès de 1803.

Expédition de mminUUominf^, 1801-1803. — Tous- Miné-Lt-moerture* Mort de Leelerc} perte de Ftle. Aéf ubligae indépendante A'Maiti, f«^janvier 1804.

Rupture de la paît d'Amiens, 43 mai 1803. — L'Angleterre refuse de rendre Vile de Malte.

Préparatifs de guerre. — Bonaparte forme le projet de faire une descente en Angleterre; rexécutioii en est différée à cause de

la proclamation de TEmpire.

N° XX

^poléon empereur. — Géographie de l*Earope en 1810. — Guerre de

Russie. — Campagne d*AlletiTagiie. — Hampagnede France. — Abdication (!c rEmpcrcur. — Ketour île l'île d'Elbe. — Lcft Genl^JotirS» — Waterloo. — Sainte-ilélèue. — Traiiésde 1815.

NAPOLÉON empereur, 180'4-1815.

L'histoire de l'Empire se divise en trois périodes : 1804-1807 ; 1807-1812 ; 1812-1815.

EMPIRË, 1804-1807.

îïapoléon étal)lit et consolide l'Empire.

Cause de Ti tablisseinent de l'Empire : le ddsir d'avoir un gouvernement stable avec l'hérédité. Occasion : la rupture nvec TAnglctcrre et les conspirations formées contre le premier consul, qui compromettent la sûreté de la France au deiuH's et au dedans.

liénatuB-eonsvlte oi^aai^ve ûe Vmn XII, i S mai ^804. — Napoléon empereur dei Français la dignité impériale est héréditaire dans sa famille. Grands dignitaires et grands officiers civils. — Sénat^ Corps lé^ . rgislatif, Tribunat, Conseil d'État.

Napoléon consolide l'Empire : au dehors, par des victoires ; à l'intérieur, par la sanction du peuple, qui accepte presque à ruriainiité la nouvelle constitiilion ; par la consécration de la Reli-

gion (sacre de .Napoléon par Pie YII, 2 décembre 1804)^ par la distribution des croix

de la Lt^gion d'honDeur faite à Paris et au camp de Boulogne, 19 août 1804.

GUERRE ET POLITIQUE EXTÉRIEURE

MapoléoB donne une nouvelle constitution à la Hollande. — Il se fait couronner roi d'Italie, 26 mai, et nomme EiKjèm Beauharnais, vice-roi. — il réunit Gênes à rempire, 4 juin ^805.

Napoléon avait éiv reconnu empereur des Français par tous les États de l'Europe, à l'exception de l'Angleterre, de la Russie et de la Suède. — Préparatifs de de^icente en Angleterre.

€«mp 4e BoiaoïrB^» 1803-1 SOS.-— Plan de Napoléon pour se rendre maître de la Manche. — Villeneuve réussit d'abord à tromper Nelson. — Après la bataille indécise du cap Finistère y 22 juillet 1805, fl se retire à Cadix. — Deux mots après, il perd la bataille de Treu» falgar, 24 octobre IHO.-).

Napoléon forme un nouveau projet, celui de vaincre l'Angleterre en écrasant ses alliés et en lui fermant le continent. — Il ItHe le camp de Boulogne, 27 août, et dirige ses troupes sur le Rhin. — Organisation de la grande armée divisée en huit corps.

Troisième coâKtioii) 1805.

Traité de la coalition, 11 avril 1805, formée par TAn-

glcterre, la Russie , TAutriche , la Suède et Naples. — Plan et forces des alliés; occupation de la Bavière.

Plan de INapoléon : prendre rofTeiisive sur le Danube contre les Autrichiens pour les couper de Vienne et les accabler.

Le général Mack est enveloppé dans Ulm, après les combats de Werfingenf 8 octobre, de Gttnzbourg, 9, é'Albeckf 11, de Memmingen, et d Elchingen^ 14. 11 capitule le 17, et se rend le 20 octobre.

La grande année marche sur Vienne ; combats de

Lambach, d'Ainstelten, de Diemstein, et de Hollabnmn. ~ Retraite de Kutusof, général en chef de rannée russe. — Kntn^e des Français à Vienne, 45 noveuibre.

Succès en Italie : les Autrichiens, après la victoire de Masséna sur Farchlduc Charles à CaldierOj 30 octobre, évacuent les États vénitiens, le Tyrol et le Vorarlberg.

Napoléon concentre ses forces et s'avance dans la M<y* ravie contre les empereurs d'Autriche et de Russie. Il gagne sur eux la bataille décisive d'AnaterlUs, % décembre 1805.

Traité de Fmbo»ir avec FAutriche, 26 décembre 4805. — L*empereur François II cède les États véniOenê à la France et au royaume d'Italie ; le Tyrol et le Vorarlberg ù. l'électeur de Bavière, qui prend le titre de roi ; la Souabe au duc de Wurionlierg et au margrave de Bmîe, qui prennent, le premier le titre de roi, le second celui de grandréucm

La France domine sur le continont en même temps que l'Angleterre sur la mer* — Traité de Schœnbrunn imposé àla Prusse.

Conquête du royaume de Naples; le roi Ferdinand IV se maintient en Sicile.

Système des États fédéraiifs et dçs grands fiefs immédiats ' de l'Empire : Boirèiiet mee-roi d'Italie ; Jlofleph , roi de Naples , 30 mars ; liouls^ roi de Hollande, 6 juin ; Murât, grand-duc de Berg. — Duché de Guastalla; principautés de Piombino, de Bénévent^ de Ponte-Corvo, etc.,

Formation de la Confédération du Rhin, sous la protection de la France, 12 juillet 1806. — François U renonce au titre d'empereur d'Allemagne, pour prendre * celui d'empereur d'Autriche.

Quatrième coalition, 1806-1807.

La Prusse, irritée contre Napoléon 1" qui lui avait imposé on traité humiliant et s'était opposé à la forma-

tion d'une confédération du Nord^ forme la fuairièpne coaliiian avec TAngletare^ la Bossie et la Suède. — Le duc deBru-Mwkk, général en chef de Tannée prusrienne^ envahit la Saxe et la Bésse.

Campagne de Prusse f 8 octobre-8 novembre i806. — Napoléon , qui sY'tait concentré à Bamberg, passe le Franken-Wald, et touiuc les Prussiens par leur gauche; combats de Sckleitz, 0, et de Saalfcld^ iO octobre.

Batailles d'iéua et d'Auerstœdt, 14 octobre, gagnées par Napoléon et par Davoust sur le prince de Mohenhhe et sur le duc de Brunswick,

Conséquences de la Victoire : 1** destruction de l'armée prussienne et conquête de la Prusse.

S'Influence toute-puissante de Napoléon en Allemagne ; occupation de plusieurs pa^s {Eemovref Brunswick , ffesse-Cassel , Mecklembourg , etc.) ; traité avec Tclecteur de Saxe qui prend le titre de roi.

'i" Blocus continental décrété à Berlin le 21 novembre.

CnnipiKjne de Pologne, 28 novembre 1806-25 juin 1807. — .Napoléon, secondé parles Polonais et par la Turquie^ porte la guerre sur la Vistuîe.

Campagne d'hiver, — Napoléon cherche à séparer les * Russes des Prussiens ; combats de CzarnowOf 23 décembre, et de PuUusk, 26; Larmes iéiaii Benningsen,

L*armée française repousse une attaque des Busses ; combats de Mt^rungen, 25 janvier^ de Bbff et d'EylaUf 7 février. — Bataille sanglante d^Bylaa^ 8 février.

Conquête de la Silésie par Jérôme ; dans la Poméranie, défaite des Suédois, qui signent un armistice. — Siégeet prise de Dantzick par Lefebvre, 23 février-24 mai 1807.

Campagne de printemps, — Benningsen prend TofTensive; combats de \diPassarge {Guttstadt, Lomitlenf Spanden), 5 juin 1807. — Napoléon repousse l'ennemi et lui livre la bataille à'Hcilsberg, 10 juin. — Il le défait complètement dans la bataille de Friedland, 14 juin 1807.

Conséquences de la victoire : prise de Kœnig$berg% entrevue de Jlïapoléon et d'Alexandre sur le iNiémen.

Traité de Tflftltt, conclu le 7, signé le S juillet 1807. — Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse^ crdn : V ses provinces situées

entre TElbe et le Rhin, qui forment» avec la Hem^ le Brumwiek et le Hanovre, le vof Mue û9 Weetpluaie, donné à Jérâme ; — 2« les provinces enlevées à laPologne, que Napoléon érige en g^rand-tfaelié de VanoTie pour le roi de Saxe ; — 3" la ville de Laulzick, d(5clarée ville libre.

La Pinisse et la Russie idhèrent au blocus continental. — Le czar Alexandre cède les îles loiiicnnps ; mais Napoléon, pour s'assurer son alliance, abandonne la Suède, la Turquie et la Pologne.

Ëmpire français, 1807-lâl2.

Les cinq années qui suivent la paix de Tilsitt sont

Tépoquc la plus glorieuse de TEmpire. A l'intérieur, Napoléon achève son œuvre; au dehois, il liiomphc de la cinquième coalition, exerce une influence toutepuissante en Europe, et cherche à compléter le système du blocus roîidnental. Mais ses fautes et la rupture avec ;la Russie préparent la décadence de l'Empire.

Intérieur. Napoléon supprime le. tribunat, i8 septembre 1807. — Il organise une nouvelle noblesse, 1«r mars 1808; dotations et titres; majorais. 11 donne un corps enseignant à Funiversité, 17 mars 1808* ^ 11 administre les finances avec habileté. Il fait exé-•cttter de grands travaux, et encourage Tindustrie, le •commerce, les sciences, les lettres et les arts.

Politique extérimne. Après le traité de Tilsitt, Napoléon veut conipléter le blocus continental, en le faisant accepter aux puissances neutres ou ennemies. — 1" Alliance du Danemark avec la France, après le bombardement de Copenhague par les Anglais, i807.

2" Guerre contre le roi de Suède, Gustave IV, qui est remplacé par son oncle, Charles XIU, allié de la France^

1807-1809; BernadoUe edt élu prince royal de Suède,

mo.

3* Querelles de Napoléon avec Pie VII y 1805-1808. -r Occupation de Rome, 2 février 1808. — Réunion des États romains à TEmpire français» 17 mai 1809.— Gapr tivité de Pie VII, 1809-1814.

4^ Traité de partage et occupation du PcNrtugal^ décembre 1807. — La famille royale de Bragance, dont Napoléon a déclaré la déchéance, se retire au Brésil.

5* Intervention de Napoléon dans les afi'uires d'Espagne. — Révolte à'Aranjuez, 18 mars Murai à Madrid,

Guerre d'Espagne, mai 1808-1812.

Dans FentreTue de Bgywne f Napoléon décide Charles IV et son fils Ferdinand à abdiquer, 5 mai 1808. — - Il donne la couronne d'Espagne à son frère Joseph»

remplacé à Naples par Mvrat.

Insurrection de l'Espagne , redoutable à cause des , sentiments religieux et patriotiques des Espagnols soutenus par l'Angleterre.

Campagne de 180S. — La victoire àe Médina-de-Rio-Seco, 14 juillet, ouvre à Joseph la route de Madrid j 1808. — Opérations faites dans le but d'étouffer rinsurrection.-* Dupont marche sur

Cadix, - — Il est cerné par les insurgés et signe la eapitulatùm de BajlMr 20 juillet 1808,

Conséquences de la capitulation : espérances des Espagnols et des ennemis de la France. — L'Autriche prépare la cinquième coalition. — Joseph évacue Madrid

et se retire sur riîibre. — Junot, vaincu à Vimeiro par Arthur Wellesley {duc de Wellington), capitule à Cintra, 20 août 1808, et évacue le Portugal.

Napoléon se prépare à réparer lui-même les revers

Dig'itjzed by

de ses généraux. — Entrevue d'Erfart avec le czar Alexandre, 27 septembre-12 octobre 1808.

Campagne de Napoléon et de la grande armée en Espagne^ octobre 180^-21 février iSOO. — Plan : couper par le centre la ligne trop étendue des armées espagnoles, ' Pendant que ses lieutenants battent Taile gauche des ennemis à Durango, à Esp-Uioia^ 10 et M novembre, et à Reynasay l'aile droite à Logrono, à Viana et à TmémÊm^ 23 noYembre^ Napoléon enfonce le centre & Bsifmiy 10 no'ftembre» et force le défilé de Samo-Sierra, 30 no* vembre ; il entre dans Madrid le 4 décembre,

Soult poursuit les Anglais, les bat à la Corogne, 10 janvier, et soumet la Galice.

Victoires de Lefehvre à Almaras, de Victor à Uclès, et de Gouvton-Saint'Cyr à Llinas et à Molino$-del-Rey,

Siège de Saraffossi», 20 décembre i 808-21 février 1800. — Défense héroïque de Palafox contre l'armée française comman-

dée par Lannes.

Après la campagne de 1808, la mésintelligence des généraux, l'incapacité de Joseph, Thabileté de Welling* ton et l'achamement des suérillas^ rendirent la guerre désastreuse pour les Français.

Campagne de 1809. — Victoires de Sihastimx à C^u* dad'Réaly et de Victor à Médellin, — » Invasion et éva^ cuation du Portugal par Soult. — Wellington défait Joseph à Valavera, 27 juillet.

Napoléon, mécontent de Joseph, qui se rapproche des insurgés, nomme plusieurs généraux gouverneurs de provinces avec des pouvoirs absolus. — Victoire de Soult à Ornna, — Suchet soumet VAragon^ et Gouvion* Saint'-Cyr la Catalogne ; siège de Gi-Vone, avril-décembre»

Campagne de 1810. — Conquête de V Andalousie par Soult, et de la Murcie par Sébastiani. — MoBséna envar hit le Portugal pour en chasser les Anglais. — Il échoue devant les lignes de Torre^Vedra, octobre*

Campagne de i8H. — Prise de Badajoz par Soult. — Évacuation du i-orlugal par Masséna. — Marmonty sucr

eesseiur de Masséna, se réunit à Soult pour repousser Wellington de Badajoz et de Ciudad-'Rodrigo, — Suchet fait la guerre avec succès dans V Aragon, dans la CatU" loijne et dans le royaume de Valence.

Campagne de 4812. — Wellington sépare Soult de Marniont, et prend Salamanque, — Il gagne sur Marmont la bataille de ftiala]iiMi««e ou des Arapy les, 22 juillet. — Cette victoire lui ouvre les portes de Madrid, et force Soult à évacuer TAndalousie. — Ce-

pendant Soult et Souham se réunissent pour rejeter les Anglais dans le Portugal.

Cinquième coalition, 1809.

l/Auririhe, excitée par l'Angleterre, fait appel au patriotisme des Allemands et se prépare à la guerre pendant la campagne de Napoléon en Espagne. Elle prend TofTensive dans la Galicie, dans la Daluiatie, en Italie, dans le Tyrol et sur le Danube^ où' V archiduc Charles^ à la téte de 175,000 hommes, se propose d'écraser les troupes françaises avant leur concentration.

Napoléon accourt sur le Danube et appelle à lui ses lieutenants; la gauche de l'armée autrichienne est écrasée dans la bata-Ule d'Jtbenaiiersr, 20 avril, et à Lamâskut, 21 avril ; le centre, défait à la bataille d*BelcmvU, 22 avril, et k Ratisbonncy est rejeté en Bohême.

Les Français marchent sur Vienne (combat d'Ebers* bcrg, 3 mai); ils y entrent le 12 mai 1809.

iNapoléon passe sur la rive gauche du Danube pour combattre l'archiduc Charles. — Après la sanglante bataille d'fiftftlinsr, 21 et 22 mai, il se retire dans Tile

de liobau»

Hostilités en Allemagne, dans le Tyrol, en Italie, en Dalmatie, en Pologne et sur mer. — Expédition des An* glais dans l'Escaut, prise de Flemngw^ aoAt 1809 ; teju- - tative contre Anvers»

Travaux exéciitt^s par Napoléon dans l'île de Lobau. — Concentration de la grande armée ; elle a sa droite as* «urée par

les combats de la Piave et de Saint-Michelf mai, et par ta bataille de Maab, 14 juin.

Napoléon passe le Danube , 5 juillet ; il gagne nr rarchiduc Charles la victoire de HTagnin^ 6 juillet 1809«

Armistice de Znaim, 12 juillet; imité de VlenMf 14 octobre 1800. — L'Autriche cède à la France Ylsiriey la Croatie, la Carniole et le cercle de Villarh ; à la Bavière, SalzboKrg ^ei quelques districts sui 1 1 au ; à la Russie et au grund-ducbé de Varsovie^ la province de Galkie.

APOGÉ£ DE LA PUISSANCE DE NAPÛLÉOiN, 1809-1812.

— Géographie de TEurope en 1810. — 11 n'y a plus que

trois puissances priiici pales en Europe : la France, TAngletene et la Russie. — Aifaiblissement de V Autriche et de la Prusse.

Empire français : bornes ; étendnc : i30 départements, (font iO t dans les limites naturelles de la France, il au delà du Rhin, ïo au delà des Alpes, sans compter les 24 départements du royaume d'Italie et les 7 pro* vinces lllyriennes.

' 11 y avait 5 États et plusieurs principautés feudataires de TEnipire : Espagne, Naple$f Italie^ ÈoUtmde et West" />A(i/ttf.— Plusieurs autres Ëtats étaient sbus la dépendance de Napoléon : Bavière, Wurtemberg, Bade y république helvétique. Confédération du Bkin, Saxe, Danemark et Sviék. Mal i tige de xNapoléon avec Marie-Louise, avril 1810,

— Naissance du roi de Hernie, 20 mars 18 il. Violences de Napoléon contre Pie VIT, amené de Savane à Fonlauœbieau. — Sa conduite à Tégard de ses frères.

Réunion à la France de la Hollande, 10 juillet, du Valais, du Hanovre et de toutes les côtes depuis ÏEms jusqu'à VElbe, 1810.

. Exécution rigoureuse du blocus continental ; détresse .de l'Angleterre. Elle s'est emparée de toutes les co~ lonies françaises, mais son commerce est ruiné et sa

dette augmentée de neuf milliards. — Elle excite le •czar à la guerre contre la France.

Rupture de la Russie avec Napoléon. — Causes : Fagrand issonient du prrand-duchi5 de Varsovie ; la réunion à la France du duché d'Oldenbourg et les exigences du blocus continental. — Ukase du 31 décembre iSiO. — Ultimatum d'Alexandre» 24 avril 1812.

Empire français, 1812-1815.

Revers et fin de l'Empire : Napoléon fait quatre campagnes malheureuses et abdique deux fuis.

CAMPAGiNE DE RUSSIE, 24 juin-30 décembre 4812,

Préparatifs et forces de Napoléon et da cm Alesandte.

Du Niémen à Moscou^ 24 juin-'i4 septanbre* — Napo* léon passe le Niémen à Kaumo* — Il cherche il séparer Bagratum de Barclay de ToUy, général en dief des Russes : combats de Deweîtùwo et de Swir ; occupation^ de Wilna. — Bataille deMohilew, 23 juillet, gagnée par Davoust sur Ba^/nilioji. — (iombats d'Ostrovuno et de VVttej)sk ; occupation de Wifepsk,

Barclay et Bagratiun opèrent leur jonction ; combats iVInkowo et de Krasnoiy 14 août. — Bataille et pu ise de Smolenskj 17 et 18 août* — Bataille de Valouiièiaf ^0 août, jgagnée par Ney.

Le général Kutiisof, successeur de Barchy, livre et perd la sanglante bataille de la Moskow», 7 septembre» après laijueile les Français entrent dans Hotcvw^ 14 septembre.

Séjour à Mosceu^ 44 septembre-19 octobre. — Incendie

de Moscou, 46-20 septembre. — Napoléon se décide enlin à la retraite, à cause de l'hivtr précoce et de l'offeusive pi iiie par Kulusof et par les deux ailes des Russes.

Diyiiizeo by

Retraite de Moscou au Niémen, i9 octobie-30 décembre. — Après la bataille de Malo-Jaroslawetz, 20 octobre, Napoléon se décide à reprendre l'ancienne route de Smoiensk. — Combat de Viazmciy 3 novembre. — Bataille de KrasnoV, 46-19 novembre, livrée par les Russes aux quatre corps de Tarmée française (Napoléon, Eu* gène, Lavçust et Ney).

Situation critique de Tarmée, décimée par le froide la faim et la fatigue^ poursuivie et menacée sur ses flancs par les Russes.

* Opérations militaires sur la Dwtna. Vaincu d^abord à Poîotsfc, août^ Wittgenstein bat à son tour les Français

& Polotsk, à Lepel et à Smoliani; il reprend Witepsk et

b'iu ancc sur la Bérézim^ novembre.

Opérations entre le Niémen et le Bug, — Les Russes avaient été défaits dans les batailles de èororfeczna, août, et de Wolkowùky novembre ; mais Tchichagof prend Minsk et Borisof, novembre, et menace de couper la route àe.Wilna, novembre.

Passage et bataille de la Bérestna.^ 26-28 novembre.

Combat de Molodeczno, 4 décembre. — Départ de Napoléon pour Paris^ où a éclaté la conspiration du général MahU

L'armée repasse le Niémen, décembre* ' Conséquences de la retraite de Moscou. — Les Français ne s^arrétent que sur la Saale, janvier-avril i8i3.

— Défection de la Prusse, qui forme la «Ixième coalition avec TAngleterre^ la Russie^ la Suède et TEspagne, mars 1813.

Sixième eoalitioa, 1813-1815.

iCÀMPAGNË D*ALL£MAGNE, i8i3«

Canine d^été, 30 avril-4 juin 1813. — Après avoir fait à Paris ses préparatifs de guerre^ Napoléon arrire

sur la Saale, 30 avril. — Par les victoires de lintzen, 2 mai» et de Bautzcn, 20 et 21 mai, il rejette Wittgenstein et Blûcher, d'abord au delà de VElbe, puis jusqu'en Silésie, et délivre la Saxe. — Il établit son quaplier général à Dresde. — Sur les instances de FAutrieiie, il signe le funeste armistice de PlesMx, 4 juin.

Fâcheuse iullucnce des revers essuyés en Espagne.—. Wellington, par une marche hardie vers Burgos, force Joseph cà évacuer Madrid.^ M remporte sur lui une vic^ toire complète à Vittorla, 21 juin ; FEspagae est perdue, et la frontière de la France menacée.

Armements et trahison de l'Autriche [Congrès de Prague). — Elle adhère à la sixième coalition, juillet.

La coalition prend partout l'offensive contre les Français ; eÛe oppose à Napoléon trois armées : Tarmée àeBohéTM {Schwartzemberg)» Tannée de Silésie {Blûcher), ' et l'année du Nord {Ber-

nadqtté). — Son plan de cam^ pagne consiste à refuser . la bataille à Napoléon, et à l'accepter de ses lieutenants. — Le but de sa politique est de représenter Napoléon comme Tennemi commun, pour le séparer de ses alliés et même de la nation française.

Campagne d'automne, Il août-2 novembre 1813. — Bliicher prend l'offensive en Silésie. — Pendant que Napoléon le force à rentrer dans ses lignes, Schwartxemberg passe les montagnes de Bohême et marche sur Dresde, — Le camp retranché de Pirna et les faubourgs de la ville sont enlevés par les Autrichiens. — L'Empereur accourt avec sa garde et les repousse, 26 août. — Le lendemain il leur livre une bataille dans laquelle est tué Moreau.

Par la victoire de llresde, 26 et 27 août. Napoléon a rejeté Schwartzemberg en Bohême. — Mais les défaites de ses lieutenants, de Vandamme à Kulrrif 30 août, de Macdonald sur la Katzbach, 26 août, d Oudinot à Gros^ Becmi, 24 aoûr, et de Neyk Domiewitz, permettent aux alliés de se rapprocher de Dresde.

Napoléon, menacé d^étre énTeloppé par l*eiinemi et coupé de-Ia France^ concentre ses forces à LeipHek. Il Urte la batailui db Iieipaleky dite batailk des naiUms, 46-19 octobre. — Le premier jour, il se maintient dans

ses positions, diiUquées]^ar Schwartzmnberg. Le troisième jour, 18 octohie, il soutenait avantageusement la lutte avec 140,000 hommes contre 300,000 commandés par Schwartzemberg, Blûcher et Bernadotte, quand deux divisions saxonnes et la cavalerie "wurtembergeoise passent à Tcnncmi. Cette dt^fection et îe manque de munitions le décident à opérer la retraite, qui commence par un désastre (explosion prématurée dù pont de-VEUUr^ 19 octobre).

Une armée bavaroise veut arrêter les Français dans leur retraite^ elle est écrasée à ffanau, 30 octobre^ par Tartillerie de Dromt — Napoléon passe le Rhin, 2 novembre : TAIlemagne est perdue pour la France.

Défection de tous les alliés de Napoléon. — Capitulation des places de rAllcmagne. — Évacuation de la Hollande, des piosinces lliyrii unes et des États vénitiens ; retraite d'Eugène. — lictraite de Souît sur la Nive et sur VAdour, — Évacuation du royaume de Valence, de TAragon et de la Catalogne, par Suchet,

Les souverains alliés publient la déclaration de Franc* ^t, dans laquelle ils protestent qu'ils ne font la guerre qu*à la prépondérance de Napoléon, 7 décembre. — Ils se déterminent à envahir la France > et mettent sur pied plus d'un million d'hommes.

Pendant qu'an midi, Bellegarde entre en Lombardie, qne Wellington franchit les Pyrénées, et que Bernadotte s'avance au nord par la Belgique, Blûcher et Schwartzemberg passent le Rhin avec les empereurs d'Autriche et de Russie et le roi de Prusse, 21 décembre. — Le premier débouche par la Moselle, le second par la Suisse et îe Jura" : ils doivent opérer leur jonction vers les sources de la Marne pour marcher sur Pnris.

Napoléon, de retour à Paris, avait trouvé une vive

opposition dans la majorité de la nation, épuisée par la guenroi et dans le corps législatif, qu'il ijoume> 31 décembre. —Après avoir fait ses préparatifs avec activité, et donné la régence à Marie-Loiuûe^ il commence seul

contre l'Europe entière la glorieuse^ mais inutile campagne de 1814.

Campagne de France, 26janv.-31 mars 1814.

Napolion, qui n'a que 60,000 hommes contre plus de 300,000, se propose de battre isolément les deux armées ennemies. — Il délait les Prussiens à Saini'Dùier, 27 janvier, et à Briennct 29 janvier, sans pouvoir empêcher leur jonction avec les Russes. — 11 est vaincu à la BotM^ra, l"* février.

Blûcker et Sehwartsemherg se séparent pour marcher bur Paris, l'un par la Marne, Tautre par la Seine. — Les Prussiens sont battus de nouveau à Champauberi, 10 IV'vrier, à Moiitmiraily 41, à Château-Thierry ^ 13, et à VauchampSy 14. — Les Autrichieiis sont repoussés à Mormant, 17, à Nangis, à Mouterean, 18 ; et les Prussiens '\ Méni~sur-Seinp , 22 février.

Napoléon attaque une troisième fois les Prussiens sé* parés des Aulrichiens ; il les poursuit jusqu'à Soissons^ où Blûcher donne la main à l'armée du Nord. — Vainqueur àCrMue, 7 mars, il échoue devant Xoon, 9-12, et revient à RtvmSj 14 mars.

CmgrèB de ChâiiUon, 5 février-19 mars ; négociations inutiles. — Par le traité de Chaummt , 4^ mars, les quatre grandes puissances de la coalition font alliance offensive et défensive pour vingt ans dans le but de réduire la France à ses anciennes limites.

Décret tardif de Napoléon pour une levée en masse. — Succès des alliés en Belgique, dans Test do la France (défaite d'Augereau ÈLLimonest), en itiUie (trahison de

Murât) , et dans le midi de la France (occupation tie Bordeaux par Wellington),— Victoire inutile de Soult à

Toulouse j 10 avril.

Après la bataille sanglante d'Arcls^wr-Aube^ 20 et 2i mars. Napoléon, incapable de tenir tête à des forces trop supérieures, forme le dessein de se retirer en Lorraine, pour couper les communications de Tennemi.

Blûcher et Schwartzemberg, ayant opéré leur jonction, marchent sur Paris. — Mortier et Marmont sont défaits à la Fère-Champenoise, — Après une bataille de douze heures livrée sous les murs de I»arls, ils signent une capitulation, 30 mars. — Le lendemain les alliés font leur entrée dans la capitale de la France.

Napuicon, accouru trop tard pour sauver Paris, a recours aux négociations. — L.i défection de ses lieutenants le détennine à abdiquer, d'abord en faveur de son fils, puis en termes absolus, H avril. — Il fait ses adieux à la garde, 20 avril, et part pour l'Ile d'miie.

PREMIÈRE RESTAURATION, 0 avril-20 mars 1814.

Le Sénat, après avoir proclamé la déchéance de jSapChléon, 2 avril, avait fait, (i avril, une nouvelle constitution qui appelait au trône le comte de Provence, frùre de Louis XVI ; celui-ci avait pris depuis longtemps le nom do Inouïs XVIII.

Louis XVIII donne, 2 mai, la déclaration de Sainù-Oum, et octroie, 4 juin, une charte constitutionnelle.

La charte établit le gouvernement représentatif composé du roi et de deux Chambres, avec la liberté de la presse, la liberté des cultes, etc.

Premier trmïiè te Pwrla, 30 mai 1814. — La France rentre dans les limites qu'elle avait le i*' janvi^ 1792. — Elle obtient en outre quelques cantons ajoutés aux départements des Ai'dennes, de la Moselle et du Bas-Rhin, Porentruy, Chambéry et Annecy, — Elle conserve Avignon et le comtat Yenai^sin , le comté de Montbéliard,

Mulhouse et toutes les enclaves qui appartenaient aux princes allemands avant 4792. — L'Angleleire lui rend toutes ses colonies, excepté les îles de Samie-Lucie et de Tabago, et Tîle de France et ses dépendances, nommément Rodrigue et les Séchelles. — Le roi d'Espagne ' recouvre ses droits siu* la partie occideniaie de Vile de Sam^Lomingiie, qui resle indépendante.

Retour de Tile d'mbe, mars 1815. — Les fautes et rimpopiâarité de la Restauration décident Napolécin à retourner eu France* — Parti de Flie^'Elbe le S6 C6viier I il débarque à Camum te i*'iiiar& Ilmarche sur Paris par Orenobl/e, Lyon et Aiuc^rre, où Ney se déclare pour loi avec Tarmée royale. Il entre aux Tufleries le 20 mars.

LES CËNT-JOURS, 20 mai's-22 juin 1815.

Napoléon promulgue l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire, 26 mai, et organise une armée de 300,000 hommes. — Le congres de Vienne le metau ban des nations et renouvelle la sixième coalition, mars 1815.

Campagne de 1815, 15*18 juin, — Napoléon passe la Sambre avec 120,000 hommes» et marche contre Blûcher et Wellingtan» — Il gagne sur le premier la hataille de Mdgmf, pendant que le second est attaqué par Mer aux Quatre-BraSf 16 juin. —Deux jours après, il livre la ÏNi;taille de Waterloo, 18 juin.

Pendant ciuq iieures, il lutte victorieusement avec 72,000 hoiumes contre 90,000 Anglo-Hollandais commandés par Wellington. L'ennomi commençait la retraite, quand Buîoîo (30,000 hommes) et Blûcher (36,000 hommes), échappant au corps d'observation commandé par Grouchy, débouchent l'un après Vautre sur le liane droit de Tannée française, qui est accahlée par le nombre et mise en déroute.

Napoléon, arrivé à Paris, abdique, sur la demande des Chambres, en Caveur de son fils, N*p«léoB H, 22 juin.

11 part pour Roche fort dans le dessein de passer aux États-Unis. — Jugeant qu'il ne peut tkhapper à la croisière anglaise, il se rend de lui-môme à bord du vaisseau anglais h' Beliéropkon.

Le gouveruement britannique le déclare priioanier le relègue «hms TUe de Mnie-HMèM»

Après une rude captivité de six années^ flOas kt garde de Bir AnIsoii Lme, M^éon meurt à Jm^rnood, le 5 uni i«M.

Deuxième Restauration.

LOUIS XVIII

Capitulation de Paris, 3 juillet; les alliés entrent une seconde fois dans la capitale. — Retour de Louis XVllI.

Traités de 18 15. — Des traités furent conclus î\ Pnri<^ et à Vietine en 1815, après la seconde Restauration des Bourbons, par les puissances coalisées, qui s'étaient réunies en congrès, sous le

nom de Sainte-Al' liance, pour maintenir la paix et faire un remaniement de territoire eu Europe.

lle«zième iwmiiê dm PMrie, 20 novembre 1815. -* r La' France abandonne les cantons qui lui avaient été cédés par le premier traité, et en outre» Philippe^ ville, Marienbourg, Bouillon, Sarrelouis, Landau, Porentruy, une partie du pays de Gex, Voàoix et la commune de Saint-^uUen, Chambéry et Annecy, et la principauté de Monaco.

T Elle démolit les fortifications à'Hamngue,

T Elle doit entretenir pendant trois ans au moins 150,000 soldats étrangers qui occuperont dix-huit places fortes sur sa frontière du Nord.

4*" ËUe paye une indemnité de guerre de 700miUioD8

ei la somme de 370 millions pour des réelamations particulières*

Ainsi les traités de 1815 détruisaient FcBUvre de Na^

poléon, minaient la prépondérance de la France en

Europe, lui enlevaient six îles dans ses colonies, et ouvraient ses frontières du Nord et de TEst au proût des États voisins.

Le:? alliés de la l'rance (Danemark, Saxe, Pologne, Turquie) étaient, comme elle, abaissés et dépouillés. — Les puissances rivales (Angleterre, Autriche, Russie, Prusse, Suède, etc.) augmentaient leur influence et faisaient des acquisitions importantes.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_JS5M7XlK2I4C. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.